

Dumè ANTONI

Le sarcophage des dieux



Les mondes d'**atria**

Science-fiction

D. LeCossu

Le sarcophage des dieux

Auteur : Dumè ANTONI

À Elisabeth,
À Aurélien, Alexis et Clément

3.22 Puis Yahvé Dieu dit : « Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal ! Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie, n'en mange et ne vive pour toujours ! »

Genèse. 3 La chute.

GENDARMERIE NATIONALE

Ville de SORGUES

Département du VAUCLUSE

Dossier n°: SOR84-720911-02

PROCES-VERBAL

Etabli le : lundi 11 septembre 1972

Objet : disparition de personne.

Nous soussignés, Jacques Servantes, adjudant-chef de brigade, affirmons avoir reçu ce jour, à 17 Heures, dans les locaux de la gendarmerie de Sorgues, Melle Sophie Delplante, née le 17 août 1946 en Avignon, 84000 France, de Delplante Georges (père) et de Laroche Joséphine (mère), demeurant au n°24 de la Rue de la Paix à 84700 Sorgues, pour signaler la disparition de son ami, Joseph Conrad, âgé de 30 ans, survenue le vendredi 8 septembre 1972. La durée de l'absence étant inférieure à deux mois, la déclarante est entendue à titre dérogatoire.

Recevabilité de la dérogation : La déclarante est enceinte de la personne disparue et pense que la disparition n'est pas volontaire.

Nota 1 : Procédure pouvant entrer dans le cadre des articles 112 et suivants du code civil.

Nota 2 : Il est précisé à la déclarante que M. Joseph Conrad n'est pas susceptible de tomber sous les coups de l'article 357 du code pénal relatif à l'abandon de famille, au motif qu'il n'est pas son époux légitime.

Le rapport ci-après est le relevé tapuscrit de l'entretien enregistré ce jour sur magnétophone. Il est construit sous la forme d'un dialogue entre le sous-officier susnommé et la déclarante. Certains passages ont été rajoutés d'après les affirmations de cette dernière au cas par cas après demandes de précisions par le sous-officier susnommé. Ces ajouts sont notés entre crochets. La déclarante est informée que l'entretien est enregistré. La bande porte le numéro 84-720911-02 et est jointe au dossier.

Adjudant-chef Jacques Servantes : Quand avez-vous vu M. Conrad pour la dernière fois ?

Sophie Delplante : C'était le matin du 8 septembre 1972, vers 7 heures. Joseph a quitté l'appartement [dans lequel nous vivons depuis le début de l'été, soit environ un mois après notre rencontre]. Je pensais qu'il allait se rendre à son travail [il a trouvé un emploi de manutentionnaire à la cartonnerie Maréchal à Vedène – Vaucluse – depuis la mi-juillet, où il se rend tous les matins, du lundi au samedi, en bus] mais j'ai su, dès le lendemain, samedi, par le contremaître qui m'a téléphoné pour avoir des nouvelles, qu'il n'y est pas allé. En fait, il n'est plus apparu nulle part depuis ce matin-là.

Adjudant-chef Jacques Servantes : M. Conrad est adulte ; il est libre de ses faits et gestes. Il n'a pas pu disparaître dans la nature entre votre appartement et la cartonnerie, si ce n'était pas volontaire.

Sophie Delplante : Vous pensez qu'il aurait pu me quitter sans rien dire ? Partir comme un lâche, sachant que je suis enceinte de lui ?

Adjudant-chef Jacques Servantes : Possible en effet. C'est une option qu'on ne peut pas éliminer. Beaucoup de gens disparaissent en France chaque année. Tous ne sont pas victimes d'accidents ou de crimes, heureusement. Certains veulent vivre une autre vie... Comprenez que votre compagnon n'est pas un enfant. On ne peut pas lancer un avis de recherche sans raisons valables. Il faut des preuves, des témoignages...

Sophie Delplante : Il est parti sans rien emporter de ses affaires personnelles, en dehors de ce qu'il portait sur lui, bien sûr. Il m'aimait. Il se réjouissait d'avoir un bébé. Je ne peux pas admettre qu'il ait disparu sans rien dire, comme ça, sur un coup de tête. Je pense qu'il lui est arrivé quelque chose.

Adjudant-chef Jacques Servantes : Avez-vous une photo de lui ? Pouvez-vous le décrire ?

Sophie Delplante : Oui, j'ai une photo (elle sort un tirage de photomaton de son portefeuille. L'homme pose avec la jeune femme). Il fait un peu la grimace mais on le reconnaît bien. Comme vous le voyez, il a le teint mat et des cheveux bouclés très noirs. Il est grand. Il mesure 1m85. Il a trente ans [j'ai vu son passeport]. Quand il est parti, ce vendredi, il portait un polo beige, manches courtes, et un jean. Il était chaussé de baskets blanches. Il avait aussi une sacoche de cuir noir, qu'il tient en bandoulière, où il met ses papiers et son argent.

Adjudant-chef Jacques Servantes : Il a de la famille quelque part où il aurait pu se rendre ?

Sophie Delplante : Pas que je sache. Il m'a dit que ses parents étaient morts dans un accident, il y a longtemps. Quand je lui ai demandé s'il avait des oncles ou tantes ou encore des amis, il m'a répondu qu'il n'avait personne. En fait, Joseph était dans le Vaucluse pour rechercher ses ancêtres. Il était à la recherche de ses racines. C'est ce qu'il m'avait dit.

Adjudant-chef Jacques Servantes : Vous dites le connaître seulement depuis le début de l'été ou à peu près un mois avant. Vous ne l'aviez jamais vu auparavant ? Comment s'est passée votre rencontre ?

Sophie Delplante : Non, je ne l'avais jamais vu avant. Quand je l'ai rencontré, il marchait sur le bas-côté de la route [départementale 38, entre Entraigues et Sorgues, au carrefour du Chemin du Plan du Milieu]. Il n'était pas loin de sept heures du soir. Peut-être un peu plus... Ah, si, je me souviens qu'il m'avait demandé l'heure. Il était sept heures et quart exactement. C'était au début du mois de juin et il faisait encore jour. Je rentrais chez moi en

voiture. Je venais de quitter mon bureau [de secrétaire comptable à l'usine de cagettes Montiel – où je travaille depuis trois ans – à Monteux]. Je pensais qu'il était en panne de voiture ou qu'il avait raté le bus. Alors, je me suis arrêtée pour lui proposer de l'aide. Quand il s'est approché de la vitre, je lui ai demandé s'il voulait que je le dépose quelque part. Il m'a dit qu'il cherchait un hôtel. Il n'était pas de la région et ne connaissait personne. Alors je lui ai proposé de le déposer à l'hôtel du Mont d'Or, à Sorgues.

Adjudant-chef Jacques Servantes : Il avait des bagages ?

Sophie Delplante : Juste un sac de sport et sa sacoche.

Adjudant-chef Jacques Servantes : Continuez...

Sophie Delplante : Il est monté dans la voiture et nous avons un peu bavardé durant le trajet. Enfin, c'est surtout moi qui lui posais des questions. D'où il venait, ce qu'il faisait ici... Il m'a répondu qu'il était de la région parisienne et qu'il essayait de retrouver ses racines. J'ai trouvé ça un peu étrange mais j'aimais bien son aspect mystérieux. Je n'ai pas eu peur. Pourtant, je ne prends pas fréquemment des gens en stop. Je suis prudente et je me méfie parce que parfois des pensionnaires s'évadent de l'asile de Montfavet. Ça n'arrive pas souvent mais, quand ça arrive, ça peut être dangereux. On raconte qu'un fou s'était échappé l'année dernière et avait tué une infirmière. Joseph ne faisait pas du tout malade mental. Il avait l'air sympathique et avenant. Il n'avait pas le regard vague ou méchant de certains psychotiques. Vous savez... Et, pour être franche, il ne me déplaisait pas, physiquement. Nous nous sommes revus souvent puis, comment dire... tout a été très vite. On s'est aimé et, fin juin, il s'est installé avec moi, dans l'appartement que je loue à Sorgues.

Adjudant-chef Jacques Servantes : Il vous a dit être à la recherche de ses racines. Que voulait-il dire exactement ?

Sophie Delplante : Je ne sais pas trop. Peu de temps après notre rencontre, il m'a dit ne pas savoir exactement d'où il venait ni quelles étaient ses origines. Il se sentait un peu perdu, comme une sorte d'extraterrestre. C'était ses mots. Il se sentait décalé. C'était dans ses moments de déprime.

Adjudant-chef Jacques Servantes : A-t-il fait des démarches administratives pour retrouver des ancêtres ou des membres de sa famille ?

Sophie Delplante : Je ne sais pas. Nous n'en avons plus reparlé. Ou rarement. C'est possible. Pourquoi serait-il venu dans cette région, sinon ?

Adjudant-chef Jacques Servantes : Aucune idée... Il pouvait être en fuite ?

Sophie Delplante : En fuite ? Mais pourquoi ?

Adjudant-chef Jacques Servantes : Il existe un tas de raisons qui peuvent pousser un homme à fuir...

Sophie Delplante : En tout cas, il n'a jamais manifesté la moindre peur. Il était déprimé parfois, mais il n'était pas anxieux. Quelqu'un en fuite se sent en danger, non ? Il a peur. Il se cache. Il ne sort pas de chez lui, ne va pas au bal comme nous y allions. Non ?

Adjudant-chef Jacques Servantes : Ça dépend. Ça dépend de ce qu'on cherche à fuir.

Sophie Delplante : Que pouvait-il fuir ?

Adjudant-chef Jacques Servantes : Lui-même ?

Sophie Delplante : Lui-même ? Comment pourrait-on se fuir soi-même ? Ça n'a pas de sens...

Adjudant-chef Jacques Servantes : On peut chercher à fuir une histoire personnelle. Une histoire difficile à supporter. Il se sentait déprimé. Il s'est peut-être senti en sécurité un temps avec vous. Puis son histoire l'a rattrapé.

Sophie Delplante : Quelle histoire ?

Adjudant-chef Jacques Servantes : Je n'en sais rien, mais vous n'êtes pas très curieuse, mademoiselle, si je peux me permettre. Cet homme entre dans votre existence sur le bord d'une route, vous met enceinte, et vous ne savez pratiquement rien de lui. De mon point de vue, votre compagnon cherche simplement à changer de vie. Vous étiez une parenthèse dans son histoire. Si je peux me permettre, encore une fois, je vous conseille de l'oublier. Nous enregistrons votre déposition, néanmoins. Tout ce que nous pourrons faire, c'est vérifier qu'il n'est pas recherché. S'il n'est pas dans nos fichiers, si son casier judiciaire est vierge, nous ne ferons rien pour le retrouver. À moins qu'il ne commette quelques bêtises, bien sûr. Ou qu'on nous apporte des preuves qu'il a subi une agression. Je suis désolé. Vous n'êtes pas la première femme qui se retrouve enceinte d'un homme qui refuse de reconnaître son enfant. Il n'a simplement pas eu le courage de vous l'avouer.

Sophie Delplante : Et si, réellement, il lui était arrivé quelque chose de grave ? Je ne connais peut-être pas son histoire passée, mais lui, je le connais. Nous avons vécu pratiquement trois mois ensemble, tous les jours. Je sais qui il est. Je sais qu'il n'est pas un lâche. Et je ne pense pas qu'il était en fuite mais plutôt en recherche de lui-même.

Adjudant-chef Jacques Servantes : Bien... Vous avez peut-être raison. Mais vous avez peut-être tort aussi. Le mieux à faire est d'attendre au moins deux mois. Nous vérifierons s'il est connu des services de police ou non. Nous joindrons Interpol. Nous avons sa photo et son identité. Ça devrait suffire. Nous vous tiendrons informée si nous avons quelque chose. Mais s'il n'est pas connu, s'il n'a commis aucun crime et s'il n'est pas revenu d'ici deux mois, je vous conseille de l'oublier. La loi le considère libre de ses faits et gestes, et vous n'avez aucune preuve matérielle qu'il ait été victime d'un crime ou qu'il ait eu un accident. Entre votre appartement et l'arrêt de bus à Vedène, il est difficile de se faire attaquer ou d'avoir un accident sans que personne ne le remarque. Ce n'est pas un lieu désert. Vous avez interrogé le chauffeur de bus ? Il devrait se souvenir s'il est monté ou non à bord ce matin-là. La cause la plus probable de sa disparition est qu'il aurait prémédité son départ. Au lieu de se rendre à Vedène, à son travail, il s'est rendu à la gare d'Avignon pour prendre un train. Il peut être n'importe où, actuellement ; en France ou à l'étranger.

Fin de l'entretien du lundi 11 septembre 1972 à 19H00, établi par Jacques Servantes, adjudant-chef de brigade d'après la déposition de Melle Sophie Delplante, dont les éléments d'état civil sont mentionnés sur la première page du présent procès-verbal.

Signatures (confirmant la conformité de la retranscription tapuscrite avec l'entretien enregistré) :

Sophie Delplante

J. Servantes

Il n'y eut aucune différence entre la nuit et le jour qui lui succéda. Un jour rouge et noir, sombre sous un ciel de braise. Le plafond de nuages était si lourd qu'il paraissait s'effondrer sous son propre poids, laissant Libræ déverser sur la ville ses flots de lumière incendiaires. L'air était respirable, mais la température un peu fraîche et une dépression venue de l'est laissaient prévoir une aggravation sensible du temps. Un jour ordinaire, en somme. Un jour de tourments météorologiques habituels, que le battement des horloges ponctuait d'évènements programmés, toujours les mêmes. Ou presque.

Charles-Hubert Vendôme avait passé une nuit épouvantable. Il souffrait d'insomnies sévères depuis quelque temps et s'était finalement décidé à consulter un psychiatre. Il avait pris un rendez-vous au centre médico-psychologique de son quartier à 9H00 du matin, mais il était déjà dans la salle d'attente depuis l'ouverture, une heure plus tôt. Alice, sa femme, avait tenté de le dissuader de partir de si bonne heure, mais en vain. Attendre chez lui ou ailleurs, c'était toujours attendre. Deux personnes étaient là avant lui dès son arrivée. Charles-Hubert se fit la réflexion que les malades ont tous un point commun en dehors de la souffrance : ils ne sont jamais en retard à leur rendez-vous médical. Il prit place sur une chaise, aussi loin que possible des deux autres patients, deux hommes d'âge incertain, l'air sombre. Il n'aimait pas la promiscuité. Il craignait aussi qu'ils n'engagent la conversation, mais ceux-là paraissaient dans une telle détresse qu'il fut quelque peu rassuré quant à cette éventualité. Il se dit qu'il devait avoir la même mine désespérée. Il se revêtit dans la glace de la salle de bain ce matin, le teint gris, l'angoisse lui broyant le ventre... Il avait à peine quarante ans, mais en paraissait dix de plus. Qui aurait envie de lui adresser la parole ? Il se leva mollement pour prendre une revue, posée tout en haut d'une pile sur un guéridon placé dans un coin de la pièce, puis se rassit. Il la feuilleta d'un œil distrait, n'ayant pas vraiment le cœur à lire. De toute manière, le magazine datait de près d'une année Li581d et traitait de potins mondains sans intérêt.

Le Dr Homère, comme à son habitude, arriva avec plus d'une demi-heure de retard. Le temps qu'il s'installe à son cabinet, il prit le premier client vers 8H45. Charles-Hubert songea avec amertume qu'il aurait au moins trois quarts d'heure de plus à attendre après l'heure prévue. Entre-temps, une autre personne était arrivée et s'était assise sur le premier siège à sa gauche. C'était une jeune femme, plutôt jolie, mais dont le visage livide et le regard alourdi par une profonde tristesse le déprima. Pourquoi se plaçait-elle si près de lui, alors qu'il y avait tant de places libres ailleurs ? Elle était engoncée dans un manteau épais qu'elle gardait boutonné jusqu'au cou, le col relevé contre les oreilles. Il ne faisait pourtant pas froid, et dans la salle d'attente, encore moins que dehors, évidemment. Avec son large manteau, elle prenait beaucoup de place et Charles-Hubert sentait, sur son flanc gauche, une zone de contact entre elle et lui, qui allait de l'épaule à la hanche. Curieusement, ce contact ne le dérangeait pas. C'était comme une sorte d'ancrage chaud et doux. Plutôt que d'essayer de s'éloigner, il se rapprocha à petites touches de la jeune femme, la pressant davantage. Elle ne pouvait pas ne pas sentir ce mouvement vers elle. Mais elle laissait faire ; elle ne disait rien. Au contraire, il eut même l'impression qu'elle y répondait favorablement en se penchant davantage vers lui. Peut-être éprouvait-elle le même besoin de contact ? Charles-Hubert pensa qu'il fallait qu'il

soit bien atteint pour se comporter de la sorte. En temps normal, il se serait éloigné de cette femme. Il n'était pas du genre à faire du rentre-dedans à une inconnue. Il se dit que ses insomnies lui faisaient perdre la raison et que ses médicaments le désinhibaient. Il ne se sentait d'ailleurs plus tout à fait lui-même. Il avait changé. Il n'était plus le même homme, et Alice s'en était rendue compte. Elle l'avait encouragé à consulter un spécialiste. Leur médecin de famille n'avait pas résolu son problème. Pire encore, son comportement était devenu irrationnel. Il était irritable et les enfants, tout comme Alice, en souffraient.

— Monsieur Vendôme ?

Charles-Hubert sursauta, ce qui fit réagir sa jeune voisine qui rompit aussitôt le contact en se redressant. C'était la secrétaire médicale qui le hélait.

— Oui, dit-il, je suis là.

— Le Dr Homère vous attend. Deuxième porte à gauche, au fond du couloir.

Charles-Hubert se leva et se dirigea vers ledit couloir. Le souvenir de la douce sensation tactile de sa jeune voisine s'était évanoui d'un coup. Comme s'il n'avait jamais eu lieu. Il se rappelait seulement pourquoi il était là, dans cette salle d'attente. Il était malade. Il ne parvenait plus à dormir et cela lui posait de graves problèmes.

Le médecin se tenait debout sur le seuil de son cabinet, la porte grande ouverte. C'était un homme plutôt jeune, la trentaine environ, grand, le teint pâle, et dont la silhouette filiforme évoquait un arbuste élancé et pliant au moindre souffle de vent.

Le médecin l'invita, de sa main droite, à s'asseoir sur une des deux chaises, face à la table de bureau. Charles-Hubert s'exécuta et le psy prit place, de l'autre côté, dans un confortable fauteuil de cuir noir. Le bureau du médecin était vaste et possédait une large fenêtre, sans rideaux, qui donnait sur une cour déserte. Les murs, peints en blanc, assuraient un semblant de clarté à la pièce. Le toubib avait le dos tourné vers la fenêtre, de trois quarts. Il plongea longuement son regard dans celui de son patient. Charles Hubert se sentait passablement gêné.

— Que puis-je pour vous ? souffla finalement le médecin.

— Je souffre d'insomnies, répondit Charles-Hubert après quelques secondes de réflexion, comme s'il pouvait exister d'autres raisons de sa venue ici. Puis il ajouta : « En fait, je m'endors assez vite, dès que je me couche, mais je me réveille une heure et demie plus tard environ et, après, impossible de me rendormir... »

— C'est comme ça toutes les nuits ?

— Oui. Je ne me souviens pas avoir passé une nuit complète depuis au moins un mois. Parfois, je ne m'endors même pas, de peur de ne pas dormir. C'est un cercle vicieux. Je ne sais pas comment en sortir. C'est tout à fait ridicule... mais je suis épuisé.

— Avez-vous essayé de prendre des somnifères ?

— Oui. Et des calmants aussi. Du Benzomil. Mais sans résultat.

— Si vous ne parvenez pas à dormir malgré les somnifères et les tranquillisants, ce n'est pas la peine d'insister. Le problème est ailleurs. Si vous continuez à ce rythme, vous allez être encore plus fatigué, et ce sera de plus en plus difficile à supporter. En réalité, votre fatigue vient aussi, et peut-être surtout, de ce que vous prenez des tranquillisants et des somnifères, alors qu'ils sont inefficaces. Vous êtes non seulement épuisé à cause de l'insomnie, mais aussi par les effets soporifiques des médicaments.

— Que me proposez-vous, alors ? Je ne peux quand même pas rester sans soins !

— Bien entendu ! D'abord, j'ai besoin de quelques renseignements sur vous.

Votre nom, votre âge. Votre situation familiale, professionnelle...

— Je m'appelle Charles-Hubert Vendôme. J'ai quarante ans. Je suis marié. Ma femme s'appelle Alice. Elle a mon âge, à quelques décades près. J'ai deux enfants : Julien, dix-sept ans et Marie, treize ans. Je suis ingénieur au CSA, le Centre Scientifique des Armées. J'y suis depuis un peu moins de dix ans. Avant cela, j'étais enseignant-chercheur en astrobiologie.

Le psychiatre l'écoutait attentivement, ne prenant aucune note. Charles-Hubert trouva cela étrange, mais se dit que le médecin avait peut-être une bonne mémoire ou, alors, tout simplement, que la consultation était enregistrée.

— Vous ne prenez pas de notes ? demanda-t-il pour en avoir le cœur net.

— C'est inutile. Je veux juste savoir comment vous répondez.

Charles-Hubert hochait machinalement la tête, se demandant ce que pouvait bien signifier la réponse du médecin. Il avait déjà entendu dire que les psys étaient des gens bizarres. Celui-ci ne démentait pas la rumeur.

— Ah... Et comment ai-je répondu ?

— Dans l'ordre.

Dans l'ordre...

— Mmm... et que faut-il en conclure ?

— Rien... Pouvez-vous me dire s'il s'est passé quelque chose de spécial dans votre vie, un peu avant vos insomnies ?

Charles-Hubert secoua la tête, cherchant vainement dans ses souvenirs un événement déclencheur. Il lui semblait bien, cependant, que quelque chose s'était passé. Mais il ne parvenait pas à en distinguer les détails. Sa mémoire était défaillante. La prise régulière de benzodiazépines était certainement responsable de cette situation.

— Non, je ne vois pas... Mais je perds la mémoire. Avec tous ces médicaments...

— Vous vous entendez bien avec votre épouse, vos enfants, vos collègues, votre supérieur ?

— Oui... Enfin, je n'ai pas de difficultés familiales. J'ai une femme qui m'aime. Du moins, je le pense... et mes enfants sont affectueux et sérieux. Quant à mon supérieur hiérarchique, je ne le vois que très rarement. Je suis autonome dans mes fonctions. Mes collègues m'agacent quelquefois, mais je n'y fais plus trop attention. Je suis un peu leur tête de Turc.

— Pourquoi cela ?

— Je n'en sais rien. Peut-être parce que j'ai une tête de Turc, tout simplement.

— Qu'est-ce que c'est, avoir une tête de Turc ?

— C'est être un souffre-douleur. Une tête à claques, si vous préférez.

— Vous pensez que vous avez une tête à claques ?

— Non. Je ne sais pas la tête que j'ai.

Le psy secoua lentement la tête, comme s'il n'en revenait pas et se demandait à quelle sorte d'individu il avait affaire.

— Bien... Il est impossible que ces insomnies soient arrivées sans raison. L'insomnie n'est pas une maladie mais un symptôme. Vous dormiez bien avant qu'elles ne surviennent ? Vous buvez ?

— Rarement. Un verre ou deux de whisky le week-end. Jamais le reste du temps. Quelquefois du vin à table. Pas plus d'un verre par repas.

— Hmm... Et vous n'avez jamais eu de problème de sommeil auparavant ?

— Non. Jamais. J'ai toujours bien dormi. Je ne comprends pas ce qu'il m'arrive.

— Ok... Vous dites que votre femme vous aime. Et vous, l'aimez-vous ?

— Oui... bien sûr. Enfin, je crois.

— Vous en êtes sûr ou vous croyez ?

— Je ne sais plus trop ce que veut dire aimer. Je la désire encore.

— Et elle, elle vous désire ?

— Ça dépend.

— Ça dépend de quoi ?

— Je ne sais pas. Les femmes, après les grossesses et les enfants... deviennent, en général, plus mères que femmes. Vous voyez ce que je veux dire ?

Le médecin hocha la tête.

— C'est son cas ?

— Oui. C'est une bonne mère.

— Mais ce n'est pas une bonne épouse ?

— Si. C'est une bonne épouse.

— Hmm... Vous n'êtes pas très clair. Quand était-ce la dernière fois que vous avez fait l'amour avec elle ?

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

Le psychiatre ne répondit pas. Il regardait Charles-Hubert droit dans les yeux, l'air de dire : « si tu veux que je te soigne, tu ferais bien de répondre ».

— Deux décades. Ça fait deux décades que nous n'avons pas fait l'amour.

— Vous en avez eu envie, pendant tout ce temps ?

Vous en avez eu envie ?

— Je ne sais pas... Non, sans doute, non.

— Vous n'en êtes pas sûr ?

— À vrai dire, depuis que je ne dors plus, je n'ai plus envie de faire l'amour. Ma libido est au plus bas. J'ai l'impression que je ne suis plus tout à fait un homme. Du moins, que je ne suis plus le même homme. Je ne me reconnais pas. Parfois, j'ai l'impression de voir un autre visage que le mien quand je me regarde dans la glace. J'ai l'impression de devenir fou...

— Vous aviez déjà eu l'impression d'être un autre homme, avant vos insomnies ?

— Non, jamais.

— Comment est-il, cet autre homme ?

Comment est-il ?

— Comme moi. Mais ce n'est pas un homme normal. Il est rempli de haine. Une haine terrible. Il y a beaucoup de violence en lui.

— Pourquoi est-il si violent ?

— Je l'ignore. Cet autre homme n'existe pas, en réalité. C'est moi qui déraile. J'ai des envies irréprouvables de faire du mal. J'ai peur de frapper ma femme ou mes enfants. Il m'arrive d'en avoir envie, sans raison. Je me sens parfois en rage. Quand je suis comme ça, je me gifle. Je ne comprends pas ce que j'ai.

— Avez-vous des tendances suicidaires ?

— Oui ! (Il hésita quelques secondes, regrettant d'avoir répondu aussi vite, sans réfléchir). Mais je n'ai pas le courage de me tuer, ajouta-t-il, comme pour se rattraper.

Le psy le regarda à nouveau en silence. Un long moment. Le cabinet était plongé dans une pénombre rougeâtre. Les détails des objets alentour se perdaient en ombres incertaines. Le temps tournait à l'orage. Charles-Hubert regarda le ciel, par la fenêtre, au-dessus des toits. Des éclairs erratiques cramoisés grouillaient dans le magma noir d'épais cumulus.

— Parlez-moi de vous. Quelle relation avez-vous eue avec vos parents durant votre enfance ?

— Je suis né quand mes parents avaient soixante ans l'un comme l'autre. Ils occupaient un poste disons... à risques. Je n'ai jamais su dans le détail ce qu'ils faisaient, mais ils me disaient que cette naissance tardive était liée à leur activité professionnelle, parce qu'ils étaient exposés en permanence à de la matière non baryonique, dans les profondeurs océaniques, laquelle matière était suspectée de toxicité, ce qui nécessitait leur mise en quarantaine systématique... Je suppose que ma mère en avait souffert. Elle aurait voulu enfanter jeune, je crois. Quoi qu'il en soit, je pense qu'ils m'ont eu quand ils le désiraient le moins. Ou qu'ils ne le désiraient plus vraiment. Parce que c'était trop tard. Je n'ai jamais ressenti de l'amour de leur part. J'étais juste leur... chose.

— Vous n'avez ni sœur ni frère, évidemment...

— Évidemment. Sur ce plan, c'était plutôt une chance. Je n'étais pas obligé de partager. De toute manière, je n'avais rien à partager.

— Vous aimiez la solitude ?

— Je ne peux pas dire que je l'aimais. Disons plutôt que je m'en accommodais. Je préférerais être seul que subir les sarcasmes de mes camarades. À l'école, c'était vraiment pénible.

— Vous étiez déjà une tête de Turc ; c'est ça ?

— En quelque sorte. Dans ma classe, j'étais le seul enfant dont les parents étaient âgés. Pourtant, ce n'était pas exceptionnel dans notre société, mais les gamins disaient que j'avais été adopté. Que mes géniteurs m'avaient abandonné. Je ne sais pas pourquoi ils inventaient une histoire pareille.

— Vous les croyiez ?

— Non... Enfin, j'ai quand même douté.

— Votre doute a-t-il été levé ?

— Oui. J'ai fait des recherches. Mes parents sont bien mes géniteurs. Sans conteste. J'ai été conçu quand ils étaient jeunes et placé dans un incubateur en attendant qu'ils soient dégagés de leurs contraintes professionnelles et que l'on m'autorise à naître, en quelque sorte. Nous sommes quelques-uns dans ce cas. Il n'y a rien d'extraordinaire à ça.

— Vous avez raison. Mais vous avez quand même été blessé dans votre amour-propre. Parfois la blessure est bien cicatrisée, mais parfois, pour des raisons difficiles à comprendre, la plaie se remet à saigner.

— Je vois. Mais je ne crois pas que la cicatrice se soit transformée en plaie. J'ai digéré ce problème. J'en suis guéri.

— Pourtant, votre tête de Turc semble vous poursuivre, puisque vos collègues s'en servent encore... N'avez-vous pas l'impression que l'histoire se répète ?

— J'ai la tête que j'ai. Je n'y peux rien. C'est un fait.

— C'est une croyance. Avez-vous toujours été ainsi ?

— Non. À l'Université, j'avais changé de tête. Je vivais seul dans un studio et je m'étais appliqué à me fondre dans la masse. J'étais devenu un individu ordinaire, en quelque sorte. Personne ne me connaissait. Personne ne faisait attention à moi. En fait, tout le monde se moquait bien de ce que je pouvais être, ce qui m'arrangeait. C'est à cette époque que j'ai rencontré Alice. Elle me trouvait intelligent. C'était mieux que rien...

— Quand vous dites que vous avez changé de tête, qu'est-ce que ça signifie, au juste ?

— Ça veut dire que je ressemblais à monsieur tout le monde. Je m'efforçais de m'intéresser à la politique. Je participais à des manifs, des réunions. Parfois j'allais en boîte, danser ou m'amuser. Je me saoulais à la bière ou fumais de l'herbe qui fait rire, si vous voyez ce que je veux dire... Mes résultats étaient justes moyens, à peine suffisants pour passer en classe supérieure. Je n'étais pas le premier de la classe. Mais je n'étais pas le dernier non plus. Les études ne m'intéressaient pas. Rien ne m'intéressait vraiment.

— Et malgré cela, votre épouse vous a remarqué...

— Oui. Nous nous sommes rencontrés dans une discothèque. Nous n'étions pas dans la même fac. Elle étudiait l'histoire. Moi, c'était l'astrobiologie et les sciences de l'environnement. Nous avons fait l'amour sans attendre. Elle n'était pas farouche. Au début, j'ai pensé qu'elle était habituée à coucher à droite, à gauche, avec le premier venu. Elle n'était pas vierge, quand je l'ai connue. Mais elle n'est plus jamais allée chercher ailleurs. À ce qu'elle disait. Je ne sais toujours pas pourquoi elle m'est restée fidèle. Elle non plus, d'ailleurs. Maintenant, il me semble qu'elle le regrette. Mais ça ne sert plus à grand-chose d'avoir des regrets. Moi, je n'ai pas vraiment de regrets. Pour regretter, il faut avoir eu le choix. Je n'avais pas le choix...

— Comment ça ? On a toujours le choix !

— Ça, c'est du discours... Je n'ai pas choisi. Je me suis laissé aller parce que j'étais incapable de prendre une autre voie. Et j'en étais incapable, parce qu'il n'existait aucune autre voie possible... J'ai toujours été comme un rat pris dans un piège. Et, aujourd'hui, je suis au bout de ce piège. Je ne peux ni avancer ni reculer. Je ne sais pas comment j'en suis rendu là. Pourtant, il s'est passé quelque chose que je n'ai pas choisi.

— Mais si vous venez me voir, c'est pour changer de voie, non ?

— Vous, vous êtes dans le plan !

— Le plan ? Que voulez-vous dire ?

— L'ordre des choses...

— L'ordre des choses... répéta le psychiatre d'un air dubitatif. Pensez-vous que tout soit joué d'avance ; qu'il n'y a pas de libre arbitre ?

— Ce que je pense n'a aucune importance. C'est ce qui est qui compte. Vous êtes là, et je suis là. C'est ça le plan...

— Il n'y a pas de plan. Sinon le futur existerait déjà. Il serait déjà écrit. Or, le futur n'existe pas. Il n'y a que le présent et des souvenirs dans le présent que nous interprétons à notre guise. À chaque instant, nous avons le choix. Le chemin n'est jamais tracé à l'avance.

— Mais nous sommes bien obligés d'avancer, n'est-ce pas ? Chaque pas est dans le plan. Il n'est pas possible de sortir du plan.

— Montrez-moi ce plan, et je serai disposé à vous croire.

— Je ne peux vous montrer une telle chose. Soit vous le voyez, soit vous ne le voyez pas. C'est comme ça !

— Vous pouvez croire à l'existence d'un plan comme vous pouvez croire au choix possible, sans que rien ne soit fixé à l'avance. C'est à vous de décider. Et si vous décidez, c'est donc qu'il n'y a pas de plan. Il n'y a que votre propre choix. Lui seul compte...

Charles-Hubert ne sut que répondre. Il se sentait épuisé et commençait à avoir la migraine. Pourquoi s'était-il lancé dans cette théorie fumeuse d'un plan, avec un individu qui ne pouvait pas le comprendre ? Cela ne lui ressemblait pas. C'était comme s'il disait les mots de quelqu'un d'autre que ni lui ni le psy ne pouvaient voir. Ils étaient, l'un et l'autre, les objets d'un jeu. Des pièces sur un échiquier. Une sensation de panique s'éleva dans son esprit et lui broya le cœur. Et s'il était possédé ? Et s'il n'était pas Charles-Hubert ? Si Charles-Hubert était tout simplement mort ? Il sentit l'angoisse le serrer à la gorge. D'un geste, il écarta le col de son pull. Mais il n'allait pas mieux. Ses yeux se brouillèrent et plongèrent dans le noir complet. Puis il se vit marcher le long d'un couloir. Il y avait des photos d'étoiles accrochées sur les murs. Au bout du couloir, une odeur de mort.

— Je ne me sens pas bien, fit-il, désespéré (ses yeux roulaient en tous sens).

— Vous êtes pâle. Et vous avez un nystagmus. Voulez-vous une boisson sucrée ?

Charles-Hubert se ressaisit, puisant dans ses dernières ressources. Il savait que ça n'était que de l'angoisse. Un désordre biologique au sein de ses neurones...

— Ça ira, merci, répondit-il. En fait, je ne sais pas pourquoi je vous ai parlé de cette histoire de plan. Ça m'est apparu sans que j'en comprenne la raison. Je ne suis pas sûr que les mots proviennent de mon propre esprit. Je ne sais pas ce que je dois croire. Pensez-vous que je sois fou ? Ai-je une psychose ?

Le visage du médecin se radoucit et se voulut rassurant. Il posa les avant-bras sur le bureau, joignit les mains et croisa les doigts. Il observait Charles-Hubert avec une certaine compassion.

— Ecoutez... Je pense que c'est une névrose. Nous sommes tous plus ou moins névrosés, mais certains vivent avec sans souci, et d'autres finissent par décompenser. C'est votre cas. Cela se traduit chez vous par un état dépressif accompagné d'accès paranoïdes, et des insomnies... Vous n'êtes pas psychotique, mais vous ne pouvez pas rester dans cet état et continuer à travailler dans ces conditions. Si vous le souhaitez, je peux vous faire hospitaliser.

Je peux vous faire hospitaliser... Ces mots résonnaient comme une sentence dans l'esprit de Charles-Hubert ; comme s'il se trouvait dans un tribunal, avec le psy comme juge suprême.

— M'hospitaliser ? Mais il n'en est pas question ! Ce n'est pas ce que je vous demande. Une névrose, ça se soigne ! Non ? Prescrivez-moi un antidépresseur ou ce que vous voudrez, mais je ne veux pas aller à l'hôpital !

— Vous savez, l'hôpital psychiatrique n'est pas une prison, répliqua le médecin avec un air qui se voulait rassurant et comme s'il lisait dans les pensées de son patient. On vous mettra sous sédatif avec un antidépresseur ou un neuroleptique, et vous serez en observation. Dans votre état, il y a des risques de passage à l'acte.

— Je ne me suiciderai pas, si c'est ce que vous craignez. En fait, j'ai uniquement besoin de dormir. Mon problème se résume à ça : dormir !

— Je comprends. Mais, ainsi que je vous le disais, l'insomnie est un symptôme, pas une maladie en soi. Votre maladie, c'est la névrose. Il faut soigner cette névrose. Je ne vous hospitaliserai pas, si ce n'est pas ce que vous voulez ; mais je ne vous mettrai pas sous antidépresseur en vous lâchant dans la nature. Je vous prescris des neuroleptiques légers. Du Ciamemazan à vingt-cinq milligrammes par jour pour commencer... Et vous revenez me voir dans une décade pour réajuster le dosage si nécessaire. D'accord ?

Charles-Hubert se sentit passablement rassuré. Il restait encore quelques ombres de doute, mais il s'interdit d'y penser. Si le traitement pouvait l'aider à dormir, ce serait déjà merveilleux. Il devait y croire.

Dehors, une pluie drue et visqueuse s'écrasait contre les vitres du cabinet, avec un bruit rauque. Il y eut un éclair, suivi, quelques secondes plus tard, d'un coup de tonnerre lointain. Il faisait encore plus sombre qu'au début de la consultation. Le médecin alluma la lampe sur son bureau.

— Alors, ajouta le médecin, êtes-vous d'accord ?

Charles-Hubert hocha la tête, le dos voûté.

— D'accord. Je prendrai ce que vous voudrez, et je reviendrai vous voir la prochaine décade. Mais pour l'insomnie, que me prescrivez-vous ?

— Le Ciamemazan a aussi un effet sédatif. Cela vous aidera à dormir. Mais vous ne pourrez pas conduire. Si vous devez vous déplacer, prenez les transports en commun. Voulez-vous que je vous mette en arrêt de travail ?

— Non. Ce n'est pas nécessaire. Si je ne travaille pas, je vais tourner en rond chez moi. Alice ne travaille pas non plus, et je n'ai pas envie de l'entendre se plaindre de moi. Elle a horreur de m'avoir dans ses pattes quand elle fait le ménage ou la cuisine.

— Je vois. Vous n'êtes pas obligé de rester chez vous. Vous pouvez sortir, aller au cinéma, à la bibliothèque ou au musée. Il y a des choses à voir ou à faire en dehors de rester chez vous. Vous avez besoin de vous changer les idées !

Charles-Hubert acquiesça d'un hochement de tête. Il se vit errant dans la ville, au bord de l'Océan, contemplant l'horizon noyé dans les brumes rouge sombre et respirant l'air chaud et humide chargé de sel. Cette perspective le reposa.

La ville s'étendait sur la Terre du Couchant, sur plusieurs kilomètres carrés. Elle avait été construite en bordure de l'Océan de la Contemplation, à environ trois milles nautiques de l'endroit où l'Arche s'était échouée, un siècle et demi plus tôt, en base terrestre. Nul ne savait pourquoi le vaisseau avait terminé sa course en ce lieu improbable. L'ordinateur de bord, chargé du pilotage, n'avait conservé aucune trace d'avarie mécanique des propulseurs directionnels. À la façon dont l'Arche se trouvait immobilisée dans les eaux sombres, avec plus de neuf dixièmes de sa masse immergée, on eut dit qu'elle était arrivée là non pas par les airs, mais par les fonds obscurs de l'Océan de la Contemplation. Certains scientifiques avaient, du reste, soutenu cette idée en raison de la présence de matière non baryonique dans la croûte océanique, et du rôle que celle-ci aurait pu jouer dans l'apparition de l'Arche en ce lieu sinistre. Mais rien ne permettait de valider cette conjecture, laquelle supposait que la matière noire possédât des propriétés susceptibles de créer un effet tunnel, ce qui n'avait jamais été démontré. Pour tout dire, ce n'était pas là la préoccupation essentielle de la majorité des rescapés, lesquels n'avaient qu'un seul objectif : gagner la terre ferme pour survivre et y prospérer.

Dans un premier temps, le port fut construit ; un port immense de béton recouvert d'asphalte, bordé de docks et de petits immeubles de deux ou trois étages. Les quais épousaient la forme du littoral, une bande de plusieurs kilomètres de long, formant un demi-cercle dont le centre, comme par un fait exprès, se trouvait être l'emplacement de l'Arche.

Puis la ville s'était agrandie tout autour du port, en travées d'amphithéâtre, depuis le littoral jusqu'aux hauts plateaux ennuagés. De larges avenues transversales traversaient les rues incurvées. Toutes les directions de ces grandes artères convergeaient vers le vaisseau spatial, comme autant de branches rectilignes d'une demi-étoile.

À mesure que les années passaient et que la ville progressait dans l'intérieur des terres, ce modèle d'urbanisation n'était plus rigoureusement respecté. Les alignements d'immeubles épousaient désormais le relief structural. L'Arche n'était plus le point de repère des constructions et des rues.

Avec le temps, le « Peuple de l'Arche » avait progressivement retrouvé, en son sein, des différences de nature ethnique. Ainsi, la ville prenait, en croissant, des allures de cité cosmopolite. Et son architecture variait de fait, par quartiers entiers, en fonction des groupes ethniques dominants qui les occupaient. On trouvait des quartiers chinois, japonais, européens, américains, africains... avec des églises ou des mosquées, ou encore des temples ou des synagogues. Les hommes se distinguaient entre eux selon différents modèles sociétaux que l'on aurait pourtant crus depuis très longtemps révolus.

En un sens, ce n'était pas une mauvaise chose que les hommes se reconnaissent dans des structures sociétales différentes. Les traditions ancestrales, qui avaient été ignorées durant plus de trois millénaires de voyage, avaient repris de la vigueur. Et chaque individu avait ainsi le sentiment de retrouver ses propres racines culturelles et cultuelles. D'un autre côté, en même temps que ce sentiment d'appartenance, naissait celui de l'exclusion. Et il n'était pas

rare que des groupes « apatrides » se constituent, avec leurs propres règles, le plus souvent en marge de la légalité.

Depuis l'amerrissage de l'Arche, la population avait plus que décuplé en l'espace de six générations, atteignant ainsi le million et demi d'habitants. La ville avait été baptisée « Espérance », mais son nom était très rarement utilisé. C'était la seule ville sur Li581d. Au-delà des quartiers périphériques, s'étendaient de larges espaces de forêts peuplées d'arbres et d'animaux sauvages endémiques ou importés de la Terre et qui avaient su s'adapter. Plus loin encore, on trouvait de vastes déserts arides éventrés en profonds canyons. En ces lieux, le relief était tourmenté, et on y accédait par voie des airs ou alors, très lentement, avec des véhicules à chenilles. C'était la Terre de la Désolation. Le ciel, en ces zones sinistres, était le plus souvent découvert, et Libræ – la naine rouge au cœur du système Libræ-581 – déversait en permanence sur le sol d'arène granitique ses flots de photons délétères. L'absence de pluie et le faible couvercle nuageux rendaient l'air irrespirable, et la température variait du froid intense aux chaleurs infernales au gré des vents tournants atteignant parfois les deux ou trois cents kilomètres par heure. De l'autre côté des pôles se trouvait la Terre de la Nuit, car aucun astre ne l'éclairait jamais. Il y régnait un froid si intense qu'aucune vie ne pouvait s'y développer. On n'y trouvait rien d'autre que des déserts de glaces et de roches noires, essentiellement basaltiques. Le sous-sol était riche en minerais et en pétrole, mais les habitants de Li581d n'avaient pas besoin d'aller chercher ces richesses aussi loin et en milieu aussi hostile.

Le nucléaire n'était pas exploité sur Li581d. Trop compliqué, trop dangereux et inutile. Les générateurs de l'Arche avaient été mis à l'arrêt dès que les usines de production énergétique locales furent mises en service. L'électricité était fournie par des centrales thermiques situées en périphérie de la ville. L'eau y était abondante. Un fleuve, nommé Eden, traversait la ville construite sur presque toute la superficie de son bassin versant. Il assurait les besoins en eau de la population. Des stations de traitement avaient été réalisées sur ses rives, et l'eau potable était pompée dans des réservoirs posés au sommet de hauts édifices construits à cet effet, et redistribuée ensuite aux usagers de façon gravitaire. Des stations d'épuration des eaux usées avaient été réalisées également sur les rives du fleuve. La qualité du traitement permettait de rejeter les effluents sans créer de pollution pour la faune et la flore aquatiques.

Les habitants de Li581d avaient conservé les mesures physiques du Système International terrestre, ainsi qu'une base de vingt-quatre heures pour une journée, et ce malgré l'absence de rotation de Li581d sur elle-même durant cette période. Ils se référaient toujours à la base terrestre pour dater les événements peu précis, tel que l'âge approximatif d'une personne, d'après son apparence, même si la durée de la révolution de la planète autour de Libræ était environ cinq fois et demie inférieure à celle de la Terre autour du soleil. Certains scientifiques avaient projeté d'harmoniser un Système International propre à Li581d mais la résistance de la population et des habitudes avait été telle que ce projet n'était jamais totalement entré dans les mœurs, et l'on passait d'un système à l'autre sans véritable précaution, sauf quand celle-ci s'imposait. Dans le repère de Li581d, semaines et mois avaient disparu du calendrier. On comptait l'année en décades et en jours. Ainsi, une année sur Li581d durait six décades et sept jours. Et on avait conservé le terme « weekend » pour parler d'une fin de décade.

Il ne faisait jamais vraiment nuit sur la ville, au sens d'une nuit terrestre, puisque celle-ci faisait face en permanence à la naine rouge. L'inclinaison de l'écliptique était d'environ dix degrés, soit un peu moins de la moitié de celui de la Terre sur le plan de l'équateur. Il s'ensuivait des périodes d'hiver et d'été peu marquées, d'autant que le ciel était perpétuellement couvert de nuages. Ce couvercle nuageux était d'ailleurs ce qui garantissait à Li581d, du moins sur la zone habitée, un climat supportable avec de faibles écarts de températures. La température moyenne était d'environ vingt degrés Celsius avec un écart-type de l'ordre de cinq à six degrés. L'air y était parfaitement respirable, avec une proportion d'azote et d'oxygène étonnamment comparable à celle sur Terre.

L'Arche avait été partiellement reconvertie en « Musée de l'Exode Final ». Le ciel rougeoyant de Li581d donnait à l'épave l'aspect d'une ville-fantôme au milieu d'une mer de sang noir. On y accédait par bateau ou par les airs. Aucun pont ni passerelle n'avait été construit.

Melle Chloé Kurakami, jeune professeure d'astrobiologie en classe de troisième, avait, exceptionnellement, organisé un cours spécial au Musée. Elle avait donné rendez-vous à ses élèves à l'embarcadère des navettes à partir de 13H30, pour un départ prévu à 14H00. Les guichets étaient ouverts et quelques personnes attendaient pour prendre leurs billets. La jeune femme s'approcha d'un présentoir où étaient disposés différents prospectus destinés aux visiteurs. Elle en prit un au hasard, pour patienter, contenant des photos de l'intérieur du bâtiment visitable, avec une brève présentation :

« Le Musée de l'Exode Final contient l'histoire d'une centaine de milliers de rescapés d'une civilisation à bout de souffle : les premiers habitants de la planète Li581d, nos ancêtres. Le bâtiment actuel, faible partie émergée de l'Arche, est le vestige ouvert aux visiteurs d'un gigantesque vaisseau spatial autonome au plan énergétique, conçu pour abriter plus de cent mille personnes et autant d'animaux (principalement des vertébrés). Le voyage a duré plus de trois mille deux cents ans, en base terrestre. Trois mille deux cents ans durant lesquels des hommes et des femmes, confinés dans une « ville de métal » filant à travers l'espace à près de mille neuf cents kilomètres par seconde, se sont efforcés de vivre et de procréer selon des règles de survie rigoureuses et souvent pénibles. Ils se nourrissaient de la viande des animaux clonés qu'ils élevaient dans des espaces prévus à cet effet ainsi que de légumes et de fruits de synthèse qu'ils faisaient pousser dans des serres, sous la lumière artificielle de lampes alimentées – comme tous les appareils électriques et les propulseurs de l'Arche – par les deux réacteurs nucléaires équipant le vaisseau. L'Arche avait été conçue pour que ses habitants puissent l'occuper, sur plusieurs millénaires, en totale autarcie. »

« Le bâtiment fut construit, quelque temps avant l'Exode Final, par-delà l'orbite géostationnaire de la planète Terre, entre les années 2085 et 2095. Les travaux avaient été entrepris lorsqu'il n'y eut plus aucun doute pour l'humanité que la vie terrestre deviendrait rapidement impossible. Les trajectoires des modèles prédictifs, dans les domaines de l'astrophysique et de l'écologie notamment, convergeaient toutes vers un chaos inéluctable. »

« Les causes de ce désastre annoncé ainsi que les critères qui déterminèrent le choix des personnes qui seraient du voyage ne sont pas connus avec exactitude. Plusieurs données

ont disparu des archives. Tout ce que l'on peut avancer repose sur des récits personnels enregistrés et conservés par quelques familles durant le voyage. »

« La visite du musée dure environ 4 heures, en option « parcours complet ». Vous découvrirez les différents espaces de vie où près de cent trente générations d'êtres humains se sont succédé durant ce long périple. Des vidéos, de différentes époques du voyage, sont diffusées en divers points du site. Ces vidéos, ainsi qu'un certain nombre de photographies d'excellente résolution, constituent un support historique de grande valeur. Vous pourrez y accéder à tout instant en présentant votre billet de passage au personnel du Musée. »

La jeune professeure reposa le prospectus sur le présentoir et regarda autour d'elle. Quelques-uns de ses élèves arrivèrent, certains en voiture, accompagnés de leurs parents, d'autres en bus. Elle leur fit signe d'approcher en agitant les bras. Vers 13H45, tous les élèves prévus, soit dix-sept, étaient présents à l'embarcadère. Melle Kurakami leur demanda de se réunir au départ de la navette pendant qu'elle prenait les billets au guichet.

Les élèves – huit garçons et neuf filles – avaient une quinzaine d'années en moyenne. Les cours d'astrobiologie, à leur niveau, étaient basiques. En classe de troisième, le but était d'inculquer aux collégiens des notions élémentaires, sans démonstration. Les jeunes gens suivaient l'enseignement de Melle Kurakami avec enthousiasme, car outre son talent de pédagogue avéré, elle était toujours de bonne humeur. D'autres élèves, principalement les garçons, l'aimaient également pour sa jolie silhouette. Elle avait le type eurasiatique. Une peau blanche, parfaitement lisse, et des cheveux d'un noir de jais, très raides, coupés court, avec une frange jusqu'aux sourcils. Son visage était harmonieux, avec de beaux yeux bridés et un regard intelligent et rieur. Sa bouche, petite, bien dessinée, avec des lèvres ourlées rouge cerise, laissait voir, quand elle souriait, des dents régulières d'une blancheur éclatante. Elle était vêtue simplement d'un polo en coton jaune canari à manches courtes, d'un jean moulant et de fins escarpins de cuir noirs à talons plats. Il n'en fallait pas plus à ses amoureux en herbe pour se sentir transportés par des sentiments troublants.

La classe embarqua, avec d'autres passagers, sur une navette dont le pont était couvert d'une toile fixée sur une charpente métallique tubulaire. Les autres passagers étaient peu nombreux ; tout au plus une quinzaine. Parmi eux, un homme ne quittait pas des yeux la jeune professeure. Grand, de type européen, la quarantaine ou un peu plus, il était vêtu d'un blouson léger bleu marine, d'un pantalon de jogging noir et de baskets de même couleur. La fermeture à glissière de son blouson était remontée jusqu'au menton comme s'il avait froid. Il était adossé au bastingage, les bras croisés. Ses cheveux coupés court, en brosse, et ses yeux noirs, sous des sourcils épais, lui donnaient un air sombre, presque menaçant. Melle Kurakami sentait le poids de son regard, dès qu'elle avait le dos tourné. Un regard pénétrant. Elle détestait cette sensation d'être scrutée avec insistance. Il y avait quelque chose d'obscur dans ce regard. Par ailleurs, elle avait le sentiment que cet homme ne lui était pas totalement inconnu. Elle l'avait déjà vu quelque part, mais ne se souvenait plus où.

Le trajet était court, une quinzaine de minutes tout au plus, en comptant le temps d'embarquement et de débarquement. À l'intérieur du bâtiment avait été aménagé une sorte de petit embarcadère sous un haut plafond supporté par des poutres en acier. Un des marins présents sur la navette annonça au micro, à l'intention des nouveaux visiteurs, que ce lieu était

une ancienne zone de décollage d'aéronefs, que l'Océan avait partiellement engloutie. L'endroit était abrité des vagues, ce qui en faisait un espace privilégié pour accoster.

La jeune professeure demanda à ses élèves de la suivre. Ils prirent un escalator qui les mena dans une vaste salle circulaire d'où plusieurs portes donnaient sur différentes directions. Melle Kurakami se retourna pour vérifier si l'homme en jogging et blouson la suivait, mais il avait disparu de sa vue. Elle redoubla d'attention, scrutant du regard tout autour d'elle, mais ne le vit pas davantage. Elle se sentit rassurée. Elle avait dû se faire des idées. De toute manière, le Musée était vaste, et elle ne risquait pas grand-chose ici. Il y avait des caméras partout, et elle était accompagnée de toute une classe d'adolescents. Un moment, elle se dit qu'elle avait été sotté de s'inquiéter. Un homme l'avait regardée, et après ? Elle était jolie ; quoi de plus naturel qu'elle attire l'attention de la gent masculine ? C'était plutôt flatteur ! Elle expira un bon coup et retrouva son sourire détendu.

Elle dirigea sa classe vers la porte qui menait à la Salle des Constellations. Ils traversèrent un long couloir dont les murs étaient recouverts de photos représentant des galaxies, des systèmes solaires, des étoiles ou encore des planètes de toutes sortes et de toutes les couleurs (des clichés pris depuis l'Arche, durant le long trajet). Ils atteignirent une salle au plafond en forme de coupole. Une employée, en uniforme bleu d'hôtesse d'accueil et coiffée d'un bonnet de même couleur sur des cheveux très blonds tirés en chignon, se tenait derrière un comptoir octogonal, au centre de la pièce. La jeune professeure se dirigea vers elle pour lui faire savoir qu'elle avait l'intention de donner son cours ici même, et qu'elle aurait besoin de ses services. Cette dernière lui répondit qu'elle se tenait à disposition et qu'il suffirait de lui faire signe pour qu'elle lance le film d'animation.

— Bien, vous pouvez commencer, alors, souffla Melle Kurakami avec un large sourire.

Aussitôt, sur la surface concave de la coupole, apparut un ciel bleu azur à peine voilé de quelques nuages blancs d'altitude filant au gré du vent. La vision en trois dimensions rapprochait les nuages – comme si on pouvait les toucher – et une impression de fraîcheur baignait dans la pièce. Melle Kurakami demanda à ses élèves de s'asseoir sur les sièges mis à la disposition des visiteurs et de l'écouter tandis qu'ils regardaient le spectacle.

— Autour et au-dessus de vous, commença la jeune professeure, vous voyez un exemple de ciel tel que nos ancêtres terriens pouvaient le voir, en plein jour, au-dessus de leurs têtes, avant qu'ils ne quittent leur planète, il y a plus de trois mille deux cents ans. Cette couleur bleue est due à l'atmosphère de la Terre et au rayonnement solaire. Le soleil, dans ce système et à cette époque, n'était pas le même que Libræ. C'était un astre soixante-dix-sept fois plus brillant que notre naine rouge, et d'une masse trois fois supérieure ! Il faut savoir aussi que, contrairement à Li581d qui présente toujours la même face à Libræ, la Terre tournait sur elle-même en vingt-quatre heures, de sorte que la couleur du ciel variait, sauf aux pôles, alternativement du bleu azur au noir...

Une jeune fille leva timidement le doigt pour l'interrompre. Melle Kurakami lui fit signe qu'elle pouvait parler.

— Est-ce que la Terre et son soleil existent encore ? Certains disent que non, et d'autres affirment le contraire...

— Nous n'avons pas de certitude absolue mais, d'après les enregistrements des rayonnements solaires réalisés dans les cent et quelques années qui ont suivi le départ de l'Arche, il semble qu'il y ait eu de grands bouleversements. Il est vraisemblable que la totalité de l'hydrogène du noyau du soleil se soit transformée en hélium et que le noyau se soit effondré sur son propre poids. Il y aurait eu alors un accroissement considérable de la température, et le soleil se serait transformé en géante rouge. Il est impossible que la Terre ait pu supporter ces nouvelles conditions. Elle s'est sans doute calcinée sous l'effet de la chaleur intense... Bien entendu, il peut paraître surprenant que le soleil se soit effondré aussi rapidement, alors qu'il était supposé durer encore quelques cinq milliards d'années. C'est la rapidité de cet évènement qui a conduit quelques contradicteurs à suspecter la validité de cette hypothèse. Mais, pour l'instant, nous ne possédons pas d'autres renseignements que ceux que nous avons retrouvés dans les archives de l'Arche. Par ailleurs, les mesures du rayonnement actuel, retransmises par nos plus puissants télescopes, montrent que la luminosité du soleil, situé à plus de vingt années-lumière de Li581d, s'est accrue de façon considérable, bien supérieure à ce qu'elle était lorsque l'Arche a quitté le système solaire. Ce rayonnement plaide en faveur d'une géante rouge. Il est donc impossible que la Terre ait résisté.

— Il n'y a pas que la rapidité de l'effondrement du soleil qui soit inexplicable, rétorqua une autre jeune fille, bien moins timide que la précédente et un brin effrontée. Des historiens affirment que le niveau d'avancée technologique actuel sur Li581d, en particulier dans le domaine des transports, des communications et de la domotique, est comparable à celui du début du vingt et unième siècle sur Terre. Ce n'est pas très logique, si l'on considère que l'Arche a quitté l'orbite terrestre à la fin du vingt et unième siècle et que le voyage a duré plus de trois mille ans. C'est normal que de nombreuses personnes s'interrogent sur la crédibilité du discours officiel...

— Ce sont des choix technologiques imposés par la nature des ressources énergétiques présentes sur Li581d et par le savoir-faire des anciens, répliqua calmement l'enseignante. Nous ne sommes là que depuis cent cinquante années en base terrestre. Il a fallu construire en priorité, aidés de nos robots, bien sûr, une ville avec des immeubles, des routes, des réseaux divers, des usines de traitement de l'eau et des déchets... et aussi des automobiles, des aéronefs ou encore des trains et des bateaux. Tout cela avec des matériaux qui se trouvent en abondance sur cette planète et que nous avons l'habitude d'exploiter sur Terre. Il n'est pas nécessaire de réinventer la roue. Depuis que l'*homo sapiens* existe, ses structures biologiques n'ont pas vraiment évolué. Savez-vous pourquoi ? Parce qu'elles sont parfaitement capables de s'adapter à l'environnement. Il se trouve que cette adaptation, pour ce qui nous concerne en propre, consiste à exploiter les richesses présentes sur cette planète. Et nous y arrivons admirablement. Il n'est donc pas nécessaire de changer ce qui fonctionne, ni de se précipiter pour construire des gadgets qui ne constituent en rien une priorité pour nous. Les anciens nous ont enseigné que des progrès technologiques trop rapides conduisent à des problèmes d'adaptation et à des crises sociales graves. Nous n'en avons pas besoin. Les Terriens ont assez donné dans ce registre.

— Vous pensez donc que les historiens et les scientifiques qui disent la même chose se trompent ? insista la jeune fille, sûre d'elle. Comment se fait-il que la qualité de l'air sur Li581d soit comparable à celle de la Terre, avant l'Exode ? Que sa température soit si

douce ? Que nos animaux et ceux de Li581d soient si proches, génétiquement ? Beaucoup pensent que ce n'est pas possible, que ça tient du miracle. Vous croyez aux miracles, mademoiselle ?

L'enseignante hésita avant de répondre. Elle ne souhaitait pas polémiquer avec cette jeune fille aussi insolente qu'intelligente. Melle Kurakami connaissait cette théorie conspirationniste entretenue par quelques intellectuels, têtes pensantes d'un mouvement marginal opposé au Pouvoir. Elle s'était fait sa propre opinion sur les arguments avancés par ces contradicteurs. Mais elle n'était pas là pour exposer ses points de vue personnels. Son rôle était d'enseigner le « Savoir Officiel » et uniquement celui-là. Aussi, préféra-t-elle recadrer la situation.

— Ce n'est pas le sujet de ce cours. Vous êtes libres de penser ce que vous voulez, mais ici, nous devons nous en tenir au programme, lequel s'appuie sur des preuves matérielles et formelles... Quelqu'un a-t-il une autre question ?

Un instant de silence se fit sous le ciel bleu fictif de la coupole. La jeune fille effrontée ne trouva plus rien à redire et se replia sur elle-même, l'air boudeur. Melle Kurakami balaya d'un regard interrogatif les élèves restés muets jusqu'alors.

— Comment l'Arche a-t-elle pu échapper à l'accroissement de l'énergie ? demanda un jeune garçon.

— D'après les éléments retrouvés aux archives, il est dit que l'Arche a été propulsée à la vitesse initiale de soixante-dix kilomètres par seconde. Cela s'est passé une dizaine d'années environ avant l'expansion significative du soleil, mesurée par les appareils de bord. Le vaisseau a été accéléré ensuite, triplant sa vitesse par année, en moyenne, à l'aide de ses propulseurs couplés à l'effet de fronde du champ gravitationnel des planètes rencontrées sur son parcours. En quatre ans, l'Arche a atteint une vitesse proche de mille neuf cent kilomètres par seconde. Cette vitesse ne sera pas dépassée, sans doute pour des raisons de sécurité mécanique, durant tout le restant du trajet. Quand le gonflement du soleil a atteint des proportions sensibles et mesurables, l'Arche avait déjà échappé à sa zone d'influence néfaste.

— Comment, interrogea le même garçon, nos ancêtres ont-ils pu supporter ces accélérations de leur vaisseau spatial ? Ce devait être énorme !

— Nos ancêtres maîtrisaient le moteur à compensation énergétique. On a retrouvé sur le vaisseau un générateur de gravitons artificiels. Celui-ci crée des forces antagonistes suffisantes pour obtenir les valeurs d'accélération résultantes souhaitées. Ils ont commencé par établir une force résultante équivalente à l'accélération de la pesanteur sur Terre pour se rapprocher, progressivement, de celle qui existe sur Li581d, c'est-à-dire environ deux fois plus. Mais, si vous le voulez bien, poursuivit la jeune femme, je voudrais vous parler de l'alternance du jour et de la nuit sur la Terre. Je vous ai dit que la Terre faisait un tour sur elle-même en vingt-quatre heures. Le ciel que vous observez au-dessus de vos têtes n'était donc visible que depuis la surface de la Terre tournée vers le soleil, en plein jour. L'autre face était par conséquent dans l'obscurité, ou presque, puisque la Terre possédait une lune qui, lorsqu'elle était visible dans le ciel nocturne, renvoyait sur la Terre la lumière réfléchi du soleil. Mais, sans l'éclairage de la Lune, le ciel était sombre et, en l'absence de nuage, on pouvait donc y observer les étoiles.

Sur ces mots, la professeure fit signe à l'employée de poursuivre. La coupole plongea aussitôt dans une nuit sidérale. Des étoiles brillaient à différentes intensités, et le ciel était magnifique de froideur. La vision en trois dimensions donnait une impression de profondeur vertigineuse. On se serait cru à bord de l'Arche, filant dans la nuit noire.

— Ce que nous voyons là, poursuivit Melle Kurakami, c'est le ciel tel que vu depuis l'Arche au moment de son départ. Bien entendu, comme il n'y a pas d'atmosphère, le ciel est noir, et seules les étoiles et les planètes sont brillantes et visibles. Depuis la Terre, par beau temps, le ciel était visible de la même façon ou presque...

Le film d'animation montra alors des figures géométriques reliant certaines étoiles entre elles. La professeure poursuivit son exposé :

— Ces figures qui apparaissent à présent dans le ciel sont des constellations. Les hommes, dans l'antiquité, avaient beaucoup d'imagination et voyaient dans certains alignements d'étoiles des signes qui avaient pour eux une sorte de sens magique. Ici (elle tendit le doigt dans une direction), c'est la constellation de la Balance. Elle est constituée de quatre étoiles, entre la constellation du Scorpion et de la Vierge. C'est la direction où l'on pouvait observer notre système Libræ-581, depuis la planète Terre. C'est là que le vaisseau spatial dans lequel nous nous trouvons s'est dirigé, il y a plus de trois mille deux cents ans. C'est splendide, n'est-ce pas ?

Les jeunes gens ne dirent mot. Ils semblaient émerveillés, bien que la plupart d'entre eux aient déjà vu ce spectacle. Ce n'était pas la première fois qu'ils se rendaient au Musée, mais c'était la première fois qu'ils avaient droit à des explications qu'ils pouvaient enfin comprendre.

— Ça fait froid dans le dos, réagit une jeune fille. J'ai l'impression de faire partie du voyage. Comme si j'étais parmi ces gens... Sur Li581d, le ciel étoilé n'existe pas, pas plus que la nuit. Du moins, là où nous vivons. Les hommes avaient de la chance de vivre sur Terre. Ça me rend triste aussi. Je ne sais pas pourquoi.

L'homme au blouson et jogging longea le couloir menant à la Salle des Constellations. Il marchait d'un pas tranquille, sans se presser, mais sans traîner non plus. Il ne prêta aucune attention aux photographies sur les murs.

— Il n'y a pas de quoi, rétorqua un garçon, l'air sérieux mais un rien fanfaron. La Terre était en train de mourir quand ces images ont été filmées. Les hommes savaient qu'ils étaient obligés de partir s'ils voulaient vivre. Il n'y avait rien à regretter...

— Pourtant, intervint Melle Kurakami, nos ancêtres ne sont pas partis de gaieté de cœur. Il n'a pas été facile pour eux de quitter leurs maisons, leurs parents ou amis, les endroits qu'ils aimaient... sachant qu'ils ne les reverraient jamais.

L'homme en blouson et jogging arriva à la porte d'entrée de la coupole et s'immobilisa sur le seuil. Il prit quelque temps pour s'accommoder à l'obscurité.

— Bof, rétorqua le jeune homme d'un air devenu suffisant. Certains ont culpabilisé d'avoir été choisis pour être du voyage. Mais ils n'auraient laissé leur place pour rien au monde. Ce n'est pas la peine de s'apitoyer sur eux.

— Tu as raison, reconnut la professeure. Mais tu es encore trop jeune pour comprendre que les choses ne sont pas aussi simples. À présent, si vous le voulez bien, j'aimerais poursuivre le cours et vous parler des conditions de vie sur l'Arche. Vous savez

que tout avait été prévu pour que la vie puisse s'y poursuivre en totale autarcie. L'énergie était fournie par deux réacteurs nucléaires fonctionnant de manière alternée, et l'un en secours de l'autre. La quantité de plutonium à bord était suffisante pour plusieurs millénaires de voyage, sans compter qu'il existait un dispositif de retraitement du combustible nucléaire. En gros, l'oxygène était obtenu à partir des plantes embarquées en quantité suffisante et reproduites par clonage, et l'hydrogène grâce aux réactions nucléaires. L'eau était synthétisée à partir de ces deux éléments, comme vous le savez. Le dispositif de production était très complexe et ingénieux...

L'homme, désormais accoutumé à l'obscurité, observa le groupe. Il avait repéré la jeune professeure debout, entre ses élèves assis sur les fauteuils et l'hôtesse derrière son comptoir. Personne ne semblait avoir remarqué sa présence. Les élèves avaient les yeux levés vers le ciel virtuel ou braqués sur Melle Kurakami. Celle-ci parlait en agitant les mains, passionnée par le sujet. L'homme trouva qu'elle avait de l'assurance. À un moment donné, l'hôtesse se tourna vers lui et l'aperçut, l'air hésitant, sur le seuil de la porte. Elle pensa qu'il s'agissait d'un simple visiteur qui n'osait pas déranger le cours ou qui, tout simplement, s'y intéressait. Elle attendit qu'il se décide à s'approcher, s'il avait besoin d'un renseignement ou autre chose.

Quelques secondes plus tard, il était à moins d'un mètre de la jeune professeure.

Le colonel Philippe de Rossi arriva environ dix minutes avant l'heure du rendez-vous. Le bâtiment du Centre Scientifique des Armées – le CSA – se trouvait au milieu d'un vaste parc boisé aux couleurs de l'automne terrestre, entre le roux et l'or. Des ouvriers, munis de sacs-poubelles et d'outils de ramassage, nettoyaient sans entrain le sol parsemé de feuilles mortes. Dans le matin, l'air brumeux était frais et humide sous le ciel voilé, d'un rouge cuivré.

De Rossi se gara sur le parking des officiers supérieurs, non loin de l'entrée principale. Il gravit, d'un pas agile, les quelques marches du perron et s'immobilisa dans le vestibule clos, sous le lecteur biométrique. Après une poignée de secondes, une voix synthétique, vaguement féminine, autorisa son accès par un message de bienvenue, et la porte s'ouvrit sur l'immense hall d'accueil. L'homme fit quelques pas vers l'intérieur. C'était la première fois qu'il mettait les pieds en ce lieu, n'ayant jamais eu de motifs de s'y rendre.

Le hall baignait dans une chaude lumière orangée. La température ambiante était douce, peut-être un peu trop élevée à son goût. De Rossi balaya d'un regard la vaste pièce et vit, sur sa droite, une jeune femme en civil, les cheveux blonds attachés en catogan, debout derrière un comptoir luxueux en palissandre, qui l'observait en silence. Elle lui sourit, par courtoisie. Son visage était avenant. Il s'approcha d'elle, lui rendant son sourire. Il n'eut pas besoin de se présenter, ni de donner les raisons de sa venue.

— Bonjour colonel, dit-elle. Je préviens le général de votre arrivée.

Elle décrocha le téléphone. Sa voix était calme et posée. Elle ne quitta pas son sourire, naturel, le temps de la conversation.

— L'officier de liaison va venir vous chercher dans quelques minutes, ajouta-t-elle après avoir reposé le combiné. Vous pouvez l'attendre au salon si vous voulez...

Elle indiqua, d'un mouvement du menton, dans un coin bibliothèque à l'opposé du comptoir, un espace salon équipé d'un canapé en cuir vert émeraude avec deux fauteuils assortis.

— Merci. Euh... Serait-il possible de boire un café ? Je n'ai pas vraiment pris le temps d'un petit déjeuner ce matin...

— Bien sûr. Vous avez un distributeur dans le renforcement, près du salon. Néanmoins, si je peux me permettre, le général a prévu une pause-café en ouverture de réunion, dans quelques minutes.

— Ah, très bien... J'attendrai, alors.

Le colonel s'inclina pour la remercier. Elle était tout à fait son genre, mais il préféra ne pas s'attarder sur son anatomie. Il pouvait la mettre mal à l'aise et il n'aimait pas faire mauvaise impression d'emblée. Il tourna les talons comme à regret et se dirigea sans hâte vers l'espace salon. Il s'enfonça dans l'un des fauteuils, très confortable, face à une grande fenêtre qui donnait sur le parc. À travers les baies vitrées, il voyait de grands cèdres sombres pointant leurs cimes mouvantes vers le ciel. Le vent s'était levé par bourrasques. Le temps paraissait tourner à l'orage. Des éclairs rouge sang infiltraient le bas plafond nuageux et des grondements de tonnerre lointains faisaient vibrer les vitres. L'humidité de l'air opacifiait de brumes ocre le décor alentour. Bientôt la pluie allait tomber ; une pluie gluante, glacée et

collant à la peau comme de la sueur froide. De Rossi, quand il se sentait à l'abri sous un toit, aimait la pluie. Il aimait surtout son bruit épais et mat quand elle heurtait le sol ou les tuiles. Ici, au CSA, point de tuiles sur le toit. Et hormis les sourdes vibrations du tonnerre contre les vitres, il ne percevait aucun bruit venant de l'extérieur. L'isolation phonique du bâtiment était très efficace.

Il jeta un œil à sa montre. Elle indiquait 8H28. Il restait deux minutes avant l'heure fixée. Il se remémora le mail en *Importance haute* qu'il avait reçu la décade dernière. Il ne savait pas quel était le motif de cette convocation. Le message était on ne peut plus laconique et ne contenait aucune explication, simplement une date et une heure de rendez-vous au CSA. Le mail avait été émis par le général Lagarde (ou par son secrétariat), l'un des plus hauts responsables des projets scientifiques militaires. Autant dire qu'il avait la valeur d'un ordre. Impossible de refuser comme de trouver la moindre excuse pour s'y soustraire. Ce n'était de toute façon pas son intention. À vrai dire, cela l'intriguait et aiguïait sa curiosité. L'absence d'informations quant à la nature de la réunion ne pouvait laisser place qu'à une seule certitude : le contenu de l'entretien était classé « Secret défense ».

Il ne connaissait le général que de réputation. Celui-ci passait pour un homme compétent et intelligent. Il l'avait rencontré une fois, lors d'un séminaire de prévention des risques de délinquance urbaine, mais n'avait pas eu de véritable conversation avec lui. Et ça datait. De Rossi avait présenté son prototype d'auto-surveillance par triangulation satellitaire devant un parterre de généraux, de scientifiques et de politiques chargés des questions de sécurité et de défense. Il s'était écoulé une bonne centaine d'années de l'ère de Libræ-581d depuis lors, et le prototype avait évolué par la suite, s'étendant à l'échelle du système Libræ-581 tout entier.

Le prototype d'auto-surveillance reposait sur des implants bio-informatiques dont chaque individu était, par décret, doté dès l'âge de douze ans. Ces implants avaient été développés, à l'origine, pour assurer à la population de Li581d une protection efficace et rapide en cas d'accidents de santé, domestiques ou encore de la circulation. D'un volume moyen de cent vingt-cinq millimètres cubes et constitués d'un biomatériau actif permettant les connexions synaptiques aux structures neuronales, les implants étaient insérés dans la boîte crânienne, à proximité du complexe amygdalien et de l'hypothalamus, par une intervention chirurgicale bénigne. Ils mesuraient les différentes constantes vitales et, en cas de défaillance, émettaient un signal via un serveur qui dépêchait les secours sur les lieux du sinistre, la localisation des victimes se faisant par triangulation satellitaire.

Par la suite, les implants servirent, en complément des fonctions assignées à l'origine, d'autres desseins, en particulier axés sur la surveillance policière et/ou militaire. Leur développement avait en effet permis le transfert de données mémorielles vers des serveurs en relation avec les organes des sens. Ainsi, il était devenu possible de voir à distance ce qu'un individu voyait ou d'entendre ce qu'il entendait, ce qui était essentiel pour la fiabilité d'un témoignage, par exemple, ou encore pour confondre un agresseur. Par réciprocity, il était facile, bien qu'officiellement prohibé, d'émettre de fausses impressions auditives ou visuelles vers des cerveaux d'individus ciblés. En réalité, bien qu'illicites, ces émissions de fausses impressions sensorielles étaient exploitées de façon régulière par les Autorités Militaires ou par les Services Secrets, en particulier contre des opposants au Pouvoir Politique, afin, en cas

de nécessité, de les confondre devant les tribunaux – bien entendu à la solde du même Pouvoir –, et de les mettre ainsi hors d'état de nuire sans qu'ils aient la moindre possibilité de recours.

De Rossi avait clairement manifesté sa désapprobation face à un tel détournement de l'usage des implants. Bien mal lui en avait pris. Sans avoir été démis officiellement de ses fonctions, il avait été transféré dans un service du Ministère des Armées, au poste de responsable de l'Intendance. Autant dire qu'il s'était retrouvé « au placard », éloigné des décisions militaires et politiques importantes. Ses compétences, acquises par des années de pratique au service de la recherche pour la protection des biens et des personnes, n'étaient plus exploitées. Sa hiérarchie les avait balayées d'un revers de main. Il ne montra cependant jamais le moindre signe d'amertume ou de déception face à ses collègues et amis.

De Rossi se souvint que Lagarde avait piloté la composition de la cartographie des projections neuronales sur les implants bio-informatiques. Néanmoins, bien que leurs travaux fussent complémentaires, les deux hommes n'avaient pas réellement collaboré. De Rossi avait appris, un peu plus tard, par des collègues, que Lagarde lui en avait voulu de lui avoir, en quelque sorte, « volé la vedette ». Les implants cérébraux étaient des pièces indispensables au prototype. Sans implant, il n'y avait tout simplement pas de prototype. Mais c'était une époque où le CSA n'existait pas encore officiellement ; une époque où les services de l'Armée se faisaient une rude concurrence. Lagarde n'était d'ailleurs pas encore général. Il enseignait la neurobiologie moléculaire dans une université de médecine rattachée à un centre hospitalier militaire et il était chef de projet dans un laboratoire de recherche. Socialement, il avait fait du chemin, depuis lors.

Un jeune officier en tenue militaire, visage poupin et cheveux coupés très court, en brosse, le tira de ses pensées :

— Bonjour colonel, je suis le lieutenant David Larsky. Veuillez, s'il vous plaît, accrocher ce badge à votre boutonnière (le lieutenant lui remit l'objet). Il est muni d'un dispositif électronique qui vous permettra, à l'avenir, de circuler librement dans l'enceinte du CSA sans déclencher le système d'alarme. (Le colonel s'exécuta.) Bien, à présent, je vous prie de bien vouloir me suivre. Le général vous attend.

Sa voix était un peu haute, presque fluette. Son nom lui était vaguement familier. De Rossi se leva, ajusta ses vêtements et acquiesça. Il jeta un œil à la jeune femme derrière le comptoir. Celle-ci semblait absorbée dans son travail, mais releva la tête comme si elle avait senti le regard du colonel se poser sur elle. Ce dernier, par discrétion, détourna aussitôt les yeux.

— Allons-y, souffla-t-il au lieutenant.

Ils s'engagèrent dans un couloir mal éclairé au bout duquel se trouvait un ascenseur. Le lieutenant appuya sur la touche d'ouverture des portes et celles-ci coulissèrent en silence.

— Le bureau du général est au dix-huitième étage.

De Rossi hocha la tête, comme si l'information présentait de l'intérêt pour lui, ce qui n'était pourtant pas le cas.

— Votre nom est Larsky ? Il me semble avoir connu un officier du même nom, il y a quelques années de ça. Seriez-vous de sa famille ?

— Oui, certainement. Il s'agit de mon père, répondit le jeune homme avec un sourire empreint de fierté. Le capitaine Georges Larsky... Il a pris sa retraite l'année dernière.

Il avait travaillé avec vous à la Sécurité du Territoire. Vous n'êtes pas tout à fait un inconnu pour moi...

— Tiens donc ! s'étonna le colonel. Et que savez-vous de moi ?

— Oh, rien de personnel, rassurez-vous. Mon père vous appréciait énormément et me parlait souvent de vous. Il vous a beaucoup regretté, quand vous avez été muté au Ministère des Armées.

De Rossi pinça les lèvres, entre sourire et gêne. Il ne savait plus quel rôle exact avait joué le capitaine Larsky dans son équipe. En fait – et il en éprouva une vague honte –, il ne se souvenait plus très bien de ce militaire. Mais le commentaire du jeune homme lui fit du bien. Il est toujours agréable de s'entendre dire que l'on est apprécié, même si ça n'a pas grande importance. Il avait envie de lui demander s'il connaissait les raisons de sa mutation, mais s'en abstint. Bien sûr qu'il le savait ! Tout le monde savait...

— Mon père a été mis au placard, ajouta le jeune homme à voix basse, comme s'il lisait dans les pensées du colonel. Il en a beaucoup souffert. Lui aussi, il gênait certains politiciens véreux...

De Rossi gratifia le lieutenant d'un hochement de tête en guise de réponse. Il se sentait embarrassé. Finalement, il regretta de s'être laissé prendre à cet échange avec ce jeune homme qu'il ne connaissait pas et qui parlait sans retenue, sans pudeur, comme s'ils étaient amis. Mais peut-être de Rossi avait-il été l'ami de son père, à l'époque ? Cela remontait à plusieurs années et les souvenirs s'entremêlaient. En réalité, il avait tenté de tirer un trait sur cette période. À quoi bon traîner les vieilles casseroles ? Il avait été viré du staff. Point barre. La vie continuait.

L'ascenseur s'immobilisa et s'ouvrit sur un couloir spacieux et lumineux. Des motifs abstraits, vifs en couleur, ornaient les murs, et le sol était recouvert d'un carrelage blanc marbré. Les deux hommes le longèrent d'un pas vif jusqu'à une porte close bleue à double vantail. Le lieutenant s'arrêta à un mètre de celle-ci et fit face à de Rossi.

— Voilà, c'est ici. Vous pouvez entrer sans frapper ; vous êtes attendu.

— Merci... Vous transmettez mes amitiés à votre père, quand vous le reverrez.

— Je n'y manquerai pas.

— Parfait.

Larsky salua de Rossi d'un geste rigide et s'éclipsa, le laissant pensif, face à la porte fermée. Le colonel fit un pas en avant, marqua quelques instants d'hésitation puis tourna la poignée d'un geste ferme. La porte s'ouvrit sur un vaste bureau éclairé par une immense baie vitrée et des spots à LED au plafond. À travers les brumes rougeoyantes du jour, la vue portait jusqu'à un horizon improbable, dans les quartiers sud de la ville. Par beau temps, le panorama devait être magnifique. De Rossi porta son regard sur le reste de la pièce. Les murs étaient blancs et peu décorés. Le sol ressemblait à un damier vert sombre et crème. Le mobilier du bureau était classique mais de qualité.

De Rossi reconnut vaguement Lagarde, lequel était assis à une table de bureau de type « ministre » où des dossiers étaient empilés. Il avait l'air détendu dans son fauteuil de cuir noir. Il était en civil. Tenue classique et un peu vieillotte. De Rossi jugea que l'homme faisait bien son âge, la soixantaine en base terrestre ou pas loin. Ils étaient sensiblement de la même génération, mais de Rossi trouva Lagarde plus marqué, peut-être parce qu'il était chauve,

alors que lui-même avait conservé tous ses cheveux. Deux hommes, en civil également, la cinquantaine environ, se tenaient assis en face du général. Ils prêtèrent à peine attention au colonel et semblaient absorbés dans leurs pensées. Un autre, bien plus jeune, trente, trente-cinq ans tout au plus, buvant un café dans un gobelet en plastique, était debout face à la baie vitrée. Lui aussi était en civil et, de même, semblait faire peu de cas de sa présence. De Rossi n'aimait pas son air détaché ; sans doute un « fils à papa ». Le genre jeune cadre parachuté au sommet de la hiérarchie par ses relations ; l'air de tout savoir, mais d'une totale incompétence. Bien sûr, le colonel savait qu'il se faisait des idées sur cet individu, mais, en général, il avait le nez pour repérer les petits prétentieux.

— Approchez, de Rossi, dit Lagarde, lui montrant d'une main un fauteuil libre en face de lui, proche des deux quinquagénaires. Au passage, servez-vous ; il y a du café, du thé, du jus de fruits et des viennoiseries sur le plateau en face de vous.

Un plateau était effectivement posé sur une autre table, ovale, sur laquelle étaient branchés un vidéoprojecteur et un ordinateur portable. Le moniteur était en veille et le vidéoprojecteur envoyait un cône de lumière blanche sur un écran suspendu dans un angle de la pièce. Cinq chaises de bureau étaient placées autour de la table. De Rossi choisit, sur le plateau, un petit pain au chocolat, ruisselant de beurre. Ces gâteaux lui faisaient mal à l'estomac, mais il en raffolait ; il était un peu gourmand. Il se servit un café noir dans un gobelet en plastique et s'assit dans le fauteuil indiqué par le général. Il se tint le dos bien droit, avalant par petites bouchées le pain au chocolat dont l'odeur et le goût le faisaient saliver. Quand il eut fini, il but lentement le café, soufflant dessus par intermittence pour le refroidir. De Rossi avait horreur de boire son café brûlant. Lagarde l'observait, en silence, attendant qu'il finisse.

— Messieurs, dit-il enfin en se tournant vers les autres, je ne vous présente pas le colonel Philippe de Rossi. Vous connaissez sa carrière et sa réputation. J'ai choisi de m'adresser à lui pour notre affaire, pour les raisons que vous savez, mais aussi pour ses qualités professionnelles et sa capacité à mener à bien une mission.

Puis, s'adressant directement à de Rossi, droit dans les yeux, il ajouta :

— Colonel, permettez-moi de vous présenter vos futurs collaborateurs. Les professeurs Édouard Lyon-Ville et Michael Klein (les deux hommes assis saluèrent successivement de Rossi d'un vague mouvement de tête). Ils représentent, tous deux, les autorités scientifiques de la mission qui vous sera confiée. Et, le jeune homme en face, contre la vitre (l'homme leva son gobelet vers de Rossi sans se retourner, avec le même air désinvolte) est John Reynolds. Il appartient au Service d'Investigations des Armées et supervisera les opérations nécessitant ses compétences et la mise en œuvre de ses moyens. Avez-vous quelques remarques préalables à formuler, colonel ?

De Rossi s'enfonça un peu plus dans le fauteuil, cherchant tout autant à se détendre qu'une réponse à leur donner. Il haussa les épaules.

— Je vous ferai part de mes remarques à mesure que j'en saurai davantage. Pour l'instant, je suis à votre écoute.

— Bien, répondit le général tout en posant les mains sur son bureau pour s'aider à se lever. Mettons-nous autour de l'autre table, nous allons commencer... Reynolds, s'il vous

plaît, pouvez-vous fermer les rideaux et prévenir qu'on ne nous dérange sous aucun prétexte. Vous actionnerez ensuite le brouilleur, bien sûr. Merci.

L'homme s'exécuta sans hâte. Il pressa un bouton sur un petit boîtier contre le mur et un store à lamelles se déroula contre la baie vitrée. La pièce baigna aussitôt dans la pénombre. Le général fit basculer un interrupteur pour mettre de la lumière. Reynolds décrocha un téléphone et dicta – sans doute à la jeune femme de l'accueil – les ordres du général. Il se dirigea ensuite vers un tableau électrique situé près de la porte d'entrée et tourna une clé, en façade. De Rossi devina qu'il mettait en place le brouilleur. L'homme rejoignit enfin le groupe, déjà installé sur les chaises autour de la table ovale.

— Avant de commencer, dit le jeune homme une fois qu'il se fut assis, je souhaiterais faire une mise au point.

Il regarda le général qui acquiesça d'un hochement de tête. Il se tourna ensuite vers de Rossi, l'observant avec un regard grave, comme si les circonstances l'imposaient.

— Colonel, dit-il enfin, vous devez comprendre que le contenu de notre conversation devra rester confidentiel. Vous ne devez prendre aucune note. Tout ce qui vous sera communiqué ici devra être retenu de mémoire.

De Rossi garda le silence. Décidément, il n'aimait pas ce type qui le prenait pour un imbécile ou un débutant, ce qui était assez cocasse, étant donné la différence d'âges et d'expériences.

— Avant d'entrer dans le vif du sujet, poursuivit-il sur le même ton, nous avons besoin de vous faire entière confiance. Comprenez-vous ?

— Avec le brouilleur activé, répondit posément de Rossi, je me doute bien que le contenu de notre entretien ne doit pas sortir d'ici. Je suis peut-être proche de la retraite, mais je ne suis pas encore gâteux. Je suis militaire. Je n'ai pas l'habitude de divulguer des informations au premier venu. Cependant, je vous rappelle que je suis rattaché au Ministère des Armées et qu'à ce titre, je suis tenu de rendre des comptes à ma hiérarchie, c'est-à-dire, en l'occurrence, au général Roux et au Ministre lui-même.

— Nous savons cela, coupa calmement le général. Considérez qu'à partir d'aujourd'hui, vous êtes libéré de vos obligations vis-à-vis de Roux et du Ministre, et n'aurez de comptes à rendre à personne d'autre qu'à moi-même.

De Rossi écarquilla les yeux de stupéfaction. Il se sentait passablement humilié. Comment ces énergumènes pouvaient-ils, d'autorité, décider de ce qu'il devait faire, et à qui il lui faudrait ou non rendre des comptes ? Il aurait voulu se lever et les planter là.

Intérieurement, il bouillait.

— J'aurais apprécié avoir été informé plus tôt de cette décision, fit-il observer. Je suis officier supérieur. Or on me traite comme un subalterne... Je sais bien que mon autorité s'est dégradée depuis quelques années ; je ne vous apprends rien. Mais, tout de même...

— Je vous comprends, répondit le général d'un ton neutre. Mais nous sommes à l'Armée et le propre du militaire, même quand il s'agit d'un officier supérieur, est d'obéir. Je ne vais pas vous faire de leçon.

— Qui a donné cet ordre ?

— Le Ministre en personne. Après que je le lui ai demandé, bien sûr. Collaborez avec nous, s'il vous plait...

— Ai-je le choix ?

— Vous l'avez encore, en théorie. Mais je vous conseille fortement de ne pas refuser. À moins qu'une retraite anticipée ne vous intéresse ?

De Rossi s'esclaffa d'un rire nerveux. Le général le regardait fixement, le visage coupé de toute émotion. Les autres essayaient de rester neutres, détournant le regard et attendant que l'ambiance se calme.

— Je suis désolé, ajouta le général. Je ne voulais pas vous blesser, mais vous m'y avez forcé.

— Inutile d'enfoncer le clou, général... Je n'ai forcé personne. Je suis venu ici sur ordre. Mais vous avez raison, en tant que militaire, je sais obéir.

Le visage de Lagarde demeurait impassible.

— Dois-je en conclure que vous êtes d'accord pour vous joindre à notre équipe ?

Le colonel soutint le regard du général, dans un ultime sursaut d'orgueil. Avait-il le choix, comme le prétendait Lagarde ? Non, bien entendu, et cela, tout le monde ici le savait. Les dés avaient été jetés d'avance. Il expira lentement et hocha la tête sans enthousiasme.

— Exprimez-vous clairement, colonel ! intervint Reynolds en se penchant vers lui sans aménité. Êtes-vous d'accord, oui ou non ?

— Il est d'accord ! coupa d'autorité le général.

De Rossi ne dit rien. Il laissa sa colère s'éteindre progressivement, telles des vagues se brisant sur les rivages sablonneux de l'Océan. Le général resta un instant immobile avant d'esquisser un sourire de satisfaction. Les autres soufflèrent de soulagement.

— Bien, dit Lagarde, nous pouvons commencer...

Le professeur Klein mit en route l'ordinateur en pressant la barre d'espace du clavier. Sur l'écran, un logiciel vidéo était en attente d'un fichier. Lyon-Ville baissa la lumière et prit la parole :

— Ce que vous allez voir a été filmé dans la deuxième décennie de la huit cent-dix-septième année Li581d. La scène se déroule dans le laboratoire d'une annexe du CSA. Le cobaye présente les caractéristiques d'un homme âgé d'une trentaine d'années en base terrestre. En réalité, il est beaucoup plus âgé. Cet individu est une véritable énigme pour nous. On ne sait ni d'où il vient, ni qui il est. Cela étant, et quelles que soient ses caractéristiques, selon nos critères, il est en bonne santé et d'une intelligence moyenne. Il a été jugé apte par notre équipe médicale à subir cette expérience.

— Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire, à propos de son âge et de l'énigme qu'il représente pour vous ? interrompit de Rossi.

— C'est assez complexe. Je ne peux répondre à cette question dans l'immédiat.

— Pourquoi ? Vous ignorez la réponse, ou vous ne voulez pas la donner ?

— Ni l'un ni l'autre. Mais cela vous paraîtra plus clair à mesure que j'avancerai dans mon exposé. Je n'aurais du reste pas dû vous en parler à ce stade de nos échanges. Disons, pour le moment et pour vous donner une idée approximative, que la réponse renvoie

par certains aspects à l'expérience du chat de Schrödinger, à propos duquel on ne peut déterminer s'il est vivant ou mort, tant que la boîte n'est pas ouverte. Comprenez-vous ?

De Rossi avait vaguement entendu parler de l'expérience idéalisée du chat de Schrödinger. Cela faisait partie du Capital Culturel et Scientifique de l'Humanité, que les « exilés » avaient conservé dans leurs archives.

— Voulez-vous dire que cet individu est dans un état d'incertitude quantique, ou quelque chose dans le genre ?

— En quelque sorte...

— Pourtant, et pour autant que je sache, l'incertitude quantique ne peut pas être appliquée au monde macroscopique...

— C'est vrai. Mais il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une incertitude quantique, du moins, dans le sens standard du terme, lequel ne concerne, en effet, que les structures subatomiques. L'exemple de l'expérience de Schrödinger nous est venu à l'esprit simplement parce que c'est la meilleure approximation que nous ayons trouvée pour décrire ce que nous observons. Vous comprenez ?

— Oui, je comprends. Du moins, il me semble. Et, s'il vous plaît, cessez de me demander sans cesse si je comprends ce que vous me dites. Je ne suis pas débile et, si je ne comprenais pas, je vous le dirais. Soyez sans crainte.

— D'accord. Puis-je poursuivre ?

De Rossi opina d'un mouvement de tête.

— Le cobaye porte le numéro matricule 581G01. C'est un individu très dangereux. Un criminel hors du commun. L'expérience que vous allez suivre, dont le nom de code est, précisément, « Programme Schrödinger », se déroule suivant un protocole précis. Je vous en décrirai les différentes étapes à mesure de l'avancement du film.

Le professeur Klein ouvrit un fichier vidéo. *Les premières images montrent une salle très éclairée ressemblant à un bloc opératoire avec différents appareils médicaux posés sur une paillasse ou sur des étagères et différents moniteurs de contrôles en veille. Un homme, chauve, allongé sur une table d'examen étroite, vêtu d'une chemise d'opéré, semble fustiger un homme debout à son chevet. Le son est coupé. L'homme allongé a les mains, le torse, le bassin et les pieds sanglés à la table ; et des capteurs, reliés à des appareils électroniques par de longs fils électriques, sont collés sur sa peau à divers endroits du corps. L'homme debout est vêtu d'une blouse verte de chirurgien qu'il porte à même la peau et d'un pantalon de bloc de même couleur. Sa tête est recouverte d'un bonnet qui lui enveloppe la chevelure, et un masque lui couvre la moitié inférieure du visage. On le voit de trois quarts dos. De fait, ses yeux restent invisibles à la caméra. Ses mains sont recouvertes de gants souples chirurgicaux. Il prend une seringue contenant un liquide laiteux et pique le cobaye dans une veine de la main gauche. Aussitôt, ce dernier ferme les yeux et plonge dans un profond sommeil. Le chirurgien lui soulève la paupière gauche et lui braque une lampe de poche sous l'œil. Un moniteur est allumé à proximité et la caméra fait le point sur les graphes des fonctions vitales de l'homme endormi.*

— Vous découvrez ici le cobaye allongé et sanglé sur une table d'examen, commenta Lyon-Ville. Je vous rappelle que l'homme est dangereux. Il était agité, aussi nous avons coupé le son, car ses propos haineux ne présentent aucun intérêt pour notre expérience.

Le praticien lui a administré un anesthésiant pour l'endormir. Il le fera à plusieurs reprises durant l'expérience. En effet, la première épreuve est longue, environ une dizaine d'heures, et il est nécessaire que le cobaye reste endormi durant tout ce temps. Comme vous pouvez l'observer sur le moniteur, ses variables vitales sont analysées en temps réel. Sur le plan clinique, le cobaye se porte bien.

Le praticien est à présent aidé d'une infirmière. Elle non plus n'est pas visible de face et porte également un bonnet et un masque. Le son a été rétabli puisqu'on entend le praticien lui donner des directives. Elle place une sonde d'intubation dans la bouche du cobaye, branche le respirateur à proximité puis actionne un dispositif électrique qui fait se plier la table d'examen jusqu'à un angle presque droit. Le cobaye est à présent en position assise. Sa tête penche sur le côté gauche et un mince filet de bave coule des commissures de ses lèvres. L'infirmière l'essuie, lui redresse la tête et ajuste un immobilisateur pour la maintenir en position droite. Le praticien, qui s'était déplacé entre-temps, sort d'une boîte posée sur la paillasse un casque souple en cuir. Une multitude de microcapteurs recouvre l'intégralité de sa surface extérieure. Le chirurgien le place sur la tête glabre de l'homme endormi puis le sangle sous le menton. Ces microcapteurs sont reliés par autant de fils électriques resserrés entre eux par des bagues en plastique. Ces fils en faisceau convergent vers une prise fichée dans un boîtier de mesure. Au-dessus du boîtier, un grand écran plat montre divers signaux que de Rossi ne parvient pas à interpréter.

— Comme vous l'avez vu, poursuit Lyon-Ville, le praticien a placé sur le crâne du cobaye un casque muni de microcapteurs où se projettent les différents flux d'informations issus de l'implant cérébral. Ils passent par un modem pour être analysés. L'implant du cobaye a assimilé une très grande quantité d'informations, et la récupération des données exploitables par la machine prend environ une dizaine d'heures, comme je vous disais. Les signaux sur l'écran sont les résultats, en langage machine, de la modélisation mathématique des fonctions neurobiologiques intégrées à partir de ces données. Ces modélisations nous permettent de simuler des impressions visuelles et/ou auditives appartenant à la mémoire du cobaye. Bien entendu, nous sommes obligés de faire un tri sur l'ensemble des données, car le nombre de celles-ci est très élevé. Sur ce premier type d'expérience, ces impressions ne nous intéressent pas, en réalité, sauf en quelques points-clés. Tout ce que nous voulons, au départ, c'est un tracé quadridimensionnel de la vie du cobaye, c'est-à-dire les différents lieux où il s'est trouvé, à différentes périodes de sa vie. Nous comparons ces données aux triangulations satellitaires pour vérifier que les coordonnées spatio-temporelles correspondent. En toute logique, elles doivent correspondre, car les implants sont calés sur ces coordonnées, et ce de façon totalement transparente pour les sujets implantés. Mais il se peut aussi que l'implant ait été abusé par des... interférences. C'est la raison pour laquelle nous vérifions cela systématiquement... Avez-vous des questions, colonel ?

Klein mit le film sur pause. Le colonel avait une idée assez précise de ce que pouvaient être ces « interférences ». C'était ainsi que l'on désignait les faux souvenirs et impressions émis artificiellement sur les implants, ce contre quoi il s'était longtemps battu, à ses dépens. Mais tout ça était bien loin, et il n'était plus nécessaire de ressasser les vieilles amertumes. Il préféra prendre acte de l'information que lui transmettait le professeur. Il se redressa sur son siège et s'accorda quelques secondes de réflexion.

- Est-ce que les coordonnées correspondaient, sur ce cas précis ?
- Nous n'avons pas trouvé de divergences.
- Ok... Insinuez-vous par là qu'il puisse y en avoir qui vous auraient échappé ?
- Le problème ne se pose pas en ces termes. Les coordonnées correspondent

exactement. Mais le sujet qui correspondait à ces coordonnées n'était pas le cobaye.

Cependant, on ne peut pas dire non plus qu'il était quelqu'un d'autre.

— Hmm... soupira de Rossi, perplexe. Bon, je ne vois pas encore très bien où tout cela va nous mener. Je suppose que ce sera plus clair lorsque vous m'aurez montré la totalité de l'expérience... Poursuivez, s'il vous plaît.

Le professeur Lyon-Ville fit signe à son homologue de continuer. Le film reprit au moment où la caméra faisait le point sur le grand écran plat et sur les signaux de la modélisation mathématique. *Au bout d'un moment, le praticien dit : « C'est bon, on a tout, on peut débrancher ». L'infirmière décolle les capteurs du cobaye, tandis que le praticien lui retire le casque. Deux hommes entrent dans la salle. Comme leurs deux collègues, ils sont méconnaissables à cause de leurs bonnets et masques. Ils remettent la table en position horizontale, déverrouillent les pieds montés sur roulettes et emmènent ainsi l'individu allongé, toujours profondément endormi, en un autre lieu. L'infirmière les suit de près, poussant le respirateur. Ils longent un long tunnel éclairé par des lampes halogènes fixées au plafond voûté et débouchent dans une vaste pièce rectangulaire ressemblant étrangement à l'intérieur d'une grotte éclairée par des lumières indirectes. Au centre, posé à même le sol dallé de marbre beige, se trouve une sorte de grand aquarium de forme parallélépipédique, rempli aux trois quarts environ d'un liquide bleuté transparent. L'aquarium mesure, à vue de nez, plus de deux mètres de long par un mètre de large et autant de profondeur. Il est fermé par un couvercle vitré. Toutes les arêtes de l'aquarium sont recouvertes d'une substance métallique épaisse, couleur d'argent poli, qui assure sans doute l'étanchéité. Cette substance déborde des angles en petites coulées durcies sur une partie de la surface des parois vitrées.* De Rossi supposa que le concepteur de cet engin avait versé, sur chaque arête, un métal en fusion, lequel s'était répandu sur les vitres comme de la cire de bougie jusqu'à la solidification par refroidissement.

Les deux hommes détachent le cobaye de ses sangles, tandis que l'infirmière retire la sonde d'intubation. Ils le déshabillent et le transportent ensuite par les épaules et les cuisses jusqu'à proximité de l'aquarium. Le couvercle se soulève, et le cobaye est déposé dans le liquide bleuté, lequel s'élève sans déborder. Le couvercle se referme. L'homme est immergé en totalité. Bien qu'il dorme encore, son corps est parcouru de rapides contractions réflexes. À un moment, il ouvre les yeux et réalise qu'il est en train de se noyer. Il frappe, de désespoir, les parois vitrées. Ses yeux sont hagards. Il panique. On entend le bruit mat de ses coups de poing contre les vitres. Dans la salle, personne ne bouge. Un peu plus tard, le cobaye abandonne la lutte. Et le silence est profond comme la nuit.

— Que s'est-il passé ? demanda de Rossi, intrigué. Vous l'avez noyé ?

— Non, répondit Lyon-Ville. Il n'est pas noyé. Il est comme un fœtus dans un placenta. Le liquide dans lequel il est immergé a la capacité de lui fournir tout l'oxygène et les nutriments dont il a besoin. Il se trouve dans un nouvel environnement. Il n'est pas mort,

rassurez-vous. Mais il ne vit pas ici. Pas seulement ici, en tout cas. Il vit dans un autre monde, un nouvel espace-temps...

— Que voulez-vous dire ?

— On vous expliquera. Regardez.

Quelques secondes plus tard, la substance métallique recouvrant les arêtes se met à frémir. Puis elle paraît entrer en ébullition. Des cloques se forment à sa surface, et les coulées sur les vitres s'allongent. Puis elles s'infiltrèrent à l'intérieur de l'aquarium, traversant les parois transparentes sans les briser. Tels de minces tentacules argentés munis d'aiguillons effilés, elles pénètrent dans le corps du cobaye en de multiples endroits. Mais l'homme ne saigne pas. En peu de temps, il disparaît, phagocyté par ces milliers d'appendices articulés qui se multiplient et le transpercent de toutes parts. De Rossi ne put réprimer un mouvement de dégoût.

Klein mit le film sur pause. Lyon-Ville reprit la parole.

— J'imagine que ce que vous venez de voir vous intrigue, colonel. Ce n'est pas un spectacle habituel. Sans doute, avez-vous des questions à poser. Nous sommes ici au cœur d'une expérience fondamentale qui a bouleversé nos connaissances scientifiques, de même qu'un certain nombre de nos croyances. Nous vous écoutons.

De Rossi regarda les quatre hommes autour de la table. Tous l'observaient intensément, guettant ses réactions. Il se massa le menton, l'air pensif.

— Je suis... pour le moins surpris, finit-il par avouer. Qu'est-ce que cette... machine, cet... aquarium ?

— C'est une sorte de sarcophage, répondit Klein qui, jusqu'alors, s'était contenté de dérouler le film sans rien dire. Nous le nommons d'ailleurs ainsi pour des raisons qui vous seront compréhensibles quand vous en saurez un peu plus. Ce n'est pas une machine, c'est un organisme vivant.

De Rossi écarquilla les yeux de stupéfaction.

— Un organisme vivant... répéta-t-il spontanément. De quoi s'agit-il ? D'où vient-il ?

— Nous ne savons pas, au juste, de quoi il s'agit. Il vient de Li581g. Nous l'avons ramené sur Li581d, il y a près de cinq ans en base terrestre, à la suite d'une expédition qui a été tenue secrète.

— Je vois...

En fait, de Rossi ne saisissait pas bien la situation, contrairement à ce qu'il laissait entendre. Il avait eu connaissance de multiples expéditions sur Li581g, mais il ignorait, dans le détail, la teneur de ces opérations. Officiellement, il s'agissait de missions scientifiques, parce que Li581g possédait une atmosphère comparable à celle de Li581d, où la vie aurait pu se développer de la même façon. Cela étant, à sa connaissance et selon le discours officiel, cette planète était inhabitée. Nulle vie n'y avait été détectée. À présent, il comprenait que la version officielle n'était pas exacte et qu'il se passait, sur Li581g, des événements que le pouvoir militaire et/ou politique avait préféré garder secrets.

— Bon, on ne va pas tourner plus longtemps autour du pot, ajouta-t-il. Expliquez-moi tout ça dans le détail. D'où vient ce truc, ce... sarcophage, comme vous dites ? Pourquoi

avez-vous placé le cobaye à l'intérieur ? S'il n'est pas mort, dites-moi comment il peut survivre à une telle expérience ? Si c'est pour se déplacer dans un autre monde, un autre espace-temps, comme vous l'avez affirmé, où est-il à présent ? Enfin, précisez-moi pourquoi je suis censé avoir accès à tout ça ; quel est mon rôle dans cette histoire ?

Alice préparait le dîner dans la cuisine, petite pièce étroite, avec une fenêtre donnant sur un carrefour en contrebas de la rue. Elle préparait une soupe de légumes frais, avec beaucoup d'épices et des croutons de pain qu'elle avait grillés et assaisonnés à son goût. Il était un peu plus de dix-huit heures. Julien et Marie venaient de rentrer du lycée et avaient regagné leur chambre pour y faire leurs devoirs. Avant cela, ils s'étaient rendus dans la cuisine y prendre quelques fruits, des gâteaux secs et un verre de lait froid. Ils avaient, bien entendu, embrassé leur mère qui n'avait pas manqué de leur demander si leur journée s'était bien passée. Et comme d'habitude, la journée au lycée s'était déroulée de la meilleure façon possible. Julien et Marie étaient bons élèves et ne posaient jamais le moindre problème de discipline.

Charles-Hubert ne devrait pas tarder. Depuis qu'il était en arrêt-maladie, il passait ses journées dehors, mangeant un sandwich en ville à midi. Où allait-il ? Alice n'en savait rien. Elle lui avait posé la question, une fois. Il avait répondu « de-ci, de-là » en haussant les épaules. Son état mental était stationnaire. Il dormait toujours aussi mal, malgré les médicaments que lui avait prescrits le Dr Homère, mais il se plaignait moins qu'au début. En fait, il ne se plaignait plus du tout. Il parlait très peu, seulement à table, quelquefois, pour demander qu'on lui passe les plats et sans daigner user de formules de politesse, contrairement à son habitude. Il semblait ne plus s'intéresser au travail scolaire de ses enfants, ce qui ne lui ressemblait guère. Alice s'était inquiétée de cette indifférence et avait joint le psy au téléphone pour lui demander si le comportement de son mari était normal. Le médecin l'avait rassurée. Son désintéressement apparent était le fait des neuroleptiques. Il fallait un temps d'adaptation. Cela pouvait durer ainsi quelques décades, mais il lui avait assuré que tout rentrerait dans l'ordre.

Alice s'inquiétait également du fait que son époux ne la désirait plus. Et cela datait d'avant son traitement. En fait, depuis qu'il était devenu insomniaque. Elle n'était pas portée sur le sexe, mais ne refusait pas une petite soirée câline de temps en temps. Le psy, sur ce plan, l'avait moyennement rassurée. Si les neuroleptiques n'arrangeaient en rien le problème, ils n'étaient pas seuls en cause. Il lui avait suggéré de faire tout ce qu'elle pouvait pour éveiller le désir de son mari : tenues légères, caresses ou baisers tendres. Elle n'avait pas l'habitude de prendre les devants. En général, c'était plutôt lui qui était demandeur, mais nécessité faisait loi. Quand ils se couchaient, elle s'appliquait à le stimuler. Mais Charles-Hubert restait de marbre, insensible aux moindres caresses ou baisers tendres. Elle faisait pourtant tout ce que son imagination lui permettait. Et elle ne manquait pas d'imagination. Elle s'étonnait même de ce qui lui passait par la tête. Parfois, ça la mettait dans un tel état d'excitation qu'elle devait ensuite résoudre la tension brûlante dans son corps en se masturbant. Après quoi, elle avait profondément honte et en voulait à Charles-Hubert de la laisser dans un tel désespoir.

Alice n'était pas spécialement jolie. Sans être laide – loin de là –, elle n'avait rien de vraiment attirant. Elle manquait de rondeurs. Pourtant, à la regarder en détail, ses seins étaient fermes et plutôt bien faits. Peut-être un peu trop petits pour son corps un rien massif. Mais

Charles-Hubert – du moins, avant qu’il ne sombre dans cet état pitoyable – aimait les caresser. Elle fermait alors les yeux, s’abandonnant à un plaisir indicible, presque insupportable. Elle n’avait pas de vilaines fesses non plus et ses jambes étaient bien galbées. Elle était plutôt grande : un mètre quatre-vingt environ. Et les proportions de son corps étaient équilibrées. Son visage, cependant, paraissait un peu trop sévère. Sa bouche, comme une fente aux lèvres fines, et ses yeux d’un vert-jaune reptilien étaient peu engageants. En revanche, elle était plutôt expressive au lit, à condition qu’elle se laisse emporter jusqu’aux débordements, ce qui n’était hélas pas souvent le cas car Charles-Hubert – même quand il éprouvait un besoin irrésistible de sexe – passait peu de temps en préliminaires.

Quand Alice avait fait la connaissance de Charles-Hubert, ce dernier était vierge. Il était jeune étudiant, comme elle. Elle avait été séduite par ses manières un peu gauches, presque drôles. C’était la première fois qu’elle dépucelait un homme. Ils s’étaient retrouvés, après une sortie en boîte, dans une chambre d’hôtes qu’elle louait, proche de sa fac. Ils s’étaient déshabillés en silence, de chaque côté du lit. La lumière baissée. Quand ils s’étaient retrouvés sous la couette, Charles-Hubert avait cherché goulument à la pénétrer avant qu’elle ne fût vraiment prête. Elle l’avait alors retenu puis guidé, d’une main experte, le caressant suffisamment pour entretenir son émoi, mais sans l’emporter jusqu’au point de non-retour. Elle avait fait durer le plaisir aussi longtemps que possible, jusqu’à ce qu’il n’y ait plus d’autres issues que de s’abandonner, l’un et l’autre, sans retenue, dans un ravissement total. Dans ces instants précis, elle se laissait aller à pousser des petits cris plaintifs comme si l’acmé du plaisir devait s’associer à l’expression d’une douleur nécessaire. Charles-Hubert aimait ses gémissements. C’était le signe qu’elle atteignait l’orgasme, et il avait besoin de ça pour éjaculer sans remords. Mais avec le temps cela avait fini par devenir une sorte de pratique stéréotypée. Alice n’y trouvait plus son compte. Elle n’y avait cependant rien changé, car elle ne savait pas jouir autrement qu’en éprouvant cette sorte de mélange de fausse douleur et d’abandon. Elle avait aussi appris à se passer de préludes amoureux, s’ouvrant aux désirs de Charles-Hubert, quand elle éprouvait le besoin irrésistible de crier. Elle ne ressentait aucun plaisir. Elle jouissait, mais c’était comme si elle vomissait sa colère mêlée de souffrance. La colère et la souffrance d’être devenue madame Vendôme, épouse fidèle et mère exemplaire. Était-ce cela, son destin ? Était-ce cela, le sort d’une femme ?

Il était à peu près dix-neuf heures trente quand Julien la trouva debout dans la cuisine, les yeux mouillés de larmes. La soupe mijotait à feu doux dans une casserole et exhalait une odeur agréable de légumes et d’épices. Le garçon la prit dans ses bras et la berça doucement.

— Qu’y a-t-il, maman ?

Elle haussa les épaules, s’efforçant de sourire à son fils.

— Rien de grave. Je suis juste un peu fatiguée.

— C’est à cause de papa ? dit le jeune homme en se dégageant pour lui prendre les mains.

— Non... dit-elle en reniflant doucement. C’est sûr que ce n’est pas facile en ce moment. Mais son psy promet que tout devrait entrer dans l’ordre dans quelque temps.

— J’espère... Il est insupportable.

— Ne parle pas comme ça de ton père, rétorqua-t-elle tout en se libérant des mains du garçon. Il est malade. Il a droit à notre compassion...

— Notre compassion... souffla Julien, en secouant la tête d'agacement. Bon, je vais devant la télé. C'est l'heure de l'émission de Jack Forestier.

Alice regarda la pendule. Elle marquait dix-neuf heures quarante. Charles-Hubert, selon son habitude, aurait dû être rentré depuis dix minutes, à peu près. Elle se dirigea vers la fenêtre et jeta un œil attentif vers la rue. Celle-ci était déserte. Pas âme qui vive. Ils habitaient un quartier résidentiel très calme, loin du centre urbain toujours très agité, quelle que fût l'heure. D'épais nuages couvraient le relief alentour d'ombres cuivrées. C'était un paysage familier, presque immuable. Un bus passait toutes les demi-heures. Charles-Hubert serait probablement dans le suivant, dans vingt minutes environ...

Alice n'était pas d'un naturel inquiet, contrairement à Charles-Hubert, quand il était encore dans son état ordinaire. Elle pensa qu'il avait dû rater le bus ou simplement oublier l'heure. Elle n'envisageait pas une seconde qu'il puisse lui arriver quelque chose de grave, un accident, par exemple. Elle savait que c'était possible, notamment du fait de sa vigilance réduite sous l'effet sédatif des médicaments, mais elle se dit que si un problème était arrivé, elle en aurait été avertie. Les implants bio-informatiques permettaient de localiser en temps réel, à la moindre défaillance – qu'elle soit cérébrale, cardiaque ou respiratoire –, une personne en détresse. Elle conclut donc que tant qu'on ne la prévenait pas d'un problème sérieux, il n'y avait aucune inquiétude à avoir.

Bien entendu, il pouvait y avoir d'autres raisons qui auraient pu retenir Charles-Hubert, en dehors d'un problème de santé. Mais Alice n'en envisageait aucune. Son mari n'était pas un homme dangereux pour lui-même ni pour la société. Du moins avait-elle été rassurée sur ce point par le psy. Il était naturellement gentil. Certes, il avait des passages difficiles, où il s'emportait sans raison, mais depuis qu'il était sous Ciamemazan, il était d'une humeur égale. Le monde pouvait s'écrouler autour de lui sans qu'il en soit pour le moins affecté. En d'autres circonstances, il ne lui serait jamais venu à l'idée d'arriver en retard sans prévenir. Il ne voulait inquiéter personne. Il savait combien il était difficile de vivre dans l'angoisse de l'attente, que celle-ci fût fondée ou non. Aussi cherchait-il toujours à épargner à sa famille des émotions désagréables et inutiles. Sur ce plan, il était prévenant. Mais il était probable que cette prévenance l'ait quitté depuis qu'il n'était plus tout à fait lui-même. Alice avait envisagé aussi la possibilité qu'il la quitte. Qu'il parte pour d'autres aventures. Mais elle connaissait suffisamment son mari pour le penser incapable de se débrouiller tout seul. Quant à l'éventualité qu'il rencontre une autre femme, elle n'y croyait pas. Charles-Hubert n'était pas séduisant à ce point. De plus, dans son état, il ne pourrait honorer aucune femme, pas même la séduire...

Marie rejoignit son frère sur le canapé du salon, devant la télé. Alice devinait, depuis la cuisine, les voix de Jack Forestier et de certains de ses invités. L'émission, comme d'habitude, traitait de divers événements de l'actualité qu'ils décortiquaient à leur manière, toujours avec un humour douteux et dans une totale indiscipline. Elle aimait bien cette émission, en temps ordinaire, mais elle n'avait pas envie de rejoindre les enfants au salon. Elle préférait rester dans la cuisine, surveiller la cuisson de la soupe car elle détestait le goût et l'odeur du brûlé, quand les légumes attachent au fond de la casserole. Celle-ci était prête à être consommée. Si Charles-Hubert avait été là, ils seraient tous passés à table.

Alice guettait l'arrivée du bus. De la fenêtre, elle pourrait le voir traverser le carrefour en contrebas de la rue. L'émission de Forestier s'acheva et le son de la télé grimpa de quelques décibels pendant les pubs qui suivirent. Il était près de vingt heures. Julien demanda s'ils pouvaient commencer à manger. Alice ne répondit pas. Elle ordonna, en criant, qu'on baisse le son du téléviseur. Elle ne supportait pas les musiques et les messages de pubs. Tant qu'à obéir, Marie préféra éteindre. Et, tout à coup, le silence dans la maison prit une épaisseur étrangement pesante. Alice sentit une vague d'angoisse lui broyer l'estomac. Elle se servit un verre de Merlot-Sauvignon rouge élevé en fût de chêne. Ce cépage synthétique était censé reproduire le bouquet d'un vin de table apprécié sur Terre avant l'Exode. Elle n'avait pas l'habitude de boire. Elle n'appréciait pas vraiment le goût du vin ou de n'importe quel autre alcool, d'ailleurs. Elle se dit malgré tout que ce verre lui ferait du bien.

— Pourquoi papa n'est pas encore là ? demanda Marie d'un ton impatient.

— Que veux-tu que je te réponde ? soupira Alice, agacée. Il ne devrait plus tarder. Le bus va passer d'un instant à l'autre.

À peine venait-elle de finir sa phrase qu'elle aperçut le bus traverser le carrefour. Puis elle devina le ronronnement caractéristique du moteur au point mort. L'arrêt se trouvait à une quinzaine de mètres plus loin, caché à sa vue derrière une barrière de petits immeubles cossus. Elle sentit son cœur battre à grand bruit dans sa poitrine. Elle entendit le bus redémarrer. Quelques secondes plus tard, elle vit un couple, main dans la main, s'engager dans l'allée transversale. Il n'y avait pas d'autres voyageurs. Elle eut l'impression que son sang s'épaississait dans ses veines. La sensation d'angoisse qui l'étreignait quelques minutes plus tôt se fit plus intense. Elle se servit un deuxième verre de vin.

— Bon, fit-elle en essayant de ne rien laisser paraître et de prendre la situation à la légère. Votre père a, semble-t-il, décidé de se passer du dîner en famille... Marie, veux-tu bien aider ton frère à dresser le couvert, s'il te plaît. La soupe n'attend pas. Elle est juste chaude et bonne à manger.

Ce qu'elle n'osait envisager avait-il pu se produire ? Charles-Hubert aurait-il décidé de la quitter, elle et ses enfants ? C'était ridicule, et elle le savait. Alors, pourquoi se sentait-elle prise de panique, tout à coup ? Elle n'était pas comme ça, d'habitude. Elle s'efforça de réfléchir à ce qui avait pu se produire. Était-il possible que Charles-Hubert ait rencontré une femme ? Bien sûr que ça l'était. Il ne la désirait plus, mais cela ne voulait pas dire qu'il ne désirait plus aucune femme... Cette éventualité prenait corps dans son esprit avec de plus en plus de densité. Et ça lui faisait mal. Elle devait l'admettre : elle était jalouse. Jalouse qu'une autre femme puisse attirer son homme. Mais quelle sorte de femme pouvait attirer Charles-Hubert, dans l'état où il était ? Une prostituée sans doute. Ces femmes-là savent y faire avec les hommes en détresse.

Alice versa le contenu de la casserole dans une soupière en terre cuite qu'elle emporta pour la poser sur un dessous de plat, sur la table de la salle à manger. Elle demanda à Marie d'apporter les croutons de pains. Julien prit la bouteille de vin entamée par Alice et une carafe d'eau du robinet. Puis tous les trois prirent place, en silence, sur leur chaise autour de la table.

— Tu devrais appeler papa, suggéra Julien.

Alice y avait songé. Mais elle s'était abstenue, pensant qu'elle n'aurait pas aimé que Charles-Hubert l'appelle, si elle-même était un tant soit peu en retard. Elle n'aimait pas se

sentir surveillée. Pour elle, être mariée ne signifiait pas devoir informer son conjoint de ses moindres faits et gestes. Elle ne devait rien à personne. Les lois du mariage avaient évolué depuis l'Exode. Les conjoints ne se devaient plus mutuellement assistance et fidélité. Ces contraintes appartenaient à une époque révolue. Bien sûr, cela n'impliquait pas que les époux n'aient pas de responsabilités vis-à-vis de la famille. Mais cette responsabilité se limitait à l'éducation des enfants. Et, sur cette question, personne ne pouvait reprocher à Alice ni à Charles-Hubert la moindre défaillance. Et donc, quand Charles-Hubert lui demandait ce qu'elle faisait de ses journées, il débordait largement du cadre de ses devoirs. Il outrepassait ses obligations maritales. En réalité, il était seulement inquiet. Et Charles-Hubert s'inquiétait pour rien. Il échafaudait des scénarii impossibles, et ça irritait beaucoup Alice. Cette inquiétude était non seulement infondée, mais signait aussi un manque évident de confiance en elle. D'un autre côté, elle ne détestait pas que son mari s'inquiète pour elle. Ça lui donnait une sorte de pouvoir. Il suffisait qu'elle se plaigne de quoi que ce soit, et Charles-Hubert se mettait en quatre pour elle. À la longue, ça avait fini par l'ennuyer, mais elle ne pouvait s'empêcher de le manipuler à sa guise. C'était devenu, pour elle, une sorte de jeu malsain. Malsain, car cela lui donnait l'occasion de le haïr par moments. Cette haine était aussi l'expression de sa colère. Cette colère qui la prenait durant leurs ébats amoureux...

Et voilà que le cours des choses s'inversait. Voilà qu'elle réalisait qu'elle était sous une forme de dépendance. Était-ce de la jalousie ? Ou était-ce simplement la peur de se retrouver seule ? Elle réalisa qu'elle aimait son mari. Elle l'aimait d'une façon qu'elle n'avait jamais imaginée, parce que la situation qu'elle vivait ne s'était jamais produite. Mais était-ce de l'amour ou de la dépendance ? Peu lui importait le nom qu'on pouvait lui donner. Elle était rongée par la douleur, et ce fait inéluctable était suffisant en soi pour en prendre acte.

— Pas question ! Je n'appellerai pas votre père. S'il lui était arrivé quelque chose de grave, nous en aurions été avertis. J'en conclus qu'il va bien et qu'il a simplement décidé de ne pas rentrer pour le dîner. C'est son affaire, après tout. Il est libre de ses faits et gestes. Mangeons...

— Quand même, rétorqua Julien, ça ne lui ressemble pas. Es-tu certaine qu'il n'a pas essayé de te téléphoner ?

— J'en suis certaine. Mon téléphone fonctionne normalement, et il n'a laissé aucun message.

— Mais peut-être que le sien ne fonctionne pas, supposa Marie. Si ça se trouve, il est dans un endroit où le réseau ne passe pas. Ce n'est pas impossible.

Marie avait l'air de s'inquiéter. Julien n'était pas tranquille non plus. Alice, de son côté, devait admettre qu'elle n'était pas aussi détachée de la situation qu'elle voulait bien le laisser paraître. Elle se leva, prit son téléphone portable dans son sac et fouilla dans le répertoire. Elle pressa l'écran tactile au numéro de Charles-Hubert et attendit, le portable contre l'oreille. Elle tomba directement sur le répondeur : « *Bonjour, vous êtes sur le répondeur téléphonique de Charles-Hubert Vendôme. Je ne suis pas disponible pour le moment, mais laissez-moi un message et je vous répondrai dès que possible* ». Elle raccrocha.

— Il est sur répondeur. Que voulez-vous que je fasse ? Je ne peux quand même pas appeler les secours ou la police. Il faut encore attendre. S'il n'est pas là demain, j'aviserai. Pour le moment, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

— Et si on allumait la télé ? suggéra Julien. Sur IC1, ils diffusent en continu des informations locales.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'énerva Alice. Je vous répète qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter, tant que nous ne recevons rien d'officiel. En attendant, votre père a parfaitement le droit de vivre comme bon lui semble. Cela ne regarde que lui. Si ça se trouve, il sera rentré avant que vous soyez couchés.

Les enfants débarrassèrent la table en silence puis prirent congé de leur mère après l'avoir embrassée, comme ils avaient coutume de le faire avant d'aller se coucher. Une fois qu'assiettes et couverts furent dans le lave-vaisselle, que la soupe eut été transférée dans un bac en plastique et mise au frigo, Alice se posa sur le canapé du séjour, un verre de vin en mains. Elle avait bu la moitié de la bouteille et se sentait passablement ivre. Elle était prise de somnolence et d'un mélange d'envies de rire et de pleurer. Une vague nausée barbouillait son estomac et une céphalée lui serrait le front comme un étau. Elle décida de vider son verre dans l'évier de la cuisine et de prendre un antalgique. À nouveau, elle scruta la rue déserte. Il était près de vingt-deux heures, et elle était de plus en plus convaincue que Charles-Hubert ne rentrerait pas ce soir. Un instant, elle imagina ce que pouvait être la vie sans lui. Ce n'était pas la première fois qu'elle y songeait. Et à chaque fois cela la déprimait. Il était à ce point ancré dans son univers qu'il lui était impensable d'envisager celui-ci sans Charles-Hubert. C'était idiot, et elle le savait. Mais la perspective de vivre seule l'effrayait. Bien sûr, il y avait les enfants. Cependant, les enfants n'avaient pas vocation à remplacer un mari. Ils n'avaient pas vocation non plus à vivre indéfiniment chez leurs parents. Julien finissait ses études au lycée. L'année prochaine, il entrerait certainement en fac ou dans une école préparatoire pour devenir ingénieur. Ou peut-être ferait-il médecine. Il louerait un studio pour avoir son indépendance, comme tous les jeunes de son âge, comme elle l'avait fait elle-même et comme l'avait fait Charles-Hubert. Marie était encore jeune, mais dans quatre ou cinq ans, elle suivrait la même voie. En fait, Alice avait souvent songé au départ des enfants. Et elle s'était imaginée accompagnée de Charles-Hubert dans leurs vieux jours. Ce n'était pas une perspective réjouissante, mais c'était la seule qui faisait sens dans son esprit. Elle s'était faite à l'idée qu'elle vivrait jusqu'au bout avec Charles-Hubert, parce que c'était ce que faisaient tous les vieux couples ou presque. Mais elle savait aussi que cette image idyllique du vieux couple était un cliché comme on en voit dans les pubs. *Ils vécutent heureux et eurent beaucoup d'enfants et de petits enfants.* Et les pubs mentent...

Elle se vautra une nouvelle fois sur le canapé et décida d'allumer la télé. La chaîne diffusait une émission animalière. Elle zappa sur IC1, la chaîne d'informations continues. La présentatrice était une jeune femme blonde avec de beaux yeux bleus, un nez fin et une bouche sensuelle. Elle avait un air grave, comme pour donner plus de sérieux aux informations dont la plupart, il fallait bien l'avouer, ne présentaient guère d'intérêt. La présentatrice évoqua notamment le fait que l'épouse du Premier Ministre rendait visite à des vieillards dans un asile équipé de tout le matériel moderne pour leur suivi médical. S'ensuivit une information sur les cours de la bourse, qui connaissaient une légère baisse du fait d'un marché morose. Elle enchaîna sur les prévisions météo. Le temps s'annonçait plutôt agréable malgré quelques précipitations. La température moyenne serait proche de vingt-deux degrés Celsius. Puis la présentatrice évoqua une affaire qui glaça le sang d'Alice :

« Cet après-midi, vers quinze heures, au Musée de l'Exode Final, une jeune professeure d'astrobiologie de vingt-neuf ans, Melle Chloé Kurakami, a été sauvagement assassinée par un individu armé d'un couteau. L'homme, inconnu des services de police, a été immédiatement maîtrisé et arrêté. Selon les premiers éléments de l'enquête, il semblerait que le meurtrier ne jouisse pas de toutes ses facultés mentales. »

Suivit un reportage où l'on montrait des collégiens, en état de choc, pris en charge par des policiers et des psychologues. La scène se déroulait dans une salle circulaire, le plafond en forme de coupole. Alice, qui s'était rendue à plusieurs reprises au Musée, reconnut la Salle des Constellations. Une journaliste réussit à interviewer un jeune garçon témoin de la scène :

« On n'a rien vu venir. Melle Kurakami nous faisait un cours sur le voyage de l'Arche depuis la Terre. Il faisait noir dans la salle parce que le film montrait le ciel de nuit et les constellations. Pendant qu'elle parlait, un homme s'est précipité sur elle et lui a planté un couteau dans la poitrine. Melle Kurakami est tombée, mais il s'est jeté sur elle et a continué à lui donner des coups de couteau partout, dans le corps et sur le visage. C'était horrible. Tout le monde criait parce qu'on avait peur. Puis des hommes de la sécurité sont arrivés et l'ont immobilisé avec leurs pistolets à condensateur. Ça s'est passé très vite. »

La journaliste reprit la parole, au centre de l'écran, avec les enfants et les policiers en arrière-plan :

Le meurtrier, semble-t-il, connaissait la victime. Il avait donné quelques cours à la faculté d'astrobiologie quand la jeune femme y faisait ses études. Mais on ignore s'ils se fréquentaient. L'homme est âgé de quarante ans. Il est marié et père de deux enfants. Il a été neutralisé et mis en observation à l'hôpital pénitentiaire, et il est à présent sous le contrôle des autorités judiciaires. Nous en saurons plus prochainement et ne manquerons pas de vous tenir informés. »

Alice se sentit vaciller. Son cœur battait à tout rompre et l'angoisse referma sa main d'acier sur sa gorge. Elle étouffait. Elle aurait voulu crier, mais aucun son ne sortait de sa bouche, comme si elle vivait un cauchemar. Elle se dit qu'elle allait se réveiller, mais elle n'y parvenait pas. Puis elle sentit ses forces la quitter. Elle mourait. Avant de tomber, elle entendit un cri. Très loin.

Les enfants se précipitèrent dans la salle à manger. Julien prit sa mère dans ses bras. Elle respirait avec peine, lâchant des sons rauques. Le garçon la secoua avec force. « Respire, maman, respire ! ». Il lui ouvrit le corsage, dégageant sa poitrine, comme si cela pouvait être utile. Les petits seins de sa mère étaient recouverts d'un soutien-gorge noir en dentelle, un peu transparent. Il ne fit pas attention à ce détail. Seul lui importait la survie de sa mère. « Calme-toi, maman, respire... je t'en supplie ! »... La télé diffusait les images d'un homme hagard, encadré par deux hommes, dans une voiture de police. L'homme avait le visage tuméfié. On l'avait, semble-t-il, frappé violemment. Mais son visage n'était pas pour autant méconnaissable. C'était le visage d'un homme ordinaire, pas d'un assassin. Un homme ordinaire qui avait probablement perdu la raison. Ses yeux semblaient vides d'émotions, comme s'il n'était pas de ce monde.

— C'est papa ! s'écria Marie, en larmes, qui regardait la scène. Papa a été arrêté !

Sophie Delplante avait fini par accepter le fait qu'elle ne reverrait sans doute plus jamais Joseph Conrad. Elle l'avait rencontré par hasard, sur le bord de la route, entre Sorgues et Entraigues, une fin d'après-midi du mois de juin 1972. L'air était imprégné des parfums des champs alentour. Il faisait doux. Pas le moindre souffle de vent. Joseph était monté dans sa voiture et elle avait été immédiatement transportée par une douce euphorie. Quand elle l'avait déposé, comme à regret, devant l'hôtel du Mont d'Or, elle savait qu'elle le reverrait sans tarder. Et tout s'était enchaîné très vite, en effet. Deux semaines plus tard, ils vivaient ensemble et faisaient des projets de vie commune. Elle l'avait aimé comme elle n'aimerait sans doute plus jamais un autre homme après lui. Et elle était tombée enceinte.

Puis Joseph avait disparu avant la naissance de l'enfant. Elle ne savait pas pourquoi Joseph était entré si rapidement dans sa vie ni pourquoi il en était sorti de la même façon. Ce genre de question ne l'intéressait d'ailleurs aucunement. C'était comme ça. C'était le destin. Et elle croyait au destin. Un destin qui ne se discute pas, car il se place au-delà de notre compréhension. Ses parents et amis, surtout Catherine, lui avaient dit qu'elle avait été sotte de s'être amourachée de cet homme au point de se faire faire un gosse alors qu'elle le connaissait à peine. Mais elle n'en avait cure. Elle gardait dans sa mémoire le sourire de Joseph quand il lui faisait l'amour. Un beau sourire doux et généreux. Elle ne pouvait imaginer une seconde qu'il lui mentait, dans ces instants-là. Que savaient tous ces gens de l'amour que lui donnait Joseph ? Savaient-ils seulement qui il était ? Ils n'en savaient rien. Personne ne savait. Même Joseph disait ne pas savoir qui il était vraiment. Alors, comment les autres pourraient-ils le connaître ? Ils pensaient sans doute que toutes les amours se ressemblent. Que tous les hommes se valent. Mais c'est faux. Chaque homme est unique. Et chaque amour est unique. Et son amour pour Joseph était hors du commun. Bien sûr, elle savait qu'elle aurait sans doute d'autres hommes dans sa vie, d'autres aventures. Mais, si tel était le cas (inimaginable en cet instant, tant la plaie était encore béante et douloureuse), l'affection pour ces hommes ne remplacerait jamais les sentiments qu'elle avait pour Joseph. Certains partiraient, et d'autres resteraient. Certains l'aimeraient, et d'autres n'en feraient qu'un objet sexuel, une fille facile qui se donne au premier venu. Cela n'aurait aucune espèce d'importance. L'amour de sa vie s'en était allé un jour de septembre 1972. Et c'était comme si on avait arraché une souche à la terre de son cœur.

Elle avait recontacté par téléphone le gendarme qui avait pris sa déposition, deux mois après la disparition de Joseph. Mais Servantes – c'était son nom – ne lui avait laissé aucun espoir. C'était comme si Joseph Conrad n'avait jamais existé. Le seul Joseph Conrad connu, lui avait dit l'adjudant-chef, était un écrivain anglais d'origine polonaise, mort en 1924. Aucun Joseph Conrad n'avait été enregistré en France aux registres des naissances, dans les trente années précédant sa disparition. Le fait qu'il ait eu un passeport à ce nom était donc suspect en soi. Ce document était probablement un faux. Mais Joseph n'était pas recherché par les services de police en France. Il n'était pas recherché non plus à l'étranger si l'on en croyait Interpol, auprès de qui la photo – que Sophie avait remise lors de sa déposition – avait été diffusée. Joseph Conrad était donc un vrai mystère.

Servantes avait alors émis l'hypothèse que si Joseph n'était pas recherché par la police, il pouvait, en revanche, être poursuivi par un groupe mafieux. De quel pays ? Impossible à dire. Joseph parlait correctement le français, mais il pouvait malgré tout être originaire d'un pays étranger, l'Italie par exemple, et avoir appris la langue. Sophie n'y croyait pas, car Joseph parlait sans accent. Cependant, si l'hypothèse du gendarme tenait la route, il serait alors possible que Joseph ait été retrouvé par les hommes qui le pourchassaient. Peut-être ces hommes l'avaient alors enlevé pour le tuer. Mais peut-être pas. Et alors, Joseph aurait simplement fui à nouveau. « *Avez-vous le souvenir d'une rencontre qu'il aurait pu faire, durant son séjour dans le Vaucluse en votre compagnie ? Un inconnu, quelqu'un qui n'était pas de la région ?* » lui avait demandé Servantes. Sophie ne se souvenait pas que Joseph ait rencontré quiconque d'étranger en sa présence. « *Il ne vous a jamais parlé de quelqu'un qui lui aurait rendu visite, peu de temps avant sa disparition ?* ». Elle avait secoué la tête sans répondre. Le gendarme, à l'autre bout du fil, ne pouvait la voir, évidemment. « *Melle Delplante ? Avez-vous compris la question ?* ».

« Non. Il ne m'en a jamais parlé... » avait-elle répondu.

Le scénario du gendarme lui semblait étrange autant qu'inquiétant. Elle devait se résoudre au fait que, sur la question de son identité, Joseph lui avait assurément menti. Pourquoi ? Elle était incapable de répondre à cette question mais aussi d'en vouloir à Joseph de lui avoir caché la vérité. S'il avait menti, c'était pour des raisons valables, sans doute pour se protéger mais aussi la protéger, elle. Et, bien sûr, l'enfant qu'elle portait. C'était la seule explication plausible. La seule qu'elle était capable d'admettre. S'il était recherché par un groupe mafieux, cela n'impliquait pas, lui avait d'ailleurs fait remarquer Servantes, qu'il était lui-même un truand. Il pouvait n'être que le témoin d'une affaire dans laquelle des bandits étaient impliqués. Un témoin gênant, dont il fallait se débarrasser. C'était possible. Tout était possible, y compris les hypothèses les plus invraisemblables, les plus insensées. Restait qu'il était étrange qu'un témoin se fasse faire des faux papiers. Pour cela, il fallait fréquenter des milieux en marge de la loi. Mais il pouvait aussi être un agent secret... ou un espion. Dans ces conditions, on comprenait qu'il ait tu son identité. Mais que pouvait faire un espion ou un agent secret dans cette région, sinon se cacher ? Il ne se passait pratiquement rien, à Sorgues. Au mieux, il pouvait agir sur Avignon, ou peut-être Marseille. Mais comment savoir ? Le gendarme ne faisait qu'émettre des hypothèses. Rien n'était fondé dans ce qu'il disait.

Cette conversation avec Servantes l'avait bouleversée. Elle avait essayé de se remémorer les instants passés avec Joseph quand ils sortaient tous les deux, pour aller au restaurant, par exemple, ou se balader dans les rues... Elle ne se souvenait pas de rencontres particulières avec quelque inconnu que ce soit. Se pouvait-il que Joseph ait été poursuivi par des tueurs de la mafia ou des services du contre-espionnage ? Il n'était pas anxieux. En tout cas, il n'avait jamais montré en sa présence le moindre signe d'inquiétude. Il y avait certes cette histoire bizarre de « racines » qu'il serait venu rechercher dans la région. À présent, il ne faisait plus aucun doute qu'il avait tout inventé. Il disait parfois qu'il se sentait perdu, comme si ce monde n'était pas le sien... Elle avait trouvé ça curieux, mais elle s'était dit que c'était sa manière à lui d'exprimer ce qu'il ressentait. Il arrive parfois que l'on s'interroge sur le sens de sa vie et que l'on se sente comme un étranger dans le monde. Joseph n'avait pas d'amis, pas de famille. Avec elle et l'enfant, il aurait eu enfin une famille. Et cela le rendait heureux. Cela

donnait un sens à sa vie... En fait, ce n'était pas des racines qu'il était venu chercher ici, mais un avenir. Et peut-être son passé l'avait-il rattrapé...

Elle avait décidé que son enfant serait un garçon. Il s'appellera Joseph-Conrad. Joseph-Conrad Delplante. Elle ne pouvait pas imaginer avoir une fille. Ce sera un beau garçon. Avec les traits fins de son père et des cheveux épais et bouclés. Il sera doux et gentil. Et elle sera fière de lui.

Allongée sur le canapé du salon, dans la pénombre qui enveloppait la pièce en cette saison d'automne, elle se passa les mains sur le ventre et le caressa doucement. Le fœtus bougea légèrement. Elle pleura. Mais ce n'était pas des larmes de tristesse. Elle était heureuse de sentir son fils. Joseph-Conrad. Elle se dit que c'était un joli prénom.

Elle se dirigea vers la salle de bain, se déshabilla entièrement et prit un bain chaud. La chanson de Léonard Cohen, l'étranger, lui vint à l'esprit. C'était la version française de Graeme Allwright (elle n'avait jamais entendu la version originale). Elle fredonna le premier couplet :

*« Tous les hommes que tu as connus
Te disaient qu'ils ne voulaient plus
Donner les cartes pris comme dans un piège.
C'est dur de retenir la main d'un
Homme qui cherche plus loin
Qui veut atteindre le Ciel pour se livrer.
Et qui veut atteindre le Ciel pour se livrer. »*

Elle ne connaissait pas toute la chanson par cœur. Elle ne savait que quelques passages. Elle aimait l'air mélancolique de la mélodie. Et les accords joués en arpège à la guitare. Sans artifices. Elle aimait moins la voix de Graeme Allwright, qu'elle ne trouvait pas assez grave. Elle enchaîna sur un autre couplet qui lui faisait inmanquablement penser à Joseph. Cette chanson aurait pu avoir été écrite pour lui :

*« Un jour, penché à ta fenêtre,
Il te dira qu'il veut renaître
Au monde que ta tendresse lui cache.
Puis, sortant de son portefeuille
Un vieil horaire de train,
Il dit : Je t'avais prévenu, je suis étranger.
Je t'avais prévenu, je suis étranger »*

Elle avait fini par accepter le fait que son fils ne connaîtrait jamais son père. Alors, elle décida que la meilleure chose à faire était de se débarrasser des affaires que Joseph avait laissées dans son appartement. Noël arrivait dans un mois et elle eut l'idée de donner les habits au Secours Catholique. Il n'y avait pas grand-chose. Deux jeans, un pantalon en velours côtelé couleur moutarde, deux chemises à manches courtes et deux polos en coton. Il n'avait

pas eu le temps d'acheter des habits pour l'hiver. Des slips et des chaussettes, bien sûr. Mais ça, elle les porterait directement à la décharge.

Joseph avait toujours souhaité garder ses affaires dans son sac. Il ne voulait pas les poser sur des cintres ou sur les étagères dans l'armoire. C'était un des aspects de sa personnalité qui troublait souvent Sophie. Il lui disait qu'il serait toujours un étranger et qu'à ce titre, il devait se sentir toujours prêt à partir, même s'il ne le souhaitait pas. Ces mots lui avaient fait peur. Mais il l'avait rassurée. Il lui avait juré qu'il voulait passer le restant de ses jours avec elle et l'enfant. Et elle l'avait cru. Un autre couplet de « l'étranger », avec la voix de Graeme Allwright, lui revint à l'esprit.

*«Tu lui dis d'entrer et de s'asseoir,
Mais, en te retournant, tu vois
Que la porte de ta chambre reste ouverte.
Et, quand tu prends sa main
Il dit : N'ai pas peur, ma tendre amie
Ce n'est plus moi, ô mon amour, l'étranger.
Ce n'est plus moi, ô mon amour, l'étranger. »*

Un autre point troublant était le fait qu'en dehors de son passeport, Joseph n'avait aucun papier. Pas d'attestation de sécurité sociale ou des Assedic, pas de carnet de chèques, pas d'attestations d'employeurs. Pas de diplôme ni de permis de conduire. Il n'avait rien qui aurait pu prouver qu'il avait eu une vie avant Sophie. Et, surtout, il avait pas mal d'argent liquide. Pas une fortune, certes, mais suffisamment pour être tranquille plusieurs mois sans avoir besoin de travailler. Quand elle lui avait posé la question, il avait répondu qu'il avait perdu tous ses documents et que c'était encore heureux qu'il possédât une pièce d'identité et de l'argent. Cet argent, il l'avait pris à la banque. Il disait que c'était ses économies. Il avait tout retiré pour repartir de zéro. Son passeport, par ailleurs, n'avait jamais servi. Aucun tampon d'un pays étranger qu'il aurait pu traverser ou dans lequel il aurait pu séjourner. Elle n'avait jamais songé à vérifier la date d'émission du passeport, mais elle aurait parié à présent qu'il devait dater de peu de temps avant leur rencontre. La photo était manifestement très récente. Tout semblait converger vers l'hypothèse que Joseph avait voulu tirer un trait sur son passé. Était-ce pour fuir ou pour se reconstruire, comme il le disait ?

Sans compter qu'il n'avait jamais vraiment cherché à retrouver les membres de sa famille, alors qu'il était venu pour ça (s'il fallait l'en croire, à ce moment-là). Servantes avait évoqué ce détail avec elle lors de sa déposition. Elle avait plus ou moins éludé la question. Elle n'avait pas non plus trop cherché à savoir. Elle pensait que c'était un sujet sensible, dont Joseph ne souhaitait pas parler. Mais s'il avait vraiment eu l'intention de chercher ses racines, pourquoi ne disposait-il d'aucun papier de notaire ou d'un généalogiste ? Comment comptait-il s'y prendre ? Quels noms pouvait-il donner à une secrétaire de mairie ou un officier d'état civil, si ses papiers d'identité étaient faux ? Tout cela était incompréhensible.

Elle mit les affaires dans un grand cabas en plastique de Monoprix et fouilla dans le sac de sport pour s'assurer qu'elle n'oubliait rien. En passant la main contre les parois, elle sentit une sorte de boursouffure sur un côté. C'était une poche intérieure avec une fermeture à

glissière. Comment avait-elle pu passer à côté, la dernière fois ? Elle réfléchit. Elle s'était alors simplement contentée de jeter un coup d'œil à l'intérieur pour vérifier qu'il n'avait rien emporté avec lui. Elle voulait juste savoir si son départ était prémédité ou non. Trouver ses affaires intactes l'avait rassurée sur ce point. Mais l'avait inquiétée aussi, car cela pouvait laisser penser à un accident. Puis elle n'y avait plus touché.

Elle tira la fermeture éclair et découvrit un carnet de notes à spirales d'une centaine de pages avec une couverture cartonnée ocre pâle. Une cinquantaine de pages, peut-être un peu plus, étaient noircies d'une écriture rapide, un peu penchée sur la droite et appliquée. Il n'y avait presque pas de ratures. Elle parcourut du regard les pages écrites en les faisant dérouler à partir de la fin. C'était l'écriture de Joseph. Il y avait des dates, comme s'il avait tenu un journal. Son premier réflexe fut de refermer le carnet. Elle eut peur de ce qu'elle allait découvrir. Peur de percer un secret douloureux qu'elle ne voulait pas connaître.

Elle s'assit sur une chaise, contre la table de la cuisine. Le journal de Joseph fermé et posé devant elle. Elle se massa machinalement les tempes du bout des doigts. *Je dois voir ce qu'il contient. Je ne peux pas fermer les yeux sur ce carnet, faire comme s'il n'existait pas. Je dois le faire, au moins pour mon fils.*

Et elle l'ouvrit à la première page.

Joseph avait écrit quelques lignes sur le verso de la couverture, à l'encre noire. Quelques lignes qu'il avait dû ajouter dans la précipitation. Une introduction survenue tardivement, mais qu'il devait juger suffisamment importante pour qu'il pensât nécessaire de la placer là où elle était, avant le texte. Sophie était étonnée par cette capacité qu'avait Joseph d'écrire sans revenir sur ses mots, sans ratures, comme s'ils avaient été recopiés à partir d'un modèle ou dictés...

« Ma douce Sophie,

Si tu découvres ce journal, cela signifie que je ne suis sans doute plus de ce monde. Je suis désolé. Vraiment désolé. Les pages que tu vas découvrir, je devais les écrire pour te rencontrer. Et je devais te rencontrer pour exister. Ce n'est pas facile à comprendre. J'étais venu te chercher, lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Ce n'était pas un hasard. Tu devais être là, exactement où tu m'as trouvé, sur cette route. Mes racines, c'est toi et notre enfant à naître. Sans vous deux, je n'avais aucune chance d'exister. Je n'ai pas eu d'autres choix, sauf celui de renoncer à vivre. Mais c'est une option que je n'avais pas envisagée. Je suis encore désolé de t'avoir causé tant de mal. Protège bien notre enfant.

Je t'aime,

Joseph »

Sophie parcourut plusieurs fois ces lignes. Entre perplexité et effroi, elle éprouvait beaucoup de difficultés à en saisir le sens. Mais y avait-il un sens ? Elle était assaillie de questions sans réponses. Une certitude cependant. Une seule. Et cruellement dramatique : Il n'était plus de ce monde.

Et aussi que ce qui était arrivé n'était pas le fait du hasard...

Sophie n'avait jamais cru au hasard de leur rencontre. Elle avait toujours su que Joseph et elle étaient liés par une sorte de destin. Mais elle ne pouvait croire que leur rencontre ait été préméditée. Elle voulait bien admettre qu'une loi de la nature, un Dieu ou la Providence, décide du destin des hommes, mais elle ne pouvait accepter la possibilité que Joseph se soit trouvé sur cette route parce qu'il la savait là. Joseph n'était pas un magicien, un sorcier. Il ne lisait pas dans le marc de café pour connaître l'avenir. Mais que signifiait : *« Sans vous deux, je n'avais aucune chance d'exister »* ? Pour exister, il faut naître de parents. Cela est, en principe, nécessaire et suffisant. La phrase laissait supposer que Joseph serait né de leur rencontre et de l'enfant qui en était le fruit. Joseph s'exprimait parfois de façon elliptique ou métaphorique. Mais le ton général de son introduction donnait à penser que tout ce qui était arrivé était une réalité tangible. Comme était une réalité tangible le fait que Joseph avait disparu et qu'elle tenait son journal entre ses mains. Comme était une réalité tangible l'enfant qu'elle portait dans son ventre.

Elle avait la bouche desséchée. Elle se leva pour boire. Elle titubait comme si elle était ivre. Elle prit un verre sur une étagère au-dessus de l'évier et fit couler l'eau du robinet. Elle but d'un trait. L'eau sentait un mélange désagréable de chaux et de javel. Elle posa le verre

vide dans l'évier puis se rassit, toujours chancelante, le cœur tout retourné. Le journal, sur la table de la cuisine, était ouvert comme elle l'avait laissé. Son regard se posa sur la première page. Et elle se sentait angoissée à l'idée de découvrir, dans les lignes qui suivaient, des révélations insupportables. Mais il lui était impossible de reculer. Comme suspendue au-dessus du vide, elle se jeta dans la lecture.

Rendez-vous lundi 5 juin 1972 à 10H30 chez maître Léonard Darcy, Notaire, 125 Cours Jean Jaurès, Avignon.

- ✓ *Retirer tout l'argent de la banque (fait)*
- ✓ *Remettre les clés de l'appartement au propriétaire. Tant pis pour le dépôt de garantie (fait)*
- ✓ *Prendre le train pour Avignon le dimanche 4 juin, 9H40, Gare de Lyon (fait)*
Je m'appelle Joseph Conrad, j'ai 30 ans.

Lundi 5 juin 1972

Je me suis réveillé ce matin dans cette chambre d'hôtel. Je ne sais pas comment j'ai pu me retrouver ici, nu dans ce lit. Quand je me suis levé pour aller aux toilettes, j'ai vu un homme, un inconnu dans le miroir de la salle de bains, qui me regardait. J'ai sursauté de frayeur. J'entendais les battements sourds de mon cœur. Il m'a fallu un certain temps pour réaliser que cet homme dans la glace n'était autre que mon propre reflet. Je ne reconnais pas mon visage. Je ne reconnais rien de moi. En réalité, je ne me souviens de rien. Je ne sais même pas mon nom, ni mon âge. Quand je cherche dans mes souvenirs, il me revient des images d'un ciel nuageux et rougeoyant. La pluie gluante sur le bitume. Un océan noir comme de l'encre et des vagues d'écumes couleur de sang sur une plage déserte de sable gris. Mais aussi une rue avec de beaux immeubles aux façades blanches et décorées de bas-reliefs. Une grande église, immaculée, étincelante dans le soleil, avec un toit en forme de dôme. De grands escaliers extérieurs avec beaucoup de monde... Je n'arrive pas à trouver de lien entre ces images.

Je vide ma vessie, prends une douche vite fait et retourne dans la chambre. Elle n'est pas très grande, et le lit y occupe presque toute la place. Mes affaires – du moins que je suppose miennes – sont sur une chaise. Un jean délavé et une chemise à manches courtes et à carreaux blancs et noirs. Un slip, sur le dossier. Au sol, une vieille paire usée de Palladium en toile dont la couleur blanche d'origine a viré au gris. Il y a aussi, près de la chaise, un sac de sport bleu marine de taille moyenne. Je l'ouvre et découvre des habits propres et bien pliés à l'intérieur. Quelques slips et des chaussettes ; trois pantalons, une chemise noire à manches courtes, et trois polos d'été. J'enfile un slip et le jean posé sur la chaise. Il semble propre. J'hésite pour la chemise à carreaux. Je la scrute du regard. Elle n'est pas sale, mais sent la transpiration. J'opte pour un polo léger gris en coton et mets la chemise dans une poche extérieure du sac. J'y ajoute le slip qui traînait sur la chaise, et dont je suppose qu'il a servi. Je ferai une lessive plus tard. Je suis étonné par ma capacité à me débrouiller avec ces affaires comme si elles m'appartenaient en propre. Mais à qui d'autre pourraient-elles appartenir ? Elles me vont comme un gant.

Sur le dossier de la chaise pend une sacoche à bandoulière en cuir noir avec une fermeture à glissière sur le dessus et une poche sur le côté, vide. Je tire sur la languette de métal de la fermeture à glissière et découvre un passeport français à l'intérieur avec un carnet à spirale, un stylo à poussoir de marque Bic, encre noire, et six liasses de billets de banque. Trois liasses de dix billets de 500 Francs, deux de dix billets de 200 Francs et une sixième, entamée, contenant sept billets de 100 Francs. Je n'ai aucun souvenir de cette monnaie. Je n'en connais pas la valeur. Mais je suppose que ça fait beaucoup d'argent. J'ouvre le passeport. Il est au nom de Joseph Conrad. Né le 03 janvier 1942 à Paris, dans le 18^{ème} arrondissement. Il y a ma photo. Et, je suppose, ma signature. Illisible. Une adresse de domicile : 25 Rue des Abbesses, 75, Paris, 18ème arrondissement. Le passeport a été émis en préfecture de Paris, le 31 mai 1972. Je tente de réfléchir. Voilà donc mon nom et ma date de naissance. Je suis venu au monde à Paris en 1942, et j'y habite sans doute. Quel jour sommes-nous, aujourd'hui ? J'ai l'air jeune sur la photo. Aussi jeune que dans le miroir. Plus jeune que je ne me sens en réalité. J'ai l'impression étrange d'avoir vécu longtemps. Pourtant, je devrais me sentir comme un enfant. Si j'examine bien les choses, je suis venu au monde aujourd'hui. Et nous serions donc en 1942. Mais c'est impossible, puisque mon passeport date de mai 1972.

J'ouvre le carnet à spirale. La couverture est couleur sable clair. Les pages – cent pages exactement (le nombre est noté sur la couverture) – sont à petits carreaux. Il y a quelques notes écrites sur la première page. Une écriture un peu penchée, à l'encre noire. Le reste du carnet est vierge. Je lis :

« Rendez-vous lundi 5 juin 1972 à 10H30 chez maître Léonard Darcy, Notaire, 125 Cours Jean Jaurès, Avignon.

- ✓ Retirer tout l'argent de la banque (fait)*
- ✓ Remettre les clés de l'appartement au propriétaire. Tant pis pour la caution.*
(fait)
- ✓ Prendre le train pour Avignon le dimanche 4 juin, 9H40, Gare de Lyon. (fait) »*

Je ne sais si ces notes sont écrites de ma main. Je sais lire, mais je ne connais pas mon écriture. Je prends le stylo et écris à la suite : « Je m'appelle Joseph Conrad, j'ai 30 ans » pour vérifier. C'est la même écriture. Pas de doute. La même encre aussi. Je dois me rendre à l'évidence : ce carnet m'appartient.

Je pense manifestement dans la langue que je lis et écris. Mon passeport est français. Je suis donc Français. Pourtant, ça ne veut rien dire pour moi, être Français. C'est juste une information. La seule dont je dispose pour le moment. Avec mon nom et ma date de naissance, bien sûr. Et cette adresse à Paris. Je suppose que le notaire, maître Darcy, avec qui j'ai rendez-vous, devrait me donner les informations qui me manquent. Je l'espère, du moins... Non, en fait, je n'espère rien. Je ne sais pas ce qui est bon pour moi. Je ne suis sûr de rien. Je dois me raccrocher à quelque chose. Un refuge. Un endroit où je ne risque rien. La réalité, peut-être. Dans la réalité, que risque-t-on ? Il faut absolument que je sache quel jour nous sommes. Et m'assurer aussi que je suis bien en Avignon.

J'enfile les tennis, prends mon sac de sport, ma sacoche en bandoulière et m'apprête à sortir de la chambre. La clé est sur la serrure, à l'intérieur. Je la retire. Je prends les escaliers de service et atteins la réception. Un homme, entre deux âges, un peu bedonnant, est assis derrière le comptoir. Il me souhaite le bonjour quand il me voit. Il a un accent chantant. Je réponds en hochant la tête et en marmonnant une formule de politesse. Il me demande si je souhaite prendre le petit déjeuner. Je n'ai pas vraiment faim, mais j'accepte. Il m'indique une salle. J'y vais. Une jeune femme blonde, en complet gris, la jupe très courte, jolies jambes, le visage agréable mais sans chaleur, se tient debout entre les tables et semble attendre le client. Elle m'indique une table au hasard. Je m'y installe et elle me demande ce que je veux prendre. Elle aussi a un accent chantant. L'accent de la région, je suppose. Je lui dis que je n'en sais rien, mais qu'elle n'a qu'à me proposer ce qu'elle a. Je choisis un café noir et un croissant dans la liste qu'elle me récite par cœur. Je lui demande si elle a le journal du jour. Elle s'éclipse un moment puis revient avec un quotidien : « Le Provençal ». Il est à la date du lundi 5 juin 1972. Je réfléchis. C'est la date de mon rendez-vous avec ce notaire, en Avignon. Suis-je bien en Avignon ? Je n'ose le lui demander. Elle pourrait me prendre pour quelqu'un de pas très net. Je panique un peu. Je n'ai pas envie d'attirer l'attention. En revanche, je peux lui demander où se trouve le cours Jean-Jaurès. C'est l'adresse du notaire. Si je suis bien en Avignon, elle devrait m'indiquer le chemin.

La serveuse me dit de longer la rue des Lices à la sortie de l'hôtel sur la droite puis la rue Henri Fabre. Le boulevard Jean-Jaurès se situe sur la gauche, au carrefour. Je suis donc pratiquement sûr d'être en Avignon. Je la remercie et lui demande l'heure qu'il est. Elle consulte sa montre et me répond qu'il est huit heures trente. J'ai deux heures avant le rendez-vous. Je me sens mieux tout à coup. Plus détendu. J'ai tout mon temps. Le petit déjeuner qu'elle me sert est délicieux. Je l'avale avec plaisir. Je commande un deuxième café et un autre croissant. Puis je quitte la salle, revigoré, me rends à la réception pour régler ma note et réalise que cette idée de payer m'est venue spontanément. Il y a des choses que je sais faire sans que j'aie besoin d'y penser. Des règles que j'ai assimilées et applique naturellement. Ça fait exactement 100F, avec le petit déjeuner. Je prends un billet dans la liasse. Le réceptionniste me demande si je veux un reçu. Je lui réponds que ce n'est pas la peine.

Je longe la rue des Lices et la rue Henri Fabre. J'atteins le carrefour en question. Sur la droite, il y a la rue de la République et, sur la gauche, le boulevard Jean-Jaurès. Des gens se promènent sur les trottoirs. Ils n'ont pas l'air pressé. Certains sont assis aux terrasses de bars. Le temps est doux. Le ciel étonnement bleu. Pas un nuage. Je descends le boulevard et trouve aisément le portail avec la plaque en cuivre au nom du notaire. J'appuie sur le bouton d'ouverture de la porte et j'entre. L'étude du notaire est au second. Je monte les escaliers à pied, négligeant l'ascenseur. J'entre après avoir sonné, comme indiqué sur la porte, et me dirige vers l'accueil où me reçoit une secrétaire portant de grosses lunettes de vue. Je lui dis que j'ai rendez-vous avec Maître Darcy et décline mon identité. Elle consulte un agenda et me propose de m'asseoir sur une chaise, dans le couloir. Je m'exécute. Quelques minutes plus tard, un homme en costume sombre, cravate noire serrée au col d'une chemise blanche, adipeux et suant, me tend une main potelée et moite. Il m'observe en fronçant les sourcils, l'air surpris, semble hésiter quelques secondes et me demande de le suivre.

Je lui emboîte le pas jusqu'à son bureau. Il ferme la porte et m'invite à m'asseoir dans un fauteuil confortable en velours rouge sombre. Lui prend place juste en face de moi, de l'autre côté de la table de son bureau, dans un fauteuil de même style, mais au dossier plus haut. Une chemise cartonnée, couleur rose, est ouverte devant lui. Il n'y a qu'une feuille manuscrite à l'intérieur. Bizarrement, d'où je me trouve, il me semble reconnaître mon écriture. Darcy se penche dessus, lit une partie de son contenu en silence puis lève les yeux sur moi. Il fait à plusieurs reprises ce mouvement du regard sans un mot, jusqu'au bout de la lecture. Enfin, il referme la chemise cartonnée, se redresse sur son siège et me demande mon passeport. Je le lui montre. Il acquiesce d'un mouvement de tête et me dit : « Avez-vous le carnet ? ». Je suppose qu'il fait allusion au carnet à spirale. Je sors le carnet. « Vous voulez parler de ça ? » Il hoche la tête. « Sans doute ». Puis il ajoute : « Ce carnet est votre journal. Sans lui, vous n'êtes rien. Vous devez le tenir à jour ». Comme j'écarquille les yeux d'incompréhension, il hausse les épaules et poursuit : « Je ne fais là que vous répéter les instructions. Ce carnet est dans votre famille depuis très longtemps. C'est vous qui l'avez écrit. ». Je suis stupéfait, d'autant qu'il n'y a pratiquement rien écrit à l'intérieur. Je lui demande des précisions sur ma famille et sur l'origine de ces instructions. Il hausse à nouveau les épaules. Son incompetence apparente ou feinte m'agace et m'inspire un vague sentiment de colère. Je m'efforce de ne rien laisser paraître, cependant. Il me dit avoir reçu les instructions d'un homme qui prétendait être mon proche parent. Cet homme disait se nommer Charles-Hubert Vendôme. Je ne connais personne de ce nom. Je le lui dis, mais il ne semble pas intéressé par ce détail. L'homme lui a remis une lettre manuscrite, celle qui est dans le dossier (du bout de ses doigts boudinés, il me montre la chemise fermée sur la table). Cette lettre contient toutes les instructions. Comme je nage en pleine confusion, je lui demande ce que je dois faire de ce carnet. Il me répond que je dois le remplir comme si j'écrivais un journal. Que c'est important et qu'en aucun cas je ne dois oublier de le faire.

Je réfléchis à l'idée d'écrire un journal. Je suppose que c'est utile, compte tenu de mes pertes de mémoire. Je ne me souviens de rien. Mais comment une personne que je ne connais pas peut-elle savoir toutes ces choses sur moi ? Je lui demande à quoi ressemble ce monsieur Vendôme. Il me regarde un moment en silence, l'air gêné, et me dit : « Je ne sais quoi vous répondre... C'est très étrange. Cette personne est plus âgée que vous. Une dizaine d'années au moins, je dirais... Cependant, elle a quelque chose de vous. Quelque chose qui vous est propre. Aussi curieux que cela puisse paraître – et je mesure bien mes propos – je dirais que cette personne est, à la fois, vous et quelqu'un d'autre. Comprenez-vous ? D'un certain point de vue, vous et monsieur Vendôme êtes la même personne, et d'un autre point de vue, vous êtes deux personnes différentes. Je ne sais comment expliquer cela... En tout cas, il y a un lien de parenté certain entre vous ! »

Suis-je dans un rêve ou bien dans la réalité ? Je me sens comme sur un radeau descendant un rapide. Incontrôlable. J'essaie de comprendre. « Mais... Que voulez-vous dire ? Suis-je Charles-Hubert Vendôme ou Joseph Conrad ? ». Une nouvelle fois, le notaire hausse les épaules, l'air désolé. Décidément, il m'exaspère. Il expire avec force comme s'il souffrait de problèmes respiratoires. Il me dit : « Ecoutez, monsieur... Je ne sais pas qui vous êtes vraiment. Comme je viens de vous dire, j'ai l'impression que vous et ce monsieur Vendôme êtes deux personnes différentes et, en même temps, la même personne. C'est la

première fois que je suis confronté à ce genre de situation, et cela dépasse largement le cadre de mes compétences. Mais, à bien y songer, ce n'est pas mon affaire. Je suis notaire et je fais simplement ce qu'on me demande, dans l'intérêt des clients et dans le respect des lois. Votre passeport montre que vous vous appelez Joseph Conrad. Pour moi, c'est une preuve suffisante. Je n'ai pas songé à demander à monsieur Vendôme ses papiers d'identité. C'est regrettable, mais c'est ainsi ; on ne peut de toute façon pas revenir en arrière, et ce n'est pas une faute de droit. Dans les faits, une personne prétendant s'appeler Charles-Hubert Vendôme m'a remis une lettre, celle qui est dans ce dossier (il remontre à nouveau la chemise sur la table, du bout des doigts), et qui contient un certain nombre d'instructions que je dois vous transmettre. Il y est précisé que je dois d'abord m'assurer de votre identité et que vous possédez bien ce carnet – ce que j'ai fait – et vous demander ensuite de tenir un journal et, enfin – chose que je ne vous ai pas encore dite – de vous rendre demain, mardi 6 juin 1972, vers 19H00, sur la route départementale n°38, entre Entraigues et Sorgues, au carrefour du Chemin du Plan du Milieu. Là se limitent mes attributions. Je n'ai pas d'autres instructions à vous donner. J'ai fait tout ce que ce client m'a demandé. Comme il n'y a rien d'illicite à remettre officiellement une lettre qui ne contient aucune instruction interlope, ce qui est le cas ici, je m'en tiens strictement à ma mission. ». Comme je le regarde, incrédule, il ajoute : « Le mieux pour vous est de vous en tenir aux instructions. C'est tout ce qui vous rattache à quelque chose de précis, si on peut dire. Pour vous rendre sur la route du Pontet, si vous n'êtes pas motorisé, sachez qu'il y a un car toutes les heures, à la gare. Il vous suffit de descendre le boulevard Jean-Jaurès et de passer la porte de la République. C'est de l'autre côté de la route. Je vous souhaite bonne chance. »

J'essaye de réfléchir, mais je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Cependant, l'homme a sans doute raison : je dois m'en tenir aux instructions. Ai-je le choix ? Je peux décider de tout laisser tomber, de vivre au jour le jour, mais j'ai envie de savoir qui je suis, pourquoi je suis ici, et pourquoi je dois me rendre sur cette route. Le 6 juin, c'est demain. Tout semble avoir été prévu avec précision. Je demande au notaire combien je lui dois. Il me répond qu'une partie du montant des émoluments a été payée par Vendôme mais qu'il reste 650F à lui devoir. Je lui tends 700F en billets de banque, et il me rend la monnaie, un billet de 50F pris dans un tiroir de son bureau. Au prix de sa consultation et pour ce que j'ai appris, je réalise que je ne suis pas si argenté que ça.

Mardi 6 juin 1972

J'ai pris le bus à la gare d'Avignon dans le milieu de l'après-midi. J'ai demandé au chauffeur qu'il me dépose à l'endroit prévu, sur la départementale n°38, si c'était sur son passage. Par chance, le bus s'arrêtait juste à l'entrée du Chemin du Plan du Milieu. J'ai demandé l'heure à un passager. « 17H00 ». J'ai deux heures d'avance sur l'horaire. Deux heures à tuer.

C'est un endroit un peu désert. Des champs à perte de vue. Les maisons rares. Heureusement, il fait beau. La route n'est pas très fréquentée. Je pose mon sac sur le bas-côté, en direction de Sorgues, et m'assois dessus. Je n'ai rien d'autre à faire qu'attendre. Je me sens détendu. J'ouvre mon journal et relis la journée d'hier, l'épisode avec Darcy. Ce qui

est notable, c'est que je me souviens bien de ce que j'ai fait. Est-ce un coup de chance ? Peut-être. Ou peut-être pas. Quoi qu'il en soit, mon journal me rassure. C'est comme un compagnon ancré dans le réel. Je pense à Charles-Hubert Vendôme. Qui peut-il être ? Qui suis-je ?

Le temps s'écoule avec lenteur. Le soir tombe doucement. Il fait doux, encore jour, mais le soleil, dans le ciel occidental, vire au rouge. J'aime cette couleur du soleil. Je me sens comme chez moi. Une voiture arrive. Elle ralentit à ma hauteur et se gare une dizaine de mètres plus loin. Je m'approche de la portière avant droite. Une jeune femme est au volant. Elle baisse la vitre et me demande si j'ai besoin d'aide. Est-ce pour elle que je suis ici ? Comment le savoir ? Je lui demande l'heure qu'il est. Elle me dit qu'il est sept heures et quart. J'ai donc dépassé l'heure prévue. Elle doit faire partie du plan. Elle me plaît bien. Elle m'inspire confiance. Elle n'est pas vraiment jolie, mais j'aime son visage. Son sourire me touche. J'éprouve un sentiment que je ne connaissais pas, mais qui me ravit. Je lui dis que je cherche un endroit où dormir, un hôtel ou une chambre d'hôtes. Elle me propose de me déposer devant un hôtel pas très loin, pas cher mais propre et sympa.

Je mets mes affaires sur la banquette arrière et m'assieds sur le siège avant droit. Elle me demande de mettre la ceinture de sécurité. Je m'exécute, non sans quelques difficultés (ce qui la fait sourire), et elle démarre. Je regarde le paysage se dérouler dans le soleil couchant. Je me sens bien. À un moment, elle me demande ce que je fais dans la région. Je ne sais quoi lui répondre. Je réfléchis rapidement à ce que je pourrais lui dire sans trop entrer dans les détails. Je ne peux pas lui avouer que je cherche à savoir qui je suis et ce que je fais ici. Que je suis là selon les instructions d'un notaire qui n'en sait guère plus. Alors, j'invente et lui raconte que je suis à la recherche de mes racines. À la réflexion, ce n'est pas vraiment un mensonge. Elle me regarde bizarrement, en coin. Je lui demande ce qui ne va pas, mais elle me sourit. Elle sourit beaucoup. C'est très agréable. Elle me dit que c'est marrant de rencontrer quelqu'un au milieu de nulle part à la recherche de ses ancêtres. Je ne sais pas pourquoi elle a transformé « racines » en « ancêtres ». Je pense que ça doit être plus simple pour elle d'interpréter les choses ainsi. Je ne la contredis pas. Elle parle beaucoup, aussi. De son métier. Des gens d'ici. Son accent chantant lui va bien. Elle me dit s'appeler Sophie. Sophie Delplante. Elle me pose aussi beaucoup de questions sur moi. Mon nom. D'où je viens. Ce que je fais dans la vie. J'ai l'impression qu'elle veut meubler le silence. Alors, pour ne pas l'ennuyer, je lui dis mon nom et mon prénom, que je viens de Paris. Que j'ai trente ans et que j'ai décidé de tout laisser tomber pour essayer de me reconstruire sur d'autres bases. Que c'est une sorte d'aventure. Ça semble l'intéresser. En fait, je sens bien que je lui plais et que cela n'a rien à voir avec l'histoire que je raconte. Je pourrais lui dire que je suis un extraterrestre qu'elle s'en moquerait. Pour tout dire, elle me plaît beaucoup aussi et doit sentir mon attirance pour elle. Je pense de plus en plus que c'était bien elle que je devais rencontrer ce soir. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Quand j'y songe... Quelqu'un savait cela. Charles-Hubert Vendôme savait cela. Comment pouvait-il le savoir ? Et elle, le savait-elle ? Je n'ose le lui demander. Si ce n'est pas le cas, elle pourrait s'étonner de ma question et mal l'interpréter. Me prendre pour un fou. Et je n'ai pas envie de gâcher ces instants merveilleux.

Quelques minutes plus tard, nous arrivons à Sorgues. Elle se gare devant l'hôtel du Mont d'Or. C'est un vieil immeuble de trois étages aux façades jaunies par le temps, et qui

donne sur une place publique. La place est presque déserte à cette heure. Deux hommes jouent à la pétanque, sous un chapiteau de muriers platanes. Un autre, plus âgé, est assis sur un banc, semblant attendre on ne sait quoi. La nuit commence à tomber. Je m'apprête à descendre de la voiture quand Sophie me dit qu'elle aimerait bien me revoir, si ça ne m'ennuie pas. Elle ajoute, comme pour s'excuser, qu'elle n'est pas comme ça d'habitude. Je lui réponds que ça ne m'ennuie pas du tout. Et que ça me fait plaisir. Nous nous quittons ainsi, après quelques instants suspendus au rêve. J'aurais bien aimé l'embrasser, mais je n'ai pas osé. Elle a dû sentir ma pudeur. Et elle a souri. Elle sourit beaucoup. Mais je l'ai déjà dit.

Pour la première fois de ma vie, j'éprouve une véritable sensation de quiétude. Je ne sais pas si j'ai déjà été heureux de la sorte puisque je n'ai pas de souvenirs. Mais ça m'est égal. J'ai cette chance inouïe d'être neuf, absolument neuf !

J'entre dans l'hôtel. Une dame, la cinquantaine, les cheveux bouclés blond cendré, les yeux très maquillés derrière une paire de lunettes de vue en forme d'ailes de papillon, et des lèvres peinturlurées rouge vif, se tient derrière le comptoir de la réception. Je m'approche d'elle et lui demande si elle a une chambre libre pour quelques jours. Elle me demande pour combien de jours, mais je n'en sais rien. Je lui réponds dix jours. Elle hoche la tête et me dit qu'elle a une chambre, la 12, qui est libre jusqu'à la fin du mois. C'est parfait pour moi. J'accepte. Je n'ai pas besoin de voir la chambre pour confirmer. J'ai confiance. Ça fait 70 Francs la nuit, petit déjeuner compris.

Mercredi 7 juin 1972

J'ai dormi longtemps. Je me suis réveillé, et les rayons du soleil matinal pénétraient par les interstices des volets clos. Je n'ai pas besoin d'allumer pour voir les détails de ma chambre. Mon esprit est clair. Je note que je me souviens parfaitement d'hier et d'avant-hier. Ma mémoire se remettrait-elle à fonctionner normalement ? Je ne peux prétendre cela. Je ne me souviens toujours pas de ce que j'ai fait avant le lundi 5 juin.

Je me douche et me change. Je descends à la réception. Il y a un homme, la cinquantaine, presque chauve, qui remplace la dame d'hier. Il me souhaite le bonjour, et je fais de même. Il m'invite à prendre le petit déjeuner dans une salle « restaurant » attenante à la réception. Je m'y installe. Je suis seul. L'homme quitte le comptoir quelques instants plus tard et me rejoint. Il me demande ce que je veux prendre. Je commande un café et un croissant.

Je quitte l'hôtel vers 10H00 du matin. Comme je n'ai pas de montre et que ça finit par être ennuyeux, je me mets en quête d'un magasin pour en trouver une. Il y en a en vitrine dans un bureau de tabac. J'en choisis une au hasard. Le vendeur me dit que c'est une montre à quartz. Une bonne montre. Je ne sais pas ce qu'est une montre à quartz et, comme il doit voir mon air dubitatif, il ajoute qu'il s'agit d'une montre qui affiche l'heure exacte. Je hoche la tête comme pour le remercier de cette information. Je ne savais pas qu'on pouvait vendre des montres qui n'affichent pas l'heure exacte. Mais il y a tellement de choses que j'ignore... Je paie et sors avec la montre au poignet gauche. En plus, elle est étanche jusqu'à 50 mètres. Je me dis que je n'irais probablement jamais plonger à une telle profondeur. Je ne suis même pas certain de savoir nager.

Je ne sais pas comment occuper ma journée. Sophie est la seule personne que je connaisse. Elle m'a dit qu'elle travaillait tous les jours de la semaine, sauf le dimanche, à Monteux, une petite ville pas très loin de Sorgues. Elle sera là ce soir, vers 19H00. Pas avant. En attendant, je n'ai pas d'idée de mon emploi du temps. Alors, je déambule dans les rues. Sorgues est une petite ville de quinze mille habitants environ. On en fait vite le tour. Une rivière, l'Ouvèze, coule pas très loin du centre-ville. Je décide de m'y rendre à pied dans le courant de la journée. En attendant, je me mets en quête d'une bibliothèque. Je ne pense pas avoir une passion pour les livres, mais c'est le seul endroit où l'on peut rester longtemps sans que personne n'y trouve à redire. Ce qui me va bien. J'interroge une petite vieille dame, que je rencontre par hasard dans une rue, qui m'indique le chemin.

La bibliothèque est près de la mairie, dans une salle annexe. La personne qui en a la charge est une dame de forte corpulence, en robe à fleurs. Elle doit avoir la soixantaine, peut-être un peu plus. Elle a des cheveux gris bouclés et un gentil sourire. Elle semble ravie de me voir. Elle me demande ce que j'aime lire. Je n'en sais strictement rien, mais préfère faire comme si j'étais intéressé par quelque chose de précis. Je lui dis que j'aimerais consulter des livres sur la région. Elle m'indique le rayon où je pourrais trouver ce genre d'ouvrages. Je m'y rends, feuillette quelques livres, mais découvre assez rapidement que ces bouquins ne m'intéressent pas du tout. Il s'agit soit de documents sur des vieilles familles de la région, soit sur des métiers disparus ou en voie de disparition. Il y a des photos anciennes dans presque tous les bouquins. Il y a également quelques ouvrages de randonnées.

Je décide d'élargir mon champ de recherche à d'autres ouvrages. Les livres sont rangés par catégories : romans, poésie, sciences, spiritualités, bandes dessinées... La bibliothèque n'est pas très grande ni très fournie. Je vais voir du côté des romans. Ils sont classés suivant le style : aventures, fantastiques, historiques... et certains par nom d'auteurs et par ordre alphabétique. J'en prends un au hasard, dans le genre science-fiction. Il s'agit du « Monde des Non-A » de Van Vogt, traduit par Boris Vian. Je prends aussi un ouvrage de poésie : « Du monde entier » de Blaise Cendrars. J'ouvre ce bouquin. Le premier poème s'intitule « Pâques à New York ». Je le lis jusqu'au bout et je suis bouleversé par l'écriture. Par sa beauté autant que par le désespoir qui la sous-tend. Je relève la fin du poème :

*« Seigneur, je rentre fatigué, seul et très morne
Ma chambre est nue comme un tombeau...
Seigneur, je suis tout seul et j'ai la fièvre
Mon lit est froid comme un cercueil...
Seigneur, je ferme les yeux et je claque des dents...
Je suis trop seul. J'ai froid. Je vous appelle...
Cent mille toupies tournent devant mes yeux...
Non, cent mille femmes... Non, cent mille violoncelles...
Je pense, Seigneur, à mes heures malheureuses...
Je pense, Seigneur, à mes heures en allées...
Je ne pense plus à Vous. Je ne pense plus à Vous. »*

J'emprunte ces deux livres (après avoir rempli le formulaire d'inscription et versé une cotisation annuelle de 50F) et quitte la bibliothèque un peu avant midi. Je demande à la bibliothécaire si je peux revenir dans la semaine, elle me dit que la bibliothèque est ouverte tous les jours, du lundi au vendredi, de 9H30 à midi et de 14H30 à 17H00, sauf le mercredi où elle est ouverte jusqu'à 19H00, et que je peux venir autant de fois que je veux durant les heures d'ouverture. Je la remercie. Après quoi, je vais manger un repas frugal dans un troquet sur la place de la fontaine et passe une partie de l'après-midi à la rivière. Comme il fait beau et presque chaud, je me déchausse et marche pieds nus sur les galets ronds au bord des vasques. J'aime la sensation de l'eau sur ma peau. Plus tard, je m'assieds à l'ombre d'un énorme peuplier et m'absorbe dans la lecture du monde des non-A.

Sophie arrive à 19H20. Nous nous sommes retrouvés sur la place, en face de l'hôtel du Mont d'Or. Elle est vêtue d'une chemise blanche pincée qui laisse deviner la forme élégante de ses seins, et d'une mini-jupe noire dont le bas flirte avec la naissance des cuisses. Ses jambes, longues, fines et bien galbées, lui donnent un air svelte, presque aérien. Cette fille me plaît vraiment, et je sens que c'est réciproque. Je me répète, mais j'aime aussi son visage et la limpidité de ses yeux bleus. Elle n'est pas spécialement jolie, mais la régularité et la douceur de ses traits la rendent attachante. Nous déambulons sur les trottoirs de la ville dans la fraîcheur du soir. Elle me prend la main, et la sensation de sa peau contre la mienne me fait un bien fou. Évidemment, je ne sais pas si j'ai déjà connu pareil bien-être avec une femme. J'ai vraiment l'impression d'aimer pour la première fois.

Quand la nuit tombe, il n'est pas loin de 21H00. Nous avons une petite faim et je l'invite dans une pizzeria, en face de l'église. Pendant que nous mangeons, je ne vois pas passer le temps, tant je savoure chaque instant. Nous discutons de tout et de rien. Le vin, servi avec les pizzas, me rend passablement saoul. Comme Sophie ne boit pratiquement pas d'alcool, j'en prends pour deux. J'aime l'euphorie qui accompagne l'ivresse, mais je pressens qu'il ne faut pas en abuser et décide de boire de l'eau avec les desserts : une glace à la fraise pour Sophie et une au chocolat pour moi. Quand nous sortons du restaurant, vers 22H30, Sophie me prend par le bras et m'invite à finir la soirée chez elle. Je la suis avec joie.

L'appartement de Sophie, un deux pièces, n'est pas très grand mais est bien aménagé et décoré avec goût. La lumière des lampes y est douce, et l'atmosphère très intimiste. Elle m'invite à m'asseoir sur le canapé du salon pendant qu'elle nous prépare du thé. Elle me demande si je veux écouter de la musique. J'acquiesce. Elle me propose de faire un choix dans sa discothèque pendant qu'elle fait chauffer de l'eau. Je n'y connais rien en musique ou en chansons. Comment pourrais-je m'y connaître ? Mais je n'en dis rien. Je choisis au hasard, dans une rangée de vinyles 33 tours, « Amour Anarchie » de Léo Ferré. Je ne sais pas si c'est un bon choix pour l'ambiance. J'ose quand même. Je regarde la liste des titres. L'un d'eux m'interpelle : « La mémoire et la mer ». Peut-être à cause de la mémoire. Alors, je mets l'album sur la platine, fais glisser le bras de lecture jusqu'au titre et retourne m'asseoir. Je ne sais pas où j'ai appris à faire ça, mais ça marche. Dès les premières mesures, je me sens envahi par un mélange de mélancolie et de douceur. La voix de Ferré me transporte, bien que je ne saisisse pas vraiment le sens du texte. Je relève quelques passages :

*« La marée, je l'ai dans le cœur
Qui me remonte comme un signe
Je meurs de ma petite sœur, de mon enfance et de mon cygne »*

*« Cette rumeur me suit longtemps
Comme un mendiant sous l'anathème »*

*« C'est fini, la mer, c'est fini
Sur la plage, le sable bête
Comme des moutons d'infini...»*

Sophie revient avec un plateau contenant une théière et deux tasses. Elle me sourit et me dit : « Tu aimes Ferré ? ». Je suis un peu pris au dépourvu par sa question. Je ne sais pas vraiment si j'aime, mais sa musique et ses textes ne me laissent pas indifférents. C'est ce que je lui répons. Elle hoche la tête, pose le plateau sur la table de salon face au canapé et, s'asseyant près de moi, dit : « Je ne m'en lasse pas. Ses textes sont vraiment profonds et sa musique très romantique. Bien qu'on ne puisse les comparer, je le préfère de loin à Brassens ou à Brel. ». Je ne connais ni Brel ni Brassens. Mais je comprends qu'il s'agit de chanteurs qui comptent parmi les plus grands pour Sophie. Elle ajoute : « Quel genre de musique aimes-tu ? ». Là, je ne sais quoi répondre. Alors, j'improvise : « Je n'ai pas de préférence. Un peu tout ». Elle plonge son regard dans le mien. J'ai le sentiment bizarre qu'elle se doute que je ne suis pas très mélomane. Elle ne peut imaginer une seconde que je n'ai aucun souvenir et que, par conséquent, je ne peux pas répondre à sa question. Je dois avoir l'air un peu décalé aussi, car elle me glisse, en souriant : « Tu es quelqu'un d'étrange. J'ai parfois l'impression que tu es tombé de la lune. ». Je fais l'air étonné et lui dis que je suis désolé. Que c'est peut-être l'alcool. Mais elle n'est pas dupe. Elle hoche la tête, se penche vers le plateau, me verse une tasse de thé et me la tend. « Je ne pense pas que ce soit l'alcool. C'est juste ta façon d'être. Ça ne me gêne pas, moi, que tu sois tombé de la lune ou arrivé de Mars. Tu es tel que tu es et c'est très bien ! ». Ses propos me touchent énormément. Je ne sais quoi répondre. Alors, je me tais. Je bois quelques gouttes de thé et repose la tasse sur le plateau. Je lui demande si elle veut que je lui serve une tasse. Ça, au moins, c'est facile à dire et à faire. Elle secoue la tête et répond qu'elle préfère attendre un peu. Durant quelques instants, nous restons immobiles, tels deux spectateurs attentifs écoutant religieusement la voix de Léo Ferré. Puis, sans que je m'y attende, elle passe doucement ses bras sur mes épaules et pose ses lèvres sur les miennes. Son baiser est profond, et j'aime le parfum de sa bouche. Nous nous abandonnons ainsi, l'un comme l'autre, au feu des sens mais, au moment où je sens que je vais vraiment m'enflammer, le visage d'une autre femme, une inconnue, se substitue subitement à celui de Sophie. Je suis tellement surpris par l'intrusion de ce visage que je la repousse vivement. Elle me regarde, l'air incrédule. « Que se passe-t-il ? » s'inquiète-t-elle. Je suis littéralement sidéré. Je n'en sais rien. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Alors, je lui répons que je ne me sens pas très bien. Que c'est peut-être le vin ou le repas qui est mal passé. « Tu es malade ? ». Je secoue la tête, mais ne trouve rien à dire. Elle détourne les yeux, se sert une tasse de thé et me dit qu'elle comprend et que ce n'est pas grave. Je sens

qu'elle est déçue. Alors, je lui dis que je suis désolé. J'ai l'impression que je ne sais pas dire autre chose. Elle me répond qu'il n'y a pas de quoi l'être. Et elle ajoute qu'elle se sent fatiguée aussi et qu'il serait mieux que je retourne à l'hôtel. Il est tard. Je me sens idiot. J'ai la tête vide. Alors, je me lève pour partir, mais avant de franchir le seuil de la porte, je me retourne pour la regarder et laisse parler mon cœur : « Tu sais, il est possible que je sois un extraterrestre. Que je sois tombé de la lune ou de je ne sais où. Je ne sais vraiment pas d'où je viens ni qui je suis, et il m'arrive des choses bizarres que je ne comprends pas. J'aimerais que tu me pardonnes, que tu ne m'en veuilles pas d'être aussi maladroit, et aussi, que tu me dises que tu aimerais me revoir demain. J'ai tellement de choses à partager avec toi... Si tu es d'accord. ». Elle semble étonnée par mes propos. Elle m'observe comme si elle n'en croyait pas ses yeux, ni ses oreilles. J'attends qu'elle me dise quelque chose, mais rien ne sort de sa bouche. Alors, navré, je me tourne pour partir. Mais, au moment où je franchis la porte, elle s'élançait vers moi, me prend dans ses bras et me dit : « Je viendrai demain. Je ne veux pas te perdre. Je t'aime. Attends-moi sur la place, comme aujourd'hui. »

Jeudi 8 juin 1972

Je me réveille, et la première chose qui me vient à l'esprit est le visage de cette jeune femme qui m'est apparu hier. Cette vision me trouble. Un visage lisse, avec de beaux et grands yeux bridés. Je perçois clairement chacun de ses traits. Comme si je les dessinais au pinceau. Un pourtour parfaitement ovale, des cheveux denses, lisses, coupés au carré et bien noirs. Un nez mince, droit. Des lèvres pourpres, épaisses mais pas trop, et de petites oreilles. Pourtant, je ne peux mettre aucun nom sur ce visage. Est-ce une personne que je connais et dont je ne me souviens pas ?

Puis je repense à Sophie avec émoi. Peu à peu, l'image de son corps contre le mien s'installe dans ma conscience. J'ai une énorme érection. Je prends mon pénis dans la main droite et laisse faire. Puis je me ravise. Je me lève et file dans la salle de bain pour me doucher.

Je note que je n'ai rien perdu des souvenirs d'hier. Je continue à écrire ce journal, mais je pense qu'il n'est plus nécessaire que j'enregistre la totalité de ce qui m'arrive chaque jour. Je dois simplement faire le tri des éléments importants ou qui me semblent l'être, et seulement cela. À moins qu'il m'arrive des choses importantes tous les jours, je trouve inutile de tout retranscrire comme si j'étais un amnésique chronique.

J'ai encore une journée à tuer jusqu'à ce soir. Je n'ai pas fini les bouquins que j'ai empruntés à la bibliothèque. Je décide de passer ma journée à la rivière pour lire. Je prends un sandwich et un soda pour midi dans une supérette. Il fait beau. Je veux profiter du soleil et du bruit de l'eau claire.

La journée se déroule avec lenteur. J'ai du mal à m'absorber dans la lecture. Je suis impatient de retrouver Sophie. Je dois lui parler. Mais que lui dire ? Que notre rencontre était prévue ? Et comment pourrais-je affirmer une chose pareille ? Personne ne m'a dit qu'il était écrit que nous nous rencontrerions. Je devais simplement me trouver sur ce bord de route à l'heure indiquée. On ne m'a pas dit qui je devais rencontrer ni pourquoi. Je dois aussi tenir ce journal. Mais pourquoi donc ? Certes, j'ai perdu la mémoire du passé. Mais, à

présent, je me souviens parfaitement d'hier et de tous les jours depuis le 5 juin. Cela pourrait évidemment changer. C'est possible. Puisque c'est arrivé au moins une fois. Mais pour le moment, je sais qui je suis. Je suis capable de décliner mon identité et mon âge sans avoir besoin de consulter mon passeport. Je sais exactement où je me trouve et depuis quand. Et je sais aussi que j'aime Sophie et personne d'autre.

Est-il nécessaire de dire à Sophie que le visage d'une inconnue a remplacé le sien pendant que je m'abandonnais à ses baisers ? Elle en arriverait à la conclusion que cette autre femme n'est pas vraiment une étrangère pour moi, même si je ne me souviens pas d'elle. Si ça se trouve, elle est ma petite amie. Ou même ma femme. Comment savoir, puisque je ne me souviens de rien ? Et elle refuserait certainement de continuer à entretenir une relation avec moi rien qu'à l'idée que cette femme puisse être mon épouse. Et je n'ai pas envie de perdre Sophie pour une inconnue.

L'idée de me rendre à Paris, à l'adresse mentionnée sur mon passeport, me traverse l'esprit. Ainsi, je serais peut-être fixé sur ce point. Mais, si je me fie à mes toutes premières notes, je n'ai rien écrit concernant cette jeune femme. Si elle était ma petite amie ou mon épouse, il me semble que j'en aurai dit quelques mots. J'en conclus que cette femme n'est rien pour moi. Ce n'est peut-être qu'un souvenir ancien. Une personne que j'ai connue dans mon adolescence. Ou une photo d'un magazine. Je n'ai pas envie de me prendre la tête avec ça.

Sophie me retrouve vers 19H00 sur la place. Elle a pu quitter son travail plus tôt que prévu. Je suis heureux qu'elle soit là. Elle ne me dit rien d'hier soir. Elle est intelligente. Il est inutile de ressasser les problèmes, en particulier quand il n'y a pas de solution.

Nous nous rendons sur-le-champ dans son appartement. Elle me dit qu'il y a de quoi manger chez elle. Et que si je ne suis pas trop difficile, elle m'invite.

Une fois chez elle, elle se rend dans la cuisine et me demande si je veux bien l'aider. Elle me propose de mettre deux couverts et de nous servir un verre de Côtes-du-Rhône pour apéritif. J'acquiesce. Je mets d'abord un disque. Pas Ferré. Je choisis un album de King Crimson : "In the Court of the Crimson King" à cause de la pochette que je trouve très colorée et intéressante.

Puis tout s'est déroulé très vite. Nous nous sommes retrouvés dans son lit un peu après neuf heures, sans avoir pris le temps de débarrasser les couverts ni de faire la vaisselle. Et la jeune femme d'hier n'est pas revenue.

Dimanche 11 juin 1972

J'ai passé toute la nuit avec Sophie. Dans son appartement. Nous nous sommes aimés jusqu'à l'aube. J'avoue avoir eu peur de me réveiller amnésique. De ne pas la reconnaître et de ne pas me reconnaître non plus. Et de fait, j'ai mis du temps à m'endormir. J'écoutais son souffle léger pendant son sommeil.

Tous mes souvenirs sont intacts, du moins, tous ceux depuis que je connais Sophie. Et ce constat me rassure. C'est la première fois que je passe toute une nuit avec elle. J'ai l'impression qu'on est un véritable couple.

Je n'ai rien écrit des journées de vendredi et samedi. Il ne s'est rien passé de spécial en dehors du fait que Sophie était libre le samedi à partir de midi. Nous avons pris sa voiture

et sommes allés voir « L'aventure, c'est l'aventure », un film de Claude Lelouch, dans un cinéma en Avignon. C'était un film assez amusant, avec Aldo Maccione et sa façon particulière de marcher pour attirer le regard des filles. Puis nous nous sommes baladés en ville, une petite heure.

Ce dimanche, il n'est pas loin de midi. Nous projetons de préparer un pique-nique et de passer le reste de la journée sur les bords de l'Ouvèze. Nous profitons du beau temps. Il n'y a pas grand monde, et nous trouvons un petit coin tranquille. Nous bavardons de tout et de rien. Puis Sophie évoque la possibilité que je quitte l'hôtel pour m'installer chez elle. Je ne suis pas surpris par sa proposition. À vrai dire, je m'y attendais.

Bien sûr, je suis ravi. Mais je n'ose lui dire que je n'ai pas de souvenir de mon passé. Je n'ai pas envie de raconter ma rencontre avec le notaire d'Avignon. Je n'ai pas envie de lui parler de ce Charles-Hubert Vendôme (que je ne connais pas, même si le notaire prétend que celui-ci n'est autre que moi-même) et de ses instructions. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai le sentiment de m'être enfui d'un autre monde. Un monde qui me retenait prisonnier. Je ne sais pas comment cette évasion s'est déroulée, mais je ne veux pas que ce passé me rattrape. Si j'ai été Charles-Hubert Vendôme, ce fut sans doute une erreur. À présent, je suis Joseph Conrad. J'ai des papiers en règle, un peu d'argent. J'ai de quoi voir venir. Et Sophie m'offre de vivre chez elle. Je l'aime et elle m'aime. Pourquoi chercher des complications ? Si un jour je rencontrais une personne de cet autre monde, alors j'aviserais. Mais, dans l'immédiat, je ne veux pas y penser. Je veux juste vivre au jour le jour.

Alors, je lui demande si elle est vraiment sûre de vouloir vivre avec moi. Si elle n'a pas peur, alors qu'elle ne me connaît pas. Elle me répond qu'elle n'a jamais été aussi sûre d'elle de toute son existence. Mais elle ajoute que si j'ai quelque chose à lui dire d'important sur moi et qu'elle ignore, alors c'est le moment ou jamais. Que pourrais-je lui dire d'important me concernant, quand j'ignore qui je suis ? Alors, je lui assure simplement que je veux vivre au présent avec elle. Que je n'ai aucune famille proche que je connaisse. Que mon passé est passé et qu'il n'en reste pas de traces. Je lui mens quand je lui dis que mes parents sont morts dans un accident de la circulation quand j'étais jeune, mais c'est peut-être vrai. Alors, c'est juste un demi-mensonge. J'ajoute que si j'étais venu ici pour retrouver mes racines, je sais maintenant que je les ai trouvées et qu'elles ne sont pas autre chose que ce que je vis avec elle en ce moment. Elle hoche la tête comme si elle me comprenait. Je ne suis pas certain que ce soit le cas. Mais qui peut comprendre ce qui nous arrive ? On ne ment pas vraiment, quand on ignore la vérité. On commet simplement une erreur.

Sophie leva les yeux du journal. Elle essuya les larmes qui inondaient son visage et se moucha. Elle était dans la plus extrême confusion. Elle se souvint de ce dimanche, quand elle lui avait proposé de vivre ensemble. Pourquoi ne lui avait-il pas dit tout simplement la vérité ? Qu'il ne se souvenait de rien ? Cela n'aurait rien changé pour elle. Pas son amour, en tout cas. Bien sûr, elle se serait posé des questions sur son passé et aurait probablement insisté pour l'aider à retrouver la mémoire. En tout cas, elle aurait cherché à savoir qui il était, car on ne « tombe pas de la lune », comme elle disait. Cela dit, elle était incapable de lui en vouloir. Elle avait toujours su, au fond d'elle-même, que Joseph ne pouvait sortir du néant. Elle savait que Joseph avait une histoire et qu'elle n'avait jamais vraiment voulu la connaître. Quand il

lui avait dit que son passé était passé et qu'il voulait vivre au présent, elle avait accepté. Et si elle avait accepté, c'était parce qu'elle ne voulait pas savoir. C'était parce que ça l'arrangeait bien, au fond, qu'il n'ait personne d'autre qu'elle dans sa vie. Ainsi, elle pouvait l'avoir à elle toute seule. Personne ne viendrait le chercher là où il était.

Qu'allait-elle découvrir en poursuivant la lecture de ce journal ? Cette jeune femme dont le visage lui était apparu lors de leur première sortie l'avait-elle retrouvé ? Elle repensa à ce que lui avait dit Servantes lors de sa déposition, en septembre : « *Il existe un tas de raisons qui peuvent pousser un homme à fuir.* ». Elle n'y avait pas cru. Elle n'y avait pas cru parce qu'elle avait refusé d'écouter ce que le tréfonds de sa conscience lui disait. C'était d'ailleurs ce tréfonds de la conscience qui l'avait poussée à ajouter, alors qu'elle se pensait si sûre d'elle : « *Si tu as quelque chose à me dire d'important sur toi et que j'ignore, alors c'est le moment ou jamais* ».

Son bébé bougea dans son ventre et elle sentit un élancement douloureux. Elle porta les mains sur la zone sensible, mais la douleur ne passait pas. Elle se leva, fit quelques pas prudents jusqu'au salon et s'allongea sur le canapé. Elle s'efforça de se détendre, de penser au petit être qui bougeait en elle et qui avait dû ressentir son désarroi. Du bout des doigts, elle dessina des cercles autour du nombril, lentement, doucement. « Tout doux, mon petit Joseph. Tout doux. Ne crains rien. Maman est là. Elle ne t'abandonne pas. D'où que tu viennes, qui que tu sois, je suis là, avec toi. Pour la vie... »

« Quel est mon rôle dans cette histoire ? » avait demandé le colonel Philippe de Rossi.

Lyon-Ville remit de la lumière dans la pièce. Le temps que tout le monde s'accoutume à la luminosité, il tourna son regard vers le général Lagarde. Ce dernier se tenait voûté, les coudes sur la table, le menton posé sur les doigts repliés de sa main droite. Les yeux dans le vague, il semblait pensif, comme s'il cherchait les mots pour répondre aux interrogations du colonel. Puis il prit une grande inspiration et se redressa sur son siège, l'air décidé. Les quatre autres le regardaient, suspendus à ses lèvres. Il prit enfin la parole, orientant son regard vers de Rossi :

— Je pense qu'il faut commencer par le commencement. Sinon, vous n'allez rien comprendre... Le professeur Klein vous a dit que cet organisme vivant vient de Li581g. C'est le début de l'histoire. Comme vous le savez sans doute, le Département d'Etudes Spatiales a réalisé un certain nombre de campagnes de reconnaissance sur cette planète. Ces voyages sur Li581g ont fait la Une de l'actualité, il y a quelques années. Depuis, ils se sont banalisés, et l'intérêt des médias pour ces opérations s'est éteint par la même occasion. Mais, pour en venir au fait, nous pensions depuis longtemps – en réalité, depuis que nous avons colonisé Li581d – que notre planète voisine pouvait être habitée. La raison étant qu'elle présente une atmosphère capable d'abriter la vie, à l'instar de Li581d. Si l'Arche s'est orientée vers Li581d en premier lieu, c'est parce que l'existence même de sa sœur, Li581g, n'était pas prouvée depuis la Terre. C'est seulement quand l'Arche a approché, puis pénétré le système Libræ-581, que l'on a pu constater son existence. De fait, notre planète voisine est devenue l'objet de plusieurs voyages spatiaux au cours desquels nous avons réalisé un grand nombre d'expériences mais aussi d'investigations sur son sol. Nous connaissons bien sa composition. C'est à l'occasion d'une de ces investigations, il y a de ça environ cinq ans en base terrestre, qu'on a détecté, par hasard, d'étranges rayonnements sur les radars de contrôle équipant nos navettes. Ce n'étaient pas des signaux habituels, tels ceux émis par les roches fossiles peuplant les planètes voisines ou des pulsations métronomiques de quelques étoiles lointaines. C'était une sorte de murmure ; des mots incompréhensibles, parce qu'étouffés par une épaisse couche de matière très dense. Ils émanaient d'un point précis d'une zone désertique où l'on ne distinguait à l'œil nu, depuis nos hublots, rien d'autre que des franges de dunes de cendres grisâtres. Contrairement au ciel de Li581d au-dessus de la zone habitée, celui de Li581g était découvert et Libræ déversait sur le sol une lumière froide. L'endroit ressemblait à un désert de sable fin, comme il en existait sur la Terre. Mais la couleur grise dominante des cendres faisait davantage penser à un sol lunaire, tel que devait l'être celui du satellite naturel de la Terre, englouti comme cette dernière dans la géante rouge. Nous nous sommes approchés au plus près de l'origine des rayonnements et nous sommes posés. Et c'est là, sous quelques centimètres de poussière à peine, que nous avons découvert la calotte sphérique d'un objet inconnu. D'après la mesure du rayon de courbure, l'objet devait dépasser les cinquante mètres de diamètre. L'analyse chimique de sa couche externe a montré qu'il était composé d'un mélange étrangement agencé de matières organiques et métalliques. Nous n'avions jamais observé pareille composition nulle part, ni dans la nature, ni dans la littérature scientifique.

Comment cette... chose était-elle arrivée là ? Nous n'en avons aucune idée. Le sol alentour ne présentait aucune trace d'impact ancien. Au contraire, la sphère paraissait avoir été recouverte progressivement par les sédiments de poussière, comme si elle était là depuis l'origine ; depuis que Li581g existe. Par mesures densitométriques, nous avons constaté que sa structure n'était pas homogène. Il existait en son centre une sorte de chambre spacieuse. Nous avons alors foré la matière sur plusieurs mètres et sommes descendus à l'intérieur de la sphère, jusqu'à atteindre finalement ce qui devait s'avérer être une sorte de sanctuaire – ou crypte – abritant exactement vingt-trois sarcophages. Nous n'en croyions pas nos yeux. Nous étions pareils à ces archéologues des temps jadis, sur la Terre, découvrant les tombeaux des pharaons dans les pyramides de la lointaine Egypte. Nous étions pris d'une sorte d'ivresse des profondeurs, enfouis dans le tréfonds d'une mémoire disparue. C'était absolument magnifique ! »

« Puis nous avons procédé à des fouilles poussées. Nous nous sommes aperçus que les rayonnements détectés sur nos radars émanaient en réalité des sarcophages eux-mêmes. C'est en atteignant la crypte que nous avons pu l'établir formellement. Le signal était bien plus fort et plus précis à ce niveau. Les vingt-trois sarcophages étaient en parfait état et alignés de part et d'autre d'un cube métallique. Cet objet curieux, de deux mètres de côtés, s'avéra après examen minutieux être une sorte de robot d'un modèle terrestre très ancien, mais structuré d'une étrange manière : ses circuits électroniques n'étaient pas connectés selon une logique booléenne. Que venait faire cet objet hétéroclite dans ce milieu d'un autre monde ? Comment un engin venu de la Terre, à une époque où la robotique et l'informatique en étaient encore à leurs balbutiements, pouvait-il se retrouver en pareil lieu ? C'était totalement incompréhensible ! »

« Les sarcophages étaient fermés hermétiquement et, vu par transparence, puisque leurs faces étaient vitrées, l'intérieur était envahi par des milliers de fins tentacules similaires à ceux que vous avez vu évoluer sur la vidéo, quand le couvercle s'est refermé sur le cobaye. On ne voyait rien d'autre que ces enchevêtrements fibreux, denses et d'aspect métallique. En mettant le robot sous tension, la face supérieure du cube s'est ouverte automatiquement et nous avons découvert à l'intérieur un processeur à bandes magnétiques, couplé à un écran cathodique et à un clavier alphanumérique. Le moniteur affichait un certain nombre de programmes de commandes à effectuer écrits dans une police matricielle de glyphes semblables à nos signes typographiques, ce qui plaidait pour l'origine terrestre du robot. C'est ainsi que nous avons provoqué assez simplement l'ouverture du premier sarcophage. »

« Et c'est à ce moment-là, à notre grand étonnement, que nous avons découvert que le sarcophage était vivant. D'abord, les tentacules se sont rétractés vers les arêtes du parallélépipède. Le couvercle s'est ensuite ouvert. À l'intérieur, plongée dans un liquide bleu turquoise et visqueux, une créature se trouvait allongée, immobile et comme endormie. À cause de lents mouvements perceptibles de son torse, nous savions qu'elle respirait. Nous étions subjugués. Elle ressemblait à une statue d'un dieu de la Grèce Antique, telle qu'on en voit exposées dans le Musée de l'Exode Final. Un dieu au corps athlétique, aux muscles puissants et aux proportions parfaites, avec un sexe d'homme. La créature mesurait plus de deux mètres et devait peser au moins cent cinquante kilos. Sa peau était glabre, lisse et de la pâleur du marbre. Fait étrange, cette chose avait bien une tête humaine, mais son visage était

absolument lisse. Il n’y avait ni yeux, ni oreilles, ni bouche, ni nez... Pourtant, nous en étions certains, la créature nous voyait et nous entendait. Soudain, tandis que nous l’observions interdits, ébahis tant par son étrangeté surnaturelle que par sa beauté, elle s’est assise dans le sarcophage. Puis elle s’est levée lentement. De son corps musclé suintait cette humeur visqueuse d’où elle émergeait. À ce moment, nous avons réalisé qu’elle possédait un évent à la base de la nuque, tel un cétacé. Cet organe devait sans doute lui servir à respirer. Nous n’avions jamais rien vu de pareil. La créature n’appartenait pas à notre monde, mais paraissait pourtant tellement... humaine. Oui, humaine est le mot. Bien que privée d’yeux, elle nous regardait, cherchant sans doute à comprendre qui nous étions et ce que nous faisons là, à l’observer. »

« Puis brusquement, sans qu’aucun signe ne le laisse prévoir, au bout de quelques instants – quelques secondes, en fait –, son corps s’est couvert de craquelures et s’est effondré sur lui-même. Et là, à notre totale stupéfaction, alors qu’il ne restait plus rien de la chose que des particules de poussière en suspension, un homme se trouvait debout à la même place. Plus petit. Un mètre quatre-vingts, ou à peine plus. Un homme ordinaire. Avec des yeux, une bouche, un nez... totalement nu. Et cet homme – cet homme qui s’était substitué à cette créature étrange – n’était autre que notre cobaye. »

De Rossi écarquilla les yeux d’étonnement. Lagarde resta un instant en silence à l’observer. Il s’attendait à ce que le colonel réagisse, mais aucun son ne sortait de la bouche de ce dernier. Alors, le général continua :

« Nous avons naturellement supposé que la créature devait être une sorte de chrysalide. Une protection de type placentaire, si vous préférez. Mais il ne restait rien d’elle, sinon quelques traces de carbone dans l’air ambiant. »

« Bien sûr, l’homme fut maintenu en quarantaine, le temps de faire toutes les analyses toxicologiques. Nous l’avons examiné sous toutes les coutures. Après un scanner crânien, nous avons compris que les rayonnements reçus sur nos radars provenaient d’une excroissance située sur la face antérieure de l’hypothalamus. Le cobaye n’étant pas le seul à émettre ces rayonnements, nous avons alors décidé d’ouvrir trois autres sarcophages, au hasard. Ils contenaient deux hommes et une femme. Eux aussi apparurent de la même façon. À partir d’une chrysalide. Nous avons évidemment procédé à différents examens cliniques et en particulier à des mesures de datation. Tous les examens ont montré que le cobaye, comme ses trois congénères, était âgé de plus de trois mille cinq cents ans en base terrestre. »

Cette fois, de Rossi réagit. Il interrompit le général :

— Voulez-vous dire que ces individus sont restés enfermés tout ce temps-là dans leur aquarium ?

— Nous n’en savons rien, mais c’est vraisemblable. Trois individus, dont la femme, avaient sensiblement le même âge apparent, c’est-à-dire la trentaine. Le quatrième, plus âgé, paraissait avoir le double environ. Une hypothèse est que l’Arche n’était pas le premier vaisseau spatial d’origine terrestre à pénétrer dans le système Libræ-581. Un précédent vaisseau est parvenu à pénétrer dans ce système au moins cent cinquante ans plus tôt et se poser sur Li581g. Toujours selon cette hypothèse, une civilisation se serait alors peut-être développée sur cette planète, mais n’aurait pas survécu à un cataclysme ou à une guerre. Ou une autre calamité encore. Impossible à dire... »

— Avez-vous trouvé des traces de cette civilisation, en dehors de ce... sanctuaire ?

— Non, aucune. Ce que nous constatons, en revanche, c'est que cette hypothétique civilisation était bien plus avancée, au plan technologique, que la nôtre. Et cela malgré l'apparence rustique du robot. Du moins, nous savons que les excroissances cérébrales sont des sortes d'implants neuronaux bien plus sophistiqués que les nôtres. Et ces sarcophages sont peut-être l'explication de cette avancée technologique.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que nos implants sont limités au système Libræ-581, comme vous le savez, puisque vous êtes à l'origine de leur développement. Ils ne peuvent détecter des informations émanant d'un système extérieur à Libræ-581, ni émettre au-delà de ce système. Et la triangulation de ces implants repose sur un dispositif d'émissions et de réceptions d'ondes via nos satellites. Or, les implants greffés sur les individus dans les sarcophages sont capables de projeter des informations bien plus loin que le système Libræ-581 et d'en recevoir de la même façon. Par ailleurs, ils fonctionnent en parfaite symbiose avec le sarcophage. Autrement dit, l'implant et le sarcophage sont les deux faces d'une même pièce. Et leur pouvoir est énorme. Proprement prodigieux. De fait, nous avons pu détecter, sur l'implant du cobaye, un flux d'informations circulant dans les deux sens, entre Li581d et la Terre, c'est-à-dire, sur une distance de plus de vingt années-lumière. Et, fait extraordinaire, avec conservation des données temporelles reformulées en temps réel...

— Venant de la Terre... avec conservation des données en temps réel, répéta machinalement de Rossi. Ne s'agissait-il pas plutôt de vieux souvenirs activés ?

— Je vois ce que vous voulez dire, et c'est ce que nous pensions au début, étant donné l'âge réel des individus, mais des informations ultérieures, que l'on vous donnera en temps utile, nous prouvent qu'il ne s'agissait pas de souvenirs...

Lagarde laissa sa phrase en suspens, s'attendant à ce que de Rossi rebondisse sur ses mots, mais ce dernier lui fit signe de poursuivre.

« Bien. Je vais passer plus rapidement sur la suite des évènements... ». Il s'éclaircit la voix, se servit un verre d'eau qu'il avala d'un trait et poursuivit : « Nous avons décidé de ne pas rendre publique la découverte du sanctuaire. Nous voulions d'abord être certains de connaître l'origine des sarcophages mais aussi ce qu'ils étaient vraiment, ce à quoi ils servaient, et s'ils présentaient un danger pour la population. Notre hypothèse d'une civilisation ayant débarqué sur Li581g cent cinquante ans avant que l'Arche ne se pose sur Li581d était séduisante, mais nous voulions des preuves. Nous avons reproduit, sur Li581d, un espace qui ressemble au sanctuaire puis y avons transporté les quatre sarcophages et les hommes qu'ils contenaient pour tenter d'en savoir plus sur eux. Nous avons laissé les autres sarcophages sur place, dans la sphère, puis refermé le sanctuaire. Il s'est avéré que les quatre individus parlaient notre langue couramment. Cela prouvait au moins qu'ils possédaient notre culture, et pouvait accréditer la thèse qu'ils étaient, sinon des contemporains des derniers humains sur Terre, du moins d'une période terrestre proche de l'Exode Final. Mais cette thèse ne tenait finalement pas vraiment la route, car si un vaisseau se déplaçant à la vitesse de l'Arche et venant de Terre avait atterri sur Li581g cent cinquante ans plus tôt, cela signifierait nécessairement qu'il soit parti de la Terre ou de ses environs cent cinquante ans avant l'Exode. Or, il n'existe aucune trace historique d'un tel vaisseau. On pourrait objecter que sa

construction et son départ ont peut-être été tenus secrets, mais c'est difficile à soutenir. De plus, la technologie n'était pas encore au point, à cette époque. Certes, il y a ce robot doté d'un processeur très rustique, mais ça ne prouve rien, d'autant que sa construction selon un modèle non booléen est unique : elle n'est mentionnée nulle part dans la littérature scientifique ou technologique des vingtième et vingt et unième siècles. »

« Quoi qu'il en soit, les quatre individus appartenaient certainement au genre humain, les tests ADN l'ont démontré. Et il n'y a aucune raison de penser que les autres, ceux que nous avons laissés enfermés dans leur sanctuaire, soient différents. En revanche, les sarcophages constituent en eux-mêmes une véritable énigme quant à leur origine. Leur structure moléculaire n'est pas terrestre. Mais nous ne savons pas d'où ils viennent. Peut-être de Li581g, mais, si c'était le cas, nous en aurions probablement trouvé d'autres, ailleurs sur cette planète. Or, comme je vous l'ai dit, nous n'avons découvert qu'une seule sphère. S'il y en a d'autres, elles sont indétectables par nos radars, pourtant ouverts sur un très large spectre. Soit parce qu'elles sont vides, soit parce que les êtres qu'elles contiennent n'ont pas survécu. Tout est possible, bien sûr, mais nous penchons pour l'hypothèse d'une seule sphère. On a alors supposé – et c'est une hypothèse bien plus vraisemblable que la précédente – qu'ils n'étaient pas les restes d'une civilisation disparue, mais qu'ils faisaient partie de l'Exode et qu'ils ont été abandonnés sur Li581g par les habitants de l'Arche eux-mêmes. Toute trace de leur existence aurait été volontairement effacée des archives, afin qu'il n'en reste rien. Ils auraient été ainsi largués depuis le vaisseau avant l'atterrissage sur Li581d. Si tel est le cas, alors cela pourrait signifier que ces êtres représentaient un danger potentiel sérieux pour notre civilisation. On ne se débarrasse pas d'êtres humains et d'organismes vivants intelligents s'il n'y a pas de raisons graves et valables à cela. Vous imaginez donc que, dans ces conditions, nous ne pouvions rendre publique cette découverte sans approfondir nos recherches et tout sécuriser. »

Le général marqua un temps d'arrêt pour se servir un autre verre d'eau. Il le but lentement cette fois, prenant tout son temps, comme s'il réfléchissait à ce qu'il allait ajouter. Puis il reposa son verre vide et poursuivit :

« Peu de temps après leur arrivée sur Li581d, les quatre individus ont développé un comportement étrange. Ils ont d'abord montré quelques signes d'agitation. Ils paraissaient sur leurs gardes, méfiants envers nous. Nous avons tenté de les rassurer en essayant de dialoguer avec eux, mais ils ne se montraient pas très coopératifs sur ce plan. Ils préféraient garder le silence, plutôt que de nous faire part de leur malaise éventuel. Manifestement, ils ne nous appréciaient pas ou, plus exactement, n'appréciaient pas le traitement que nous leur imposions. Pourtant, ils n'étaient pas, à proprement parler, des prisonniers. S'ils n'avaient pas le droit de quitter la base, puisqu'ils y étaient tenus en quarantaine, ils pouvaient se déplacer librement à l'intérieur de celle-ci, se rendre à la médiathèque, regarder la télévision et même nager dans la piscine... Ils n'étaient pas menottés, et leurs gardiens étaient avant tout des accompagnateurs ou des infirmiers. Évidemment, une équipe de scientifiques les étudiait, mais les examens n'étaient pas pénibles pour eux, et ils ne s'y soumettaient que s'ils étaient d'accord. Ils ne subissaient aucune contrainte physique. »

« Nous avons découvert, en les observant, qu'ils avaient aussi la possibilité de communiquer autrement que par le langage parlé. Nous avons pensé qu'ils pouvaient utiliser

la télépathie grâce à leurs implants spéciaux. Nous étions vigilants à cause de cela, car nous ne savions pas quels usages ils pouvaient faire de cette particularité, mais nous n'étions pas vraiment inquiets et n'imaginions pas qu'ils pouvaient se montrer agressifs. »

« Mais un jour, alors qu'un de nos gardes leur apportait leurs plateaux-repas individuels dans le réfectoire, ils se sont violemment jetés sur lui et l'ont immobilisé pour, en définitive, s'en servir comme otage. C'est à cette occasion que nous avons découvert, à notre grande stupéfaction, qu'ils étaient armés de grenades offensives et de pistolets. Normalement, le local des armes et des munitions était bien gardé et tenu fermé. Mais ils ont réussi – nous ignorons de quelle façon, vraisemblablement grâce à leurs implants capables de pirater nos serveurs –, non seulement à tromper notre système de surveillance, mais également à s'introduire à l'intérieur sans déclencher le signal d'alarme. »

« Dès que nous avons pris connaissance de leur forfait, nous avons fermé toutes les issues et leur avons demandé de libérer le garde et de rendre les armes sur-le-champ. Ce fut le cobaye qui prit la parole. Peut-être était-il leur chef ? Il s'exprimait avec autorité, en tout cas. Il nous dit que si nous voulions revoir l'otage vivant, nous devions leur rendre leur liberté. Bien évidemment, dans ce genre de situation, la procédure est de négocier. Nous lui avons répondu que nous ne pouvions accéder à leur revendication s'ils ne relâchaient pas notre homme d'abord, et que cette condition était sans appel. »

« La situation était bloquée. Ils ont bien entendu refusé de libérer l'otage. C'était leur monnaie d'échange, et ils ne nous faisaient pas confiance. À ce stade des négociations, nous ne savions pas vraiment quoi faire sinon attendre que les choses évoluent. Nous savions que c'était dangereux pour notre homme, mais nous n'avions pas le choix. Le temps passait avec une incroyable lenteur. Et ils perdaient patience. Ils sont devenus alors de plus en plus nerveux et de plus en plus agressifs. Ils ont commencé par frapper le garde à la tête, à coups de crosse. Le cobaye criait qu'ils n'hésiteraient pas à le tuer si nous refusions de les libérer. »

« Alors, pour essayer de gagner un peu de temps et tenter d'en savoir davantage, nous leur avons demandé ce qu'ils comptaient faire, une fois libres. Nous savions qu'ils ne trouveraient aucun endroit sur Li581d où aller et qu'ils en avaient conscience. En réalité, nous nous doutions qu'ils voulaient retourner sur Li581g. Mais pour quoi faire ? Probablement réveiller leurs dix-neuf autres congénères. C'était tout à fait vraisemblable. Y compris qu'ils se servent ensuite de la sphère comme d'une arme contre nous, en l'envoyant par exemple s'écraser sur notre planète. Nous savions qu'elle était là depuis très longtemps, au moins cent cinquante ans, mais aussi qu'elle n'était pas endémique de Li581g, et qu'on pouvait donc la déplacer. Peut-être savaient-ils la piloter ? Nous n'avions aucune certitude, mais nous ne pouvions négliger ce risque. Bien sûr, cela supposait qu'on mette d'abord une navette spatiale à leur disposition pour qu'ils puissent retourner sur place. Mais ils n'avaient rien demandé de tel. En fait, ils n'avaient évoqué à aucun moment la question des moyens que nous devrions mettre à leur disposition si nous acceptions de les libérer. Nous étions, en réalité, dans le flou total et forcés de conjecturer le pire. Nous n'avons pas obtenu de réponse claire à notre question sur leurs intentions, une fois libres. Le cobaye a simplement rétorqué que nous les avions extraits de leur univers et qu'ils devaient impérativement y retourner. Que nous n'avions aucun droit de nous y opposer. »

« Bien sûr, nous comprenions la logique de leurs revendications et leur avons promis qu'ils retourneraient d'où ils venaient. Mais seulement une fois que nous saurions qui ils étaient, comment ils s'étaient trouvés dans cette sphère et dans ces sarcophages extraterrestres, et surtout, quand nous aurions l'assurance qu'ils ne représentaient aucun danger pour notre civilisation. Nous avons ajouté que cela irait d'autant plus vite pour eux qu'ils collaboreraient en nous apportant les réponses aux questions que nous nous posions, et – cela allait de soi – qu'ils libèreraient préalablement l'otage et rendraient les armes. Ils sont restés quelques instants, plusieurs minutes, à étudier notre proposition. Ils conversaient sans doute dans leur langage télépathique, car nous n'entendions rien de ce qu'ils se disaient. Nous pensions qu'ils allaient accepter, mais leur comportement devenait de plus en plus agité. Puis, tout à coup, ils se sont énervés. Ils ont jeté une grenade offensive dans notre direction et ont tiré, à plusieurs reprises, sur notre garde, le criblant de balles. »

« Nous avons évidemment riposté sans attendre. La bataille fut très rude. Durant l'affrontement – qui ne dura que quelques minutes tant il était intense –, neuf autres de nos hommes furent tués, la plupart par des grenades offensives. Ce qui porta à dix le nombre de nos pertes. Mais la femme et les deux hommes sortis les derniers de leur sarcophage subirent le même sort, lors des échanges de tirs. Le survivant – le cobaye, donc – s'est rendu quand il a réalisé qu'il ne pouvait pas s'en sortir tout seul. Par chance pour lui, il n'avait pas été touché. »

« Nous l'avons, bien sûr, mis aux arrêts. Nous l'avons interrogé disons... fermement sur les raisons qui les ont poussés à tirer les premiers alors que tout pouvait encore s'arranger, mais sans résultat. Il n'a rien dit. C'est là que nous avons commencé à émettre l'hypothèse qu'il ne pouvait s'agir que de prisonniers dangereux qui projetaient de s'échapper et de nous détruire, qui sait. Quelles raisons à son silence sinon ? Et cela coïncidait avec notre idée qu'ils avaient été enfermés dans les sarcophages puis largués sur Li518g par les habitants de l'Arche. Par mesure de sécurité. »

Lagarde conclut là son récit. Son corps se détendit et il se laissa aller dans son fauteuil, attendant une éventuelle réaction du colonel.

— Des prisonniers dangereux, bannis de l'Arche par mesure de sécurité, reprit de Rossi lentement, comme s'il réfléchissait à voix haute. Je comprends donc pourquoi le cobaye est apparu sanglé, dans votre vidéo... Mais comment expliquez-vous qu'ils aient quelques cent cinquante ans de plus que les premiers arrivants sur Li581d, s'ils étaient sur l'Arche ?

— C'est une question à laquelle nous n'avons pas de réponse. Il est possible que la sphère ait fait partie du voyage depuis le début. Le robot a été conçu et construit par des hommes. Malgré ses connexions étranges, c'est un robot très rustique, un des tous premiers que l'homme a inventé sur Terre. Cela peut expliquer que la sphère, le robot et les hommes à l'intérieur des sarcophages existaient cent cinquante ans avant l'Exode Final... Mais aucune publication dans les archives n'en fait explicitement mention. Il y a lieu de penser que les décideurs de l'époque ont préféré tenir secrète l'existence de la sphère. Pourquoi ? Nous l'ignorons. Mais nous pouvons penser que s'ils ont souhaité s'en séparer avant de coloniser Li581d, c'était pour la cacher et aussi parce qu'elle est potentiellement dangereuse pour la population civile.

— Ça fait beaucoup d'hypothèses invérifiées. Si vous avez dû ouvrir la sphère en la forant, c'est qu'il n'existait pas de porte d'accès, n'est-ce pas ? Comment, alors, les sarcophages ont-ils été déposés à l'intérieur ? Est-ce que la sphère a été coulée autour d'eux pour les enfouir à jamais ? Par ailleurs, son volume et sa masse sont énormes ! Cette sphère n'a donc pas pu être fabriquée sur Terre et amenée sur l'Arche jusque dans le système Libræ-581 ! C'est impossible et absurde.

— Vous avez sans doute raison, concéda Lagarde. Mais si cette sphère n'est pas venue avec l'Arche, comment a-t-elle pu se trouver sur Li581g, et avec des hommes enfermés à l'intérieur ? Et où la matière pour fabriquer la sphère a-t-elle été prise ?

— Je n'en sais rien, reconnut le Colonel ; il ne m'appartient pas de fournir la réponse. Mais il me paraît plus raisonnable de dire que nous n'en savons rien, plutôt qu'échafauder des hypothèses, excusez-moi, fantaisistes... Vous dites que le survivant n'a pas répondu à l'interrogatoire qui a suivi son arrestation, mais son implant a parlé, non ?

— L'exploration de son implant neuronal n'a rien donné. Il n'est pas de la même nature que le nôtre, comme je vous l'ai dit. Son tissu est biologique. Ces hommes sont peut-être nés avec. Rien ne prouve qu'il ait été ajouté. Il ne stocke pas de données mémorielles. Il fonctionne sur des données actives. Il traite des informations, à l'instar d'un ordinateur ou d'un logiciel. En d'autres termes, il ne contient que des fonctions, mais pas le résultat des opérations.

— Mais alors, à quoi sert-il, cet implant, concrètement ?

— Pour répondre à cette question, je préfère laisser la parole à Klein ou Lyon-Ville.

Les deux professeurs s'interrogèrent du regard pour se mettre d'accord sur qui des deux interviendrait le premier. Après quelques hésitations, ce fut Lyon-Ville qui, commençant par quelques toussotements pour s'éclaircir la voix, prit finalement la parole :

« Pour aller au plus simple, je dirais que cet implant se substitue au cerveau pour certaines fonctions, dans certaines circonstances. Quand l'homme est hors du sarcophage, l'implant est inactif. Il ne sert à rien. Nous pensions qu'il était l'organe de leur langage télépathique, mais ce n'est pas le cas. C'est le cerveau de l'homme qui prend les commandes de A à Z. Mais quand l'homme est immergé dans le sarcophage, ce dernier prend le relais et l'implant projette, dans un univers parallèle, une autre existence. Nous avons réalisé une expérience qui l'atteste à un point tel qu'aucun doute n'est plus possible pour nous quant à la réalité d'univers parallèles. Pour expliquer le fonctionnement de l'implant, on peut, en première approximation, faire référence au modèle tachyonique ou, si vous préférez, aux caractéristiques des nombres complexes. Pour faire court, ces nombres, comme vous le savez, sont à deux dimensions : une réelle et une imaginaire. La composante réelle est en relation avec les faits mesurables, quantifiables, ceux que nous observons au quotidien ; et la composante imaginaire est celle qui confère à ces faits une dimension temporelle. Toutefois, pour ce qui concerne la notion de temps, ici, nous devons abandonner l'idée d'un temps relatif au sens de la relativité générale, laquelle idée se raccorde à la droite des réels comme à une structure de l'espace-temps. De même que nous devons abandonner l'idée d'un temps absolu, au sens newtonien du concept. Il s'agit, de façon très précise, d'un temps imaginaire, non par absence de réalité, mais parce qu'il affecte le réel par projections de « probabilités

d'existences ». L'implant du cobaye a en effet la capacité de changer de repère temporel en se déplaçant sur sa composante imaginaire. Ainsi, il projette, sur la droite des réels, des probabilités d'existences qui ont le statut de la réalité, en ce sens que nous reconnaissons cette réalité. Et cela se produit dès lors que le porteur de l'implant est immergé dans le sarcophage. En d'autres termes, l'immersion dans le sarcophage revient à enfermer le chat de Schrödinger dans sa boîte, avant que nous sachions s'il est vivant ou mort. Il se trouve alors dans un état d'incertitude quantique. La réalité est donc dépendante de ce que nous allons découvrir en ouvrant la boîte ; et ce ne sera jamais qu'une probabilité d'existence. Notre propre réalité est seulement une réalité probable. Et si elle est seulement probable, alors tout ce qui est probable est réel. Aussi incroyable que puisse vous paraître cette explication, c'est pourtant la plus correcte. Nous pouvons vous l'assurer ! »

De Rossi ouvrit grand ses yeux, d'étonnement et fit un signe de la main pour demander à Lyon-Ville de suspendre son discours. « Excusez-moi, dit-il, j'ai du mal à comprendre. Voulez-vous dire que le sarcophage crée un monde parallèle où il projette le cobaye via l'implant ? »

« Oui et non, répondit le professeur. C'est un peu compliqué. Durant cette période, c'est-à-dire quand l'homme se trouve enfermé dans le sarcophage, ses fonctions vitales sont interrompues. Nous pourrions croire le cobaye mort, et d'une certaine façon il l'est, mais d'une autre façon il vit ailleurs, dans le corps de quelqu'un d'autre. Nous pensons, de plus, que le nombre de vies parallèles projetées ne se limite pas nécessairement à une seule. Il est en effet possible – en tout cas, la théorie d'Everett ne s'y oppose pas – que l'implant de chaque porteur plongé dans le sarcophage puisse projeter plusieurs vies, ici ou ailleurs, dans le présent, dans le passé, et peut-être aussi dans le futur. Le temps, à ce niveau, devient extrêmement malléable. Mais, si une telle chose est possible en théorie, il est en revanche impossible que ces vies multiples se rencontrent. Par principe, des parallèles ne se rencontrent jamais. Cependant, tout cela n'a pas été vérifié. Nous n'avons pas de preuves formelles qu'il en soit ainsi. Dans les faits, nous avons seulement la preuve que l'implant du cobaye a projeté un être sur Terre au vingtième siècle. Mais cela ne signifie pas pour autant que cet être sur Terre était notre cobaye. Cela signifie seulement que quelqu'un d'autre a vécu – ou vit encore, puisqu'il s'agit d'un monde parallèle – sur Terre, au vingtième siècle, et que cet autre n'était ou n'est ni notre cobaye ni un autre non plus... »

— Excusez-moi à nouveau, interrompit de Rossi, mais je suis un peu perdu dans vos explications. Vous nous dites, si je vous ai bien compris, qu'une fois que notre homme est plongé dans le sarcophage, il est à la fois mort et vivant, ou bien ni l'un ni l'autre. C'est cela ? Lyon-Ville acquiesça d'un mouvement de tête.

De Rossi poursuivit : « Cependant, nous savons quand même qu'il n'est pas vraiment mort, puisque vous avez réussi à le réveiller. Est-ce exact ? »

« En réalité, dans le sarcophage, et seulement dans le sarcophage, il est dans un état d'incertitude quantique, répondit le professeur. Au sens strict, au sens médical du terme, si vous préférez, ça n'a pas de sens. On pourrait le considérer mort ou vivant, comme dans l'hypothèse du chat de Schrödinger. Mais, comme je vous l'ai dit, l'implant se substitue au cerveau durant cette période. Il existe donc une forme de fonctionnement cérébral qui n'est pas strictement celui du cobaye. Mais il n'y a pas que ça. Le sarcophage se substitue, lui aussi,

aux fonctions vitales de l'homme. Autrement dit, ce n'est plus tout à fait le cobaye qui vit durant cette expérience, mais le sarcophage. Cela étant, il est impossible de dire que l'homme et le sarcophage soient indépendants dans cette situation. Sans l'homme, le sarcophage ne peut rien et, sans le sarcophage, l'homme ne peut rien non plus. Les deux sont donc liés. »

De Rossi fronça les sourcils. Il se passa les doigts sur la mâchoire inférieure et se massa les joues. Lyon-Ville lui donna le temps de formuler une nouvelle question.

— Ce sarcophage, énonça finalement le colonel, devient donc actif quand on plonge l'homme à l'intérieur. C'est une sorte de parasite, non ?

— Il existe une véritable symbiose entre cet organisme et l'être humain, quand ce dernier y est plongé. C'est peut-être une sorte de parasite, en effet. Comment une telle chose a pu se produire, nous n'en savons rien. C'est un fait que nous avons constaté, à chaque fois que nous avons reconduit cette expérience d'immersion. Nous avons plus ou moins compris comment cette symbiose s'opère, mais nous ne savons pas comment ni pourquoi des hommes ont pu se retrouver dans ces sarcophages. Nous pensons qu'il pouvait s'agir d'une expérience faite sur des cobayes humains plongés dans un coma artificiel sur plusieurs siècles, dans un but scientifique. Leur statut de prisonniers dangereux, peut-être même de condamnés à mort, pourrait expliquer pourquoi ce sont eux qui ont été choisis.

— Mais vous n'êtes absolument pas certains qu'ils étaient prisonniers, n'est-ce pas ?

— C'est exact, admit le professeur. Nous n'en sommes pas certains à cent pour cent. Nous avons supposé que c'était le cas en raison de leur comportement agressif, en dehors du sarcophage, et de leur désir de fuir notre base.

— Le fait qu'ils aient pu être influencés par le sarcophage vous a-t-il traversé l'esprit ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ce dont vous êtes sûr, c'est que les quatre individus sortis des sarcophages étaient dangereux. Soit. Mais vous n'êtes pas certains qu'ils l'étaient avant d'y entrer, trois mille cinq cents ans plus tôt. Autrement dit, ne peut-on supposer que ces individus soient devenus dangereux uniquement parce qu'ils étaient sous l'influence de leurs hôtes, après avoir été immergés ?

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire... Selon vous, il est possible que les sarcophages soient responsables de leur agressivité. Les hommes seraient donc devenus dangereux à cause de l'influence néfaste que les sarcophages auraient exercée sur eux. Est-ce cela ?

— Oui. C'est une idée que je vous soumets. Si vous ne l'avez pas envisagée, il faudrait peut-être la prendre en considération. Non ?

Lyon-Ville interrogea son collègue du regard puis le général. Ce dernier haussa les épaules, d'incertitude. John Reynolds, que de Rossi trouvait antipathique en début de réunion, prit la parole d'autorité :

— À mon avis, si je peux me permettre, ça ne change pas grand-chose au problème qui nous préoccupe dans l'immédiat. Que les hommes soient devenus agressifs et dangereux après avoir été immergés dans les sarcophages ou qu'ils l'aient été auparavant ne

présente aucune espèce d'importance. Nous ne sommes pas là pour évoquer des théories invérifiables...

— Je ne suis pas d'accord, coupa le général. C'est une question importante et qui mérite qu'on s'y arrête. Je comprends que vous soyez pressé de faire avancer le problème qui nous préoccupe – tout comme nous, d'ailleurs –, cependant, l'hypothèse soulevée par de Rossi mérite toute notre attention.

Reynolds fit une moue de mécontentement. « Mon général, je ne remets pas en cause l'intérêt de cette hypothèse. Mais, sauf votre respect, ce n'est pas le but de notre réunion. Nous devons informer le colonel de son rôle et celui-ci, sauf preuve du contraire, ne consiste pas à émettre des hypothèses sur les relations entre l'homme et son hôte. »

Lagarde foudroya le jeune homme du regard, visiblement agacé par son aplomb. Puis, contenant une réaction autoritaire, se tourna vers Lyon-Ville et Klein : « Qu'en pensez-vous, messieurs ? »

Lyon-Ville leva les yeux au ciel et écarta les bras. Il n'avait pas d'avis. Klein prit la parole. « Je pense que Reynolds n'a pas tort. Ce n'est pas une question sur laquelle nous pouvons trancher immédiatement et ce n'est pas l'objet de la réunion. Pour l'instant, rien ne permet d'étayer l'hypothèse d'une emprise du sarcophage sur l'homme. Nous n'avons rien qui prouve que le sarcophage soit doté d'un cerveau ou de quoi que ce soit qui s'y apparente. Aussi, je propose que nous reprenions l'ordre du jour. »

Reynolds paru satisfait de la réponse de Klein. Le Général se tourna vers Lyon-Ville qui acquiesça les propos de son collègue. Puis vers de Rossi, qui s'inclina devant la majorité.

« Bien, admit Lagarde. Nous allons donc poursuivre notre réunion comme prévu. Et sans doute avez-vous raison, il est préférable de s'en tenir là. Je pense que le colonel a bien compris que nous sommes confrontés à un cas similaire au problème posé par l'expérience idéalisée du chat de Schrödinger. Je pense qu'il a compris qu'un tel prodige est possible dès lors que l'homme est plongé dans le sarcophage. Et qu'à partir du moment où il est immergé, son implant lui sert de cerveau et le sarcophage se substitue à son corps. En d'autres termes et pour le dire autrement, l'homme dans le sarcophage n'est pas un être humain mais un extraterrestre. »

« Ce que de Rossi ignore, poursuivit-il, c'est comment nous sommes arrivés à toutes ces conclusions. Pouvez-vous, Reynolds, expliquer au colonel les détails de cette affaire, puisque c'est vous qui avez en charge cet aspect du dossier... »

Reynolds prit une profonde inspiration, joignit les mains et croisa les doigts. Il relâcha son souffle avec lenteur, par le nez, avec un léger bruissement de la gorge. Puis il décroisa lentement les doigts et mit les mains sur les rebords de la table comme pour y prendre appui. Il y avait dans ses gestes quelque chose de grave et presque solennel, qui montrait qu'il prenait son intervention très au sérieux. De Rossi pensa qu'il faisait bien des manières pour introduire son discours. Mais peut-être faisait-il cela inconsciemment. Enfin, Reynolds commença :

« Ce qui n'a pas été dit, affirma-t-il avec un léger trémolo dans la voix, qui trahissait une certaine émotion, c'est que lorsque le cobaye s'est retrouvé seul survivant des quatre après l'affrontement, il n'a pas été agressif envers tous les membres de nos équipes. Il y avait, en effet, parmi les chercheurs qui étudiaient son comportement, un ingénieur avec qui il avait

établi une sorte de lien amical. Une forme de respect mutuel s'était instaurée entre les deux hommes. Le cobaye semblait avoir confiance en lui. Et c'était réciproque. Bien évidemment, ce genre de relation, entre un homme dangereux, responsable de la mort de plusieurs militaires et un ingénieur de nos équipes scientifiques, posait un problème éthique. Ses collègues jasaient. Son éviction du CSA avait même été envisagée par un comité disciplinaire.

»

« Mais, à cette époque, nous ignorions à peu près tout de l'homme, et de la nature du sarcophage qui l'hébergeait. Cet... hôte était d'abord considéré comme une sorte de structure bionique censée assurer la survie d'hommes plongés en hibernation. Le genre de dispositif utile lors de voyages extragalactiques, en quelque sorte... Sa structure moléculaire avait été étudiée, et nous savions qu'elle n'était pas d'origine terrestre, mais nous ignorions tout ou presque de son fonctionnement. La chrysalide devait servir d'enveloppe de protection et de nutrition ; une sorte de placenta. Nous ne savions pas non plus – et ne savons toujours pas – d'où ces organismes peuvent venir. Nous avons donc pensé que nous pourrions exploiter le lien entre notre ingénieur et le cobaye pour tenter d'en savoir plus sur ce dernier et son hôte. Aussi avons-nous demandé à notre chercheur de profiter du capital de confiance que l'homme lui accordait pour lui tirer les vers du nez... »

« Notre ingénieur a accepté de jouer le jeu. En fait, il n'avait pas le choix. Il avait conscience du problème moral que posait sa relation avec le cobaye et du fait qu'elle était inacceptable pour ses collègues et pour l'Armée. C'était donc pour lui une occasion de se racheter, en quelque sorte. Mais c'était aussi parce qu'il pouvait ainsi se sentir important, utile. Il était en effet d'un naturel plutôt effacé, presque timide, avec des difficultés à s'affirmer. Il faisait parfois l'objet de moqueries de la part de ses collègues. Rien de bien méchant, mais il n'appréciait pas leur comportement à son égard. Le cobaye ne le considérait pas ainsi. C'est pourquoi il s'est rapproché de lui. Bref, l'occasion de se faire une bonne réputation et de rehausser son blason auprès de toutes les équipes scientifiques était trop belle pour lui. Mais le malheureux ne savait pas à quoi il allait être confronté. Nous l'ignorions aussi, bien entendu. Nous avons joué à l'apprenti sorcier avec lui. Cependant, nous avons aussi appris beaucoup de choses. Sans le sacrifice involontaire de notre ingénieur, nous n'aurions pas autant avancé dans notre compréhension du système complexe que constituent l'homme et le sarcophage... »

— Quelle était la véritable nature de la relation entre votre scientifique et le cobaye, interrompit le colonel ?

— Difficile à dire... Le cobaye était le seul homme qui semblait lui accorder de l'intérêt. Que quelqu'un s'intéresse à lui, notre ingénieur ne pouvait que l'apprécier. Ça se conçoit, vu qu'il était parfois moqué par ses collègues. En revanche, c'était plus difficile à comprendre pour nous. Au début, nous pensions que c'était parce que notre scientifique le considérait comme un être humain, et non comme un objet de recherche. Souvent, d'ailleurs, notre ingénieur prenait sa défense lors de conversations informelles sur le cobaye, entre les membres du personnel scientifique et technique. Mais, en réalité, tout était calculé, de la part du cobaye. Il avait su détecter la fragilité de notre homme et s'était engouffré dans la brèche.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que le cobaye a profité de la fragilité psychologique de notre ingénieur pour le tromper. La confiance qu'il lui accordait était feinte. Il nous a tous berné. Tout ce que voulait le cobaye, c'était que notre homme l'aide à entrer dans le sarcophage. Il est vrai que depuis que nous l'avions réveillé, avec ses trois autres complices, nous ne l'y avons pas replongé. Nous ne voyions aucune raison de le faire. Pour nous, le sarcophage n'était autre qu'un outil utile pour garder l'homme en hibernation. C'est donc ainsi que nous avons appris qu'en réalité il était bien plus que ça et que le cobaye le savait. D'une certaine façon, c'était aussi une sorte de vaisseau spatial. Bien mieux que ça, d'ailleurs, parce qu'un vaisseau spatial se déplace, soumis au temps et aux contraintes physiques que cela suppose. Alors que le voyage dans le sarcophage se fait dans l'immédiat, c'est-à-dire hors du temps, comme si l'individu à l'intérieur se déplaçait à la vitesse de la lumière, mais sans bouger. Un saut quantique, en quelque sorte. Comme on vous l'a dit, l'homme se réplique ailleurs. Il est projeté ailleurs, dans un autre temps et dans un autre espace.

— Mais ce n'est pas le même homme, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas le même, mais c'est aussi le même, ainsi qu'on vous l'a expliqué. Je sais que ce n'est pas facile à concevoir, mais c'est ainsi. Nous en avons la preuve. En effet, quand notre ingénieur nous a communiqué le désir du cobaye, nous avons cherché à en connaître la raison. Et nous avons demandé à notre homme de la découvrir. Le cobaye lui a raconté une histoire étrange, invraisemblable. Il a dit qu'il voulait se rendre sur Terre pour retrouver ses racines. Qu'il possédait le journal de son ancêtre et savait comment retrouver le manuscrit. Il a ajouté que l'immersion ne durerait pas plus d'une heure. Mais une heure chez nous, dans notre référentiel, c'est une vie entière dans le référentiel du cobaye projeté sur Terre.

« Nous avons du mal à admettre les explications du cobaye, continua Reynolds. D'autant que la Terre n'existe plus depuis longtemps. Nous pensions donc qu'il nous mentait et qu'il avait un plan d'évasion un peu tordu. Contrairement à notre ingénieur, nous n'avons aucune confiance en lui, vous vous en doutez. Mais nous avons besoin d'en avoir le cœur net. Ses intentions n'étaient pas claires, et son discours était bizarre. Cependant, nous n'avons pas de motifs scientifiques valables pour invalider totalement ses propos. Aussi avons-nous accepté de satisfaire son désir, sous la seule condition qu'il accepte de se faire greffer un de nos implants. C'était pour nous alors une garantie suffisante que nous pourrions le localiser, où qu'il se trouve, grâce à son système de géolocalisation, et rapporter des images. De toute manière, il ne pouvait pas refuser, car son statut de prisonnier l'imposait, du fait qu'il s'est rendu coupable de meurtres. Cette option sécuritaire avait d'ailleurs été prise depuis longtemps. Mais, du fait qu'il était sous contrôle renforcé, il n'y avait pas d'urgence à intervenir. »

« Une autre condition à notre accord, que nous n'avons pas révélée au cobaye, était que notre chercheur fasse partie du voyage. Nous possédons, en effet, quatre sarcophages pour un seul cobaye ; trois sont libres, par conséquent. Le problème était que nous n'avons aucune information sur le lieu et l'époque où le cobaye devait se rendre. Si nous avions tenté de le savoir, même avec l'aide de notre ingénieur, le cobaye se serait méfié. Nous avons eu alors l'idée de connecter l'implant de notre homme au nouvel implant du cobaye, moyennant quelques modifications techniques. Ainsi, les déplacements du cobaye pouvaient-ils être

connus de notre ingénieur mais pas réciproquement. Un autre souci était que notre scientifique devait se débrouiller seul, car nos implants n'ont pas la capacité d'émettre des informations en temps réel depuis la Terre, comme vous le savez. »

« Bien entendu, notre ingénieur a eu la trouille, quand nous lui avons dévoilé notre plan. Il n'était pas formé à ce genre de mission. Cependant, nous l'avons rassuré, car l'immersion ne durait qu'une heure. Le cobaye avait, en outre, donné toutes les indications techniques pour réaliser l'opération en toute sécurité puisque nous devons l'immerger. Bien que le spectacle soit impressionnant, comme vous l'avez vu sur la vidéo, cette expérience n'est pas insupportable pour autant. En d'autres termes, elle n'est pas plus difficile qu'une naissance ; d'autant qu'elle se fait sous anesthésie... »

« Le cobaye a donc été immergé suivant la procédure que vous avez vue sur la vidéo et notre chercheur le fut, peu de temps après, suivant le même mode opératoire. La chrysalide ne paraissait pas nécessaire pour cette faible durée d'immersion, d'après les indications du cobaye. Quand nous avons récupéré les deux hommes, une heure plus tard, le cobaye était en parfaite santé... mais ce n'était pas le cas de notre ingénieur. Ce dernier était dans un état de confusion extrême. Il présentait des troubles schizophréniques. Nous pensions que c'était passager, mais à l'heure actuelle il n'est toujours pas sorti d'affaire malgré les antipsychotiques. Nous avons exploré les implants des deux hommes et, grâce aux modélisations visuelles, nous avons pu constater que tous les deux se trouvaient bien sur Terre, et que l'air y était respirable. Aucun signe de cataclysme. Aucun signe de révolte ou de destruction massive. Rien de ce que nous savons des raisons qui ont précipité l'Exode Final. Mais quelque chose nous a échappé dans cette expérience. Les deux implants, celui de notre ingénieur et du cobaye – le dernier que nous lui avons greffé –, avaient très exactement les mêmes informations. Or, d'après le principe d'exclusion, c'est impossible. Ce qui signifie que l'un des deux hommes – notre ingénieur ou le cobaye – a disparu de la circulation, en quelque sorte. Or, étant donné l'état confusionnel de notre chercheur, nous pouvons être certains qu'il s'agit de lui. En d'autres termes, notre scientifique et le cobaye sont actuellement un seul et même homme. Et cet homme, sous les traits de notre ingénieur, est le cobaye. Et le cobaye est évidemment le cobaye. Bien que physiquement distincts, ils sont une seule et même personne. Quant à savoir ce qu'est devenu notre chercheur, le vrai, nous comptons sur vous pour le découvrir... »

De Rossi fronça les sourcils d'étonnement. Il regarda le général pour l'interroger. Ce dernier le fixait, l'air grave. Le colonel détourna les yeux et inclina la tête, l'air pensif.

— Bien. Qu'attendez-vous de moi, exactement ? finit par demander de Rossi.

Reynolds s'apprêta à répondre, mais Lagarde lui fit un signe de la main pour l'interrompre. Il prit la parole :

— Avant de vous expliquer ce que nous attendons de vous, nous devons vous informer d'un fait important et grave, survenu peu de temps après cette expérience.

« Ainsi que le précisait Reynolds, poursuivit le général, notre chercheur présentait des troubles schizophréniques que nous pensions passagers et que nous attribuions à un état de choc, suite à l'expérience d'immersion. Il ne se souvenait pas d'avoir vécu l'expérience, ce qui pouvait être interprété comme une forme d'inhibition protectrice, un blackout. Mais il disait se sentir un autre homme, avec une autre histoire. Cependant, il était incapable de faire

le lien avec ce qu'il avait vécu durant son *voyage*... Il parlait d'un plan, d'un journal qu'il tenait *pour que les choses se passent comme elles devaient se passer*... À l'interrogatoire, il se souvenait en revanche parfaitement de son état civil, de sa famille, de la nature de son travail chez nous... C'était, pour nous, et malgré son état confus, un signe encourageant. Aussi l'avons-nous laissé rentrer comme chaque jour dans sa famille, considérant que tout allait finir par s'arranger. Il a continué à travailler comme d'habitude durant quelque temps, mais hélas, il n'allait pas mieux. Et c'est un euphémisme... Aussi, de désespoir, a-t-il consulté un psychiatre civil. Ce dernier, après examen, a jugé utile de le mettre en arrêt de travail. Mais durant cette période où il était censé se reposer, il en a profité pour assassiner une jeune femme, une professeure d'astrobiologie, une ancienne connaissance, paraît-il, et ce sans la moindre raison apparente. Il s'est acharné sur elle, muni d'un couteau ou d'un objet pointu, avec une rare cruauté. Ça s'est passé au Musée de l'Exode Final, devant dix-sept adolescents, les élèves de la jeune femme assassinée. Peut-être en avez-vous eu connaissance puisque cette affaire a fait la une de l'actualité, il y a quelque temps... »

De Rossi, secoua la tête. Il ne s'intéressait pas particulièrement aux faits divers et ne regardait que très rarement la télé. Le général poursuivit.

« Bien entendu, il a été arrêté. Il était dans un état de confusion totale, bien pire qu'à son retour de l'expérience. Nous l'avons transféré dans une unité de soins psychiatriques de l'Armée, où il est sous surveillance intensive permanente. Nous avons passé au crible son implant pour tenter de comprendre ce qui s'était passé. Et c'est là que nous avons découvert qu'il n'était pas l'auteur de ce crime. Il était acteur, mais l'auteur véritable était le cobaye. Et cela s'est produit très exactement quand le cobaye a été immergé pour la seconde fois, c'est-à-dire la fois où nous l'avons filmé... »

Lagarde se tut et observa les réactions du colonel. Ce dernier le fixait avec attention, puis il détourna le regard vers les autres. Tous avaient l'air absorbé dans leurs pensées respectives, attendant sans doute qu'il réagisse. De Rossi toussota.

— Comment savez-vous qu'il s'agissait du cobaye ?

— D'abord, il n'existait aucune trace mémorielle du crime, sur l'implant de notre ingénieur. Il était vide, comme s'il venait d'être formaté. C'est une chose en principe impossible. Ça ne se fait pas tout seul. Ce qui signifie que la mémoire a été effacée. Mais nous ignorons comment une telle chose a pu se produire, vu que les relevés de programmation sont vierges sur ce point. Autrement dit, ça ne vient pas de chez nous. Ensuite, en analysant la mémoire de l'implant du cobaye, nous avons observé que tous les détails du crime y étaient encodés. Et cela s'est passé durant l'immersion. Il n'y a aucun doute là-dessus.

— N'y aurait-il pas eu manipulation des données à votre insu ?

— Il est toujours possible de manipuler des données, mais cela implique qu'on intervienne directement sur le programme. Pour cela, il faut un code d'accès, et il en reste toujours une trace. Or nous n'avons rien constaté de tel.

— Comment expliquez-vous que le cobaye soit l'auteur d'un crime alors même qu'il ne se trouvait pas sur les lieux ? Feriez-vous plus confiance aux données des implants qu'à la réalité des faits ?

— Nous faisons confiance à la réalité des faits, puisque notre ingénieur est aux arrêts et en observation quasi constante. Il en est l'acteur, c'est certain. Mais nous sommes

obligés de prendre en compte également les faits mémorisés sur l'implant du cobaye. Comment ce dernier pouvait-il voir tout ce qui se passait au Musée, alors qu'il n'y était pas ? La seule explication qui tienne, même si elle heurte notre sens commun, c'est que le cobaye et notre ingénieur soient le même homme. Mais ils peuvent se trouver à des endroits différents pour agir. Un pouvoir d'ubiquité, en quelque sorte.

— Je vois... souffla de Rossi en se massant les tempes. Pourquoi aviez-vous à nouveau immergé le cobaye ?

— Parce que nous devons poursuivre nos recherches scientifiques coûte que coûte. Il nous faut comprendre le moindre détail du fonctionnement du sarcophage, pour être à même de l'exploiter. Avez-vous conscience de ce que nous pourrions faire grâce à cet instrument vivant, si nous savions nous en servir ?

— J'ai surtout conscience qu'il est en train de vous manipuler, et que vous ne savez pas comment vous en sortir. Qu'attendez-vous de moi, en fait ?

Le général déglutit. Il se leva et fit quelques pas dans la pièce. Tous le regardèrent déambuler sans rien dire. Au bout de quelques instants il se tourna vers de Rossi et dit :

— Nous voulons que vous retrouviez notre ingénieur sur Terre. Selon toutes probabilités, c'est là-bas qu'il se trouve. Et le ramener ici, sur Li581d. Pour cela, vous devez pénétrer dans le sarcophage et subir la même expérience que le cobaye et notre homme.

De Rossi secoua la tête, entre incrédulité et désenchantement, puis dessina un vague sourire sur ses lèvres, comme s'il voulait montrer que tout cela était prévisible et risible.

— Bien sûr, souffla-t-il sur un ton ironique. Pourquoi serais-je là, sinon, hein ?... En supposant que j'accepte, qu'est-ce qui vous fait dire que je ramènerai votre homme ?

— Qu'est-ce qui nous le fait dire ? Eh bien, c'est ce qui est écrit dans le journal de notre ingénieur. Vous savez, ce journal qu'il disait tenir *pour que les choses se passent comme elles devaient se passer*. Ce journal existe. Nous l'avons lu. Nous l'avons même soumis à un test de datation. Et, tenez-vous bien, ce document a un peu moins de trois mille cinq cent ans ! Pourtant, malgré cela, il n'est pas plus abîmé que s'il avait été fabriqué aujourd'hui même. Il n'a pas subi d'altération physique apparente. Donc, ce journal existe et indique, sans conteste, que vous vous êtes rendu sur Terre pour retrouver notre ingénieur. En clair, notre ingénieur vous a désigné dans son journal. Cela pourrait n'avoir aucune valeur scientifique et s'apparenter à de la folie, mais si nous admettons que notre ingénieur s'est bien rendu sur Terre – et nous pensons que c'est plus que probable, vu la datation du journal et ce que nous avons retrouvé sur les implants – alors, vous y étiez aussi. Ce qui signifie que vous avez déjà fait une expérience d'immersion, et cette expérience est celle que vous allez accepter à notre demande. Vous ne pouvez donc pas refuser, et ce pour deux raisons. La première est que je vous l'ordonne et que, en tant que militaire, vous me devez obéissance. La deuxième est que si vous étiez sur Terre en même temps que notre ingénieur, alors, cela signifie que vous n'avez aucun choix possible.

De Rossi ouvrait des yeux ronds comme des billes. Il y avait un mélange de frayeur et d'incompréhension dans son regard.

— Avez-vous consulté mon implant pour confirmation ?

— Nous l'avons fait.

- Et alors ?
- À votre avis ?

Cela ne signifiait rien, et de Rossi – tout autant que les autres – le savait. On pouvait trouver n'importe quoi sur les implants, et si Lagarde et ses acolytes avaient voulu encoder sa présence sur Terre en même temps que celle de l'ingénieur, rien n'aurait pu les en empêcher. Mais dans quel but auraient-ils monté une telle machination ?

- Et si je refuse de me soumettre à l'expérience, malgré cela ?
- C'est un risque que je ne peux pas courir.
- Je veux voir ce journal.
- C'est prévu. On vous le remettra lorsque vous quitterez cette pièce.

De Rossi resta un moment interdit. Il observait le général. Celui-ci le toisait avec intensité. Alors le colonel décrocha le regard et se tourna vers les autres. Ces derniers étaient absorbés dans le silence. De Rossi hocha la tête.

— Bien, dit-il. Je ferai comme bon vous semble. Mais avant que l'on me donne les détails précis du travail que j'aurai à accomplir, je souhaiterais interroger votre ingénieur. J'interrogerai aussi le cobaye, même s'il n'y a rien à en tirer.

— Bien sûr, souffla le général. Il n'y a pas de problème. (Il sourit). Je savais que nous pouvions compter sur votre collaboration.

Alice avait peu à peu retrouvé son souffle. Sa volonté de vivre avait repris le dessus quand, plongée dans son cauchemar, elle avait entendu la voix paniquée de Marie – à la vue de son père encadré par les policiers – jointe aux supplications de Julien : « *Respire, maman, je t'en supplie, respire...* ». Elle était revenue pour eux, rien que pour eux, pour les aider à surmonter leur peine, car elle savait qu'ils n'avaient plus qu'elle.

Elle était assise sur le canapé du salon, ses enfants près d'elle, en larmes. Elle les avait pris tendrement dans ses bras, un de chaque côté, pour tenter de les consoler. Et leurs têtes s'étaient réunies, front contre front. Et ils avaient pleuré tout leur saoul, sans retenue, jusqu'à très tard, jusqu'à l'épuisement. Ils s'étaient abandonnés ainsi à leur désespoir, la télé allumée, diffusant le journal en boucle.

Enfin Alice se dégagea doucement et demanda aux enfants d'aller se coucher pour essayer de dormir. Elle, elle ne pourrait pas. Elle leur dit qu'ils pouvaient rester dans leur chambre le temps qu'ils voulaient. Elle préviendrait l'administration du lycée dès la première heure, le lendemain. Julien et Marie obtempérèrent en silence.

Elle éteignit le téléviseur et composa le numéro des services de police pour tenter de savoir où se trouvait Charles-Hubert, et si elle pouvait le voir ou lui parler. On lui passa l'officier de garde qui lui apprit que son époux avait été transféré dans un hôpital psychiatrique militaire sous haute surveillance et qu'il ne serait pas possible pour elle de le voir ni de lui parler avant que le juge n'en donne l'autorisation. Celui-ci n'était pas joignable pour l'heure, mais elle pouvait essayer plus tard dans la matinée, à partir de neuf heures.

Elle essaya d'avoir le juge à plusieurs reprises, en vain. Elle pensa que celui-ci ne voulait pas lui parler ou ne prenait pas le temps de le faire. Alors, elle décida de se rendre au CSA. Charles-Hubert travaillait comme ingénieur dans cette institution militaire et il était sous la surveillance de l'Armée dans un hôpital psychiatrique. Elle savait qu'elle pourrait obtenir des informations en s'adressant directement au responsable, le général Lagarde. Elle l'avait déjà rencontré, de façon tout à fait informelle, à quelques occasions. Il lui avait fait plutôt bonne impression. Elle était certaine qu'il lui donnerait des explications et ferait son possible pour qu'elle soit autorisée à voir Charles-Hubert. Elle écrivit un mot à l'intention des enfants pour les informer de sa décision quand ils se lèveraient, afin qu'ils ne s'inquiètent pas de son absence. Puis, après avoir prévenu le lycée que ses enfants seraient absents pour la journée, voire plus, elle quitta l'appartement pour se rendre à l'arrêt de bus, là où, depuis sa fenêtre, elle avait attendu en vain Charles-Hubert, toute la soirée.

L'air matinal était pluvieux, ce qui avait fraîchi l'atmosphère. La lumière de Libræ ne parvenait pas à pénétrer le plafond dense des nuages et il faisait sombre, presque nuit. Les cumulus s'assemblaient dans un tourment de grondements sourds et menaçants d'orage. Alice se tenait voûtée, les bras serrés contre son ventre. Les lampadaires déversaient des cônes de lumière qui, dans l'air humide, prenaient une teinte d'urine. Son sac dans une main, elle fit signe au chauffeur du bus de s'arrêter. Elle grimpa à l'intérieur. Il y avait peu de monde. Une dizaine de personnes tout au plus. Nul ne fit attention à elle malgré son visage blême et défait. Bien qu'elle fût la femme d'un meurtrier. Mais personne ne la connaissait et elle non plus ne

connaissait personne. Sur Li581d, les gens s'ignoraient le plus souvent. Elle s'assit sur la banquette, tout au fond du car, où il restait des places libres.

Tandis que le paysage se déroulait sous ses yeux, elle commença à s'assoupir.

Le bus traverse un tunnel long de trois kilomètres, et éclairé de néons blafards. À un moment donné, tous les passagers, à l'exception du chauffeur, se tournent vers elle. Mais leurs visages sont lisses comme des coquilles d'œuf et d'une pâleur extrême ; ils n'ont ni yeux, ni nez, ni bouche, ni oreilles ; et pourtant, ils la regardent ! Une attaque de panique enserre sa poitrine jusqu'à la gorge, et elle tente de crier. N'y parvenant pas, elle essaye de se lever pour fuir, mais un poids énorme la maintient sur son siège. Elle étouffe. Quelques secondes plus tard, le car sort du tunnel et s'enfonce dans la lumière pourpre de Libræ. Un cercle de feu se dessine dans le ciel nuageux et se contracte en son centre pour former une boule aussi grosse qu'un poing d'homme. La foudre tombe comme une goutte de pluie enflammée et touche le sol dans un fracas de bombe incendiaire.

Alice sursauta et reprit son souffle avidement, la bouche grande ouverte, tandis que son cœur battait à tout rompre. D'un geste du bras, elle s'essuya le front d'où perlaient des gouttes de sueur glacée. Les passagers, occupés dans leurs pensées, semblaient toujours ignorer sa présence. Elle s'efforça de respirer lentement pour se détendre. La foudre en boule l'avait réveillée de ce cauchemar, mais la réalité qui s'offrait à elle n'était guère plus réjouissante. Elle sentait un fond d'angoisse lui broyer le ventre. Elle fouilla dans son sac et prit un comprimé de Benzomil qu'elle fit fondre sous sa langue. L'effet calmant fut immédiat.

Il fallait à peu près trois quarts d'heure avec un changement pour se rendre en bus depuis l'appartement des Vendôme au CSA. Quand Alice arriva sur place, il était environ 10H30.

Elle se présenta à l'entrée des visiteurs et attendit. C'était une salle de contrôle rectangulaire peinte en blanc des murs au plafond, où des néons alignés déversaient une lumière criarde aveuglante. Une table métallique constituait le seul mobilier. Un garde, portant un revolver dans son étui à la ceinture, vint vers elle. Il la salua et demanda à voir ses documents d'identité. Puis il fouilla son sac à main. Ne trouvant rien de suspect, il l'invita ensuite à entrer et elle se dirigea vers un comptoir d'accueil où un jeune militaire la reçut avec déférence. Elle se présenta et demanda à voir le général Lagarde. Étant données les circonstances, elle pensait que ce dernier ne pouvait refuser de la rencontrer. Hélas pour elle, lui apprit le jeune militaire, le général était en déplacement. Ce dernier n'avait donné aucune information quant à l'heure exacte de son retour. Elle pouvait donc attendre toute une journée pour rien. Elle demanda si elle pouvait rencontrer, à défaut, un responsable qui pourrait la tenir informée de la situation. Le militaire comprenait le désarroi d'Alice. La nouvelle du meurtre commis par son époux avait fait le tour des bureaux. Charles-Hubert n'était pas connu de tout le personnel, mais c'était tout comme et chaque employé se sentait, à des degrés divers, concerné par le drame.

Le militaire saisit le téléphone, composa un numéro et eut un correspondant à qui il exposa les doléances d'Alice. Il hochait la tête tandis que son interlocuteur s'exprimait à l'autre bout du fil. Alice n'entendait pas ce que l'autre disait, mais les traits détendus du militaire lui laissaient supposer qu'elle pourrait avoir un responsable. Puis le militaire raccrocha.

— J'ai eu l'officier supérieur. Il vous propose de rencontrer monsieur John Reynolds. C'est un superviseur du Service d'Investigations des Armées rattaché aux activités du CSA. Il est actuellement dans nos bureaux et, si vous le souhaitez, nous pourrions lui demander de vous recevoir.

Alice hocha la tête en signe d'approbation. Le jeune militaire sourit. Il reprit le combiné téléphonique, composa un numéro et attendit. Quelques secondes plus tard il annonça à l'officier supérieur qu'Alice acceptait de voir Reynolds, si ce dernier était disponible. L'officier prononça quelques mots et le jeune militaire raccrocha.

— On essaye de contacter monsieur Reynolds. On va voir s'il peut vous recevoir. Vous pouvez vous asseoir en attendant.

— Merci, mais si ça ne doit pas durer trop longtemps, je préfère rester debout.

— Faites comme il vous plaira.

Alice déambula dans le hall. Elle se sentait fatiguée mais déterminée à comprendre ce qui avait bien pu pousser Charles-Hubert à commettre un pareil crime. Elle connaissait suffisamment son mari pour savoir qu'il était incapable d'un tel acte. Certes, elle savait qu'il n'allait pas très bien ces derniers temps, mais pas au point d'assassiner quelqu'un. Se pouvait-il que le psychiatre se soit trompé à ce point sur lui et n'ait pas su détecter une grave psychose ? Elle ne pouvait y croire. Quelque chose ne collait pas dans cette histoire. D'abord, qui était cette jeune femme ? Que représentait-elle pour Charles-Hubert ? La journaliste avait dit qu'il la connaissait. « *Il avait donné quelques cours à la faculté d'astrobiologie quand la jeune femme y faisait ses études* ». Cela remontait donc à une dizaine d'années au moins. Avaient-ils eu une liaison ? On ne tue pas les gens sans raison. Charles-Hubert était armé d'un couteau. Il avait donc l'intention de tuer. Mais avait-il l'intention de tuer cette jeune femme ? Et dans ce cas, pourquoi elle ? Elle essaya de se souvenir de ce qu'était son couple, dix ans en arrière. Ce n'était pas très folichon, mais ce n'était pas la catastrophe non plus. Charles-Hubert la désirait, et il était plutôt très demandeur. S'il couchait ailleurs, avec cette jeune femme, son désir pour elle n'aurait aucun sens. À moins qu'il fût à ce point insatiable qu'aucune satisfaction de désir ne lui était possible. Mais le connaissant, c'était plutôt difficile à croire. De plus, elle n'avait rien vu ni senti en lui qui ait pu lui faire penser qu'il avait une maîtresse. Ce genre de chose ne passe pas aisément inaperçu. Les personnes trompées le savent toujours, plus ou moins consciemment, mais ne veulent pas toujours l'admettre. Auquel cas, elles font comme si tout était normal. Or ce n'était pas le cas d'Alice. Elle ne savait rien parce qu'il n'y avait rien.

Elle fut tirée de ses pensées par le jeune militaire qui la héla :

— Madame Vendôme, monsieur Reynolds va vous recevoir. Il vous attend au deuxième étage, salle 204.

Alice prit l'ascenseur et se rendit à la salle indiquée. Elle frappa à la porte et une voix masculine, à l'intérieur, l'invita à entrer. L'homme était plutôt jeune, d'un physique agréable. En d'autres circonstances, Alice se serait sans doute laissée aller à détailler la plastique délectable de l'individu, mais elle ne vit qu'un homme ordinaire qui la recevait d'une manière ordinaire. Seules les circonstances ne l'étaient pas. L'homme l'invita à s'asseoir. Un

ordinateur portable était ouvert devant lui, et il en rabattit l'écran. Il posa ensuite les mains sur le rebord de la table et demanda à Alice ce qu'il pouvait faire pour elle.

— Vous savez qui je suis ?

— Oui, bien sûr. On m'a prévenu.

— Bien. Je voudrais savoir ce qui s'est passé. Mon mari n'était pas un homme violent. Il n'aurait jamais fait de mal à personne. Il était certes en suivi psychiatrique, mais le Dr Homère, son référent, n'a pas diagnostiqué de troubles susceptibles de le conduire à commettre un meurtre.

— Je comprends, coupa Reynolds. Le Dr Homère a peut-être fait une erreur de diagnostic. Un médecin n'est pas infaillible. Ce qui est certain, c'est que votre mari est bien coupable du crime, puisqu'il a été pris en flagrant délit.

— Que va-t-il se passer à présent ? Je souhaite le voir, lui parler. Je veux comprendre. Cette situation est insoutenable.

Reynolds haussa les épaules, d'impuissance. Il était manifestement gêné. Mais son geste exprimait exactement le fond de sa pensée.

— Je suis désolé. Malheureusement, vous ne pourrez pas rencontrer votre mari avant que nous ayons fait tous les examens nécessaires. Cela prendra un certain temps. Une décade, au moins. Après quoi, je pense qu'on pourra vous accorder un droit de visite. Ce sera au juge de trancher. Personnellement, je ne peux rien faire.

— J'ai pensé que vous pourriez m'en dire un peu plus. Mon mari est ingénieur au CSA. Je ne sais pas en quoi consiste exactement son travail, mais je sais qu'il était très préoccupé, peu avant qu'il ne tombe malade. Il était inquiet et très nerveux. Je lui ai posé des questions ; il n'a pas voulu me répondre. Mais je sais qu'il avait un problème assez grave. Si vous êtes censé être un superviseur du Service d'Investigations des Armées rattaché au CSA, vous ne pouvez pas ignorer ce qui troublait tant mon mari.

L'homme fit une moue qui ressemblait autant à un sourire qu'à une grimace. Il comprenait les propos d'Alice et savait qu'elle avait touché juste. Il s'efforça de détendre son visage et de prendre l'air le plus sérieux possible.

— Votre mari, en effet, travaillait sur un projet scientifique dont je ne peux hélas rien vous dire. Mais je peux vous assurer qu'il n'y a rien, aucun rapport entre ce qu'il faisait et ses troubles. Beaucoup d'ingénieurs et de physiciens collaboraient avec lui et étaient donc confrontés aux mêmes problèmes. Cependant, fort heureusement, aucun n'a commis de crime. Cela montre que l'activité de votre époux au sein du CSA n'a rien à voir avec le meurtre.

— Je suis désolée, mais je ne peux admettre votre argument. Tous les êtres ne réagissent pas de la même façon face aux événements qu'ils subissent. Il n'en demeure pas moins vrai que les événements sont les éléments déclencheurs de leurs réactions. Je ne sais rien des collègues de mon mari et je ne suis pas certaine non plus qu'ils s'occupaient exactement de la même chose. Mon mari a toujours prétendu qu'il était autonome et ne travaillait pas en équipe. Il avait une mission spécifique. J'ignore laquelle, mais je compte bien le découvrir, et j'espérais que vous alliez m'aider.

— Je ne peux rien vous dire de sa mission, je suis désolé. Si vous n'êtes pas convaincue de l'absence de lien entre sa mission et le meurtre, je n'y peux rien. Mais vous

devrez prouver qu'il y a bien relation de cause à effet. Je vous souhaite du courage... Je ne suis pas contre vous ni contre votre mari. Je souhaite au contraire vous aider, mais pour cela vous devez coopérer. Les faits sont là : votre mari s'est rendu coupable d'assassinat. À mon avis, pour vous, le problème est moins d'en connaître les raisons que de trouver un moyen d'en minimiser les conséquences. Vous avez deux enfants et vous ne travaillez pas. Votre mari seul apportait l'argent du ménage. Aucune assurance ne vous aidera, tant qu'il n'aura pas été établi que votre mari a agi en état de démence. De fait, il pourrait certes être reconnu coupable mais non responsable. Son crime serait donc la conséquence d'une maladie et dans ce cas, l'assurance-maladie de votre époux pourrait subvenir à vos besoins.

— Je vous remercie de vous inquiéter de la survie de ma famille et du bien-être de mes enfants, mais si mon mari n'est pas responsable, alors, le vrai responsable doit payer. L'assurance-maladie ne m'intéresse pas et, pour tout dire, je ne suis pas venue quémander un arrangement financier à l'amiable. Je suis venue pour comprendre. Je sais que je n'aurai pas d'autre choix que de me mettre à chercher un emploi pour subvenir aux besoins de ma famille. L'assurance-maladie ne pourra jamais couvrir tous les frais pour les études, le remboursement des traites de l'appartement, la nourriture...

Reynolds opina d'un mouvement de tête. Il avait compris la détermination de la femme. D'une certaine façon, il l'admirait. Il la trouvait très intelligente et regrettait que leur relation prenne une aussi mauvaise tournure. Mais il n'avait pas le choix. Il devait négocier son silence. Il devait négocier la maladie mentale de son mari.

— Je vois que vous êtes très déterminée. Bien... Alors, jouons franc jeu. Vous n'obtiendrez jamais la preuve qu'il existe un lien entre l'activité de votre mari et le crime qu'il a commis. Le CSA est un service des Armées. Ce sur quoi travaillait votre époux est classé Secret défense. Il s'agit donc de la Sécurité du Territoire, et ceci dépasse le cadre strict des lois. Vous êtes une femme intelligente et cultivée. Vous savez parfaitement que vous ne pouvez rien contre cela. Alors, je ne vous demande qu'une chose, c'est de coopérer avec nous. Nous nous efforcerons de faire admettre la démence de votre époux et il ne sera pas tenu pour responsable. Connaître le responsable n'est pas votre affaire. Et je vous conseille, très amicalement mais très fermement, de ne pas vous en préoccuper. Cela se retournerait contre vous. Suis-je clair ?

— Vous me menacez ?

— Je vous mets en garde. Ce n'est pas la même chose. Je vous répète que je n'ai rien contre vous ni votre mari. Je n'ai qu'un souhait, celui de vous aider. Le mieux que vous ayez à faire est d'attendre. Dans dix, quinze jours au maximum, vous pourrez parler à votre époux. Je me charge de faire le nécessaire pour que son salaire soit maintenu le temps que la justice le déclare irresponsable ; après quoi, vous obtiendrez votre assurance-maladie, et tout sera réglé. Nous vous aiderons également à trouver un emploi au mieux de vos capacités. Nous ne pouvons faire plus. Je vous somme d'accepter.

— Et si je refuse ?

— Alors, vous n'aurez rien. Votre mari sera jugé coupable de meurtre avec préméditation sur une jeune femme, et rien ne viendra étayer son irresponsabilité. Croyez bien que nous avons tous les pouvoirs... J'en suis désolé pour vous.

Alice hochait la tête, montrant qu'elle avait compris le message. Mais son regard trahissait son désir d'aller jusqu'au bout pour faire éclater la vérité. Elle savait qu'elle était le pot de terre contre le pot de fer, mais elle ne voulait pas reculer. Elle devait ça à ses enfants, et aussi à Charles-Hubert. Elle comprenait, en agissant de la sorte, qu'elle l'aimait plus que tout. Il avait certes tué une jeune femme. Il était certes coupable aux yeux de la loi mais, s'il n'était ni fou ni responsable, alors sa culpabilité en devenait très amoindrie. Elle ne savait pas contre quoi ou qui elle allait devoir se battre, mais sa détermination était sans faille. Le problème serait de trouver un allié au sein du CSA. Elle n'avait pas encore rencontré le général ; cependant, elle doutait qu'il lui soit d'une aide quelconque. Cela dit, tout n'était pas perdu. Elle était certaine, à cause de la proposition d'aide de Reynolds, que le CSA était responsable de faits qu'il ne voulait pas rendre publics. Ce détail était d'une grande importance. Certes, l'Armée avait tous les pouvoirs, mais ce n'était peut-être pas l'Armée qui était en cause. L'Armée n'est rien sans ses hommes, ses militaires et ses cadres. Eux ne sont pas à l'abri de la justice. S'ils ont commis des erreurs, ils devront payer en personne. L'Armée ne pourrait qu'en sortir grandie.

Elle se leva et inclina la tête pour remercier Reynolds de l'avoir reçue. Puis elle se retourna et s'en alla retrouver ses enfants. Elle avait besoin de réfléchir, mais avant cela, elle devait dormir.

Une fois seul, Reynolds souleva le combiné téléphonique et composa le numéro du général Lagarde. Ce dernier décrocha dès la deuxième sonnerie.

- Qu'y a-t-il ?
- Nous avons un problème...

Sophie avait fini par s'endormir quelques minutes dans le canapé du salon. Quand elle rouvrit les yeux, son enfant s'était calmé dans son ventre. Elle avait mal dans le dos. Elle se leva en se massant les reins, se rendit dans la cuisine et se fit un café, qu'elle but avec des petits gâteaux secs. Elle se rassit sur la chaise, contre la table de la cuisine, et reprit la lecture du journal de Joseph.

Lundi 12 juin 1972

J'ai repensé toute la journée à la proposition de Sophie. Vivre avec elle est le seul choix sensé que je puisse faire. Je me sens bien ici. Je me sens chez moi. J'aime Sophie et Sophie m'aime. Existe-t-il une meilleure façon de vivre ? Je ne sais pas d'où je viens ni qui je suis vraiment, mais ça m'est bien égal. Personne ne viendra jamais me chercher en ces lieux. Sauf, peut-être, ce Charles-Hubert Vendôme. Qui est cet homme ? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'il a tout fait pour que je me retrouve ici, avec Sophie. Pourquoi s'est-il adressé à un notaire pour me transmettre ses instructions ? Pourquoi ne me les a-t-il pas remises directement, en mains propres ? Qu'est-ce qui l'en empêchait ? C'est très étrange. Je repense aux propos du notaire : « Aussi curieux que cela puisse paraître – et je mesure bien mes propos – je dirais que cette personne est, à la fois, vous et quelqu'un d'autre. ».

Que signifie être quelqu'un et un autre à la fois ? Ça n'a pas de sens pour moi. Est-ce de la folie ou une sorte de prodige ? Je ne suis pas fou. Je ne crois pas, du moins. Est-ce un prodige ? Je suis peut-être un extraterrestre. J'ai l'air d'un homme, je pense comme un homme, mais qu'est-ce qu'un homme ? D'où vient-il vraiment ? Peut-être que l'homme ne vient de nulle part. Il s'est réveillé un jour sur cette terre et il a dit : « Je suis un terrien ». Et moi, je n'ai pas fait autre chose. Je me suis réveillé dans une chambre en Avignon. Je n'avais que ce carnet avec quelques mots écrits de ma main. Je suis venu au monde au moment même où je me suis réveillé, ce 5 juin 1972. Avant cela, je n'existais pas. J'étais peut-être quelqu'un d'autre. Peut-être étais-je Charles-Hubert Vendôme. Et lui n'est plus là.

Je passe cette journée à flâner ici et là. Je me rends à la bibliothèque. La secrétaire est toujours aussi aimable. Elle me conseille des livres. C'est une personne très cultivée, qui adore la littérature. Elle a bien compris que ce n'est pas tout à fait mon cas. Elle sait que je suis là pour tuer le temps. Mais elle ne me pose aucune question. Elle ne me juge pas et j'apprécie sa discrétion.

Sophie me rejoint, comme tous les soirs, sur la place de la fontaine. Elle est vêtue d'une robe blanche à fleurs un peu bouffante. Avec ses cheveux blonds lâchés et son sourire franc qui illumine son visage, j'ai un peu l'impression de vivre dans un roman. Elle est la belle héroïne qui sent bon l'été, et moi je suis son amoureux, sombre héros mal dégrossi. On se raconte des histoires. L'histoire de notre vie qui commence à peine. Nous marchons dans les rues, au hasard, main dans la main. Le monde nous appartient. Et j'ai envie d'inventer pour elle qui je suis. « Je suis un extraterrestre ». Elle rit. Elle me demande de quelle planète je viens. Je lui montre une partie du ciel septentrional. Il ne fait pas encore tout à fait nuit,

mais on aperçoit quelques étoiles scintiller dans l'azur rougeoyant. Je lui indique celle qui brille le plus. Elle rit encore : « je m'en doutais ! ». Elle veut que je l'emmène à bord de mon vaisseau spatial. Elle veut aller dans les étoiles. Et elle se colle contre moi, à l'abri des regards. Elle met la main contre mon sexe et le caresse doucement à travers le tissu de mon pantalon. Elle me demande si je suis prêt. « À ton avis ? ». Elle a un sourire malicieux. Et nous allons chez elle.

Mercredi 21 juin 1972

Je m'interroge sur l'utilité de tenir ce journal. Vais-je ainsi le remplir jusqu'à la fin de mes jours ? Ma mémoire n'a pas failli depuis le 5 juin.

Les journées s'écoulaient et se ressemblent. Ce WE, Sophie m'a remis un double des clés de son appartement. Je vis officiellement avec elle. Je lui propose de partager tous les frais de logement et de nourriture. Elle est d'accord. Elle ajoute en souriant : « Tu ne croyais tout de même pas que j'allais t'entretenir ? » Mais je ne veux pas vider mon sac dans son armoire. Elle tique à cause de ça. Elle ne comprend pas. On en discute. Moi non plus, je ne comprends pas vraiment pourquoi je tiens tant à ce que mes affaires restent pliées dans mon sac. Peut-être parce que je me sens toujours étranger à ce monde, prêt à disparaître, même si mon souhait le plus cher est de m'y établir pour le restant de mes jours. Elle hausse les épaules, ne voulant entendre de moi que mon désir de rester. « C'est comme tu voudras... »

J'ai fait la connaissance de Catherine, une des copines de Sophie. Elle est employée à la préfecture d'Avignon. À un poste élevé, d'après Sophie. C'est une fille qui a fait de brillantes études. Physiquement, elle est plutôt jolie, malgré son air un peu pincé et froid, presque autoritaire. Elle apporte beaucoup de soin à son apparence physique et s'habille avec goût. Elle n'est pas très grande et plutôt boulotte mais bien proportionnée. Sophie dit d'elle que c'est sa meilleure amie, mais moi, je ne l'aime pas beaucoup. Et c'est manifestement réciproque. En réalité, je crois qu'elle est jalouse. Elle ne doit pas supporter que Sophie soit heureuse avec moi. Alors, elle se débrouille pour mettre le doute dans l'esprit de Sophie. Le fait que je ne travaille pas, par exemple, est suspect. Comment je vis ? Avec quel argent ? Tout ça n'est pas très normal. Heureusement, Sophie ne se soucie pas trop des propos de sa copine. Mais, quand nous nous retrouvons seuls, elle et moi, elle me demande ce que je compte faire dans l'avenir. Elle me dit que je ne peux pas rester indéfiniment sans rien faire. Elle ne me demande rien, mais elle n'aime pas que les gens parlent dans son dos. Sorgues est une petite ville où tout le monde se connaît. Elle n'a pas envie qu'on dise d'elle qu'elle entretient un gigolo. En fait, elle ne veut pas qu'on dise du mal de moi. Et les gens commencent à me connaître et à jaser. Qui est cet homme qui se balade en ville toute la journée, sans travailler ? Qu'est-ce que Sophie fait avec un type pareil ?

Nous ne nous sommes pas disputés, mais c'est tout comme. Je lui dis que je n'ai pas besoin de me précipiter pour trouver à tout prix du travail. J'ai de l'argent. Je lui montre mes liasses de billets de banque. J'en ai moins qu'au début, bien sûr, mais ça fait beaucoup d'argent quand même. Bien plus que Sophie n'a jamais pu en économiser depuis qu'elle travaille. Je sens que ça l'inquiète un peu. Je lui dis que je n'ai pas volé ce fric. Elle me croit, bien sûr, mais je sens que ça l'intrigue. Je lui dis que si elle n'a pas confiance en moi, je peux

partir. Je n'ai pas envie d'en arriver là, mais je n'ai pas l'intention de devoir des comptes à qui que ce soit ni que quiconque me dicte la façon dont je dois vivre. Je ne suis certainement pas un gars du coin, bien gentil et travailleur. Mais je peux essayer de le devenir. Pour elle, je peux faire un effort. Sans problème. Alors, elle me croit. Et elle s'excuse. Je m'excuse aussi. Mais je veux qu'elle me laisse aller à mon rythme. Elle hoche la tête. Elle est d'accord.

Dimanche 25 juin 1972

C'est l'été. Il fait très beau. On en profite pour aller au bord de la rivière et nous baigner. Mais je réalise alors que je ne sais pas bien nager. Pour tout dire, je ne sais pas nager du tout. Alors, je me contente de me tremper là où j'ai pied. Le simple fait de mettre la tête sous l'eau me fait paniquer. Mais Sophie m'aide peu à peu à prendre confiance en moi. Elle me montre comment m'allonger et faire les bons mouvements pour maintenir la tête hors de l'eau. Elle se tient près de moi pour me rassurer. J'ai du mal à synchroniser les bras et les jambes. Elle met ses mains sous mon torse et mon ventre pour me soutenir. Je bois quand même la tasse. Je ne suis pas doué. J'en ai assez. Nous remettons les cours de natation à plus tard.

Nous nous séchons et partons nous promener en ville. Elle me dit que ce serait bien si je passais mon permis de conduire. Je trouve effectivement que c'est une bonne idée. Je prends la mesure de mon adaptation progressive à cette vie. Je dois pratiquement tout apprendre. Je ne sais rien faire. Elle en convient. Je lui demande si ça ne l'effraye pas. Elle me répond qu'elle n'a pas peur avec moi. Mais elle reconnaît que je suis quand même un type bizarre. Elle ne dit pas ça méchamment. Je le sais. Mais je détecte un soupçon d'inquiétude dans sa voix.

Nous rentrons et dînons en silence. Elle met la télé. Il y a un film tous les dimanches soir sur la première chaîne. Ce soir, c'est « La grande vadrouille » avec Louis de Funès et Bourvil. Ce film nous détend. Nous sommes assis sur le canapé du salon et elle se blottit contre moi, posant la tête sur mon épaule. Je la sens fragile. Je crois que je lui fais du mal, sans le vouloir. Elle paraît en lutte contre elle-même. Partagée entre son amour pour moi et les ragots. Elle voudrait passer outre, mais c'est difficile pour elle. Alors, je lui demande si elle veut bien m'aider à trouver un emploi. Je ne sais rien faire de spécial, mais je peux travailler comme manutentionnaire, par exemple. Je suis grand et costaud. Ça ne me fait pas peur. Elle me regarde dans les yeux comme si elle n'en revenait pas et me dit que nous en avons déjà parlé. Elle ne me demande rien. Je sens que je la mets en colère. J'ai l'impression de faire tout de travers. Je regrette. Je lui dis que je m'excuse. Elle me prend la main et la serre. Ça veut dire : « Laisse tomber, n'en parlons plus ». Je n'en parle plus. Mais je chercherai un job. Et dès demain, j'irai en Avignon, pour trouver une auto-école et apprendre à conduire.

Vendredi 30 juin 1972

Je suis rentré un peu tard, vers 20H00. J'avais envie de prendre un verre dehors, dans un bar. Sophie était au téléphone. Elle raccroche dès que je passe la porte. Son geste est

précipité. Je lui demande si ça va. Elle ne dit rien et vient m'embrasser. J'insiste pour qu'elle me parle. Elle m'avoue qu'elle était en communication avec Catherine, sa copine. Pour papoter. Je hoche la tête, mais Sophie comprend que je ne suis pas dupe. Elle ajoute : « je lui ai dit d'arrêter de me mettre en garde contre toi ». Je lui demande pourquoi elle ne l'envoie pas au diable une fois pour toutes. Elle me répond qu'elles sont amies d'enfance. Que Catherine n'est pas une méchante fille. Qu'elle est seulement inquiète pour elle. Je hausse les épaules. « On n'en a rien à foutre de ses inquiétudes. Elle empoisonne tout le monde avec ! ». Sophie est d'accord. Elle dit : « Elle a compris. N'en parlons plus ».

Samedi 8 juillet 1972

Quelqu'un tape à la porte. Il est neuf heures du matin. Sophie est partie travailler et je flâne dans l'appart, écoutant « Third », un double album de Soft Machine, un groupe anglais de jazz rock. Je baisse le son et vais ouvrir. C'est Catherine. Je suis surpris, mais m'efforce de ne pas le montrer. Elle me demande si elle peut me parler. J'hésite un instant et l'invite à entrer, d'un bref mouvement de tête. Je lui propose un café, mais elle décline mon offre. Je lui demande si elle veut s'asseoir ou si elle préfère rester debout. Elle s'assoit sur le canapé. J'éteins l'électrophone.

Elle prend sa respiration. Je sens qu'elle est un peu nerveuse mais décidée. Puis elle se lance : « Je n'ai rien dit à Sophie ; j'ai fait des recherches sur ton compte. Je sais que ce n'est pas très fairplay, mais j'ai agi dans l'intérêt de mon amie. Sophie est ma meilleure amie ; elle a dû te le dire... Je sais que tu as déposé récemment un dossier pour passer ton permis de conduire. Je travaille à la préfecture d'Avignon, tu t'en souviens ? J'ai vu passer la copie de ton passeport. Et je me suis renseignée. Il n'existe aucun Joseph Conrad né à Paris le 3 janvier 1942. Je n'ai pas cherché plus loin, mais je sais que ton passeport est un faux. Je sais aussi que Sophie t'aime et qu'elle ne veut pas que je dise du mal de toi. Alors, ça se passera entre toi et moi. Moi, je m'en fiche, de qui tu es et d'où tu viens. Je veux seulement que tu disparaisses. Si tu aimes Sophie, tu dois partir. »

Je l'ai écoutée sans broncher. Je suis assis en face d'elle, sur une chaise du salon. Je ne sais si elle m'inspire le dégoût ou la pitié. Ou peut-être les deux. Je suis sidéré. Je ne peux pas croire ce qu'elle raconte. Elle a inventé cette histoire dans le seul but de me séparer de Sophie. Mais je n'ai aucun argument pour lui prouver qu'elle me ment. Après tout, je ne suis peut-être pas l'homme que je prétends être. Elle ne m'apprend rien sur ce point.

Je lui demande finalement ce qu'elle compterait faire, si je décidais de rester. Elle me répond sans sourciller qu'elle préviendrait les flics. Je hoche la tête. « Sais-tu que si Sophie apprend que tu essayes de me faire chanter, elle ne te le pardonnera jamais ? ». Elle hausse les épaules : « Sais-tu qu'elle n'aimerait pas non plus apprendre que tu te balades avec des faux papiers et que tu ne t'appelles pas Joseph Conrad ? ». J'encaisse le coup. Elle a raison. Je n'aurais jamais dû mentir à Sophie. J'aurais dû lui raconter mon histoire dès le début. « Que penses-tu que je sois ? ». Elle hausse à nouveau les épaules : « Je t'ai déjà dit que je m'en fiche. Un truand, peut-être... Ce n'est pas mes affaires. Je veux juste protéger Sophie de toi. ».

Je me lève de la chaise et fais quelques pas dans le salon, bras croisés. Elle me suit du regard. Je lui dis : « Si j'étais un truand, tu n'aurais pas peur que je te tue ? » Elle ne répond pas. Elle réalise peut-être que son audace l'a portée un peu trop loin. Je décide de lui dire la vérité : « Rassure-toi, je ne suis ni un bandit ni un meurtrier. Mais mon passeport est peut-être faux. J'avoue que je n'en sais rien. Je me suis réveillé un matin dans un hôtel en Avignon, il y a un peu plus d'un mois de ça. Je ne savais rien de moi. Ni mon nom, ni mon adresse, ni mon âge. Je ne me suis même pas reconnu dans la glace. J'avais un passeport avec ma photo dessus. Je me suis dit que ce passeport était le mien. Je n'ai rien dit à Sophie de mes pertes de mémoire, pensant qu'elle me prendrait peut-être pour un malade mental. Je ne voulais pas la perdre. Je l'aime vraiment. » Catherine me regarde avec un air narquois. « Tu crois que je vais avaler ton histoire ? Tu me prends vraiment pour une idiote ! J'ai laissé une lettre. S'il m'arrive quoi que ce soit, tu seras démasqué et arrêté. Je te conseille de partir tout de suite. Ça t'évitera de faire des bêtises. Tu ne me fais pas peur... » Sur ces mots, elle se lève et se dirige d'un pas décidé vers la sortie. Elle ouvre la porte et se retourne sur le seuil pour me faire face. « Je te laisse le weekend pour te préparer mentalement. Après quoi, tu mets les voiles. Sophie sera malheureuse un temps, mais elle finira par t'oublier. Ciao... »

À nouveau seul dans l'appartement, je tente de réfléchir à la situation. Je me sens désemparé. J'ai du mal à organiser mes idées, tant je vais mal. Si je parle à Sophie, ça risque de faire des problèmes. Elle se disputera avec Catherine, mais elle sera obligée de reconnaître que mon histoire n'est pas claire. Et elle sera malheureuse. Entre nous, ce sera certainement terminé. Le mieux est que je m'en aille en silence. Je projette de partir lundi matin, quand Sophie aura quitté l'appartement pour se rendre à son travail. Je prendrai le bus jusqu'en Avignon puis un train pour Paris. Cependant, l'idée de quitter Sophie sans rien lui dire me rend malade. Je m'en sens incapable. J'ai la nausée et vomis dans les toilettes le contenu de mon estomac.

Je décide de sortir pour me changer les idées, mais rien ne vient apaiser mon esprit. Je me rends à la rivière et me laisse aller à mon chagrin. Je pleure comme un gamin et j'ai la rage au cœur. Je maudis Catherine pour ce qu'elle fait. Mais je me maudis tout autant pour être là où j'en suis. Quelle faute ai-je commise ? Je n'en sais rien. Mais je pense que j'irai mieux dès que j'aurai tout avoué à Sophie. Je préfère partir en la prévenant, plutôt que m'éclipser comme un lâche.

Cette décision me soulage un peu. L'espoir que Sophie me demande de rester malgré tout me donne le courage de l'affronter. Dès que Sophie rentrera, je lui parlerai.

Je retourne à l'appartement. Sur le chemin, je passe devant le domicile de Catherine. Je savais qu'elle habitait là, parce que nous l'avions raccompagnée une fois en voiture, avec Sophie. Nous l'avions déposée juste devant le portail. C'était un soir, tard. Je ne sais pas pourquoi mes pas m'ont conduit jusqu'ici. Pourquoi j'ai pris ce chemin-là, alors que rien ne m'y obligeait. J'aperçois sa voiture, garée contre le trottoir, en face du portail de l'immeuble où elle habite. C'est un endroit tranquille, un peu isolé. À ma connaissance, Catherine y vit seule. Sophie m'avait dit qu'elle avait un sale caractère et qu'aucun garçon ne pourrait vivre avec elle. Tu m'étonnes ! Je jette un regard autour de moi. Il n'y a personne alentour. Je traverse la rue et entre dans son immeuble, d'un pas décidé. Je regarde les boîtes aux lettres au rez-de-chaussée. Son nom et l'étage sont inscrits sur l'une d'elles. Quelques instants plus

tard, je sonne à sa porte. Elle m'ouvre. Elle n'a pas l'air étonné de me voir. C'est comme si elle m'attendait. Je préfère ne pas penser à ce que je vais faire. Dans un dernier élan de lucidité, je décide de faire demi-tour. Mais quelque chose me rattrape. Et là, j'ai un vide. Je ne me souviens plus de rien.

Je me retrouve chez Sophie, deux heures plus tard. Je me sens épuisé. C'est mon premier trou de mémoire depuis le 5 juin. Qu'ai-je fait chez Catherine ? Je n'arrive plus à m'en souvenir. Je crains le pire. Je prends l'annuaire et cherche son numéro de téléphone. J'appelle chez elle, mais personne ne répond. Je raccroche. Sophie arrive un quart d'heure plus tard. Elle me sourit. Je décide d'attendre encore avant de lui parler.

Évidemment, Sophie me trouve nerveux et pas très présent. Dire que j'ai la tête ailleurs serait un euphémisme. Je suis complètement absent. Je fouille mon esprit pour essayer de me remémorer la scène chez Catherine, mais rien n'y fait. Je ne comprends même pas pourquoi je suis passé devant chez elle. Je dois me rendre à l'évidence : j'ai été conduit jusque chez elle à mon insu. Je n'en ai jamais eu l'intention. J'en suis à me demander si je m'y suis vraiment rendu.

Comme c'est samedi, Sophie me propose d'aller dîner en ville. Elle a envie d'une pizza. Au resto, je n'ai pas faim. Sophie s'étonne et me dit : « Tu vas enfin me dire ce qui te préoccupe ? Depuis que je suis rentrée, tu n'as pas dit un mot. Tu hoches la tête à chacune de mes propositions, mais tu ne m'écoutes pas. Tu es ailleurs. Qu'est-ce qui se passe ? ». Je lui réponds que je ne me sens pas bien, depuis ce matin. Que j'ai la nausée. Ce qui est la vérité. Mais je n'ose lui raconter l'épisode avec Catherine. Je dois avoir l'air convainquant, car elle me propose de rentrer pour boire une tisane.

Une fois couchés, je sens qu'elle a envie de faire l'amour. Mais moi, je m'en sens incapable. Je ne réagis pas à ses caresses, et elle finit par abandonner. Je sens qu'elle est un peu fâchée. Alors, je l'embrasse doucement. Puis je me tourne et je m'endors immédiatement, sans qu'il me soit nécessaire de chercher le sommeil.

Dimanche 9 juillet 1972.

J'ai rêvé de Catherine. Elle est face à moi, sur le pas de sa porte. Elle n'est pas étonnée de me voir. Elle m'attendait. Elle a une façon bizarre de me regarder. Je sens son désir. Un désir brutal et froid. Elle me prend par la main et me fait entrer. Il n'y a aucune tendresse dans son geste. Il fait sombre chez elle. Les rideaux sont baissés. Elle est nue sous une large chemise presque transparente qui lui arrive aux fesses. En silence, elle la déboutonne et la laisse tomber sur le sol. Puis elle me prend par la ceinture, m'attire au plus près d'elle et la défait d'une main experte. Je me laisse faire, incapable de résister. Elle me déshabille en un éclair. Nous sommes debout l'un contre l'autre. Je sens la pointe de ses seins durs sur ma poitrine. Bizarrement, elle est plus grande que je l'imaginai. Plus fine aussi. Elle se frotte lascivement contre moi, caressant de son pubis ma verge gonflée. J'ai une énorme érection. Mais elle ne concerne pas seulement mon sexe. C'est tout mon être qui se tend et brûle de désir. Autour de moi, l'air vient à manquer, devient liquide et visqueux, bleu profond, comme un océan. Ce liquide entre dans mes poumons. Je suffoque un instant, puis je constate que je le respire. Tout à coup, des millions de tentacules effilés comme des dards

jaillissent de toute la surface de ma peau et pénètrent Catherine par tous ses pores. Je la sens envahie, entièrement phagocytée par mes excroissances filiformes, agitées tels des spermatozoïdes dans le liquide séminal. Elle renverse la tête en arrière, ferme les yeux, et de sa bouche s'élèvent des cris rauques à faire peur. Elle meurt dans un mélange de souffrance et de plaisir, sous mes yeux horrifiés.

Je me réveille en sursaut. Mon cœur bat à se rompre. J'ai éjaculé en rêvant. Je m'essuie grossièrement avec le drap. Sophie dort encore. J'entends son souffle paisible. Je me lève en silence pour prendre une douche. L'image de Catherine, tête renversée et mourant dans mes bras, ne me quitte pas. Une image d'une incroyable cruauté. Qu'ai-je donc fait ? Était-ce seulement un rêve, ou suis-je entré dans une sorte de monde décalé ? C'était Catherine, à n'en pas douter. Mais c'était aussi quelqu'un d'autre. Je ne peux m'empêcher de faire le lien avec ce que me disait le notaire : « Aussi curieux que cela puisse paraître – et je mesure bien mes propos – je dirais que cette personne est, à la fois, vous et quelqu'un d'autre. ».

Quand je retourne dans la chambre, Sophie est réveillée. « Ta place est toute mouillée », dit-elle en bâillant. Je dois avoir l'air désolé puisqu'elle continue, masquant à peine un sourire malicieux : « C'est pas grave. Mais ça ne serait peut-être pas arrivé, si tu m'avais fait l'amour hier soir. ». Je ne réponds pas. Elle me regarde comme si elle n'en revenait pas de mon manque d'humour. « Bon, je n'ai peut-être pas été assez persuasive, hier soir. N'en parlons plus. Tu peux nous faire du café pendant que je me douche ? »

Je fais ce qu'elle dit. Quand elle revient, je lui propose que nous passions la journée au bord de l'Ouvèze. Et qu'elle continue à m'apprendre à nager, si elle est d'accord. Je n'ai aucune envie d'apprendre à nager, mais ça me changera les idées. Je réalise que je n'aurai pas le courage de lui parler. Demain, je prendrai le bus pour Avignon et, de là, je partirai pour Paris. Je l'appellerai plus tard, quand je serai déjà loin. Et là je lui expliquerai tout.

Dans la soirée, quand nous rentrons, le téléphone sonne. Sophie décroche. « Bonsoir, Catherine ! » Je sens le sang quitter mes veines en un éclair. Catherine ?? Je suis à la fois soulagé de la savoir en vie et inquiet de ce qu'elle va peut-être révéler à Sophie. Je m'éloigne vers la cuisine, m'attendant au pire.

Sophie raccroche, quelques minutes plus tard. Elle me rejoint dans la cuisine et annonce : « C'était Catherine, elle nous invite demain soir à l'apéro chez elle. J'ai dit oui. Je la sentais gênée, suite à notre conversation de la semaine dernière au téléphone, et je n'ai pas osé refuser. Ce n'est pas une mauvaise fille. Ça ne t'ennuie pas que nous y allions ? Je serais ravie que vous fassiez la paix, tous les deux... »

Je suis littéralement scié, mais je trouve néanmoins la force de hocher la tête. « Oui, bien sûr. Pas de problème. Je suis content, si elle et moi pouvons nous entendre ».

Lundi 10 juillet 1972.

Je n'ai bien sûr pas pris le bus. Ni le train. Le coup de fil de Catherine et son invitation remettent tout en cause. Que s'est-il réellement passé samedi chez elle, pour qu'elle décide de changer son plan à mon égard ?

Vers 19H30 nous nous trouvons, Sophie et moi, dans l'appartement de son amie. Il est exactement le même que dans mon rêve. Sophie avait acheté un bouquet de fleurs pour ne pas arriver les mains vides. Catherine a l'air ravi de nous voir. Elle nous fait la bise. Je ne la reconnais pas. Ce n'est plus la fille qui est venue me menacer samedi matin. Ce n'est pas non plus la fille dans mon rêve. Elle a retrouvé sa taille normale, plus petite que moi d'au moins vingt centimètres. J'essaie de capter son regard pour tenter de comprendre son comportement, mais ne détecte rien. À un moment, Sophie se rend aux toilettes. C'est l'occasion ou jamais. Je lui demande pourquoi elle est revenue sur sa décision. Elle me regarde avec des yeux ronds, comme si j'étais un extraterrestre. « Mais de quoi me parles-tu ? ». Je reste un instant silencieux, cherchant vainement dans ses yeux le moindre signe subtil qui puisse me prouver qu'elle joue un jeu machiavélique, mais je ne vois rien. « Excuse-moi. J'ai dû rêver que tu étais passée me voir samedi matin, à l'appartement de Sophie. ». Elle me sourit d'un air malicieux : « Tu prends tes rêves pour la réalité ou quoi ? Passée pour quoi faire ? Pour te sauter ? Je ne tromperai jamais ma copine. Et puis, tu n'es pas mon genre... » Je suis abasourdi par son aplomb. Quand Sophie revient, je m'attends à ce que Catherine lui raconte mes propos. Même si elle le fait sur le ton de la plaisanterie, j'en suis gêné d'avance. Mais elle ne dit rien. Ensuite, nous buvons de l'alcool et les deux filles n'arrêtent pas de rire, se racontant des souvenirs qui me sont totalement étrangers.

Ai-je tout imaginé ? Je ne sais que penser. Je ne peux malheureusement pas en parler à Sophie. C'est trop gênant. Quant à Catherine, si elle est sincère, elle va avoir une réelle bonne raison de mettre Sophie en garde contre moi. Je n'ai donc aucune autre solution que d'attendre et me taire.

Mardi 11 juillet 1972

J'ai pris la décision de laisser faire les choses. Après tout, j'ai accepté d'être sorti de nulle part, le 5 juin dernier, et de faire comme si la vie commençait pour moi. C'était un choix qui s'imposait à moi sans autre alternative que celle de refuser de vivre. Peut-on appeler ça un choix ? Je dois me résoudre à admettre que tout est possible. Que tout peut arriver. Catherine n'a peut-être rien fait. J'ai peut-être tout imaginé. Mais il est tout aussi probable que Catherine soit venue samedi dernier me menacer chez Sophie. Il est tout aussi probable que je sois allé chez elle plus tard et que j'y sois resté près de deux heures. Deux heures dont je n'ai conservé aucun souvenir... Sinon un rêve étrange.

Il est possible que chaque expérience de vie ne soit qu'un choix possible dans une possibilité universelle. Lorsqu'on lance un dé, on pense qu'il n'existe qu'une chance sur six qu'il tombe sur telle ou telle face. Et c'est vrai par expérience. Or dans le monde où je suis, le dé tombe sur les six faces en un seul lancer. Et je suis tombé dans deux vies, au moins. Deux vies qui ne se sont jamais rencontrées, parce qu'elles représentent deux possibilités qui, bien que s'excluant l'une de l'autre, sont néanmoins liées entre elles comme les six faces du dé sont reliées par douze arêtes.

Reste à savoir qui lance les dés.

Mercredi 12 juillet 1972

En lisant le journal des petites annonces du département trouvé dans la boîte aux lettres, j'apprends qu'on cherche un manutentionnaire dans une cartonnerie, à Vedène. La cartonnerie Maréchal. Ce n'est pas très loin de Sorgues, et je peux m'y rendre en bus. C'est payé au smic. J'appelle au numéro indiqué, et on me demande de passer dès que possible.

Je prends le bus de 10H00 et arrive sur place une demi-heure plus tard. Je rencontre le chef d'entreprise qui m'explique que le travail consiste à mettre des piles d'emballages dépliés en carton sur des palettes et à les tirer à l'aide d'un chariot transporteur jusqu'à l'emballageuse. Ce poste était occupé jusqu'alors par un jeune homme de 21 ans qui est mort dix jours plus tôt dans un accident de la route. Ce travail ne demandant aucune qualification, il me convient tout à fait. Je dis que je suis intéressé et disponible dès qu'il le souhaite. Le boss me répond que ce serait bien de commencer lundi prochain, le 17, car il y a le pont du 14 juillet entre-temps. Ça me laisse 5 jours pour me préparer à cette situation nouvelle.

Quand Sophie rentre, le soir, je lui annonce la nouvelle. Elle ouvre des yeux ronds comme des agates et se jette, de joie, à mon cou. « Génial, mon amour ! ». Je ne saisis pas trop ce qu'il y a de génial à travailler quarante-quatre heures par semaine pour moins de sept cents francs par mois, d'autant que je possède en liquide l'équivalent d'au moins vingt-cinq mois de salaire, mais je n'ai pas envie de lui gâcher son bonheur par ce genre de considération. Nous décidons d'aller fêter ça au restaurant. Au champagne, cela va de soi.

Vendredi 14 juillet 1972

Aujourd'hui, c'est la fête nationale. Les militaires défilent dans les rues des grandes villes. Sophie me demande si je veux voir les festivités en Avignon. Ça ne m'intéresse pas de voir se pavaner des hommes armés en uniforme. Je préfère qu'on aille se balader quelque part pour nous baigner. Elle me propose d'aller au pont du Gard. C'est un endroit touristique avec un édifice gigantesque – le pont – qui date de l'époque gallo-romaine. J'ai lu un truc sur ce pont à la bibliothèque quand je parcourais les ouvrages sur la région. Ça me donne envie d'y aller. Il y a de grandes vasques pour nager. On y arrive à l'heure du déjeuner. Sophie avait préparé des sandwiches avant de partir. On fait une petite sieste à l'ombre et on goûte l'eau ensuite. Elle est vraiment bonne. Il fait chaud et c'est un lieu idéal pour se baigner. J'arrive à faire des brasses tout seul. Je sais enfin nager !

Le soir venu, nous nous rendons au bal que la municipalité de Sorgues a organisé. Il y a un orchestre qui joue les tubes de l'été et des airs d'accordéon pour les « anciens ». Je ne sais pas danser, mais il me suffit de me laisser porter par la musique et par les mouvements sensuels du corps de Sophie. Elle adore ça. Et moi aussi.

Mercredi 26 juillet 1972

Ça fait une dizaine de jours que je travaille à la cartonnerie. Je fais l'expérience du travail à la chaîne. J'ai eu d'abord beaucoup de mal à empiler les emballages sur les palettes. Les piles s'évasaient à partir d'une certaine hauteur et menaçaient de s'écrouler. Je me faisais engueuler par le contremaître. Je faisais pourtant tout mon possible pour bien

faire. Mais, à l'évidence, je n'étais pas doué pour ce genre de travail qui nécessitait une méthode rigoureuse d'alignement que je ne maîtrisais pas. Le problème était qu'il fallait aller vite pour ne pas immobiliser les autres opérations. Puis j'ai fini par piger le truc. En fait, il n'y a pas de truc. Sauf qu'il faut arrêter de penser. Ne pas penser, c'est la meilleure façon d'être à ce qu'on fait. Et être à ce qu'on fait, dans le travail à la chaîne, c'est ne pas penser.

Un peu avant 18H00, qui est l'heure de partir, le contremaître attend que j'aie fini de livrer une palette aux empaqueteurs pour me demander de ranger le matériel et passer un coup de balai. C'est comme ça tous les soirs. Tous les ouvriers finissent leur journée de travail en passant le balai. Une sonnerie retentit à 18H00 exactement. On se rend alors dans les vestiaires pour se changer et on quitte les lieux. L'arrêt du bus est à dix minutes à pied, environ. Je suis seul à m'y rendre. Les autres employés sont à vélo ou à mobylette. Plus rarement en voiture.

J'attends le bus environ un quart d'heure et je suis à Sorgues vers 19H15. C'est à peu près l'heure à laquelle arrive Sophie. Nous sommes contents de nous retrouver. Elle me demande toujours comment s'est passée ma journée. Je n'ai pas grand-chose à lui raconter, vu que je ne pense à rien de précis. Je lui dis simplement que je ne ferai pas ce boulot toute ma vie. Mais pour cela, il faudrait que je me mette à faire des études ou un stage de formation professionnelle. C'est une option que j'envisage pour l'automne.

Lundi 7 août 1972

Quand je rentre de la cartonnerie, il est 19H20. Je trouve Sophie assise sur le canapé. Elle a l'air pensif et semble préoccupée. Je lui demande ce qu'elle a. Je sens chez elle un moment d'hésitation, puis elle me dit qu'elle n'a pas eu ses règles au début juillet, alors qu'elle aurait dû les avoir, et qu'elle ne les a pas eues non plus début août. Elle a fait un test de grossesse et il est positif. Je lui demande si elle est sûre d'elle ; elle me répond qu'elle est sûre du résultat du test mais qu'elle devra prendre un rendez-vous chez un gynéco en Avignon pour confirmer. Elle ajoute cependant qu'elle est pratiquement certaine d'être enceinte, car il lui arrive de se sentir barbouillée le matin, et ses seins ont grossi. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais je lui fais confiance. Si elle le dit... « La vraie question n'est pas de savoir si j'en suis sûre, poursuit-elle. La vraie question est de savoir ce qu'on va faire de l'enfant si je suis enceinte, ce qui est plus que probable. J'ai envie de le garder, mais ça dépend aussi de toi. Donc, je te pose la question : Veux-tu de cet enfant ? »

Elle me scrute intensément du regard. Je hausse les épaules. Je ne sais que penser. Un enfant, je n'y avais jamais songé. C'est idiot, je sais, vu que je savais que nous ne prenions aucune précaution. Je me dis que si nous savions que c'était possible et que nous ne faisons rien pour empêcher la nature de faire son travail, alors, cela signifiait que nous le désirions inconsciemment. Je ne suis pas certain que mon argument soit valable, mais c'est comme ça que je le lui livre. « Ça veut dire que tu es d'accord ? » Je vois le sourire se dessiner sur ses lèvres. Je lui dis que je suis d'accord. « Et tu es heureux ? ». J'hésite et lui réponds que je ne sais pas si je suis heureux. Mais je suis sûr que je ne suis pas malheureux.

Sophie interrompit un instant sa lecture et se rabattit sur le dossier de la chaise, les yeux dans le vague, pensive. Elle se souvenait parfaitement du lundi 7 août. Elle se remémorait, en particulier, d'avoir craint que Joseph ne lui demande d'avorter, et de l'immense soulagement qui avait suivi quand il lui avait répondu qu'il voulait garder l'enfant. C'était, elle devait l'admettre aujourd'hui, l'un des plus beaux jours de sa vie.

Et elle ne put s'empêcher de verser des larmes en repensant à ce moment délicieux où elle avait éprouvé une étrange impression de fierté. C'était comme si Joseph l'avait validée en tant que femme aux yeux du monde, et qu'elle pouvait crier sous tous les toits qu'elle attendait un enfant. Elle n'avait pas à se sentir coupable comme ces malheureuses filles qui se font engrosser lors d'aventures de passage puis bannir par leurs familles, leurs amis... Elle se dit qu'il n'était vraiment pas possible que son amoureux ait fui ses responsabilités d'homme et de père. Elle secoua la tête, entre incompréhension et désespoir. Voilà qu'à présent elle se retrouvait seule, avec son ventre gravide, désemparée et honteuse. Et elle ne put s'empêcher de penser aux mots durs du gendarme : *« vous n'êtes pas très curieuse, mademoiselle, si je peux me permettre. Cet homme entre dans votre existence sur le bord d'une route, vous met enceinte, et vous ne savez pratiquement rien de lui. De mon point de vue, votre compagnon cherche simplement à changer de vie. Vous étiez une parenthèse dans son histoire. »*

Elle sécha ses larmes avec un mouchoir en papier et se moucha. Elle avait envie de crier sa douleur et, de rage, de déchirer ce maudit manuscrit. Elle le serra fortement entre ses doigts crispés mais fut incapable d'aller jusqu'au bout du geste. Elle se souvint avoir promis à son fils qu'elle lirait tout le journal. Elle devait poursuivre.

Mercredi 16 août 1972

Sophie a vu le gynécologue aujourd'hui. Il a confirmé la grossesse. C'était juste une formalité, mais c'était indispensable pour faire le nécessaire auprès des assurances sociales. Et elle avait décidé de prévenir ses parents, aussi. Je ne l'ai jamais noté, mais ses parents ont mal accepté ma présence, dès le début de notre relation. Sans me rejeter totalement, ils ont clairement fait entendre à Sophie qu'ils voyaient d'un mauvais œil le fait que je m'installe chez elle. C'était à l'époque où je ne travaillais pas encore. Sophie en avait un peu souffert, mais elle avait décidé de passer outre. Moi, je m'en fichais et je n'ai pas changé sur ce point... La mère a accueilli la nouvelle avec joie, mais le père n'a rien dit. Le fait que j'aie trouvé un job n'a en rien modifié son attitude. Sans doute parce qu'il s'agit d'un poste de manutentionnaire. Il aurait préféré pour sa fille quelqu'un de plus ambitieux que moi, avec une vraie qualification.

Jeudi 24 août 1972

En prenant le bus, ce matin, il y avait, parmi les voyageurs, un homme que je n'avais jamais vu auparavant. La soixantaine, d'allure sportive, le regard froid comme l'acier. Il était vêtu d'une veste légère en coton bleu marine sur une chemise en lin blanche, et d'un pantalon en tergal beige, impeccable, avec des plis de repassage bien marqués. Il portait des chaussures fines, en cuir marron luisant, à même la peau. Il était assis à la troisième rangée

sur la droite. Je me dirigeai vers l'arrière du bus, là où tous les sièges étaient libres. Je m'assis près de la vitre, sur la gauche, à l'avant-dernière rangée.

Quelques instants après le démarrage du bus, l'étranger se leva et se dirigea vers l'arrière. À ma hauteur, il me demanda s'il pouvait s'asseoir près de moi. Je fus un peu surpris, et il devait voir l'étonnement sur mon visage. Il sourit. « Excusez-moi, je ne me suis pas présenté. Je suis le colonel Philippe de Rossi. ». Il me tendit la main. Mais, comme je ne fis aucun geste pour la prendre, il se ravisa. « M'autorisez-vous malgré tout à m'asseoir près de vous ? Ce que j'ai à vous dire est de la plus haute importance, et il n'est pas nécessaire que tous les passagers du car en soient informés. ». Intrigué, je fis un hochement de tête et me poussai instinctivement contre la vitre. L'homme s'assit et resta un moment silencieux pour regarder le paysage défiler. « C'est beau, par ici ! Bien plus beau que là d'où je viens ; et d'où vous venez... » J'étais interloqué. « Et d'où est-ce que je suis censé venir ? ». Il ne répondit pas tout de suite. Il continua d'admirer le paysage, visiblement fasciné. Puis, plantant son regard glacé dans le mien, lâcha : « Votre nom est Joseph Conrad. Vous ignorez qui vous êtes vraiment. Vous vivez avec Sophie Delplante, laquelle attend un enfant de vous. Est-ce exact ? ». Il parlait comme un robot récitant une leçon. J'avais l'impression de vivre le même cauchemar qu'avec Catherine, quand elle est venue dans l'appartement pour me sommer de quitter Sophie. L'homme dut lire dans mes pensées, car il ajouta. « Vous avez l'impression de revivre une mauvaise expérience ; cependant, ce n'est pas tout à fait pareil... » Je sentais l'angoisse m'étreindre. Cet homme savait tout de moi, jusqu'au moindre détail de mes pensées. Ça ne pouvait pas être réel...

« Ce que vous vivez est bien réel, même si la réalité est, en l'occurrence, difficile à accepter, continua l'homme. Mais je ne vais pas jouer plus longtemps avec vos nerfs. Je vais vous dire les choses comme elles sont, pourquoi je suis ici, et ce que vous devrez faire. ». Je ne trouvais rien à lui opposer. J'étais sidéré, n'attendant qu'une seule chose : qu'il en finisse.

« Tout ce que je sais, je le tiens de votre journal. Je l'ai lu entièrement et me suis contenté de l'apprendre par cœur ou presque. Notre rencontre dans ce car y est mentionnée. Je ne fais que vous répéter ce que j'ai lu. Même mes mots, ceux que vous entendez, je ne fais que les répéter. Comme un robot. En vérité, c'est plus compliqué que ça. Je sais ce que je vais vous dire, parce que je l'ai lu dans votre journal, mais je le découvre également en même temps que vous, puisque je suis bien ici, en 1972, dans ce car, en ce moment même, avec vous assis à ma gauche. Si on analyse correctement les choses, la scène, bien que présente, s'est déroulée dans le passé, puisque je l'ai lue dans votre journal, longtemps après que vous l'ayez écrite. Mais elle se déroule également dans le futur, puisqu'elle n'est pas encore écrite, et je ne peux donc pas la connaître. Vous ne l'écrirez probablement que ce soir, à tête reposée, si j'ose dire, et à l'insu de Sophie, bien sûr. C'est étrange, n'est-ce pas ? J'avoue que, moi-même, je n'y comprends pas grand-chose. Je ne fais que subir, comme vous, tout cela... » J'étais incapable de répondre. Et il le savait. Je sentais des sueurs froides couler le long de mon dos... J'avais l'impression de devenir fou !

Il ajouta : « C'est sans doute difficile à comprendre et à admettre, mais c'est ainsi. Nous n'y pouvons rien, ni vous, ni moi, ni personne. Tout ce que nous vivons en ce moment est écrit, figé par votre journal. »

« J'ai donc pris connaissance de votre manuscrit dans un futur lointain, très lointain. Trois mille cinq cents ans environ. J'ai pour mission d'aller à votre rencontre et de vous ramener dans mon monde, qui est également le vôtre. Je me doute que, pour vous, c'est dur à accepter, et surtout de quitter Sophie, sachant qu'elle est enceinte de vous, mais vous avez une famille, là-bas aussi. Et cette famille a besoin de vous. Et vous aussi, vous avez besoin de vous, si je puis m'exprimer ainsi. Car vous n'êtes plus tout à fait vous-même, dans cet autre monde. Pour être précis, vous êtes toujours là-bas, mais seulement en apparence. C'est un peu compliqué à expliquer. Pour faire simple, disons que vous n'avez plus toutes vos facultés mentales. Sachez aussi que, contrairement à ce que vous pourriez déduire de ce que je vous apprends, vous n'êtes pas vraiment un extraterrestre. Je précise cela parce que j'ai lu que vous y aviez fait allusion, avec votre amie. À la base, nous sommes terriens, tous les deux. Ce serait trop long à vous expliquer, mais la Terre, depuis notre repère, celui d'où je viens, a disparu. D'après les documents historiques, elle aurait disparu dans le soleil, brûlée après l'explosion de ce dernier, transformé en géante rouge. C'est arrivé plus tôt que prévu. J'ignore pourquoi. Avant la disparition de la Terre, les hommes ont construit un vaisseau spatial, l'Arche. Et environ cent mille êtres humains ont réussi à fuir et recréer une autre civilisation, sur Li581d, la planète d'où je viens et d'où vous venez. Nous sommes des descendants de cette civilisation, vous et moi. »

« Pour dire les choses simplement, vous avez fait un voyage extra temporel depuis Li581d. Par extra temporel, j'entends que le temps ne s'est pas écoulé durant ce déplacement. Votre nom est Charles-Hubert Vendôme. Vous occupez un poste d'ingénieur au Centre Scientifique des Armées. Ce nom ne vous est pas inconnu, n'est-ce pas ? Vous étiez normalement venu sur Terre pour suivre un individu, étranger à notre monde mais humain également, et qui dispose d'informations d'un très grand intérêt militaire et scientifique. L'homme que vous deviez suivre est bien revenu sur Li581d. Mais nous n'avons rien pu apprendre de lui, de ce qu'il a fait... En réalité, nous savions depuis le début que nous n'apprendrions rien de lui, et vous avez fait ce voyage pour le suivre ; pour l'espionner en quelque sorte. Nous comptions sur vous pour nous donner les informations qui nous manquaient, mais, comme je vous l'ai dit, vous n'êtes pas vraiment revenu. Vous êtes toujours là. Sur Terre. En 1972... J'ai conscience que ce que je suis en train de vous raconter vous paraît incompréhensible, voire dément. Je ne m'attends pas à ce que vous me compreniez. Je ne vous dis cela que parce que c'est la stricte vérité. Et ce n'est pas de ma faute si la vérité est ainsi. C'est votre journal, après tout ! »

Il continua : « Non seulement vous n'êtes pas revenu, mais il semble que l'individu que vous deviez suivre et vous-mêmes ne fassiez qu'un. Mais je ne vous apprends rien, je crois, sur ce plan. Vous vous êtes suffisamment débattu avec votre conscience pour savoir qui, de Vendôme ou de Conrad, vous êtes réellement. En sorte que nous ne savons pas exactement qui vous êtes ou, si vous préférez, qui est l'homme que vous étiez censé suivre. Pour répondre à cette question, il faut que je vous ramène là-bas, et que l'on vous étudie. »

« Vous n'aurez rien à faire de spécial, d'ici à ce que je vous ramène. Un jour, je viendrai vous prendre, de la même façon que vous avez pris Catherine, l'effet érotique en moins, bien entendu (il dit ça avec un sourire grivois et déplaisant). J'ai vraiment rigolé, en découvrant ce rêve érotique. Ce n'est pas à moi que ça arriverait, un truc pareil ! Moi, je me

tape des putes. C'est mon truc... Mais je digresse ; je ne suis pas là pour parler de moi. À vrai dire, ce n'est pas moi qui vous prendrai, mais c'est inutile que j'entre dans ce genre de détails, vous ne comprendriez sans doute pas. À propos de Catherine, puisque j'ai abordé le sujet, il est certain que vous vous êtes rendu chez elle pour faire ce que vous avez vu dans votre rêve. Je le sais à cause de la description que vous avez donnée de la... pénétration. Je pense que l'individu que vous suiviez s'est emparé de vous de la même façon. Je n'ai pas de preuve, mais, en général, mon intuition ne me trompe pas. »

Le bus arriva à son arrêt, à Vedène. « Bien, poursuivit l'homme, je crois que je vous ai à peu près tout expliqué... Ne cherchez pas à me fuir, parce que je vous retrouverai, où que vous alliez. Ne me faites donc pas perdre mon temps, et ne perdez pas le vôtre à échafauder des projets de fuite. Ça ne servirait à rien. »

À la descente du bus, il me tendit la main. Cette fois je la pris, machinalement, car je n'étais pas en mesure de penser correctement. Il me dit au revoir et s'en alla dans une direction opposée à la mienne.

Je ne sais si je dois le croire. C'est tellement fou ! Mais dans l'hypothèse où cet homme est tout ce qu'il y a de plus réel, je dois me préparer à partir. Je vais laisser ce journal en l'état. Je n'ai plus rien à y écrire. Que pourrais-je ajouter ? Je souhaite que Sophie le trouve, quand je ne serai plus là. Cela l'aidera peut-être à comprendre. J'ai de la peine de devoir la quitter. Et également de devoir abandonner l'enfant qu'elle porte. Notre enfant. Je n'ai pas peur de mourir. J'ai seulement peur de la laisser seule. De les laisser seuls. Cette autre Terre ne signifie rien pour moi.

Je ne sais pas à quoi aura servi ce journal. Il aura servi à cet homme pour me retrouver, manifestement. Mais si cet homme dit vrai, cela signifie que ce journal existe aussi ailleurs. Il est écrit par moi, ici, sur cette Terre, mais aussi ailleurs, sur une autre Terre. Par quelqu'un d'autre, qui est moi également. Un autre moi. Auquel cas, je suis peut-être mon avenir tout autant que mon passé. Mais cela ne me dit pas qui je suis au présent.

Le colonel Philippe de Rossi n'avait pas réussi à trouver le sommeil. Il s'était retourné plusieurs fois dans les draps, en vain. Exaspéré, il avait fini par se lever. Il se tenait debout, près de la baie vitrée de son appartement, regardant au loin l'Océan de la Contemplation. Libræ déversait sur l'horizon une lumière d'or brun qui paraissait s'enfoncer profondément dans l'eau noire.

Il était entièrement nu. Il faisait chaud. Il tournait le dos au lit défait dont la tête s'appuyait contre le mur opposé à la baie vitrée. Le lit se trouvait dans une grande pièce carrée qui faisait chambre à coucher, salle à manger et salon. Le colonel vivait dans ce studio de soixante mètres carrés, au dernier étage d'un immeuble cossu, avec vue sur le golfe et l'Arche, telle une sombre et gigantesque sentinelle protégeant le port d'ennemis improbables. Dans le lit, une jeune femme dormait. Elle aussi était entièrement dévêtue. L'appartement était obscur, de sorte que n'apparaissaient que des formes sombres, comme des ombres. De Rossi avait fait l'amour à cette femme, deux ou trois heures plus tôt. Il l'avait louée, comme à son habitude. C'était une professionnelle. Sa jeune et ferme poitrine s'élevait au rythme paisible de sa respiration.

Le colonel repensait à la réunion qu'il avait eue avec le général Lagarde et ses acolytes. Il ne parvenait pas à assembler les éléments qui lui avaient été présentés. Le fait de devoir entrer dans le sarcophage ne lui faisait pas peur. En près de quarante années de service, il en avait vu d'autres. En l'absence d'ennemis connus de la race humaine survivante, limitée aux seuls descendants des habitants de l'Arche, il n'avait, de fait, jamais participé à un conflit armé d'envergure. Mais les missions de reconnaissance sur la face obscure de Li581d, ou au cœur de l'Océan pour sonder les abysses, ou encore les exercices dans les déserts, lui avaient forgé un caractère bien trempé. Il ne craignait pas la mort, et encore moins de devoir voyager sur Terre par une méthode pas encore éprouvée. Si Charles-Hubert Vendôme était revenu plutôt mal en point, cela n'était que la conséquence de son inaptitude aux situations extrêmes. Lagarde et les autres s'étaient montrés un peu optimistes en confiant cette mission à quelqu'un d'aussi inexpérimenté.

Il avait lu le manuscrit de Joseph Conrad à plusieurs reprises, au point qu'il le connaissait par cœur. Il n'était pas certain que Joseph Conrad et Charles-Hubert Vendôme soient la même personne. Mais là n'était pas la question essentielle. En tout cas, ça n'était pas celle qui le préoccupait. Dans le journal, il n'avait rien dit du sarcophage, mais avait fait allusion à sa manière d'opérer. Cette pénétration tentaculaire qu'avait rêvée Conrad était de la même nature, de Rossi en était convaincu. Il était convaincu que cet organisme vivant se substituait aux individus immergés, en empruntant leur aspect physique. Mais cela n'était que sa propre théorie. Elle n'avait pas été validée par les autres et, Lagarde excepté, le jeune Reynolds s'était vite empressé d'évacuer cette hypothèse. Quelque chose clochait ici. Lagarde et son équipe semblaient découvrir cette théorie. Or, ces hommes n'étaient pas stupides et étaient loin d'être des amateurs. Ils savaient donc que le sarcophage n'était pas uniquement un vaisseau. Il était également l'esprit et le corps de ceux qu'il transportait. Et il n'y avait pas de

raison que cet esprit cessât de fonctionner quand les hommes ressortaient du sarcophage à la fin de l'expérience, contrairement à ce qu'affirmait Lyon-Ville.

De plus, de Rossi était convaincu que la sphère – cette volumineuse structure enveloppant le sanctuaire abritant les sarcophages – n'avait jamais pu se trouver à bord de l'Arche. Lagarde avait essayé de lui faire avaler une couleuvre avec cette idée bizarre. C'était ridicule de sa part. Car outre qu'il était stupide de transporter un objet encombrant de plusieurs milliers de tonnes à bord d'un vaisseau spatial – alors que le robot et les sarcophages suffisaient –, il était aussi plus logique de supposer que la sphère et les sarcophages n'appartenaient pas au repère spatio-temporel de Libræ-581. Ils appartenaient à un autre espace-temps. Restait alors à comprendre comment des univers parallèles aient pu, à un moment donné, se rencontrer. C'était impossible, en théorie. Mais de Rossi n'avait pas suffisamment de connaissances en la matière pour argumenter avec pertinence.

Une autre chose clochait dans ce qu'avait déclaré Lagarde à propos de l'âge du journal. Ce manuscrit avait été, selon lui, soumis à un test de datation. Or, si le journal ne paraissait pas affecté par son âge, cela signifiait qu'il avait *voyagé à la vitesse de la lumière*, et donc sans vieillir de la moindre nanoseconde, *à l'intérieur* du sarcophage. Et s'il n'avait pas vieilli, aucun test de datation n'aurait permis d'établir son âge, c'est-à-dire celui estimé par ce test à trois mille cinq cents ans. Dans le paradoxe de Langevin, le jumeau A voyageant dans l'espace à la vitesse de la lumière ne vieillit pas, par rapport à son frère B resté sur Terre. Si l'on avait pu réaliser un test de datation sur A, une fois de retour sur Terre, on aurait découvert qu'il était plus jeune que son frère jumeau B. Bien sûr, ce cas ne s'applique pas tout à fait au sarcophage, car le « saut temporel » est de nature quantique et n'est pas transposable au modèle relativiste. Mais le résultat est comparable. En conséquence, Lagarde avait manqué de rigueur dans ses affirmations. Ce journal avait peut-être un peu moins de trois mille cinq cents ans, si on considérait l'année 1972 comme référence, mais il était beaucoup plus récent, quelques mois tout au plus, si on le considérait en base libræienne. Or, les tests de datation avaient été réalisés sur Li581d. Il n'existait donc aucune preuve scientifique que ce journal ait bien été écrit en 1972. Et il en allait, bien évidemment, de même pour tout ce qui aurait pu permettre d'établir l'âge réel du cobaye et de ses complices éliminés lors de l'assaut.

De Rossi était troublé par ce manque de professionnalisme et de rigueur scientifique de la part de l'équipe de Lagarde. Sinon, voulaient-ils le tester, juger sa capacité d'analyse ? Il comptait bien appeler le général dès la première heure, pour lui faire part de ses réflexions. En attendant, il se sentait fatigué, car il n'avait pas suffisamment dormi.

Il s'allongea près de la jeune femme. Elle s'appelait Élena ou peut-être Déborah. Il ne s'en souvenait plus. De toute façon, ces femmes ne donnaient jamais leur vrai nom. C'était donc sans importance. Il réussit à s'assoupir. Et il fit un rêve étrange. Il se trouvait dans un bus. Joseph Conrad était à ses côtés, mais son visage était lisse comme une boule de billard. Le paysage défilait sous ses yeux. Un paysage sublime, avec un magnifique ciel bleu. Il n'avait jamais vu de ciel bleu. Quand il était gamin, sa mère l'avait amené au Musée, dans la Salle des Constellations. Le ciel terrestre était projeté sur la coupole. Des nuages filaient à vive allure. Il fermait les yeux, et des parfums champêtres parvenaient à ses narines... *Il s'éveille. Il a dix ans. Sa mère le regarde. Elle est jolie, avec ses cheveux châtain clair, presque blonds dans le soleil, et son sourire éclatant. Elle est venue le chercher. Il est en*

vacances chez ses grands-parents. « Viens, mon chéri !... Joseph-Conrad ! Viens, mon amour... ». Il aurait voulu rester, arrêter le temps. *L'été s'engouffre dans sa poitrine avec un parfum sucré de fruits et de fleurs. Il ferme les yeux encore une fois. Il veut garder le bleu du ciel dans sa mémoire. Il veut garder cette lumière qu'il n'avait jamais vue jusqu'alors.*

Mais il se réveilla dans la lueur empourprée de Libræ. La jeune femme dormait toujours à ses côtés. Il consulta l'heure. Il était 5H00. C'était le matin. Ça ne voulait rien dire, le matin, dans ce monde. C'était juste une convention. La luminosité du ciel ne variait qu'avec la densité des nuages. Libræ envoyait toujours la même quantité de lumière sur la ville. 5H00 du matin ou 5H00 de l'après-midi, qu'est-ce que ça changeait ? Il détestait ce monde. Il détestait cet Océan qui n'abritait que des ombres de vies. Il avait plongé plusieurs fois dans ses fonds obscurs. En mission de reconnaissance. Et c'était comme s'il avait cherché son visage dans un miroir vide de reflets. Même les ondes électromagnétiques s'y perdaient. Aucune faune, aucune flore ne s'épanouissait jamais dans ses eaux glacées. L'Océan reposait sur de la matière sombre. Une matière inaccessible et froide. Une sorte de vide massif impénétrable car *sans bord*. Au début, personne ne voulait y croire. Les analyseurs de spectre *devaient* se tromper. *Un bug ?* C'était ce qu'avait pensé la communauté scientifique au vu des conclusions. Mais le défaut informatique supposé n'en était pas un : matière transparente à toute fréquence d'onde électromagnétique émise, mais source d'ondes gravitationnelles repérables par détecteur interférométrique. On était donc en présence de matière non baryonique. C'était *logique*. Et tant pis si les astrophysiciens du début de l'Exode logeaient cette matière noire à la périphérie des galaxies, à l'intérieur de halos sombres, et non au cœur des planètes... Les faits étaient là, têtus.

La clarté trop faible de Libræ ne parvenait pas à s'engouffrer dans la masse océanique. Ces lueurs d'or brun que de Rossi voyait plonger dans les eaux depuis sa baie vitrée n'étaient qu'illusion d'optique. Elles n'étaient qu'artefacts venus des profondeurs abyssales de l'Océan. Il se demanda si ce monde existait vraiment. Il se demanda aussi si la Terre avait vraiment existé. Pourtant, quelque chose était là devant lui. Quelque chose. Mais quoi ?

De Rossi avait été marié. Une seule fois. À l'âge de trente ans. Il avait vécu un an avec Élodie, sa jeune épouse, mais elle était décédée. Elle souffrait de troubles psychiques et s'était donné la mort en se jetant de la fenêtre du séjour de l'appartement qu'ils louaient alors, au huitième étage d'un immeuble du centre-ville. Elle avait été tuée sur le coup. De Rossi était absent quand c'était arrivé. Il était parti plusieurs jours en mission de reconnaissance sur la Terre de la Désolation. Il s'en était longtemps voulu de l'avoir laissée seule. Il savait qu'elle était malade et qu'elle souffrait. Parfois, elle s'enfermait des jours durant dans un long mutisme, les yeux hagards. Parfois, elle s'entaillait la peau jusqu'au sang. Parfois aussi, plus rarement, elle était calme et souriante. Sa maladie s'était déclarée peu de temps après leur mariage, insidieusement. Élodie avait commencé par éprouver des impressions étranges, des odeurs qui n'existaient pas. Des sensations tactiles aussi. Puis elle entendait des voix. Elle se sentait observée. Les psys avaient d'abord pensé à des bouffées délirantes ou à une schizophrénie paranoïde. Le diagnostic de « troubles bipolaires » avait été finalement posé. Les médecins pensaient pouvoir la sauver avec du clozalone, mais des effets secondaires graves les avaient forcés à interrompre le traitement. Ils changèrent de molécules à plusieurs reprises, mais aucune ne fut vraiment efficace.

Puis le deuil s'était accompli, lentement. Les défunts ne s'en vont jamais d'un coup. Ils restent longtemps sur le seuil de la porte de l'au-delà. Jusqu'à ce que les vivants acceptent de les laisser partir. C'est de cette manière que de Rossi se représentait le deuil : l'acceptation du départ de l'autre. L'acceptation d'une vie sans l'autre. Mais il n'aima plus jamais quelqu'un d'autre. Il était resté veuf et célibataire. Non pas parce qu'il détestait les autres femmes, mais parce que son cœur ne s'était pas réellement vidé. Élodie n'y était plus, mais sa place était toujours réservée. Au cas où... En attendant, il satisfaisait ses besoins sexuels avec des prostituées ou des aventures de passage. Il les choisissait toujours très jeunes, la vingtaine, vingt-cinq ans tout au plus. À peu près l'âge d'Élodie quand elle s'était jetée dans le vide. Il n'aimait pas les femmes d'âge mûr.

Il regarda l'heure à nouveau. 5H45. La jeune femme s'était tournée vers lui et son haleine était chargée d'une vague odeur de lendemain de cuite. Il se souvint qu'ils avaient beaucoup bu la veille. Et fumé aussi. Il la poussa pour qu'elle se tourne de l'autre côté, mais elle se réveilla en gémissant.

- Humm... Quoi ? fit-elle en marmonnant.
- Désolé, tu ronflais.
- Pfff... Je ne ronfle jamais... Quelle heure est-il ?
- 5H45.
- Quoi ? Mais t'es malade de me réveiller si tôt !
- J'en ai marre de te voir dormir. Je ne t'ai pas louée jusqu'à 8H00 pour te

regarder pioncer.

La jeune femme s'assit sur le lit. Elle plia les jambes, cuisses contre son ventre, et bâilla. Elle avait un corps de rêve et un beau visage, presque enfantin. Elle devait avoir dix-huit ans, peut-être un peu plus. L'âge idéal. Elle regarda de Rossi en coin.

- Tu veux encore baiser ?
- Non. Je veux juste que tu te barres. Tu as le temps de prendre une douche et un café, si ça te dit.

Elle haussa les épaules : « C'est comme tu veux. Tant que tu me payes... ».

De Rossi hocha la tête. Il se leva pour prendre son portefeuille dans la poche de sa veste.

- C'est combien ?
- T'as oublié ?
- Je ne me souviens jamais des tarifs. Et puis, ça change tout le temps. À la hausse, bien sûr...

- C'est trois cents francs.
- Hein ?
- T'es sourd ? Trois cents. C'est le tarif.
- Non, je ne parle pas du montant, mais de la monnaie !
- Quelle monnaie ?

De Rossi commença à s'énerver :

— Ne me prends pas pour un con ! Tu m’as dit : « Trois cents francs ». C’est quoi, cette monnaie ? Tu la sors d’où ? Tu as fouillé dans mes affaires et tu as lu le journal. C’est ça ?

— De quoi tu me parles ? Quel journal ? T’es encore bourré ou quoi ?

Il la fusilla du regard. « Je ne suis ni sourd ni bourré. Je t’ai bien entendue. Tu as parlé de francs. Trois cents francs ! Cette monnaie n’existe pas sur Li581d. ». Il se précipita sur son bureau et vérifia que le journal y était encore. Il n’avait pas bougé de place.

— Eh bien, tu as mal entendu ! Donne-moi ce que tu me dois et je me tire. C’est quoi ce délire ?

Sur ce, elle se dirigea vers la salle de bains et claqua la porte. Peu de temps après, de Rossi entendit couler l’eau dans la douche. Il sortit de son portefeuille trois billets de cent UM et les jeta sur le lit. Il se rendit ensuite à la cuisine et fit du café avec des tartines de pain grillé. Il était certain d’avoir bien entendu. Mais il n’était pas sûr d’être clair dans sa tête. Le rêve de sa mère et du nom qu’elle lui avait donné était surprenant : « *Joseph-Conrad ! Viens, mon amour...* ». Les lectures multiples du journal l’avaient probablement perturbé. Mais de là à faire un transfert de cette nature, même dans un rêve, voilà qui était curieux. En temps ordinaire, il ne se serait pas inquiété. Après tout, il n’y a rien d’exceptionnel à rêver d’une histoire lue ou entendue. Mais la possibilité d’un transfert, dans cette histoire, prenait une dimension particulière qu’il ne pouvait négliger.

La jeune femme revint cinq minutes plus tard. Elle avait les cheveux mouillés, légèrement bouclés et tirant sur le roux. Elle avait des yeux verts et des taches de rousseur sur sa peau claire. Elle ressemblait vaguement à Élodie, laquelle avait été plutôt blonde, cependant. Il lui proposa une tasse de café avec des tranches de pain grillé, du beurre et de la confiture. Il pouvait lui faire une omelette avec du lard fumé si elle voulait. Elle déclina son offre, prétextant qu’elle ne prenait jamais rien le matin. Elle s’habilla près du lit et prit l’argent, qu’elle enfouit dans son sac à main. De Rossi essaya de se souvenir de son nom. Il hésitait entre Sabrina et Déborah ou peut-être Élena. Il voulut en avoir le cœur net :

— C’est comment ton nom ?

— Lequel ?

— Pourquoi, tu en as plusieurs ?

— J’ai le mien, et il y a celui pour les clients.

— Le tien.

— Pourquoi veux-tu le savoir ?

— Comme ça. Je veux bien te revoir, si tu es d’accord.

— Élodie Dupré.

— Tu as le même prénom que ma femme. Tu le savais ?

— Non. Je ne savais même pas que tu étais marié.

— Je ne le suis plus. Ma femme est morte.

— Désolée.

— C’est rien. Il y a longtemps. Presque trente ans.

Élodie finit de s’arranger les cheveux en passant ses doigts écartés dans ses boucles rousses. Elle regarda de Rossi avec une certaine tendresse. Il baissa les yeux et prétextait une

envie de pisser pour ne pas se laisser avoir par des projections illusoires d'un amour idéal. C'était impossible, et il le savait. Quand il revint des toilettes, elle se tenait droite devant lui, les bras croisés.

— J'espère te revoir aussi. Tu as mon numéro de téléphone. Laisse-moi un message quand tu veux. Je te rappellerai. Mais tu devras me faire la promesse de ne plus me jeter dehors comme tu l'as fait. Sinon, ce n'est même pas la peine d'y penser !

Il hocha la tête et la regarda s'en aller. Quand elle franchit la porte et la claqua, une vague sensation d'angoisse lui étreignit la poitrine. Il connaissait bien ce malaise qui venait sans raison apparente. Mais cette fois, il le mit sur le compte de sa dernière conversation avec la jeune femme. Elle s'appelait Élodie. Elle lui avait donné son vrai nom. Elle n'avait pas hésité. C'était très inhabituel, avec les prostituées. Pourtant, il n'avait pas été spécialement agréable avec elle. Il avait même été odieux. Il avait essayé de se rattraper en lui offrant le petit déjeuner, mais elle avait refusé. Ça aussi, ce n'était pas habituel. En général, une professionnelle fait tout ce que le client demande. S'il lui offre un café, elle prend un café. S'il veut baiser, elle baise. S'il veut dormir, elle dort. S'il veut discuter, elle discute. C'est ça le marché. Et elle se fait payer pour ça, à la journée ou à la demi-journée. De plus, trois cents Unités Monétaires, ce n'était pas donné. C'était une pute de luxe. Celle-là avait été vexée par la façon dont il s'était comporté avec elle. Elle ne devait pas être très expérimentée, vu son jeune âge. Elle avait encore son caractère. Élodie, sa femme, avait aussi son caractère quand ils s'étaient connus. Mais la comparaison le déprima.

Il se dirigea dans la salle de bain, ouvrit l'armoire à pharmacie et prit un comprimé de Benzomil qu'il avala avec de l'eau, à même le robinet du lavabo. Il retourna ensuite se coucher. Les draps sentaient l'amour et un vague mélange écœurant de parfum de femme, de cannabis, d'alcool et de tabac froid. Il s'efforça de faire abstraction de ces effluves en essayant de se concentrer sur sa mission. Mais le calmant commençait à agir. Il se sentait envahi par la torpeur, incapable de formuler la moindre pensée cohérente. Il se mit à plat dos et, après s'être vaguement entendu ronfler, s'abandonna dans un sommeil sans rêve.

Il se réveilla vers 14H00. Il était reposé, et son état mental ne le faisait plus souffrir. Il alla se doucher et reprit un petit déjeuner avec du café, du pain grillé, du beurre et de la confiture de fraises. Il était trop tard pour se préparer un vrai repas, et il n'avait pas très faim. Il se vêtit ensuite et téléphona au CSA, demandant à la secrétaire de lui passer Lagarde. Le général décrocha quelques secondes plus tard et suggéra qu'ils se retrouvent au Christophe Colomb, un bistrot sur le port.

De Rossi décida de s'y rendre à pied. Il en aurait pour une petite demi-heure tout au plus. Ces quelques pas lui feraient du bien. Il ne récupérerait plus très bien des soirées arrosées, depuis quelque temps. Il réalisait qu'il n'était plus très jeune et devait faire attention à sa santé. En sortant de chez lui, il s'enfonça dans une atmosphère chargée de crachin gras. La température était douce. Le ciel était chargé de nuages ocre jaune. Les rues étaient animées. Il n'y avait pas un souffle de vent. C'était un quartier où de nombreuses sociétés commerciales y avaient leur siège. Des hommes en complet sombre et des femmes à hauts talons, vêtues de costumes aux couleurs plus vives, se croisaient sans se voir, l'esprit tout encombré de leur vie programmée à la minute près. Entre le bruit des klaxons, des moteurs et des gens qui hurlaient

dans leurs téléphones portables, le brouhaha avait une densité palpable. De Rossi, concentré sur son objectif, le traversait d'un pas assuré et rapide.

Quelques minutes plus tard, il arriva sur le port. L'Océan scintillait de reflets roux entre les embarcations amarrées aux quais. Il pensa aux cheveux bouclés de la jeune Élodie sortant de la douche. Puis il bifurqua sur la gauche et fit quelques centaines de pas pour atteindre le bar où il avait rendez-vous. De Rossi entra à l'intérieur et se dirigea vers une table inoccupée, un peu en retrait. Le général n'était pas encore arrivé. Quelques clients attablés, proches du comptoir, buvaient des bières en riant et parlant fort. Le bistrot n'était pas très grand, et à peine éclairé par des spots ternes tournés vers les murs jaunis par les fumées des cuisines et des cigarettes. Il était fréquenté essentiellement par des marins aux visages rougeauds, ravagés par l'alcool et le tabac bon marché. Quelques promeneurs devaient s'y arrêter également, pour prendre un verre, attendant peut-être une place libre sur un bateau pour le Musée ou simplement pour se reposer un instant.

Lagarde arriva un quart d'heure plus tard. De Rossi avait déjà commandé un whisky avec des glaçons. Le général demanda un thé et alluma une cigarette. Il en offrit une au colonel, mais ce dernier refusa d'un geste de la main. Ils échangèrent une ou deux banalités sur l'endroit et sur la météo, puis Lagarde, redevenant sérieux, commença : « Alors, que vouliez-vous me dire ? » De Rossi prit son verre et vida d'un trait le fond de whisky qu'il restait en faisant tinter les glaçons.

— J'ai lu le journal. Plusieurs fois. Et j'ai aussi pas mal réfléchi à la mission que vous m'avez confiée. Il y a encore quelques détails qui me tracassent. Je voulais en parler avec vous, seul, sans votre équipe. Je me suis dit qu'entre militaires, nous pourrions peut-être mieux nous comprendre.

— Le fait que nous soyons militaires ne change rien au problème, coupa le général. De plus, mon équipe est désormais aussi la vôtre. Nous travaillons ensemble.

— Bien sûr. Mais je préfère vous parler sans me faire interrompre par votre jeune associé. Reynolds.

— Reynolds est jeune et parfois agaçant, je vous le concède, mais il est très compétent. On peut lui faire entière confiance.

— Je n'en doute pas. Justement, puisqu'on en parle, autant commencer par lui... Pourquoi tenait-il tant à éluder mon hypothèse de l'implication possible du sarcophage dans le comportement agressif des prisonniers ?

— Je n'en sais rien, répondit le général en haussant les épaules. C'est quelqu'un de très pragmatique. Je suppose qu'il n'avait pas envie qu'on perde notre temps en vaines discussions sur cette question...

— Pourtant, cette question fait partie du problème. Dans le journal, Conrad rêve que l'air qui l'entoure se transforme en un liquide bleu, et que des tentacules jaillissent de son corps et se plantent dans celui de la dénommée Catherine. Or, le sarcophage ne s'y prend pas autrement quand le cobaye est immergé. Ne trouvez-vous pas cela étrange ?

— Oui. Cela nous avait intrigués. En effet.

— Dans ce cas, pourquoi, lorsque je vous ai dit que le sarcophage pouvait être la cause de l'agressivité des prisonniers, vous êtes-vous comportés comme si vous veniez de découvrir le problème ? C'était pourtant évident, à la lecture du journal, non ?

— Effectivement. Mais ça prouve quoi ? Nous n'avons que des hypothèses, et pas l'ombre d'une preuve. Alors, qui, de Conrad ou du sarcophage, agit vraiment me paraît être une question inutile, dès lors que nous n'en savons rien.

— Pourtant, le rêve de Joseph Conrad est on ne peut plus explicite. Il témoigne d'une action agressive envers Catherine, analogue à la façon dont le sarcophage s'y est pris quand vous avez immergé le cobaye.

— Oui, mais ce n'est qu'un rêve ! Nous ne sommes pas sûrs que les choses se soient déroulées exactement comme dans son rêve. C'est pourquoi Reynolds a tant insisté pour qu'on ne s'étende pas davantage sur des hypothèses invérifiables. Pour lui – et pour nous également, bien sûr –, il est fondamental que vous rameniez Vendôme. Le reste n'est que bavardage. Il est très bien pour ça, Reynolds. Très efficace.

— Mais comment pouvez-vous être certains que je ramènerai Vendôme d'une manière ou d'une autre ? Comment vais-je m'y prendre, si ce n'est pas de cette manière ?

— Nous ne sommes sûrs de rien. Il se peut que nous nous trompions sur toute la ligne. À la limite et pour vous dire la vérité, que vous rameniez Vendôme ou pas est accessoire, même si c'est capital pour notre compréhension du sarcophage, bien sûr. En réalité, nous ne pouvons évacuer le fait que si, primo, vous êtes là actuellement et, secundo, que vous vous trouviez en 1972 dans cette petite ville française, alors cela signifie que l'opération doit impérativement avoir lieu, qu'elle réussisse ou non. Modifier cela reviendrait à bousculer le principe de causalité. Ce que nous voulons, c'est que rien ne puisse modifier ce principe. Toute notre existence en dépend. Le reste, bien qu'important au plan scientifique et militaire, est secondaire.

— Je ne suis pas sûr de comprendre. Voulez-vous dire qu'il existe un lien de causalité entre le fait que je me sois trouvé en 1972 sur Terre pour ramener Vendôme et notre existence actuelle, sur Li581d ?

— C'est ce que nous pensons. Comprenez-nous : nous avons découvert, avec l'existence des sarcophages, la possibilité de remonter le temps. Les lois de la physique que nous connaissons et auxquelles nous sommes attachés s'y opposent pourtant. Nous sommes donc dans un cadre strictement virtuel, que seules les équations de la Relativité Générale permettent de comprendre. Mais il y a les faits, et nous ne pouvons pas faire comme si ces sarcophages n'existaient pas. Il y a donc un sens à tout ça. Nous savons, par ailleurs, que modifier un seul paramètre dans le passé peut avoir des conséquences désastreuses dont celle, ne pouvant être écartée, de nous faire tous disparaître ou de modifier de façon considérable les événements tels que nous les connaissons. Tous les phénomènes sont liés entre eux, comme les faces du dé de Joseph Conrad sont liées par les arêtes. Si nous retirons ou modifions une seule face du dé, il n'y a tout simplement plus de dé ou alors, un autre, très différent. On ne peut pas prendre un tel risque.

— Mais si je suis là en ce moment, c'est donc que je suis revenu de cette expérience, n'est-ce pas ?

— De ça non plus, nous ne sommes pas sûrs. Ce que nous savons, c'est que vous étiez sur Terre en 1972, et nous voulons que vous y retourniez pour confirmer ce fait. Mais nous ne savons pas si vous allez vraiment en revenir. Ni même si vous allez ramener Vendôme. En clair, je me fiche de ce qui peut vous arriver, à l'un comme à l'autre. Je veux juste que vous vous rencontriez à l'endroit prévu, le jour prévu. Je ne peux être plus franc.

— Cependant, si je ne devais pas revenir, comment expliquer que je sois là, devant vous, en ce moment même ?

— Celui qui est là devant moi en ce moment est celui qui doit partir. Pas celui qui est revenu, conclut le général en écrasant son mégot dans un cendrier.

De Rossi hocha la tête. Il mesurait l'implication d'un échec possible de sa mission. S'il ne devait pas revenir, cela signifiait probablement qu'il se retrouverait dans le même état psychique que celui de Charles-Hubert Vendôme. Il passerait le restant de ses jours en hôpital psychiatrique, tel un légume ou tout comme. S'il refusait de partir, le monde *tel qu'il est* ne serait peut-être plus. Impossible de savoir par quoi il serait remplacé. Nul ne pouvait prendre un tel risque. Néanmoins, il subsistait un gros doute dans son esprit.

— J'ai bien compris l'enjeu de ma mission. Il reste néanmoins encore quelques détails à éclaircir. Le premier concerne mon état mental sur Terre, en 1972. Contrairement à Joseph Conrad, j'ai bien conscience de la teneur de ma mission. Je sais d'où je viens et ce que je dois y faire. Comment expliquez-vous cette différence entre lui et moi sur ce plan ?

— Effectivement, ce point devait être abordé ultérieurement. Mais puisque vous évoquez le cas, je peux vous répondre. Avant de vous immerger dans le sarcophage, on vous greffera un implant identique à celui du cobaye ; celui qu'il avait quand nous l'avons découvert. Son excroissance, si vous voulez. Nous avons eu largement le temps d'étudier sa structure, puis de le reproduire. Vous subirez l'intervention dans les jours qui viennent. Cet implant vous permettra de garder le contrôle de la situation.

— Pouvez-vous garantir que si jamais je devais ne pas revenir de mon voyage, je conserverais toute ma lucidité à la fin de l'expérience et que je ne serais donc pas dans un état comparable à celui de Vendôme ?

— Nous pouvons l'espérer, en tout cas. Avez-vous imaginé une seconde que nous ne prendrions pas toutes les mesures nécessaires pour avoir les meilleures chances de vous retrouver lucide ?

— J'avoue y avoir songé. Mais un risque subsiste toujours, n'est-ce pas ?

— Le risque zéro n'existe pas, répondit Lagarde en haussant les épaules.

De Rossi hocha la tête. Il fit signe au garçon pour se faire resservir un deuxième whisky. Il demanda à Lagarde s'il souhaitait boire autre chose, mais celui-ci déclina son offre. Il saisit une nouvelle cigarette, la ficha dans sa bouche et l'alluma. « Je ne bois pas, mais je fume beaucoup. »

— Un autre détail, continua de Rossi. Je suis intrigué par le test de datation du journal et des cobayes, quand ils ont été découverts. Je ne dirai rien des cobayes pour l'instant, puisqu'on ne sait pas vraiment comment ils se sont retrouvés sur Li581g, mais, concernant le journal, il y a un problème. Comment expliquez-vous que ce manuscrit, qui a logiquement fait un voyage dans une sorte de hiatus temporel, puisse être daté ?

— Je comprends votre trouble. En toute logique, le journal n'a pas vieilli, entre le moment où il a été rédigé en 1972 et aujourd'hui. Vous avez donc raison. Mais, en réalité, il s'est bien écoulé un peu moins de trois mille cinq cents ans. Pour vous expliquer simplement les choses, disons que nos appareils de mesure ont rencontré un conflit, lors des tests de datation. C'est l'existence même de ce conflit, et sa mesure, qui ont permis de définir l'âge exact du journal. En d'autres termes, les mesures ont été indirectes. On a recherché, par des méthodes mathématiques que je ne saurais vous décrire dans le détail, quel serait l'âge exact du journal permettant d'éliminer ce conflit. Et le résultat est bien de trois mille cinq cents ans, à une trentaine d'années près.

— N'êtes-vous pas surpris par la similitude d'âges avec les cobayes découverts dans les sarcophages sur Li581g ?

— Bien sûr. C'est surprenant. D'autant plus qu'à notre connaissance, aucun vaisseau habité n'a quitté la Terre pour Libræ-581 à l'époque où Joseph Conrad a rédigé son journal, en 1972 ou dans les années entourant cette date.

— Vous n'avez aucune explication ?

— Aucune pour l'instant. Nous préférons éviter les hypothèses invérifiables.

— Je vous comprends. Cependant, on ne peut éviter de faire un lien entre le fait que le sarcophage se trouve bien sur Terre en 1972, sous la forme humaine de Joseph Conrad et probablement aussi du cobaye ou encore de la mienne, et le fait que vous ayez découvert dans des sarcophages, sur Li581g, des hommes qui ont le même âge que ce journal, soit trois mille cinq cents ans.

— Vous avez raison. Nous y avons pensé. Mais nous n'avons pas d'explication à donner. Nous avons découvert vingt-trois sarcophages. Alors qu'il n'y a, au plus, que trois personnes qui soient concernées dans le journal : vous, Joseph Conrad et Vendôme. Comment expliquer les autres ?

— Vous oubliez Catherine. Elle a peut-être été contaminée.

— Peut-être. Mais vous n'en savez rien. Et que faites-vous des autres ?

— Je n'en sais rien, c'est vrai. Mais je sais que seuls quatre d'entre eux ont été réveillés. Trois hommes et une femme... Deux hommes et une femme âgés d'une trentaine d'années en apparence, et un autre homme, qui paraissait en avoir le double. Et là, ça colle.

Charles-Hubert avait quitté son domicile, peu après le petit déjeuner. Il était en tenue de jogging noire et baskets de même couleur et il avait enfilé un blouson en coton léger bleu à fermeture à glissière. Il s'était dit qu'il pourrait courir un peu sur les quais. Le matin, il n'y avait pas grand monde. Il ne serait pas gêné par la foule.

Il avait d'abord pris le bus en bas de chez lui et était descendu, quarante minutes plus tard, dans l'artère centrale qui rejoignait le port. Il avait marché ensuite d'un pas léger jusqu'au quai principal puis il avait tourné à droite en direction des docks. L'air matinal exhalait un mélange subtil et écœurant d'iode, de gasoil et de frites froides de la veille. Il accéléra le pas jusqu'à prendre une belle foulée. Charles-Hubert n'était pas vraiment un sportif digne de ce nom, mais il appréciait l'effet de l'air sur le visage et la sensation de liberté quand il courait.

Il arriva, environ un quart d'heure plus tard, au bout d'une jetée où les vagues éclaboussaient mollement une sorte de liqueur visqueuse couleur prune sur des éboulis de rochers de granit rouge. Il s'arrêta un moment pour souffler, penché en avant, les mains sur les genoux. Puis, quand sa respiration et son cœur furent calmés, il se redressa et contempla l'Océan. Son regard se perdit alors dans l'horizon incertain et il se sentit happé par une sorte de vacuité d'espace, comme si l'air environnant se vidait de sa substance et venait à disparaître. Il se trouvait au milieu de nulle part, face à des formes qu'il ne pouvait nommer. Il était là sans être là. Là où personne ne pouvait le trouver. Il n'aurait su dire ce qu'il voyait ou entendait. Le paysage prenait une teinte sépia. C'était un paysage étrangement dense. Avec des montagnes, des prairies, des fleuves et des mers. Peut-être des maisons et des voitures aussi. Un monde sans nom. Comme les reflets d'un miroir brisé, libérés de toute définition.

Il resta ainsi une bonne demi-heure debout face à l'Océan, dans une immobilité totale. Il ne sentait plus son corps, et son esprit était vide, inexistant. Seul l'univers prenait forme, jusqu'à l'infini. Un univers d'avant la Terre et les hommes ; d'avant Libræ et l'Arche. Puis, au loin, le bruit sourd d'une corne de brume le replongea dans le monde actuel. Peu à peu, son esprit recouvrait les formes autour de lui comme une fine peau autour des objets, et l'air se remplissait de ses parfums écœurants. Il fourra les mains dans les poches de son blouson et sentit, contre la paume de sa main gauche, la forme d'un carnet à spirale. Il le sortit et l'observa comme s'il le voyait pour la première fois. Un stylo à bille était glissé à l'intérieur des spires. Il le retira, le mit dans sa poche et ouvrit le carnet. C'était un journal. C'était son journal. Il reconnut son écriture. Il était arrêté à la date du jeudi 24 août 1972. Il relut le dernier paragraphe de cette journée-là :

« Je ne sais pas à quoi aura servi ce journal. Il aura servi à cet homme pour me retrouver, manifestement. Mais si cet homme dit vrai, cela signifie que ce journal existe aussi ailleurs. Il est écrit par moi, ici, sur cette Terre, mais aussi ailleurs, sur une autre Terre. Par quelqu'un d'autre qui est moi également. Un autre moi. Auquel cas, je suis peut-être mon avenir tout autant que mon passé. Mais cela ne me dit pas qui je suis au présent. »

Il avait rédigé ce journal durant ses errances en ville. Depuis qu'il était en arrêt de travail pour maladie psychique, il avait tout son temps. Il s'asseyait dans des bars,

commandait une bière ou un café et écrivait. Les mots lui venaient de façon spontanée, sans qu'il ait besoin de les chercher. Bien qu'inventée, cette histoire était cependant réelle. Pour le moins, elle avait la texture de la réalité, tel un souvenir présent et fort. Sophie n'était pas une sorte de nébuleuse née de l'imaginaire, pas plus que cet homme dans le bus, de Rossi, ou encore ce visage de femme inconnue qui lui était apparu, la première fois qu'il se trouvait dans l'appartement de Sophie. Il voyait ces personnages tout aussi clairement qu'il voyait le monde alentour. Mais, curieusement, malgré cette impression de réalité, ces êtres étaient aussi des étrangers pour lui. Sophie n'était rien dans son cœur. Il n'était pas amoureux d'elle. Seul Joseph Conrad l'aimait. Mais il n'était pas Joseph Conrad. Ce dernier s'était *emparé de lui*, dans cette histoire sur Terre. Mais cette possession était terminée.

Terminée ?

Il réalisa que s'il n'était pas Joseph Conrad, c'était uniquement parce que ce dernier n'était pas encore revenu sur Li581d. Le journal s'arrête à la date où il rencontre de Rossi. Mais il doit exister une suite. Si de Rossi ramène Joseph Conrad, comme tout le laisse entendre, alors, il se pourrait bien qu'il soit Conrad. En revanche, si de Rossi échoue, il demeure Charles-Hubert Vendôme.

Et si de Rossi avait réussi ?...

Il était possible que de Rossi ait réussi à le ramener. Dans cette hypothèse, ses troubles mentaux pouvaient s'expliquer par une sorte de conflit entre lui et Joseph Conrad. Deux êtres différents ne peuvent habiter un même corps. Il y a un principe d'exclusion. L'un des deux doit disparaître. Mais lequel ?

Il était comme ce personnage, dans un conte taoïste, qui s'endormit et rêva d'être un papillon et qui, au réveil, se demanda s'il était un homme ayant rêvé d'être un papillon ou un papillon rêvant d'être un homme.

Dans son journal, un personnage prétendant se nommer – tout comme lui – Charles-Hubert Vendôme, avait rencontré un notaire pour lui remettre une lettre. Cette lettre contenait des indications pour Joseph Conrad. Il n'avait aucun souvenir d'avoir missionné ce notaire. En revanche, il se revoyait dans le bureau du notaire, quand ce dernier lui dictait les indications contenues dans la lettre. À ce moment-là, il était Joseph Conrad et non pas Charles-Hubert Vendôme. Et si un certain Charles-Hubert Vendôme avait rencontré ce notaire pour lui remettre une lettre, ce Charles-Hubert Vendôme était donc *un autre* que lui. Certes, le notaire avait été sensible à la ressemblance. Au point même d'affirmer que les deux hommes n'étaient qu'un. Il y avait juste une différence d'âge. Dix ans d'écart environ. Charles-Hubert Vendôme paraissait plus vieux de dix ans, selon le notaire. Charles-Hubert Vendôme devait donc avoir quarante ans. Et quarante ans était bien son âge actuel. L'âge de Charles-Hubert Vendôme, marié à Alice, père de Julien et de Marie. Ingénieur au CSA. Joseph Conrad, lui, n'avait que trente ans...

De Rossi, l'homme dans le bus, lui avait parlé d'un individu qu'il était censé suivre. Puis d'un transfert entre eux. Si ce que disait de Rossi était exact, il était devenu l'homme qu'il pistait. Voilà l'explication. Il était donc évident qu'il n'était ni Joseph Conrad ni Charles-Hubert Vendôme.

Mais s'il n'était ni l'un ni l'autre, il ne pouvait pas dire non plus qu'il était un tiers. Quelqu'un d'autre, différent. Il devait donc admettre qu'aussi étrange que cela puisse paraître, il était réellement ces deux hommes. *Et en même temps.*

« Lorsqu'on lance un dé, on pense qu'il n'existe qu'une chance sur six qu'il tombe sur telle ou telle face. Et c'est vrai par expérience. Or dans le monde où je suis, le dé tombe sur les six faces en un seul lancer. Et je suis tombé dans deux vies, au moins. »

Il s'assit à la terrasse d'un bistrot, en face des bateaux en partance pour l'Arche. C'était là l'embarcadère principal pour se rendre au Musée. Il y avait plusieurs rotations par jour, et l'attente n'était jamais très longue, malgré la foule. Les navettes venaient s'amarrer sur une longue passerelle perpendiculaire au quai. C'était des embarcations conçues pour le transport rapide de voyageurs, ne disposant d'aucune commodité à bord, en dehors de bancs et de toilettes attenantes à la cabine de pilotage. Charles-Hubert commanda une bière et un sandwich au jambon, beurre et cornichons. Il n'était pas loin de midi, et il avait un petit creux. C'était une heure de relative affluence et la circulation commençait à se densifier. Il y avait beaucoup d'animation. Des employés des compagnies maritimes et des voyageurs venaient se restaurer d'une salade ou d'une préparation rapide à base de steak haché ruisselant d'huile entre deux tranches de pain de mie, accompagné d'une portion de frites. Il se dit qu'il avait du temps à tuer et qu'il pourrait passer une partie de l'après-midi au Musée. Il le connaissait par cœur pour s'y être rendu à maintes reprises quand il était gamin, ou en famille, plus tard, quand les enfants étaient encore petits. Et il ne s'y était jamais ennuyé. C'était un endroit de rêve. De l'avis général, dès qu'on se trouvait à l'intérieur, on était envahi par une étrange impression d'intimité. C'était comme si les gènes de tous les habitants de Li581d avaient été imprégnés de l'atmosphère confinée de l'Arche, en sorte que chacun, une fois à l'intérieur, s'y sentait un peu chez lui.

Charles-Hubert commença à s'assoupir sur son siège environ une demi-heure après avoir fini son sandwich et sa bière. C'était l'effet de la digestion combiné au Ciamemazan et à l'alcool. Il dormait un peu mieux ces temps-ci, mais ce n'était pas encore tout à fait ça. Il avait des somnolences diurnes irrépressibles. Sa tête devenait lourde d'un coup et son esprit divaguait. Cependant, le moindre bruit ou mouvement brusque le réveillait, de sorte qu'il se trouvait entre deux mondes : ni tout à fait dans la réalité ni tout à fait dans le rêve. Dans un bref espace de lucidité, il aperçut le garçon. Il fit un geste de la main pour attirer son attention et commanda un café.

Le temps était maussade, mais il ne pleuvait pas. Libræ déversait des flots diaphanes de lumière orangée entre des filaments déchiquetés de stratus, bas dans le ciel. Tout au plus, une bruine froide pouvait tomber dans une heure ou deux, mais rien d'inquiétant. C'était le temps idéal pour une promenade en bateau et se rendre au Musée ; l'Océan était calme, avec juste ce qu'il fallait de brise pour exhiler, de ses vagues, des parfums iodés. Il consulta sa montre. Il était 13H30. Il y avait de l'affluence autour des guichets de la compagnie de navigation. Il se dit qu'il ferait bien de se lever et prendre un ticket. Il visa sa note : il devait sept UM et cinquante cents. Il sortit de son portefeuille un billet de cinq et trois pièces d'un UM, mais n'attendit pas la monnaie. Il se leva nonchalamment pour traverser la voie de circulation et se rendre à l'embarcadère quand, tout à coup, son regard croisa une silhouette de femme qui ne lui était pas inconnue. Celle-ci se tenait debout, de profil, et consultait un

prospectus qu'elle avait dû prendre sur un présentoir proche. Elle était vêtue d'un polo en coton jaune à manches courtes et d'un jean. Il la trouva très jolie. Il avait déjà vu cette jeune femme. Elle avait été l'une de ses étudiantes quand il était enseignant. Mais il y avait autre chose. Quelque chose d'intrigant. Ses traits avaient une intensité particulière. Une intensité qui le troublait. Un moment, elle se tourna dans sa direction et il eut le choc de sa vie. Son visage était exactement celui qui s'était imposé à Joseph Conrad, alors qu'il étreignait Sophie pour la première fois dans son appartement, à Sorgues. C'était elle, à n'en pas douter. Cette jeune femme dont le visage s'était substitué à celui de Sophie était Chloé Kurakami, une jeune et brillante étudiante en astrobiologie qu'il avait connue dix ans plus tôt.

« Si ça se trouve, elle est ma petite amie. Ou même ma femme. Comment savoir, si je ne me souviens de rien ? »

Lui, Charles-Hubert Vendôme, se souvenait bien de Chloé. Elle participait à un groupe de méditation qui se réunissait une fois par décade, dans un temple bouddhiste zen, dans un quartier nord de la ville. Charles-Hubert n'était pas particulièrement intéressé par les religions, mais il avait été invité à quelques reprises à se joindre au groupe pour des séances de zazen et cela lui avait fait, contre toute attente, le plus grand bien. Après les séances, il se sentait à la fois détendu et revigoré. Ils se retrouvaient, en fin de soirée, à dix ou quinze, alignés en deux rangées, face à face, assis bien droit sur des coussins durs posés sur des tapis épais en mousse recouverts de tissu en coton, les jambes croisées, le regard orienté à quarante-cinq degrés vers le sol mais tourné vers l'intérieur, les mains posées l'une sur l'autre, paumes orientées vers le haut. Chloé lui avait expliqué que zazen signifiait « méditation assise », et que cette façon d'être était la forme la plus accomplie de la réalisation bouddhiste. Selon le Zen, avait poursuivi Chloé, le corps assis en méditation est comme une lampe dont la fonction est de briller, d'illuminer l'espace. Une lampe sans lumière n'a aucun sens, disait la jeune femme, et une lumière sans lampe n'a aucun sens non plus. Parfois, elle utilisait une autre métaphore. Elle comparait zazen à un bol dont la vacuité était la fonction et la forme était le corps. Cette vacuité, disait-elle, est ce qui fait qu'un bol peut contenir une infinité de mets ou de boissons. Sans elle, il n'y a pas de bol. De la même façon, un bol dont le corps est cassé ne peut plus rien contenir. Cela montre l'équivalence du corps et de la fonction dans le Zen.

Charles-Hubert se demandait à quoi pouvaient bien servir de telles notions. Pour lui, zazen n'était rien de plus qu'un exercice de relaxation en position assise, pas très confortable d'ailleurs, mais assez efficace. Chloé l'avait alors invité à une conférence donnée par son maître zen, dont le nom signifiait « nuage vide ». Nuage Vide était assis bien droit mais sans raideur, sur un coussin noir et épais, dans la posture de zazen. Comme Chloé, il avait le type asiatique. Charles-Hubert était incapable de lui donner un âge. Il pétillait de jeunesse dans un corps de vieillard tout ridé. Il devait avoir quatre-vingt ans au moins ; peut-être même cent ans. Mais sa souplesse d'esprit et de gestes paraissaient le maintenir dans une éternelle adolescence. Il avait, en outre, un sourire éclatant d'intelligence et de bonté.

La conférence avait eu lieu dans une salle de l'université, à l'initiative d'étudiants, dont Chloé, qui en était probablement l'instigatrice. Il y avait une cinquantaine d'auditeurs environ. Le maître, à un moment donné de son exposé, dit : *« Quand vous faites une expérience profonde du Zen, votre propre esprit disparaît et vous êtes alors capables de toucher, sans avoir à vous déplacer, le commencement ou la fin de l'Univers. Cette*

expérience de la vacuité vous fait réaliser que tout ce qui existe est vous-même. Avant cette expérience, vous êtes comme le centre d'un cercle dont la circonférence est le monde qui vous entoure, bien distinct de vous. Il y a vous d'un côté et le monde de l'autre. Il y a donc une dualité. Pendant l'expérience, le centre du cercle disparaît et vous devenez le monde. Vous devenez le cercle entier. Là où vous êtes à ce moment-même, personne ne peut vous trouver. Parce que vous n'êtes ni ici, ni ailleurs ; sans être nulle part, cependant. Mais vous ne pourrez comprendre réellement cela sans avoir fait l'expérience profonde de la vacuité de votre propre esprit. ».

Charles-Hubert avait du mal à se représenter une telle expérience à cette époque. Pour lui – qui avait une formation scientifique et croyait aux lois de la physique –, toucher le commencement de l'Univers sans avoir à se déplacer n'avait aucun sens. C'était une sorte de prodige. Seul Dieu était capable d'une telle prouesse. Et il ne croyait pas en Dieu. Le Zen n'était donc, au plan scientifique ou philosophique, rien de plus qu'une fantasmagorie sans intérêt. Seul zazen était utile, mais uniquement pour se détendre et recharger ses accus.

Mais depuis cette époque, des événements étranges avaient bouleversé son existence, et sa vie s'était ouverte à d'autres perspectives. Il avait fait l'expérience d'une vacuité d'espace dans laquelle son esprit avait disparu sans que pourtant cette disparition soit assimilable à un état comateux. Il était resté conscient.

Charles-Hubert occupait actuellement tout l'espace vide d'un bol, et Joseph Conrad occupait le même espace, mais à un autre moment. Quand un bol est plein, il ne peut plus rien contenir d'autre. C'est le principe d'exclusion. Soit il était Charles-Hubert, soit Joseph Conrad. Soit il était l'homme du conte taoïste, soit il était le papillon. Un bol peut contenir alternativement du thé ou du lait ou du café ou encore du riz. C'était cela la métaphore qu'avait utilisée Chloé. À présent, elle faisait sens pour lui. Il n'était pas Joseph Conrad en même temps que Charles-Hubert Vendôme. Il était bien l'un ou l'autre, mais alternativement. Et jamais, absolument jamais, Charles-Hubert ne rencontrait Conrad. Et cela se concevait parfaitement : ils n'occupaient pas le même espace en même temps.

Charles-Hubert attendit que Chloé prenne les tickets au guichet et regroupe les adolescents qui étaient venus, en nombre, la rejoindre. Il devina qu'elle devait être enseignante et qu'elle avait réuni là ses élèves pour une visite guidée ou un cours au Musée. C'était un exercice d'enseignement habituel. Il prit son ticket pour le même voyage, peu de temps après que la classe au complet fut montée à bord de la navette. Il aurait aimé aller à la rencontre de la jeune femme et lui parler, mais il réalisa qu'il n'avait rien à lui dire d'autre qu'il l'avait enfin comprise, après toutes ces années. C'était ridicule, et elle pourrait mal le prendre. Cela faisait plus de dix ans qu'il ne l'avait revue. Elle l'avait certainement oublié. Il se rappela qu'en dehors de quelques échanges à propos du Zen, ils n'avaient pas vraiment eu de relation. Il était par ailleurs son professeur d'astrobiologie et elle devait probablement le respecter à ce titre, mais sans plus. En réalité, il se rendait compte qu'il n'était rien pour elle et que l'intérêt qu'il éprouvait à son encontre en ce moment précis était lié au journal de Joseph Conrad et à l'importance que ce journal représentait dans sa vie. Si elle ne s'était pas immiscée dans l'esprit de Joseph Conrad pendant que ce dernier étreignait Sophie, il ne l'aurait probablement pas remarquée.

Mais il savait que les choses étaient liées et n'arrivent jamais totalement par hasard. Si elle était là, à quelques pas de lui sur ce quai, alors qu'elle avait été absente de sa vie des années durant, c'était précisément parce qu'il avait réalisé quelque chose de fondamental : il n'avait pas qu'une vie. Et s'il n'avait pas qu'une vie, cela signifiait qu'il ne pouvait pas mourir. Bien sûr, Charles-Hubert pouvait mourir ; Joseph Conrad pouvait mourir... Mais *lui* ne mourrait jamais. Et s'il ne pouvait pas mourir, cela signifiait qu'il n'était pas vraiment un être humain. Il fallait donc qu'il lui parle. D'une manière ou d'une autre, il devait le faire, car il était certain qu'elle pouvait le comprendre. Et qu'elle était peut-être la seule personne de cette ville ou de cette vie à pouvoir le comprendre.

Aussi décida-t-il de la suivre.

Il grimpa à bord de la navette et se retrouva sur le pont. On largua les amarres et l'embarcation quitta les quais en glissant lentement sur les vagues. Charles-Hubert s'était appuyé au bastingage et contemplait les reflets rougeoyants de Libræ sur les clapots comme des myriades de lampes erratiques.

Quand ils furent à mi-chemin entre l'Arche et le port, Charles-Hubert se retourna face au pont, dos à la balustrade. Il remonta la fermeture à glissière de son blouson jusqu'au menton qu'il cacha dans le col. Il avait un peu froid et serra les bras contre son corps. Chloé lui tournait le dos. Elle était très occupée par ses élèves. Il en profita pour admirer sa fine silhouette. Son jean lui moulait les fesses et il devinait qu'elle devait avoir de belles jambes. Il se dit qu'elle devait avoir un amoureux et se prit à envier ce personnage hypothétique.

Charles-Hubert se demanda si elle pratiquait toujours le Zen. Mais à voir ses gestes calmes et posés, il n'eut plus aucun doute à ce sujet. Elle semblait sûre d'elle, sans arrogance ni ostentation. Malgré sa silhouette gracile, elle respirait une force intérieure et toute en douceur. Elle ressemblait à ce bodhisattva féminin, rempli de compassion et de sagesse, dont une statue était visible dans le temple zen où il se rendait jadis : *Kannon*. Elle avait la solidité et la prestance de cette statue de stuc blanc. Sauf qu'elle était vivante. Elle n'était pas un simple objet en marbre. Elle ne semblait pas non plus avoir froid, malgré sa tenue légère. Elle n'avait pas de gilet sur son polo à manches courtes. L'air marin était pourtant bien vif. Un instant, il eut la nostalgie de cette époque où il enseignait l'astrobiologie. Une sorte d'amertume, et le sentiment désagréable d'être passé à côté de quelque chose d'important, lui étreignirent le cœur. Puis il se dit que rien n'était jamais figé. Qu'il existait toujours des ponts pour se rendre d'une rive à une autre. Il savait qu'un jour il retrouverait Chloé quelque part. En y songeant, il réalisa qu'il ne fallait pas grand-chose pour construire un destin. Et s'il ne fallait pas grand-chose pour le construire, il ne devait pas être très difficile de le déconstruire.

Mais avait-il vraiment envie de déconstruire sa vie ? Il aimait Alice et ses enfants. Pour rien au monde, il ne voudrait les voir disparaître. Pourtant, sa famille n'était rien de plus que la conséquence d'une décision prise à un moment donné de sa vie. Mais cette décision, il n'avait pas le souvenir de l'avoir prise en toute conscience. Elle s'était imposée comme par défaut, parce qu'il fallait bien faire quelque chose. Un jour, il avait accepté de faire sa vie avec Alice. Personne ne l'y avait contraint. Il avait accepté tout seul. Bien sûr, cette décision n'avait pas été prise du jour au lendemain. Il avait eu amplement le temps d'y réfléchir. Mais avait-il eu le choix ? A-t-on le choix, quand on n'a qu'une seule perspective de vie devant soi ? Bien sûr, on peut décider d'attendre. Attendre d'avoir le choix. Mais, en général, plus on

attend, moins il reste de choix. La nature est ainsi faite qu'elle ne peut pas se permettre de nous laisser indéfiniment dans l'expectative. Aussi, sans décider à notre place, elle nous oblige à prendre par défaut ce qui s'offre en perspective. Le chemin de moindre résistance...

Pendant qu'il se laissait aller à ses rêveries philosophiques, la navette avait accosté à l'intérieur de l'Arche. Chloé et ses élèves étaient sortis les premiers et s'étaient rapidement éclipsés dans la foule. Il fut le dernier à quitter le pont, précédé d'un groupe de personnes âgées qui prenaient tout leur temps. Il la chercha du regard, mais ne la vit pas. L'embarcadère était noir de monde, et il existait différentes directions possibles où se rendre, avec ascenseurs, escalators, traverses et autres plateformes métalliques flanquées de galeries de boutiques de bibelots et de photographies de plusieurs siècles de vie à l'intérieur de l'Arche... Il enrageait de s'être laissé distancer de la sorte. Il tenait absolument à la retrouver. En un sens, c'était assez ridicule, vu qu'il ne lui dirait rien et se contenterait de la regarder. Mais d'un autre côté, c'était une manière de réenclencher un nouveau destin. Une manière de passer sur un pont pour changer de rive. Et alors, tout deviendrait possible...

Il arriva, quelques instants plus tard, en haut de l'escalator qui aboutissait dans la grande salle circulaire où s'ouvraient des portes vers différentes zones de l'Arche. L'une de ces portes donnait sur le couloir menant à la Salle des Constellations. Quelque chose lui dit que Chloé avait emprunté cette voie.

Il marcha d'un pas décidé jusqu'à ce qu'il se trouve au milieu d'un ciel étoilé à perte de vue. C'était la Salle des Constellations. Sauf que celle-ci n'était pas limitée à la coupole. Elle s'ouvrait sur tout l'univers. Ce fut alors que l'atmosphère se vida, une nouvelle fois, de son air. Il avait l'impression de suffoquer, mais rapidement ses poumons purent à nouveau se remplir et se remettre à fonctionner normalement. Et il se retrouva au cœur d'une salle étrange, plus étroite et remplie d'un liquide bleu profond et visqueux. Et il respirait ce liquide. Il avança de quelques pas quand, tout à coup, il vit Chloé qui le regardait. Elle se tenait debout devant lui, entièrement dévêtue. Et c'est en la voyant ainsi qu'il découvrit que lui aussi était nu. Il s'approcha d'elle doucement, les mains tendues en avant. Il se dit que c'était là le moment ou jamais de la prendre dans ses bras et de lui dire qu'il avait enfin compris qui il était vraiment. Que le miroir était brisé et que les reflets avaient disparu. Mais quand il fut à sa portée, il l'entendit crier d'effroi. Il voulut la rassurer mais, quand il la toucha, des milliers de tentacules effilés comme des dards se projetèrent sur la jeune femme pour la pénétrer de façon anarchique par tous les pores. Elle s'effondra, les yeux exorbités et la bouche bée. Aucun son ne sortait plus de sa gorge. Elle était allongée sur le sol, sans vie, et il était couché sur elle, incapable de comprendre ce qui s'était passé.

Peu de temps après, il se retrouva dans la Salle des Constellations éclairée d'une lumière crue qui lui faisait mal aux yeux. Il était au sol, sur le ventre, vêtu de son jogging et de son blouson, et deux policiers le maintenaient fermement immobile. Il avait mal dans les côtes, et son visage était brûlant. Il avait le goût du sang dans la bouche. Sans doute, l'avait-on frappé. Il pouvait à peine bouger la tête. Il eut le temps de se tourner dans la direction de Chloé, mais celle-ci gisait au sol, une personne à genoux penchée sur elle, tentant un massage cardiaque. Un médecin sans doute. Tout autour, ses élèves étaient paniqués. Certains pleuraient, d'autres criaient.

— Qui êtes-vous ? aboya un des policiers qui le maintenaient immobilisé.
Déclinez votre identité !

Le colonel de Rossi avait subi les examens médicaux préalables à l'implantation de l'excroissance bio-informatique dans la zone corticale profonde, proche de l'hypothalamus. Le bilan était satisfaisant. L'intervention eut lieu le lendemain matin, sous anesthésie locale, en moins de vingt minutes. Quand il fut en état de se lever, soit environ une heure plus tard, on le soumit à une série de tests. Les résultats étaient excellents.

Ses prises de fonctions au CSA furent immédiates après la réunion avec Lagarde et son équipe. Mais il lui fallut du temps pour intégrer qu'il faisait également partie de l'équipe et qu'à ce titre, il devait s'absorber au plus vite dans la mission qui lui était confiée. Le rendez-vous informel qu'il avait eu avec le général quelques jours plus tôt dans le bar avait été bénéfique. Les points qui lui paraissaient obscurs avaient été éclaircis. Il restait encore des zones d'ombre, mais à *chaque jour suffit sa peine*, s'était-il dit. Il devait prendre connaissance du dossier dans les moindres détails. Et cela prendrait du temps.

Il se rendit au Service de Sécurité Urbaine, afin de connaître les circonstances exactes de l'assassinat dont Charles-Hubert Vendôme s'était rendu coupable à l'Arche, au moins par corps interposé. On lui avait d'abord remis, au CSA, un exemplaire du procès-verbal établi par les policiers intervenus sur les lieux, mais ce document manquait de clarté. Certains éléments ne lui semblaient pas très cohérents. Il demanda à rencontrer la personne responsable du dossier. On lui fit savoir qu'il s'agissait du lieutenant Mariel, mais que celui-ci était en intervention à l'extérieur et donc indisponible. De Rossi demanda alors à voir un de ses collaborateurs présents sur la scène du crime, et on lui indiqua le sergent Da Costa. Ce dernier étant dans son bureau, de Rossi put l'interroger rapidement.

Da Costa était en tenue de service. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'allure sportive, très brun de peau – de type hispanique – avec d'épais cheveux noirs et une moustache bien taillée. Quand de Rossi entra dans son bureau, le sergent se leva pour le saluer et l'invita à s'asseoir face à lui.

« Que puis-je pour vous ? » s'enquit-il, après s'être assis à son tour.

De Rossi entra immédiatement dans le vif du sujet.

— Pouvez-vous me confirmer que vous étiez présent lors de l'arrestation de Charles-Hubert Vendôme, au Musée de l'Exode Final ?

— Je vous le confirme, répondit le sergent en hochant la tête.

— Quand était-ce ?

— De mémoire, c'était le sixième jour de la deuxième décade de la huit cent-dix-septième année Li581d.

— Vous êtes précis, dit de Rossi avec un brin d'étonnement.

— Il est difficile d'oublier une telle affaire. On n'a pas ça tous les jours, fort heureusement...

— Oui... J'imagine. Et c'est vraiment une chance pour moi que vous ayez une si bonne mémoire. J'ai lu le procès-verbal, et il y a quelques détails que je n'ai pas très bien compris. J'aurais besoin de quelques éclaircissements.

— Pas de problème. J'espère pouvoir vous aider. À quels détails faites-vous allusion ?

— Oh, il y en a plusieurs. L'arme du crime, par exemple. Je n'ai pas bien compris votre conclusion, ni la description globale de la scène. Tout cela m'a paru un peu confus. J'ai un peu de mal à m'y retrouver. Cela vous ennuerait-il de me raconter les faits dans l'ordre chronologique ? Je vous interromprai uniquement pour demander des précisions, le cas échéant...

— Bien sûr que non, ça ne m'ennuie pas. Si je peux vous être utile, ce sera très volontiers.

— Parfait. Je vous écoute.

— Ce jour-là, nous étions, le lieutenant Mariel, le caporal Jussieu et moi-même au bureau de contrôle du 1^{er} étage du Musée. Ce bureau se trouve à environ deux cents mètres de la Salle des Constellations, au même niveau. L'écran de surveillance de cette salle s'est mis en alerte aux alentours de 14H30. En fait, en visionnant l'enregistrement, il était exactement 14H28. Le niveau d'alerte étant maximal, nous avons compris qu'il y avait un problème sérieux. Aussi avons-nous pris nos armes et couru sur les lieux. Peu de temps après, nous étions sur place.

— Si vous deviez considérer le temps depuis le moment où l'écran s'est mis en alerte, en comptant votre réaction, la prise de vos armes et le trajet jusqu'à l'arrivée sur les lieux, à combien l'estimeriez-vous ?

— Je dirais deux ou trois minutes.

— Pas plus ?

— Pas plus.

— Bien, poursuivez.

— Nous sommes donc arrivés sur les lieux... deux à trois minutes après l'alerte. La salle était baignée dans l'obscurité. On ne voyait rien.

— Vous vouliez dire que vos yeux n'étaient pas accoutumés à l'obscurité ?

— Exactement ! Il y avait un attroupement de gamins : les élèves de Melle Kurakami. On les a dégagés, et on a vu l'individu allongé sur le corps de la victime. On l'a empoigné fermement.

— Quand vous dites « on », vous voulez parler de qui ?

— Du caporal Jussieu et de moi-même.

— La salle était-elle encore obscure à ce moment-là ?

— Oui. La lumière a été remise un peu plus tard.

— Pourtant, malgré cette obscurité et le fait qu'on n'y voyait rien au moment où vous êtes arrivés, vous affirmez avoir vu l'homme allongé sur la victime.

— Oui. Exactement. C'est ce que j'affirme.

— Se pouvait-il que vos yeux aient été abusés par ce que vous vouliez voir ?

— Je ne comprends pas votre question. On n'y voyait pas grand-chose, mais nos yeux se sont accoutumés à l'obscurité, et on a bien vu notre homme allongé sur le corps de la victime. Il n'y avait rien d'autre à voir.

— Si vous le dites... Vous avez visionné la scène pour comparer ?

— Bien sûr. La scène a été enregistrée depuis le début, au moment même où l'homme s'est approché de la victime.

— Pourrais-je voir cette vidéo ?

— Bien entendu. Mais on ne voit pas grand-chose : surtout des ombres.

— Donc, il serait logique de dire que, lorsque vous êtes arrivés, vous n'avez rien vu, ou pas grand-chose de ce qu'il s'est réellement passé, et la caméra ne vous a en rien aidé sur ce point.

— Oui. Ce serait logique en effet. La salle baignait dans le noir. Mais je me demande où vous voulez en venir. Nous nous sommes habitués à l'obscurité ; mais pas la caméra, évidemment. Donc, je confirme ce que j'ai dit. Pensez-vous que j'aie été abusé ?

— Non. Je ne pense rien. Je veux juste savoir comment les choses se sont passées. Ensuite ?

— Ensuite, on a réussi à dégager le criminel de sa victime. Nous l'avons maintenu au sol, puis on lui a mis les mains dans le dos et on l'a menotté.

— Il se débattait ?

— Non. Il était docile. Mais nous le pensions dangereux. C'est pour ça qu'on a été un peu... rudes.

— Pas de souci. Je ne fais pas d'enquête sur votre comportement. Je ne m'intéresse qu'aux faits. Que s'est-il passé ensuite ?

— Ensuite ? On a cherché l'arme du crime.

— Quelle arme recherchiez-vous, au juste ?

— Eh bien... un couteau. Ou un truc dans le genre.

— Vous pouvez préciser ?

— Nous recherchions un couteau.

— Pourquoi un couteau ?

— Heu... Eh bien, je suppose que c'est parce qu'un gamin a dit que l'homme avait un couteau. Et puis, le corps de la jeune femme était couvert de plaies. Il y avait du sang partout.

— Vous avez interrogé le gamin ?

— Le gamin ?

— Oui. Celui qui vous a dit que le criminel avait un couteau.

— Non. Mais les médias s'en sont chargés. Le gamin leur a confirmé que l'homme avait un couteau.

— Ok. Mais vous n'avez pas retrouvé de couteau sur les lieux, n'est-ce pas ?

— Exact. On n'a pas retrouvé de couteau.

— Pourtant, la thèse du couteau a été maintenue par les médias. Pourquoi ne l'avez-vous pas démentie ?

— Oh, un couteau ou autre chose ; les médias ne sont pas à ce genre de détail près... Il y avait bien un objet pointu. Le gamin a dû confondre, sous l'effet du choc. Et aussi parce qu'il n'y avait pas beaucoup de lumière.

— Cette autre chose, c'était un stylo à bille, n'est-ce pas ?

- Affirmatif ! Nous avons trouvé un stylo à bille sur le sol. Un stylo effilé et couvert de sang.
- Et vous avez naturellement conclu que l'arme du crime était ce stylo à bille...
- Oui. Enfin, c'est le lieutenant qui a tiré cette conclusion. Plus tard, quand il a vu qu'on n'avait rien trouvé d'autre.
- Vous n'êtes pas d'accord avec la conclusion de votre lieutenant ?
- Si, si. Je suis d'accord. Je voulais juste dire que, moi, je n'avais pas d'idée sur ce que pouvait être l'arme du crime. Le stylo, je pense que ça pouvait bien faire l'affaire. De toute manière, il n'y avait rien d'autre. Il n'a pas pu lui porter tous ces coups avec ses doigts ou par l'opération du Saint-Esprit. Hein ? Le stylo, c'est ce qu'il y a de plus logique.
- Et vous trouvez normal qu'un homme attaque une femme avec un stylo à bille ?
- Non, bien sûr. C'est bizarre. Mais, dans cette histoire, tout était bizarre. Alors, un stylo à bille ou un couteau, qu'est-ce que ça change ?
- La nature du crime. En principe, on ne prémédite pas de tuer une personne avec un stylo à bille. Ce n'est donc pas, à proprement parler, un assassinat. Mais peu importe. Avez-vous fait des recherches sur l'implant du jeune garçon, celui qui vous a dit que l'homme avait un couteau ?
- Nous, non. Ce n'est pas notre boulot. Mais on suppose que quelqu'un a vérifié... Non ?
- C'est le cas. Il y a eu vérification. Le gamin a bien vu un couteau.
- Ben voilà !
- Vous ne trouvez pas qu'il y a un problème ?
- Ben, oui et non. Le garçon s'est peut-être trompé. Il était choqué et, dans l'obscurité, il a cru voir un couteau...
- Un implant n'a pas de croyance ! Bon... Peu importe. Quand vous dites que dans cette histoire, tout était bizarre, que voulez-vous dire exactement ?
- Eh bien... le criminel tenait des propos bizarres.
- Quoi, par exemple ?
- Par exemple, quand on lui a demandé de décliner son identité, comme le protocole nous y oblige, il n'a pas donné son vrai nom. En tout cas, pas celui qui était porté sur sa carte d'identité. On a d'abord pensé qu'il avait des faux papiers, mais ce n'était pas le cas. On a vérifié son ADN.
- Comment a-t-il dit qu'il s'appelait ?
- Je ne sais plus. Ça doit être sur le procès-verbal...
- Non, ça n'y est pas. Et vous le savez, puisque vous l'avez signé, avec le lieutenant et le caporal. Il y est simplement précisé que l'individu ne jouissait pas de toutes ses facultés mentales, mais il n'existe aucun argument pour étayer une telle conclusion. Vous ne vous souvenez plus du nom qu'il a donné ?
- C'est important ?
- Je ne sais pas. Peut-être.

- C'était pas un nom très commun. Je ne m'en souviens plus très bien, mais je crois que ça finissait par « al », « ad » ou « ane ».
- Joseph Conrad ?
- Oui, c'est ça ! Comment le savez-vous ?
- Aucune importance. Est-ce tout ce qu'il y avait de bizarre dans son comportement, ou y avait-il autre chose ?
- Il ne se souvenait de rien. On a fait un scan rapide de son implant, mais il était vide. On l'a signalé. C'était bizarre. Il y a dû y avoir un dysfonctionnement de la puce. Le scan fonctionnait, pourtant. On a vérifié.
- Pourquoi avez-vous fait un scan de l'implant sur l'assaillant, et non pas sur le jeune garçon ?
- On ne scanne que ceux qui sont pris en flagrant délit. Pas les témoins. Ce n'est pas dans la procédure.
- Je vois. Ensuite ?
- Ensuite ?
- L'assaillant a-t-il dit ou fait autre chose de bizarre ?
- Oui. Il a dit : « Quand le miroir est brisé, il n'y a plus de reflets ».
- Qu'a-t-il voulu dire ?
- J'en sais rien, moi !... C'était un taré, ce type. Voilà mon idée !
- Ok. Ensuite ?
- Ensuite, rien. On a amené le gars.
- Et la victime ?
- La victime ? Quoi la victime ?
- Elle était morte, quand vous êtes arrivés ?
- Ben, on a supposé, oui. Elle était couverte de sang. Quelqu'un a bien essayé de la réanimer, mais en vain.
- Vous n'êtes donc pas certain qu'elle était morte au moment où vous êtes arrivés ?
- Non. Le caporal et moi, on s'occupait du criminel, pas de la victime. Mais on nous a dit qu'elle était morte. Elle ne bougeait plus.
- Vous connaissiez la personne qui s'occupait de la victime ?
- Non. Je ne la connaissais pas. Un secouriste ou un médecin, je suppose.
- Vous voulez dire que vous avez laissé quelqu'un s'approcher de la victime sans même savoir à qui vous aviez affaire ?
- Je ne me suis pas occupé de ça. Faudrait demander au lieutenant. Je suppose que s'il l'a laissé faire, c'est qu'il a vérifié. Ça pose problème ?
- Non. C'était juste pour préciser.
- Ben voilà. C'est précis.
- Ok... Avez-vous autre chose à ajouter ?

— Non. Rien. Pour moi, l'affaire est claire. On a agi comme il fallait. Le type est un malade mental, mais c'est pas nos oignons. Nous, on est juste là pour la sécurité. Pas pour faire des enquêtes.

— Bien. Merci pour votre collaboration.

De Rossi avait voulu rencontrer le cobaye dès lors que cet individu jouait un rôle central dans la mission qu'on lui avait confiée. L'homme n'avait jamais été nommé. Il portait simplement le numéro matricule 581G01. Sa véritable identité était une énigme pour l'équipe, selon les propos de Lyon-Ville. Mais quelqu'un lui avait-il seulement demandé s'il avait un nom ? De Rossi n'avait pas abordé le sujet en réunion. C'était alors un détail secondaire. Il était possible que Vendôme, quand il était « l'ami » du cobaye, ait appelé ce dernier autrement que par son numéro. Mais de Rossi ne disposait pas d'informations sur ce point. Il avait songé à en parler avec Lagarde, à l'occasion de rencontres informelles, mais, à mesure que le temps passait, il faisait de moins en moins confiance au général et, par extension, à l'équipe. Il n'aurait su dire ce qui motivait une telle méfiance. Il soupçonnait Lagarde de jouer sur plusieurs tableaux à la fois. Ce type n'était pas net. Et ses collaborateurs ne valaient pas mieux. Aussi, préférait-il se faire sa propre opinion en rencontrant directement les protagonistes de cette affaire plutôt que prendre comme argent comptant les informations données par Lagarde & Co.

Il s'était donc rendu à la prison militaire où le cobaye avait été transféré. Celle-ci se trouvait à la périphérie ouest de la ville, très en retrait des zones habitées. La prison était entourée d'un haut mur de clôture surmonté de plusieurs rangées de barbelés et de fils électriques sous haute tension. Toucher ces fils était mortel. Aussi, y avait-il peu de risques que quelqu'un de sensé s'y aventurât et l'on considérait, de fait, que la prison était « sûre ». La cour intérieure et les terrains de sport étaient recouverts de grillages métalliques, également sous tension, pour éviter toute évasion par aéronef.

De Rossi accéda à l'intérieur du bâtiment, après avoir été soumis aux contrôles de routine. Son statut militaire et son grade ainsi que son appartenance au CSA le dispensaient des différentes fouilles au corps auxquelles devaient se plier les visiteurs ordinaires. Il n'était pas réellement attendu par l'Administration Pénitentiaire, mais fut reçu avec le respect dû à son rang. En fait, il lui suffit de manifester son désir de s'entretenir avec le détenu 581G01, et ce désir fut perçu comme un ordre.

Le cobaye faisait partie des prisonniers réputés dangereux et disposait donc, à ce titre, d'une cellule sous haute surveillance. Cet espace « intime » de vie carcérale représentait environ neuf mètres carrés, avec un coin WC isolé par un rideau opaque. La cellule sans fenêtre donnait directement, par une cloison d'un verre épais à l'épreuve des balles, dans le couloir des condamnés à perpétuité.

La peine de mort n'existait pas sur Li581d. En revanche, l'emprisonnement à perpétuité y était appliqué à la lettre. Le condamné n'avait aucune chance de sortir sans une révision motivée de son procès. Concernant le cobaye, de Rossi ne voyait rien qui soit susceptible de modifier son statut. Il était condamné pour rébellion et meurtres par un tribunal militaire, et personne ne viendrait remettre en cause cette décision. L'individu n'avait pas de famille, venait de nulle part, et son existence n'était connue que d'un nombre restreint de personnes.

Le cobaye avait rapidement compris que la seule manière d'échapper à la prison à perpétuité était d'entrer dans le sarcophage. Certes, l'expérience ne durait qu'une heure, mais le processus créait une sorte de double en qui le cobaye s'identifiait, en quelque sorte. Ce double menait ensuite son existence librement s'il n'était pas contraint, comme c'était le cas pour Conrad, de revenir à la case départ. C'était, du moins, la théorie admise par l'équipe. De Rossi n'était pas intimement convaincu du fait. Pour lui, le cobaye continuait à exister dans une prison militaire sur Li581d. Qu'il fût ou non Joseph Conrad ou Charles-Hubert Vendôme ou Dieu sait qui, n'invalidait pas cette évidence. L'homme n'échappait pas à sa condition matérielle de détenu.

Quoi qu'il en fût, la décision de l'équipe était sans appel : on ne pouvait pas risquer de renouveler l'expérience avec le cobaye. À l'évidence, le crime commis sur la professeuse d'astrobiologie avait donné à réfléchir. Le cobaye, par sa capacité à se matérialiser ailleurs, paraissait disposer d'atouts difficiles à combattre. Et un faisceau de présomptions convergeant vers la certitude que l'individu jouait un jeu dont il connaissait seul les règles, était établi. Bien entendu, il était hors de question d'abandonner les expériences. Et de Rossi, sur ce point, ne pouvait contredire cette décision. Cela étant, le cobaye devait rester à l'écart. Au moins jusqu'à ce que des éléments nouveaux viennent contrarier ce plan.

Le colonel était convaincu que le cobaye ne disposait pas d'atouts particuliers. Il pensait que seul le sarcophage contrôlait la situation. Bien sûr, il existait une symbiose entre l'homme et le sarcophage, en sorte que considérer l'un sans l'autre était une erreur, mais de Rossi pensait que le cobaye n'était qu'une manifestation du sarcophage, une parmi une multitude d'autres. Et même s'il ne disposait d'aucune preuve formelle pour étayer son intuition, le colonel privilégiait, comme toujours, ses premières impressions, et celles-ci étaient valides tant qu'on ne lui prouvait pas le contraire.

Le cobaye était dans sa cellule, attablé à un petit bureau en bois qui lui servait également de table pour ses repas. Le colonel reconnaissait l'homme de la vidéo. Le teint mat, crâne rasé, lisse. Sourcils épais, longs cils. Des yeux noirs de jais et un regard pénétrant. Le prisonnier était face à la cloison vitrée. De l'autre côté du petit bureau, de Rossi avait fait installer une chaise de manière à pouvoir s'entretenir avec l'homme sans vitre blindée intermédiaire, dans son propre environnement, en quelque sorte. Le prisonnier avait été cependant menotté dans le dos à la chaise. Ce n'était pas une position confortable pour un interrogatoire, mais de Rossi n'avait pu obtenir de l'Administration que le cobaye s'entretienne avec lui autrement qu'immobilisé.

- Êtes-vous un homme dangereux ? demanda d'emblée de Rossi.
- Détachez-moi, et vous pourrez en juger par vous-même.
- J'ai souhaité qu'il en fût ainsi, mais l'Administration a refusé.
- Dans ces conditions, à quoi vous sert-il de me poser cette question sur ma dangerosité ?
- La remettez-vous en cause ?
- Ça dépend des circonstances. Je peux être dangereux, si on me menace.
- Savez-vous pourquoi vous êtes emprisonné ?
- Je l'ignore. Et même s'il existe une raison, c'est certainement une erreur.

— Vous et vos complices, actuellement décédés, vous êtes rendus coupables de crimes envers des soldats. Le nierez-vous ?

— Avez-vous visionné un enregistrement de nos crimes ?

— Non.

— Et pour cause, il n'existe aucun enregistrement. Et il ne peut pas en exister, car les crimes dont on nous accuse n'ont jamais été commis.

— Vous niez avoir tué dix soldats lors de votre tentative d'évasion ?

— Il est possible que des hommes soient tués durant des affrontements.

— J'ai du mal à vous suivre. Avez-vous, oui ou non, tué ces hommes ?

— Je n'ai tué personne.

— Vos complices, alors ?

— Je n'ai pas de complice. Je suis seul.

— Vous étiez quatre, quand on vous a réveillés. Vous, deux hommes et une femme. N'est-ce pas exact ?

— C'est exact.

— Que sont devenues ces personnes ? Elles ont bien été tuées ? Non ?

— Morts ou vivants. Ça n'a aucun sens pour le sarcophage.

— Voulez-vous dire que vos congénères ne sont ni vivants ni morts ?

— Dans la vacuité, il en va ainsi.

— Quelle vacuité ?

— La vacuité est ce que nous sommes. Mais la vacuité n'est pas le néant. La vacuité est la nature propre de l'esprit, ce qui signifie que tous les phénomènes perçus par l'esprit sont l'expression de la vacuité...

— Tout cela n'est que spéculation philosophique sans intérêt. Vous essayez de me détourner de mon objectif et de me manipuler, comme vous l'avez fait avec Charles-Hubert Vendôme. Mais je ne marche pas dans vos combines.

— Croyez-vous pouvoir en décider ? En réalité, vous êtes manipulé depuis le début. Vous me parlez de mes complices alors que vous faites partie des quatre, comme vous l'avez deviné. Êtes-vous mon complice ? Êtes-vous mort ou vivant ?

— Comment savez-vous ce que je sais ? Vous lisez dans mes pensées ?

Le cobaye éclata d'un rire tonitruant puis son visage se figea tout à coup, et ses yeux noirs se mirent à briller d'un feu intense, sondant ceux du colonel.

— Si je lis dans vos pensées ? Bien sûr que non. Lisiez-vous dans les pensées de Joseph Conrad, dans le bus ?

— Comment savez-vous cela ?

— Je le sais, c'est tout. Alors, dites-le-moi, lisiez-vous dans les pensées de Joseph Conrad ?

— Évidemment que non ; j'avais lu le journal. Mais vous, comment pouvez-vous affirmer que je faisais partie des individus découverts dans les sarcophages ? Je n'ai évoqué cette possibilité qu'avec le général Lagarde.

— J'en sais sur vous bien plus que vous ne l'imaginez.

— Je vous écoute... Que savez-vous sur moi ?

— Il n'est pas dans mon intérêt de vous le dire. Vous devrez le découvrir par vous-même. À ce moment-là, votre décision vous appartiendra, et vous agirez selon votre propre volonté. Pour l'instant, vous agissez selon la volonté de quelqu'un d'autre.

— Qui donc ?

— Je l'ignore. Et, à la limite, c'est sans importance.

— Pourquoi vous croirais-je ?

— Parce que j'en sais beaucoup sur vous. Je sais que votre rôle consiste à ramener Joseph Conrad sur cette planète parce que vous supposez que lui et Charles-Hubert Vendôme sont une seule et même personne. Mais vous ne connaissez rien de cette personne. Vous pensez d'ailleurs qu'il ne s'agit pas d'une personne humaine, mais du sarcophage ; cependant, vous ignorez tout du sarcophage. Il n'est qu'une apparence. Vous ne savez rien de sa nature propre. Bien sûr, tout cela vous intrigue. Vous allez partir pour vous assurer que vous ramèneriez bien Conrad ou Vendôme ou peu importe qui, mais vous n'êtes pas certain de revenir. Savez-vous pourquoi vous n'en êtes pas certain ? Parce que ce sera peut-être la façon qu'ils ont choisie pour se débarrasser de vous, comme ils ont tué Alice Vendôme, la femme de Charles-Hubert...

— Quoi ?... Que dites-vous ? Alice Vendôme est morte ?

Le cobaye eut un sourire condescendant, légèrement moqueur.

— Vous l'ignoriez, bien sûr. Ils se sont bien gardés de vous en parler.

Officiellement, elle s'est suicidée. Elle n'a pas supporté que son mari soit emprisonné à vie pour meurtre avec préméditation. Mais en réalité, elle présentait une menace. Ils l'ont donc tuée.

— J'ignorais la mort de la femme de Vendôme, je l'avoue. Mais comment pouvez-vous affirmer qu'elle constituait une menace ?

— Elle savait que son mari n'avait pas tué cette femme et menaçait le CSA de faire éclater la vérité.

— Que savait Alice de la vérité ?

— Alice était la femme retrouvée dans le sarcophage...

De Rossi écarquilla les yeux de stupéfaction.

— Mais c'est impossible, voyons ! Charles-Hubert Vendôme était marié à Alice depuis plus de dix-sept ans en base terrestre. Les sarcophages ont été découverts il y a seulement cinq ans...

— Et alors ? Vous avez bien soixante ans de vie en base terrestre. Cela n'a nullement empêché que l'on vous découvre dans l'un des sarcophages, il y a seulement cinq ans !

— Qui était donc Alice ? Ou devrais-je dire... qui a pris l'apparence d'Alice ?

— Les deux questions sont valides. Alice était Catherine. Comme vous le savez, elle a été transférée par Joseph Conrad.

— Transférée par Joseph Conrad... répéta de Rossi comme pour s'imprégner de ce fait. Et vous, qui êtes-vous ?

L'homme éclata d'un rire sarcastique.

— Moi ? Je suis 581G01, voyons !

- Bien sûr, j’oubliais qu’il n’est pas dans votre intérêt de me le dire... En revanche, vous pouvez peut-être me dire qui je suis vraiment ?
- Vous le saurez bien assez tôt... Si on vous laisse vivre suffisamment longtemps pour ça.
- Évidemment. Je suis l’un de ceux qui ont été tués lors de l’assaut, n’est-ce pas ?
- Exactement. Mais le temps est une illusion. Profitez-en.

Le général Lagarde avait convoqué toute l'équipe au CSA, pour un entretien informel, à l'exception du colonel. Et pour cause, de Rossi était l'objet de la réunion, et le général n'avait pas jugé souhaitable qu'il entende ce qui pourrait s'échanger à son sujet. À vrai dire, c'était le comportement imprévisible du colonel qui posait – ou risquait de poser – un problème.

Les quatre hommes s'étaient retrouvés à une heure matinale dans le bureau de Lagarde. Ils s'étaient fait servir, comme à l'accoutumée, un petit déjeuner accompagné de viennoiseries autour de la table ovale. Pendant qu'ils déjeunaient, ils conversèrent de tout et de rien, évitant la moindre allusion à l'affaire.

Reynolds se leva ensuite pour mettre le brouilleur en service et reprit sa place en face des deux scientifiques, Lyon-Ville et Klein, à gauche du général. Ce dernier attendit que chacun soit bien installé et prêt à l'écouter.

Dehors, le temps était à l'orage. Des éclairs bruyants striaient le ciel noir de longs filaments incandescents. Par moments, de grands cercles de feu se dessinaient dans les nuages avant de se contracter en boules denses qui tombaient sur le sol dans un fracas d'enfer. Au loin, des incendies de forêts s'allumaient dans la pénombre, formant des halos rougeoyants semblables à des torches dans la nuit. Une pluie intense tombait en rafales gluantes et ruisselait sur la grande baie vitrée du bureau, en traînées ocre crasseuses. L'électricité fut coupée quelques secondes, le temps qu'un groupe électrogène assure le relais.

— Messieurs, commença Lagarde sans prêter le moindre intérêt aux aléas météorologiques, j'ai souhaité vous voir afin que l'on discute du cas de Rossi. Le colonel a reçu, comme vous le savez, son nouvel implant. Il conserve bien entendu l'ancien, et il nous sera donc possible de récupérer un certain nombre d'informations mémorielles, à son retour. Dans quelques heures, nous l'immergerons. À partir de ce moment, et durant une heure, nous n'aurons plus aucun moyen de le contrôler. Il se trouvera dans un état d'incertitude quantique, comme vous le savez. En toute logique, l'opération devrait se dérouler selon nos prévisions. Mais j'ai quelques doutes au sujet du colonel, et c'est de cela dont j'ai voulu m'entretenir avec vous présentement.

Il se servit un autre gobelet de café et l'avala en moins d'une minute. Les autres le regardaient faire, attendant la suite.

« Comme vous le savez, reprit le général, de Rossi a souhaité me rencontrer seul à seul, la décade passée. Nous nous sommes retrouvés dans un bar, sur le port. Je ne pouvais pas refuser sa requête. Sinon, il aurait nourri, à notre égard, plus de ressentiments qu'il n'en a déjà. Or je veux éviter ça. »

« Certaines de nos explications – durant la réunion de présentation que nous avons eue en sa présence – ne l'avaient pas convaincu. J'ai fait ce que j'ai pu pour lever ses doutes, mais n'y ai pas tout à fait réussi. Comme il est loin d'être idiot, il a compris que Conrad, Vendôme, l'épouse de dernier et lui-même se trouvaient dans les sarcophages que nous avons ouverts. Les raisons du lien avec le journal ne sont pas très claires dans son esprit, mais il n'empêche qu'il a bien fait le lien. »

— Bah, en fait, ce lien n'était pas difficile à établir, intervint Klein, dès lors que nous lui avons affirmé que le journal a exactement le même âge – trois mille cinq cents ans – que les individus qu'il met en scène.

— Ce n'était pourtant pas évident, objecta Lyon-Ville. Il n'y a aucune raison logique d'établir que les êtres que nous avons réveillés soient les protagonistes du journal. D'autant que nous avons trouvé vingt-trois sarcophages...

— Et comment expliquez-vous, ajouta Lagarde, qu'il puisse supposer qu'il faisait partie des individus retrouvés, alors que nous lui avons assuré qu'ils avaient été tués ?

— Ça, répondit Lyon-Ville, c'est peut-être plus facile à admettre dès lors qu'il sait qu'il existe des univers parallèles, et que ces univers sont accessibles grâce aux sarcophages. Il peut d'ailleurs supposer être mort dans un univers et vivant dans un autre, celui-ci. Il connaît certainement la théorie d'Everett.

— Je suis d'accord, admit le général. Mais s'il a compris cela, alors, il a aussi compris que nous l'avons tué, d'une certaine façon. Et je me demande pourquoi, sachant cela, il nous ferait encore confiance.

— Êtes-vous sûr que nous l'avons tué ? interrogea Reynolds.

— Nous avons tué deux des trois hommes. L'un des deux paraissait avoir sensiblement le même âge que le colonel... répondit le général. Comment conclure autrement ?

— Justement, répliqua Reynolds. Je ne partage pas votre conclusion. Nous avons abattu – en raison de son comportement agressif – un individu qui ressemblait peut-être au colonel, mais qui n'était pas le colonel. De Rossi vit sur Li581d depuis au moins soixante ans en base terrestre. Il n'a rien à voir avec l'individu retrouvé dans le sarcophage, il y a cinq ans.

— Ne faites pas comme si vous ignoriez la moitié des informations, coupa Lagarde. Vous savez parfaitement que l'ADN de l'individu que nous avons réveillé, puis éliminé durant la prise d'otage, est celui du colonel. C'est donc le même homme !

— Si je peux me permettre, coupa Klein, c'est un petit peu plus compliqué que ça. Nous devons abandonner l'idée que deux hommes génétiquement identiques puissent être la même personne, dès lors qu'ils n'appartiennent pas au même univers. Nous sommes face à un cas similaire au chat de Schrödinger. La seule chose que nous puissions affirmer est qu'il existe une certaine probabilité qu'il s'agisse de la même personne, et qu'il en existe une autre, sans doute équivalente, pour qu'il s'agisse d'un autre homme. De plus, et ce n'est pas négligeable, de Rossi ne possédait pas d'excroissance cérébrale. Ceci plaide en faveur de la probabilité qu'il ne s'agisse pas de la même personne, mais d'un clone. Une réplique en tout point identique à l'original, à l'exception de cette excroissance dont nous ne pouvons d'ailleurs prétendre qu'elle soit acquise ou innée pour ce qui concerne l'individu réveillé dans le sarcophage.

— Et qui fabriquerait ces clones, selon vous ? demanda Lagarde. S'il s'agit bien de clones...

— Ça, nous l'ignorons. Vraisemblablement, il s'agit du sarcophage lui-même ou d'une forme de celui-ci. Souvenez-vous que ceux que nous avons tirés de leur sommeil se trouvaient dans des chrysalides qui pouvaient fort bien être des sortes d'incubateurs. Il serait

donc tout à fait possible que le clone ne soit pas de Rossi, mais celui retrouvé dans le sarcophage. Il y a aussi la possibilité que ce soit le robot qui ait créé ces clones. Il est en effet démontré qu'il s'agit d'une réplique informatique de l'excroissance. Or, l'excroissance joue un rôle capital dans le transfert.

— En tout cas, reprit Lagarde, de Rossi mène son enquête, et je n'aime pas ça. Il est allé interroger l'un des vigiles qui ont intercepté Vendôme au Musée. Il a compris qu'il existe un problème concernant l'arme du crime. De là à ce qu'il comprenne que le mode opératoire de l'agression est similaire à celui du sarcophage, il n'y a qu'un pas. Et s'il comprend cela, il comprendra par la même occasion que nous lui avons menti sur ce point, encore une fois. Je pense que nous avons commis une erreur, de ne pas l'avoir tenu informé de ce détail.

— Mais quelle est la vérité sur cette histoire ? coupa Reynolds. Nous supposons que le mode opératoire est celui du sarcophage parce que nous n'avons pas trouvé l'arme du crime, et parce que les blessures létales étaient innombrables. Mais ce n'est pas une preuve suffisante ! L'enregistrement vidéo est inexploitable. L'examen des implants des témoins, en particulier celui du jeune garçon qui s'est exprimé, indique un crime par arme blanche. Tous, ou presque, ont vu un couteau. Quelle preuve existe-t-il que la jeune femme ait été assassinée par autre chose qu'une arme blanche ? Aucune !

— Mais il n'y avait pas de couteau ! réagit Klein. Cela, nous le savons. Et nous avons fait ce qu'il fallait pour encoder l'image d'un couteau sur les implants des témoins, afin qu'il n'y ait pas de questions embarrassantes de la part des journalistes, par la suite. Il aurait été préférable de dire à de Rossi que nous ignorions tout de la manière dont Vendôme – ou allez savoir sait qui – s'y est pris pour se débarrasser de cette femme, et que nous avons modifié la mémoire des témoins dans l'attente d'informations fiables et pour ne pas alerter les médias. Par ailleurs, nous lui avons précisé que l'implant de Vendôme ne portait aucune trace du crime, mais que ce crime était, en revanche, encodé sur l'implant du cobaye. Par conséquent, il aurait été préférable d'être franc avec lui de bout en bout.

— Oui, bon, d'accord ! concéda Reynolds. Nous n'avons pas parlé du mode opératoire, en effet, mais nous lui avons dit que le cobaye était le responsable. Pour moi, il n'était pas nécessaire de lui donner plus de détails. D'autant que, encore une fois, nous ne faisons que conjecturer le fait que le sarcophage était l'instrument du crime. Nous n'en savons rien, en réalité.

— Oh, arrêtez, Reynolds ! coupa le général. Vous savez parfaitement que les blessures étaient indénombrables et d'une section se rapprochant de celle d'une aiguille. Il existe suffisamment de preuves qui convergent vers l'hypothèse d'une action du sarcophage. Tellement de preuves que nous avons dû modifier le compte rendu de l'autopsie, pour étayer la thèse d'une arme blanche... Soyons sérieux ! Nous sommes sous brouilleur ; notre conversation ne sortira pas d'ici.

— Admettons, reconnut Reynolds. De Rossi vous a-t-il contacté pour vous annoncer qu'il renonçait à sa mission parce que nous n'avons pas été clairs avec lui ?

— Non, répondit Lagarde. De Rossi est un militaire, et à ce titre, il obéit aux ordres. Mais il ne va pas en rester là. Ça ne colle pas au personnage. Il a interrogé le cobaye, récemment. Ce dernier n'a pas dû manquer de rajouter du doute dans son esprit. Il n'a

probablement pas omis, entre autres, de lui parler de la mort d’Alice Vendôme, qu’il savait être de ses complices. D’ici à ce que le colonel nous tienne pour responsables de son suicide, il n’y a qu’un pas...

— Le sommes-nous ? coupa Reynolds.

— Ne le sommes-nous pas ? lui opposa Lagarde.

— Attendez, intervint Lyon-Ville. Cette discussion va trop loin. Nous ne sommes nullement responsables de la mort de madame Vendôme. Cette femme s’est suicidée pour des raisons incompréhensibles. C’est certes regrettable, mais nous n’y sommes pour rien.

— Arrêtez ! aboya Reynolds. Alice Vendôme a été tuée lors de l’affrontement, comme l’ont été de Rossi et Vendôme. Elle ne peut pas mourir deux fois. Et il en va de même pour de Rossi et Vendôme. Par conséquent, s’ils ne peuvent mourir deux fois, nous ne pouvons pas être responsables d’un second crime !

— Dans ces conditions, soutint Lagarde en haussant les épaules, si Alice Vendôme ne peut mourir deux fois, alors, il n’y a pas de raison de croire que la première fois – lors de l’affrontement – était la bonne !

— C’est exact ! répondit Reynolds. Aussi, arrêtons de nous comporter en coupables ou en responsables. Nous sommes confrontés à des situations qui nous dépassent. Nous essayons d’y voir clair, mais nous ne comprenons rien à ce qui arrive. De Rossi avait raison, quand il disait que le sarcophage était en train de nous manipuler. Mais il avait tort, quand il prétendait que nous ne savions pas comment nous en sortir. Car l’issue est de l’observer faire. Nous n’avons pas d’autres choix possibles. C’est lui le maître du jeu et nous sommes ses pions. Mais il joue contre lui-même. Il voudrait peut-être que nous endossions ses crimes et ses erreurs, mais nous ne devons pas aller dans son sens. De Rossi n’a pas manifesté le désir de se démettre de sa mission. À mon avis, il en est au même point que nous : il veut voir pour comprendre. Il ne nous accuse de rien. Alors, ne nous comportons pas comme s’il nous accusait de l’avoir trompé.

— Vous devriez faire de la politique, grogna Lagarde. Vous avez l’art de l’esquive et ne vous jugez responsable en aucune manière. Nierez-vous m’avoir appelé, quand Alice Vendôme menaçait de faire éclater la vérité ? À ce moment-là, qu’avions-nous convenu ?

— Nous avons convenu de nous occuper d’elle. Mais cela n’impliquait pas qu’elle meure. Du reste, à ma connaissance, nous n’avons engagé aucune action contre elle en ce sens.

— Elle est décédée peu de temps après qu’elle vous a rendu visite dans votre bureau, n’est-ce pas.

— Oui. Et alors ? Cela signifie-t-il que nous soyons coupables de sa mort ? Il n’y a pas eu meurtre. Vous le savez parfaitement. C’était un suicide.

— Ce n’est pas la question ! coupa Klein. La question est de savoir ce que de Rossi pensera de cette mort. Le suicide demeure inexplicable. La cause était qu’elle avait appris le décès de son mari, ce qui est impossible – puisque celui-ci est vivant – et signifie qu’il y a eu manipulation des données. Le colonel peut nous suspecter d’être à l’origine de cette manipulation. Même si ce n’est pas le cas, nous ne pouvons pas nous comporter comme si nous n’avions pas une part de responsabilité dans ce drame.

- Exactement ! s'exclama Lagarde.
- Et cela change quoi ? interrogea Reynolds.
- Cela peut modifier sa décision quant à l'avenir de sa mission, répondit Klein.

Si de Rossi pense que nous sommes responsables de la mort d'Alice Vendôme, il peut supposer que nous procéderons de même avec lui. Il pourrait alors se méfier et être tenté de modifier le plan pour fuir dans un monde parallèle.

- Pourquoi ferait-il cela ? demanda Reynolds. Ce n'est pas dans son intérêt !

— Parce qu'il sait qu'il était notre prisonnier, soupira Lyon-Ville. Il sait qu'il a été tué durant un assaut et que cette mission est son unique chance d'échapper à cette possibilité de mourir une seconde fois. Mettez-vous à sa place. Que feriez-vous si vous étiez de Rossi, sachant cela ?

— Je ne sais pas, souffla Reynolds. Je ne peux pas me mettre dans sa peau. Je suppose que fuir est une option intéressante, mais celle-ci serait franchement suicidaire. Il sait très bien que son corps reste prisonnier du sarcophage durant l'immersion. S'il ne revient pas, il se retrouvera dans le même état de déchéance psychique que Vendôme, si ce n'est pire. Ce n'est pas une situation enviable. Je ne pense pas que je ferais ce choix, sachant cela.

— De Rossi craignait en effet de ne pas revenir, à cause de ce risque, souligna Lagarde. Mais je lui ai garanti que, grâce à son nouvel implant, ce serait peu probable. Il m'a paru rassuré. Je ne sais si j'ai eu tort ou raison de le rassurer. Je l'ai fait parce que je supposais que ses craintes pouvaient le faire reculer et compromettre sa mission. Je ne pouvais pas prendre un tel risque.

— Il est probable, en effet, qu'il garde tous ses esprits, même s'il ne revenait pas, reconnu Lyon-Ville. C'est le cas pour le cobaye, en tout cas. Mais j'imagine qu'il serait alors difficile pour lui de définir sa véritable identité, car son cas pourrait s'assimiler à une forme de schizophrénie...

— En fait, déclara Reynolds, personne ne peut dire ce qu'il adviendrait de lui, s'il ne revenait pas. Je n'aimerais être à sa place, dans ces conditions. Je suppose qu'il a rencontré Vendôme ?

- Pas encore, répondit le général.

— Pas encore ? s'exclama Reynolds. Bon sang, mais combien de temps va-t-on le laisser fouiner dans nos affaires avant qu'il remplisse sa mission ?

— Ne soyez pas stupide ! coupa Lagarde. On ne peut pas l'empêcher de mener son enquête à son rythme. Il n'aurait jamais accepté sa mission, sinon. Et puis, nos préoccupations sont aussi les siennes. N'oubliez pas qu'il fait partie de l'équipe. On ne peut se permettre de fonctionner chacun pour soi.

- Hmm. Mouais... Il va être surpris par sa ressemblance avec le cobaye.

— Ceci ne sera pas vraiment un problème, réagit Klein. S'il sait qu'Alice est Catherine, que va-t-il découvrir de plus ? De toute manière, cela ne fera que conforter son intuition initiale. C'est un fait avec lequel nous devons composer. Peut-être avons-nous eu tort de ne pas jouer franc jeu avec lui, ou peut-être pas. Mais il est trop tard pour revenir en arrière sur ce plan. L'important est qu'il accepte sa mission et qu'il parte ; le plus tôt sera le mieux. Qu'il revienne ou non, ça ne change rien pour nous.

— Je suis d'accord, admit Lagarde. Après tout, l'état dans lequel se trouvera de Rossi n'est pas notre problème. Nous devons tout faire pour qu'il parte. Et il partira ; je peux vous l'assurer ! Quelqu'un voit-il quelque chose à rajouter sur le cas de Rossi ?

Les hommes se concertèrent du regard. Reynolds haussa les épaules. Klein et Lyon-Ville firent de même.

— Bien, conclut Lagarde. Dans ces conditions, la séance est levée. Je vous contacterai dès que le colonel sera prêt pour le Grand Voyage. Tenez-vous à ma disposition.

Chloé Kurakami était la fille d'un architecte renommé et d'une professeure de littérature. Le père, prénommé Shunryu, avait le type japonais, et la mère, prénommée Laure, était de type européen. Le père avait gardé de ses origines un goût prononcé pour les arts et la recherche intérieure, dans le cadre du Bouddhisme zen en particulier, qu'il pratiquait depuis son plus jeune âge, comme ses parents. Il était associé à une communauté dont les membres partageaient les mêmes aspirations esthétiques et religieuses. La mère s'était jointe aux pratiques de son mari pour des raisons éthiques, davantage par curiosité que par aspiration spirituelle. Cependant, elle était assidue et reconnaissait volontiers les bienfaits du calme intérieur induit par la méditation assise. Elle pensait aussi que la tranquillité de l'esprit était l'expression d'une certaine sagesse. Elle était également adepte de la nourriture végétalienne. Elle militait contre l'abattage des animaux, et son mari l'approuvait sans réserve. De fait, les Kurakami ne mangeaient jamais de viande et pas d'œufs non plus ni de produits laitiers.

La jeune Chloé avait ainsi grandi dans une maison qui respirait la propreté, le calme et le recueillement, entourée de parents qui s'aimaient et qui l'aimaient. Cette maison était située dans le quartier japonais, où des groupes de petits immeubles aux toits pentus s'élevaient à proximité d'espaces boisés parsemés de petits étangs. Sa vie était aussi limpide que l'eau d'un lac de montagne. Et elle regardait à l'intérieur de son esprit comme on regarde à travers la vacuité. Quand les choses sont telles qu'elles sont, sans filtre ni jeu de miroirs.

Chloé avait fait de brillantes études en collège et en lycée. Elle était entrée à l'université avec l'intention de devenir enseignante. Très sociable, elle appréciait le contact des autres. Elle aimait apprendre et partager son savoir. Elle pensait que l'univers entier était une sorte de grande table garnie de mets délicieux, que chacun pouvait apprécier à volonté. Elle pensait que l'univers était assez grand pour satisfaire tous les appétits sans que personne ne souffre de la faim ou de la soif. Et elle était convaincue que l'insatisfaction et la souffrance qui lui était associée étaient la conséquence d'une méconnaissance profonde des ressources de sa propre nature. Chloé ne voyait pas l'univers comme un espace extérieur qui se déploie à l'infini et, par conséquent, inconnaissable dans sa totalité. Elle le percevait comme une forme de son propre esprit. Et son esprit était vaste.

Les parents de Chloé avaient remarqué les prédispositions de leur fille pour pénétrer profondément et de manière particulière le sens de la vie. Ils en étaient fiers, bien entendu, mais souhaitaient avant tout qu'elle déploie ses aptitudes spéciales pour son propre épanouissement. Ils n'étaient pas égoïstes, en considérant les choses ainsi ; bien au contraire. Pour eux, le développement physique, intellectuel et spirituel de leur enfant était une bénédiction pour tous les êtres sensibles. Les Kurakami étaient des gens simples et pieux. Ils priaient et militaient pour un monde meilleur. La prière et la méditation étaient pour eux l'expression naturelle de leur engagement. Ils étaient convaincus de la bonté naturelle des hommes. Ils pensaient également que cette bonté ne demandait qu'à s'exprimer. Aussi avaient-ils souhaité que leur fille participe tout comme eux aux séances de zazen, afin qu'elle développe tout son potentiel de générosité et d'intelligence. Ils avaient cette sorte de foi en l'homme que rien ne pouvait ébranler. La foi, de leur point de vue, n'était pas seulement un

élan pour se mettre en chemin. C'était aussi la garantie que le but était déjà atteint dans l'intention. Le père tenait cette certitude de l'enseignement religieux qu'il avait reçu de ses ancêtres. Et son épouse adhérait sans réserve à cette façon de voir, bien entendu.

Les parents de Chloé croyaient en elle. Cela ne signifiait pas pour autant qu'ils la considéraient comme une exception du genre huitième merveille du monde. Non, pour eux, Chloé était une fille ordinaire, simplement le fruit de leur amour. Un fruit qui ne demandait qu'à mûrir. Mûrir, pour les Kurakami, cela signifiait aussi recevoir l'enseignement des ancêtres. Cet enseignement, les Kurakami l'appelaient « Dharma ». Le Dharma était la Voie de Çakyamuni, le Bouddha historique et premier Patriarche de la lignée du Zen. Le Dharma avait survécu à l'Exode Final. Il avait été transmis, fidèle à l'original, sur près de cent trente générations, dans l'espace confiné de l'Arche. Puis il continuait naturellement à exister tout aussi fidèlement sur Li581d, grâce à quelques hommes et femmes qui se réunissaient régulièrement pour le pratiquer. Le pratiquer était équivalent à entretenir une flamme. Une flamme, brillante depuis le début, alimentée en énergie par la seule foi de ses adeptes. Mais le véritable détenteur du Dharma était le maître Sureino Kuma. C'est lui qui enseignait à la communauté et ordonnait celles et ceux qui souhaitaient se consacrer, jours et nuits, à la pratique. Il était le seul capable d'attester une véritable expérience zen, car il en connaissait parfaitement la saveur.

Les Kurakami présentèrent Chloé, alors qu'elle avait environ seize ans, à Sureino Kuma, afin qu'il l'initie à la « non-pensée » selon l'esprit zen. Le maître reçut la jeune fille dans une pièce du temple réservée aux entretiens individuels. Chloé était très impressionnée par cet homme. Il avait, comme son père, le type japonais. Petit de taille et un peu bedonnant, il respirait la tranquillité de l'esprit et la bonne humeur. C'était un vieil homme aux yeux rieurs pleins de tendresse, mais qui pouvait aussi se montrer très sévère. Chloé se souvint de séances de zazen où elle l'avait entendu admonester les adeptes qui n'arrêtaient pas de bouger sur leurs coussins ou rêvassaient.

La pièce où se trouvait Sureino Kuma était petite, deux mètres sur trois. Il n'y avait pas de fenêtre. La faible lumière qui l'éclairait provenait de la flamme d'une lampe à huile qui exhalait un doux parfum de fleurs. Le maître était assis sur un coussin de méditation dans la posture de zazen – c'est-à-dire le pied gauche sur la cuisse droite et le pied droit sur la cuisse gauche –, le dos droit tout près du mur. Sur sa gauche était déroulée une feuille de papier de riz avec une calligraphie d'idéogrammes de l'ancien Japon, dont la traduction disait : « Chaque jour est le bon jour ». Chloé se mit à genoux, face au maître, sur une natte en osier. Elle s'inclina respectueusement et se redressa pour observer le vieil homme. Il avait les yeux mi-clos, comme absorbé dans une profonde méditation. Dans la faible lumière vacillante de la lampe, le maître ressemblait à une statue vivante. Sa respiration était imperceptible.

- Qui es-tu ? demanda Sureino Kuma d'une voix rauque et grave.
- Je suis Chloé Kurakami
- D'où viens-tu ?
- Du même endroit que vous.
- Peux-tu voir cet endroit ?
- Je peux le voir.
- Peux-tu me le montrer ?

Les yeux de la jeune fille balayèrent la pièce du regard.

— Peux-tu boire d'une seule gorgée toute l'eau de l'Océan de la Contemplation ?

— Oui, je le peux.

— Comment fais-tu ?

Elle fit le geste de prendre un bol, boire jusqu'au bout et le reposer sur le sol.

— N'importe qui peut faire cela. Dis-m'en plus.

— Rien n'est plus grand, ni plus petit, que le vide.

— Hum... Ta réponse n'est pas très orthodoxe, mais je l'accepte. Qu'es-tu venue chercher auprès de moi que tu n'aies déjà ?

— Pouvez-vous me dire ce qu'est l'esprit zen ?

Le maître toussota légèrement et, au moment où il s'apprêtait à répondre, Chloé se leva, lui posa la main sur la bouche, lui dit « Je vous remercie », puis quitta la pièce. Quand elle fut dehors, elle entendit le maître rire de bon cœur¹.

Chloé entra à l'université à l'âge de dix-huit ans dans le but d'étudier les mathématiques, la physique et la chimie. Elle envisageait ensuite de se spécialiser en astrobiologie. Si tout se déroulait comme prévu, elle pourrait enseigner dans cinq ans, après son grade de master.

Peu après l'entretien, le maître Sureino Kuma dit aux époux Kurakami que leur fille avait compris l'essentiel du Zen sans qu'il ait eu à lui enseigner le Dharma. Pour lui, Chloé était naturellement douée et pouvait, si elle le souhaitait, prendre les vœux de Bodhisattva, ce qui signifiait qu'il acceptait de l'ordonner, si tel était son désir. Elle pourrait ainsi mûrir son expérience et enseigner le Dharma à son tour, quand sa compréhension du Zen serait plus profonde et qu'elle se sentirait prête. Mais Chloé ne voulait pas devenir nonne. Non pas que ce statut ait pu l'empêcher de continuer ses études ou même de se marier (le Zen n'imposait pas le célibat), mais elle ne voulait pas faire peser sur ses jeunes épaules le poids de la responsabilité d'un temple ou d'une communauté de fidèles. Elle était encore trop jeune pour cela. Le maître comprenait les réticences de la jeune fille et s'était incliné devant son choix. Il pensait qu'un jour le Zen la rattraperait et qu'il serait alors temps pour elle – si elle le désirait – de revenir sur sa décision. En attendant, elle pratiquait zazen tous les jours chez elle, dans une chambre à l'université que ses parents avaient louée à son intention et, quand elle le pouvait, au temple où officiait Sureino Kuma. Elle profitait alors de ces rares occasions pour le rencontrer en entretien, dans la petite salle mal éclairée. Celui-ci lui prodiguait des conseils sur sa pratique. Il était toujours content de la voir, et c'était réciproque.

La sociabilité de Chloé avait attiré autour d'elle un petit groupe d'étudiants de son âge. Mais ce n'était pas seulement ses capacités d'écoute et d'attention qui faisaient d'elle une amie de choix. C'était aussi, pour les garçons en particulier, parce qu'elle était une très jolie fille. Elle se vêtait pourtant simplement et ne se maquillait jamais. Son regard était naturellement mis en valeur par l'harmonie de son visage. Sa silhouette était svelte et gracile. Elle avait des mains d'artiste, aux doigts longs et fins. Et ses mouvements étaient aériens, comme si son corps avait la légèreté d'un rêve. Sa peau exhalait naturellement un doux

¹ Scène librement inspirée de « *Contes du buisson d'épines* » de maître Hakuin (1686-1769), dans « *Rien qu'un sac de peau – le Zen et l'Art de Hakuin* », de Kazuaki Tanahashi (Ed. Albin Michel).

parfum sucré. Nul ne résistait à son charme. Et, curieusement, ce charme n'excitait nullement la jalousie de ses copines. Ces dernières étaient incapables de voir en elle une rivale. Elles savaient intimement, sans pouvoir se l'expliquer, qu'elles pouvaient compter sur son aide en cas de nécessité et en toutes circonstances.

Parmi les garçons de son entourage, il y en avait un auquel Chloé n'était pas insensible, peut-être parce qu'il était timide et sage. Et mystérieux aussi. Il était en troisième année, dans la même classe d'astrobiologie. Il était grand, brun, le regard sombre, presque ténébreux. Il faisait nettement plus mature que la plupart des autres étudiants qu'elle connaissait et paraissait avoir au moins dix ans de plus qu'elle. Il n'était pas particulièrement beau, mais Chloé lui trouvait du charme.

Chloé n'avait jamais été vraiment amoureuse d'un garçon. Elle ignorait cet émoi. Elle ne savait d'ailleurs pas si ce qu'elle éprouvait pour ce garçon était réellement de l'amour. Elle savait seulement que sentir la présence du garçon lui faisait du bien. En salle de classe, il se plaçait en retrait, à deux ou trois rangées derrière elle. Pour le voir, elle était obligée de se retourner. Et à chaque fois qu'elle le faisait, le garçon la regardait. Elle se sentait alors traversée par une douce vibration et baissait la tête, dans un mélange de pudeur et de plaisir qui lui faisait plisser les lèvres d'un discret sourire de satisfaction.

Un weekend qu'elle était rentrée chez elle, c'est-à-dire dans la maison familiale, elle avait fait part à sa mère de l'effet que lui faisait l'étudiant. Ce fut en l'absence du père, car jamais Chloé n'aurait osé aborder cette discussion devant lui. Non pas qu'elle pensât qu'il réproverait ses sentiments, mais parce qu'un père n'est pas toujours le mieux placé pour comprendre ce qu'éprouve une fille pour un garçon. La mère sourit en écoutant Chloé lui parler de ses émois. « Mais, tu es amoureuse, ma fille ! » s'était-elle exclamée, les yeux remplis de joie. Et elle prit sa fille dans ses bras pour la couvrir de baisers comme quand elle était petite.

Un peu plus tard, à la fin de la séance de zazen au temple, Chloé s'était rendue en entretien avec Sureino Kuma, quand était venu son tour. Après qu'elle se fut inclinée pour lui présenter ses respects, elle dit au maître :

— Je crois que je suis amoureuse d'un garçon !

Le maître s'éclaircit la voix.

— C'est dans l'ordre des choses... Est-ce réciproque ?

— Je ne sais pas. Je crois que oui. Mais j'ai souhaité vous en parler parce que mon sentiment pour ce garçon perturbe mes séances journalières de zazen. Je suis incapable de chasser son visage de mon esprit.

— Pourquoi le chasser de ton esprit ? Pourquoi ne pas laisser ton esprit dans son état naturel ? Est-ce qu'un miroir est perturbé par les reflets ?

— Non, bien sûr. Mais je ne sais pas ce que signifie ce sentiment. J'avoue en avoir un peu peur.

— Peur ? De quoi as-tu peur ?

— La peur n'est peut-être pas le bon mot. C'est une sensation nouvelle. Je sens s'éveiller en moi des choses étranges, du désir. J'avoue que cela me perturbe. Le désir, l'attachement... tout cela est cause de souffrances, selon le Dharma. Non ?

— Ce sont des mouvements de ton esprit. Comme des vagues à la surface de l’océan. Parfois, on est heureux, et parfois on est malheureux. C’est comme ça. Il n’y a rien à changer. Il faut laisser faire. Se laisser traverser. Il ne s’agit pas de nier tes sentiments ; d’agir comme s’ils n’étaient pas là. Ces sentiments sont là, mais ce ne sont que mouvements de ton cœur.

— Mais ne risque-t-on pas de souffrir à cause de l’amour ?

— Ça dépend. Je ne suis pas le mieux placé pour parler de ces choses-là. Le mieux est de ne pas en faire toute une histoire. Si tu es bien avec cette personne, il n’y a pas de raison de t’inquiéter. Si, en revanche, tu souffres, quelle qu’en soit la raison, alors, il vaut mieux y mettre un terme. L’amour, ça ne devrait pas être compliqué. Ça ne devrait pas être la cause de souffrance ni de soucis. Ce n’est pas facile, mais il faut agir dans ce sens.

— Mais que dois-je faire pour agir dans ce sens ?

— Un jour tu m’as dit : « Rien n’est plus grand, ni plus petit, que le vide ». À ce moment-là, tu t’étais exprimée dans le véritable esprit zen. T’en souviens-tu ?

— Oui, je m’en souviens.

— Eh bien, laisse ce sentiment te pénétrer et te traverser comme toute chose pénètre et traverse la vacuité. Ton cœur est assez grand pour ça. Il suffit de l’ouvrir sans retenue. Quand on reste dans la vacuité, tout est parfaitement ordonné. Et quand une pensée s’élève, on s’efforce de ne pas la laisser dériver vers la peur, mais de la ramener à cette compréhension.

Sans attendre que Chloé ajoute un mot, le maître saisit une clochette près de lui et l’agita. Par ce geste, il signifiait à la jeune femme que l’entretien était terminé. Elle s’inclina et sortit.

De Rossi avait décidé de rencontrer Charles-Hubert, peu de temps après s'être entretenu avec le cobaye. Ce dernier n'avait pas été très bavard, mais le peu qu'il lui avait appris le rendait perplexe et renforçait sa méfiance vis-à-vis de Lagarde et de ses acolytes. Pourquoi ne lui ont-ils pas parlé d'Alice ? Si le cobaye disait vrai, alors ils savaient nécessairement qu'elle n'était pas tout à fait une femme ordinaire. Vendôme le savait-il ? Il espérait qu'il obtiendrait une réponse de lui, mais n'en était pas certain, vu son état psychique. En tout cas, la soi-disant amitié entre Charles-Hubert et le cobaye devait reposer sur d'autres critères que ceux que Reynolds avait évoqués initialement. Manifestement, Reynolds avait voulu occulter ce détail et, bien sûr, toute l'équipe était au courant.

Cela dit, devait-il croire le cobaye ? Comment ce dernier pouvait-il savoir que Catherine était Alice ? Il fallait qu'il les ait vues toutes les deux. En principe, seul Conrad connaissait Catherine, et seul Vendôme connaissait Alice. Par conséquent, le cobaye était nécessairement Vendôme et Conrad. Mais ni Conrad ni Vendôme ne possédait l'excroissance cérébrale qui leur aurait permis d'être conscients de leur nature propre, d'un monde à l'autre. Le cobaye était donc le point de convergence des deux vies parallèles, ou une sorte de lien entre les deux. De Rossi se dit qu'il devait absolument tirer cela au clair.

En tout cas, la possibilité que le cobaye endossât le corps de Charles-Hubert tenait la route s'il considérait, par exemple, le fait que l'implant du cobaye contenait les images du crime dont l'ingénieur s'était rendu coupable.

Alice savait-elle que le cobaye était le véritable auteur du meurtre de la jeune professeure ? Sans doute pas, car elle devait ignorer l'existence de ce dernier, dès lors que Charles-Hubert était tenu au devoir de réserve. Et rien ne permettait de supposer qu'il ait dévoilé des secrets militaires à son épouse. Il fallait donc en conclure, si tel était le cas, que ce qui constituerait une menace pour l'équipe était qu'Alice découvre un jour la vérité. La vérité sur elle-même et sur l'homme qu'elle avait épousé.

Par ailleurs, était-il possible, comme semblait l'affirmer le cobaye, que l'équipe ait commandité le meurtre d'Alice et l'ait maquillé ensuite en suicide ? De Rossi estima qu'il pouvait interroger Lagarde à ce sujet, après qu'il aurait vu Charles-Hubert. Il ne pensait pas que Lagarde avouerait un meurtre, mais ce dernier ne pourrait plus lui mentir sur la véritable nature d'Alice.

Un autre point, qui posait problème, était le fait que le cobaye n'ait pas reconnu les crimes dont il était accusé, lui et ses complices. Il n'existait aucun enregistrement vidéo de l'affrontement. Et si l'on considérait les choses de façon logique, c'est-à-dire en admettant que les protagonistes du journal – Sophie exceptée – étaient les individus extraits des sarcophages, aucun d'entre eux n'était véritablement décédé, hormis Alice. Alice serait donc morte deux fois. Une fois lors de l'affrontement, et une seconde fois par suicide. Il était difficile d'admettre qu'une telle chose soit possible. Le plus logique était de considérer qu'il y avait deux Alice, et non une seule. Et l'une d'elles – mais laquelle ? – était le clone de l'autre. À moins qu'elles ne fussent, toutes les deux, les clones d'une autre encore...

Ces réflexions épuisèrent de Rossi. Au final, le colonel considéra que sa vie actuelle n'était pas plus réelle qu'un rêve. Cependant, il admettait également qu'il en était ainsi pour toutes les créatures. Aucune vie n'avait ni plus ni moins de réalité qu'une autre. Un philosophe des temps anciens avait dit : « *Le réel est de l'imaginaire surmonté.* »

Des éclairs rouge vif zébraient le ciel. On était en fin d'après-midi, et les rues commençaient à s'animer. Employés et cadres quittaient leur lieu de travail pour rentrer chez eux ou faire des courses. Les lampadaires s'étaient allumés pour pallier le manque de clarté. Des capteurs de photons étaient placés un peu partout en ville et, dès que la luminosité tombait en-deçà d'un certain seuil, un dispositif électronique commandait l'éclairage.

Il y avait une vague odeur de soufre dans l'air, qui provenait des plateaux montagneux lointains situés au sud-est de la ville. Par temps orageux, avec le vent, cette odeur devenait parfois pestilentielle. Quand la quantité d'hydrogène sulfuré atteignait une valeur critique, des sirènes retentissaient dans les rues et les gens devaient alors porter un masque équipé d'une cartouche d'un mélange respirable. C'était relativement rare et, cette fois, le taux était resté en dessous du seuil admissible.

De Rossi arriva à l'hôpital psychiatrique militaire sous une pluie battante. L'eau avait une teinte jaunâtre et la poussière en suspension collait au pare-brise. Il se gara sur le parking visiteurs. Il n'avait pas prévu un tel mauvais temps et courut jusqu'à l'entrée en tenant sa sacoche sur la tête, le dos voûté. Il était trempé et sale. Il serait quitte pour une bonne douche en rentrant chez lui.

L'hôpital était situé dans un quartier nord assez huppé. Il était entouré de hautes grilles métalliques semblables à des rangées de lances pointées vers le ciel. Il y avait un beau parc à l'intérieur, avec des bancs et des sentiers traversant une sorte de lande, ainsi qu'un étang où des cygnes et des canards glissaient sur l'eau avec grâce. De grands arbres feuillus cachaient une partie du bâtiment central essentiellement composé de charpentes métalliques et de vitres opaques. Son accès était bien entendu surveillé. De Rossi dut se plier aux contrôles nécessaires à l'entrée. C'était la routine. Il n'y voyait rien à redire.

Vendôme se trouvait dans une aile spéciale du bâtiment qui formait un bloc à géométrie complexe. De Rossi pensa que l'architecte avait dû se faire plaisir en emboîtant des structures fractales ; c'était la tendance architecturale en vogue, à l'époque de la construction de l'édifice.

La chambre de Vendôme était située au deuxième étage, et l'accès y était une nouvelle fois réglementé. Les malades qui séjournaient ici n'étaient pas très nombreux. Ils étaient tous militaires et souffraient de troubles sérieux qui représentaient un danger potentiel, tant pour eux que pour la société. Certains d'entre eux étaient enfermés dans des cellules spéciales capitonnées, que l'on ne pouvait ouvrir que de l'extérieur. De Rossi savait que ce n'était pas le cas de Vendôme, dont l'humeur avait été stabilisée.

Le colonel se rendit aux toilettes pour se sécher les cheveux et le visage. Il se présenta ensuite au bureau de la surveillante. Cette dernière, la quarantaine environ, vêtue d'une blouse blanche et de sabots en résine, le reçut avec un sourire avenant. Elle était installée à un petit bureau et consultait un planning. Il y avait une jeune infirmière assise près d'elle, avec une peau très blanche. Elle avait de beaux yeux bleus et de longs cheveux noirs et bouclés. C'était

le genre de fille dont le physique ne le laissait pas indifférent. Pas trop grande, mince. Et dans sa limite d'âge. Il se présenta en déclinant son grade et son identité et donna le motif de sa visite sans entrer dans les détails. La cadre hocha la tête et demanda à la jeune infirmière d'accompagner le colonel jusqu'à la chambre de Charles-Hubert. Cette dernière semblait ravie.

Ils longèrent un couloir. La jeune infirmière marchait devant lui avec une ondulation lascive du bassin. De Rossi se demanda si elle le faisait exprès pour attirer son regard ou si c'était naturel. Il se dit qu'en d'autres circonstances, il l'aurait volontiers invitée à dîner et à une promenade sur le port ou encore à une journée sur une plage. Mais là, il ne se sentait pas dans les meilleures dispositions.

Quand ils arrivèrent devant la chambre, l'infirmière frappa à la porte et entra sans attendre de réponse. De Rossi lui emboîta le pas. Elle souhaita le bonjour à Vendôme. Ce dernier se tenait assis sur le lit, tourné vers la fenêtre. Il ne réagit pas à la présence des visiteurs, semblant absorbé dans ses pensées. L'infirmière s'exclama : « Vous avez de la visite ! ». L'homme ne manifesta aucun signe qu'il ait entendu. Elle se tourna ensuite vers le colonel et lui dit qu'elle se tenait à sa disposition, le cas échéant. Elle lui montra un interrupteur situé près du lit, directement relié au bureau des infirmières, et qu'il devrait actionner s'il le jugeait nécessaire. Puis elle quitta la chambre.

De Rossi prit un siège qu'il posa dos à la fenêtre, de manière à pouvoir observer Vendôme de face, ou presque. Il s'assit. Le siège était plus bas que le lit et du coup Vendôme parut au colonel plus grand qu'il ne l'était. De Rossi fut frappé par la ressemblance avec le cobaye. Il s'y était attendu, mais c'en était presque dérangeant. C'était d'ailleurs moins une impression de ressemblance physique que celle d'avoir affaire à la même personne, sous une perspective différente. L'homme faisait à peine plus âgé que le cobaye et paraissait moins sûr de lui. Hormis cela, il était manifeste qu'ils avaient été façonnés dans le même moule.

De Rossi attendit quelques instants, le temps de bien observer Vendôme. Ce dernier avait l'air fatigué.

— Savez-vous qui je suis ? avança le colonel.

Vendôme tourna légèrement la tête dans sa direction. Il semblait devoir faire un effort pour garder les yeux ouverts. Il était probablement sous sédatifs ou neuroleptiques, ce qui ralentissait considérablement ses réactions. De Rossi reposa sa question. Charles-Hubert hocha doucement la tête.

— Vous me connaissez ? réessaya le colonel.

— Vous êtes... celui qui doit ramener... Joseph Conrad...

Sa voix était traînante dans sa bouche pâteuse, mais il avait réussi à parler. Et ses mots étaient cohérents. De Rossi se sentit soulagé. Il avait eu peur de s'être déplacé pour rien.

— C'est exact, répondit le colonel, un léger sourire de contentement aux lèvres.

Qui est Joseph Conrad ?

— Je n'ai jamais su... qui il était... vraiment...

— Vous savez où il se trouve, actuellement ?

— Je crois... qu'il... n'est plus de ce monde.

— Vous voulez dire qu'il est mort ?

— Nn... non. Pour mourir... il aurait fallu... qu'il naisse.

— Il existe forcément quelque part ? Il n'est pas uniquement le produit de votre imaginaire. Pas plus que je ne suis le produit de votre imaginaire...

— Vous devriez... le laisser... tranquille.

De Rossi se tut un moment pour l'observer. Charles Hubert se leva lentement, prit une carafe sur sa table de chevet et se servit un verre d'eau en tremblant. Son geste manquait d'assurance, et il versa un peu de liquide à côté du verre. Il but lentement et revint s'asseoir sur le lit, à la même place.

— Parlez-moi d'Alice, votre femme.

Charles-Hubert ferma les yeux et se pencha légèrement en avant. De Rossi supposa que d'évoquer son épouse devait être douloureux pour Vendôme. Il crut voir quelques larmes se former aux coins des paupières de l'ingénieur. Puis Charles-Hubert ouvrit à nouveau les yeux.

— Alice... est... morte.

— Oui, je sais. Je suis désolé. Savez-vous pourquoi elle est morte ?

— À cause... de moi.

— Vous pensez qu'elle s'est suicidée à cause de vous ? Pourquoi ?

— Je... Je ne sais pas... Parce que j'ai... Parce qu'elle a cru... que j'avais... tué

Melle... Kurakami ?

— Et ce n'était pas le cas ?

— Nn... Non. Je n'ai tué... personne.

— Qui a tué Melle Kurakami ?

— Je... Je ne sais pas.

— Pourtant, on a bien retrouvé son corps. Et vous étiez sur elle à ce moment-là, à l'Arche.

— Elle... Elle n'était pas... morte... Pas... à ce moment-là.

— Voulez-vous dire qu'elle est morte un peu plus tard ? Ça change quoi, si elle est morte des suites de ses blessures ?

— Elle... Elle n'est pas... morte... à cause de moi.

— Et à cause de qui ou de quoi est-elle morte ?

— Je... Je l'ignore.

— Est-ce le cobaye ? L'homme portant le numéro matricule 581G01 ?

— Nn... Non. Il n'est pas... un meurtrier.

— Insinueriez-vous que Melle Kurakami n'a été tuée ni par vous, ni par le cobaye ? Mais par qui alors ?

— Je... Je l'ignore... Est-elle vraiment... morte ?

De Rossi ne répondit pas. Il n'avait pas pensé à la possibilité que le meurtre de cette jeune professeure ait été monté de toutes pièces par Lagarde et son équipe. Il décida de ne pas approfondir cette question pour le moment.

— Saviez-vous qu'Alice, votre femme, était Catherine ?

— Ce n'est pas... Ce n'est pas... dans le bon sens.

— Pas dans le bon sens ? Que voulez-vous dire ?

- Catherine... était... Catherine était Alice...
- Vous voulez dire que ce que Joseph Conrad avait fait à Catherine, c'était en réalité à Alice qu'il le faisait ?
- Ou... oui... C'est ça. Alice était... Elle était plus grande... que Catherine.
- D'accord... En fait, quand Joseph voit Catherine en rêve plus grande qu'elle ne l'est en réalité, c'est parce qu'elle est Alice et non Catherine... C'est ça ?
- Ou... oui...
- Mais comment Alice pouvait-elle se trouver dans le rêve de Joseph Conrad ?
- Je... Je ne sais pas... Un rêve... ce n'est pas... réel...
- Hmm... Oui, bien sûr.

La lumière extérieure devenait plus sombre encore. L'orage, loin de se calmer, s'était amplifié. Il y eut des microcoupures d'électricité et les groupes électrogènes se mirent en route. La lumière vacilla dans la chambre quelques instants avant de se stabiliser.

- Quand avez-vous rencontré le cobaye pour la première fois ? lança de Rossi.
- Je... je ne sais plus... Trois ans... peut-être quatre... Je... je ne... m'en souviens plus.
- Aviez-vous remarqué à quel point il vous ressemblait ?
- Non... C'est venu... après.
- Vous voulez dire qu'il n'a pas toujours eu cette apparence ?
- Son visage... était... lisse.
- Lisse ? Vous voulez parler de la chrysalide ?
- Nn... non... C'était... son vrai... son vrai visage.
- Pourquoi aurait-il changé d'apparence ?
- Je... je ne sais pas... Il doit prendre... une forme... pour exister.
- Et le visage des autres, comment était-il ?
- Qu... quels... autres ?
- Quatre sarcophages ont été ouverts. Dont celui du cobaye. Comment était le visage des trois autres ?
- Lisse... leur visage était... lisse... mais cela dépendait aussi... de qui... les regardait.
- Je ne comprends pas. Voulez-vous dire que ces visages prenaient la forme de ceux qui les regardaient ?
- Pas... tous...
- Faisais-je partie du lot ?
- Oui... mais on vous a tué... comme on a tué... les autres... Seul Conrad a... survécu.
- Conrad ? Comment ça, Conrad ?
- Conrad... C'est comme ça... qu'il se faisait... appeler...
- Joseph Conrad. Comme dans votre journal ?
- ... Oui.
- Est-ce lui, le cobaye ?

— Nn... non... Le cobaye est... lisse... Conrad a... un visage.

— Je vous assure que le cobaye que j'ai rencontré a un visage. C'est donc Conrad ?

— Je... je ne sais pas... Je suis... fatigué...

Le visage de Charles-Hubert s'était refermé. De Rossi comprit qu'il n'en tirerait plus rien.

— Bien. Je dois vous laisser. Il faut que je retrouve le Joseph Conrad qui vit sur Terre, en 1972. Merci d'avoir accepté de me parler. Vous n'y étiez pas tenu.

Charles-Hubert ne répondit pas. Il était retourné dans son monde, pour autant qu'il en soit sorti.

Lorsque de Rossi quitta la chambre, il chercha des yeux la jeune infirmière mais ne la trouva pas. La surveillante était toujours assise à son bureau. Elle était en train de taper sur le clavier de son ordinateur. Elle leva les yeux et sourit quand le colonel lui fit un signe de la main.

Au moment où de Rossi quitta l'hôpital, la pluie avait perdu de son intensité, mais des ruisseaux torrentiels d'eau boueuse grouillaient encore dans les caniveaux et s'engouffraient, avec un bruit de succion, à travers les grilles des avaloirs. La température avait légèrement baissé. Les rues étaient recouvertes de poussière de soufre, mais l'odeur était supportable. De Rossi se sentait passablement déprimé. Son entretien avec Vendôme avait révélé, une nouvelle fois, les zones d'ombres de toute cette affaire. Il avait l'impression que, plus il avançait dans ses démarches, plus il s'enfonçait à l'intérieur d'un labyrinthe. Le fait que Charles-Hubert n'ait pas tué la jeune professeure était maintenant une évidence. Non seulement il n'y avait aucune trace de ce meurtre sur son implant, lequel avait été bizarrement vidé de son contenu, mais il était maintenant possible que cette jeune femme ait été assassinée après l'incident de l'Arche. On aurait donc voulu faire porter le chapeau à Vendôme et au cobaye. L'un, parce qu'il était présent sur les lieux du crime, et l'autre, parce que son implant contenait les images de l'agression. Mais il était également possible que Melle Kurakami soit encore vivante. Auquel cas, elle serait retenue prisonnière quelque part. Cependant, de Rossi ne croyait pas à cette hypothèse. Il n'en voyait pas la raison. Le plus vraisemblable était que la jeune femme avait été éliminée afin qu'elle ne soit pas en mesure de donner des indications précises sur ce qui s'était réellement passé. Restait encore à éclaircir cette question de l'identité réelle du cobaye. Vendôme avait dit qu'il se faisait appeler Conrad. Mais pouvait-on vraiment accorder du crédit à ce que disait Vendôme ? Ses propos contenaient assurément une part de vérité. Cela étant, l'homme pouvait également mélanger le réel et l'imaginaire. Qu'est-ce qui était vrai, et qu'est-ce qui n'était que fiction dans toute cette histoire ?

De Rossi décida de mettre toutes ces questions en suspens et se rendit dans son appartement pour prendre une douche. Après quoi, quand il se fut séché, il prit son téléphone et composa le numéro direct de Lagarde. Ce dernier décrocha à la seconde sonnerie.

— Bonjour colonel ! Que puis-je pour vous ?

— Je vous appelle pour vous prévenir que je suis prêt à partir en voyage.

Le général marqua un temps de silence qui n'échappa pas à de Rossi.

— Bien. Parfait... Je vais prévenir nos hommes... On vous recontactera pour vous préciser l'heure exacte. Sachez que ça ne saurait tarder. Nous sommes opérationnels ; nous n'attendons plus que votre feu vert. À ce propos, avez-vous conclu toutes vos investigations ?

— Oui. J'ai interrogé toutes les personnes impliquées dans cette affaire.

— Avez-vous pu obtenir des réponses à vos questions ?

— Pas vraiment.

— Voulez-vous que nous en parlions autour d'un verre ? Je n'aime pas beaucoup m'entretenir au téléphone de certains sujets...

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Je ne vois pas ce que je pourrais vous apprendre que vous ne sachiez déjà.

— N'avez-vous pas de questions à me poser avant votre départ ?

— Non. J'ai hâte qu'on en finisse. Je n'aime pas qu'une mission tarde trop longtemps.

— Bien. Tenez-vous prêt. Nous vous rappellerons dans les heures qui viennent. Il n'est pas nécessaire que vous prépariez quoi que ce soit. Vous serez de retour chez nous dans l'heure qui suivra votre départ.

— Attendez !

Lagarde s'apprêtait à raccrocher.

— Oui ?

— Pouvez-vous m'appeler d'un poste sécurisé ?

— Bien sûr. Raccrochez, et je vous rappelle dans quelques instants.

De Rossi ne savait pas pourquoi il était revenu sur sa décision de se taire, à la toute dernière seconde. Peut-être espérait-il, inconsciemment, qu'il pourrait tirer quelque chose de Lagarde. Ce dernier lui avait tendu une perche. Il n'y était pas obligé. S'il le souhaitait, il pouvait faire analyser son implant et disposerait, par là-même, de tous les relevés des conversations qu'il avait eues avec le vigile, le cobaye et Charles-Hubert. C'était peut-être ça, le signe qu'avait perçu son inconscient et celui-ci l'avait, de fait, forcé à relancer le général.

La sonnerie de son téléphone retentit. C'était Lagarde.

— Voilà, dit le général. Nous pouvons parler sans risque. Ce téléphone est sur brouilleur. Que vouliez-vous me dire ?

— La dernière fois que nous nous sommes parlé, au bar, vous ne m'avez pas répondu, quand j'ai évoqué la possibilité que les protagonistes du journal de Joseph Conrad puissent être les mêmes personnes que celles que vous avez extraites des sarcophages.

— Je vous ai dit que nous n'avions aucune preuve. C'était ma réponse. Et ça reste toujours ma réponse.

— Monsieur, je souhaite que vous jouiez franc jeu avec moi. J'ai besoin que vous me fassiez confiance, pour que je puisse mener à bien ma mission. Admettez-vous qu'il y a eu quatre personnes dans les sarcophages, et que celles-ci étaient le cobaye, Charles-Hubert Vendôme, Alice Vendôme et moi-même ? Admettez-vous également qu'en dehors d'Alice Vendôme, les autres sont encore vivants, et que cela est en contradiction avec le fait que trois d'entre eux ont été tués lors de l'affrontement avec les militaires ?

— Non, je ne l'admets pas. Il y a bien eu quatre personnes extraites, et trois d'entre elles ont été abattues, comme nous vous l'avons indiqué. Vous, Alice et Charles-Hubert Vendôme ne faites pas partie des personnes extraites des sarcophages. Toutes possédaient un implant cérébral d'un type très spécial, comme vous savez déjà. Or ce n'était ni votre cas, ni le cas des Vendôme.

— Mais comment pourrais-je vous croire alors que le cobaye dit le contraire ? Il affirme qu'il n'y a jamais eu d'affrontement. Que tout cela n'est qu'un coup monté de votre part...

— Le cobaye dit n'importe quoi pour semer le trouble dans votre esprit. Nous vous avons prévenu, c'est un manipulateur. Le cobaye possède un implant que vous n'aviez pas avant que l'on vous en greffe un semblable. Cet implant, en réalité, et contrairement à ce qu'on vous avait dit, je vous l'accorde, n'a pas été reproduit par nous. Nous vous avons greffé celui des survivants tués dont le génome était semblable au vôtre. En fait, pour être plus précis, vous êtes probablement son clone. Ne me demandez pas comment une telle chose est possible, nous n'en savons rien. Peut-être vivez-vous une histoire parallèle. Je l'ignore. Mais vous n'étiez pas ce rebelle qui a été abattu. Et les deux autres ayant subi le même sort n'étaient pas les époux Vendôme. Cependant, je vous accorde que les tests ADN ont montré qu'Alice Vendôme était un clone de la femme, et Charles-Hubert Vendôme un clone de son complice.

— Avez-vous tué ou fait tuer Alice Vendôme ?

— Pardon ?

— Dois-je répéter ma question ?

— Non. Inutile. Alice Vendôme menaçait de faire une enquête sur le meurtre de la jeune professeure et de démontrer que son mari n'y était pour rien. Mais nous n'avons rien fait pour qu'elle meure. Elle s'est suicidée. Cela peut vous sembler étrange, mais c'est ainsi.

— Avez-vous pensé à déchiffrer son implant, lors de l'autopsie ?

— Bien entendu.

— Et qu'avez-vous découvert ?

Lagarde hésita un moment avant de répondre.

— Général ?

— Oui... Pardonnez-moi. Eh bien, ce que nous avons découvert va sans doute vous surprendre... Elle s'est suicidée en apprenant la mort de son mari.

— La mort de Charles-Hubert Vendôme ? Mais c'est insensé ; je lui ai parlé ce jour même !

— Je sais bien. C'est pour nous une énigme. Nous avons pensé qu'elle avait été mal informée par quelqu'un de chez nous ou qu'il y a eu manipulation de l'encodage de l'implant, mais, après enquête, ce n'était pas le cas. Il semble que l'information de la mort de Vendôme soit apparue à Alice dans un *autre* monde. C'est la seule explication que nous ayons.

— Avec qui me serais-je entretenu, alors, à l'hôpital, ce jour même ?

— Officiellement, avec son mari. Mais nous ne pouvons être sûrs de rien. Il est, par exemple, étonnant que vous ayez pu parler à Vendôme. Qu'a-t-il pu vous dire, alors que son cerveau est dérangé et son implant vide ?

— En tout cas, il m'a reconnu comme étant celui qui doit ramener Conrad. Pour quelqu'un qui ne se souvient de rien de son passage sur Terre, c'est quand même étonnant.

— Effectivement. Mais il ne sait peut-être pas qu'il était Conrad.

— L'était-il vraiment ?

— Il y a des chances... Qu'a-t-il dit d'autre ?

— Il m'a confirmé qu'il n'a pas tué la jeune professeure. Il affirme qu'elle n'était pas morte quand il était près d'elle, à l'Arche.

— C'est ridicule... Cette femme était bien décédée.

— De quoi est-elle morte ?

— La version officielle est qu'elle a été assassinée par arme blanche. Un couteau. Ou peut-être un objet pointu.

— Un stylo.

— C'est exact.

— Et la version officieuse, que dit-elle ?

Là encore, Lagarde mit un certain temps avant de répondre. De Rossi entendait sa respiration, à l'autre bout du fil.

— Elle a probablement été exécutée de la même façon dont s'y prend le sarcophage pour les transferts... On a découvert sur son corps des blessures multiples, semblables à celles provoquées par des aiguilles. Pour des raisons faciles à comprendre, nous avons dû modifier le certificat de décès et corriger les traces mémorielles sur les implants des témoins.

— *Probablement ?* Vous ne paraissez pas certain de la manière dont le crime s'est déroulé. N'était-il pas encodé sur l'implant du cobaye ?

— Effectivement, il l'était.

— Et alors, qu'y avait-il sur cet implant ?

— Il y avait la mémoire de Charles-Hubert Vendôme. C'est grâce à cela que nous avons compris que ce dernier n'était pas le criminel...

— Mais qu'avez-vous trouvé exactement ? Qui a commis le crime ?

— Comment savoir ? Vendôme et la jeune femme étaient nus. Et il s'est passé exactement ce que Joseph Conrad a décrit dans son rêve, avec Catherine. À ceci près que la femme du rêve a survécu...

De Rossi laissa passer quelques secondes pour intégrer les propos de Lagarde.

— Je vous remercie de votre franchise. Vous admettez donc que le sarcophage est un organisme vivant qui agit sous les traits d'un homme, en l'occurrence, dans cette affaire, de Charles-Hubert Vendôme ?

— Nous pouvons effectivement énoncer les choses ainsi. Mais, pour dire les choses franchement, nous ne sommes pas tous d'accord sur cette version. Elle n'est qu'une version possible.

— Il est difficile de la nier !

— Nous ne la nions pas. Cela dit, l'encodage de la scène sur l'implant du cobaye n'est pas une preuve. Ce type, le cobaye, n'est pas fiable, et nous ne savons pas quel pouvoir il a sur nos implants. Il peut très bien modifier leur contenu à sa guise. Nous le faisons bien nous-mêmes, quand c'est nécessaire !

— Mais vous avez certainement analysé l'implant de la jeune femme tuée. Que disait-il ?

— Hmm... Vous ne lâchez jamais, colonel. L'implant de la jeune femme était vide, comme celui de Vendôme. Pareil ! Quoi qu'il en soit, officiellement, la mort de la jeune femme est due à l'arme blanche, qu'on ait retrouvé celle-ci ou pas. Nous n'avons aucun intérêt à rendre la chose publique !

— Bien sûr... Pour qui agissons-nous, général ?

— Que voulez-vous dire ?

— Qui, en dehors de l'équipe, est au courant des sarcophages ?

— Officiellement, personne n'est au courant. Même nos politiques ne veulent pas en entendre parler. Mais, bien entendu, les Ministres des Armées et de la Recherche Scientifique sont informés. En toute logique, notre Président ne peut pas l'ignorer non plus. Et, cela va de soi, toute l'équipe d'ingénieurs, biologistes, chimistes et physiciens placés à notre service et qui travaillent en permanence sur les sarcophages pour tenter d'en percer le secret. Il y a donc, approximativement, une cinquantaine de personnes qui savent que des sarcophages ont été découverts sur Li581g et que quatre d'entre eux ont été ouverts et transférés sur notre planète en un lieu tenu secret. Cela dit, parmi ces personnes informées, pas une ne sait ce que sont ces sarcophages, ni d'où ils viennent. Le cobaye, seul, sait peut-être quelque chose. Mais nous pensons qu'il y a de grandes chances pour qu'il ne soit lui-même qu'une apparence humaine du sarcophage. Autrement dit, il conserve intégralement son mystère. Pour le moment, il est notre prisonnier. Mais nous sommes impuissants contre lui, comme vous le savez. Il est menteur et manipulateur.

— Il pense que vous roulez pour quelqu'un ou quelque chose qu'il considère être son ennemi. Et il affirme également que je suis sous l'emprise de cet ennemi. C'est pourquoi il ne veut rien me dire. Ce n'est pas son intérêt, m'a-t-il précisé. Avez-vous une idée de qui ou de quoi il veut parler ?

— Aucune. Ou alors, nous sommes tous ses ennemis. Il a pris l'apparence de Vendôme quand ça l'arrangeait. Il n'est pas exclu qu'il prenne la vôtre, ou encore celle d'Alice, ou je ne sais qui d'autre, s'il peut en tirer un bénéfice. Cet être, malgré son génome, n'est pas humain. Contrairement aux autres, il a survécu à l'assaut alors qu'il était sous une pluie de balles, et pourrait, à mon avis, survivre à toutes les épreuves qui pourraient mettre sa vie en danger. Il est immortel, à l'instar d'un dieu. Bien sûr, il peut mourir sous cette forme ou sous une autre, mais ce qu'il est vraiment – au-delà de la forme – n'est pas de ce monde ni d'aucun monde connu. Et ce qu'il est vraiment ne meurt jamais.

— Vendôme m'a dit que les quatre sarcophages contenaient des créatures au visage lisse. Que leur visage humain n'est qu'apparence. Il a ajouté qu'il n'y a pas de chrysalides. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Que c'est son interprétation. Ces créatures sans visage se sont effondrées sur elles-mêmes, et ce qui en est sorti était des êtres humains, avec un génome humain. Le cobaye a été réveillé le premier et paraît doué de pouvoirs que les autres n'avaient pas. Il est le seul survivant des quatre, parce que nous n'avons pas pu le tuer. Et si nous ne sommes pas parvenus à le tuer, c'est qu'il n'est pas de notre monde.

— Le pensez-vous réellement si puissant ?

— Je n'en sais rien, à vrai dire. Le sarcophage recèle une puissance extraordinaire, c'est évident. Si le cobaye est une apparence du sarcophage – ce qui est possible –, alors il est forcément très puissant lui aussi. Mais Reynolds pense qu'il est seul et joue contre lui-même, comme quelqu'un qui jouerait aux échecs contre un logiciel. Il ne peut pas gagner contre la machine, même s'il marque des points. Au final, c'est lui qui perdra. Je me rallie à cette thèse. Et toute l'équipe s'en tient là pour le moment. Nous n'avons aucune stratégie, en dehors de celle de respecter le principe de causalité. Nous avons eu le malheur de tomber sur ce journal. Il faisait probablement partie du plan du cobaye ou du sarcophage. C'est peut-être simplement un jeu pour lui, mais nous ne sommes pas en mesure de prendre le risque de l'enrayer. Il n'attend peut-être que ça... Je pense que vous avez suffisamment d'éléments pour savoir ce que vous aurez à faire une fois là-bas, sur Terre. Je ne veux pas vous le dire de façon explicite. Vous devez le trouver par vous-même. J'ai une entière confiance en vous... Tenez-vous prêt.

Et sur ces mots, Lagarde raccrocha. De Rossi reposa le combiné et se laissa aller dans son fauteuil. Les derniers mots du général laissaient entendre clairement que tout reposait désormais sur ses épaules. Lagarde lui faisait confiance. Il n'avait pas voulu l'influencer dans ses choix. Peut-être savait-il qu'il n'en ferait, de toute façon, qu'à sa tête. En tout cas, le général remontait dans son estime. Cette fois, il avait eu la nette impression qu'il était sincère.

De Rossi consulta sa montre. Il était presque vingt heures. Il se servit un whisky et chercha dans son frigo de quoi se cuisiner un repas. Il y avait des œufs et du jambon. Il ouvrit le congélateur et en sortit une galette de légumes qu'il fit décongeler au four à micro-ondes. Il se dit qu'il appellerait bien la jeune Élodie pour finir la soirée. Il chercha son numéro de téléphone dans le répertoire de son portable, mais au moment de presser la touche d'appel, il se ravisa. Finalement, il n'avait pas envie d'une fille ; pas ce soir. Trop de choses se bousculaient dans sa tête, et son cortex était saturé. Il était incapable de se concentrer sur quoi que ce soit. Il opta, au final, pour visionner un film sur son écran de télévision, vautré dans son fauteuil.

Quand son repas fut prêt, il en était à son troisième verre de whisky. Il versa ses deux œufs frits avec une tranche de jambon sur sa galette de légumes dans une assiette et mangea sans plaisir, en cinq minutes, assis à la table de la cuisine. Puis il mit son plat et les couverts dans le lave-vaisselle. Il lava la poêle à la main.

Il se dirigea ensuite vers le salon et alluma la télé. Il zappa plusieurs chaînes, mais rien n'attira son attention. Il éteignit le poste et se servit un autre whisky. Il commençait à sentir l'ivresse l'envahir quand le téléphone sonna. Il posa son verre, se leva avec peine et décrocha.

— Allo ? lâcha-t-il d'une voix traînante.

— Colonel de Rossi ?

— Ouais...

— Professeur Klein. L'opération est prévue pour demain matin, neuf heures.
Rendez-vous au CSA une heure avant.

De Rossi n'eut pas le temps de répondre quoi que ce soit que l'autre avait déjà raccroché. De toute manière, il aurait été trop ivre pour articuler quelque chose de cohérent. Il avait compris le message, et c'était déjà ça.

Il se leva, fit quelques pas et se laissa tomber sur son lit. À peine sa joue avait-elle touché l'oreiller qu'il s'endormit.

Le colonel arriva au CSA à l'heure prévue. Comme la première fois, il rencontra la jeune femme au comptoir, qui l'invita à patienter quelques instants dans le coin bibliothèque. Elle avait les cheveux lâchés, et de Rossi remarqua qu'elle était encore plus jolie ainsi. Comme la première fois, un militaire vint le chercher. L'homme le salua et le pria de le suivre. Il était moins bavard que le lieutenant Larsky, ce qui satisfaisait de Rossi. Une vague céphalée persistait entre ses tempes, et il n'était pas d'humeur à échanger des banalités.

L'homme avançait d'un pas rapide, ce qui obligeait de Rossi à forcer son allure de lendemain de cuite. Il détestait cela, mais s'abstint de protester. Ils prirent un ascenseur qui les mena au troisième sous-sol du bâtiment. La porte s'ouvrit sur un sas où les deux hommes furent soumis à l'œil inquisiteur d'un détecteur biométrique. L'inspection dura une poignée de secondes et la deuxième porte s'ouvrit sur un long couloir qui menait à la salle d'examen. Le soldat frappa à la porte et entra sans attendre qu'on l'y invite. De Rossi lui emboîta le pas. À l'intérieur, Klein et Lyon-Ville l'attendaient, impassibles. Ils le saluèrent d'un vague mouvement de tête. De Rossi, qui n'était pas dans son meilleur jour, ne répondit pas à ce signe forcé de courtoisie. Il demanda qu'on lui apporte une aspirine avant de s'asseoir sur la première chaise libre. Deux minutes plus tard, une infirmière se présenta avec un verre d'eau dans lequel se diluait un comprimé effervescent. De Rossi but le breuvage en faisant la grimace.

— Êtes-vous prêt, colonel ? demanda Lyon-Ville d'une voix neutre, quelques minutes plus tard.

— Autant qu'on puisse l'être, répondit de Rossi, sur le même ton.

— Parfait. Vous allez prendre place sur cette table d'examen. Je dois placer un casque muni de capteurs sur votre crâne. L'examen ne sera pas très long. Nous voulons simplement contrôler l'état de vos implants. On vérifiera également vos constantes vitales. Vous connaissez le principe. Si vous le souhaitez, on peut vous anesthésier dès à présent.

— Ne peut-on éviter de m'endormir ?

— Comme vous voudrez. Mais l'expérience risque d'être désagréable. Vous aurez l'impression de vous noyer, et ce sera douloureux...

— Si je me souviens bien de la vidéo, la sensation de noyade existe même quand on est endormi, non ?

— C'est vrai, mais ça dure moins longtemps et c'est moins pénible. Il n'y a pas de souffrance physique ; seulement de la peur. De toute manière, l'anesthésie sera légère. On veut juste vous éviter de souffrir. Dès que vous serez immergé, vous aurez un réflexe de lutte. Votre système nerveux autonome reste actif. Vos poumons vont vite s'habituer au liquide, et vous sombrerez dans un état inconscient.

— Quand vous aurez accompli votre mission, ajouta Klein qui se tenait à proximité, vous actionnerez le processus de retour. Cela grâce à votre nouvel implant. Si vous décidez de ne pas revenir, sachez que vous serez réveillé malgré tout une heure après l'immersion... Votre décision sur Terre, sur ce plan, reste sans influence sur nos décisions ici, dans le laboratoire. Et nous ignorons quelles seraient les conséquences sur vous – ici comme

là-bas – de ces décisions antagonistes. Par ailleurs, les durées sur Terre et dans le laboratoire ne sont ni égales, ni proportionnelles. Une heure dans le sarcophage peut durer des années sur Terre. Vous aurez donc le temps pour vous décider, une fois là-bas ; mais n’oubliez pas que vous ne cessez pas d’exister ici.

— Qu’est-ce qui vous fait supposer que je puisse ne pas revenir ?

— Rien. Ce n’est qu’une simple hypothèse de travail.

— Bien, reprit Lyon-Ville. Alors, que faisons-nous, pour l’anesthésie ?

— Ne faites rien, trancha de Rossi. Je saurai m’en passer. Je veux suivre les opérations aussi longtemps que ma conscience me le permettra. Et puis... Si je ne me trompe pas, je n’en suis pas à ma première expérience, non ?

Lyon-Ville ne releva pas. Il fit comme s’il n’avait rien entendu.

— Bien, dit-il enfin. Nous commençons.

L’examen sur la table dura une bonne demi-heure. De Rossi se sentait détendu. L’aspirine avait fait son effet. Il n’avait plus mal à la tête. Il ferma les yeux et laissa une douce torpeur l’envahir. Il ne dormait pas, mais se sentait comme dans un rêve. Il était au milieu d’une salle d’examen, baignée d’une fraîche lueur verdâtre. Des parfums champêtres parvenaient jusqu’à ses narines. Il n’y avait aucun nuage dans le ciel au-dessus de sa tête. Celui-ci était d’une éclatante lumière bleue. C’était un ciel tel qu’on le voit sur Terre par une belle journée d’été. Il n’avait jamais vu de ciel bleu ailleurs que dans la Salle des Constellations de l’Arche. Il savait qu’il rêvait. Il faisait un rêve lucide. C’était rare chez lui. Il pouvait entendre le cliquetis des appareils de contrôle et les mouvements des praticiens autour de lui. Il comprit qu’il ne dormait pas, mais qu’il n’était pas non plus dans son état habituel. « L’enfoiré, pensa-t-il à l’intention de Lyon-Ville, il m’a anesthésié... »

Ensuite, il sentit qu’on l’amenait sur le chariot. Il ouvrit les yeux et reconnut le couloir qu’il avait vu sur la vidéo. Puis il arriva dans la salle dont les murs étaient recouverts d’aspérités, comme à l’intérieur d’une grotte. Il ne sentait presque pas son corps et pouvait à peine bouger les paupières. Ses membres lui paraissaient peser une tonne.

Deux hommes le prirent, l’un au niveau des épaules, l’autre au niveau des cuisses. Quelques secondes plus tard, il sentit qu’on le plongeait dans un fluide tiède et visqueux. De Rossi comprit qu’on l’immergeait dans le sarcophage, mais n’en éprouva aucune terreur. Au contraire, il se sentait dans une atmosphère familière, presque agréable. Lorsqu’il voulut respirer, le liquide s’infiltra dans sa trachée. Il toussa par réaction et chercha de l’air, en vain. Il ne souffrait pas. Il eut juste le temps de remercier, en pensée, Lyon-Ville de l’avoir anesthésié. Le liquide s’infiltrait dans ses poumons. Il n’avait plus de souffle. Alors, il aspira et comprit qu’il respirait le liquide. À ce moment précis, sa conscience s’effondra dans le néant.

Le soleil emplissait le ciel oriental d’une lumière inconnue. Il n’y avait pas un nuage et l’air était imprégné d’étranges senteurs. Une brise légère faisait frémir les feuillages des arbres le long de la route. Le colonel comprit qu’il était sur Terre, et ce qu’il ressentait était bien plus puissant qu’un rêve. Il était dans la réalité. Cette réalité, il la vivait par tous les pores de sa peau. Elle était palpable. Et aussi, immobile dans le mouvement. Comme le ciel est

immobile dans ses multiples changements. Rien ne venait troubler la quiétude de l'espace environnant. Il consulta sa montre. Il était 6H50. Était-ce l'heure locale ? Sans doute.

Il se tenait debout sur le bas-côté d'une route à proximité d'un arrêt de bus. Une affiche était collée contre un côté de l'abri en béton. C'était une publicité pour un savon de marque Lux, avec le portrait d'une jolie jeune femme du nom de Romy Schneider. L'arrêt de bus était situé à proximité d'un carrefour, entre la départementale n°907 et l'allée de la Traille (un panneau l'indiquait sur l'accotement), tout proche d'un passage à niveau. Il y avait peu d'habitations dans le quartier. Quelques maisons basses, blanches, perdues parmi des terrains vagues et de rares champs cultivés.

Un chien aboya au loin. De Rossi écouta attentivement. Ouvrant ainsi son sens auditif, il perçut également des chants d'oiseaux alentour. Ces sons lui étaient étrangers et, aussi, étrangement familiers. Il y avait des animaux sur Li581d. La plupart avaient été ramenés de Terre avec l'Arche. D'autres étaient endémiques de l'exoplanète. Ceux-là vivaient à l'état naturel dans les eaux douces des fleuves, les marais, ou encore les forêts profondes. Des croisements d'animaux terriens et libræiens avaient pu être observés, en particulier parmi les mammifères. Les oiseaux terriens s'étaient bien adaptés sur Li581d et les mammifères également. Les hommes aimaient, comme sur Terre, la compagnie des chiens ou des chats ou encore de certains oiseaux en cage, et même de poissons en aquarium. Parfois aussi de certains reptiles. De Rossi connaissait donc les aboiements des chiens et les chants des oiseaux. Mais, sur Terre, le son ne portait pas de la même façon. L'air y était moins dense. De Rossi remarqua qu'il s'adaptait bien à la pesanteur terrestre, pourtant deux fois moins importante que sur Li581d. Il remarqua également qu'il était vêtu comme indiqué dans le journal. *Une veste légère en coton bleu marine sur une chemise en lin blanche.* Tout était parfaitement à sa taille, comme si les choses s'emboîtaient selon un plan précis, sans qu'il fût nécessaire de procéder à des ajustements. Il réalisa qu'il en était ainsi *parce que c'était écrit.*

Il s'assit sur le banc sous l'abri en béton et respira profondément l'air du matin. Il était seul. Le parfum des fleurs sauvages emplissait ses narines. Il faisait doux. Presque chaud. Il sentit la transpiration ruisseler sous les aisselles. Il regarda à nouveau sa montre. Elle indiquait 7H00.

Le car arriva cinq minutes plus tard et stoppa devant l'abribus. De Rossi grimpa par l'avant et demanda au chauffeur si le bus se rendait bien à Vedène. Le chauffeur confirma d'un hochement de tête. De Rossi aperçut une horloge, entre le compte-tours et l'indicateur de vitesse. Il était exactement 7H07, heure locale. Et sa montre donnait l'heure exacte. Parfait ! Restait à savoir si le jour était le bon, à savoir le jeudi 24 août 1972. Mais le colonel préféra ne pas interroger le chauffeur sur ce point. L'homme n'était pas très avenant, et cette question pourrait lui paraître bizarre. Il le saurait de toute manière bien assez tôt : quand Conrad grimperait à bord.

De Rossi prit place dans un siège à l'avant du bus, lequel démarra avec une forte vibration du moteur, qui se répandit dans tout l'habitacle. Il n'y avait pas grand monde à bord. En dehors du chauffeur, trois hommes et deux femmes. Personne ne semblait faire attention à lui. Les gens paraissaient encore à moitié endormis.

Joseph Conrad grimpa dans le bus, deux arrêts plus loin, en plein centre de Sorgues. De Rossi le reconnut aussitôt. Le contraire eut été étonnant. Conrad et le cobaye se

ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Conrad ressemblait aussi à Vendôme. Avec dix ans de moins, comme de bien entendu.

Conrad, comme dans le journal, alla s'asseoir à l'arrière du bus. À l'avant-dernière rangée, sur la gauche, contre la vitre. De Rossi, bien que préparé, s'étonnait d'une telle coïncidence. La seule chose qui pouvait changer – si quelque chose devait changer – était le contenu de la conversation. À cet instant précis, le colonel ne savait pas exactement ce qu'il allait dire. Mais il savait que s'il ne prenait pas les choses en mains, il dirait exactement ce qu'il avait lu dans le journal. Il savait que le libre-arbitre reposait essentiellement sur la volonté. Sans elle, le *hasard* prenait immédiatement le dessus et ce *hasard* devenait alors le maître de la situation. Il lui revint à l'esprit les propos de Lagarde : « *Je pense que vous avez suffisamment d'éléments pour savoir ce que vous aurez à faire une fois là-bas, sur Terre. Je ne veux pas vous le dire de façon explicite. Vous devez le trouver par vous-même.* ». Lagarde voulait le mettre en garde contre la possibilité que le *hasard* décide à sa place. Il devait donc agir comme si rien n'était écrit à l'avance parce que, en l'occurrence, si ce qui était écrit dans le journal était ce qui devait arriver, alors rien d'autre ne pouvait se produire. Or cela était contraire au libre-arbitre.

Néanmoins, comme dans le journal, il se leva et se dirigea vers Conrad. Et, comme dans le journal, de Rossi s'entendit lui demander s'il pouvait s'asseoir à côté de lui. Le visage de Conrad exprima un mélange de surprise et de mécontentement. Alors, comme dans le journal, de Rossi se présenta à lui en lui tendant la main. Et comme c'était écrit, Conrad, méfiant, ne la saisit pas. Le colonel prononça alors les mots qu'il connaissait par cœur : « *M'autorisez-vous malgré tout à m'asseoir près de vous ? Ce que j'ai à vous dire est de la plus haute importance, et il n'est pas nécessaire que tous les passagers du car en soient informés.* ». Et comme il s'y attendait, Conrad, intrigué, accepta d'un hochement de tête.

Une fois assis, de Rossi contempla le paysage par les vitres du car. Il éprouva un certain émerveillement, à le voir défiler à vive allure. Il se dit qu'il devait être agréable de vivre dans ce monde. À quel moment l'Exode Final avait-il été décidé ? Approximativement cent trente ans plus tard, quand le soleil montrerait des signes irréversibles de déclin. De Rossi ne s'était jamais vraiment préoccupé de cette question avant ce jour. Quoi qu'il en fût, Conrad ne connaîtrait jamais l'Exode ni même ses prémices, s'il devait rester sur Terre jusqu'à la fin de ses jours. Avec un peu de chance, il pourrait vivre jusqu'en 2040 ou peut-être un peu plus. La Terre ne serait pas encore calcinée par les tempêtes brûlantes d'une géante rouge, et l'air serait encore respirable. Les premiers signes d'alerte ne surviendraient que cinquante ans plus tard. Des désordres sociaux les accompagneraient, avec des révoltes et des mouvements de panique. Puis, des hommes, parmi les plus fortunés, mais également des scientifiques et des philosophes, prendraient la décision de construire une Arche, en orbite autour de la Terre...

— Quel bel endroit, n'est-ce pas ? souffla de Rossi.
— Est-ce là tout ce que vous avez de si important à me dire ?
— Aimez-vous cet endroit, monsieur Conrad ?
— Comment savez-vous mon nom ? Il ne me semble pas vous connaître.
— En tout cas, moi, je vous connais, et c'est le principal. Ce que j'ai à vous dire vous paraîtra sans doute étrange. Pour autant, c'est la stricte vérité. Ce que je sais sur vous, je l'ai appris d'un journal. Ce journal, c'est celui que vous tenez.

Conrad le regarda d'un air étrange. Il semblait perdu, entre rêve et réalité.

— Comment savez-vous que je tiens un journal ? Êtes-vous un ami de monsieur Vendôme ou un employé du notaire d'Avignon ?

— Ni l'un ni l'autre. Je sais, dans les détails, ce que contient ce journal. Je sais, par exemple, que vous vivez en couple avec une jeune femme du nom de Sophie Delplante. Elle attend un enfant de vous. Elle ne sait cependant rien de vos origines. Mais vous n'osez pas lui dire qui vous êtes, d'abord parce que vous n'en savez rien, et ensuite parce que vous avez peur de la perdre. Mais l'une de ses amies, une certaine Catherine, a découvert que votre passeport était un faux. Elle a menacé de tout révéler à Sophie et il s'est passé chez elle une chose qui a modifié son comportement. Ce qui s'est passé chez elle, vous n'en savez pas grand-chose. Mais vous avez fait un rêve. Vous en souvenez-vous ?

— Comment savez-vous tout cela ?... Comment avez-vous eu mon journal, alors qu'il est caché dans mes affaires, chez Sophie ?

De Rossi réfléchit un instant à ce qu'il allait répondre. D'ores et déjà, il savait qu'il n'avait pas respecté le plan à la lettre. La conversation, sans avoir véritablement dérivé, n'était pas l'exacte retranscription du journal.

— Je viens d'une autre planète, tout comme vous. Cependant, ni vous ni moi ne sommes des extraterrestres. Nous sommes humains tous les deux. Il n'y a pas de doute sur ce point. Mais, pour des raisons qu'il est inutile de vous détailler, les hommes ont quitté cette Terre pour une exoplanète du nom de Li581d. Elle est située dans la constellation de la Balance, à plus de vingt années-lumière de la Terre. Elle n'a pas encore été découverte, elle le sera au début du vingt et unième siècle, si mes sources sont exactes. Bref, vous et moi venons de Li581d, bien que nos lointaines origines respectives soient terrestres. Mais vous, vous avez réussi à vous échapper sur Terre, dans une époque qui n'existe plus. C'est-à-dire maintenant. Cependant, nous avons réussi à retrouver votre journal. Un certain Charles-Hubert Vendôme – que vous connaissez de nom – en était le propriétaire. Un journal qui, pour nous, sur Li581d, a environ trois mille cinq cents ans d'âge. C'est dans très, très longtemps pour vous. Mais pour nous, c'est le présent.

— Pensez-vous que je vais vous croire ?

— Ce que je pense n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est ce qui va se passer à partir de maintenant. Pour dire les choses simplement, je vous avouerai que l'important, pour nous, habitants de Li581d, est que je sois venu sur Terre à cette date précise, c'est-à-dire le jeudi 24 août 1972. C'est bien la date d'aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Conrad confirma d'un mouvement de tête.

— Parfait. Donc, l'important est que je sois ici. Pourquoi cela ? Simplement parce que c'était écrit dans votre journal. Voyez-vous, nous croyons que les choses telles qu'elles nous apparaissent sont le fruit d'actions passées, et que le moindre écart par rapport à ces actions pourrait, à l'instar d'un battement d'aile de papillon qui peut provoquer une tempête à l'autre bout de la Terre, provoquer un véritable cataclysme sur Li581d. Comprenez-vous ?

— Pas vraiment, mais continuez...

— Pour dire les choses autrement, si je ne m'étais pas trouvé avec vous dans ce bus, aujourd'hui, notre monde serait probablement tout autre ; or nous ne voulons pas que notre monde soit différent de ce qu'il est.

— Et donc ?

— Et donc, ce que nous pensons n'a, à partir de maintenant, aucune espèce d'importance. Le principe de causalité est sauvé. Dans le journal, il y est écrit, à la date d'aujourd'hui, que j'étais venu là où nous sommes pour vous ramener. Mais, et c'est là que ça peut devenir intéressant, le journal n'indique pas si j'ai réussi ou non. J'ai vraisemblablement réussi, car en toute logique, si j'avais échoué, il n'y aurait pas de raison qu'il s'arrêtât à cette date. J'imagine que vous auriez écrit des trucs sur votre vie avec Sophie, la naissance de votre enfant... Enfin, un tas de choses qu'on écrit dans un journal ; si l'on en tient un, bien sûr. Mais si je suis là, c'est que rien n'est encore fait. Et vous pourriez donc écrire quelque chose de très différent. Par exemple, que je vous ai laissé sur Terre continuer votre existence.

— Et comment comptez-vous vous y prendre pour me ramener sur cette planète, si tel était votre désir ?

— Vous souvenez-vous des détails de votre rêve avec Catherine ?

— Oui, je vous l'ai déjà dit.

— Eh bien, je m'y prendrais vraisemblablement de la même façon. En réalité, ce n'est pas moi qui agirais. Je ne suis qu'une enveloppe corporelle qui sert un dessein complexe. Mais peu importe qui agit. Ça se ferait ainsi.

— J'ai un peu de mal à me représenter la chose. Pour moi, tout cela n'était qu'un rêve. J'ai appris à m'accoutumer aux rêves, au point qu'il n'y a plus rien d'autre que cela. Je ne crois plus en la réalité. Ce mot n'a pas de sens. C'est juste une chimère. Un arrangement de souvenirs à notre sauce.

— Je comprends. Je réagis de même à votre place, sans doute. Mais je ne suis pas à votre place. La mienne est de prendre en considération tout ce que je sais. Je sais, par exemple, que vous étiez marié sur Li581d à une femme prénommée Alice, qui est exactement la femme de votre rêve. C'est-à-dire Catherine... En plus grande.

Conrad laissa échapper un rire ironique.

— Moi, marié à Catherine ? Mais c'est ridicule...

— C'est pourtant la vérité. Oh, à ce que j'en sais, ce ne fut pas très brillant, votre couple. Mais elle devait vous aimer. En tout cas, elle s'est tuée pour vous.

— Elle s'est tuée pour moi ? Pourquoi ?

— Ça, je n'en sais trop rien. La raison serait qu'elle vous croyait mort.

— Mort ? Suis-je mort, dans votre monde ?

— Mort ou vivant... Ces notions n'ont plus beaucoup de sens pour moi.

Le car arriva dans Vedène. De Rossi n'avait pris aucune décision quant au sort de Conrad. Il savait que cela dépendait désormais de son libre arbitre.

— Trêve de bavardage, poursuivit le colonel sans réfléchir à ce qu'il allait dire. Nous allons descendre tous deux du bus dans quelques instants et nous séparer. Votre place est ici. Vous n'êtes pas l'homme que je suis venu chercher, bien que vous ne soyez pas un

autre non plus. Je m'accommoderai de ce paradoxe. Je pense que vous comprenez mon langage ?

— Je comprends... Qu'allez-vous faire, alors ?

— Je vais repartir comme je suis venu. Sans vous... Je vais cependant vous demander une faveur...

— Je ne sais pas si je peux vous l'accorder... Dites toujours.

— Détruisez ce journal. Ce soir, dès que vous rentrerez chez vous, prenez-le et brûlez-le. Personne ne doit savoir que vous l'avez écrit. Personne ne doit jamais rien connaître de votre histoire.

Conrad fixa longuement le colonel.

— D'accord. Je détruirai ce journal... Mais à une seule condition.

— Laquelle ?

— Vous irez porter des fleurs sur la tombe de ma femme, Alice, là-bas.

De Rossi sourit.

— Promis.

Le bus stoppa à un arrêt, sur une route ensoleillée et désertique. Conrad et de Rossi descendirent. Personne d'autre ne les suivit. Puis le chauffeur démarra.

— Ce n'est pas tout... souffla Conrad.

De Rossi fronça le front.

— Quoi d'autre ?

— Ai-je eu des enfants... là-bas, avec Alice ?

— Oui. Deux. Un garçon et une fille. Ce sont deux adolescents.

Conrad hocha la tête, la mine sombre.

— C'est sans doute idiot, mais... Pourriez-vous leur dire que je les aime ?

— Je ne suis pas sûr de pouvoir faire cela. Ils ne pourraient pas comprendre... Et ma mission ici est...

— Secrète ?

— Oui. On peut le dire ainsi.

— Bien. Je comprends. Tant pis. Merci quand même.

De Rossi tendit la main droite à Joseph qui, cette fois, l'empoigna fermement avec un large sourire. Ce dernier tourna ensuite les talons et se dirigea vers une grande bâtisse ressemblant à un hangar en béton couvert de tuiles rouges. Le colonel le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse de sa vue. Puis il ferma les yeux, et un liquide bleuté se retira de l'espace alentour comme une mer à marée basse, tandis que de fins filaments d'argent s'extrayaient de son corps.

Alice était retournée chez elle après avoir rencontré Reynolds. Cet individu l'avait profondément dégoûtée. Il prétextait le Secret Défense pour tenter de blanchir ses propositions méprisables, à la limite de la légalité. Mais elle n'était pas disposée à accepter son offre. Pourtant, tout bien considéré, il n'avait pas tort, en ce qui concernait sa situation familiale. Elle risquait de se retrouver d'ici peu dans une situation financière catastrophique, et l'arrangement que proposait Reynolds était sans nul doute le plus avantageux. Mais que dirait-elle à ses enfants si elle capitulait ? Quel portrait devrait-elle faire de leur père pour justifier ce marché ignoble ?

Lorsqu'elle arriva chez elle, elle se sentit découragée et épuisée. L'appartement était plongé dans un silence pesant. Elle se dirigea vers chacune des chambres et vérifia que les enfants dormaient encore. Elle se traîna ensuite dans sa chambre et se coucha tout habillée. Elle s'abandonna à son désespoir dans son lit froid et pleura, mordant les draps pour ne pas hurler. Elle s'endormit ainsi, happée par la fatigue.

Quand elle se réveilla, il était près de 16H00. Julien et Marie étaient assis sur le canapé du séjour, silencieux. Marie avait le visage défait par les larmes et Julien se tenait la tête inclinée en avant, les bras croisés, le regard sombre. Alice s'assit entre eux, et les enfants se penchèrent sur ses épaules. De ses bras, elle les serra contre elle et leur dit qu'elle avait tenté de voir leur père, sans succès.

— Quand nous autoriseront-ils à le voir ? demanda Julien.

— Je ne sais pas. C'est le juge qui décide.

— Où est-il ? demanda Marie. En prison ?

— Non. Il est dans un hôpital psychiatrique militaire, sous haute surveillance.

— Pourquoi a-t-il assassiné cette femme ? s'inquiéta Julien.

— Je n'en sais rien. On n'a rien voulu me dire. J'ai rencontré un responsable du CSA, là où votre père travaille. Il m'a proposé une sorte de marché. Il veut que votre père soit jugé comme malade mental et soit déclaré irresponsable. Cela nous permettrait de toucher l'assurance-maladie. Mais cela impliquerait aussi qu'on ne sache jamais rien de cette affaire.

— Pourquoi ? s'étonna Marie.

— Parce que votre père travaillait sur une mission spéciale et secrète. Et que l'Armée ne veut pas qu'on mette le nez dans ses affaires. Cela signifie, à mon avis, que l'Armée a quelque chose à se reprocher. Je ne sais pas quoi, mais l'homme que j'ai rencontré ce matin m'a clairement fait entendre que je devais abandonner l'idée de chercher à comprendre ce qui s'est passé. Dans le cas contraire, votre père serait jugé coupable et responsable. Et dans ces conditions, il n'y aurait pas d'assurance-maladie. Pire encore, votre père serait condamné, et nous serions obligés de payer pour son crime.

— C'est dégueulasse !... lâcha Julien.

— Je le pense aussi... souffla Alice. Mais je ne joue pas à armes égales contre eux. J'ai besoin d'appuis, mais je ne connais personne qui puisse m'aider. Ce matin, je me sentais

remontée contre eux. À présent, je ne sais pas vraiment quoi faire... Je ne travaille pas. Sans votre père, nous n'avons aucune source de revenus.

— Alors, dit calmement Julien, tu n'as qu'à faire ce qu'ils te demandent. À quoi ça sert de se battre, si c'est perdu d'avance ?

Alice acquiesça de la tête. Cependant, elle se sentait très triste et éprouva un fort sentiment de honte, de devoir capituler. Au fond d'elle-même, elle avait l'impression de trahir son mari. Mais elle ne dit rien de ses sentiments à ses enfants. Elle était leur mère et devait garantir leur survie. Elle savait qu'elle ne trouverait pas rapidement du travail pour combler les besoins de sa famille. Pire encore, l'Armée mettrait tout en œuvre pour qu'elle ne puisse jamais travailler. Toutes les portes lui seraient fermées. Elle serait alors anéantie et obligée de renoncer à ses responsabilités de mère. Ses enfants lui seraient retirés. C'était impossible à admettre. Elle n'avait donc pas d'autre choix que d'accepter la proposition de Reynolds. Elle décida qu'elle l'appellerait pour lui dire qu'elle avait réfléchi et qu'elle ferait ce qu'il avait proposé.

— Pensez-vous pouvoir aller à l'école demain ? demanda Alice.

— Oui... souffla Julien en haussant les épaules.

— Vont-ils nous dire quelque chose à propos de papa ? demanda Marie.

— Je ne pense pas, répondit Alice. Qu'auraient-ils à vous dire ? De toute manière, si on vous demande quoi que ce soit, dites que vous ne savez rien. Mais on ne vous demandera rien.

— Mes copains savent probablement, objecta Julien. Ils ont vu les nouvelles à la télé. Ils vont certainement me poser des questions, ou pire, dire des choses horribles sur papa.

— Si des copains vous disent quoi que ce soit sur lui, ne les croyez pas. Détournez-vous d'eux jusqu'à ce qu'ils vous laissent tranquilles. Mais parlez-m'en ensuite. Ne gardez pas ça pour vous. Si ça se produisait, je me plaindrais au responsable de votre établissement. Ne vous inquiétez pas pour ça.

— Bon, d'accord, soupira Marie.

Julien haussa les épaules pour signifier qu'il ferait ce que disait sa mère. Au fond, il comprenait que l'essentiel n'était pas là. L'essentiel était qu'il surmontât cette épreuve. Il n'avait pas encore passé l'âge adulte, mais il en savait assez pour comprendre que ses rêves d'adolescent venaient de s'effondrer d'un coup. Il se dit que devenir un homme revenait à placer une épaule sous un cercueil et porter ce cercueil, avec les autres hommes, jusqu'au cimetière. Puis le couvrir de terre jusqu'à ce qu'il disparaisse de la vue. Et faire le deuil de ses illusions.

Alice fit du café et en proposa aux enfants. Il n'était pas habituel qu'elle fasse du café aussi tard. Mais ce jour-là n'avait rien d'habituel, et elle avait grand besoin de rester éveillée. Elle avait besoin aussi de se sentir assez forte pour appeler Reynolds. Elle se disait qu'elle n'avait pas à avoir honte de perdre contre plus fort qu'elle. Mais elle savait que Reynolds était un minable. Et perdre contre un minable n'était pas glorieux, assurément. Elle se dit aussi qu'elle devait être très orgueilleuse. Qu'avait-elle à prétendre ? Quelle justice pouvait-elle raisonnablement réclamer ? Si elle examinait les choses avec recul, son mari s'était rendu coupable de meurtre. Responsable ou pas, le meurtre était inacceptable et méritait d'être puni. Elle doutait qu'elle ait un jour envie d'embrasser Charles-Hubert et de lui pardonner ce qu'il

avait fait. Quoi qu'il arrivât, Charles-Hubert était perdu pour elle. Ses enfants pourraient peut-être accepter son crime. Ils lui trouveraient sans doute des excuses. Les enfants acceptent tout. Quand ils ne peuvent accepter, c'est pour eux l'occasion d'une immense douleur. Entre la souffrance et l'acceptation, beaucoup choisissent d'accepter. Plus tard, quand ils seraient assez grands pour agir selon leur propre volonté, ils pourraient décider de le bannir de leur esprit. Et alors, ils l'oublieraient. Peut-être.

Le téléphone sonna. La sonnerie retentit dans l'appartement comme un bruit rauque insoutenable. Elle décrocha.

— Allo ?

— Madame Vendôme ? Je suis le général Lagarde.

Elle ne s'attendait pas à ce que Lagarde appelât. Que voulait-il donc ? Négociateur ? Cela ne se pouvait pas. Elle n'avait aucune carte en main, et il le savait. Et dans sa voix, elle avait senti qu'il n'appelait pas pour ça. Elle appréhendait le pire sans pouvoir mettre un mot sur ce *pire*.

— Oui... Bon... Bonsoir...

— Madame Vendôme, je suis désolé de vous appeler si tard à votre domicile, mais j'ai une... mauvaise nouvelle à vous annoncer.

Alice eut l'impression que le son s'éloignait de son oreille. Comme si le téléphone ne fonctionnait plus. Mais cela ne venait pas de l'appareil. Les murs autour d'elle commençaient à tourner... Elle avait envie de vomir.

— Madame Vendôme ?

— Oui... Pardon... Excusez-moi. Que... Que se passe-t-il ?

— Madame Vendôme, j'ai l'immense douleur de vous faire part du... du décès de votre mari. Il a été découvert...

Alice n'entendit pas la suite. Le téléphone s'échappa de sa main et se fracassa sur le sol quand elle s'évanouit.

Marie et Julien accoururent. Ils avaient entendu le bruit sourd de la chute. Julien se mit à califourchon sur elle, la secoua vigoureusement par les épaules puis, de désespoir, lui donna des gifles sur les joues. Marie était paralysée par la panique. Elle regardait son frère, les yeux exorbités, assis sur sa mère. Au bout de quelques secondes interminables, Alice ouvrit les yeux. Elle regardait ses enfants, mais ne parvenait pas à parler. Sa mémoire des mots semblait s'être volatilisée. Que faisait Julien assis sur elle ? Il criait quelque chose, mais elle ne l'entendait pas. *Elle entend la voix de son père. Elle est petite. Elle a une jolie robe rose et blanche et joue dans la cour de l'immeuble de ses parents. Elle est tellement prise dans son jeu qu'elle se retient de faire pipi dans sa culotte. Jusqu'à ce que ça devienne impossible. « Sale petite fille » dit son père, fâché. Elle se sent honteuse. « Papa, s'il te plaît... ne me gronde pas... Je ne le ferai plus... ».*

Julien et Marie aidèrent leur mère à se lever et l'accompagnèrent dans la salle de bain. Ils firent couler un bain chaud et la déshabillèrent doucement. Ils jetèrent ses habits mouillés dans la panier de linge sale. Alice se laissait faire sans réagir. Son long corps paraissait étrangement mou, comme si les muscles et les nerfs ne lui obéissaient plus. Elle ne tenait pas debout toute seule. Les enfants n'avaient pas l'habitude de voir leur mère nue. Il y avait bien longtemps qu'elle ne prenait plus de bains avec eux comme quand ils étaient petits. Aussi,

furent-ils étonnés de voir à quel point son corps avait changé. Elle était toujours aussi jolie, et sa peau toujours aussi douce, mais ses seins paraissaient plus lourds et son ventre plus flasque que dans leurs souvenirs.

Alice sentait la chaleur de l'eau sur son corps. Elle aurait aimé dire aux enfants qu'elle regrettait, qu'elle ne ferait plus pipi sur elle. Elle ne voulait pas qu'ils la réprimandent. Elle se mit à pleurer. « Papa est mort, dit-elle finalement. Ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas pu me retenir... Ne me grondez-pas. Pardon... »

Quand de Rossi s'éveilla, il était sur la table d'examen, vêtu d'une fine chemise blanche qui masquait à peine sa nudité. Une lumière blanche éblouissante se déversait d'un plafonnier au-dessus de son visage. Il eut du mal à garder les yeux ouverts. Les murs bleu marine de la salle adoucissaient cependant la cruauté de l'éclat lumineux. Il tourna la tête sur le côté pour s'accoutumer. Lyon-Ville se tenait à son chevet, l'air grave. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce.

— Comment vous sentez-vous ? dit le professeur.

— Un peu vaseux...

— C'est normal. On vous a maintenu dans un état cataleptique, le temps des examens et de récupérer les données de votre implant.

— Vous l'avez analysé ?

— Pas dans les détails. Mais nous avons compris l'essentiel.

— Que va-t-il se passer ?

— Je l'ignore. La décision ne m'appartient pas.

— Mais vous en avez une petite idée ?

— Je n'en ai aucune.

— Je ne crois pas que Conrad était Vendôme... Il n'y avait personne à ramener ici.

— Possible. Mais Vendôme est décédé.

De Rossi fronça les sourcils.

— Comment ça, décédé ?

— Vendôme s'est éteint au moment où vous avez décidé de laisser Conrad sur Terre. Nous avons appris la nouvelle, il y a moins d'une heure. Lagarde s'est rendu à l'hôpital en compagnie de Klein et Reynolds.

De Rossi se sentit envahir par un mélange de sentiments ambigus, entre tristesse et colère.

— Mais... de quoi est-il mort ?

— Nous n'en savons rien. Il s'est éteint naturellement. Il n'était pas malade ; en tout cas, pas au point d'en mourir. On peut supposer qu'en ne ramenant pas Conrad, vous l'avez libéré. Sa mort est la libération de Conrad, en un sens.

— Donc, en un sens, vous pensez que je suis responsable de la mort de Vendôme ?

— Je ne pense rien de tel. C'est juste une hypothèse.

— Mais votre hypothèse est orientée pour me faire porter le chapeau, non ?

— Rassurez-vous, nous sommes tous solidaires. Nous sommes une équipe.

Souvenez-vous-en. Rien ne prouve que le décès de Vendôme soit de votre faute. Et je suis convaincu que ce n'est pas le cas. Il se produit pas mal de morts inexplicables, depuis quelque temps.

De Rossi repensa à l'entretien qu'il avait eu avec Vendôme à l'hôpital. C'était peut-être en le voyant que sa décision de ne pas ramener Conrad avait été prise. Cet homme n'était plus qu'une ombre. Plus rien ne semblait le rattacher à ce monde. Lyon-Ville avait raison : la mort de Vendôme revenait à libérer Conrad. Et bien que les deux hommes fussent différents sur de nombreux points, ils étaient aussi semblables. Et de Rossi pouvait admettre que libérer Conrad revenait aussi à libérer Vendôme... Sauf que Vendôme avait une famille. Alice était morte, et les enfants... Qu'allaient devenir les enfants ?

— Qui va s'occuper des enfants ?

— Les enfants ? Ah oui, bien sûr... Je suppose qu'ils seront pris en charge par nos services sociaux. Vendôme faisait partie des nôtres.

De Rossi se remémora les dernières paroles de Conrad : « *Pourriez-vous leur dire que je les aime ?* » Joseph avait réagi comme si les enfants de Charles-Hubert avaient été les siens. Pressentait-il qu'ils allaient devenir des orphelins de père et de mère ? Mais une autre idée germait déjà dans l'esprit du colonel. Une idée venue de très loin dans sa mémoire et qu'il aurait préféré ne pas connaître... Lagarde avait dit, à propos d'Alice : « *Eh bien, ce que nous avons découvert va sans doute vous surprendre... Elle s'est suicidée en apprenant la mort de son mari.* ».

— Qu'est-il arrivé à la femme de Vendôme ? s'écria de Rossi.

Lyon-Ville marqua un instant de stupeur. Il ne s'attendait pas à ce brusque changement de ton de la part du colonel.

— La femme de Vendôme ?... Elle s'est suicidée. Vous le savez parfaitement.

De Rossi tenta de réfléchir à la situation.

— Attendez... Pensez-vous qu'il soit possible que sa mort ait été la conséquence de celle de son mari, alors même que celle-ci est survenue bien après, au plan chronologique ?

— Vous suggérez qu'Alice Vendôme soit morte... dans un flux temporel inversé ?

Le colonel hocha la tête, observant les réactions du professeur. Ce dernier réfléchissait.

— C'est possible, admit finalement Lyon-Ville en haussant les épaules. Elle était devenue paraplégique et ne pouvait plus parler. L'examen de son implant montrait des troubles psychiques sévères, mais, n'étant plus en mesure de verbaliser, la zone de l'implant affectée à l'aire de la parole était illisible. Elle a appris la mort de son mari – sur ce point, l'implant a bien « parlé » –, mais personne ne pouvait le savoir, et nous n'avons pu découvrir d'où ni comment elle détenait cette information. Elle s'est suicidée à l'hôpital, peu de temps après son admission en psychopathologie. Elle a réussi à se hisser sur son fauteuil roulant et s'est jetée par la fenêtre, du huitième étage. C'est assez étrange, car nous pensions qu'elle était plus forte que son mari, mentalement.

De Rossi garda le silence et ressentit un pincement au cœur. Il ne put s'empêcher de faire le lien entre la mort d'Alice et celle de sa jeune épouse, Élodie. Toutes deux s'étaient défenestrées. Et, dans les deux cas, même si ce n'était probablement qu'une coïncidence de plus, c'était du huitième étage. Il se dit qu'il devait absolument chasser cette idée de son esprit.

— Ne l'a-t-on pas aidée à mourir ?

— C'est une question que nous avons évoquée, reconnu Lyon-Ville. Mais, si nous avons une part de responsabilité, celle-ci n'est qu'indirecte. Peut-être vous estimez-vous responsable de la mort d'Alice. Et je crois comprendre que c'est ce que vous pensez. Je tiens à vous mettre en garde contre ce genre de conclusion. Alice était morte avant même que vous décidiez de ne pas ramener Conrad. Si quelque chose ou quelqu'un est responsable de ce drame, c'est le sarcophage. C'est lui – et lui seul – qui fabrique ces mondes parallèles où tout se détraque et devient possible... Lui seul a pu encoder la mort de son mari sur son implant. Il n'y a pas d'autres explications plausibles.

— Alice posait quand même un problème à l'équipe ! Elle ne croyait pas que son mari était un criminel. Et elle avait raison. Elle représentait un danger potentiel pour le secret de cette affaire de sarcophages. Difficile de ne pas faire un lien...

— Peut-être. Certainement, même. Mais je ne suis pas d'accord avec vous. Elle posait aussi – et sans doute surtout – des problèmes au sarcophage lui-même. Il n'est pas certain que cette... chose ait eu envie d'être au-devant de la scène publique. Elle a toujours agi tapie dans l'ombre.

— Dans ces conditions, pourquoi ne pas dévoiler sa découverte aux médias ?

— Et puis quoi encore ? Que savez-vous de ce que le sarcophage serait alors capable de faire ? Nous ne pouvons faire courir un tel risque à notre civilisation. Nous sommes piégés. Et nous ne pouvons pas revenir en arrière.

— Si je vous comprends bien, les intérêts du sarcophage et les nôtres convergent...

— En ce sens, oui. L'action du sarcophage reste modérée, parce qu'elle est contenue par le secret de sa découverte. Si ce secret était rompu, le sarcophage serait sans doute obligé d'agir à plus grande échelle. Nous avons ouvert une brèche dans un monde inconnu. Nous ne savons pas encore à qui ou à quoi nous avons affaire. Nous espérons le garder de l'autre côté de la réalité, dans le secret où il se trouve, et nous déplacer vers lui pour apprendre à le connaître. Mais nous ne devons en aucun cas le laisser entrer de notre côté.

— Et pourquoi ne pas détruire le sarcophage, tant qu'à faire, voire tous les sarcophages, et la sphère avec ?

— C'est une option envisageable. Mais pour l'instant, il n'y a pas péril. Nous devons juste être prudents et observer. Il ne faut pas perdre de vue l'enjeu scientifique de cette découverte. Nous ne connaissons pratiquement rien de lui, en dehors de ses pouvoirs. Et encore, cette connaissance est-elle très limitée. Nous devons donc chercher à en savoir plus.

— Vous espérez obtenir quelque chose de lui ?

— Pas vraiment. Nous voulons simplement qu'il abatte ses cartes. C'est la seule façon de connaître son jeu ou ses intentions. Nous avons commis quelques erreurs. En particulier, en supprimant trois créatures sur les quatre. Elles nous ont certes poussés à le faire mais nous aurions dû, d'emblée, être plus vigilants. Maintenant, nous n'avons plus qu'un seul interlocuteur. Mais il se trouve que le cobaye n'est pas très coopératif.

— Cette histoire des trois individus abattus n'est pas très claire dans mon esprit. Quel lien existe-t-il entre ces êtres et moi-même, Alice et Charles-Hubert Vendôme ?

— Lagarde a dû vous en parler. Pour nous, il ne s'agit pas des mêmes personnes mais de clones.

- Qui est le clone de qui ?
- Comment voulez-vous que nous le sachions ? C'est impossible.
- Pourquoi ne serions-nous pas les mêmes êtres, mais dans des mondes différents ? Vous admettez que je me sois rendu sur Terre. J'étais donc à la fois dans le sarcophage et sur Terre. Nous n'étions pas deux personnes différentes. Si ?
- Non, bien sûr. Mais pendant que vous étiez sur Terre, l'homme dans le sarcophage n'était pas vraiment ici. Le sarcophage est un espace d'incertitude quantique, pas un monde qui a la caractéristique d'un existant, au sens strict. Personne ne peut prouver que vous étiez, physiquement, dans le sarcophage. Au moment où les tentacules vous envahissent de toutes parts, il n'y a plus de place pour votre corps physique, et votre esprit est ailleurs, si tant est qu'il existe vraiment quelque chose qu'on appelle esprit.
- En somme, on ne peut pas réellement parler de mondes parallèles. Soit j'existe ici, soit j'existe ailleurs. Mais je n'existe pas ici et ailleurs.
- C'est relatif. Pour nous, vous êtes dans le sarcophage. Pour vous, vous êtes ailleurs. Mais pour nous, être dans le sarcophage, c'est n'être ni ici ni ailleurs. Mais il n'est pas faux de dire que vous étiez ici et ailleurs. Nous sommes en face d'une logique tétravalente. La logique binaire ne s'applique pas au sarcophage. Je crois que nous vous avons expliqué cela, non ?
- Oui. C'est exact. Mais j'ai un peu de mal à me faire à la logique tétravalente, voyez-vous.
- J'imagine que ce n'est pas facile de se placer dans cette perspective. En un sens, vous êtes vivant, c'est ce qui nous permet de nous parler, et d'un autre point de vue, vous n'êtes plus de ce monde, abattu lors d'un affrontement. N'être ni vivant ni mort n'est pas une situation confortable, intellectuellement. Sauf que dans les faits, vous êtes bien vivant. La mort est une expérience impossible. Si vous êtes vivant, vous êtes donc un clone du mort, en toute logique. Vous ne pouvez être à la fois mort et vivant.
- Je suppose que si je voyais mon propre cadavre criblé de balles, je ne me reconnaîtrais pas...
- Je ne sais pas. Votre corps a été incinéré. Il ne sera donc pas possible pour vous de le voir.
- Mais vous avez peut-être une vidéo... ou une photo ?
- Nous n'avons rien de tel.
- C'est incroyable ! Comment se fait-il qu'il n'existe aucune trace, photo ou vidéo, de cette période de ma vie où j'étais un autre ?
- Tout simplement parce que cet affrontement s'est sans doute déroulé dans un monde parallèle. Il y a eu dédoublement d'univers à notre insu, probablement orchestré par le sarcophage ou le cobaye, si tant est qu'on puisse les différencier. Nous avons perdu toutes les preuves matérielles de cet épisode. Les fichiers associés ont disparu de nos implants. Seul notre cerveau biologique nous permet d'en conserver la mémoire, parce que le sarcophage n'a aucune emprise sur lui. C'est notre seule liberté vis-à-vis de ses pouvoirs. Je pense que si nous retrouvions les vidéos, vous disparaîtriez sur-le-champ, et nous avec. Ce qui signifie que ces photos ou vidéos existent, mais que nous ne pouvons y avoir accès. C'est une impossibilité

physique, un principe d'exclusion réciproque. C'est pourquoi vous ne pouvez être qu'un clone. Vous êtes A et non-A dans le sarcophage, mais vous ne pouvez pas être à la fois A et non-A dans ce monde. Le chat de Schrödinger ne peut pas être mort et vivant, dès lors qu'on ouvre la boîte. Cela n'est possible que dans deux univers parallèles et distincts. C'est le principe même de la théorie d'Everett. Comprenez-vous ?

— Pourquoi supposer un dédoublement d'univers ? Qu'est-ce qui vous prouve qu'il n'y a pas eu destruction des fichiers vidéo ou intrusion dans l'encodage des implants, tout simplement ?

— Il n'existe aucune trace d'intrusion dans l'encodage des implants, et nous n'avons constaté aucune disparition de fichiers vidéo théoriquement actifs, ces cinq dernières années. Aucune solution de continuité non plus dans les enregistrements. Rien qui prouve qu'il y ait eu manipulation des données. La seule explication qui tienne la route est le dédoublement d'univers. Les fichiers n'ont pas disparu ; ils sont inaccessibles parce que devenus étrangers à notre monde. Autant dire qu'ils sont perdus pour nous. Toute trace de votre double et de vos anciens complices est perdue à jamais.

De Rossi réfléchit. Il pensait comprendre. Il ne pouvait croiser son double, car son double n'était pas – ou n'était plus – de ce monde. Qu'il fût mort ou vivant ne devait d'ailleurs pas changer la donne.

— S'il n'existe aucune preuve que mon double ait existé, il n'y a plus rien qui me rattache à mon autre vie ?

— Si... Il existe une preuve. Votre deuxième implant ; celui que vous avez reçu de votre double. Il contient une signature biologique qui vous désigne comme l'unique receveur compatible. Personne d'autre que vous ne peut le porter. C'est le seul détail qui vous rattache à cette autre réalité. Mais c'est un détail essentiel.

— Qu'est-ce qui nous dit que ce monde est réel ?

— Rien. Tout ce que nous vivons est l'expérience de notre conscience. Si vous êtes conscient d'exister, alors vous êtes en vie. Peu importe ce que vous vivez. Peu importe que cela ne soit pas plus vrai qu'un rêve. L'important est que vous le viviez. Si vous ne le vivez pas, alors vous êtes mort. C'est une évidence, non ?

— Oui... Vous devez sans doute avoir raison. Tout ça est très cartésien, en somme.

Un vent froid s'était levé et une forte pluie s'abattait sur le cimetière des Hautes Plaines, au nord de la ville. La caserne de Charles-Hubert Vendôme était située vers le milieu d'un champ vallonné où se dressaient des columbariums alignés de chaque côté d'allées pavées de granit rose et gris. On y accédait à pied, depuis les entrées principales situées aux quatre points cardinaux. À cause de la pluie, les visiteurs avaient revêtu des imperméables ou s'étaient munis de parapluies. L'enterrement était prévu à quinze heures. Il y n'avait pas grand monde. La famille, c'est-à-dire Julien, Marie et quelques vagues parents éloignés, des membres du personnel du CSA, dont l'équipe de Lagarde au complet, une femme des services sociaux (sans doute chargée des deux orphelins), le visage caché par la capuche de son imperméable, et deux employés des services funéraires, reconnaissables à leur uniforme gris visible à travers leur cape de pluie transparente. En tout et pour tout, environ une vingtaine de personnes. Charles-Hubert étant athée, il n'y avait donc pas de cérémonie religieuse. Les employés des services funéraires avaient déposé l'urne dans une case – à côté de celle d'Alice – qu'ils avaient ensuite refermée par une plaque de marbre gris où étaient gravés le nom du défunt, les dates de sa naissance et de sa mort, et les mots : « Repose en paix ».

De Rossi – en retrait dans le groupe de personnes présentes – observait les enfants de Charles-Hubert. La pluie fouettait leurs visages défaits et se mélangeait à leurs larmes. Ils pleuraient en silence, dignement. De son bras droit, Julien serrait tendrement sa sœur par l'épaule, dans un geste affectueux et protecteur. Le colonel éprouva une vague amertume mêlée de remords et de compassion. Il lui était difficile de ne pas se sentir responsable de leur situation. Il détourna de force le regard et leva les yeux au ciel. Le plafond bas des nuages, sombre et lourd au point de crouler sous son propre poids, le désespéra jusqu'à la nausée. Il essaya de se remémorer le ciel bleu de Provence, mais en vain : ses souvenirs ne parvenaient pas à se matérialiser dans sa conscience. Il baissa la tête vers le sol qui ressemblait à un tapis boueux, glauque à vomir. Il pensa que le monde où il vivait était moche. Où que se posât son regard, il n'y voyait que désolation. La ville alentour paraissait sortir d'un rêve sans couleur, avec des murs fantômes et des rues désertes, sans âme qui vive. Même Libræ ne parvenait pas à déverser sa lumière de sang rouge pâle, un sang délavé par des eaux sales, ruisselantes et glacées. Seules des ombres d'humanité, nues et sans visage, peuplaient cette planète, murmurant des mots incompréhensibles et se déplaçant sans bouger dans des sarcophages de verre. Aucun Dieu ne pouvait l'avoir créée. Ce n'était pas un monde de vivants, mais d'esprits errant dans les sombres couloirs d'un *Bardö*².

Puis, l'un des deux hommes des services funéraires, le plus âgé, indiqua après une brève allocution solennelle qu'il était temps de présenter ses condoléances à la famille et ses adieux au défunt. Sans suivre un ordre précis, les gens se regroupèrent alors autour des deux orphelins et, serrant leurs mains, leur dirent quelques mots de sympathie ou de soutien. Quand ce fut le tour du colonel, ce dernier trouva la force de souffler, d'une voix à peine audible :

² Etat intermédiaire où séjourne « l'esprit » du défunt avant de renaître, selon la tradition du Bouddhisme tibétain.

« J'ai vu votre père, peu de temps avant sa mort. Il m'a dit qu'il vous aimait... Si vous avez besoin de quoi que ce soit. N'hésitez pas à me joindre. Je suis le colonel Philippe de Rossi. » Il n'ajouta rien d'autre, se contentant d'incliner la tête en signe de respect et s'éclipsa, un peu honteux. Julien, interloqué, chercha à croiser son regard, mais de Rossi s'était déjà éloigné du groupe et il ne le vit que de dos, disparaître dans les rideaux ocre et gluants de la pluie.

Le colonel s'était éloigné par l'allée principale, seul. Il avait rejoint sa voiture garée au parking, non loin de l'entrée. La pluie battante avait réussi à traverser les mailles serrées de sa veste et il se sentait trempé jusqu'aux os. Il ne rêvait que d'une chose : rejoindre son appartement au plus vite, prendre une douche chaude et appeler la jeune Élodie, en espérant qu'elle serait disponible. À défaut, il prendrait une autre prostituée. Il n'avait pas l'intention de passer la soirée tout seul.

Les rues de la ville étaient embouteillées. C'était fréquent, par mauvais temps. La lumière du soir rougeoyait dans une sorte de bain de vapeur froide. Le plafond bas des nuages emprisonnait l'atmosphère polluée jusqu'au sol délavé par la pluie. L'odeur d'hydrogène sulfuré, par endroits, était insupportable. Certains piétons – des gens âgés, pour la plupart – avaient un masque sur le nez. Des panneaux lumineux, aux carrefours, signalaient les taux de particules et de gaz nocifs dans l'air. Les valeurs étaient, aujourd'hui, particulièrement élevées.

Élodie n'était pas disponible. De Rossi était tombé sur son répondeur, mais ne laissa aucun message. Il appela une autre société dont il était un client assidu et on lui envoya – une heure plus tard – une jeune femme de vingt-cinq ans, de type asiatique avec des petits seins mais beaucoup de tempérament. Pourtant, de prime abord, elle avait l'air timide et un peu renfermée. Peut-être à cause de son visage de gamine sage aux yeux absents, à la bouche de bébé et aux joues rondes. En réalité, elle savait parfaitement s'y prendre, et de Rossi y trouva son compte. Elle lui dit qu'elle pouvait rester toute la nuit à lui faire des câlins, s'il le voulait. Mais il pensa que ce n'était pas nécessaire et la paya grassement pour sa prestation. Elle se rhabilla après une douche rapide et quitta l'appartement vers minuit.

Une fois seul, de Rossi eut du mal à s'endormir. La pensée des deux orphelins lui revint et il se sentit une nouvelle fois déprimé. Chez lui, cette sensation se manifestait par de la nausée et des brûlures gastriques. Il se fit une tisane de romarin et avala un comprimé de Diméticone. Le temps que les médicaments fassent leur effet, il alluma la télé pour se caler sur une chaîne musicale. L'émission en cours proposait un concert de jazz donné au Musée. Il n'était pas amateur de musique, mais ne détestait pas se laisser entraîner par elle, quand son cœur battait dans la morosité. Le groupe jouait un thème d'un saxophoniste qui avait vécu sur Terre au vingtième siècle, du nom de John Coltrane. Le titre du morceau était *My favorite things*. De Rossi se servit une bonne rasade de whisky et se laissa porter par les improvisations des musiciens. Il se sentait mieux. Puis le groupe enchaîna sur d'autres thèmes du même compositeur. Vers deux heures du matin, de Rossi éteignit le poste et se dirigea vers son lit en titubant. Il réussit à se dire qu'il tenait une sacrée cuite, et cela le fit rire et pleurer en même temps. Des larmes lui coulaient le long des joues et il plongeait son visage dans l'oreiller. S'il avait pu mourir ainsi, il se serait laissé aller, mais son heure n'était pas encore venue. Il reprit son souffle avec rage et se laissa emporter par une crise de désespoir. Il

sombra ainsi dans un sommeil lourd et sans rêve. Parfois, sans raison, il sursautait puis se rendormait aussitôt.

Il fut tiré de sa vacuité éthylique par un coup de téléphone, tôt dans la matinée. La sonnerie stridente lui vrillait les oreilles et sa conscience dû se frayer un long chemin dans le labyrinthe de son esprit pour que la liaison avec le monde extérieur s'établisse. Il saisit l'appareil d'une main et le porta à l'oreille. Une bave épaisse et gluante s'était formée aux commissures de ses lèvres. Sa langue paraissait avoir doublé de volume, et il n'arrivait pas à éliminer les remugles de ses reflux gastro-œsophagiens. Les lendemains de cuite lui étaient toujours difficiles à vivre.

— Arrh... Allo... réussit-il à articuler.

— Bonjour Colonel. Général Lagarde. Désolé de vous réveiller de si bonne heure. Je vous appelle d'une ligne protégée. Êtes-vous en état de comprendre ce que j'ai à vous dire ?

Il s'assit péniblement sur le lit et se frotta les yeux de sa main libre. Il avait dormi tout habillé et sentait l'alcool et la sueur. Et aussi le sexe. Il laissa échapper un rot bruyant et acide qui le fit grimacer. « Pardon... Euh... Qu'y-a-t-il ? »

— Le cobaye a demandé à vous parler. Il semblerait qu'il soit disposé à collaborer.

De Rossi avait parfaitement compris les propos de Lagarde, mais l'implication sous-entendue n'était pas tout à fait claire. Sa conscience n'était pas totalement opérationnelle. Il avait besoin d'une bonne dose de café fort. Il s'efforça d'avoir une respiration calme et détendue.

— Pourquoi... pourquoi veut-il me parler ?... Qu'est-ce qui lui prend ?

— On a essayé de le savoir, mais il lâche ses informations au compte-gouttes. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas laisser passer ça. C'est peut-être encore un de ses coups foireux, mais on n'a rien d'autre à se mettre sous la dent. On stagne. En haut, ça commence à bouger. Ils ne veulent pas d'une bombe à retardement. Pouvez-vous vous rendre au plus vite à la prison et tirer ça au clair ?

Le colonel expira par le nez, tentant de réfléchir. Une vague migraine commençait à lui titiller le crâne, du côté droit. Il s'efforça de ne pas s'y attarder. Il savait qu'elle disparaîtrait après un bon petit déjeuner. En attendant, il devait répondre au général.

— Qu'attendez-vous de moi, exactement ?

— Je souhaite simplement que vous l'écoutez. Nous verrons bien ce qu'il veut. Ne prenez pas d'initiative sans m'en parler.

— Toute l'équipe est au courant ?

— Non. Reynolds ne le sait pas encore. Je le préviendrai plus tard, quand vous m'aurez fait votre rapport. Je veux avoir quelque chose de concret à annoncer. Si c'est du bidon, ce ne sera pas nécessaire d'en parler.

— Ok... Je prends une douche, je déjeune et je file à la prison. Je vous rappellerai plus tard.

En fait, il commença par le petit déjeuner. Des tartines de pain grillé, du beurre, de la confiture, un yaourt et un grand bol de café noir. Puis une douche presque froide. Il se lava les

dents et la langue et se fit un bain de bouche à base d'huile essentielle de tea tree. Il enfila un pantalon de flanelle grège, une chemise en coton vert pâle, mit des mocassins noirs sur des chaussettes fines de même couleur. Il fit son lit sommairement, jeta un œil alentour pour vérifier que tout était en ordre et quitta son domicile sans omettre de prendre une veste assortie au pantalon sur le portemanteau, dans le hall.

La pluie avait cessé de tomber, et il y avait moins de monde dans les rues. Le ciel était en partie dégagé, comme si les nuages de la veille s'étaient vidés de toute leur eau, et Libræ brillait comme une lampe en fin de vie. De Rossi n'ignorait pas que l'étoile avait dû briller un jour comme le soleil de Provence, dans un ciel peut-être bleu. Il savait aussi qu'elle se consumerait ainsi pendant des millions d'années encore. À moins d'une catastrophe qui précipite sa fin, comme dans le système solaire d'où venaient tous les survivants de la Terre.

De Rossi se gara sur le parking proche de la prison militaire et fit une centaine de mètres à pied avant de rejoindre l'entrée principale. Il se soumit aux formalités de contrôle d'usage, légères en ce qui le concernait, et fut conduit dans la cellule du cobaye. Ce dernier avait été menotté à sa chaise comme la première fois. Les règles de sécurité imposaient cette procédure dès lors que le colonel refusait de parler par interphone, séparé du prisonnier par l'épaisse vitre blindée. Le cobaye était vêtu d'un uniforme beige bien repassé, sans tache. Le visage glabre, les cheveux courts, cette fois. L'homme paraissait vouloir prendre soin de son apparence. Un mince sourire sur les lèvres trahissait une sorte de suffisance un peu hautaine qui le rendait antipathique d'emblée, contrairement à Vendôme ou Conrad, dont il était pourtant le portrait craché. C'est en cela qu'il ne faisait pas vraiment humain, pensa de Rossi, contrairement aux deux autres. Mais de Rossi savait que l'allure ne pouvait être un argument suffisant pour juger l'individu. Il fallait des actes. Sur ce plan, le cobaye n'avait rien fait pour se faire apprécier, au contraire. Toute son entreprise paraissait basée sur le calcul et la manipulation. Mais tout cela avait peut-être sa raison d'être.

— Vous avez voulu me rencontrer, attaqua de Rossi sans préalable.

— Exact, admit l'homme.

— Je vous écoute...

— Comment avez-vous trouvé notre Terre ? Un bel endroit, n'est-ce pas ?

— C'est effectivement très beau. Vous connaissez ?

— Bien sûr... C'est de là que nous venons tous. Mais cela fait si longtemps pour moi que je n'en ai plus que de vagues souvenirs. À vrai dire, je ne suis même pas certain qu'il s'agisse de souvenirs. Peut-être de vieux clichés imprimés dans la mémoire de mon implant ; je veux parler de celui que vos amis m'ont imposé, bien sûr. Vous savez qu'on peut y mettre n'importe quoi, sur ces implants ?

— Je suppose que vous ne m'avez pas fait venir jusqu'ici pour me parler de banalités. Avez-vous quelque chose de particulier à me dire ?

— Du calme, colonel... cool... relax... Vous semblez bien pressé ! Je ne vous dirai ce que j'ai à vous dire que lorsque vous serez disposé à me faire confiance. Je vous sens un peu tendu avec moi. Vous vous méfiez de moi, et je n'aime pas ça.

— Je suis désolé que vous n'aimiez pas. Si vous voulez, je peux repartir. Ce n'est pas moi qui ai cherché à vous rencontrer aujourd'hui !

— Je vois... Rassurez-vous, je vais passer outre mes sentiments. Je voulais simplement vous rappeler que vous et moi sommes du même bord, du même côté.

— Pas sûr... Moi, je suis libre de mes faits et gestes mais vous, vous êtes enfermé dans cette prison. Certains pensent que vous avez le pouvoir d'échapper à ces murs en vous projetant dans des mondes parallèles. Moi, je pense que c'est du pipeau et qu'en réalité, vous êtes bel et bien prisonnier de ces murs et incapable d'en sortir tout seul. Il vous faut une aide. Jusqu'à présent, vous aviez Charles-Hubert Vendôme. Il vous a bien rendu service. Vous l'aviez manipulé. À présent qu'il est mort, vous êtes dans la merde. Et donc, il ne vous reste plus que moi.

— Bravo, colonel. C'est bien vu. Franchement, vous m'épatez. Vous avez raison : seul, je n'ai aucune liberté d'action. J'ai cru pouvoir m'échapper sur Terre, dans la peau de Conrad, mais je me suis trompé. En réalité, je ne suis pas Conrad, pas plus que Vendôme d'ailleurs, malgré les apparences. Bien sûr, je ne suis pas très différent d'eux. J'arrive à sentir ce qu'ils ressentent, à voir ce qu'ils voient... Mais je reste quand même du mauvais côté du miroir. Je ne suis que le reflet, pas la réalité. Vendôme avait réussi à briser le miroir. Et en cela il était vraiment libre. Que vous rameniez Conrad ou pas n'y aurait rien changé. Sa liberté ne dépendait pas de cela.

— Et de quoi dépendait-elle, alors ?

— Son implant s'est vidé d'un coup.

— Je ne crois pas que Vendôme était libre à cause de cela. Il n'était d'ailleurs pas libre du tout. Il vivait dans un hôpital psychiatrique, bourré de médocs qui l'empêchaient de penser correctement. Il n'y a aucune liberté lorsqu'on cesse de penser, ou quand on perd la mémoire. Cela dit, il n'avait pas perdu sa mémoire. Elle manquait peut-être d'organisation, mais il conservait des souvenirs très précis.

— Vendôme n'était qu'une ombre. Et cette ombre ne tenait plus qu'à un fil. Ce fil, c'était le rapport entre Conrad et lui. Et je suis sûr que vous le savez. Si vous placez un obstacle entre vous et la lumière, cet obstacle projettera une ombre sur vous. Si vous retirez l'obstacle, l'ombre disparaît de fait. En retirant Conrad du circuit, vous avez retiré l'obstacle. De fait, vous avez libéré Vendôme, qui a disparu.

— Quel rapport avec son implant vide ?

— Son implant, c'était sa prison. Il contenait des informations structurantes avant d'être vidé. Ne croyez pas que votre pensée soit libre. Elle est conditionnée par toutes les règles qui sont imprimées dans votre puce qui vous sert de cerveau.

— Et vous pensez qu'il suffit de vider l'implant pour vous faire perdre le sens des réalités et des règles ? Les hommes de jadis pensaient sans implant, rien qu'avec leur cerveau. Ça n'a pas changé depuis. L'implant n'est qu'une puce qui récupère des données enregistrées dans vos neurones. Ce n'est qu'une copie, pas l'original.

— Vous me faites rigoler, avec vos certitudes. Il n'y a pas d'original. Il n'y en a jamais eu sur cette planète.

— Vous me fatiguez... Je n'ai pas envie de reprendre avec vous la conversation de la dernière fois. La liberté de penser, ça ne m'intéresse pas. Je ne suis même pas sûr que ça existe. Dites-moi ce que vous attendez de moi. Je ne suis pas venu pour autre chose.

— Comme vous voudrez. Après tout, c'est votre vie. Pour ce qui me concerne, j'ai fait un autre choix de vie. J'aimerais vous en faire part, et que vous m'accordiez ce que je vais vous demander. En échange de quoi, vous saurez tout ce que je sais sur les sarcophages. D'où ils viennent et comment ils ont été découverts.

— Je n'ai pas le pouvoir de décider seul. Je suis un militaire, comme vous le savez. Je peux transmettre vos désirs à qui de droit, mais je ne pas vous garantir qu'ils seront satisfaits. Vous auriez dû vous adresser à mes supérieurs.

— Que vous le vouliez ou non, vous êtes au cœur de cette histoire. Je ne fais pas confiance à vos supérieurs, même si la décision leur appartient. Je compte sur vous pour les convaincre d'accepter mon offre. J'aviserais, s'ils refusaient.

Le colonel, perplexe, fixa le cobaye droit dans les yeux.

— Je vous écoute...

— Je souhaite que l'on me retire mes implants et que l'on me plonge dans le sarcophage. Après quoi, vous saurez tout ce que je sais.

— Rien que ça ! Vous savez bien qu'on ne peut faire une telle chose. Aucun être humain sur Li581d n'est dispensé d'implant. C'est la règle.

— C'est la règle pour ceux qui y vivent. Pas pour les autres.

— Vous voulez retourner sur Terre ?

— Non. Je n'ai rien à faire sur Terre.

— Si ce n'est ni sur Terre, ni ici, où iriez-vous ?

— Peu importe où j'irai. Ce n'est pas votre affaire. Je veux reprendre ma liberté. Je ne supporte plus cette vie ici. Vous aviez raison, je suis prisonnier. Je n'ai nulle part où aller. Les projections dans les mondes parallèles ne sont que des leurres. Je pars, mais je reviens ici, indéfiniment. Je veux que ça cesse.

— Si l'on accepte votre marché, on risque de vous perdre définitivement. Je ne crois pas que ce soit possible.

— Vous ne me perdrez pas, si vous me suivez dans mon entreprise. Vous saurez où je suis, mais moi, je ne saurai plus qui vous êtes. Sans implant, votre vie me sera inconnue. Vous pourrez me surveiller à votre guise. Vous pourrez faire vos rapports à vos supérieurs quand bon vous semblera. Vous avez bien libéré Conrad ! Si vous voulez, vous pouvez le retrouver n'importe où, n'importe quand. Il vous suffit de vous immerger une fois de plus. Avec moi, ce sera la même chose.

— Je comprends. En somme, vous voulez mourir comme Charles-Hubert. De qui ou de quoi êtes-vous l'ombre ?

— Je suis l'ombre de ce qui me lie à Charles-Hubert. Cette chose n'est pas de ce monde, ce qui me condamne à errer sans fin, si vous refusez de m'accorder ce que je demande.

— Je vois. En quelque sorte, la mort serait une libération pour vous. Mais ce n'est pas tout à fait une mort, n'est-ce pas ? Vous allez vivre ailleurs, dans un autre espace-temps. Si je dois vous suivre jusqu'au bout, j'ai besoin de savoir où vous irez.

— Bien. Je veux redonner une chance à Charles-Hubert d'avoir une autre vie. Je veux donner une chance à la jeune femme – dont il a été injustement accusé du meurtre – de revivre aussi. Ces deux êtres sont liés dans une autre vie.

— Où ? Où et quand ?

— Ici, sur Li581d. À l'époque où Charles-Hubert était encore étudiant. Et je serai Charles-Hubert. Un autre, différent de celui que vous avez connu. Et cela simplement parce qu'il croisera le destin de cette jeune professeure, Chloé Kurakami. Ces deux êtres vont s'aimer. Il faut juste que vous leur donniez votre accord.

— Mais si vous devenez Vendôme, vous aurez un implant. Vous ne pourrez pas échapper à cette règle. Vous ne serez donc pas complètement libre, selon votre théorie...

— C'est pourquoi je veux que vous me retiriez les implants. Le vôtre et celui avec lequel je suis venu au monde.

— Vous savez que c'est impossible. On ne peut vous accorder cette liberté-là.

— Alors, vous ne saurez rien des sarcophages. Vous ne saurez jamais d'où ils viennent, et vous ne pourrez donc jamais arrêter les errances. Car vous errez, colonel. Nous errons tous !

De Rossi hocha la tête, songeur.

— Je vois... Vous voulez retomber dans l'ignorance. Cela ne vous rendra pas plus libre !

— Peu importe mon ignorance et ma liberté, si je suis amoureux !

— Vous êtes amoureux de cette jeune femme ?

— Seulement dans l'autre vie.

— Mouais... J'ai un peu de mal à ne pas penser qu'il y a un coup tordu derrière tout ça. Si nous acceptons votre offre, comment comptez-vous honorer votre dette ? Je suppose que vous n'allez pas nous cracher le morceau sans garantie ?

— Si vous acceptez mon offre – et à cette seule condition –, quelqu'un viendra vous remettre en personne toutes les informations qui vous manquent. C'est à vous et à vous seul que ces informations seront remises. Je ne vous dis ni quand ni comment vous les obtiendrez, mais je vous donne ma parole d'honneur que vous les aurez.

— Votre parole d'honneur ne vaut pas grand-chose, vous savez... Il me faut quelque chose de plus solide.

— Je ne peux acheter votre confiance, j'en suis conscient. Et encore moins celle de votre hiérarchie. Pourtant, c'est ça le marché. Il n'y en a pas d'autre. Et, si vous voulez avoir une chance de savoir d'où viennent les sarcophages, vous devez accepter. Je ne vous livrerai rien, sinon. Et comme vous le savez, il n'existe aucun moyen de me tirer des informations contre mon gré.

De Rossi observa le cobaye, essayant de comprendre ses motivations. Bizarrement, il le croyait. Là encore, son intuition jouait un rôle fondamental. Il savait que l'homme disait vrai. Ce qui était surprenant, c'était l'importance qu'il accordait à l'amour d'une femme. Ça ne collait pas vraiment au personnage mais, à la réflexion, que savait-il de lui ? Il ne savait rien. Cependant, il découvrait à présent une chose : il éprouvait pour lui de la compassion. Il retrouvait ainsi, à ses yeux, une humanité qui lui avait fait défaut. Peut-être était-il,

jusqu'alors, dans une sorte de composition permanente. Un travail d'acteur, en quelque sorte. Un bluffeur. Un joueur de poker. Peut-être pensait-il tenir un bon jeu dans ses mains, et qu'il venait de découvrir qu'il n'avait que du vent. Il avait joué contre lui-même, et il avait perdu. Ou presque. Il lui restait une dernière chance, et il était en train de la jouer. Son dernier bluff, ou était-ce réellement un jeu ?

— Bien, admit le colonel. Je vous crois. Je vais essayer de faire en sorte que les autres vous croient également. Je ne vous promets pas de réussir. Seulement d'essayer.

— Vous réussirez, colonel ! Je n'en doute pas une seconde.

Lagarde avait écouté de Rossi avec attention. Il n'avait pas d'avis particulier sur la suite à donner à la proposition du cobaye. Aussi avait-il convoqué toute l'équipe à son bureau afin qu'un consensus se dégage. À la moindre objection motivée, l'offre du cobaye serait rejetée.

L'équipe au complet, le colonel réexposa les revendications du cobaye. Il n'omit aucun détail de la conversation, afin que chacun puisse se faire une idée précise de la situation.

— Voilà le topo, dit-il pour achever son récit.

Le silence était retombé dans la pièce. Lagarde balaya du regard les membres de l'équipe assis autour de la table ovale.

— Merci colonel, dit-il. Bien... Je souhaite à présent que chacun d'entre vous s'exprime clairement sur la proposition du cobaye. Je ne veux pas que nous entrions dans des discussions philosophiques. Je ne veux que des arguments solides, pour ou contre son offre. Qui veut s'exprimer le premier ?

Les hommes se regardèrent, pensifs et la mine incertaine, à l'exception du colonel dont les idées étaient bien arrêtées.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, avança-t-il, je veux bien vous exposer mon point de vue.

Il croisa le regard de Reynolds. Ce dernier l'invita d'un geste à poursuivre. Il se tourna ensuite vers les deux professeurs qui acquiescèrent d'un hochement de tête.

— Parfait, continua de Rossi. Je tiens à vous dire d'emblée que, dans cette affaire, je fonctionne, depuis le début, au feeling. Ce n'est pas la meilleure façon de procéder, mais je n'ai pas pu faire autrement. Je pense que nous pouvons faire confiance au cobaye. Que risquons-nous, en effet, à accepter son offre ? Actuellement, nous n'avons rien sur lui. Nous ne savons pas grand-chose des sarcophages et, si nous n'accédons pas à sa requête, nous n'obtiendrons rien de plus. Et nous continuerons à nous faire manipuler par lui. Donc, je suis d'avis qu'il nous faut accepter son offre. Le fait de lui retirer les implants le libère en un sens de tout contrôle. Mais il ne pourra plus rien contre nous, et je pourrai le suivre sur son parcours, où qu'il se trouve, pour m'assurer qu'il ne présente aucun danger et qu'il respectera son marché. Bien sûr, j'ai conscience que mon intuition a ses limites. Et l'individu peut très bien m'avoir mené en bateau depuis le début. Je vous laisse donc le soin de décider. C'est tout ce que j'ai à vous dire pour le moment sur cette question.

Le général le remercia d'un hochement de tête. Il se tourna vers Reynolds.

— Qu'en pensez-vous ? dit-il à son intention.

Reynolds posa les mains sur la table et se redressa sur son siège comme de Rossi l'avait déjà vu faire. Il expira longuement par le nez pour relâcher un excès de stress. En réalité, il était parfaitement à l'aise. Le colonel le soupçonna de jouer la comédie, pour se donner un genre.

— Ce que j'en pense ?... Pas grand-chose. Le cobaye se moque de nous depuis un bon moment. Je ne vois pas pourquoi il changerait tout à coup de stratégie. J'avoue ne pas

bien comprendre son idée de vouloir redonner une chance à Vendôme et à Melle Kurakami. Qu'est-ce que ça peut lui foutre ?

— Son projet est de se libérer, réagit de Rossi. Et la seule manière pour lui d'y parvenir est de prendre possession d'un autre corps, dans une autre vie. Ce corps est celui de Vendôme, qu'il possède déjà par mimétisme. Souvenez-vous qu'il est, en outre, responsable de la mort de la jeune femme en ce sens que c'est sur son implant – et non sur celui de Vendôme – qu'ont été découvertes les traces du crime. Cela signifie, à mon avis, qu'il avait prémédité la disparition ou, plus exactement, le transfert de la jeune femme dans un autre monde. Cette jeune femme n'est donc pas morte, en réalité, comme l'avait d'ailleurs laissé entendre Vendôme. Elle se trouve ailleurs, dans un autre temps, dans le passé, sur Li581d, et le cobaye compte bien la rejoindre. Il avait tout prévu depuis le début. Tout planifié...

— Possible, concéda Reynolds. Ça expliquerait en tout cas le meurtre de cette jeune femme. Tout cela semble se tenir, si nous admettons le principe d'un transfert à la place d'un assassinat. Mais nous n'avons pas la preuve de cet argument.

— Vous m'ennuyez, avec vos preuves, lâcha de Rossi, exaspéré. Comment comptez-vous obtenir des preuves si vous ne lui laissez pas l'occasion de nous les donner ?

— Soit, admit Reynolds en haussant les épaules dans un geste d'impuissance. Je n'ai rien à opposer à cela.

— Donc, vous êtes d'accord avec le colonel ? interrogea Lagarde, le regardant de biais.

— Non. Je n'ai pas dit que j'étais d'accord, mais que je n'avais pas d'argument à opposer pour le moment.

— Ok, ok... admit le général. Compris. Et vous, Lyon-Ville, qu'en dites-vous ?

Le professeur avait les bras croisés et écoutait attentivement. Dès qu'il entendit prononcer son nom, il décroisa les bras et rapprocha les pieds sous son siège, ce qui le fit se redresser.

— Je pense que ce que nous dit le colonel est très intéressant. Nous n'avions rien concernant le mobile du crime de cette jeune femme. De Rossi nous propose un éclairage nouveau. De plus, cette hypothèse permet de comprendre pourquoi l'implant de la jeune femme retrouvée morte était vide. En fait, il était non pas vide, mais fonctionnait dans un autre espace-temps. Là où, comme l'affirme de Rossi, le cobaye doit la retrouver si nous lui en donnons les moyens. Nous avons eu le même problème avec Vendôme, et on peut penser que lui aussi avait été « transféré » (il fit avec ses doigts les signes des guillemets) dans le corps de Joseph Conrad. Nous n'en sommes pas certains, mais c'est plausible. Ça tient la route. Reste à comprendre pourquoi le cobaye a choisi cette professeure en particulier. Comment l'a-t-il connue ? Et pourquoi elle ? Vendôme la connaissait à peine et elle n'était rien pour lui...

— Qu'est-ce que ça peut faire ? coupa le colonel. Elle ou une autre, ce n'est pas le problème. Nous allons trop loin. La question est de savoir si nous sommes d'accord pour marchander avec le cobaye.

— C'est juste, admis Lyon-Ville. Votre hypothèse est, pour le moment, notre meilleure piste. Aussi je suis d'accord pour accéder à sa requête... Cela dit, je ne comprends

pas bien pourquoi il nous faudrait attendre d'avoir ce qu'il nous doit, ni que vous seul, colonel, soyez le destinataire de cette offre.

Il croisa le regard du général, d'un air interrogateur. Ce dernier se massa le menton.

— Le cobaye ne fait confiance qu'au colonel, sans doute parce que ce dernier est fabriqué dans le même moule, répondit enfin le général. C'est un fait avec lequel nous devons composer. Ce n'est pas un problème pour moi. En est-ce un pour vous ?

— Non, reconnut le professeur. Je m'interrogeais, c'est tout.

— Ok, déclara Lagarde. Vous êtes donc trois à être d'accord pour tenter l'expérience. Et vous, Klein, quelle est votre opinion ?

Klein haussa les épaules, indécis. Il se plaça légèrement de côté sur son siège et croisa ses jambes d'un air aussi détendu que possible.

— Mon opinion est que je suis globalement d'accord avec ce qui vient d'être dit. Ce qui me gêne, c'est qu'en acceptant, nous perdrons tout contrôle sur le cobaye. De Rossi se propose de le suivre, mais ce n'est pas une solution qui me paraît acceptable. Elle présente, en effet, deux inconvénients majeurs. Le premier est que de Rossi ne doit, en aucun cas, rencontrer son double plus jeune. En effet, nous savons que cela ne s'est jamais produit (il se tourna vers le colonel et s'adressa directement à lui) : dans le cas contraire, vous vous en souviendriez, n'est-ce pas ? Le deuxième inconvénient – et celui-ci me paraît rédhibitoire – est que cette expérience n'est possible qu'à la seule et unique condition que vous soyez un clone, et non le colonel lui-même, car alors c'est dans la peau du colonel que vous allez être projeté ; et cela remet de fait en cause notre présent, or nous savons que c'est impossible, puisque nous sommes là.

— Si nous savons que c'est impossible et que je n'ai jamais rencontré mon double, cela signifie alors qu'il n'y a pas de risque, intervint le colonel.

— Non, répliqua Klein. Cela peut simplement signifier deux choses. Soit nous refusons l'offre du cobaye, et on en reste là ; soit nous l'acceptons, mais vous ne pourrez pas l'accompagner, à cause des risques que cela comporte.

— Et alors, coupa Lagarde. Que proposez-vous ?

— Rien. Je ne propose rien. Je conçois que nous ne pouvons rester sans rien faire, mais je ne suis pas d'accord pour que de Rossi suive le cobaye. C'est trop risqué, à mon sens.

— Attendez ! s'exclama le colonel. Vous avez soutenu mordicus que je suis le clone d'un mort. Cela me paraît en contradiction avec le fait que je sois le colonel à une époque antérieure. Par conséquent, votre crainte n'est pas fondée.

— C'est juste, admit Klein. Mais ceci n'était qu'hypothèse de notre part, sur la base d'une simple théorie : la théorie d'Everett. En réalité, nous ne savons pas qui vous êtes réellement. Nous ne pouvons donc exclure que nous nous soyons trompés sur votre cas. En réalité, nous ne savons pas qui est le clone de qui. C'est pourquoi je préfère, dans le doute, m'abstenir de donner mon accord pour que vous suiviez le cobaye. Nous jouons avec le feu si nous vous laissons partir. (Il se tourna vers le général.) C'est tout ce que j'avais à dire sur cette question...

— Mouais... souffla Lagarde. Nous avons compris. Ce sont en effet des difficultés supplémentaires, mais nous ne pouvons indéfiniment rester bloqués à cause de conjectures pessimistes, et nous devons prendre une décision. Nous avons admis qu'il y avait de fortes

probabilités pour que de Rossi soit un clone de l'individu que nous avons abattu et qui possédait le même ADN. On ne va pas revenir sur cette position dès que le moindre problème apparaît sinon, on n'avancera jamais. Et il est hors de question pour moi de laisser partir le cobaye dans la nature sans qu'il soit surveillé, d'une manière ou d'une autre. L'important est que de Rossi se souvienne qu'il ne doit, en aucun cas, rencontrer son double. Il devra être vigilant. C'est tout !... Bon. Il ne me reste plus qu'à vous donner mon sentiment... En découvrant le récit du colonel, je ne savais trop quoi penser de la proposition du cobaye. J'avoue avoir été perplexe, en raison des difficultés antérieures que nous avons eues avec lui. Mais, à présent, je suis convaincu que nous avons tout intérêt à accepter son offre, qu'il tienne parole ou non... Voyez-vous, je commence à en avoir plus qu'assez de cet individu qui se joue de nous depuis le début, alors même qu'il est notre prisonnier. Pour moi, qu'il soit ici ou ailleurs, ça ne change pas grand-chose. Autant qu'il dégage et perde tout pouvoir sur nous ! Au moins, nous n'aurons plus à nous soucier de ses agissements pervers. Pour dire la vérité, ces sarcophages ne sont pas un cadeau du ciel. Ils représentent incontestablement un intérêt scientifique majeur, mais à quel prix ? De toute manière, les sarcophages ne disparaîtront pas avec le cobaye. Nous pourrions continuer à les utiliser et tenter de nouvelles expériences. En quoi le cobaye nous est-il utile sur ce plan, au final ? Il n'est utile qu'à une seule chose : il est le seul à savoir quelle est l'origine des sarcophages. Est-ce une information capitale pour la science ? De mon point de vue, c'est seulement un luxe. Soit on se paye ce luxe, soit on le refuse. Si on le refuse, on laisse croupir le cobaye en prison, et on n'avance en rien dans la connaissance de ses origines. Si l'on veut se payer ce luxe, le prix à payer est de libérer le cobaye... Je suis d'avis qu'il faut nous payer ce luxe. Et tant pis, si nous perdons le seul lien humain qui nous rattachait à l'histoire de ces étranges créatures.

— Il n'est pas le seul humain survivant en lien avec ces créatures, réagit le colonel, piqué au vif. Jusqu'à preuve du contraire, je fais aussi partie du lot, il me semble...

— Mais vous, vous n'avez pas les connaissances de notre individu, objecta Lagarde. Sans vouloir vous offenser, vous n'êtes – et nous ne reviendrons pas sur ce détail – qu'un clone. Votre mémoire du monde d'où viennent les sarcophages a disparu avec la mort de votre... disons... matrice.

Le mot « matrice » résonna bizarrement dans l'esprit du colonel. Bien qu'il le trouvât justifié en un certain sens, il encaissa plutôt mal la réaction du général. Mais il préféra mettre cette impression de côté pour revenir au sujet.

— Je ne suis peut-être qu'un clone, admit-il, mais vous m'avez greffé l'implant de la « matrice » !

— Et ça change quoi ? Nous n'y avons pas accès. Votre implant est illisible.

— Illisible ? répéta le colonel, décontenancé. Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il s'agit d'un implant sans structure réelle, intervint Lyon-Ville. Il fonctionne uniquement sur un mode d'incertitude quantique. C'est pour cela que nous ne pouvons y avoir accès depuis notre référentiel. Nous vous avons expliqué les caractéristiques de cet implant lors de notre première entrevue, il me semble. Vous en souvenez-vous ?

Le colonel hochait la tête. Il se souvenait en effet que les caractéristiques de l'implant du cobaye avaient été évoquées. Il savait donc qu'il ne s'agissait pas d'un implant ordinaire, que ses capacités étaient bien supérieures à celles des implants greffés à toute la population de

Li581d. Mais il n'était plus très sûr des détails, ni même de les avoir bien compris. Ce qu'il comprenait à présent, c'était qu'on lui avait greffé cet implant spécial uniquement dans le but de s'assurer qu'il ne perdrait pas les pédales, comme l'avait fait Vendôme. En un sens, cet implant était ce qui le reliait non au sarcophage ou à son histoire, mais à Lagarde et à ses acolytes. Il réalisait qu'il n'avait jamais été autre chose qu'une sorte de pion à leur usage. Leur collaboration n'avait de sens que parce qu'il était, comme Vendôme, une copie des cobayes tués dans l'affrontement contre les militaires. Un cobaye potentiel, donc. Ils n'avaient pas pris la précaution de greffer Vendôme. Et à cause de cela, le pauvre type n'avait pas supporté le voyage. Les membres de l'équipe ont dû le comprendre après coup et ont donc corrigé le tir. Le fait qu'ils l'aient – lui, de Rossi – envoyé sur Terre récupérer Conrad a servi de test, en quelque sorte. C'était d'ailleurs peut-être la seule raison de cette expérience. Qu'il ramenât Conrad ou pas était secondaire. Le colonel se sentit passablement déprimé par cette compréhension. Même si elle n'était pas vraiment nouvelle dans son esprit.

— Je n'ai pas souvenir, soupira-t-il, que vous m'ayez donné tous les détails techniques concernant cette excroissance. Vous avez évoqué en première approximation les nombres complexes pour décrire sa nature, mais c'était une explication assez floue. Avec vous, je découvre un peu les choses au jour le jour, au point que je ne sais toujours pas si vous essayez de me cacher des éléments par manque de confiance ou si vous découvrez au fil du temps de nouvelles théories. Si vous décidez de libérer le cobaye, vous ne perdez pas tout, car vous m'avez encore. Je suis techniquement opérationnel pour de nouvelles expériences dans le cadre de votre « Programme Schrödinger ». Mais si je vous sens hésiter, j'en conclus que c'est parce que vous vous méfiez de moi, de mes réactions. Vous avez peur que je vous plante. C'est ça ?

Lagarde le regardait avec des yeux ronds, les sourcils en accent circonflexe. Il ne s'attendait pas à ce que le colonel réagisse de la sorte.

— Je peux vous assurer, colonel, lâcha-t-il, que nous avons une totale confiance en vous. Comme vous le savez, nous sommes aussi des chercheurs et, à ce titre, nous élaborons des théories au jour le jour, c'est exact. Concernant l'excroissance que nous vous avons greffée, nous ne connaissons ses capacités de transport d'informations au-delà du système Libræ-581 que depuis que Vendôme est entré dans le sarcophage pour suivre le cobaye. Avant cela, nous ignorions ses fonctions. Pour expliquer son action, nous n'avons pas trouvé de meilleur modèle mathématique que celui que nous vous avons exposé. Il est imparfait, nous le savons, mais il offre un cadre théorique acceptable en première analyse. Nous devons, à présent, aller plus loin. Et nous avons besoin de vous pour cela. Découvrir l'origine des sarcophages fait partie de notre programme de recherche. C'est certes moins important que les applications technologiques que nous pouvons développer en les utilisant comme nous savons le faire, mais ça n'en demeure pas moins un détail important, que nous voulions connaître depuis que nous les avons découverts. En effet, nous ignorons comment ces sarcophages ont atterri sur Li581g dans leur sphère. Si le cobaye ne nous livre pas ce qu'il sait, après que nous l'aurons libéré, nous perdrons tout espoir de savoir ce qui s'est réellement passé. Or nous savons que c'est à vous, et à vous seul, qu'il donnera les informations qu'il détient. Vous êtes donc très important pour nous, et je tiens à ce que vous le sachiez. Suis-je clair ?

De Rossi avait écouté avec attention le général. Il n'était pas totalement convaincu par l'honnêteté de son discours, un peu trop démagogique à son goût, mais ne trouva rien à redire. Et il opina du chef.

Après qu'elle eut terminé la lecture du journal, Sophie se sentit à la fois désespérée et très en colère contre elle-même. Très en colère, parce qu'elle n'avait pas remarqué que son homme était déchiré par sa double vie et en avait souffert terriblement. Elle se dit qu'elle avait été très centrée sur elle-même, jusqu'à l'aveuglement, pour ignorer à ce point sa souffrance.

Elle en voulut également à Catherine d'avoir tenté d'éloigner Joseph. Pire encore, cette garce avait découvert que le passeport de Joseph était un faux et avait tenté de le faire chanter.

Plus grave peut-être, en tout cas plus surnois, Sophie ne pouvait s'empêcher d'éprouver envers Catherine, en plus de l'écœurement, un douloureux sentiment de jalousie à cause de ce qui s'était passé dans ce fameux rêve. Il était d'ailleurs étrange qu'après cet épisode, elle n'avait plus rien intenté contre Joseph.

Sophie croyait fermement à la puissance des rêves. Elle y croyait comme on croit à l'existence d'un monde auquel on n'a pas accès mais qui n'en demeure pas moins réel. Si Joseph s'en était allé pour cet autre monde (*mais lequel ?*), alors, lui et Catherine étaient liés dans cet autre monde. Et elle enrageait à l'idée que ce monde lui fût inaccessible. Elle enrageait à l'idée que Catherine ait pu lui voler son homme ! Aussi n'avait-elle qu'une idée en tête dans l'immédiat : l'appeler et lui tirer les vers du nez.

Elle prit le téléphone et composa le numéro du bureau de Catherine. Après plusieurs sonneries, le téléphone bascula vers un standard, et une voix féminine lui répondit que Melle Vancouver était en déplacement sur Paris. Sophie précisa qu'elle avait besoin de lui parler de toute urgence ; que son appel était important. Après plus d'une minute de négociation, la standardiste, avec l'accord de son supérieur hiérarchique, lui donna les coordonnées téléphoniques d'un bureau, dans la capitale.

Après avoir raccroché, Sophie composa le numéro de téléphone que la standardiste lui avait indiqué. À l'autre bout du fil, un homme répondit : « Ministère des Armées, bonjour ! Que puis-je pour vous ? ». Sophie demanda qu'on la mette en rapport avec Catherine Vancouver. L'employé chercha dans son registre quelques instants et dit : « Nous n'avons personne au nom de Catherine Vancouver chez nous. Êtes-vous certaine de l'identité ? ». Sophie eut un instant d'hésitation. Se pouvait-il qu'elle se soit trompée de numéro de téléphone ? « J'ai appelé la préfecture d'Avignon où travaille Melle Vancouver, et on m'a donné votre numéro... ». Le standardiste répondit : « Nous avons effectivement une Melle Vancouver dans nos services, mais son prénom n'est pas celui que vous avez donné. ». Sophie n'en croyait pas ses oreilles. Était-ce possible que Catherine ait un autre prénom ? Il n'était pas rare qu'on appelât des gens, notamment des amis intimes, par un deuxième prénom, un prénom d'usage, en particulier quand ils possèdent un prénom composé ou plusieurs prénoms. Elle précisa : « Je connais personnellement Melle Vancouver. C'est une amie, et je l'ai toujours appelée Catherine. Mais il est possible que, pour l'état civil, elle porte un autre prénom. Vous serait-il possible de me passer quand même Melle Vancouver, car c'est très

important et urgent ? » L'homme sembla hésiter, car il mit du temps pour réagir. « D'accord. Je vous mets en relation avec Alice Vancouver. Ne quittez pas, je vous prie. »

— Allo ? dit Catherine après quelques minutes.

— C'est moi !

— Sophie ? répondit Catherine après quelques secondes d'hésitation. Que se passe-t-il ?

— Tu t'appelles Alice ou Catherine ?

— Je m'appelle Alice Catherine Vancouver. Dans mon boulot, à Paris en particulier, on ne me connaît que sous le prénom d'Alice. En Avignon, c'est différent. On m'appelle, comme toi, par mon prénom d'usage. Mais que se passe-t-il ? Tu ne m'as pas téléphoné ici simplement pour me demander mon identité ?

— C'est juste. Je t'appelle pour te dire que tu as été dégueulasse d'avoir essayé de faire chanter Joseph après que tu as découvert qu'il avait des faux papiers. Tu aurais dû m'en parler d'abord. Pour qui te prends-tu ?

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je ne comprends rien à ce que tu dis !

— Tu veux nier que tu es passée chez moi, un samedi matin, pour demander à Joseph de partir ? Et cela parce que tu as découvert, quand Joseph a voulu passer son permis de conduire, que son passeport était un faux ?

— Mais voyons, Sophie ! Qui t'a raconté une histoire pareille ? Servantes, le gendarme de Sorgues ?

— Servantes ne m'a raconté aucune histoire. Mais il m'a appris qu'en faisant des recherches, ils n'ont trouvé l'existence d'aucun Joseph Conrad né à Paris. Il en est venu à la conclusion que son passeport était sans doute un faux.

— Je te jure que j'ignorais, jusqu'à maintenant, que Joseph avait des faux papiers. Et je ne suis jamais allée chez toi pour lui demander de partir ! Qui t'a raconté ces salades, si ce n'était pas Servantes ?

— C'était écrit dans son journal.

— Son journal ?... Quel journal ?

— Le journal de Joseph ; son journal intime ! Il y raconte des choses qui me font mal et qui sont... étranges. Il a rêvé qu'il faisait l'amour avec toi. Justement l'après-midi de ce samedi où tu es venue chez moi pour le faire chanter.

— Mais je ne suis jamais venue chez toi pour faire chanter Joseph ! Ce journal est un tissu de mensonges. Excuse-moi, mais ton homme était un malade mental, pour se raconter des histoires pareilles. Mais où et comment as-tu trouvé ce journal ? Je trouve ça très étrange !

— Je l'ai trouvé chez moi, en fouillant dans les affaires de Joseph. Je voulais m'en débarrasser pour les porter au Secours Catholique. Je suis tombé dessus par hasard. Il était caché dans une poche intérieure de son sac.

— Écoute... Là, je n'ai pas trop de temps à te consacrer. Je suis en réunion importante pour mon boulot. Je rentre ce weekend à Sorgues. Je passe te voir dimanche matin chez toi vers dix heures. Tu me montreras ce journal. D'accord ?

Sophie réfléchit. On était jeudi. Elle pouvait bien attendre trois jours de plus que Catherine lui donne des explications sur le contenu du journal.

- Ok, je t’attends dimanche matin. Viens sans faute.
- Je viendrai. Il faut que tu me fasses confiance. Je suis ton amie. Je n’ai jamais voulu de mal à ton homme. Je ne l’appréciais pas spécialement et je le trouvais bizarre, mais pas au point de lui nuire. Tu dois me croire !

Catherine arriva à l’appartement de Sophie, comme prévu, le dimanche à dix heures précises. Les deux jeunes femmes se firent la bise malgré une certaine réticence, de la part de Sophie, surtout. Celle-ci proposa un café à Catherine, qui accepta.

- Montre-moi ce journal, s’empressa cette dernière.
- D’accord, mais assieds-toi d’abord. Tu le liras ici même. Il n’est pas très long.
- Évidemment, rétorqua Catherine, sur la défensive. Tu as pensé que je voulais l’emporter chez moi ?

- Non. Mais je veux voir tes réactions, à mesure que tu avances dans la lecture.

Catherine regarda son amie, intriguée. Puis elle haussa les épaules. Quand elle se fut assise et qu’elle eut fini son café, Sophie lui remit le journal et s’assit en face d’elle, bras croisés.

Catherine lisait avec attention, les sourcils froncés. Sophie l’observait, guettant en particulier l’instant où elle découvrirait le passage où elle menaçait Joseph et, notamment, celui où ce dernier rêvait qu’il lui faisait l’amour à mort. Celui-ci ne tarda pas à arriver ; Sophie le devina en voyant les yeux de son amie s’écarter de stupeur. Sa réaction semblait spontanée. Sophie s’attendait à ce qu’elle interrompe là sa lecture, mais elle alla jusqu’au bout. Catherine leva enfin les yeux, le regard grave.

- As-tu montré ce journal à quelqu’un d’autre ?
- Non. En dehors de nous deux, personne ne l’a lu.
- En as-tu parlé à Servantes ?
- Non, mais je m’apprêtais à le faire.
- Ne fais pas ça ! Si Servantes découvre ce journal, il conclura certainement que Joseph était un malade mental. Il fera classer l’affaire, et tu n’auras plus aucune chance de revoir Joseph.

— Parce que tu crois que j’ai encore une chance de le revoir, toi ? répondit Sophie, irritée.

— Je ne sais pas, répondit Catherine en levant les sourcils. Mais je connais des personnes, en qui j’ai toute confiance, que ce manuscrit pourrait beaucoup intéresser. Ils mettraient tout en œuvre pour essayer de retrouver Joseph, si tu acceptais de leur confier le journal.

— Et qui sont ces personnes ? Qui me dit qu’en le retrouvant – si elles le retrouvent –, elles ne lui feront aucun mal ?

— Les personnes avec qui je travaille sont assez compétentes et intègres pour retrouver Joseph et assurer sa protection. Je peux te le garantir.

— Quand je t’ai appelée à Paris, je suis tombée sur le Ministère des Armées. Tu es militaire ? Tes amis sont des militaires ?

— Je suis militaire, en effet. J'ai le grade de capitaine. Je ne t'en ai jamais parlé, parce que je n'aime pas évoquer ce genre de détails personnels, mais c'est mon boulot. Je suis rattachée à un service dont les missions consistent, en particulier, à s'occuper de cas de ce genre, c'est-à-dire de phénomènes... inexpliqués. Et les personnes qui pourraient t'aider ne sont pas tout à fait mes amis, mais des collègues, et ce sont aussi des gens parfaitement fiables. Je fais moins confiance aux gendarmes.

— Ce sont pourtant, eux aussi, des militaires !

— Oui, mais ils sont trop occupés par des activités annexes qui freinent considérablement leur travail d'investigation. Entre la circulation et les services de police, ils ont beaucoup à faire. Les militaires que je côtoie, eux, consacrent cent pour cent de leur activité à des missions très spéciales.

— Ce sont des agents secrets ?

— En quelque sorte.

— Servantes a émis l'hypothèse que Joseph pourrait être un espion. C'est ce que tu penses, toi aussi ?

— Non. Je ne crois pas que Joseph soit un espion ou quelque chose dans ce genre. Mais je crois que Joseph détient des informations importantes. J'ignore comment il les a obtenues, mais je suis certaine que c'est du solide.

— Et alors, qu'est-ce que tu proposes ?

— Est-ce que tu as confiance en moi ?

Sophie haussa les épaules et regarda son amie, droit dans les yeux. Catherine avait l'air déterminé à l'aider. Elle semblait prendre ce journal très au sérieux.

— J'ai confiance en toi. Tu ne crois pas que Joseph était fou ?

— Fou ? Non. Je ne crois pas. Je pense que Joseph a fait en sorte que tu trouves tardivement ce journal, le temps de prendre de la distance, mais il voulait que tu le découvres et il a, d'ailleurs, écrit un mot à ton intention au verso de la page de couverture. Je pense que ce journal contient une sorte de code. C'est insensé, sinon. Les gens avec qui je travaille sont des spécialistes dans ce domaine. Ils sauront décoder le journal. Mais, pour cela, il faut que tu me le laisses, le temps nécessaire. Es-tu d'accord ?

Sophie réfléchit à l'implication que comportait le fait de lui remettre le journal. Était-ce une pièce aussi importante, pour que Catherine en vienne à mettre un service spécial sur ce coup ? Sans doute. Catherine était une militaire, comme Servantes. Et elle était aussi son amie. Si quelqu'un pouvait l'aider, elle était la mieux placée. Bien mieux que Servantes, qui semblait n'avoir d'autre objectif que celui de classer l'affaire. Ce à quoi elle ne pouvait se résoudre.

— Ok, répondit Sophie en hochant la tête.

— Mais, surtout, surtout, tu dois me promettre de n'en parler à personne.

Absolument personne ! Ok ?

— Tu m'inquiètes un peu, mais c'est d'accord. Je n'en parlerai à personne. Je t'en fais la promesse.

L'intervention chirurgicale sur le cobaye fut pratiquée trois jours après la réunion au complet de l'équipe dans le bureau du général Lagarde. Ce dernier avait remis son rapport au Ministre des Armées, un des Sages de ce monde, le soir même de la réunion. Le Ministre avait écouté les arguments de Lagarde et approuvé la décision de l'équipe du bout des lèvres, mais il devait en référer au Président et aux Sages du Conseil, pour entériner les orientations retenues. Cela pouvait prendre beaucoup de temps pour que tous ces gens se mettent d'accord. Sans compter que l'avis du Ministre des Armées pouvait ne pas être repris par les Sages. Aussi, le général décida de ne pas attendre plus longtemps l'arrêté du Conseil. Sans demander son avis au Ministre (il savait que ce dernier aurait désapprouvé), il demanda à Klein et Lyon-Ville de préparer l'équipe médicale afin qu'elle fût opérationnelle au plus vite, et prévint de Rossi et Reynolds de l'imminence de l'intervention. Ce dernier devait s'occuper du transfèrement du cobaye, depuis la prison jusqu'au laboratoire souterrain du CSA, tandis que de Rossi devait se rendre auprès des deux professeurs pour se préparer à faire partie du « voyage » et, en attendant, ne pas laisser aux seuls scientifiques le soin de mener les opérations. Lagarde paraissait, par moments, n'avoir qu'une confiance limitée en ses hommes.

Le cobaye fut amené en fin de matinée sur un brancard. Il avait été attaché, par mesure de sécurité. Une mesure inutile, vu que l'homme n'avait aucune raison de s'échapper. Deux infirmiers le soulevèrent du brancard après avoir défait les sangles et le déposèrent sur la table d'examen. De Rossi observait la scène en retrait, de manière à ne pas gêner les opérations. Le cobaye avait les yeux ouverts et son regard croisa celui du colonel. Les lèvres de l'homme se plissèrent de contentement. De Rossi crut percevoir, dans cette forme de sourire, le signe d'un remerciement. Les infirmiers s'apprêtèrent à le sangler à nouveau quand de Rossi les interrompit.

— Est-ce vraiment nécessaire ? demanda-t-il.

Les infirmiers se tournèrent vers Lyon-Ville qui secoua la tête. Ils laissèrent alors leurs gestes en suspens et s'éloignèrent. Klein plaça le casque de cuir muni des capteurs sur le crâne de l'homme. Il lança ensuite un programme de calculs sur un ordinateur dont les résultats, sous forme de graphiques et de données numériques, s'affichèrent sur un moniteur de contrôle.

— Parfait, dit-il, après quelques instants. Je ne détecte que des ondes cérébrales tout à fait normales. Les implants ont été désactivés.

— Désactivés ? intervint de Rossi. Ils ne devaient pas être retirés ?

— À quoi bon ? Le retrait aurait posé des problèmes chirurgicaux inutiles.

L'inactivation est plus simple et sans danger.

Le colonel interrogea le cobaye du regard.

— Il a raison, colonel, soupira ce dernier. C'est la procédure habituelle et la plus sûre. Je ne tiens pas à ce qu'un chirurgien rate son intervention et me laboure les neurones. C'est bien mieux ainsi. De plus, en cas de nécessité, vous pourrez toujours me réactiver. On ne sait jamais...

De Rossi haussa les épaules.

— Si vous êtes ok, alors, pour moi, tout baigne.

Quelques minutes plus tard, le cobaye fut emmené dans la salle où était entreposé un sarcophage. Une lumière étrangement blanche plongeait le lieu dans une sorte de matin pâle de printemps sur Terre, comme si la grotte s'ouvrait sur le commencement du monde. De Rossi se fit la réflexion qu'il n'était pas sur Li581d, et qu'il devait rêver. Il éprouvait une sensation bizarre. Il régnait dans l'atmosphère confinée une chaleur tropicale. Des coulées gluantes de sueur s'étaient formées entre ses rides, qu'il ne parvenait pas à éponger. Klein et Lyon-Ville transpiraient tout autant mais ne semblaient pas y prêter attention, trop occupés, sans doute, par l'expérience. Le cobaye avait été endormi comme de Rossi l'avait été en son temps, ce qui lui avait évité les affres de la suffocation. Le visage de l'homme montra cependant des signes d'angoisse, quand le liquide bleu lagon le submergea. De Rossi pensa que le cobaye, sans ses implants, était devenu un homme ordinaire, incapable de se contrôler. Mais il se souvint que, la première fois qu'il l'avait vu immergé, sur la vidéo, les mêmes manifestations d'angoisse étaient apparues sur son visage. Il en conclut alors que lui aussi, quand il était parti, devait présenter les mêmes troubles.

Charles-Hubert s'était trouvé embringué dans un groupe d'étudiants fêtards, pour une soirée d'anniversaire. Les étudiants étaient particulièrement bruyants et il se sentait un peu mal à l'aise au milieu de tout ce monde, dans un brouhaha où rires et voix se mélangeaient à la musique, un peu trop forte à son goût. Il n'avait pas l'habitude des fêtes. C'était, d'ordinaire, quelqu'un d'assez renfermé. Non pas qu'il détestait la promiscuité ou les hommes en général, mais parce qu'il n'avait jamais vraiment réussi à trouver sa place parmi ces derniers.

Il avait été invité à cette soirée par Gérald – un étudiant en troisième année d'astrobiologie, tout comme lui – avec qui il avait sympathisé quelque temps plus tôt. Charles-Hubert l'avait aidé lors d'une épreuve de travaux dirigés en physique, ce qui avait permis à Gérald d'obtenir une bonne note comptant pour l'examen de fin d'année. Il n'en avait fallu pas davantage pour que ce dernier le considère comme un *super pote* et le fasse entrer dans son groupe de *meilleurs copains*.

Gérald était le petit ami de Céline, une étudiante qui avait redoublé sa première année de médecine et s'était inscrite en bio-informatique par défaut. C'était une jolie fille, grande, élancée, peut-être un peu excentrique, mais au visage avenant. Ce soir-là, Céline avait invité beaucoup de monde pour fêter ses vingt ans. Et tous les *meilleurs copains* s'étaient retrouvés dans le long couloir du premier étage d'un bâtiment de la cité universitaire réservé aux chambres des filles. Il n'y avait pas assez de place dans la chambre de Céline pour contenir tout ce monde et Chloé, l'une de ses amies et voisine, avait ouvert la sienne pour désengorger le couloir. En effet, le gardien avait fait savoir qu'il ne tolérerait pas, pour des raisons de sécurité, que le passage soit encombré. Il avait également prévenu qu'il ne fallait pas faire de bruit, pour respecter le sommeil de ceux qui ne participaient pas à la fête, mais toutes les personnes logeant dans le bâtiment avaient été invitées, ce qui réglait le problème. Du moins, en principe.

Charles-Hubert s'était appuyé contre la cloison du couloir qui donnait sur la chambre de Chloé. Devant lui, une grande fenêtre s'ouvrait sur le campus, désert à cette heure tardive. Libre baignait le ciel d'une lumière d'incendie. Un aéronef furtif traversa les nuages, laissant une traînée rectiligne de vapeur rose pâle. Sa carlingue luisait comme du métal doré.

Il sirotait une bière tiédasse au goulot de la bouteille. Charles-Hubert n'aimait pas spécialement la bière. Mais il n'avait rien d'autre à faire de plus intéressant que picoler, pour se noyer dans la masse, et pour qu'on le laisse tranquille.

Il s'était presque décidé à partir quand Chloé sortit dans le couloir et croisa son regard. La jeune fille le dévisagea avec une telle intensité qu'il sentit des fourmillements parcourir tout son corps. Il n'avait jamais rien éprouvé d'aussi fort et d'aussi doux à la fois. Il s'était mis bêtement à rougir, et elle avait souri. Il connaissait Chloé de vue, parce qu'elle suivait les mêmes cours que lui, mais elle ne lui avait jamais adressé la parole. Peut-être même ne l'avait-elle jamais remarqué. Chloé aussi était une jolie fille, mais très différente de Céline. Pas seulement à cause de son type eurasien. Elle paraissait plus posée et plus mature aussi. Et plus naturelle. Charles-Hubert, par timidité, avait détourné son regard. Chloé n'avait pas

insisté, pour ne pas le gêner davantage. Elle avait rejoint un groupe de filles qui discutaient et riaient en dégustant des petits fours et buvant des boissons sucrées et alcoolisées. Elle échangea quelques mots avec elles et revint sur ses pas, en direction de sa chambre. En fait, elle avait envie de retrouver le regard de Charles-Hubert et de s'y abandonner à nouveau. Elle non plus n'avait jamais rien ressenti d'aussi délicieux. Ce n'était pas la première fois qu'elle le croisait ; cependant, elle n'avait jamais vraiment fait attention à lui. Elle rougit à son tour, quand elle vit qu'il ne l'avait pas quittée des yeux.

Mais quelqu'un s'approcha de Charles-Hubert. C'était Gérard. Ce dernier avait l'air de bien le connaître puisqu'il lui posa un bras autour des épaules pour lui souffler quelque chose en aparté. Il était sans doute un peu éméché et devait empester l'alcool, car Charles Hubert fit un mouvement de recul avec une grimace de dégoût. Pour se défaire du geste trop entreprenant de son copain, il prétexta poliment que sa bouteille était vide et qu'il allait se chercher une autre bière. Il se dirigea vers la chambre de Chloé, laquelle se tenait devant la porte.

— Salut, dit-elle avec un sourire. J'ignorais que tu étais un copain de Gérard.

— Un copain, c'est beaucoup dire. Nous sommes en binôme pour les TP de physique. On a sympathisé. C'est lui qui m'a invité à la soirée.

Elle hocha la tête.

— Je vois, dit-elle. Je ne savais pas que tu suivais des cours d'astrobiologie. Tu es nouveau dans cette fac ? Je ne t'avais jamais vu auparavant.

— Oui. Je me suis inscrit cette année. Je viens d'une école préparatoire. Je me destine au métier d'ingénieur. Et toi, tu es une habituée des lieux ?

— Habituée, non, mais c'est ma troisième année.

— Quand même... Et tu veux faire quoi ?

— J'aimerais bien enseigner.

— Pas de recherche ?

— Peut-être. Je ne me suis pas vraiment décidée.

Le garçon hocha la tête. Il voulut poursuivre la conversation quand Gérard l'interpella.

— Eh, Charles-Hubert ! bêla-t-il. Drague-pas ma copine !

— Je ne suis pas ta copine, répondit Chloé illico, haussant la voix sans se départir de son sourire. Si Céline t'entend, elle va t'arracher les yeux !

Gérard gloussa et dit quelque chose d'inintelligible. Chloé se tourna à nouveau vers le garçon.

— Désolé, dit-elle doucement. Il est lourd, parfois...

— Il a peut-être un peu trop bu.

— Oui, sans doute... Il t'a appelé Charles-Hubert. Ce n'est pas courant comme prénom...

— En effet. J'ignore pourquoi mes parents l'ont choisi. Ils étaient peut-être un peu snobs.

— Moi, c'est Chloé.

— Je sais. C'est un joli prénom.

— Merci... Au fait, tu voulais peut-être quelque chose à boire ?

— Non. Je voulais surtout me débarrasser de Gérard... Et, de toute façon, je comptais partir.

— Déjà ? C'est dommage, nous faisons à peine connaissance. J'espère que je ne t'ai pas blessé...

— Blessé ? Pourquoi ?

— Eh ben... Le fait que je me comporte comme si je te voyais pour la première fois, alors que nous sommes dans la même promo. Tu dois me trouver prétentieuse.

— Non, pas du tout. D'abord, il n'y a pas si longtemps que je fréquente cette fac. Ensuite, nous sommes à peu près deux cents étudiants dans les amphis et, à moins d'être voisins, il est difficile de se connaître tous. Enfin, je suis plutôt du genre... quelconque.

— D'accord sur les deux premiers arguments. Pas d'accord avec le dernier. Je trouve, au contraire, que tu sors de l'ordinaire. Je ne sais pas quel âge tu as, mais je t'aurais pris plus volontiers pour un prof que pour un étudiant. À vue de nez, tu fais au moins trente ans. Ou plus. Ce n'est pas banal, pour un étudiant de troisième année...

— J'ai toujours paru plus vieux que mon âge, culpa Charles-Hubert. Peut-être parce que je suis né quand mes parents étaient trop âgés... Enfin, je veux dire... qu'il y avait un fossé d'une génération entre eux et moi. Mes parents étaient sexagénaires tous les deux quand je suis venu au monde... Ils ont dû déteindre sur moi.

Il pinça les lèvres, réalisant la fatuité de son discours. Ses parents n'étaient pour rien dans le fait qu'il paraisse plus âgé. Et qu'est-ce que ça pouvait lui faire, à Chloé, que ses parents fussent vieux ? C'était la première fois qu'il parlait de ses parents à quelqu'un. C'était un sujet difficile pour lui. Quand il était gamin, ses copains de classe disaient qu'il avait été adopté. Ce n'était pas vrai. Les enfants affirmaient cela simplement parce qu'ils savaient que ça le faisait souffrir. Ses copains de classe, pour la plupart, avaient des parents jeunes. À y réfléchir, des parents jeunes ou vieux, c'était pareil. Sauf que des vieux avec un jeune enfant, ce n'était pas si courant que ça. Le plus souvent, c'était parce qu'ils ne pouvaient pas avoir d'enfants et étaient obligés d'adopter, s'ils voulaient une descendance. Mais les parents de Charles-Hubert n'étaient pas dans ce cas. Il avait enquêté et eu la preuve qu'il avait été conservé près de quarante ans dans un incubateur. Ses parents n'avaient pas eu d'autres choix que différer sa naissance, pour raisons professionnelles, parce qu'ils travaillaient dans une atmosphère confinée, en permanence exposés à la toxicité réelle ou supposée de la matière sombre des fonds océaniques, et tenus, à cause de cela, à de longs séjours en quarantaine, incompatibles avec des obligations parentales.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne raison, objecta Chloé. J'ai un ami qui est très âgé. C'est une personne sage et d'esprit très ouvert. Il est mon maître, et je sais que je peux me confier à lui, parce qu'il me connaît sans doute mieux que personne. En dehors de mes parents, bien sûr. Malgré son âge, son esprit est très vif, et ses yeux pétillent comme s'il était encore un enfant.

— Un maître ? retint le garçon.

— Oh, c'est un peu compliqué d'en parler comme ça. C'est quelqu'un pour qui j'ai beaucoup de respect. J'espère pouvoir un jour te le présenter.

— Volontiers. Tu voudrais qu'on se revoie ?

— Bien sûr... Si tu es d'accord.

— Oui... je suis d'accord. J'ai beaucoup de chance de t'avoir rencontrée et que nous ayons pu nous parler. Je devrais remercier Gérald et Cécile pour ça.

— Moi aussi, j'ai beaucoup de chance, répondit Chloé en souriant. J'ai eu peur, un moment... J'avais cru t'avoir parue hautaine, et ça m'a embêtée car je ne suis pas comme ça d'habitude... Au contraire, je me lie assez facilement.

Charles-Hubert sourit à son tour. Chloé remarqua qu'il avait un beau visage et un sourire franc qui inspirait confiance. Elle se sentait bien près de lui. Elle n'avait jamais été aussi bien, en présence d'une autre personne, qu'elle fût garçon ou fille. Bien sûr, il y avait ses parents ou encore le maître. Mais ce n'était pas pareil. Là, il se passait quelque chose. Quelque chose de neuf et de puissant.

— Tu serais vraiment d'accord pour qu'on se revoie ? insista-t-elle, comme si elle doutait qu'il ait une réelle attention pour elle.

Elle le regardait si intensément qu'il retrouva la même sensation qu'au début de leur rencontre ; les mêmes picotements forts et doux qui l'élevaient. Mais, cette fois, il ne rougit pas. Au contraire, il soutint son regard et prit doucement ses mains dans les siennes. Chloé avait des petites mains aux doigts longs et fins. Des mains de poupées. Il aimait la chaleur de son contact.

— Oui, souffla-t-il. Je te jure que je suis d'accord.

Il voulut déposer ses lèvres sur la bouche de Chloé, mais n'en fit rien. Il préféra garder ce moment suspendu, comme si le rêve devait se prolonger hors du temps, dans une sorte de tension envahissante qui le transportait. Et le temps, en effet, s'immobilisa. Bien que la fête battît son plein, le silence s'imposa au sein du brouhaha et de la musique qui ne formaient plus qu'un halo sonore incertain. Ils n'entendaient rien d'autre que leur cœur battre. Et le lent va-et-vient de leur respiration, avec le léger bruit de frottement de l'air contre les narines. Puis le temps revint comme une vague sur le rivage. À nouveau, les basses et la guitare électrique résonnèrent dans les haut-parleurs. À nouveau les rires des jeunes gens s'élevaient dans la nuit pourpre. Et la voix de Gérald, plus haute encore : « Waououou... C'est beau l'amouour ! ».

Charles-Hubert se tourna vers lui. Ce dernier lui tendait le pouce levé, souriant, une canette de bière dans l'autre main. « C'est cool, l'ami » dit Gérald. Charles-Hubert sourit à son tour et lâcha les mains de Chloé.

— Je vais rentrer, fit-il. Ils sont gentils, tous, mais ce n'est pas possible d'être tranquille ici. J'ai été ravi de faire ta connaissance. On se voit demain à la sortie des cours. Disons, à dix-sept heures ?

Chloé acquiesça d'un hochement de tête. Elle était à la fois heureuse et déçue. Déçue qu'il parte comme ça, si vite, presque en fuyant. Déçue qu'il ne l'ait pas embrassée. Mais aussi heureuse qu'il fût tel qu'il était. Il n'y avait rien à changer. Ce garçon n'était pas du genre romantique. Et peut-être aussi avait-il besoin de temps.

— Qui est-ce ? souffla Céline qui s'était postée derrière elle.

Chloé se retourna et lui fit face. Elle haussa les épaules.

— Un copain de promo.

Céline fit la moue.

— Ah bon ? Je ne l'avais jamais vu.

— Moi non plus.

— Comment ça ? fit Céline, écarquillant ses grands yeux bleus.

— Ben quoi ? Il n'est là que depuis le début de l'année. Avant ça, il était dans une école préparatoire.

— Je vois ça, répondit Céline d'un air un peu suspicieux. Il a dû essayer plein de trucs avant d'atterrir ici. À l'âge qu'il a, ça ne m'étonnerait pas qu'il en soit au moins à sa dixième année d'études...

— Mais qu'est-ce que t'en sais ? interrogea Chloé irritée. Il fait plus vieux que son âge, et c'est tout. Et puis, quand bien même il aurait redoublé plusieurs classes, ça change quoi ? T'es bien une redoublante, non ?

— Ça va, te fâche pas, soupira Céline. Je n'en dis pas du mal. Je le trouve juste un peu bizarre, c'est tout.

— Pourquoi bizarre ?

— Je ne sais pas. C'est juste un ressenti. Tu es amoureuse de lui ?

Céline avait posé la question machinalement, mais Chloé sentit une sorte de pincement au cœur, comme si tomber amoureuse de ce garçon était une faute en soi. Elle se sentait à la fois blessée pour Charles-Hubert et désapprouvée dans ses choix. Elle haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Je sais juste qu'il me plaît bien et que j'ai aimé sa compagnie pendant que tu étais occupée à je ne sais quoi.

— J'étais occupée à servir mes invités, figure-toi. Pourquoi réagis-tu comme ça ? Je n'ai pas le droit de dire ce que je pense de ton copain ?

— Si, tu as le droit. Et moi, j'ai le droit de ne pas apprécier.

Sur ce, elle secoua la tête de mécontentement et entra dans sa chambre. Un couple était enlacé sur son lit et il y avait du soda renversé sur le sol. Les semelles de ses chaussures collaient au carrelage, et Chloé avait horreur de ça. Elle eut envie de pleurer dans son coin, puis elle repensa à Charles-Hubert. Elle s'assit sur un coussin posé sur un tapis de sol et croisa les jambes. Son esprit s'apaisa après quelques respirations ventrales et elle revit le doux sourire du garçon, quand il l'avait regardée. Elle ferma les yeux et se laissa emporter par le souvenir de cet instant magique. Elle pouvait presque sentir son parfum. Un parfum d'homme, indéfinissable et envoûtant. Quelques minutes plus tard, elle retourna voir Céline. Elle s'en voulait d'avoir aussi mal réagi. « Excuse-moi », dit-elle. Céline la prit dans ses bras et la berça d'un léger mouvement. Et Chloé trouva ce balancement merveilleusement doux.

— Ne t'excuse pas, dit Céline. J'ai été sotte de juger ton copain alors que je ne le connais pas. Je ne sais pas pourquoi, j'ai eu un mauvais pressentiment. Mais c'est ridicule. Et surtout, ça ne repose sur rien de concret.

Chloé et Charles-Hubert s'étaient revus, à plusieurs reprises. Ils s'attendaient à la sortie des cours et filaient dans un café où ils pouvaient parler sans crainte d'être dérangés. Ils discutaient de tout et de rien. De ce qu'ils pensaient important et de ce qu'ils trouvaient dérisoire. Ils parlaient de leurs études aussi et de ce qu'il adviendrait après. Ils longeaient les rues ensuite, se tenant par la main puis se séparaient, à l'heure du dîner.

— Tu as déjà couché avec une fille ? lui demanda un soir Chloé, alors qu'ils buvaient un thé dans leur troquet habituel.

Charles-Hubert se doutait qu'un jour ou l'autre, cette question serait abordée. Il pensa que Chloé devait probablement se demander s'il était vraiment attiré par les filles, car il n'avait jamais rien tenté depuis qu'ils se connaissaient. Il avait pourtant eu, à maintes reprises, envie de lui déclarer son amour et de l'embrasser, mais, sans en connaître la raison, il n'en avait rien fait.

— Oui. Mais rien de sérieux, répondit-il.

— Tu veux dire que tu n'étais pas amoureux ?

— Exactement.

— Qui était-ce ? Je la connais ?

— Je ne pense pas. C'était une étudiante, dans une autre fac. Elle était plus âgée que toi.

— Tu en parles au passé. Tu n'es plus avec elle ?

— Je ne l'ai jamais été vraiment. C'était juste... un coup.

Il baissa la tête, mal à l'aise de devoir évoquer sa relation avec Alice en ces termes. Alice était une fille qu'il avait rencontrée dans une boîte, lors d'une soirée festive. Ils avaient tout de suite couché ensemble. Il était puceau et elle lui avait pratiquement tout appris.

— Désolé, poursuivit-il pour se reprendre. Je ne voulais pas en parler comme ça. En fait, c'était une fille bien. Pas seulement un coup... Mais je n'éprouvais rien de profond pour elle. Juste le besoin de faire l'amour. Elle le faisait très bien. Elle aimait ça. Je crois.

— Et toi, tu n'aimais pas ?

— Si... J'aimais. Bien sûr. Mais il n'y avait que ça entre nous. Nous ne parlions pour ainsi dire jamais... On arrivait dans sa chambre ou dans la mienne, on se déshabillait et on baisait. Puis on se quittait... Il n'y avait rien d'autre. Pas d'amour, en tout cas. En fait, je n'aime pas trop parler de ça. Je veux dire... d'Alice. Ça fait plusieurs mois qu'on ne s'est pas vus. Elle doit avoir quelqu'un d'autre. Ce n'est plus mon affaire.

— Pas de problème... Laissons Alice là où elle est. Et toi, tu as quelqu'un d'autre ?

— Non. Je ne connais personne... Je veux dire... en dehors de toi, bien sûr.

— Mais moi, je suis juste une copine, n'est-ce pas ? Ça ne compte pas...

Il la regarda droit dans les yeux. Il crut sentir un vague reproche dans les propos et le ton de la voix.

— Que veux-tu dire ?

— Rien. Je pose juste une question.
— Mais tu penses que tu ne comptes pas pour moi, n'est-ce pas ?
— Je ne sais quoi penser. Est-ce que je compte pour toi ? Je veux dire... Suis-je seulement une copine, ou ressens-tu autre chose ?
— Non... enfin, oui. Je ressens autre chose pour toi que de la simple camaraderie... Mais j'ai peur de t'en parler. Je ne voudrais pas froisser notre amitié.
— Et que crois-tu que j'en pense ?
Il secoua la tête, essayant de ne pas croiser son regard.
— Je ne sais pas... À toi de me le dire.
Chloé sourit et posa ses mains dans celles de Charles-Hubert. Ces dernières étaient glacées.

— Tu as les mains froides, dit-elle. Si tu veux, on peut aller dans ma chambre ou bien chez toi... Mais je préférerais chez toi, si ça ne t'ennuie pas. Je n'ai pas envie de croiser une copine.

— Chloé, souffla-t-il... Je veux simplement te dire que je t'aime. Je ne veux pas seulement coucher avec toi. Tu comprends ?

— Je t'aime aussi, dit-elle doucement. Je t'ai aimé dès le premier jour, dès que je t'ai rencontré à l'anniversaire de Céline. Je n'ai jamais ressenti quelque chose d'aussi fort, d'aussi troublant.

Chloé était assise sur le bord du lit. Avant de rejoindre l'appartement du garçon, ils avaient fait un détour jusqu'à la cité universitaire afin qu'elle prenne, discrètement, quelques affaires de toilette et de quoi se changer. Elle n'avait croisé personne. Céline n'était pas dans sa chambre. Peut-être était-elle avec Gérald.

Ses cheveux coupés au carré luisaient dans la lumière orangée du soir. Charles-Hubert avait ouvert la fenêtre. Il faisait chaud dans son appartement et l'air frais de l'extérieur était doux. Chloé avait revêtu une longue robe couleur safran, légère, au tissu à l'apparence du satin. La robe était fendue sur le côté, à partir du haut des cuisses, dégageant ainsi ses longues jambes lisses et ambrées.

Charles-Hubert prit place près d'elle et lui saisit la main.

— Est-ce que mes mains sont toujours aussi froides ? dit-il.

Elle secoua la tête, pinçant légèrement ses lèvres. Le garçon trouva qu'elle avait l'air d'une petite fille fragile dans un corps de rêve. Il la prit par la taille et l'attira tendrement contre lui.

— Je n'ai jamais fait l'amour, dit-elle doucement.

Il déposa ses lèvres sur les siennes.

— Tu as peur ?

— Non. J'ai confiance en toi.

Il y eut une première fois, puis bien d'autres. À mesure que les jours passaient, leur amour se renforçait. Quand ils n'étaient pas ensemble, ils demeuraient en contact par le cœur. Ils n'avaient pas besoin de penser l'un à l'autre. Quelles que fussent leurs occupations

respectives, l'autre était présent en toile de fond. Comme une soif qui ne disparaît jamais, quoi que l'on fasse, quoi que l'on pense. Chloé se rappelait les propos de son maître, la dernière fois qu'elle s'était entretenue avec lui : « *laisse ce sentiment te pénétrer et te traverser comme toute chose pénètre et traverse la vacuité.* »

Chloé réalisait que son vieux maître lui manquait. Depuis qu'elle était amoureuse et le lui avait dit, elle ne s'était plus entretenue avec lui. Et les sentiments troublants qu'elle éprouvait pour Charles-Hubert ne manquaient pas de questionner sa raison. Elle n'était pas sûre que ce qu'elle ressentait pour le garçon ne laissât aucune trace dans son cœur. La soif est attachement. La soif condamne à rechercher sans cesse une source pour s'abreuver. Et la sensation de récompense est tellement délicieuse que l'on finit par perdre toute liberté. Elle n'était pas certaine que son cœur fût transparent, comme l'est la vacuité. Et cette sensation d'incertitude la mettait mal à l'aise. Comment traverser sans se blesser ? Était-ce seulement possible ?

— Il faudra que je te présente Sureino Kuma un jour, dit-elle alors qu'ils buvaient un verre à la terrasse d'un café, sur le port.

C'était par une douce fin d'après-midi, après les cours. L'Océan de la Contemplation venait battre mollement les quais avec un bruissement d'écume. Des vaguelettes d'eau noire s'ornaient de paillettes de lumière orangée en surface. Le port ressemblait ainsi à un vaste miroir scintillant.

— Ton maître ? Mais je ne connais rien à ta pratique du Zen. De quoi pourrions-nous parler ?

— Nous n'aurons pas besoin de parler. Tu pourrais peut-être commencer par apprendre à t'asseoir les jambes croisées et laisser les choses aller...

— À quoi cela pourrait-il me servir ?

— À rien de spécial. Pour vivre, nous n'avons pas besoin de savoir à quoi nous sert de vivre, par exemple.

— C'est juste. Mais je n'ai pas choisi de vivre. En revanche, m'asseoir pour méditer est un choix. S'il n'y a pas de motivation à un choix, ce choix n'a aucun sens pour moi.

— Alors, assois-toi comme si tu n'avais pas le choix !

Charles-Hubert la regarda comme s'il la voyait pour la première fois. Et, de ce point de vue, il réalisa qu'il ne la connaissait pas vraiment. Cette Chloé-là était différente.

Inaccessible.

— Tu m'impressionnes, dit-il.

— Dans quel sens ?

Il haussa les épaules.

— Je ne saurais dire. Il y a une sorte de... mystère en toi. Quelque chose de palpable, et qu'il m'est pourtant impossible de préciser.

— Tu te fais des idées. Il n'y a aucun mystère en moi. Rien que tu ne puisses découvrir par toi-même, en tout cas.

De là où ils étaient, souriants et appréciant le simple fait d'être ensemble, ils ne pouvaient voir l'homme qui les observait discrètement. Si Charles-Hubert s'était retourné, il aurait simplement vu un individu de type européen, la soixantaine, plutôt svelte, bien habillé et sirotant un whisky à une table voisine. Il se serait peut-être dit que cet homme avait l'air bien seul et regrettait sa jeunesse lointaine. Cet homme avait peut-être été amoureux, comme lui, d'une tendre et jolie jeune femme. Peut-être cette jeune femme était-elle décédée, et l'homme ne s'en était-il jamais vraiment remis. Peut-être cet homme aurait-il aimé revenir dans le passé et retrouver son amoureuse disparue. Peut-être. En tout cas, Charles-Hubert n'aurait certainement pas reconnu cet homme. Car Charles-Hubert avait perdu toute trace de l'endroit d'où il venait et de la façon dont s'était opéré le transfert. Contrairement au colonel.

Sureino Kuma buvait tranquillement une tasse de thé. Il était assis sur un banc, au bord d'un petit étang d'eau verdâtre où émergeaient des nénuphars en fleurs blanches et roses et de fines tiges de roseaux. L'endroit se trouvait dans l'enceinte du centre zen, parc boisé de près de vingt hectares, dans le quartier japonais. Le vieil homme, crâne rasé, le visage creusé de rides, était vêtu d'un kimono beige en toile de lin et portait des sandales de paille tressée. Il semblait faire partie du paysage, tant il se fondait dans la nature. Chloé et Charles-Hubert étaient venus le rejoindre en ce lieu reposant.

— Voulez-vous une tasse de thé ? demanda le maître sans même détourner son regard.

Sa voix était un peu éraillée, à peine audible, mais franche et directe. Une théière et des bols étaient posés sur une petite table ronde et basse, près du banc. Chloé et Charles-Hubert acceptèrent en le remerciant respectueusement.

— Servez-vous, poursuivit-il. Il y a là tout ce qu'il faut.

Chloé souleva délicatement la théière et versa l'infusion dans deux bols. Elle tendit l'un des bols à son amoureux qui la remercia en inclinant la tête. Elle prit le deuxième et le porta à ses lèvres. Le thé était chaud et parfumé d'un mélange de jasmin et de fleurs d'oranger. Tous deux avaient pris place près du maître sur des fauteuils de jardin autour de la table. L'air matinal était un peu frais mais doux. Ils burent en silence, écoutant les bruits de la nature environnante. Des chants lointains d'oiseaux s'élevaient dans des voiles roux de brume légère. Charles-Hubert, peu accoutumé à ces ambiances tranquilles, se sentait presque un intrus. Il n'osait dire un mot, et encore moins s'extasier sur la beauté du paysage. Il comprenait d'instinct ce que Chloé avait dit à propos du choix. C'était comme si la vie commençait ici, en ce lieu de verdure, et s'imposait avec une force tranquille qui inspirait le respect. Il n'y avait rien à dire, rien à rajouter.

— Alors, dit le maître à l'intention du garçon, c'est donc vous qui avez enflammé le cœur de Chloé...

— Je ne sais si le cœur de Chloé s'est enflammé, répondit Charles-Hubert avec un brin de malice dans la voix pour paraître sûr de lui, mais j'ai cet honneur d'être l'homme de son choix.

Le maître hocha la tête, les yeux à demi clos.

— Et d'où est-ce que vous venez ?

Chloé lui avait dit une fois que cette question, dans la bouche d'un maître zen, pouvait être interprétée d'au moins deux façons. Soit dans le sens habituel, qui correspond simplement à l'endroit où l'on est né, où on a vécu... soit dans le sens zen, c'est-à-dire, là où demeure sa nature originelle, indépendamment du lieu où l'on se trouve, mais toujours là où l'on se trouve. La réponse à cette question, dans ce deuxième sens, ne requérait aucun développement intellectuel. Le maître connaissait parfaitement ce « lieu ». Mais, précisément, parce qu'il le connaissait, il ne fallait pas lui raconter de salades en se perdant en palabres. Si l'on venait réellement de cet endroit et qu'on le connaissait, on devrait le dire sans détour. Cependant, Charles-Hubert n'avait aucune idée de ce que pouvait bien signifier la demeure de sa nature

originelle. Aussi préféra-t-il répondre sur le premier sens de la question. Chloé lui avait dit que le Zen n'était pas intellectuel. Il lui suffisait de rester naturel.

— Mes parents vivaient dans le deuxième arrondissement, au sud-est de la ville. J'y ai fait toutes mes études, jusqu'à l'école préparatoire, en sciences des structures de la matière. Puis j'ai décidé de me spécialiser en astrobiologie et plus particulièrement en ingénierie de l'environnement. J'ai donc dû changer d'école et je me suis retrouvé dans la même fac que Chloé.

Le maître l'avait écouté attentivement, gardant les yeux mi-clos. Il leva les paupières et plongea son regard dans les yeux du garçon. Charles-Hubert se sentait scruté de l'intérieur. Mais il ne détectait aucun signe de suspicion ni de malveillance dans l'attention du maître.

— C'est étrange, dit ce dernier au bout d'un moment ; il me semble voir bien des zones d'ombres en vous. En avez-vous conscience ?

Charles-Hubert sourit, pensant que le maître essayait de le tester.

— Il est possible que je ne sache pas exactement d'où je viens, au sens zen, mais je vous assure que tout ce que je raconte est vrai.

— Je n'en doute pas une seconde, répondit le maître en souriant. Chacun d'entre nous a sa part d'ombre, que l'on soit un adepte du Zen ou pas. Mais ça n'a pas d'importance. Alors, dites-moi, tous les deux, ce que vous êtes venus chercher ici.

— J'avais envie de vous revoir, répondit Chloé avec allant. Cela faisait si longtemps. Et je voulais aussi vous présenter Charles-Hubert. Nous pratiquons zazen ensemble, tous les jours, vous savez... Et je lui ai souvent parlé de vous.

— Je comprends, dit le maître en hochant la tête. Je suis très heureux de te revoir et je suis ravi que ton ami s'intéresse au Zen. Ce n'est pas évident de pratiquer zazen tous les jours. D'autant qu'on ne voit que très rarement où cela mène. Vous voulez vous joindre à nous pour la séance du soir ?

— Si ça ne vous ennue pas, répondit Charles-Hubert, ravi.

— Au contraire, je me réjouis à chaque fois qu'une nouvelle tête passe la porte du zendo. C'est si rare... Chloé vous a dit ce qu'est un zendo ?

— Oui. C'est la salle de méditation.

— Exactement... mais pas seulement. C'est surtout l'endroit où vous vous trouvez, n'importe où, quel que soit le moment. Il suffit juste d'avoir l'esprit zen pour le réaliser.

— Je comprends. Mais ce n'est pas facile pour moi, d'avoir un tel esprit.

— Ce n'est facile pour personne, croyez-le. C'est pourquoi notre vie est si compliquée. Si nous étions capables de garder l'esprit zen à chaque instant, chaque chose serait toujours à sa place, exactement à sa place. Comprenez-vous quelle est cette place ?

— Le zendo ?

— Tout à fait ! Aussi, être dans le zendo, c'est être exactement à sa place...

Pensez-vous être à votre place ici, en ce moment ?

— Je crois.

— Vous n'en êtes pas sûr ?

— Je me sens bien là, en tout cas.

— Ce n'est déjà pas si mal. (Puis il se tourna vers Chloé et lui sourit) Et toi, comment te sens-tu ? Te voilà donc future maman !

— Comment l'avez-vous su ? s'exclama Chloé, n'en croyant pas ses oreilles. Nous ne l'avons dit à personne, et je n'ai pas grossi !

— C'est le genre de chose que je peux voir sans savoir, répondit le maître avec un petit sourire amusé. Ça fait longtemps ?

— Trois mois, répondit Chloé. Environ...

— C'était votre désir ?

— Disons... qu'on a laissé les choses se faire, précisa posément Charles-Hubert.

— Bien... Il y aura donc une personne de plus pour le zazen de ce soir... Et cette personne-là, il n'y a pas à se demander si elle est bien à sa place, n'est-ce pas ?

Et ils se mirent tous à rire de bon cœur.

De Rossi avait pris une chambre dans un hôtel au bord de l'Océan, un peu à l'écart de l'agglomération. Allongé sur son lit, mains croisées sous la nuque, il réfléchissait. Il avait tout son temps. Du temps à revendre. Il se souvenait de son ancienne vie, celle où, à cette même époque, c'est-à-dire celle dans laquelle il se trouvait désormais, il était officier supérieur, responsable de la Sécurité du Territoire. C'était lui qui, avec ses coéquipiers, avait développé les premiers implants neuronaux. Mais était-il vraiment cet homme, ou lisait-il seulement des empreintes dans la puce bio-informatique greffée à son système nerveux ? Il était admis qu'il n'était qu'un clone. Il devait simplement veiller à ne pas rencontrer son double, théoriquement plus jeune que lui. Pour autant que son double existât, bien entendu. En y réfléchissant, il n'en était pas si sûr. Il pouvait toujours tenter de vérifier. Il lui suffisait, par exemple, de se servir de l'ordinateur dont sa chambre était équipée et de taper le code d'accès au Central de la Sécurité du Territoire. Il aurait alors accès à son propre profil. Mais le mot de passe changeait toutes les quatre décades, et il ne savait pas dans quelle décade il se trouvait ; et quand bien même il le saurait, il ne se souviendrait pas du mot de passe associé. S'il essayait aujourd'hui de taper une combinaison au hasard parmi celles qu'il avait créées, il n'aurait droit qu'à trois tentatives. Après quoi, en cas d'échec, l'accès serait bloqué pour tentative d'intrusion illicite. Des recherches sur les origines du blocage seraient effectuées, et on remonterait fatalement le circuit jusqu'à l'hôtel. Il n'était pas question de courir un tel risque. Il pouvait également attendre une heure tardive à laquelle il avait une chance d'avoir son double sur son téléphone privé, à son domicile. Il se souvenait de son numéro de téléphone. Celui-ci n'avait d'ailleurs pas changé. Si son double existait, il aurait décroché. Il fouilla dans sa mémoire pour tenter de se souvenir s'il avait reçu un appel téléphonique d'un inconnu en pleine nuit à une époque proche de celle-ci, quelqu'un qui aurait gardé le silence à l'autre bout du fil, mais il ne se souvint de rien de tel. Après réflexion, il se demanda ce qui pouvait le pousser à jouer ainsi avec le feu. Pourquoi cherchait-il à courir ce risque ? Il se dit que l'ennui n'avait rien de bon, et qu'il devait redoubler de vigilance s'il ne voulait pas foutre le bordel dans l'ordre des choses.

Bien sûr, il pouvait rencontrer son double par hasard, en sortant pour suivre Charles-Hubert ou Chloé, ou pour boire un verre. Il connaissait ses anciennes habitudes. Il lui arrivait régulièrement de se rendre sur le port et de s'asseoir à la terrasse d'un bar quand l'air était doux et respirable, le soir tard, en quittant son travail de bureau, ou quand il revenait de mission. Il n'aimait pas l'Océan. Il le détestait, même. Mais les clapots luminescents avaient sur lui un effet hypnotique et le détendaient. Il se faisait servir un whisky sur la terrasse et s'abîmait dans les souvenirs d'Élodie, sa jeune et tendre épouse. Il fallait donc qu'il évitât de se rendre sur le port tard le soir. Mais le reste du temps, il pouvait s'y promener à loisir et sans risque. Cela étant, il était là pour tout autre chose que se balader sur les quais ou s'asseoir à la terrasse d'un bar pour rêvasser. Il était là précisément pour surveiller le cobaye. Et ce dernier pouvait se trouver n'importe où. Mais il n'y avait pas d'urgence. Le temps, ici, n'avait pas plus de réalité que dans un rêve. Une éternité ici ne valait pas davantage qu'une poignée de secondes dans le sarcophage.

Et, de la même façon qu'il ne pouvait rencontrer son double, il lui fallait éviter à tout prix de rencontrer Lagarde ou n'importe lequel de ses collaborateurs. Mais, à la réflexion, cette possibilité était moins gênante, car il ne connaissait pas les membres de l'équipe, à cette époque. Il pouvait donc les croiser sans se faire reconnaître d'eux ni attirer leur attention. À part Lagarde qui l'avait déjà vu une fois ou deux, les trois autres étaient de parfaits inconnus. Et s'il croisait Lagarde par hasard, ce dernier ne se précipiterait pas sur lui pour entamer une conversation dans un bar et fumer cigarette sur cigarette, tandis que lui se rabattrait sur plusieurs verres de scotch. À cette époque, ils n'étaient pas amis. Sans se détester, ils s'ignoraient. S'il venait à croiser le général, ce dernier ne le remarquerait probablement pas.

De Rossi se demanda si le cobaye risquait de rencontrer Charles-Hubert, à l'époque où ce dernier venait d'épouser Alice. Il se dit que rien ne pouvait l'en empêcher, puisque Charles-Hubert et le cobaye étaient deux personnes différentes. Mais était-ce vraiment le cas ? Ceci, en revanche, était facile à vérifier sans risque. Alice et le colonel ne s'étant jamais rencontrés, elle ne pourrait donc pas le reconnaître. Il lui suffisait de la retrouver. Il pouvait la suivre de loin et se renseigner sur elle, d'une manière ou d'une autre. Il saurait alors si elle était mariée à Charles-Hubert ou pas. Et si c'était le cas, alors il aurait la preuve que ce dernier n'était pas le cobaye.

Si Alice était mariée à Charles-Hubert, elle porterait probablement son nom marital, c'est-à-dire celui de son époux. Ce n'était pas obligatoire au plan légal, mais il ne connaissait pas le nom de jeune fille d'Alice et n'avait pas d'autre choix que de la chercher sous le nom de Vendôme. Il s'installa à la table où était branché l'ordinateur et composa son mot de passe de client de l'hôtel pour se connecter au Service Téléphonique. Mais il ne trouva aucun abonné au nom d'Alice Vendôme. Pas davantage au nom de Charles-Hubert Vendôme, d'ailleurs. Cela ne signifiait rien. Si le couple existait, il pouvait être sur liste rouge. Il essaya via les réseaux sociaux, car il savait que les jeunes gens aimaient poster des messages et se retrouver sur le net, mais il fit chou blanc. Restait une possibilité : essayer de joindre l'université où Charles-Hubert avait enseigné. De Rossi se souvenait en effet avoir eu vent que Vendôme avait enseigné l'astrobiologie à l'université, à l'époque où Chloé y était étudiante. Ce fut alors qu'il comprit qu'il n'était pas possible que Charles-Hubert enseignât dans une université où il risquait de rencontrer le cobaye. Le cobaye, il l'avait vu, avait l'apparence physique de Charles-Hubert. S'il existait deux personnes différentes physiquement identiques, cela n'aurait pas manqué d'attirer l'attention. Le cobaye savait certainement cela et n'aurait pas pris ce risque. À la réflexion, de Rossi devait admettre qu'il était très improbable que le cobaye et Charles-Hubert soient voisins. Il était donc possible qu'il n'y ait pas deux personnes différentes mais une seule, sous le nom de Charles-Hubert Vendôme. Et celle-ci était le cobaye. Par voie de conséquence, Alice et Charles-Hubert ne pouvaient donc pas être mariés. Il n'était pas convaincu par la pertinence de son raisonnement, d'autant qu'il allait à l'encontre du principe d'exclusion qu'avait évoqué Lagarde et les scientifiques, mais pour le moment, il estima que celui-ci pouvait malgré tout tenir la route.

De Rossi éteignit l'ordinateur et se posta contre la rambarde du balcon. Cela faisait plus de six mois qu'il vivait dans cet hôtel à attendre que quelque chose d'intéressant se produise. Mais il n'avait rien de concret à se mettre sous la dent. Avant son départ, tout avait

été prévu pour qu'il demeure au moins cinq années sans souci financier, dans ce nouveau référentiel. Puisqu'il ne pouvait y occuper son poste de colonel et qu'il était donc sans salaire, il avait accès au compte bancaire ouvert pour des missions spéciales et secrètes approvisionné par les Services Secrets de l'État. Ce compte occulte (non répertorié dans la comptabilité de l'Armée) avait toujours existé sur Li581d ; il était utilisé chaque fois que la nécessité l'imposait. Pour retirer de l'argent, il lui suffisait de se brancher au lecteur d'implants, dans n'importe quelle agence bancaire. Sur son implant était en effet encodée sa fausse identité (celle qu'il avait dû endosser pour éviter tout lien possible avec son double) et tous les chiffres d'accès au compte. Il faisait ensuite un transfert sur un deuxième compte ouvert à son nom d'emprunt et pouvait ainsi retirer le montant en espèces correspondant à ses besoins, plus quelques extras.

Les extras de colonel se limitaient aux whiskys dans les bars et aux services de quelques prostituées qu'il faisait venir à l'hôtel, avec l'accord tacite de la direction, moyennant une commission confortable. Il sortait rarement pour se distraire. En dehors des repérages réguliers de Charles-Hubert, histoire de ne pas le perdre de vue, il s'enfermait dans un troquet, dans une bibliothèque ou un cinéma et y restait jusqu'à l'heure de la fermeture.

Du balcon, il pouvait voir l'Océan et le cœur de la ville jouxtant le port. Il lui arrivait de passer des heures à observer le panorama, depuis le rivage courbe du golfe jusqu'à l'épais manteau nuageux qui l'emprisonnait comme un couvercle. D'où il était, il devinait les grandes artères qui coupaient les rues alignées en arcs de cercles concentriques, concavité tournée vers l'Océan. Ces grandes avenues traversaient la ville, telles des empreintes de doigts d'une main de géant. Parfois, la ville paraissait endormie, plongée dans des rêves rouge sombre. Parfois elle paraissait briller d'un étrange éclat lumineux et grouillait d'animation. Parfois, comme aujourd'hui, Espérance, la mal nommée, se chargeait d'une impression de désespoir, comme si elle n'était rien d'autre qu'une prison ouverte sur un monde perdu. De Rossi, perdant son regard dans les brumes pourpres de l'horizon, se sentait passablement nauséux. Et sans transition aucune, il songea alors à Élodie, sa jeune épouse. Il revoyait son sourire se découper dans le faible éclat de Libræ, alors qu'elle posait nue en contre-jour dans la lumière corail, face à la fenêtre. Et il éprouva une immense tristesse. Il aurait aimé pouvoir s'approcher d'elle et la prendre dans ses bras. Et déposer ses lèvres enflammées sur sa bouche entrouverte au goût de fruits frais. Il se dit qu'il pouvait, s'il le voulait, revenir en arrière et la retrouver avant qu'elle ne sombre dans le désespoir. Avant qu'elle mette fin à ses jours en se jetant dans le vide. Qu'est-ce qui l'en empêchait ? Il avait l'immortalité à portée de main. Indéfiniment, il pouvait revivre ses instants heureux avec elle. Il lui suffisait de s'immerger dans le sarcophage et de se programmer une naissance dans le monde où sa jeune épouse était encore vivante. Le cobaye ne faisait-il pas la même chose avec Chloé ? N'était-il pas en train de vivre une histoire d'amour avec une jeune femme décédée ? Peut-être était-ce cela, la clé du secret des sarcophages. L'explication qu'il attendait du cobaye.

L'immortalité. Il n'avait jamais songé à cette possibilité. Parce que, le plus souvent, on se l'imagine comme le prolongement sans fin d'une seule existence. Mais il existait des vies parallèles, il en avait la preuve. Lorsqu'il reviendra de cette vie, dans un peu moins de cinq ans, il n'aura pas passé plus d'une heure dans le sarcophage. Une heure pour cinq ans, c'était plus qu'il n'en fallait pour acquérir l'éternité. Ceux qui avaient inventé le sarcophage étaient

des sortes de dieux. Dans la mythologie bouddhiste, qu'il connaissait un peu, il existait six classes d'êtres, dont les animaux, les hommes et les dieux. Les dieux avaient l'éternité. Et s'ils n'étaient pas libérés de la souffrance, ils ne connaissaient pas la mort. Les hommes craignaient la mort plus que tout. Les dieux n'avaient pas cette peur. Et de Rossi était devenu, lui aussi, une sorte de dieu.

Et les dieux ne craignent qu'une seule chose : l'ennui. De Rossi s'ennuyait, dans cette chambre d'hôtel. Et l'autre vie n'était guère meilleure. Aucune vie n'était bonne à vivre. Quand Élodie était encore vivante, il était certes plus heureux. Il était amoureux. Mais il n'avait pas su prendre la mesure de cet amour, et celui-ci lui avait échappé. Si Élodie n'était pas morte, il aurait peut-être fini par s'ennuyer avec elle. Inutile de se voiler la face. S'il avait accepté de partir en mission, c'était parce qu'elle ne pouvait combler le vide abyssal de sa propre existence. Aussi, tenter de la retrouver serait une erreur. L'illusion du bonheur ne durerait qu'un temps. Et ensuite, que ferait-il ? Revenir et la retrouver avant qu'elle ne vieillisse, avant qu'il soit fatigué d'elle ou qu'elle soit fatiguée de lui ? Cela n'avait aucun sens.

Plus d'une année en base terrestre s'était écoulée depuis que Charles-Hubert avait rencontré le maître dans le jardin, en compagnie de Chloé. Six mois après cet évènement, Chloé avait donné naissance à une charmante petite fille aux yeux noisette, bridés comme ceux de sa maman. Elle fut prénommée Julie. C'était un joli petit bébé particulièrement calme. Elle avait le regard vif et doux. Vers trois mois, elle souriait volontiers à ses parents ou même à des inconnus et gigotait à chaque fois qu'on lui présentait un objet sous les yeux, comme si elle voulait le saisir. Elle pleurait rarement ou seulement quand elle avait faim. Chloé l'allaita les trois premiers mois. Après quoi, elle fut nourrie au biberon.

Julie avait pris une place centrale au sein du couple, en sorte que Charles-Hubert et Chloé devaient s'adapter à cette nouvelle dimension. Chloé avait provisoirement interrompu ses études pour s'occuper de la petite fille tandis que Charles-Hubert avait réussi à trouver une place d'assistant d'ingénieur au Bureau d'Etudes de l'Environnement. Ils avaient loué un appartement de trois pièces dans un quartier tranquille, proche de l'université, où un jardin public avait été aménagé autour d'un petit lac naturel. Par beau temps, Chloé promenait Julie dans les allées fleuries et parfumées.

Après son travail, Charles-Hubert continuait à suivre des cours conçus pour les personnes en activité professionnelle. Il terminait ainsi ses études d'ingénieur, ce qui devait lui permettre de prendre, à terme, un poste mieux rémunéré et correspondant davantage à ses aspirations initiales. Du fait de ses cours du soir, il lui arrivait souvent de rentrer tard à l'appartement. Après le dîner que lui avait préparé Chloé, il s'occupait de Julie. Soit il lui donnait un biberon, soit il l'amusait en babillant avec elle, soit il lui changeait ses couches ou encore lui racontait des histoires qu'elle écoutait avec attention car ce n'étaient pas des histoires à comprendre mais seulement à entendre... Après quoi, quand la petite s'endormait, il retrouvait les bras de Chloé.

Chloé et Charles-Hubert étaient des parents heureux et comblés. Le weekend, ils se rendaient quelquefois dans le quartier où résidaient les parents de Chloé. Charles-Hubert les aimait beaucoup et c'était réciproque. Ils lui avaient posé peu de questions sur sa propre famille. Ils savaient que Charles-Hubert avait encore ses parents, mais que ces derniers étaient âgés et qu'il les voyait très peu. Ils s'étaient montrés discrets sur la relation que le garçon entretenait avec son père et sa mère et s'étaient abstenus de porter le moindre jugement sur leurs comportements respectifs. Charles-Hubert avait averti ses parents de la naissance de Julie, mais ces derniers n'avaient pas manifesté le désir de connaître leur petite fille, pas plus, d'ailleurs, qu'ils n'avaient, auparavant, exprimé la volonté de rencontrer Chloé. Il n'y avait rien de répréhensible dans leur manière de se comporter, eu égard au fait qu'ils souffraient d'une forme de démence sénile qui les privait, l'un comme l'autre, de tout sentiment d'empathie et de reconnaissance. C'était le médecin responsable de l'Unité de Soins aux Personnes Agées qui avait tenu informé Charles-Hubert du piètre état de santé de ses parents.

Charles-Hubert en avait été affecté. Mais il savait depuis longtemps qu'il ne pourrait jamais rien attendre de ses géniteurs. Ces derniers avaient été privés du plaisir d'enfanter au moment où ils en avaient exprimé le désir. Quand Charles-Hubert fut autorisé à venir au

monde, ils étaient trop âgés. Et d'une certaine façon, c'était trop tard. Charles-Hubert ne connaissait pas la chance d'avoir des parents jeunes, à l'instar de Julie. Ses parents ne riaient pas comme riaient Chloé et lui-même avec leur fille. Ils ne jouaient pas avec lui. Ne lui racontaient aucune histoire. Tout était toujours sérieux et grave, construit selon des règles strictes. S'aimaient-ils comme Chloé et lui s'aimaient ? Peut-être. Ou peut-être pas. On dit parfois que les enfants « tuent » le couple, parce que ce dernier glisse vers la parentalité. Ses parents avaient eu tout le temps de s'aimer comme un couple. Peut-être avaient-ils découvert trop tard la parentalité. Ils n'y étaient plus préparés. Ils n'avaient plus la force suffisante pour supporter cette nouvelle forme d'existence. Ou l'envie. Ou les deux. Toute leur vie d'adultes actifs avait été vouée à l'exercice de leur métier, dont Charles-Hubert n'avait jamais rien su, en dehors du fait qu'ils étaient exposés à une matière toxique. Au fond, si la nature préfère donner aux jeunes couples la possibilité de mettre au monde et d'élever des enfants, ce n'est pas par hasard. Charles-Hubert pouvait donc comprendre qu'il soit arrivé dans leur vie un peu comme un chien dans un jeu de quilles. Et à cause de cela, il était incapable de leur en vouloir. Bien entendu, ses parents auraient pu refuser d'avoir une descendance. Rien ne les obligeait à procréer. Mais pouvaient-ils se permettre de refuser par avance une possible joie, même tardive ? Ils ne savaient rien de ce qu'ils seraient quand, après avoir été conservé dans un incubateur près de quarante ans, Charles-Hubert viendrait finalement au monde. Et donc, ils avaient accepté de faire ce que font la plupart des couples : procréer. Charles-Hubert ne savait pas s'ils avaient souffert au quotidien de devoir s'occuper de son éducation. Il était souvent seul. On dit qu'un enfant qui ne ressent pas l'affection de ses parents ne peut vivre. Il fallait donc en conclure que, puisqu'il était vivant, alors ses parents avaient eu de l'affection pour lui et, d'une certaine façon, au moins quand il était bébé, il avait dû le ressentir. Mais il n'en avait gardé aucune trace dans sa mémoire. C'était comme s'il s'était développé en prenant racine sur ses seules ressources. Ce qui était impossible. Il savait qu'aucun enfant ne peut se construire seul, sans l'aide de ses parents ou d'adultes qui le prennent en charge. Mais était-il vraiment construit ? Se sentait-il un être achevé ? Il avait évoqué cette question avec Chloé à plusieurs reprises. Chloé lui disait justement qu'aucun être n'était jamais totalement achevé. Il faut souvent plusieurs vies pour que ce soit possible. Mais Charles-Hubert, contrairement à Chloé, avait un peu de mal avec l'idée des renaissances et des vies successives. Il ne partageait pas complètement la foi ou les croyances de Chloé. Il pensait qu'une fois mort, il n'y aurait plus rien. Il pensait que chaque être possède une seule et unique existence. Et qu'il n'y a pas de deuxième chance.

C'était un début de weekend plutôt pluvieux. La température était douce, mais le ciel était bas et pesant. Chloé proposa à Charles-Hubert de passer une partie de la journée chez les Kurakami. Ils pourraient garder Julie quelques heures tandis qu'ils se rendraient au temple pour méditer et, si possible, avoir un entretien avec Sureino Kuma. Après quoi, ils pourraient se promener tous les deux, en amoureux, au bord de l'étang, où le maître aimait parfois se rendre. Charles-Hubert considéra la proposition de Chloé avec intérêt. L'idée de se rendre au temple lui plaisait moyennement. En revanche, pouvoir s'entretenir avec Sureino Kuma puis se promener en amoureux avec Chloé le ravissait. Il acquiesça d'un sourire et, après que Chloé eut averti ses parents par téléphone et rempli un sac de voyage de vêtements de

rechange pour Julie et de quelques effets personnels, ils se rendirent vers l'arrêt de bus le plus proche pour rejoindre le quartier où vivaient les Kurakami.

Ils attendirent quelques minutes sous l'abri quand le bus arriva. Ils grimpèrent par l'avant, Charles-Hubert portant la poussette repliée, tandis que Chloé gardait Julie dans ses bras. Le bus était presque vide. Ils s'installèrent sur deux sièges libres, juste derrière le chauffeur. Au moment où ce dernier ferma la porte pour démarrer, un homme d'âge mûr, la soixantaine environ, arriva en courant et grimpa en tentant d'empêcher la porte de se refermer. Le chauffeur marmonna un reproche au retardataire, mais laissa l'homme entrer. L'individu s'excusa pour son attitude et demanda un ticket pour le terminus. Il était vêtu de façon décontractée, mais ses cheveux grisonnants coupés en brosse, son visage glabre et ses yeux clairs couleur acier lui donnaient un air rigide, presque sévère. Son regard croisa un instant celui de Chloé, qui en eut froid dans le dos. L'homme se déplaça à l'arrière du bus et le chauffeur, cette fois-ci, démarra. Chloé se sentait mal à l'aise.

— J'ai déjà vu cet homme, souffla-t-elle à l'oreille de Charles-Hubert.

— Ah, oui ?... C'est possible. La ville n'est pas si grande. La probabilité de rencontrer une personne à deux reprises au moins n'est pas nulle, en particulier si on habite dans le même quartier...

— Oui, mais j'ai la certitude d'avoir rencontré cet homme bien plus souvent que les statistiques ne le laisseraient prévoir. Et pas uniquement dans notre quartier. Je suis sûre qu'il nous suit...

Charles-Hubert regarda fixement Chloé dans les yeux, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles, puis il se tourna vers l'homme. Ce dernier, en effet, le regardait. Et il détourna le regard sur-le-champ, quand il comprit que Charles-Hubert et Chloé l'avaient repéré.

— Il est peut-être amoureux de toi, pouffa à mi-voix Charles-Hubert. Il n'y aurait rien d'extraordinaire à ça.

— Je ne pense pas. Et ne te retourne pas comme ça. Il va comprendre qu'on parle de lui.

— Trop tard ; il m'a vu, répondit Charles-Hubert, sans se départir de son sourire. Si tu veux, je peux lui demander ce qu'il te veut.

— Je ne suis pas sûre que ce soit moi qui l'intéresse. Je l'avais déjà repéré à plusieurs reprises, quand nous étions étudiants, avant que Julie naisse. Je ne l'ai jamais vu quand j'étais seule ou avec Julie.

Cette fois, Charles-Hubert la considéra avec sérieux. Il voyait que Chloé n'était pas à l'aise, alors même qu'elle n'était pas d'un naturel inquiet.

— Et pourquoi ne m'en as-tu rien dit ? C'est bizarre, tout de même...

— Je ne t'ai rien dit parce que je n'avais jamais croisé son regard d'aussi près. Je n'aime pas ce type. Je ne sais pas ce qu'il nous veut.

— Quand nous sortirons, nous verrons bien s'il nous suit. S'il le fait, je lui demanderai ce qu'il cherche. Dans le cas contraire, on laisse tomber, sauf si on le revoit. D'accord ?

— D'accord.

Le trajet jusqu'à l'arrêt le plus proche de l'endroit où habitaient les Kurakami durait environ trois quarts d'heure. Quand le bus stoppa à son arrêt, le ciel s'était un peu dégagé, et une petite brise soufflait dans les frondaisons alentour. Le lieu était une sorte de grand espace pavillonnaire, avec de nombreux parcs verts où il faisait manifestement bon y vivre. Chloé – avec Julie dans ses bras – et Charles-Hubert descendirent du bus. Julie commençait à s'agiter un peu. On n'était pas loin de l'heure de son biberon. Heureusement, la maison des parents se trouvait à cinq minutes à pied. Ils étaient les seuls à descendre à cet arrêt. L'homme n'avait pas bougé de sa place. Ils le voyaient de profil, à travers la vitre du bus. L'individu paraissait somnoler sur son siège. En tout cas, il ne tourna jamais les yeux dans leur direction.

— Tu es soulagée ?

— Moyennement. Il a compris qu'on l'avait repéré. Il a fait semblant d'être un simple voyageur.

— Nous verrons bien... souffla Charles-Hubert.

Il déplia la poussette et Chloé y installa Julie. Cette dernière manifesta sa désapprobation par quelques petits gémissements. Chloé tenta de la calmer en lui plaçant une tétine dans la bouche, mais l'enfant la recracha en gesticulant. Alors la jeune femme lui parla doucement en lui caressant le visage. La petite se calma aussitôt.

Les Kurakami reçurent le jeune couple et l'enfant avec des manifestations de joie. Julie eut droit à son biberon, qu'elle avala goulument. Elle s'endormit dès qu'elle eût fait son rot. Puis les adultes prirent du thé en bavardant de tout et de rien. Mais jamais il ne fut question de l'homme dans le bus, Chloé et Charles-Hubert préférant laisser ce sujet en suspens tant qu'il n'y avait rien de nouveau. Il était possible en effet que l'homme, se sachant découvert, renonce à ses agissements. À moins qu'il ne prenne d'autres mesures, moins évidentes. C'était gênant de se savoir pisté, quelle qu'en soit la raison. Charles-Hubert se demanda s'il n'était pas sur écoute ou quelque chose dans le genre. Mais pourquoi le serait-il ? Il n'était qu'un individu ordinaire. Il ne détenait aucun secret d'aucune sorte. En voulait-il spécialement à Chloé ? S'agissait-il d'un amoureux platonique ou d'un pervers ? Difficile de faire comme si de rien n'était. Chloé semblait mieux gérer la situation que lui. Du moins, en apparence. Elle parlait avec ses parents comme si rien ne venait troubler sa quiétude. Pourtant, Charles-Hubert l'avait vue inquiète. Elle avait une meilleure capacité que lui à mettre les choses gênantes en « mode silence ». Lui était plutôt du genre à vouloir comprendre sans délai la nature du problème. Il avait toujours été ainsi, et on ne se refaisait pas.

— Vous avez l'air soucieux, Charles-Hubert ! déclara Laure, la mère de Chloé.

— Je suis un peu fatigué, mentit l'intéressé. Je travaille trop.

— Suivre des cours du soir après le travail doit en effet être épuisant, admit Shunryu, le père de Chloé. Pensez-vous pouvoir tenir le coup ?

— Oui, pas de problème sur ce plan, assura Charles-Hubert qui ne voulait inquiéter personne et regretta de s'être laissé surprendre dans ses pensées paranoïdes. Il est naturel d'être un peu stressé et de ressentir la fatigue. Je ne pense pas qu'il y ait là motifs à s'inquiéter...

— Mais personne ne s'inquiète, mon chéri, intervint Chloé. Il est normal que tu sois fatigué, et nous sommes ici pour nous reposer, pas vrai, papa, maman ?

— Absolument, répondit Laure. Vous pouvez aller vous allonger dans votre chambre si vous le souhaitez. Le lit est prêt. Nous nous occuperons de Julie.

— Merci, apprécia Charles-Hubert. Mais nous ne sommes pas venus pour nous coucher. En tout cas, pas tout de suite. Chloé voudrait que nous allions faire un tour au temple pour une demi-heure de zazen. Nous pourrions peut-être avoir un entretien avec le maître, s'il est disponible. Après quoi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous irions nous promener en amoureux au bord de l'étang.

— Mais bien entendu ! s'écria Laure. Vous pouvez aller où vous voudrez en amoureux. Nous serions ravis de nous occuper de Julie pendant ce temps-là, n'est-ce pas, Shun ?

— Bien sûr, acquiesça le mari en inclinant la tête. C'est un plaisir d'avoir Julie près de nous. Et de vous avoir aussi, bien sûr. On vous attend pour le dîner, d'accord ?

— D'accord, répondit Charles-Hubert.

Chloé et Charles-Hubert se rendirent au centre, main dans la main. Chloé sentait une certaine crispation dans la paume de son amoureux.

— Que se passe-t-il ? Tu n'es pas bien ?

— Je n'arrive pas à évacuer l'histoire de ce type dans le bus. Je ne sais pas pourquoi.

— Ben, c'est normal. Moi aussi, j'y pense.

— Pourtant, tu as l'air calme. Ça ne t'atteint pas.

— J'essaye de faire en sorte de ne pas me laisser dépasser par des craintes qui ne sont, pour le moment, pas fondées.

— Et comment fais-tu pour ne pas te laisser dépasser ?

— Je ne fais rien de spécial. Je laisse aller le mental, en considérant mes pensées comme des vagues à la surface de l'Océan. Quand tu vois l'Océan, il est parfois très agité et parfois très calme. Cela dépend des conditions météorologiques et non de l'Océan lui-même. Sa nature fondamentale n'est pas affectée. Qu'il soit en furie ou, au contraire, très calme, l'Océan reste l'Océan. Il n'y a pas à se soucier pour lui. Aussi, je ne me soucie pas de l'état de mon mental. Mes angoisses ne feront pas fuir le danger, si danger il y a.

— Mais c'est difficile et douloureux de vivre dans l'angoisse. Même si on sait que ça ne change rien, c'est pénible.

— Si tu t'attaches au fait que l'angoisse est pénible à vivre, elle prendra plus de force, car elle se nourrit de l'information que tu lui envoies. Je ne t'apprends rien des facteurs neurobiologiques qui concourent à l'angoisse. La seule façon d'inhiber un facteur anxigène est d'émettre une pensée positive à laquelle tu crois. Concernant le cas de cet individu dans le car, il faut se raccrocher à la pensée que, pour l'instant, il n'y a pas de véritable problème. C'est juste un évènement étrange et qui nous demandera un certain degré de vigilance pendant quelque temps. Il est possible qu'on ne revoie plus ce type. Nous devons agir uniquement s'il se manifeste à nouveau. On ne peut quand même pas aller trouver les flics et leur dire qu'un homme nous suit. Il faudra des preuves.

Charles-Hubert l'écoutait avec admiration. Il pensa que sa femme avait du cran. Une « sacrée nana » en fait. Et il ressentit une puissante vague d'amour pour elle.

La séance de zazen se déroula dans une ambiance silencieuse et profonde. Chloé était très concentrée, et Charles-Hubert se sentait étonnamment libéré. Ses inquiétudes avaient fondu comme neige au soleil. La petite explication de Chloé avait suffi à couper les liens qui le maintenaient prisonnier d'une pensée obsédante. Bien évidemment, la source de ses angoisses n'était pas tarie. Mais il pensait qu'il avait, à présent, un outil pour mieux canaliser son débit. S'il ne pouvait pas empêcher l'anxiété de naître, il se savait mieux armé pour l'empêcher de l'anéantir, comme elle le faisait si souvent.

Lors de l'entretien privé qui s'ensuivit avec le maître, il lui dit qu'il se sentait parfaitement bien. Le maître en fut ravi pour lui, mais lui demanda pourquoi il était venu le trouver.

— Au début, j'avais quantité de choses à vous dire. Des choses en rapport avec les croyances que je ne partage pas toujours avec Chloé, comme la théorie des renaissances, par exemple. Mais je ne suis plus si pressé de connaître les réponses à cette question. Alors, je veux juste vous dire que je vais bien, et que c'est en grande partie grâce à Chloé. Elle est merveilleuse, et c'est une joie de vivre avec elle.

— Je m'en réjouis pour vous. Cependant, si je peux me permettre une petite remarque de maître zen, Chloé ne peut pas être une béquille pour vous. Je comprends que vous soyez amoureux et qu'elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour vous aider, comme vous le feriez sans doute pour elle, mais la force qui est en Chloé existe de la même façon en vous. Elle n'est pas différente, puisque nous partageons tous cette même nature. Dans le Zen, nous l'appelons « nature de Bouddha ». Tant que cette nature n'est pas actualisée chez vous, « nature de Bouddha » ne seront que des mots vides de sens et sans le moindre intérêt. Quand vous aurez actualisé cette nature ; quand il ne fera plus aucun doute dans votre esprit que cette nature est votre vraie nature, alors vous serez libre d'aller ou venir. Vous n'aurez besoin de personne et vous serez réellement en mesure d'aider les autres.

— Chloé a-t-elle trouvé cette nature ?

— Je n'ai pas à répondre à cette question. Chloé est Chloé, et vous êtes vous. Occupez-vous de vous. Chloé vous a-t-elle aidé récemment ?

— Oui, elle m'a beaucoup aidé.

— Alors, considérez cette aide comme l'expression de la nature compatissante de l'esprit de Bouddha. L'esprit de Bouddha occupe l'espace entier mais, si l'on ne sait pas le reconnaître, un brin d'herbe peut nous le cacher. En revanche, si on sait le reconnaître, on retrouve l'espace entier dans un brin d'herbe. Comprenez-vous ?

— Je crois que oui. Pardonnez-moi, mais ce ne sont encore que des paroles un peu vides de sens pour moi, même si j'entends parfaitement ce que vous me dites.

— Ce n'est pas grave. Astreignez-vous à la pratique de zazen en examinant le fond de votre esprit. Essayez de savoir quelle est la nature de cet esprit et, si c'est la nature de Bouddha, pourquoi vous n'êtes pas en mesure de la reconnaître. Interrogez-vous. Interrogez votre esprit sans relâche ou, si vous ne pouvez pas le faire, aussi souvent que possible. Si votre démarche est sincère, il n'est pas nécessaire que cette interrogation soit portée de façon consciente. Elle continuera d'exister dans le tréfonds de votre pensée. Si vous sentez que cette

pensée vous échappe, réactualisez-la dans votre conscience. Un jour, vous n'en aurez plus besoin. Et vous saurez alors que vous êtes libéré.

De Rossi s'en voulait de s'être fait repérer comme un bleu. Il aurait été mieux inspiré de laisser partir ce bus sans lui. Qu'est-ce qu'il lui avait pris de vouloir monter à tout prix, en catastrophe ? S'il avait voulu se faire remarquer, il ne s'y serait pas mieux pris ! S'agissait-il d'un acte manqué ? Possible. Il commençait par trouver le temps long, et la filature n'était pas sa tasse de thé. Il n'aurait jamais dû se proposer pour cette mission. Tout cela devait avoir un sens, mais il ne voyait rien se profiler à l'horizon. Il fallait donc qu'il provoque la situation. Voilà, c'était fait. Il avait failli se faire broyer le bras par la force du vérin hydraulique de la porte du bus, et la fille l'avait reconnu. Il l'avait senti dans son regard : un changement subtil dans la pupille. Elle l'avait donc déjà repéré les fois précédentes. Il ne manquait que l'occasion. Ensuite, lorsque Vendôme s'est retourné pour l'observer, il s'est fait prendre au piège. Chercher à éviter son regard était le réflexe de l'aveu. À présent, ils savaient. Ils savaient qu'il les suivait depuis longtemps. Et il avait senti leur peur. Ce n'était pas bon. Pas bon du tout. Une véritable erreur. Tout ce qui lui restait à faire, c'était de se faire oublier. Cesser la filature pendant une année au moins, voire plus encore. Ils finiraient par l'oublier.

Il pourrait retourner dans le futur, retrouver Lagarde et toute l'équipe. Il n'aurait pas vieilli de plus d'une heure, là-bas. Ici, il sentait le poids des années faire son œuvre. Ce n'était pas un grand changement, mais quand même... Il buvait trop, beaucoup trop. Sur le plan sexuel, il manquait de ressources. Les substances à base de sildénafil palliaient ses faiblesses, mais ça commençait à lui peser. En fait, l'envie n'était plus au rendez-vous. Il déprimait un peu. Son boulot lui manquait. Non pas tant qu'il eût la nostalgie de l'équipe – au contraire –, mais il aimait bien quand on l'appelait par son grade militaire. C'était sa petite dose d'orgueil ; un privilège dont il était fier même s'il trouvait cette fierté un peu ridicule. Pour l'Armée, il n'était pas un héros. Pas un lâche non plus. Simplement un empêcheur de tourner en rond. Elle ne lui avait pas rendu les services qu'il se croyait en droit d'attendre d'elle. Il s'était même retrouvé au placard. Mais, malgré cela, sa situation précédente était meilleure que celle d'un vulgaire enquêteur de police, entre deux séances d'ennui arrosées de whiskys, dans un monde qui n'était plus le sien.

Grâce à son implant spécial, il pouvait se retrouver dans le sarcophage quand il le voulait, simplement en y pensant. Et c'était comme se réveiller d'un rêve. Il passerait ensuite quelque temps là-bas, dans son « vrai » monde. Il ferait un bref exposé à l'équipe sur ce qu'il avait appris, c'est-à-dire à peu près rien, et ils décideraient ensemble de la suite à donner. Si suite il y avait. En théorie, les choses n'avaient pas dû changer. Le programme devait être maintenu faute de nouvelle proposition. Et il doutait qu'une nouvelle idée soit venue à l'esprit des membres de l'équipe durant sa brève absence.

Il avait peu de bagages. Tout ce qu'il possédait tenait dans une petite valise. Il ne l'emporterait pas avec lui. Il se rendit dans une gare et la déposa dans une consigne. Il revint à l'hôtel ensuite et remit la clé au réceptionniste. Il demanda que cette clé soit conservée durant son absence. Il prévint qu'il pourrait être absent une année ou plus, mais qu'il reviendrait. Au pire, si dans trois ans il n'était pas revenu, ils pouvaient se débarrasser de la valise. Elle ne contenait que des vêtements et des effets sans valeur. Il refusa la note de frais et paya cash, y

ajoutant quelques pourboires. Depuis le temps, il avait appris à connaître les membres du personnel et avait même sympathisé avec certains d'entre eux. Ils avaient été discrets tout le long de son séjour et s'étaient montrés coopératifs quand il s'était agi de lui trouver une bouteille ou une fille dans les soirées de désespoir... Le réceptionniste lui dit qu'il manquerait à tous ses collègues. Parce qu'il était apprécié. De Rossi savait que ses pourboires y contribuaient largement, mais il se sentit touché.

Il se rendit à pied sur le port et fila vers la jetée extrême sud encore déserte à cette heure matinale. L'Océan était calme, presque endormi. Un léger clapotis rompait le silence. Au loin, quelques cris de goélands troublaient l'harmonie ambiante. Il se tourna vers Libræ qui remplissait le ciel d'un intense rougeoiement de braises. Puis il ferma les yeux jusqu'à ce qu'il sente les filaments tentaculaires s'extraire de tous ses pores, et le liquide bleuâtre se retirer telle une mer à marée basse. Ce fut comme s'il se vidait de lui-même. Il aspira une grande bouffée d'air et ressentit une vague sensation de brûlure jusque dans les alvéoles pulmonaires. Quand il ouvrit les yeux, le couvercle du sarcophage était ouvert. Klein était penché au-dessus de lui.

- Bienvenue, colonel, dit-il. Vous avez fait bon voyage ?
- Moyen.

Chloé et Charles-Hubert n'avaient plus revu l'homme du bus. Ils avaient surveillé, l'un comme l'autre, sa possible apparition dans tous les endroits qu'ils fréquentaient, mais en vain. L'individu n'avait plus donné signe de vie. Puis ils avaient fini par l'oublier, trop absorbés qu'ils étaient par leurs occupations respectives. Charles-Hubert avait fini par obtenir son diplôme d'ingénieur et avait trouvé un emploi plus gratifiant et mieux rémunéré que le précédent. Il était chef de projet au CSA, un organisme qui venait d'être créé par le Ministère des Armées. Sa mission consistait à étudier l'atmosphère de Li581g, une planète proche de Li581d, qui avait des caractéristiques susceptibles d'abriter une vie organique. Ils avaient changé d'appartement pour un autre plus grand et mieux orienté, mais toujours dans le même quartier, à cause du parc qui constituait un atout certain. Julie avait été acceptée dans une école maternelle avec garderie ; Chloé avait ainsi pu reprendre ses études là où elle les avait temporairement arrêtées.

Le weekend, quand il faisait beau, ne changeant rien à leurs habitudes, ils se rendaient régulièrement en bus chez les Kurakami. Ils en profitaient pour se rendre au temple quand c'était possible, s'y entretenir avec le maître. Puis ils se baladaient du côté de l'étang.

Julie avait beaucoup de vocabulaire pour une fillette de son âge. Elle montrait une vivacité d'esprit particulièrement développée. Elle était très curieuse et débordait d'énergie. Elle n'était pas très grande et paraissait même un peu chétive, mais c'était sa constitution. Elle était en excellente santé. Et d'une rare gentillesse. Elle jouait volontiers avec ses camarades de classe sans faire de caprices. Les maîtresses et les aides maternelles l'adoraient.

Rien ne venait plus troubler l'harmonie du couple dont Julie constituait le point d'orgue. Si le bonheur avait un sens, Chloé et Charles-Hubert l'incarnaient de façon incontestable. Ils s'entendaient à merveille et la notion de parentalité, qui était supposée éroder insidieusement le couple, ne s'appliquait pas pour eux. Ils auraient pu donner un petit frère ou une petite sœur à Julie, mais Chloé préférait terminer d'abord ses études et trouver un emploi. Elle n'avait pas vocation à exercer le métier de femme au foyer. Non pas qu'elle détestât s'occuper des affaires du ménage, mais elle estimait que là ne se résumait pas le sens de sa vie.

Jérôme Bachelard finit son troisième whisky avant de prendre congé de ses collègues, lesquels s'étaient entassés à une table d'un bistrot proche de leur lieu de travail. C'était la fin d'après-midi. La journée avait été longue et pénible au boulot. Jérôme occupait un poste d'ouvrier spécialisé dans une station de traitement de déchets biologiques, et son métier le déprimait. Boire un coup (ou plusieurs) avant de rentrer chez lui constituait une sorte de réconfort. Cela l'aidait à retrouver son épouse et ses gosses (il en avait deux), qu'il supportait de moins en moins. Jérôme avait la sensation permanente d'avoir raté sa vie amoureuse. Il n'était pas marié à la bonne personne. Il aimait cependant ses enfants, mais d'un amour passif. En bref, il était, comme beaucoup d'individus sur Li581d, un homme ballotté par les aléas de la vie, se plaignant volontiers des autres, qu'il rendait responsables de sa situation, sans jamais se remettre lui-même en question ni tenter de changer de voie.

Il se sentait passablement éméché, mais ce n'était pas une sensation désagréable. Il n'avait pas atteint le point où il serait totalement ivre, et il tenait debout sans tituber. Il se sentait capable de conduire sa moto sans risques, une grosse cylindrée qu'il enjamba sans difficulté. Il mit le contact et fit gronder le moteur. Ce bruit le grisait. Il prit une profonde inspiration. Sous son casque, il avait l'impression d'étouffer et il releva la visière. Un deuxième coup d'accélérateur et il s'enfonça à vive allure dans les grandes artères de la ville. Il habitait quasiment à l'opposé de la station de traitement. Mais à cette vitesse, quand il n'y avait pas trop de circulation, il pouvait retrouver son domicile en moins d'une demi-heure. L'ivresse et la vitesse lui procuraient une sensation indescriptible. Il se sentait libre. Il se sentait revivre et respirait à nouveau. Les arbres bordant les voies de circulation défilaient dans une variation erratique de vert et d'or.

C'était une fin d'après-midi, et il faisait très chaud. Chloé en profita pour prendre Julie par la main et se rendre au parc. Là-bas, l'air paraissait toujours plus doux. En tout cas, il sentait moins qu'en ville les gaz d'échappement et le sulfure d'hydrogène. Il fallait environ un quart d'heure à pied pour se rendre de l'appartement jusqu'au parc. On traversait deux rues puis on longeait une allée de peupliers jusqu'à l'entrée constituée d'un portique de granit rose en forme d'arche.

Les feux passèrent au rouge et Chloé s'engagea sur la bande piétonne, tenant Julie par la main. La petite fille était pressée et tirait sa mère. Chloé était obligée de resserrer son étreinte, sans quoi, Julie pouvait lui échapper et bondir en avant. Quand elle savait qu'elle se rendait au parc, l'enfant était tout excitée et intenable.

Elles avaient à peine parcouru un mètre sur le passage piéton quand Chloé aperçut, de l'autre côté de la rue, droit devant elle, l'homme du bus. Elle le reconnut aussitôt. Il s'apprêtait à traverser la rue lui aussi, dans l'autre sens, mais se figea quand son regard croisa celui de la jeune femme. Il baissa la tête et fit semblant de chercher quelque chose dans une poche. Chloé se sentit défaillir. Ce n'était donc pas fini ! Le cauchemar, qu'elle pensait définitivement éteint, revenait tel un vieux volcan qui se réveille après des milliers d'années de sommeil. Durant ce bref instant de sidération, son étreinte s'était relâchée, et la petite main de Julie glissa hors de la sienne.

Quand la petite fille traversa, venant de se libérer de sa mère, il était trop tard pour freiner. Jérôme sentit qu'il entraînait l'enfant et qu'elle lui faisait perdre l'équilibre. La mère avait hurlé, et ce cri avait résonné bizarrement dans son casque. La moto se coucha puis glissa, et il alla s'écraser contre un véhicule stationné à une trentaine de mètres du premier impact. Le sang se déversait dans son corps par ses viscères éclatés. Étrangement, il ne ressentait aucune douleur. Juste un peu d'amertume, peut-être, à cause d'une impression de sécheresse dans la bouche. Lentement, il se sentait partir. C'était à la fois terrifiant et apaisant. Il pensa à sa femme et à ses enfants. Un vague mélange de regret et de honte se forma dans sa conscience. L'espace d'un instant, l'image de la petite fille qui lui avait coupé la route occupa son esprit. Il se demanda si elle avait pu survivre après l'avoir traînée plus de vingt mètres sur le bitume. Il pensa que c'était impossible, et il avait raison. Un embryon de peine parvint

jusqu'à son cœur. Il revoyait surtout les yeux noirs de l'enfant, qui le fixaient sans comprendre. Il lui demanda pardon. Ce fut sa dernière parole. Personne ne l'entendit.

De Rossi avait suivi la scène jusqu'au bout. Cela s'était passé très vite, mais l'impression rétinienne de la moto percutant la petite Julie avait été comme un coup de fouet dans son esprit. Il assistait, impuissant, au choc et à l'horrible glissade, jusqu'à l'arrêt complet du bolide. Le corps de la petite fille était en charpie. Il s'était ensuite précipité vers elle, sachant qu'il était probablement trop tard. Chloé hurlait de désespoir. Des gens avaient accouru pour tenter de lui porter secours. Peu de personnes paraissaient s'inquiéter du sort du motard, comme si sa mort n'était que justice. Le colonel se pencha sur l'enfant, dont le visage paraissait étrangement serein. Ses yeux noirs étaient simplement vitreux, parce que la mort s'y était installée. Il pensa à Élodie. Ce n'était pas hors de propos. Elle avait eu les mêmes yeux, quand on lui avait présenté le corps, à la morgue.

Charles-Hubert reçut l'appel de l'hôpital sur son cellulaire, peu de temps après l'accident : « *Monsieur Vendôme, votre femme et votre fille ont eu un accident.* ». Il voulut avoir plus d'explications, mais la standardiste feignit l'ignorance et raccrocha. Il eut un mauvais pressentiment. Un hôpital n'alerte pas pour rien. Comme un robot, incapable de raisonner mais programmé pour agir, il prévint sa hiérarchie qu'il devait se rendre au plus vite au centre hospitalier. Un de ses collègues lui proposa de l'emmener. C'était très gentil de sa part, car il aurait été dans l'incapacité de conduire ou même d'appeler un taxi.

L'hôpital était situé au centre-ville, assez loin du lieu de travail mais la circulation était fluide. Il s'était muré dans le silence, et son collègue n'avait pas cherché à le déranger. L'homme conduisait prudemment, mais sans lambiner. La voiture pénétra sur le parking du service des urgences, un peu avant vingt heures. Le collègue finissait son travail vers les dix-neuf heures. Il avait prévenu sa famille qu'il rentrerait tard.

— Merci de m'avoir conduit, souffla Charles-Hubert. Je n'aurais pas pu y arriver tout seul.

— Pas de quoi. Je ne suis pas pressé. Si tu veux, je peux t'attendre. Si tu as besoin de te déplacer, je suis là.

— Non, merci. C'est gentil. Je ne pense pas que ce sera nécessaire... Au pire, je ferai appeler un taxi.

— Comme tu voudras.

Quand Charles-Hubert se présenta à l'accueil, un médecin suivi d'un agent de police en uniforme vinrent à sa rencontre. Le visage du médecin ne laissait transparaître aucune émotion. Le policier, en revanche, avait la mine sombre. Ce fut le médecin qui parla :

— Monsieur Vendôme ?

— Oui.

— Je suis le docteur Paul Avril. Et voici le lieutenant David Reagan (ce dernier porta la main sur la visière de sa casquette en guise de salut). C'est moi qui ai reçu votre femme et votre petite fille, il y a environ deux heures. Votre femme est en état de choc, elle est actuellement prise en charge par un psychologue.

— Elle n'est pas blessée ?

— Non. Elle n'a pas été touchée par la moto. En revanche, nous n'avons pu sauver votre petite fille. Je suis désolé. Sincèrement désolé. Elle était décédée quand on nous l'a amenée et, sur place, les secours n'ont rien pu faire. Elle a sans doute été tuée sur le coup. Ce que je vais vous dire n'est peut-être qu'une bien maigre consolation, mais je peux vous assurer qu'elle n'a pas souffert.

Charles-Hubert entendit un cri strident. Il porta les mains contre les oreilles, mais ça ne servait à rien. Le cri montait de l'intérieur, et c'était son propre cri. Ses jambes vacillèrent, et il serait tombé, si le médecin et le policier n'avaient été là pour le soutenir. Ces derniers l'entraînèrent jusqu'à un siège, dans une salle proche de l'accueil, à l'abri des regards indiscrets. Les gens présents dans le hall d'accueil le plainquirent par compassion, sans connaître les raisons du drame. Le personnel de réception, quant à lui, voyait ce genre de situation tous les jours, sans jamais pourtant pouvoir s'y habituer.

— Qu'est... que s'est-il passé ? demanda Charles-Hubert, s'efforçant de surmonter sa détresse.

— D'après les premiers éléments de l'enquête, répondit posément le lieutenant Reagan, votre fille a été fauchée par une moto qui roulait à vive allure. Ça s'est passé en fin d'après-midi, vers dix-sept heures, dans une rue proche de votre domicile. Votre fille était sur le passage piéton et courait devant votre femme. Sans doute, avait-elle échappé à sa vigilance... l'espace d'un instant.

— Vous avez interrogé ma femme ?

— Oui. Elle nous a dit qu'elle tenait votre enfant par la main, quand elle a été surprise par la présence d'un homme, de l'autre côté de la rue. Elle ne s'y attendait pas et elle a eu très peur. Sidérée, elle a lâché la main de votre fille. Ce qui a suffi pour que l'enfant échappe à son contrôle. La moto est arrivée environ une seconde plus tard. Les feux étaient pourtant au rouge. Le motard était ivre. Il est décédé lui aussi dans l'accident.

— Qu'il aille au diable, maugréa Charles-Hubert. Je veux voir ma femme et ma fille.

Le policier ne dit rien. Il comprenait la réaction de son interlocuteur. Qui donc se soucierait du sort du meurtrier de son enfant ? D'une certaine façon, la justice s'était accomplie, si on pouvait là parler de justice. Le lieutenant savait que le chauffard avait une femme et deux enfants... Il n'y avait aucune justice dans sa mort. Tout cela n'était que drame et souffrances.

— Vous pourrez voir votre femme dans quelques instants, répondit le médecin, quand elle en aura terminé avec le psychologue. Vous pouvez attendre ici ; on viendra vous chercher. Quant à votre enfant, vous ne pourrez pas la voir tout de suite. Nous devons faire une autopsie. C'est la règle, quand un enfant décède d'une mort violente, même s'il n'existe aucun doute sur les causes de la mort. Cet examen aura lieu demain ou après-demain au plus tard. Après quoi, vous pourrez la voir si vous le souhaitez. Mais je dois vous prévenir que ce ne serait pas une bonne idée.

— Pourquoi ? lâcha Charles-Hubert avec hargne. Vous croyez que je suis incapable de supporter de voir ma fille, même si elle est défigurée ?

— Je ne sais pas, admit le médecin. C'est, à mon sens, un choc inutile. Mais si vous voulez la voir, il n'y aura pas de problème après l'autopsie. N'est-ce pas, lieutenant ?

— Tout à fait, confirma le policier. C'est votre droit, comme celui de votre compagne. Mais nous lui avons posé la question, et elle ne souhaite pas la voir. Ce qui peut se comprendre...

— Je comprends que ma femme ne veuille pas voir Julie. Mais elle était là quand ça s'est passé. Moi, je ne peux pas imaginer ne plus la revoir, au moins une fois. Vous comprenez ?

— Je comprends, concéda le lieutenant. Je vous préviendrai quand ce sera possible. Mais je dois d'abord vous interroger, à propos de cet homme qui a surpris votre femme. Pensez-vous pouvoir répondre de suite à mes questions ? (il se tourna vers le médecin) à moins, docteur, que vous n'ayez d'abord des recommandations à faire ?

— Non, répondit le médecin, d'un ton neutre. (Il posa la main gauche sur l'épaule droite de Charles-Hubert.) Je vous présente mes sincères condoléances, monsieur Vendôme. On a libéré une chambre pour votre compagne, le temps qu'elle se remette suffisamment pour pouvoir retourner chez vous. Je vous ferai chercher dès que ce sera possible. En attendant, veuillez m'excuser, mais je dois vous quitter. J'ai d'autres patients à voir...

Le médecin tourna les talons sur ses mots et Charles-Hubert se retrouva seul avec le policier. Ce dernier prit un siège et s'assit en face de Charles-Hubert.

— Pensez-vous pouvoir répondre à mes questions ? s'enquit-il.

— Je crois, répondit Charles-Hubert, gardant la tête basse.

— Je serai bref. Dites-m'en plus sur cet homme qui vous suivait. Qui est-il ?

— Je n'en sais rien. À vrai dire, je n'ai jamais constaté que cet homme nous suivait. C'était ma femme qui l'affirmait. Je ne l'ai rencontré qu'une fois, dans un bus. Julie était encore un bébé.

— Vous voulez dire que votre femme a pu inventer cette histoire ?

— Non. Pas du tout. Cet homme nous suivait réellement, mais je ne l'avais jamais remarqué. Un jour, un weekend, alors que nous nous rendions chez mes beaux-parents, il est monté dans le même bus que nous, et ma femme m'a dit que cet homme nous suivait depuis longtemps. Je n'y croyais pas, mais dès que je me suis retourné pour regarder l'homme dans les yeux, il a détourné le regard. À la façon dont il l'a fait, j'ai compris que Chloé avait raison. Ça nous a perturbés quelque temps et étions sur le point de prévenir la police s'il persistait à nous suivre, mais nous ne l'avons plus jamais revu. Vous m'apprenez que ma femme l'a croisé au moment de l'accident. Je comprends qu'elle ait été surprise... Pensez-vous qu'il y a un lien entre la présence de cet homme et ce qui s'est passé ?

— Non, je ne crois pas. Tout ce qu'on peut dire, c'est que si cet homme n'avait pas été là, l'accident aurait peut-être été évité, en ce sens que votre femme n'aurait sans doute pas lâché la main de votre fille. Mais ce n'est pas sûr. Ça s'est joué à une seconde près. Je pense que c'est un malheureux concours de circonstances. Cependant, nous avons interrogé les témoins du drame, et tous se souviennent de cet homme. Il aurait été l'un des premiers à tenter de porter secours à votre fille.

— Est-ce qu'il l'a touchée ?

— Non. D’après les témoins, il s’est juste penché sur elle. Il l’a regardée longuement, mais ne l’a pas touchée. Il n’aurait pu rien faire, de toute manière.

— Qu’a-t-il fait ensuite ? Vous n’avez pas pu l’intercepter ?

— Non. Il était déjà parti quand nous sommes arrivés sur les lieux. Nous n’étions pas encore informés, à ce moment-là, du rôle qu’il a joué dans le drame. Nous n’avons que son signalement, d’après le témoignage de votre femme et des personnes présentes sur les lieux. Il s’agit d’un homme d’environ soixante ans, les cheveux grisonnants. Mince. Le visage émacié. Les yeux clairs. Plutôt grand. Bien habillé. Il existe des tas de personnes qui répondent à ce signalement, en sorte qu’il nous est impossible de le retrouver sans déployer des moyens de grande envergure. Par malchance, il n’existe pas de vidéosurveillance de ce quartier. On peut faire un appel à témoins ou effectuer une visualisation des implants des personnes présentes sur les lieux de l’accident, mais je crains qu’on n’aboutisse à rien. Et il n’y a rien dont nous puissions l’accuser qui puisse justifier une telle investigation. Il est certes curieux qu’il se soit éclipsé quand nous sommes arrivés, mais ça n’en fait pas un suspect pour autant.

— Et donc ?

— Et donc rien. Je voulais savoir si vous aviez des informations sur cet homme que votre femme aurait omis de mentionner. Mais ce n’est pas le cas. En réalité, vous en savez encore moins que votre compagne. Je pense qu’il ne sert à rien de le rechercher. Mais si vous le retrouvez sur votre chemin, ne tentez rien tout seul. Appelez la police.

— Pour quoi faire ? Le temps que je vous prévienne et que vous arriviez sur les lieux, il aura déguerpi depuis longtemps. Non, si je le revois, j’irai directement à sa rencontre. Pour m’expliquer. J’ai besoin de savoir ce qu’il nous veut.

— Comme vous voudrez. Mais je pense néanmoins qu’il vaudrait mieux nous prévenir.

Le policier s’était retiré peu après ce bref interrogatoire. Charles-Hubert se trouvait à nouveau seul, la tête étrangement vide. C’était comme si son cerveau était saturé et qu’aucune pensée ne pouvait plus se former. Il se sentait mal. Il avait des brûlures d’estomac et la nausée. Une infirmière ouvrit la porte, environ vingt minutes plus tard. Elle lui dit que Chloé était revenue dans sa chambre et lui proposa de la suivre. Ce qu’il fit.

Chloé était dans une chambre particulière, couchée sur un lit non défait, les jambes repliées, dans une position fœtale. Il s’approcha doucement et déposa un baiser sur sa joue. Elle se mit sur le dos et ouvrit les bras. Charles-Hubert se serra contre elle, et ils pleurèrent tous les deux.

— Je veux rentrer à la maison, dit Chloé, quand elle se fut vidée de ses larmes.

— D’accord, ma chérie. Tu te sens prête pour ça ?

— Oui. Je ne veux pas rester ici. Est-ce que mes parents sont avertis ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Veux-tu que je m’en occupe ?

— Oui. Mais attendons d’être rentrés pour ça.

— Ok, j’appelle un taxi.

La cérémonie au cimetière des Hautes Plaines fut, pour de Rossi, comme une pénible impression de déjà-vu. Pourtant, l'enterrement de la petite Julie n'avait rien à voir avec celui de Charles-Hubert, dans son autre vie. Le colonel s'était posté un peu en retrait, caché derrière une haie de jeunes cyprès, à l'angle d'un columbarium proche du lieu où la petite fille devait être inhumée. D'où il était, il pouvait observer la scène sans être vu. Chloé, vêtue d'un ensemble veste et jupe sobres de couleur beige, les cheveux coiffés en arrière et maintenus par un serre-tête assorti à ses vêtements, s'agrippait au bras gauche de Charles-Hubert. De larges lunettes de soleil cachaient ses yeux.

Librae perçait avec peine le bas plafond nuageux. Il ne pleuvait pas, mais on entendait, au loin, gronder l'orage. Charles-Hubert se tenait bien droit, dans une allure presque martiale. Son visage trahissait un mélange d'émotions, entre tristesse et colère. Il avait revêtu un costume de ton bleu nuit.

Il y avait environ une trentaine de personnes aux obsèques ; peut-être un peu plus. Des collègues de Charles-Hubert, sa hiérarchie directe, les parents de Chloé et de rares amis de la famille. Le vieux maître zen était là également, vêtu d'un kolomo rouge sombre. Les parents de Charles-Hubert avaient été prévenus, mais n'avaient pu se déplacer, en raison de leur état de santé.

Après que les cendres de Julie eurent été placées dans la caserne par les employés des services funéraires et que la plaque de marbre fut scellée, Sureino Kuma fit quelques pas en avant et entonna un chant de sutra³ dans une vieille langue, inconnue de la plupart des habitants de cette planète ; une langue âpre et chaude, aux inflexions tonales étranges. Le vieux maître zen avait une voix grave et profonde, un peu rocailleuse, mais la mélodie était douce et mélancolique. Le chant dura environ cinq minutes. Après quoi, le maître joignit les mains et s'inclina face à la caserne, comme il l'aurait fait devant une statue de Bouddha. Il se tourna ensuite vers les parents de Julie et s'approcha de Chloé pour lui prendre les mains. Il lui dit quelques mots de réconfort à voix basse. Charles-Hubert s'était rapproché et incliné vers eux pour l'écouter. Puis le maître s'éloigna en silence et les personnes présentes vinrent, à tour de rôle, présenter leurs condoléances aux jeunes parents ainsi qu'au couple Kurakami.

Ce fut alors que de Rossi prit une décision qu'il n'avait pas préméditée. Il sortit de derrière la haie et alla à la rencontre des parents. Il savait qu'il agissait là de façon insensée, mais il était décidé. Il se planta devant Chloé et Charles-Hubert qui, ne s'y attendant pas, se figèrent sur place. De Rossi tendit la main droite à Chloé.

— Je vous prie d'accepter mes condoléances, madame, dit-il tout en baissant les yeux.

Chloé eut un mouvement de recul. Charles-Hubert fit un pas en avant et empoigna le colonel par le col.

— Espèce de salaud, qu'est-ce que vous nous voulez ?

³ Texte canonique bouddhique.

Les quelques personnes présentes, surprises et intriguées, se rapprochèrent. « Que se passe-t-il ? » demanda quelqu'un.

De Rossi se dégagea sans peine de la prise de Charles-Hubert. Il était formé aux arts martiaux. Il leva les mains face à la foule qui se pressait devant lui, faisant bloc avec les parents de Julie.

— Calmez-vous, dit-il. Je ne veux de mal à personne. Je suis ici parce que je m'associe à la peine des parents. Je voulais présenter mes condoléances. Rien de plus.

— Vous ne manquez pas de culot, protesta Charles-Hubert. Pourquoi nous suivez-vous ?

— Je suis prêt à m'expliquer sur mon comportement, mais pas ici, répondit calmement le colonel tout en le fixant droit dans les yeux. C'est une affaire strictement personnelle. Voyons-nous après la cérémonie, seul à seul, si vous le désirez.

Quelqu'un, dans le groupe, demanda : « Qu'est-ce que ça veut dire ? Charles-Hubert, veux-tu qu'on appelle la police ? ». Charles-Hubert paraissait interdit. Il s'interrogeait sur les motivations de l'homme et se souvint que le policier lui avait dit qu'il s'était porté au secours de Julie. Son visage se décripa.

— Non, je pense que ça ne sera pas nécessaire, répondit-il. Il n'y a pas de problème. Vous pouvez y aller, c'est sans doute un malentendu. Je vous remercie tous d'être venus, et pour votre élan de sympathie.

Les personnes se séparèrent après quelques hésitations. Charles-Hubert dut rassurer à nouveau certains de ses collègues, en particulier celui qui l'avait accompagné en voiture à l'hôpital. Les Kurakami, inquiets, interrogèrent leur fille du regard. Cette dernière nageait en pleine confusion, mais elle avait confiance en Charles-Hubert. Elle leur dit de ne pas se faire de soucis. Elle leur conseilla de rentrer chez eux et leur affirma qu'elle les tiendrait informés. Quelques minutes plus tard, il ne restait plus que le jeune couple et de Rossi. L'air commençait à rafraîchir et le vent s'était levé par bourrasques.

— Il ne va pas tarder à pleuvoir, dit le colonel, après avoir levé les yeux au ciel et scruté l'horizon. Si vous voulez, il existe un endroit tranquille, pas loin d'ici, où nous pourrions parler. Vous pourrez me poser toutes les questions que vous voudrez, et je vous promets d'y répondre le plus clairement possible. Cependant, je tiens à vous prévenir que ce que vous allez entendre risque de vous surprendre et de vous bouleverser. (Il fixa Charles-Hubert dans les yeux.) Je dois en outre ajouter, monsieur Vendôme, que cette affaire ne concerne pas directement votre femme. Je vous conseille de lui demander de rejoindre ses parents. Vous pourrez la retrouver plus tard et tout lui expliquer, si vous le désirez.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? grommela Charles-Hubert. Tout ce qui me concerne, concerne également ma compagne. Je n'ai rien à lui cacher. Et je vous prie de ne pas vous comporter comme si elle n'avait pas son mot à dire.

De Rossi se tourna vers Chloé. Il ne voyait pas ses yeux derrière ses lunettes, mais il devinait l'intensité de son regard. De près, il voyait qu'elle était belle et comprenait que Vendôme pouvait être capable de tout laisser tomber pour elle. L'immortalité et tout le reste.

— C'est comme vous voudrez, répondit le colonel en haussant les épaules. De toute façon, au point où nous en sommes, je ne vois plus rien qui fasse obstacle à quoi que ce soit...

Chloé et Charles Hubert suivirent de Rossi à travers les allées de columbariums jusqu'à la porte sud. Le colonel marchait à grandes enjambées, droit devant lui. En arrière, Charles-Hubert soutenait Chloé, qui traînait le pas. Elle prenait un traitement pour dormir, et les médicaments la rendaient apathique toute la journée. De plus, elle souhaitait mettre de la distance entre elle et cet homme.

— Tu lui fais confiance ? demanda-t-elle à voix basse.

— Je ne sais pas, répondit Charles-Hubert. Mais on n'a pas le choix. Je veux savoir ce qu'il me veut. Pourquoi il nous suivait et pourquoi il est là, maintenant.

— Il a dit que cette histoire ne me concernait pas. Pourquoi tiens-tu à ce que je vienne ?

— Tu aurais préféré que je te demande de rejoindre tes parents ?

— Non. Je préfère venir. Je te remercie de m'avoir imposée.

— Voilà, tu as la réponse...

De Rossi s'arrêta dans un bar en face de l'entrée du cimetière. Il y avait quelques tables en terrasse, mais à cause du temps peu clément, elles étaient inoccupées. Le colonel entra à l'intérieur et le couple le suivit.

La salle était sombre. Il n'y avait pas grand monde. Une table était libre dans un coin, proche d'une fenêtre qui donnait sur une rue étroite. De Rossi prit place sur une des quatre chaises. Charles-Hubert et Chloé s'assirent en face de lui.

— Bien. Je suis à votre disposition pour répondre à toutes vos questions. Que voulez-vous savoir ?

— Nous voulons d'abord savoir qui vous êtes et pourquoi vous nous suivez, répondit Charles-Hubert sans détour.

— Je m'appelle Philippe de Rossi. Je suis colonel dans l'Armée et détaché au CSA.

— Je travaille également au CSA, coupa Charles-Hubert. Je n'ai pas la prétention d'y connaître tout le monde, mais je ne connais aucun colonel qui porte votre nom. Et pourtant, j'en connais, des militaires affectés au Centre...

— C'est normal. J'ai été embauché beaucoup plus tard, après la découverte des sarcophages sur Li581g.

Charles-Hubert écarquilla les yeux.

— Pardon ? Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— Vous vous appelez Charles-Hubert Vendôme. Vous êtes ingénieur au CSA. Dans quelques années, vous et vos collègues, avec l'aide de militaires, allez découvrir un sanctuaire sur Li581g. Celui-ci contient vingt-trois sarcophages. Quatre d'entre eux ont été ouverts. Vous étiez dans l'un des quatre. Et c'était la même chose pour moi.

— Vous vous foutez de moi ? répondit Charles-Hubert, stupéfait. Désolé, mais c'est quoi, ces balivernes ?

— Ce ne sont pas des balivernes. Vous vouliez la vérité, je vous la donne. Je vous avais prévenu qu'elle allait vous bouleverser.

— Me bouleverser ? s'exclama Charles-Hubert qui baissa la voix dès qu'il réalisa que des visages d'inconnus dans la salle se tournaient vers lui. Me bouleverser ? Mais c'est tout bonnement insensé ! Si je comprends bien, vous nous affirmez venir du futur. C'est ça ?

— *Nous* venons du futur, tous les deux ! corrigea de Rossi.

Charles-Hubert secoua la tête d'incompréhension. Il ne savait pas s'il devait éclater de rire ou appeler les secours pour faire interner l'énergumène avec qui il s'entretenait. Chloé regardait le colonel, toujours cachée derrière ses lunettes de soleil. Elle ne savait que penser. Elle trouvait ses propos délirants, ce qui la déprima un peu plus. Elle ne savait plus ce qui, dans cette vie, faisait sens. Depuis la mort de Julie, elle semblait avoir perdu toute attache au réel. Elle vivait dans un mauvais rêve, attendant de se réveiller.

— Écoutez, monsieur... commença Charles-Hubert (il ne se souvenait plus du nom du colonel).

— De Rossi. Colonel Philippe de Rossi.

— Écoutez, monsieur de Rossi. Je vous demande simplement de ne plus nous importuner. De ne plus nous suivre, et encore moins de chercher à nous rencontrer. Nous venons de perdre notre enfant : c'est très dur et nous n'avons pas besoin de contrariétés supplémentaires. Nous vous remercions pour vos condoléances, mais ça suffit (il se leva de sa chaise, suivi de Chloé).

— Attendez ! intervint promptement le colonel, le retenant par le bras. Rasseyez-vous, je vous en prie. (Ils hésitèrent un instant et se rassirent.) Merci... Je comprends que vous ne croyez pas un mot de mon histoire. Je m'y attendais. Je ne vous demande pas de me croire sur parole, mais simplement de m'écouter. Je serai aussi bref que possible.

Charles-Hubert interrogea Chloé du regard. Elle était trop épuisée pour réfléchir et hocha la tête en signe d'approbation. Elle n'avait rien à perdre à l'écouter. Au point où elle en était, plus rien n'avait d'importance. Charles-Hubert se tourna vers le colonel et dit : « C'est bon, allez-y. Mais dépêchez-vous ! ».

— Merci... Donc, aussi incroyable que cela puisse vous sembler, nous venons bien du futur. Un peu plus d'une quinzaine d'années environ, en base terrestre, bien que le temps soit une donnée secondaire dans notre cas. Pour ce qui me concerne, j'ai été embauché au CSA par le Général Lagarde. Vous le connaissez ? (Charles-Hubert confirma d'un mouvement des paupières, l'invitant à poursuivre.) Quand j'ai été convoqué pour que l'on m'informe sur le contenu de ma mission, il y avait avec Lagarde trois autres personnes : les professeurs Klein et Lyon-Ville et un jeune du Service d'Investigations des Armées, un certain Reynolds... Ces noms vous disent quelque chose ?

— Je connais les professeurs Klein et Lyon-Ville. Je ne connais pas le dernier de la liste.

— Normal, il a à peu près votre âge actuel, voire un peu moins. Il doit donc être encore étudiant en ce moment. Ou lycéen. Bref, Lagarde et les trois autres me montrent, sur une vidéo, un objet étrange, de forme parallélépipédique et qui ressemble à une sorte de grand aquarium. Environ deux mètres cinquante de long sur un mètre de large et autant de profondeur. Cet aquarium est en fait baptisé « sarcophage » par l'équipe scientifique chargée de l'étudier. Vous faites partie de cette équipe... ou, plus vraisemblablement, un clone de

vous. Klein et Lyon-Ville m'apprennent que ces objets, ces sarcophages, ont été découverts cinq ans plus tôt sur Li581g. Ils se trouvaient dans une sorte de chambre, au centre d'une grande sphère à peine enfouie dans le sol. Il s'avère que ces sarcophages sont, en réalité, des sortes de clés capables d'ouvrir les portes de mondes parallèles. Vous connaissez sans doute l'ancienne théorie d'Hugh Everett ? Celle-ci date de bien avant l'Exode...

— Oui, je connais, coupa Charles-Hubert, excédé par la longueur du récit du colonel auquel il ne comprenait pas grand-chose. J'ai une assez bonne formation scientifique. Mais soyez bref, s'il vous plaît...

— Ce qu'affirmait Everett n'était qu'une interprétation possible de la physique quantique à son époque, en particulier pour résoudre le cas posé par l'expérience idéalisée du chat de Schrödinger. On n'avait rien pour confirmer cette théorie, mais nous avons la preuve, à présent, qu'elle est valide. Grâce aux sarcophages, nous pouvons choisir le monde où nous voulons nous rendre. Pour cela, il faut être muni d'un implant neuronal d'un type spécial, qui n'a pas été conçu sur Li581d. Je suis muni de cet implant, et vous l'êtes également, monsieur Vendôme. Sauf que le vôtre, contrairement au mien, a été désactivé à votre demande. On pourrait le réactiver, mais, pour cela, il vous faudrait retourner là d'où nous venons... Je ne vais pas entrer dans tous les détails de cette affaire, ça nous porterait trop loin. Je m'efforcerai d'aller à l'essentiel. Et l'essentiel est de comprendre que vous, monsieur Vendôme, êtes un des personnages-clés de cette histoire. Non seulement parce que vous êtes un scientifique au cœur de cette découverte, mais aussi parce que votre ADN a été répliqué, soit par un des sarcophages, soit par la créature qu'il contenait. À moins que vous ne soyez la créature elle-même... C'est toujours difficile de savoir où nous en sommes, avec vous. Mais pour faire bref, nous pensons qu'il existe un lien très puissant, une symbiose, entre le sarcophage et l'être qu'il transporte au point que, même à distance, les deux sont capables de communiquer. Il ne s'agit pas d'un langage. Grâce à cet implant spécial, l'être agit comme s'il devenait son propre hôte, c'est-à-dire le sarcophage lui-même. En réalité, le sarcophage est un organisme vivant. Ce n'est pas une simple boîte inerte ou une machine, et encore moins un aquarium. Il est une sorte de matrice capable de répliquer l'ADN de n'importe quel être vivant. Lorsqu'il réplique un homme, ce qui fut le cas en ce qui nous concerne, il peut le reproduire dans n'importe quel univers.

Charles-Hubert regardait de Rossi et commençait à être fasciné par ce que ce dernier racontait. Même s'il avait du mal à croire au récit du colonel, il ne pouvait s'empêcher de l'écouter attentivement. C'était trop fantaisiste pour que ce soit une pure invention. Son histoire paraissait invraisemblable et pour autant, il s'en dégageait un parfum de vérité. Chloé, gênée par l'obscurité de la salle, ôta ses lunettes de soleil. Ainsi, elle pouvait mieux voir l'homme assis en face, dont l'histoire la troublait plus qu'elle ne l'intéressait. De Rossi vit qu'elle avait les yeux tristes et le visage défait par les épreuves qu'elle venait d'endurer, mais il ne put s'empêcher de penser qu'elle était une très jolie femme. Il poursuivit son récit.

— Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, vingt-trois sarcophages ont été découverts sur Li581g, lors d'une mission scientifique de reconnaissance. Seuls quatre d'entre eux ont été ouverts. Les autres sont toujours maintenus en sommeil sur Li581g, dans la sphère. Dans les quatre sarcophages ouverts, il y avait, pour dire les choses simplement, trois hommes et une femme. Pour des raisons qu'il serait trop long de vous expliquer, de ces quatre

individus, il n'en reste que deux : vous et moi. Les deux autres sont morts. L'homme décédé s'appelait Charles-Hubert Vendôme, exactement comme vous, maintenant. La femme était son épouse et s'appelait Alice. Si vous êtes là aujourd'hui, sous le nom et les traits de Charles-Hubert Vendôme, c'est parce que l'on vous a autorisé à prendre sa place dans un autre monde ou, devrais-je dire, dans un autre temps. En échange de quoi, vous deviez nous donner des informations relatives à l'origine des sarcophages : d'où ils viennent, ce qu'ils sont exactement, etc.

De Rossi s'interrompt pour boire une gorgée dans le verre qu'il s'était fait servir en rentrant et reprit.

— La raison pour laquelle vous avez choisi de négocier avec nous pour vous retrouver dans ce monde-ci est difficile à cerner. L'explication que vous nous avez donnée était que vous vouliez donner une deuxième chance à Charles-Hubert Vendôme. Mon explication est que vous vouliez prendre sa place pour fuir notre monde et retrouver la femme que vous aimiez, c'est-à-dire Melle Kurakami. En effet, vous étiez un prisonnier, dans notre monde. Un personnage complexe, antipathique et dangereux. Sans doute désespéré. Pour retrouver Chloé, vous avez imaginé un plan incroyable. Vous vous êtes servi de Charles-Hubert Vendôme pour l'assassiner et la transférer dans le monde où vous aviez prévu de la rejoindre, c'est-à-dire ici. Pour dire les choses simplement, votre présence ici est le fruit d'un marché. Votre liberté contre l'information sur l'origine des sarcophages. Contrairement à moi, qui suis pourtant issu du même moule que vous, si je puis dire, vous n'avez pas perdu la mémoire de notre origine. En tout cas, si vous n'en avez aucun souvenir, vous devez posséder les moyens d'en retrouver les traces. Moi, je n'ai pas cette possibilité, parce que je suis d'une deuxième génération, en quelque sorte. J'ai été tué une fois. Et je ne suis plus qu'un clone amnésique, une copie reconstituée de l'original, mais privée de la mémoire et de la carte nécessaires pour retrouver le chemin de l'origine. Et si je suis là à vous suivre depuis le début, c'est uniquement pour m'assurer que vous tiendrez votre engagement. Je veux que vous respectiez les clauses de notre marché.

Il cessa là son récit. Charles-Hubert était bouché bée, incapable de parler. Chloé n'en revenait pas davantage. Elle ne savait quel crédit accorder à cette histoire, tellement incroyable... Cependant, le récit était terriblement bouleversant, au point qu'il lui était impossible de ne pas y adhérer, au moins en partie. De Rossi les observait tous deux sans rien laisser paraître de sa satisfaction de les avoir troublés. Il savait qu'ils le croyaient, même si son discours dépassait l'entendement. Et c'était pour lui l'essentiel.

— Comment puis-je vous croire ? balbutia enfin Charles-Hubert. Cela paraît tellement... insensé. Je ne peux pas admettre que ce soit la vérité.

— Mais si, vous le pouvez. Et c'est ça qui vous dérange. Au fond de vous, vous savez que j'ai raison. Vous le savez, parce qu'il existe en vous une part d'ombre que vous ne pouvez éclaircir. Je me trompe ? (Charles-Hubert ne répondit pas.) Mais vous pourriez vérifier la validité de mon récit, si vous avez le moindre doute. Il vous suffirait de vous rendre dans un centre de contrôle des implants neuronaux pour faire analyser vos données et vous constateriez alors que votre implant est désactivé. Sans compter la présence inexplicable d'une excroissance de quelques millimètres cubes, entre le cortex et l'hypothalamus. Mais vous ne le ferez pas. Vous ne le ferez pas, parce que les agents du Service de la Sécurité du

Territoire pourraient venir à s'interroger sur l'origine de cette excroissance et les raisons de la désactivation de votre implant, et vous suspecter de terrorisme. Ils sont très sensibles sur cette question. De fait, vous seriez arrêté. Je le sais, parce que j'ai été responsable de ce Service. Et je sais comment il fonctionne... En réalité, je le suis toujours, en ce moment même, mais je ne peux pas aller à la rencontre de mon double, pour des raisons faciles à comprendre. (Puis il se tourna vers la jeune femme.) Quant à vous, Melle Kurakami, vous me croyez également, même si ce que je raconte vous paraît insensé. Je le sens dans votre regard. Non pas que vous suspectiez Charles-Hubert de tromperie ou de vous avoir caché la vérité sur sa véritable nature. Vous avez une totale confiance en lui. Mais parce que vous savez, au fond de vous-même, qu'il y a chez lui des détails qui vous échappent. Son âge réel, par rapport à son apparence physique, par exemple. Sa maturité d'esprit. N'est-ce pas ? N'y a-t-il pas autre chose ?

Elle baissa le regard comme si elle était prise en flagrant délit pour une faute qu'elle aurait commise. En réalité, elle revenait mentalement sur deux points particuliers du récit du colonel, qui l'avaient décontenancée. Le premier était son prétendu assassinat. Le second était Alice. L'épouse de *l'autre* Charles-Hubert. Alice – elle s'en souvenait – était le prénom de la jeune femme avec qui Charles-Hubert entretenait une relation avant qu'il ne la rencontre, elle. Était-il possible qu'il s'agisse de la même personne ? En tout cas, cette coïncidence, si c'en était une, était dérangeante. Très dérangeante.

— Cette Alice, dit-elle enfin en s'adressant à Charles-Hubert. Est-il possible qu'elle soit la fille avec qui tu sortais avant moi ?

— Comment veux-tu que je le sache ? répondit son compagnon, sur la défensive. Comment accorder du crédit à ce que nous raconte cet individu ? (Il se tourna vers de Rossi.) Qui nous dit que vous ne vous êtes pas renseigné sur moi ? Vous avez découvert que je sortais avec une fille qui se prénomme Alice et vous avez inventé une histoire insensée d'un autre monde, où elle était l'épouse d'un homme portant mon nom. C'est délirant. Vous voulez détruire ma relation avec Chloé, c'est ça ?

De Rossi devinait le désarroi de Vendôme. Il haussa les épaules, l'air faussement désolé.

— Je vous ai prévenu que cette histoire vous concernait en propre. Vous avez tenu à ce que Chloé soit présente. Tant pis pour vous... Je ne cherche pas à vous séparer de votre femme. Pourquoi ferais-je cela ? La seule chose qui m'intéresse, c'est notre marché. Je veux savoir d'où viennent les sarcophages. Je veux savoir d'où nous venons, vous et moi et les autres... Or vous seul avez la réponse à cette question. Le reste, cela dit sans vous offenser, je m'en fiche.

— Je n'ai aucune réponse à vous donner. Je ne sais pas ce que sont ces choses, ces... sarcophages. Je n'en ai jamais entendu parler.

— Je sais que vous n'avez pas la réponse ici, en ce moment, puisque vos deux implants sont inactifs. Mais vous m'aviez promis, dans votre autre vie, que vous me donneriez la réponse. Je l'attends toujours, et c'est pourquoi je suis là. Quand j'aurai cette réponse, je vous laisserai tranquille, avec votre femme. Vous n'entendrez plus jamais parler de moi. Dans le cas contraire...

— Monsieur, intervint Chloé. S'il vous plaît... Je ne sais pas ce que Charles-Hubert vous a promis dans son autre vie, si ce que vous dites est vrai. Mais moi, je ne vous ai rien promis du tout. Mon enfant est morte et vient d'être inhumée. Je n'ai plus rien dans ma vie, sinon mes parents et Charles-Hubert, en qui j'ai toute confiance. Dites-nous ce que nous pouvons faire pour que vous obteniez ce que vous demandez. Si nous pouvons vous aider, nous le ferons sans poser le moindre problème. Je vous en donne ma parole.

— Je ne pense pas que vous puissiez faire quoi que ce soit pour m'aider, car aucun de vous deux ne possède la réponse que j'attends. En revanche, je peux ramener Charles-Hubert, pour l'obliger à me donner ce qu'il m'a promis. Je ferai réactiver ses implants, s'il le faut. En contrepartie, je peux vous promettre que Charles-Hubert reviendra avant la mort de votre fillette. Il aura alors toutes les informations pour éviter que l'accident ait lieu.

— Qu'est-ce que vous dites ? coupa Charles-Hubert, outré par les propos du colonel. Notre fille est morte, vous ne pouvez rien y changer ! N'avez-vous donc aucun respect pour notre douleur ?

— Calmez-vous, riposta de Rossi. Je respecte votre douleur. Ne vous ai-je pas présenté mes condoléances ? Je crois que vous n'avez pas bien saisi la situation exacte. Je ne ferai pas revenir votre fille d'entre les morts, c'est impossible. Mais je peux vous ramener à une date précédant sa mort. De ce que vous déciderez à ce moment-là dépendra l'existence ou non d'un monde où votre fille échappe à l'accident. Ce sera un monde en tout point identique à celui-ci, sauf que votre fille sera bien vivante. Renoncerez-vous à cette possibilité ?

Charles-Hubert regarda Chloé. Il paraissait désemparé. Chloé ne semblait pas davantage en mesure de comprendre la scène qui se déroulait sous ses yeux. Elle se tourna vers le colonel.

— Vous voulez dire que vous avez la possibilité de nous faire revenir dans un monde où notre fille serait encore vivante, c'est ça ?

— Exactement. Mais à la seule condition que Charles-Hubert accepte de me suivre pour un transfert dans l'époque d'où nous venons, lui et moi. L'époque où il s'est engagé à me donner une information capitale en échange de sa liberté. C'est tout simple ! Et c'est une proposition honnête. Je m'y engage.

— Comment est-ce possible ? demanda Charles-Hubert qui sentait le désarroi l'envahir.

— Rien de bien compliqué, en réalité. Je vous donne rendez-vous demain matin, à six heures précises, au bout de la jetée du quai 34, sur le port. Vous viendrez seul. Je vous transférerai dans le monde d'où nous venons. Bien entendu, vous disparaîtrez dans celui-ci. Mais vous reviendrez avant l'accident de votre fille. Je vous l'assure.

— Ce que vous me demandez de faire est ignoble ! s'exclama Charles-Hubert. Comment puis-je accepter que ma femme se retrouve seule ? C'est impossible !

— Si vous acceptez ma proposition, il y aura deux Chloé, répliqua le colonel. La première, celle ici présente, c'est-à-dire vous (il plongea son regard dans celui de la jeune femme), la femme qui a perdu sa fille et qui, demain, perdra son compagnon. Et une deuxième Chloé, en tout point semblable à la première, celle d'avant la perte de Julie et avec Charles-Hubert Vendôme comme compagnon, exactement comme avant le drame. (Il se

tourna vers Charles-Hubert.) Quand vous reviendrez, c'est cette dernière que vous retrouverez. Il existe, bien sûr, une troisième Chloé, dans le monde d'où nous venons. Le futur. Mais celle-ci est décédée... Vous n'avez donc pas à vous en préoccuper. Vous comprenez que la vie ou la mort, pour moi, ne signifient pas grand-chose. Mais, que vous en compreniez ou non les termes, tel est le marché que je propose. Je ne vous demande pas de me répondre de suite. Vous avez jusqu'à demain matin six heures pour prendre votre décision. Si vous êtes demain au lieu et à l'heure du rendez-vous, cela signifiera que vous acceptez ma proposition. Sans condition. Dans le cas contraire, on ne change rien et vous m'aurez encore sur le dos, le temps que je le jugerai utile. Jusqu'à ce que je perde patience, en fait. Je pourrais alors vous forcer à me suivre contre votre gré. Auquel cas, vous disparaîtriez de ce monde et retrouveriez votre condition de prisonnier, sans espoir d'en réchapper, cette fois. Je n'ai pas d'état d'âme sur ce plan. Pour moi, vous n'existez pas plus que dans un rêve.

Debout face à l'Océan, de Rossi n'avait pas besoin de montre pour connaître l'heure. Le *Terrible*, immense navire océanographique, armé pour traquer les fonds de l'Océan de la Contemplation, quittait son quai à 6H00 précises. Son départ se matérialisait dans l'air par un long grondement de corne de brume. Vendôme n'était pas là. Le colonel décida qu'il pouvait attendre un quart d'heure supplémentaire, mais pas davantage. De Rossi était intimement convaincu qu'il viendrait. Un quart d'heure, c'était environ le temps que mettrait le *Terrible* pour disparaître dans l'horizon opaque.

Le colonel ne quittait pas des yeux le grand large. Par endroit, les brumes se faisaient moins denses, et la lumière de Libræ semblait danser au-dessus des eaux sombres. D'étranges arabesques lumineuses se formaient et disparaissaient spontanément dans l'air, comme d'immenses feux follets animés d'intentions surnoisées. De Rossi se souvint des missions de reconnaissance à bord d'un sous-marin, alors qu'il était jeune officier. Les fonds restaient insondables. Les ondes électromagnétiques, émises par un générateur à large spectre équipant le submersible, se perdaient dans la matière non baryonique du socle océanique. Le jeune lieutenant de Rossi imaginait parfois des mondes mystérieux et inaccessibles dans les profondeurs abyssales, surgissant à la surface des eaux comme des rêves. Qui pouvait prétendre, en effet, connaître la nature de cette matière et de ce qu'elle recelait en son sein ? L'absence de vie dans les eaux noires et glacées de l'Océan avait conduit les autorités scientifiques à suspecter une contamination des fonds. Un milieu délétère, transparent aux rayonnements électromagnétiques et formant une croûte océanique *non bornée*, de façon incompréhensible...

— Me voilà, s'exclama Charles-Hubert, derrière lui.

Des cris d'oiseaux montaient dans la brume, comme en écho à la voix. De Rossi se retourna.

— Vous êtes en retard !

— Désolé.

Le colonel l'observa. Charles-Hubert avait les traits tirés. Sans doute n'avait-il pas dormi, ou très peu. Il avait troqué son costume sombre de cérémonie funèbre pour des habits plus décontractés. Un blouson léger bleu marine, un pantalon de jogging noir et des baskets de même couleur.

— Vous n'avez pas l'air en forme ! Vous êtes déçu que votre femme vous ait demandé de partir ? Vous auriez préféré qu'elle ne croie pas à mon histoire et vous supplie de rester près d'elle... Je comprends ça.

— Cessez de déblatérer pour rien, coupa sèchement Charles-Hubert. Faites ce que vous avez à faire.

— Je me trompe ? Pourquoi êtes-vous venu sinon, alors que vous n'êtes même pas certain que je vous aie dit la vérité ?

— Vous oubliez qu'en tant qu'ingénieur du CSA, j'ai accès au scanner des implants neuronaux, soupira Charles-Hubert. Je me suis soumis à l'expérience, hier, quand nous nous sommes séparés.

— Je vois, lâcha de Rossi... Et qu'avez-vous découvert ?

— Vous aviez raison, souffla Vendôme, l'air sombre. J'ai bien une excroissance entre l'hypothalamus et le cortex antérieur, une sorte de tumeur de quelque douze millimètres de diamètre... et mon implant est vide de contenu mémoriel.

— Il n'est pas vide. Il est simplement désactivé.

— Pfff... Ça revient au même ! C'est comme si je n'existais pas. Qu'ai-je donc à perdre à vous suivre ? Alors, votre psychologie de comptoir...

De Rossi n'insista pas. Il aurait pu lui rappeler que c'était lui – le cobaye –, et personne d'autre, qui avait demandé que ses implants lui soient retirés. Mais Vendôme avait certainement oublié la moitié de son récit de la veille, et il le laissa évacuer son mépris. Il savait que l'homme souffrait. Inutile d'enfoncer le clou.

— Ce que je ne comprends pas, répondit le colonel, c'est pourquoi, alors que vous aviez toutes les cartes en mains, vous avez choisi de perdre la partie.

— Ce que vous dites ne fait aucun sens pour moi !

— Bien sûr, souffla de Rossi. J'ai tendance à penser à voix haute, pardonnez-moi. Je suis resté souvent seul ces derniers temps... Je n'avais personne à qui parler. Pas d'ami à qui me confier. Pas d'épouse pour m'attendre à la maison. Pas de collègue avec qui plaisanter. Je n'avais même pas de boulot... sinon celui de vous pister de loin...

— Pauvre hère... ironisa Charles-Hubert. Taisez-vous, vous allez me faire pleurer !

— Je n'implore pas votre compassion, Vendôme. Cessez de faire le mariole. Vous-même inspirez la pitié... Vous êtes en pleine déroute. Vous n'aviez pas prévu que Julie allait mourir avant vous. Et cela a suffi pour que votre plan d'évasion échoue... Vous voilà revenu à la case départ et obligé de me faire confiance, alors que rien ne vous prouve que je tiendrai parole.

Charles-Hubert haussa les épaules. Il se sentait épuisé. Il décida de ne plus donner la réplique à ce sexagénaire détestable et pervers. Ce dernier finirait bien par se lasser. Le temps passait. Et ils étaient toujours sur ce quai...

— Bien, souffla le colonel. Il est temps de rentrer à la maison.

Les paupières de Charles-Hubert se firent lourdes dans les secondes qui suivirent. Il avait du mal à garder les yeux ouverts. Un instant, il entrevit autour de lui une mer étrangement bleue, comme une marée montante venue de très loin. Il était seul au milieu de nulle part. Dans un espace immense et pourtant confiné dans une boîte semblable à un cercueil transparent. Puis, très vite, le niveau de la mer atteignit les bords supérieurs de l'habitacle, et l'eau s'engouffra à l'intérieur. L'air disparut. Le liquide pénétra dans ses poumons par la bouche et les narines. La douleur lui broya la poitrine... Il se noyait.

Quand Charles-Hubert ouvrit les yeux, il était allongé dans le sarcophage. Le couvercle était ouvert, et le professeur Klein était penché sur lui. Le scientifique était vêtu d'une blouse blanche sur ses vêtements de ville et d'un bonnet de chirurgien. Un masque de protection en tissu attaché à son cou pendait sous son menton.

— Vous voilà de retour parmi nous... soupira le professeur.

— Professeur Klein ? interrogea Charles-Hubert, étonné. Que faites-vous ici ? Où sommes-nous ?

— Nous sommes dans le laboratoire du sous-sol du CSA. Vous en souvenez-vous ?

— Je ne me souviens pas de l'existence de ce laboratoire.

— Vous m'avez reconnu, cependant. Savez-vous qui vous êtes ?

— Je pense, oui, répondit Charles-Hubert comme pour plaisanter.

— Bien. Comment vous appelez-vous ?

— Vous voulez rire ?

— En ai-je l'air ? Répondez, s'il vous plaît.

— Charles-Hubert Vendôme, soupira-t-il.

— Ça, c'est votre nom d'emprunt. Quel est votre nom de code ?

Charles-Hubert écarquilla les yeux d'incompréhension.

— Mon nom de code ? Je ne vois pas.

— Vous ne vous en souvenez pas ?

— Non. J'ignorais même que j'en avais un. Quel est-il ?

— 581G01. Il s'agit d'un matricule, celui qui vous a été attribué quand on vous a découvert sur Li581g. Vous l'avez oublié... Ne vous étonnez pas de la nature des questions que je vous pose. J'essaye d'évaluer votre état psychique. Levez-vous, et sortez du sarcophage.

Charles-Hubert obtempéra. Klein lui demanda d'effectuer un certain nombre d'exercices physiques précis, pour tester ses réflexes et sa motricité. Il lui préleva quelques gouttes de sang et un échantillon de salive. Il remit ensuite les humeurs à un technicien de laboratoire présent dans la salle, en vue d'un examen, et demanda à Charles-Hubert de le suivre.

Après avoir parcouru un long couloir où des néons déversaient leur lumière pâle, Charles-Hubert et Klein se retrouvèrent dans une salle plus petite que la précédente. Elle était meublée d'un bureau avec deux chaises, l'une en face de l'autre. Sur le bureau se trouvaient un moniteur et un clavier holographiques activés. Du matériel électronique de mesures physicochimiques, des ustensiles de médecine et des classeurs étaient entreposés sur des étagères contre les murs. Aucun soin particulier n'avait été pris dans le rangement du matériel et des classeurs. Charles-Hubert en conclut qu'il s'agissait du bureau de Klein, car le scientifique était réputé pour son laisser-aller. Le professeur s'assit face à l'ordinateur et demanda à Charles-Hubert de prendre place sur la chaise libre.

— Bien, souffla Klein posément. (Il croisa les bras et se rejeta en arrière sur le dossier de la chaise.) Je dois procéder à différents tests pour vérifier certains paramètres psychologiques. Après quoi vous rejoindrez votre cellule, en attendant que l'on décide de ce qu'on doit faire de vous.

— Quelle cellule ? demanda Charles-Hubert, méfiant. Ne suis-je pas libre de mes mouvements ? Je me suis entretenu avec le colonel de Rossi avant d'arriver jusqu'ici. Où est-il ?

— De Rossi nous rejoindra plus tard. Quant à votre cellule, il s'agit de celle que vous occupiez, la dernière fois que nous nous sommes vus. Vous étiez prisonnier, vous en souvenez-vous ?

— Non. Je n'ai aucun souvenir de cette sorte. Et ce n'est pas ce que m'a promis le colonel quand il m'a proposé son marché. Je refuse de me plier à vos tests si je ne rencontre pas de Rossi immédiatement.

— C'est ridicule, voyons. Je vous ai dit que vous rencontrerez le colonel plus tard. Ces tests sont sans danger pour vous et permettent de vérifier votre état cérébral. Vos implants ont été déconnectés avant votre départ. Il n'était pas prévu que vous reviendriez dans notre monde. Il est dangereux de subir un transfert sans implants. L'une de vos incarnations a mal toléré le voyage. Je veux juste vérifier que ce n'est pas aussi le cas pour vous.

— Je vais très bien. Je m'appelle Charles-Hubert Vendôme. Je vis en couple avec Chloé Kurakami. Nous avons eu une petite fille, Julie, décédée dans un accident de la circulation. Ceci est la stricte vérité. Le colonel de Rossi, qui nous a suivis pendant des années comme si nous étions des malfrats, nous a proposé de me transférer dans un monde parallèle où ma fille serait encore vivante. Nous n'avons accepté sa proposition que pour cela.

Charles-Hubert s'était efforcé d'être le plus concis et le plus factuel possible, aux fins de paraître tout à fait normal aux yeux du scientifique.

— Savez-vous pourquoi de Rossi vous suivait ?

— Je vous aurais promis, alors que je vivais parmi vous, dans votre monde, de vous donner des informations sur la genèse des sarcophages.

— Exact. Avez-vous ces informations ?

— Non. Je n'ai rien de tel. J'ignorais l'existence d'un autre monde que le mien. Je ne connaissais pas non plus l'existence de ces sarcophages avant que de Rossi m'en parle, hier soir.

— Hier soir ? Savez-vous en quelle époque nous sommes ?

— Nous sommes dans l'année 740 Li581d.

— C'est une mauvaise réponse. Nous sommes en 822 Li581d, soit l'équivalent d'environ quinze années de plus en base terrestre⁴.

— Ah oui, je me souviens, reconnu Vendôme. De Rossi affirmait venir du futur... Vous prétendez que j'ai vieilli de quinze ans en quelques minutes ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Vous êtes dans un monde parallèle, pas dans le futur.

— Pourtant, de Rossi prétendait que lui et moi venions du futur...

— C'était un abus de langage de sa part. Scientifiquement, ce n'est pas tout à fait exact.

— J'ai donc exactement le même âge, mais dans un monde qui a quinze ans de plus, c'est ça ?

— Oui. Formulé ainsi, c'est correct.

⁴ Rappel : une année sur Li581d équivaut à $67/365 \approx 0.184$ année terrestre.

— En supposant que vous acceptiez de me renvoyer en l'année 740 Li581d, et à une date antérieure à la mort de ma fille, comment allez-vous procéder ?

— Il vous sera demandé de vous concentrer sur un souvenir précis, antérieur au décès de votre enfant. À ce moment-là, le sarcophage va interpréter le souvenir comme une réalité, et il vous immergera dans cette réalité. Nous ne savons pas comment il procède, mais nous avons constaté que cette technique est fiable. Pour éviter toute erreur, toutefois, on doit imprimer ce souvenir sur l'implant, qui reste normalement actif durant le processus, et faire tourner en boucle cette information. De cette manière, la cible a peu de chance d'être manquée.

— Vous voulez dire que sans implant, ou avec un implant inactif, la pensée du souvenir peut disparaître et que le sarcophage peut alors manquer sa cible ?

— C'est cela. Et le problème coexiste dans les deux sens, c'est-à-dire, tant à l'aller qu'au retour. En clair, si vous perdez les données de votre implant dans le monde où vous vous êtes rendu, le retour risque de s'avérer problématique.

— Pourtant, en ce qui me concerne, si j'ai bien compris, la cible a été atteinte bien que mes implants aient été désactivés.

— C'est vrai. J'ignore pourquoi mais on peut supposer, dans votre cas, que le souvenir du monde où vous vouliez vous rendre était bien ancré dans votre mental, et que vous avez dû vous entraîner pour ça, car ce n'est pas facile de maintenir durablement une pensée à l'esprit. Pour votre retour, c'était plus facile, car vous avez été piloté par de Rossi. Vous étiez totalement sous son contrôle. En clair, le sarcophage s'est calé sur l'implant du colonel. Plus exactement, de Rossi était votre sarcophage, car il existe un processus de symbiose entre l'un des deux implants actifs et le sarcophage.

— Je ne comprends pas. Pourquoi deux implants ?

— Ce serait trop long à vous expliquer. Pour faire simple, disons qu'un implant est relié au sarcophage et fonctionne « en mode complexe », dans l'acception mathématique du terme, tandis que l'autre est relié au laboratoire et fonctionne sur des données réelles. C'est l'implant fonctionnant en modalité complexe qui possède toutes les fonctions nécessaires au transfert en toute sécurité. Mais si de Rossi vous a ramené sain et sauf, du moins en apparence, cela ne signifie pas que toute votre personnalité est présente en ce monde. Il se peut qu'il y ait eu des pertes en cours de transfert. C'est ce que je dois contrôler sur vous. Vous avez donc tout intérêt à vous plier aux tests, si vous ne voulez pas risquer de graves problèmes schizophréniques.

Charles-Hubert avait écouté Klein avec attention. Il avait compris notamment qu'il lui suffisait d'avoir un souvenir précis et durable pour que le sarcophage le conduise très exactement dans la réalité de ce souvenir. Ce qui signifiait qu'il n'avait pas besoin d'activer ses implants pour retrouver Chloé et Julie. Il lui suffisait d'être immergé dans le sarcophage. Et il savait où trouver ce matériel (Charles-Hubert ne s'était pas encore fait à l'idée que ces objets fussent des êtres vivants.) S'il parvenait à maîtriser Klein, il pourrait se rendre dans la salle du laboratoire et s'immerger. Mais l'entreprise était périlleuse. Si neutraliser le professeur n'était pas très difficile (Charles-Hubert se sentait assez fort pour l'assommer d'un coup à la tête), se rendre au laboratoire sans se faire remarquer (le couloir était sous contrôle vidéo), de même que mettre le personnel de service hors d'état de nuire, était une autre

affaire. Peu réaliste à dire vrai. D'un autre côté, il savait qu'il ne pourrait jamais retrouver sa femme et sa fille tant qu'il serait prisonnier de ces individus. Il ne leur faisait pas confiance. Il n'avait donc d'autre choix que fuir, se cacher quelque part (sans implants, il n'était plus détectable) et réfléchir à la meilleure solution possible. Libre, il serait plus à même de négocier qu'en restant prisonnier.

— Êtes-vous prêt à répondre à mes questions ? demanda Klein.

Charles-Hubert, tiré de ses pensées d'évasion, hocha la tête. Klein eut un sourire de satisfaction et fouilla du regard la liste des questions tests sur le menu déroulant de l'ordinateur.

— Bien, dit-il. Question numéro un : Quelle est votre année de naissance ?

— Je suis né en 577 Li581d, troisième décade (pendant qu'il répondait, Charles-Hubert inspecta, en promenant son regard dans la pièce, le matériel entreposé sur les étagères).

— Seule l'année suffit. La prochaine fois, contentez-vous de répondre strictement à la question posée, sans ajout.

— Désolé.

— Pas grave. Continuons. Question numéro deux : Quel était l'âge de vos parents à votre naissance ?

— Soixante ans. En base terrestre. Si l'on excepte le temps que j'ai passé en incubation, bien sûr.

Klein le toisa d'un air agacé. Vendôme n'écoutait manifestement pas ses consignes. Puis il tapa sur le clavier numérique : 60. Sur l'étagère de droite, à proximité d'une pile de documents et d'un moniteur de contrôle des constantes vitales, Charles-Hubert aperçut du matériel d'anesthésie : deux boîtes d'ampoules de diisopropylphénol dans leur propulseur. Charles-Hubert ignorait pour quelle raison cet anesthésique se trouvait dans le bureau de Klein, et il s'en fichait. L'important était que ces produits fussent là ; c'était une véritable aubaine...

— Question numéro trois : Avez-vous des frères et sœurs ?

— Non.

— Numéro quatre : Êtes-vous marié ?

— Non.

Klein le regarda droit dans les yeux, comme si la réponse le surprenait. Puis il baissa le regard et pianota sur son clavier avant de poursuivre.

— Vivez-vous maritalement ?

— Oui.

— Des enfants ?

— Oui.

— Combien ?

— Un.

— Quel âge ?

— Elle est décédée.

— Que vous dit le nom d'Alice Vancouver ?

Charles-Hubert hésita. Que venait faire Alice dans cet interrogatoire ?

— C'est le nom d'une ancienne copine.

— Avez-vous eu des enfants avec cette personne ?

— Pas que je sache. (Klein leva les yeux vers lui). Non, je n'ai pas eu d'enfant avec Alice.

— Connaissez-vous Julien et Marie Vendôme ?

— Non. (Charles-Hubert commençait à s'agiter sur sa chaise.)

— Si je vous disais qu'il s'agit de vos enfants, me croiriez-vous ?

— C'est une question-test ?

— Répondez !

— Où voulez-vous en venir ? (Charles-Hubert fit mine d'être énervé et se leva de sa chaise.) Ces questions n'ont aucun sens.

— Asseyez-vous ! ordonna Klein. Contentez-vous de répondre à mes questions.

Charles-Hubert fit un pas en direction de l'étagère contenant les ampoules injectables d'anesthésique. Il regarda Klein dans les yeux et vociféra :

— Quel rapport y a-t-il entre mon état de santé mentale et les questions stupides de votre test ?

— Asseyez-vous ! Asseyez-vous, sinon je donne l'ordre qu'on vous mette aux arrêts.

— Ok, ok ! (il leva les bras, mains ouvertes, comme s'il était menacé d'une arme.) Je m'assois, fit Charles-Hubert, tout en continuant de se déplacer à reculons vers l'étagère. Je répondrai à toutes vos questions.

Puis il baissa les bras, plongea la main droite sur l'étagère et déroba d'un geste vif mais précis un des deux propulseurs chargés d'une ampoule d'anesthésiant. Klein ne réalisa que trop tard la manœuvre de Charles-Hubert. Il n'eut pas le temps de hurler pour alerter les secours : une dose de diisopropylphénol fila dans une des veines de la main qu'il tenait inutilement dressée devant lui pour se protéger. Il s'écroula, sans connaissance. En tombant, il renversa la chaise sur laquelle il était assis.

Charles-Hubert l'allongea sur le dos et attendit quelques instants, aux aguets. Le couloir, derrière la porte fermée, semblait désert. Ni bruit de pas ni voix humaine ne parvenait à ses oreilles. Pas de signe d'agitation. Par chance, le bureau de Klein n'était pas surveillé et, apparemment, aucun dispositif d'alarme ne s'était déclenché. Charles-Hubert dévêtit le professeur de sa blouse blanche, de son bonnet et de son masque, et les enfila. Il n'avait pas tout à fait la carrure de Klein (il était plus grand et plus costaud), mais avec cet accoutrement il espérait pouvoir passer inaperçu auprès des vigiles supposés contrôler les allées et venues dans les couloirs du labo du CSA. Il chercha ensuite, dans un tiroir du bureau, les effets personnels du professeur. Il découvrit son portefeuille, avec ses documents d'identité et des cartes à puce, ainsi que quelques billets et pièces d'UM. Cet argent lui serait utile.

Il ouvrit la porte le plus naturellement du monde et longea le couloir, dans la direction opposée à celle qu'il avait prise avec Klein, au sortir du labo. Il pensait ainsi arriver à un ascenseur ou à un escalier de service donnant vers l'extérieur. Il n'avait pas tort, car quelques instants plus tard il se trouva dans un hall avec deux portes d'ascenseurs et une porte fermée

donnant sur l'escalier. Il se souvint que Klein lui avait dit qu'ils se trouvaient dans le laboratoire du sous-sol du CSA. Par conséquent, la sortie se trouvait à des niveaux supérieurs. Il ouvrit la porte de l'escalier et grimpa les marches quatre à quatre. Par chance, l'escalier n'était pas équipé de caméras. Le concepteur de la sécurité avait sans doute estimé que cette voie ne serait empruntée qu'en cas de panne des ascenseurs ou d'évacuation de secours, autrement dit, jamais.

Quand l'alerte fut donnée, cela faisait déjà une demi-heure que Charles-Hubert avait réussi à s'enfuir du CSA. Il avait d'abord gravi, par l'escalier de service, les trois étages qui séparaient le laboratoire du rez-de-chaussée du bâtiment, puis il était passé par une porte de secours qui donnait sur le parc boisé. Là, après s'être débarrassé de la blouse, du masque et du bonnet de Klein, qu'il jeta derrière un bosquet d'arbustes, il put se diriger sans difficultés vers la sortie principale, malgré les caméras. Le planton ne fit pas attention à lui, car il n'était pas précisé, dans son contrat de travail, qu'il devait aussi contrôler les sorties.

Le général Lagarde, une fois averti, avait piqué une colère sans précédent. Il convoqua le responsable de la sécurité et lui signifia que son cas serait soumis au conseil de discipline mais qu'il était d'ores et déjà démis de ses fonctions. Il lui fut notamment reproché le fait que le profil morphologique de Charles-Hubert n'avait pas été retiré de la base de données après son décès et qu'en conséquence le dispositif de vidéosurveillance n'avait pas réagi. En principe, en l'absence de badge, ce qui était le cas pour Vendôme, l'alarme aurait dû se déclencher.

Lagarde convoqua son équipe quelques heures plus tard, dans son bureau. Klein s'était remis de son agression, mais le général lui passa un savon. Le professeur s'entendit reprocher, en particulier, de n'avoir pas retenu la leçon du passé ; il était inadmissible que le cobaye se soit trouvé seul avec lui. Il pouvait s'estimer heureux d'avoir été simplement anesthésié. Il aurait pu être assommé avec un objet contondant, voire assassiné. Bien que le cobaye fût privé de ses implants, il n'en demeurait pas moins un individu dangereux. Klein accepta sans broncher les griefs du général.

De Rossi rejoignit les autres membres de l'équipe un peu plus tard. Après son retour dans le monde, ses implants avaient été passés au crible d'un analyseur de données et d'un antivirus, ce qui avait pris du temps. Il avait appris l'évasion du cobaye, mais n'avait manifesté aucun signe de surprise. Comme si les choses n'avaient pu se passer autrement.

Lagarde mit le brouilleur en service et alla s'asseoir à la table ovale où les autres membres de l'équipe étaient déjà installés. Il s'assura d'abord que tous étaient au fait de la situation avant d'interroger de Rossi.

— Colonel, que pouvez-vous nous dire, brièvement, de cette affaire ?

De Rossi hocha la tête et s'accorda quelques secondes de réflexion avant de répondre.

— D'emblée, je dirais que notre homme ne s'est pas échappé sans une bonne raison. En clair, je pense que Vendôme a eu peur que le marché que nous avons arrêté ensemble ne soit pas respecté. Son but, en venant ici, était de retrouver sa femme et sa fille, comme je le lui avais promis. Il est conscient qu'il ne peut pas le faire sans nous. Il a besoin du sarcophage. Il n'avait aucune raison de fuir avant de me retrouver. Je ne sais pas ce que Klein lui a dit durant les tests, mais tout est parti de là.

— Je n'ai pas eu le temps de lui dire grand-chose, s'indigna Klein après avoir écouté, sidéré, les propos du colonel. (Il regarda ce dernier droit dans les yeux.) Il a exprimé le désir de vous voir. Je lui ai dit que cela se ferait plus tard, mais qu'il devait d'abord subir des tests. Je lui ai posé quelques questions, auxquelles il a répondu, puis il s'est énervé, s'est

levé de son siège et s'est emparé d'une dose de Propophénol qu'il a réussi à m'injecter. Il est plus jeune et plus rapide que moi. Je n'ai rien pu faire pour l'éviter.

— Et que lui avez-vous dit, pour qu'il se soit énervé ainsi ? s'enquit le général.

— Je ne sais pas s'il était réellement énervé. Il a peut-être fait semblant de l'être pour détourner mon attention. Il ne pouvait en effet se lever, prendre le propulseur comme si de rien n'était puis s'en servir, tout cela sans que je réagisse. Son énervement apparent a de fait détourné mon attention.

— Que lui avez-vous dit ? reprit le général.

Klein se crispa. Il se sentait sur la sellette, ce qui avait tendance à mobiliser ses émotions et le bloquer dans ses réflexions.

— Je lui ai demandé... voyons que je me souviene... Je lui ai demandé s'il me croirait, si je lui disais que Julien et Marie Vendôme étaient ses enfants. Cette question faisait partie de la liste des questions-tests. Je n'ai fait que respecter la procédure...

— Inutile de vous justifier, coupa Lagarde. On essaye simplement de comprendre ce qui s'est passé.

— Ne lui avez-vous dit rien d'autre qui ait pu poser problème, avant cette série de questions ? ajouta de Rossi qui sentait que Klein cherchait à dissimuler une partie de la vérité.

Klein prit le temps de réfléchir. Il faisait des efforts pour fouiller sa mémoire, gêné par le regard des autres.

— Je ne vois pas... dit-il enfin. Peut-être ai-je dit quelque chose qu'il n'a pas apprécié ?

— Vous n'enregistriez pas votre conversation ? surenchérit Reynolds qui se tenait silencieux et attentif jusqu'à présent.

— Non. Je n'ai pas pris ce soin. C'était une conversation informelle, et non pas un interrogatoire de police.

— Un test sur le cobaye est une conversation informelle, pour vous ? réagit Reynolds, interloqué par la réponse du professeur.

— Essayez de vous souvenir, proposa de Rossi qui percevait le malaise du professeur. Faites un effort.

— Je crois que je lui ai dit que nous devons procéder à des tests, répondit le professeur avec un sentiment de culpabilité palpable. Et qu'ensuite il retournerait en cellule, en attendant que l'on décide de son sort. Je lui ai rappelé qu'il était notre prisonnier...

Abasourdi par la réponse de Klein, de Rossi se laissa aller contre le dossier de sa chaise, secoua la tête et écarta les bras comme s'il n'en revenait pas.

— Quel besoin aviez-vous de lui dire qu'il était notre prisonnier ? soupira le colonel, dépité.

— Je n'avais aucune raison d'agir autrement, à ce moment-là, rétorqua le professeur. Je n'ai pas été informé de vos intentions. Si vous aviez un plan, il fallait nous prévenir avant le transfert. Votre implant vous permettait d'entrer en contact avec nous, dès lors que vous aviez pris la décision de le ramener. Mais, comme à votre habitude, vous agissez en solo, faisant fi du travail en équipe !

— Dois-je vous rappeler, répliqua le colonel, que l'équipe ne s'est pas toujours comportée envers moi de façon limpide ? Vous n'avez pas de leçon à me donner dans ce sens. Par ailleurs, nous avons convenu, lorsque je suis revenu la première fois, avant l'accident de la petite fille, que je piloterais cette opération de A à Z et que je pourrais être amené à improviser. Vous deviez vous tenir prêt.

— J'étais prêt, coupa Klein. Et j'ai procédé aux tests selon la procédure habituelle, compte tenu des circonstances. Jamais il n'a été question de cacher à l'individu son statut de prisonnier !

— Bon, ça suffit, coupa Lagarde. Vous n'êtes pas là pour vous envoyer des reproches à la figure, mais pour faire avancer cette affaire. (Il se tourna vers Klein.) Professeur, vous n'avez pas pu terminer votre série de tests, mais vous avez sans doute pu obtenir quelques éléments de réponses. Que pouvez-vous nous dire, à partir du peu que vous possédez ?

— Je n'ai pas pu terminer les tests, en effet, de sorte qu'il m'est impossible de tracer un tableau psychologique précis de l'individu. Toutefois, avec le peu d'information dont je dispose, je peux affirmer que le cobaye, contrairement à Vendôme, ne semble souffrir ni de dissociation mentale ni de perte de mémoire. Il a parfaitement supporté son transfert. Il n'a pas paru une seule seconde désorienté. Au contraire, il m'a interrogé sur la méthodologie du transfert. Il avait l'air très intéressé par mes explications et m'a semblé les avoir comprises. En clair, c'était comme si ses implants, bien que déconnectés, fonctionnaient encore. Étonnant...

— Nous pouvons donc conclure que l'homme était sain de corps et d'esprit et capable d'organiser sa défense ? proposa le général.

— Oui. Sans aucun doute, répondit Klein.

— Ce qui signifie, continua le général, qu'il sera très difficile de le coincer. Le cobaye est très malin. Que va-t-il faire, à votre avis ?

— Pas grand-chose, de mon point de vue, répondit Reynolds. L'homme sera bien obligé de manger et dormir. Or, en dehors de la somme dérisoire qu'il a dérobée à Klein, il n'a pas d'argent sur lui, ni aucun moyen de paiement. Il pourrait dormir dans un parc, comme un clochard, mais il lui sera difficile de mendier ou de voler sa nourriture. Il ne pourra pas tenir indéfiniment ainsi. Il essayera sans doute d'entrer en contact avec sa famille ou avec des gens en qui il a confiance. Mais il n'a plus vraiment de famille, et il n'a pas d'amis.

— Il pourrait être tenté de joindre les Kurakami, suggéra de Rossi.

— Je ne crois pas. Pour les Kurakami, Vendôme est l'assassin de leur fille. Il ne faut pas l'oublier. Je ne pense pas qu'ils accepteraient de l'aider. Et puis, il est mort ; son apparition serait inexplicable... Il ne peut pas non plus rencontrer ses enfants. Ça ne serait pas une bonne idée de jouer au fantôme avec eux. Par ailleurs, ses parents sont séniles. Donc, il est seul. Son objectif est de rejoindre sa femme et sa fille. Il lui faut donc revenir au laboratoire du CSA, car les sarcophages ne se trouvent pas ailleurs...

— Pas nécessairement, coupa Lyon-Ville. Il sait qu'il peut se servir du colonel. Il l'a déjà fait une fois, non ?

— Bien sûr, admis Reynolds. Et alors ?

— Lyon-Ville, intervint de Rossi, veut peut-être dire que Vendôme va essayer de me contacter pour m'utiliser. (Il regarda le professeur.) C'est cela ?

Lyon-Ville acquiesça d'un hochement de tête.

— Et alors ? reprit Reynolds. (Il se tourna vers de Rossi.) Il ne peut pas se servir de vous, malgré vous. À moins que vous ne décidiez d'aider le cobaye à s'enfuir, je ne vois pas comment il pourrait s'y prendre.

— Cet individu a beaucoup de ressources, précisa Klein. J'en sais quelque chose. Il pourrait obliger de Rossi à collaborer.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit le colonel.

— Je veux dire qu'il faut se méfier de cet homme. Il est capable de détecter vos points faibles. Tout le monde a des faiblesses. S'il les détecte, il pourra s'en servir à son profit.

— C'est une hypothèse qui ne tient pas debout, répliqua le colonel. Cet homme ne peut rien contre moi.

— Peut-être, intervint le général. Mais Klein n'a pas tort pour autant. Vous êtes potentiellement une cible pour le cobaye. Même s'il aura des difficultés à vous atteindre, il cherchera sans doute à le faire. Pour le moment, nous ne savons pas où il se cache, mais nous devons rester vigilants. (Il se tourna vers Reynolds.) N'avons-nous aucun moyen pour le repérer ?

— Nous avons des caméras un peu partout en ville et dans les parcs. Le problème est qu'elles ne sont pas munies de détecteurs morphologiques. Nous pourrions contourner cette difficulté, en raccordant les enregistrements à un central équipé d'un détecteur. Par chance, nous avons la base de données avec les caractéristiques de Vendôme. Cette base nous a desservis quand il s'est échappé, mais elle peut nous servir pour tenter de le retrouver...

— Excellente idée, approuva le général, admiratif. Combien de temps faut-il pour raccorder les enregistrements caméras au détecteur morphologique du central ?

— Cela dépend des moyens. Au mieux, ça pourrait se faire en un à deux jours. Cependant, il ne faut pas non plus en espérer des miracles. La résolution graphique des caméras n'est pas excellente. De fait, on risque de se retrouver avec beaucoup de faux positifs.

— Ce n'est pas grave. C'est mieux que rien. Je ferai le nécessaire pour qu'on mette tous les moyens à votre disposition. Avez-vous d'autres propositions ?

— Je ne vois pas d'autres solutions pour l'instant, reconnut Reynolds.

— Pas d'autres suggestions ? lança alors Lagarde à la cantonade.

Les membres de l'équipe restèrent muets, n'ayant plus rien à ajouter.

— Bien, termina le général. Dans ces conditions, il n'y a plus qu'à raccorder les caméras au détecteur et à attendre. Je propose que chacun se tienne sur le qui-vive et me contacte s'il y a du nouveau. Le cas échéant, nous nous reverrons pour de nouvelles mesures.

Charles-Hubert avait pris un bus sans ticket de transport, non loin du CSA. Par chance, celui-ci était bondé, de sorte qu'il avait échappé à un possible contrôle de la part du chauffeur. Il descendit au centre-ville. La foule, en ce lieu et à cette heure de la journée, le protégeait

d'une certaine façon. Même si le CSA avait son signalement, il serait difficilement repérable, avec tout ce monde. Il se dirigea vers un distributeur automatique de tickets et en acheta un lot de dix, avec une partie de l'argent subtilisé au professeur. Il avait besoin de se déplacer souvent, et il était inutile de prendre des risques supplémentaires.

Son objectif était de rejoindre le temple zen. Il pourrait certainement trouver Sureino Kuma et lui demander de l'aide. Vendôme savait que le maître était la seule personne capable de *voir par-delà les apparences* et donc de comprendre son aventure. En effet, Charles-Hubert n'avait aucune envie de mentir au maître sur sa propre identité, ni sur les raisons de sa présence. Il espérait que le vieil homme serait attentif à son histoire et viendrait à son secours. Au moins pour l'héberger le temps qu'il faudrait. Il existait, autour du zendo, des petites huttes pour les retraitants, où il pourrait loger temporairement. En contrepartie, il pouvait proposer des travaux de ménage ou d'entretien. Mais, avant de se rendre au temple, il décida de faire un détour par le cimetière des Hautes Plaines.

Il se demanda si sa fuite allait faire l'objet d'un communiqué public. Il n'avait pas envie de voir son portrait diffusé en boucle sur les panneaux d'informations ni de passer à la télé. Mais, à la réflexion, il savait que c'était impossible. Si Charles-Hubert Vendôme était mort, ainsi que le soutenait de Rossi, son portrait ne pouvait pas passer sur les ondes au vu et au su de la population. Le CSA serait, en effet, dans l'incapacité d'expliquer pourquoi un homme décédé était recherché sans devoir dévoiler aussi, après enquête journalistique, l'existence des sarcophages. Or, Charles-Hubert était à peu près persuadé – parce que c'était un fait d'expérience – que l'Armée ne divulguerait jamais l'existence de technologies avancées de cette nature. C'était une question de pouvoir. Et le pouvoir tire sa force du secret. Par conséquent, Charles-Hubert pouvait être certain d'au moins deux choses : la première était que le CSA ferait tout ce qui était en son pouvoir pour le retrouver. Et la seconde, que les moyens que celui-ci mettrait en œuvre seraient forcément discrets.

Il grimpa dans un bus qui le déposa à la porte nord du cimetière. Charles-Hubert avait l'impression que l'inhumation de Julie s'était déroulée la veille. Et, en un sens, c'était bien le cas. Mais, quand il passa le grand portail qui donnait sur les allées de columbariums, il ne reconnut pas exactement ce qu'il avait vu le jour précédent. Il n'aurait su dire dans le détail ce qui avait changé, mais il était évident que le décor n'était plus le même. Cependant, il savait où se rendre. Il n'avait pas besoin du plan dont il remarqua cette fois, avec certitude, qu'il était différent de celui qu'il connaissait. *Hier* encore, le plan était une simple affiche sur un panneau, sur la gauche en entrant, juste à côté de la maison des gardiens. Aujourd'hui, un grand écran l'avait remplacé, et le cimetière y apparaissait en vue aérienne et en 3D. Il suffisait de sélectionner le nom du défunt sur un menu déroulant, avec la date de naissance et/ou du décès, et le trajet pour se rendre à la caserne était immédiatement fléché. On pouvait demander une impression papier de l'itinéraire si on le souhaitait, moyennant le paiement de cinquante centimes d'UM.

Charles-Hubert se rendit là où Julie avait été inhumée, sachant de mémoire quelle route il devait suivre. Cependant, arrivé sur place, il ne trouva pas la caserne à l'endroit où elle aurait dû se trouver. Il se dit qu'il s'était peut-être trompé ou qu'elle avait été déplacée depuis. Mais c'était peu probable, et il le savait. On ne déplace pas des cendres sans motif sérieux. Charles-Hubert, en réalité, n'avait pas complètement intégré le fait que Julie n'avait

jamais existé dans ce monde. De fait, elle ne pouvait donc pas y mourir. La seule chose avérée était sa propre mort à lui. Il voulut néanmoins en avoir le cœur net. Il revint vers l'entrée nord et sélectionna son propre nom et sa date de naissance sur le menu déroulant. Il n'avait pas la date de son décès, mais les données suffirent, puisque l'itinéraire se matérialisa sur l'écran. Il n'eut pas besoin de l'imprimer. La caserne était située dans la même allée que celle où aurait dû se trouver celle de Julie, un columbarium plus loin.

Quand il s'y rendit, la vue de son nom sur la plaque de marbre insérée dans une face du bâtiment, avec sa date de naissance et celle de son décès, lui glaça le sang. Il avait entendu de Rossi lui apprendre qu'il était décédé dans ce monde, mais ça ne l'avait alors nullement affecté, comme s'il n'était pas vraiment concerné. Comme si cette histoire était celle de quelqu'un d'autre. Il aurait pu se dire que les cendres qui se trouvaient dans cette caserne n'étaient pas les siennes, mais il n'y parvenait pas. Cette fois, sa propre mort le frappa de plein fouet. Pire encore, quand son champ de vision s'écarta, il aperçut la plaque portant le nom d'Alice Vendôme. Et la date de naissance était très exactement celle d'Alice Vancouver, son ex petite amie. Elle était décédée quelque temps avant lui.

Il sentit une boule d'angoisse au creux de son estomac et la nausée l'envahir. Il se précipita pour vomir à l'abri des regards, derrière une haie de jeunes cyprès, mais rien ne sortit de sa bouche, sinon de la salive. Il cracha, jusqu'à ce que la nausée disparaisse et qu'il aille mieux. Il reprit ensuite le chemin du retour, pour atteindre l'arrêt de bus. La ligne ne menait pas directement au temple zen. Il lui fallait changer deux fois. Pour économiser son argent, il décida de descendre à la station la plus proche et de s'y rendre à pied. Il en aurait, en tout, pour environ une heure de trajet. C'était ce qu'il lui fallait pour tenter de mettre de l'ordre dans ses pensées. Ce qui n'était pour lui qu'une hypothèse était devenu une évidence. Son décès était une réalité dans ce monde, ce qui signifiait qu'il n'avait aucune existence réelle. Mais il pouvait aussi envisager les choses autrement et se dire que sa mort elle-même n'avait aucune réalité. À qui appartenaient les cendres dans l'urne cinéraire, derrière la dalle de marbre à son nom ? Elles ne pouvaient être les siennes. De Rossi avait parlé de clones. Or, si des mondes parallèles existaient vraiment – une évidence qu'il ne pouvait plus remettre en cause –, il s'agirait non pas de clones mais d'autres états d'une *même personne*. Sauf que ces divers états ne pouvaient coexister dans le même univers.

Il se souvint qu'il avait évoqué, avec Chloé, la question des renaissances dans le Bouddhisme zen. Il avait du mal à accepter qu'un homme puisse renaître. Mais c'était seulement parce qu'il comprenait le processus dans une acception linéaire, à une seule dimension. Il n'avait jamais envisagé un processus de vies multiples et parallèles, dans lequel chaque vie serait la conséquence d'un choix. Or il existe autant de vies différentes qu'il y a de choix possibles.

Charles-Hubert arriva au temple zen en fin d'après-midi et se rendit au zendo. La porte n'était pas fermée à clé. Il entra, se déchaussa dans le hall qui servait de vestiaire, puis tira la porte coulissante qui donnait dans la salle de méditation où planait une légère odeur d'encens. Le zendo désert baignait dans la douce lueur des bougies éclairant l'autel. Par les rideaux blancs tirés aux fenêtres, la faible lumière de *Libra* ajoutait une teinte rosâtre aux murs lambrissés de bois de pin. Des coussins de méditation noirs étaient alignés, sur deux rangées d'estrades accolées les unes aux autres, de part et d'autre de l'autel. Charles-Hubert entra et fit glisser la porte derrière lui pour la refermer. Il s'inclina face à l'autel et se dirigea vers un zafu⁵ situé au centre de la salle, rangée de droite, et y prit place.

Ses pensées s'étaient calmées. Il était attentif au mouvement régulier de son souffle. Il dut s'écouler ainsi un quart d'heure avant que Sureino Kuma n'entre à son tour dans le zendo. Il se dirigea vers le zafu le plus proche de l'autel, sur la rangée opposée à celle où se trouvait Charles-Hubert, sans prêter la moindre attention à ce dernier. Le maître s'inclina et s'assit. Il toussota et attendit quelques minutes en silence, sans bouger. Puis, toujours dans la position assise, il prit un claquoir composé de deux pièces de bois parallélépipédiques, qu'il frappa l'une contre l'autre une seule fois. Après quoi, il reposa le claquoir et saisit une clochette en bronze munie d'un manche en bois peint et une tige d'acier. Il fit sonner la clochette à l'aide de la tige, à quatre reprises, afin que les ondes sonores emplissent l'espace. Charles-Hubert savait que c'était là le rituel annonçant le début de la méditation.

En général, une séance de méditation dure de trente à quarante minutes. Quand il arriva au terme, Charles-Hubert avait les jambes en feu. La douleur n'était supportable que parce qu'il avait atteint ce point de conscience où son corps ne lui appartenait plus. Sureino Kuma fit sonner un coup de clochette, frappa deux coups de claquoir, s'inclina, se leva et s'en alla, passant devant Charles-Hubert comme la première fois, ignorant sa présence. Quand il eut franchi le seuil de la porte coulissante, Charles-Hubert décroisa les jambes. Le soulagement se mêlait à d'intenses paresthésies des membres inférieurs. Il dut attendre que celles-ci s'estompent pour reprendre possession de son corps et rattraper le maître.

Ce dernier l'attendait dans le hall servant de vestiaire. Charles-Hubert se chaussa et tous deux sortirent en silence. Ce fut Sureino Kuma qui parla le premier.

- Qui vous a autorisé à entrer dans le zendo ?
- Depuis quand faut-il une autorisation pour être là où l'on est ?

Le maître le regarda droit dans les yeux. Charles-Hubert se souvenait de sa première conversation avec lui, au bord de l'étang, quand ce dernier lui avait dit : « *Être dans le zendo, c'est être exactement à sa place* ». Sureino Kuma ne pouvait s'en souvenir : ça ne s'était pas passé dans ce monde. Mais il savait ce que signifiait « être exactement à sa place ».

- Qui êtes-vous ? demanda le maître.
- M'autoriseriez-vous à vous le dire en un lieu où nous serions tranquilles ?
- Ne sommes-nous pas tranquilles, ici ?

⁵ Coussin de méditation

— Certainement. Mais je crains que ce que j'ai à vous dire ne prenne un peu de temps, et je ne veux pas risquer de rencontrer des personnes qui pourraient s'interroger inutilement à mon sujet. Ne pourrions-nous pas aller ailleurs ?

Le maître acquiesça d'un hochement de tête, après être resté immobile quelques secondes à observer Charles-Hubert *par-delà les apparences*. Puis il ajouta : « Bien... Allons dans mon bureau. Vous prendrez bien une tasse de thé ? »

Reynolds se tenait au quartier général de la Sécurité Civile, attendant que le détecteur morphologique couplé aux caméras analyse les données enregistrées depuis l'heure de l'évasion de Charles-Hubert. Compte tenu de l'importance des informations recueillies, les calculs prenaient du temps. Bien trop de temps. De Rossi se joignit à l'équipe de techniciens et préféra observer les vidéos, plutôt que de faire confiance à un programme informatique. Il connaissait suffisamment Vendôme pour le reconnaître entre mille.

Cependant, il devait visionner des heures d'enregistrements, vu le nombre de caméras équipant la ville aux endroits où Charles-Hubert aurait pu se rendre, et les détecteurs étaient bien plus rapides que lui. Alors, il décida de se fier à son instinct et demanda aux techniciens de se focaliser sur la place de l'Exode, au centre-ville, là où convergeaient de nombreuses lignes de bus. Il ignorait de quelle manière Vendôme se déplaçait, mais savait en revanche que l'homme n'avait pas beaucoup d'argent, et qu'il avait l'habitude d'utiliser ce moyen de transport. Il estima que Charles-Hubert avait pu rejoindre cette place particulière entre une demi-heure et deux heures et demie après son évasion.

Il n'eut pas longtemps à attendre. L'image de Vendôme descendant d'un bus fut signalée par un bip sonore. Les critères de convergence étaient atteints avec une probabilité de réussite de quatre-vingt-quinze pour cent, ce qui était excellent. Les techniciens zoomèrent sur Charles-Hubert. Reynolds interrogea de Rossi du regard. Ce dernier avait un vague sourire de satisfaction.

— C'est lui ! Ne le perdez pas de vue.

Le problème était qu'ils visionnaient un enregistrement et non un événement en temps réel. Il n'était donc pas possible de le suivre autrement qu'en faisant appel à d'autres enregistrements de caméras dont le champ était susceptible de couvrir les mouvements du fuyard. Par chance, ce dernier s'était arrêté à un distributeur de tickets situé à proximité, puis était retourné à l'arrêt de bus, où il avait attendu quelques minutes. Vendôme avait ensuite pris un autre bus. Celui-ci portait le numéro 42A. Les techniciens notèrent l'heure de passage. Ce fut ensuite un jeu d'enfant que de mettre en action toutes les caméras postées aux différents arrêts de ce bus. Ainsi, ils constatèrent que Charles-Hubert était descendu au cimetière des Hautes Plaines. Ils le suivirent à l'intérieur, jusque dans l'allée où se trouvait sa caserne. Ils le virent y vomir puis s'en retourner à l'arrêt de bus. Il grimpa dans le bus 55C et descendit environ trente-cinq minutes plus tard, à un abri de béton en bordure d'un espace boisé. Une caméra le suivit sur une centaine de mètres, mais ils perdirent ensuite sa trace. Reynolds ne put s'empêcher de jurer. Les techniciens étaient dépités.

— Ce n'est pas grave, soupira le colonel. Je sais où il s'est rendu.

Reynolds se tourna vers lui, l'air interrogateur.

— J'ai passé je ne sais combien de temps dans ce quartier à le pister, poursuivit de Rossi. Il y a un temple zen, pas très loin. Lui et Chloé s'y rendaient souvent.

Sureino Kuma écouta Charles-Hubert jusqu'au bout, en silence. Son visage ne trahissait aucune émotion. Son regard, en revanche, demeurait sombre et pénétrant. Charles-Hubert s'était efforcé de rester factuel : décrire ce qui s'était passé, sans fard ni commentaire superflu. Et bien sûr sans omettre ce qui lui semblait important : le décès de Julie, ce que lui avait appris de Rossi à propos de l'assassinat de Chloé et de son implication par clone interposé, et enfin son évasion. Il avait fini par cette question :

— Me croyez-vous ?

La bouilloire était vide, et le maître se leva pour tirer de l'eau au robinet et préparer à nouveau du thé. Charles-Hubert le suivait du regard. Sureino Kuma n'avait pas pris une ride depuis la dernière fois qu'il l'avait vu, au cimetière, chanter un sutra pour Julie. Cela dit, était-il envisageable que cet homme puisse vieillir davantage ? Si on lui avait dit que Sureino Kuma était contemporain de l'Exode, il l'aurait cru.

Le maître fit couler l'eau frémissante sur les feuilles séchées dans la passoire au-dessus de la théière, attendit quelques minutes et versa le thé dans la tasse vide de son invité.

— Donc, répondit le maître, l'homme est devenu pareil à un dieu. Non seulement pour connaître le bien et le mal, mais aussi pour avoir cueilli le fruit de l'Arbre de Vie qui le rend éternel.

— De quoi parlez-vous ? demanda Charles-Hubert qui ne saisissait pas le sens des propos du vieil homme.

— Je parle d'une vieille légende, à laquelle des hommes sont toujours attachés, mais qui n'appartient pas à la tradition du Zen. Il s'agit d'un texte de la Bible, un livre sacré pour les Juifs et les chrétiens. Et plus précisément d'un passage de ce livre, intitulé la Genèse.

Charles-Hubert ne connaissait pas la Bible. Il n'avait pas été élevé dans cette tradition. Il comprit néanmoins que le maître le croyait, et c'était là l'essentiel. Le vieil homme avait parlé avec gravité, comme s'il s'était agi de faits préoccupants. Il n'avait pas ce sourire habituel qu'il arborait quand il abordait, parfois, en plaisantant, une question pourtant sérieuse en rapport avec le Zen. Manifestement, Sureino Kuma était soucieux.

— Et alors... souffla Vendôme. Que faut-il faire ?

— Je pense que vous avez besoin d'aide, répondit le maître d'un ton ferme. Je vais vous héberger dans un des chalets du Centre. Ces chalets sont destinés à abriter des personnes qui désirent faire des retraites de durée variable. Vous allez rester ici pour parfaire votre connaissance du Zen. Pour votre sécurité, il vaut mieux ne pas dévoiler votre nom. Ici, Charles-Hubert Vendôme est l'assassin de Chloé. Certes, cet homme n'est plus de ce monde, mais la simple évocation de ce nom risquerait de raviver des souvenirs douloureux pour sa famille qui vient régulièrement en ces lieux. Sans compter que personne ne comprendrait pourquoi vous portez le nom d'un défunt. Il n'est pas nécessaire de compliquer des choses qui le sont déjà bien assez. De même, je ne pourrai vous cacher indéfiniment sans qu'on le remarque ; vous vous choisirez donc un nom d'emprunt, peu importe lequel. Quand vous serez prêt, et si vous le souhaitez, vous pourrez être ordonné. Après quoi, vous aurez votre

nom d'ordination et pourrez oublier tout ce qui vous rattache à votre ancienne vie ; celle de l'assassin de Chloé.

— Je vous remercie pour votre proposition. Cependant, il faut que vous sachiez que mon souhait le plus cher est de retrouver Chloé, si possible avec Julie, notre fille. Je ne logerai donc au Centre que quelques jours, le temps que je trouve une solution pour le transfert. Je ne peux rester dans ce monde indéfiniment. Je ne sais pas vraiment d'où je viens, ni où je vais. Mais je sais que ma vie n'est pas ici.

— Vous ferez ce que vous voudrez. Je vous donnais simplement une solution pour vous venir en aide le temps que vous jugerez nécessaire. Mais vous êtes libre d'aller et venir et de faire ce que bon vous semble. Quant à savoir où se trouve réellement votre vie, vous seriez bien en peine de me convaincre qu'elle est ici ou là-bas. Vous n'avez pas trouvé votre véritable nature, ce qui signifie que vous ne savez pas qui vous êtes vraiment. En outre, vous vivez une situation pénible. Même les dieux connaissent la souffrance et ne sont pas libérés du cycle des renaissances, malgré leur immortalité. Voyez ce que vous êtes : vous êtes condamné à errer dans ce monde tel un assassin ou un fantôme. Dans l'autre monde, vous perdez votre enfant, et votre compagne est comme une veuve. Pensez-vous que Chloé soit plus vivante chez vous qu'ici ? Demandez à ses parents ce qu'ils en pensent. Vous croyez que si vous retrouvez votre fille vivante, et Chloé, vous serez à l'abri du chagrin ? C'est une erreur. Et que faites-vous de vos enfants, ici ? Les niez-vous ? N'avez-vous pas perdu une épouse dans ce monde ? Pourquoi choisir un monde plutôt qu'un autre ? À cause de son attrait ? Tous les mondes se valent. Voyez ma longue expérience. Ici, les hommes m'ont toujours connu tel que je suis : un vieillard respectable capable d'enseigner le Zen. Mais j'ai été pris dans d'autres vies comme voleur ou comme assassin. J'ai été emprisonné et conduit aux travaux forcés, quand je n'ai pas été pendu ou fusillé. J'ai perdu femmes et enfants. J'ai perdu des amis. Des parents. En réalité, j'ai versé plus de larmes dans mes différentes vies qu'il n'y a d'eau dans l'Océan de la Contemplation ; et vous, sur ce point, vous n'êtes pas en reste non plus. Personne ne peut dire depuis combien de temps vous errez de vies en vies. Successives ou parallèles ; c'est pareil. Personne n'est à l'abri de ses actes. Il n'existe pas, dans tous les univers possibles, un monde où vous seriez à l'abri de vos actes. Voilà ce qu'il vous faut avoir à l'esprit.

— J'entends bien votre sermon, Maître. Et, sur le fond, je ne peux que vous donner raison. Cela dit, j'ai promis à Chloé que je reviendrai la chercher avant que Julie ne décède. Et je vais m'efforcer de tenir ma promesse.

— Cette promesse n'est pas la vôtre, si je vous ai bien compris, mais celle d'un homme avec qui vous avez fait un marché. En supposant qu'il ait l'intention de tenir sa parole, ce qui n'est pas certain, avez-vous la réponse qu'il attend de vous ?

Le visage de Charles-Hubert se ferma. Il n'avait évidemment pas la réponse et ne voyait pas comment se la procurer. Cela étant, ce n'était pas vraiment un problème...

— Si je parviens à retourner au CSA et à pénétrer dans un sarcophage, dit-il, convaincu, je n'ai pas besoin du colonel.

— Et vous pensez qu'ils ne vous retrouveront pas, où que vous alliez ? Vous pensez qu'ils vont vous laisser tranquille, filer des jours paisibles ?

Charles-Hubert leva les épaules.

— Je sais, souffla-t-il, désolé. Ces hommes me retrouveront, où que j'aie. En réalité, je ne sais quoi faire. Je voudrais n'avoir jamais accepté cette offre. Mais je n'ai pas eu le choix. Chloé n'aurait jamais admis que je refuse la possibilité de redonner une chance de vie à Julie.

— Ce n'est pas exact ! Je connaissais assez Chloé pour savoir qu'elle n'accepterait jamais ce troc ridicule. On ne fait pas revenir les morts. Ça s'appelle des fantômes. Comprenez-vous ? Et Chloé n'aurait jamais voulu s'attacher à un fantôme !

— Eh bien, vous deviez mal la connaître. Ou alors, nous ne connaissons pas la même personne. Notre existence, depuis la mort de Julie, n'avait plus de sens. De plus, le récit de ce colonel a plongé Chloé dans une grande perplexité. Elle ne savait plus à qui elle avait affaire, avec moi. Elle ne savait plus qui j'étais et, pour tout dire, je ne le savais pas non plus... (Il s'assombrit) et je ne le sais d'ailleurs toujours pas.

— Il est possible que Chloé ait changé en votre compagnie, notamment quand elle a découvert que vous n'étiez pas la personne qu'elle croyait. Mais je persiste à dire qu'il n'est pas dans la mentalité de Chloé, de la Chloé que je connaissais, de cautionner ce genre de folie. Je ne comprends pas... Votre décision est insensée !

— Si vous aviez la possibilité de faire revivre un être cher que vous aimez plus que tout, refuseriez-vous ?

— Exactement ! En aucune manière je n'accepterais de m'échapper dans un monde parallèle sachant que, dans l'autre monde, celui que j'ai fui, j'y ai laissé des problèmes non résolus. Que faites-vous de Chloé, votre veuve, celle que vous venez de quitter ? Que croyez-vous qu'elle va devenir ? Je vais vous le dire : elle continuera à vivre dans cette même situation dramatique. Elle ne sera pas la femme que vous comptez rejoindre avec votre fille ! Vous l'avez sacrifiée ! Réalisez-vous quelle est votre folie ?

— Mais nous sommes tous obligés de faire un choix ! Et nous choisissons la solution qui nous semble la meilleure.

— La meilleure pour qui ?

Charles-Hubert était conscient que ses arguments ne tenaient pas. Il essayait de convaincre le maître du bien-fondé de son choix, mais il n'y croyait plus. Pour tout dire, il n'y avait jamais cru. Cette constatation le déprima.

— Je comprends ce que vous voulez dire, admit Charles-Hubert. En fait, je suis conscient de ce problème, depuis le début. Et Chloé l'était aussi. Mais quand nous nous sommes retrouvés seuls pour discuter de la proposition du colonel, elle m'a avoué qu'elle ne supporterait plus de vivre avec un homme qui avait une autre vie et, qui plus est, des enfants dans cette autre vie. Elle voulait que je règle ça. Elle voulait me voir partir pour régler ce problème. Mais vous avez raison, elle ne m'a jamais demandé de faire revenir Julie. Moi, égoïstement, je pensais qu'en acceptant la proposition du colonel, non seulement Chloé oublierait mon autre vie, puisqu'elle n'en aurait jamais rien su, mais de plus Julie serait à nouveau parmi nous. Pour moi, c'était retrouver la vie d'avant, sans que Chloé ne se doute jamais de rien. Mais vous avez raison aussi en disant que je sacrifiais Chloé, ma veuve... En fait, je sacrifiais celle qui me demandait de régler un problème que je ne sais pas résoudre. Au fond, je suis un homme méprisable. J'en ai conscience. Mais je n'ai pas de solution...

— Vous pouvez mettre un terme à tout cela. Cependant, vous n’êtes pas encore prêt à faire ce qui est juste et le mieux pour tous. Je vous propose de prendre refuge dans le chalet qui sera votre ermitage, le temps nécessaire. Je vous donnerai la clé, et vous vous y installerez. En contrepartie, vous aiderez les retraitants aux tâches d’entretien du temple et à la cuisine. Les horaires des repas sont affichés au réfectoire. Ceux de zazen le sont sur la porte du zendo. Mais vous vous abstenrez de venir au zendo quand les laïcs de l’extérieur feront zazen. On doit vous voir le moins possible. En principe, on ne devrait pas vous poser de questions. Les retraitants n’ont pas fait vœu de silence, mais ils ne sont pas là pour « taper la causette ». Cependant, si vous êtes amené à donner votre nom, pour une raison ou une autre, choisissez un pseudonyme, ainsi que je vous l’avais suggéré.

Charles-Hubert enregistra toutes les recommandations du maître. Il savait qu’il pourrait compter sur l’aide du vieil homme. Ce dernier ne l’avait pas déçu. Sureino Kuma voyait *bien au-delà des apparences*.

— Je vous remercie pour tout ce que vous faites pour moi (il inclina la tête en joignant les mains).

— Ne me remerciez pas. Contentez-vous de pratiquer zazen et samu⁶. En principe, les sorties en ville sont interdites, sauf pour raison médicale, ainsi que le troisième jour de la décade. Mais je pense que vous n’en ferez qu’à votre tête. Si vous devez quitter le Centre, pensez à laisser les lieux propres derrière vous et à remettre votre clé au secrétariat.

De Rossi arriva au temple zen en milieu d’après-midi. Il faisait un temps morose, avec un ciel perturbé dans toutes les déclinaisons de gris et de rouge. L’air était froid et humide. Une pluie drue s’était abattue depuis peu et le sol était détrempe. Le temple était situé dans un espace boisé de près de vingt hectares. De grands arbres, de diverses essences, déployaient vers les nuages des frondaisons denses que des bourrasques agitaient par vagues.

Le Centre n’était pas clôturé, et l’on pouvait s’y rendre en traversant une petite forêt, en empruntant différents sentiers, ou par la route où se trouvait l’entrée principale matérialisée par un grand portique en bois gravé d’idéogrammes. Le seuil était constitué d’une longrine apparente de trente centimètres de haut, de sorte que si l’on passait par là, il fallait incliner la tête pour voir où l’on mettait les pieds. Cette poutre au sol était posée à dessein, pour obliger les personnes qui pénétraient en ce lieu à adopter, d’emblée, une attitude de respect. De Rossi préféra éviter le portique en passant sur le chemin de terre destiné aux véhicules. Il se dirigea vers une longue bâtisse recouverte d’un toit de chaume. Au rez-de-chaussée se trouvait le secrétariat. Il n’y avait pas de sonnette à l’entrée. Un simple écriteau, apposé sur la porte, mentionnait que les membres de la congrégation étaient dans le zendo pour une séance de zazen et qu’en aucun cas il ne fallait les déranger. Il était recommandé aux visiteurs de revenir ou d’attendre en silence sur des bancs à proximité. Ceux-ci étant mouillés par la pluie, de Rossi préféra éviter de s’asseoir. Du regard, il embrassa l’espace environnant. Le zendo se trouvait dans un autre bâtiment, de plain-pied. Une faible lumière filtrait à travers les fenêtres où des rideaux blancs étaient tirés. De Rossi s’approcha pour vérifier s’il pouvait voir ou deviner ce qui se passait à l’intérieur, mais la texture des rideaux les rendait totalement

⁶ Travail (manuel ou autre) effectué dans le cadre d’une activité monastique ou d’une retraite en centre zen.

opaques. Dans le bois alentour, de petits chalets d'environ dix mètres carrés au sol étaient disposés le long d'un chemin pédestre. Il y avait aussi un jardin zen, au milieu d'une cour, constitué d'un sable jaune ridé en arcs de cercles réguliers. De Rossi trouva que le temple était un lieu idéal pour se retirer des turbulences de la vie urbaine. Les bruits de la ville ne parvenaient pas jusqu'ici.

Environ une demi-heure plus tard, le colonel perçut un bruit de clochette venant du zendo, suivi de deux coups de claquoirs. Il s'écoula ensuite quelques minutes et la porte du bâtiment s'ouvrit. Six personnes sortirent, dont le maître. Charles-Hubert ne faisait pas partie du lot. Le groupe se sépara. Deux hommes et deux femmes s'éloignèrent en silence vers les chalets, tandis que le maître et une dame âgée se dirigèrent ensemble et en silence vers le secrétariat. De Rossi attendait devant la porte, en sorte qu'ils ne pouvaient pas le rater. Fait rare, il était en tenue militaire. Il l'avait revêtue à dessein, dans le but de donner un caractère officiel à sa venue. Il salua les deux personnes. Le maître s'adressa à lui.

— Bonjour colonel, dit-il sans révérence. Que nous vaut votre visite ?

— Vous me connaissez ?

— Non, mais je sais faire le rapport entre les galons et le grade militaire. Vous êtes bien colonel ?

— C'est exact. Je suis le colonel Philippe de Rossi. Pourrais-je vous parler en privé ?

Sureino Kuma fit signe à la dame âgée, qui devait être la secrétaire du Centre, de les laisser. Elle s'inclina et se proposa de rejoindre le tenzo⁷ à la cuisine. Le maître acquiesça.

— Entrons dans le secrétariat. Voulez-vous prendre un thé ?

— Non, merci.

— Désolé, mais je n'ai rien d'autre à boire, à part de l'eau, bien sûr.

— Ça n'a pas d'importance. Je veux juste vous poser quelques questions. Je ne serai pas long.

Ils entrèrent dans le secrétariat. La pièce était sombre (à peine éclairée par une fenêtre qui donnait sur la cour) et sobre : une table de bureau avec une chaise d'un côté et deux de l'autre, un grand panneau de bois (reposant sur deux tréteaux) sur lequel étaient entreposés différents dossiers et un vieux modèle de micro-ordinateur. Contre le mur se trouvait un meuble étroit muni d'un robinet, avec un évier en inox et une plaque chauffante incorporés. Sureino Kuma proposa à de Rossi de s'asseoir. Ce dernier accepta, mit la main dans la poche intérieure de sa veste et en sortit une photographie qu'il montra au maître.

— Connaissez-vous cette personne ?

Sureino Kuma prit la photo et l'observa attentivement. Il reconnut sans peine Charles-Hubert, mais n'en laissa rien paraître.

— Non, désolé, dit-il, impassible en lui rendant le cliché.

— C'est curieux, répliqua de Rossi, car nous avons tout lieu de penser qu'il est venu chez vous.

— Ah... Et qu'est-ce qui vous fait penser une chose pareille ?

⁷ Cuisinier.

— Nous avons une vidéo, qui date d'avant-hier, où il est vu descendre du bus à la station la plus proche d'ici.

— Mais cette station est à plus de cinq cents mètres du Centre ! Il a pu se rendre n'importe où...

— C'est juste, mais j'ai de bonnes raisons de penser qu'il n'allait pas « n'importe où » comme vous dites, mais ici.

— Et quelles sont ces bonnes raisons ?

— Je regrette, mais je ne peux les citer. Croyez bien que je ne me serais pas déplacé en personne, si j'avais le moindre doute à ce sujet.

— Je vois... Cependant, je crains que votre certitude soit mise en défaut par les faits. Je ne connais pas cette personne, et je peux vous assurer qu'elle n'a jamais mis les pieds ici.

— Je ne sais pas pourquoi vous cherchez à protéger cet homme, avança le colonel sans perdre son sang-froid. Mais je vous invite à me dire la vérité. Je ne lui veux aucun mal. Au contraire, je souhaite l'aider.

— Soutenez-vous que je sois en train de vous mentir ?

— On peut le dire ainsi, en effet. Ne me prenez pas pour un imbécile, monsieur Kuma. Je sais que cet homme est chez vous, et qu'il se cache.

— Et pourquoi se cacherait-il, si vous voulez l'aider ? A-t-il des raisons de vous craindre ?

— Objectivement, il n'en a aucune. Mais c'est un individu un peu... fragile psychologiquement, voyez-vous. Il a besoin d'aide, et nous seuls pouvons l'aider.

— Nous seuls ? Pourriez-vous être plus précis ?

— Certains membres du CSA. Cet homme est également membre du CSA. C'est un ingénieur qui travaille dans nos services. Il possède des informations importantes que nous ne souhaitons pas voir s'éparpiller dans la nature.

— Humm... C'est ennuyeux. Malheureusement, je ne peux rien pour vous. Je suis désolé.

De Rossi hocha la tête. Il savait que Sureino Kuma mentait, mais ne parvenait pas à en comprendre les raisons. Qu'avait pu lui raconter Vendôme, pour qu'il cherche à le protéger ainsi ?

— Bien, conclut-il en se levant de sa chaise. Je constate que je ne tirerai rien de vous. Je m'en doutais un peu... Si, par hasard, il venait vous voir, je vous saurais gré de me prévenir (il lui donna sa carte de visite). Dites-lui que nous ne lui voulons aucun mal. Nous voulons simplement qu'il nous remette ce qu'il sait.

— Et en supposant que je rencontre cet homme et qu'il vous donne ce que vous voulez, que comptez-vous faire de cette... chose ?

De Rossi ouvrit la porte du secrétariat et passa le seuil. Il s'arrêta un instant, sans se retourner. Il comprit que non seulement le maître protégeait Vendôme, mais que ce dernier lui avait parlé du sarcophage.

— Ce que je compte en faire ? La détruire.

Charles-Hubert en était à son sixième jour d'ermilage. Il ne sortait que pour le samu et prendre ses repas en silence. Puis il retournait dans le chalet qui lui avait été affecté. Il s'efforçait de pratiquer zazen, mais ne parvenait pas à se concentrer. Toutes sortes de pensées s'élevaient dans son esprit. Le plus souvent, il pensait à Chloé. Elle lui manquait terriblement. Julie aussi lui manquait, bien sûr, mais il ne parvenait pas à retrouver les traits de son visage. Comme si elle n'était plus qu'un fantôme au visage parfaitement lisse.

Sureino Kuma lui avait fait part de sa conversation avec de Rossi. Pour le maître, de Rossi n'était pas un homme mauvais. Et encore moins un idiot. Le colonel avait compris que Charles-Hubert se trouvait dans le Centre zen. Il ne laisserait donc pas tomber sa garde. Il y aurait sans doute des hommes postés à l'extérieur. *A priori*, Charles-Hubert n'était pas recherché. On ne recherche pas un homme décédé. Tant qu'il restait dans l'enceinte du temple, il ne risquait rien.

Mais Charles-Hubert en avait assez de rester là sans rien faire, hormis zazen et remplir ses obligations vis-à-vis du Centre. La méditation avait certes un effet bénéfique sur lui mais ne résolvait en rien ses problèmes. S'il se livrait à de Rossi, il en serait quitte pour passer le restant de ses jours dans une cellule isolée. Même s'il parvenait à lui donner ce qu'il attendait, le CSA s'opposerait à coup sûr à son transfert. Bien sûr, cela n'était que pure hypothèse. De Rossi avait dit à Sureino Kuma qu'il voulait l'aider. Mais fallait-il croire à la bienveillance d'un homme qui lui avait dit, alors qu'il revenait du cimetière avec Chloé : « *Pour moi, vous n'existez pas plus que dans un rêve.* » ?

Ces méditations lui avaient cependant permis d'avancer sur une chose : il n'était plus certain de vouloir faire revivre Julie. Ce qu'il voulait plus que tout, c'était simplement retrouver Chloé. À deux, il serait peut-être plus facile de faire le deuil de leur fille. Le maître avait raison, bien sûr. Chercher à ramener Julie à la vie par le biais d'un monde parallèle, c'est-à-dire en laissant *une* Chloé seule dans un monde où il ne la retrouverait plus jamais, était de la pure folie et d'un incroyable égoïsme. Mais comment pouvait-il retrouver Chloé, alors qu'il avait disparu dans son monde à elle ? Il lui serait peut-être possible de revenir en arrière et refuser l'offre du colonel ; Chloé et lui pourraient alors se reconstruire, même sans Julie. Mais de Rossi le retrouverait et ne le lâcherait pas, ainsi qu'il l'avait menacé, s'il n'acceptait pas son marché. Quelle que soit la manière dont il examinait le problème, il était piégé. Il n'avait plus de place nulle part, sinon au milieu de fantômes. Lui-même était-il autre chose qu'un fantôme ? Et si, comme l'affirmait de Rossi, tout cela n'était pas plus réel qu'un rêve ? Si la réponse était affirmative, il lui faudrait s'éveiller. Mais s'éveiller à quoi ? C'était, bien entendu, une question idiote. Comment savoir à quoi s'éveiller, quand on ne sait pas ce que signifie s'éveiller ? La seule chose qu'il pouvait faire, c'était mettre un pied devant l'autre et avancer. Pour aller où ? Peu importait. Il n'avait plus le choix. Il était tel un rat pris dans un piège. Il ne pouvait ni rester sur place ni reculer. Avancer était donc la seule possibilité qui s'offrait à lui. Et tant pis s'il ignorait son but. Avancer, c'était déjà un but en soi.

Il alla trouver le maître et lui fit part de son intention de partir sans tarder. Il avait fait le ménage dans le chalet et rapporté la clé au secrétariat. Il n'avait pas de bagage. Il ne savait

pas s'il survivrait plus d'une journée. Le maître lui dit qu'il ne pouvait s'en aller à pied et rejoindre le bus, car les lieux étaient certainement surveillés. La secrétaire devait se rendre en voiture au centre-ville pour y faire des achats et régler quelques affaires. Elle pourrait donc l'amener jusque-là. Il n'avait qu'à se cacher dans le coffre, sous une couverture. Il y avait toujours le risque que les flics fouillent la voiture, mais ils ne l'avaient jamais fait jusque-là, y compris quand Charles-Hubert était dans l'enceinte du Centre. Sans doute s'imaginaient-ils que ce dernier n'en bougerait pas. Vu qu'il n'avait nulle part où aller, quitter les lieux présentait un risque certain. Le maître se garda de lui demander où il comptait se rendre et ce qu'il envisageait de faire. Il estima que ce n'étaient pas ses affaires.

Charles-Hubert accepta la proposition du maître. Ce dernier lui avait donné une dizaine de billets de dix UM, au cas où il déciderait de loger pour une nuit ou deux dans un hôtel pas trop cher. Après quoi, Charles-Hubert devrait trouver une solution de survie plus pérenne. Une heure plus tard, il était monté dans le coffre de la voiture, et la secrétaire avait déployé un plaid pour le recouvrir. Puis ils avaient roulé plus d'une heure en silence sans le moindre contrôle de police. Arrivée au centre-ville, la secrétaire prit la direction d'un parking couvert d'une grande surface commerciale. Elle se gara, s'assura que personne ne regardait et elle ouvrit le coffre pour laisser sortir Charles-Hubert. Ce dernier la salua et prit la direction du port. Le parking était équipé de caméras, mais par chance le réseau local du centre commercial n'était pas raccordé au réseau public, à cause d'une récente panne de modem.

Il marcha une bonne demi-heure avant de se retrouver devant l'embarcadère où les navettes en partance pour l'Arche attendaient à quai. Pourquoi s'était-il rendu en ce lieu ; il l'ignorait. Désormais, son existence ne reposait plus que sur des incertitudes. Charles-Hubert savait que *quelque chose* guidait ses pas, mais il était dans l'incapacité de préciser de quoi il s'agissait.

Il était environ 13H45. Il remarqua un attroupement de jeunes gens, sans doute des lycéens. Ce fait n'était pas rare. De nombreux cours avaient lieu sur l'Arche, car le bâtiment contenait une mine considérable d'informations techniques et historiques. Il suivit distraitement du regard les garçons et les filles. Ils devaient avoir une quinzaine d'années tout au plus et s'apprêtaient à monter dans une navette. Puis il remarqua une personne qui n'avait pas à être là. Il se retourna vivement, afin de ne pas croiser son regard. L'avait-elle vu ? Il attendit quelques instants et regarda encore dans la direction où elle se trouvait. Mais elle avait disparu. Peut-être avait-il rêvé. Mais un doute le rongea. Il prit un billet et eut juste le temps de grimper dans la navette où se trouvait le groupe d'adolescents.

Un bip retentit dans la salle de contrôle des caméras. Le technicien de faction fit le point sur l'image qui clignotait à l'écran. L'homme décrocha le téléphone et eut directement Reynolds.

- Notre homme est sur le port. Il s'apprête à monter sur l'une des navettes pour l'Arche.
- Vous êtes sûr qu'il s'agit de lui ?
- Le taux de convergence est de quatre-vingt-dix pour cent.

— Ok. Prévenez le lieutenant de service. Je veux qu'il mette des hommes là-bas, mais qu'il ne tente rien sans me prévenir... Dites-lui qu'il m'appelle, dès qu'il sera opérationnel.

— Ok. Bien reçu.

Reynolds composa ensuite le numéro de Lagarde et le tint informé de la situation. Il demanda s'il devait prévenir de Rossi.

— Non, ce n'est pas nécessaire, répondit Lagarde. Au contraire, il risque de tout faire foirer. Je ne sais pas ce qu'il a dans le crâne en ce moment. Je n'arrive pas à le cerner, et je n'aime pas ça. Quand vous aurez mis la main sur le cobaye, vous le ramènerez au labo, quel que soit son état. Ne laissez traîner aucune trace de son passage. Soyez prudent.

— Vous pensez qu'il peut être dangereux ?

— Il a montré qu'il pouvait l'être. Ce n'est pas la peine de prendre des risques avec lui. Seul de Rossi pense qu'il peut encore nous être utile. Quant à moi, je n'y crois plus.

— Vous me demandez de nous en débarrasser ?

— Non. Cela dit, si c'était nécessaire, n'hésitez pas. Je ne veux pas revivre ce carnage où dix de nos hommes ont perdu la vie. Nous savons faire fonctionner le sarcophage. C'est bien suffisant pour moi. On n'a pas besoin de lui.

— Et de Rossi, dans tout ça ?

— De Rossi a merdé. C'est à cause de lui, si nous avons ce problème à présent. Il n'avait pas à le faire revenir. Il a merdé sur toute la ligne. Mais je réglerai ça avec lui plus tard. Pour le moment, concentrez-vous sur votre mission. Mettez-moi le cobaye hors d'état de nuire.

Charles-Hubert s'approcha discrètement du groupe de lycéen. Ils s'étaient installés sur les bancs et discutaient bruyamment. Il s'appuya au bastingage, dos à l'Océan, pour mieux les observer et remonta le col de son blouson pour se protéger du vent et des embruns. Elle était là, au milieu de ces jeunes gens, agitant les bras, en pleine conversation. Comment un tel évènement était-il possible ? Chloé lui tournait le dos, de sorte qu'elle ne pouvait le voir. Cependant, il savait qu'elle sentait le poids de son regard et qu'à cause de cela, elle n'osait pas se retourner. Il était sûr qu'elle le savait là, à l'observer en silence. Il pourrait s'approcher d'elle, lui toucher l'épaule et se présenter. Mais que lui dire ? Elle aurait peur, bien sûr. Dans quel univers se trouvait-il ? Chloé est morte dans celui-ci... Se pouvait-il qu'il ait changé de monde sans s'en rendre compte ? De Rossi avait-il ce pouvoir sur lui à distance ? Pourquoi pas ? L'aurait-il déplacé, pour lui redonner une chance de tout arrêter ? Charles-Hubert ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Mais l'idée que de Rossi l'ait transféré ici à son insu s'incrétait dans son esprit. Peut-être était-ce là que tout avait commencé... Et si tout cela avait un sens, alors cela signifiait qu'il s'apprêtait à commettre un crime. Or il pouvait décider qu'il en fût autrement. C'était là sa chance de tout arrêter ! Il n'avait qu'une seule chose à faire : disparaître. Cela étant, disparaître signifiait ne plus jamais revoir Chloé. C'était impensable. À présent qu'elle était là, devant lui, comment la laisser s'éloigner ? Il devait prendre le risque de s'approcher d'elle et lui parler. Sans doute ignorait-elle tout de lui. Si elle le connaissait, elle se serait déjà retournée pour venir se blottir contre lui ou, tout

du moins, lui parler. Mais dans cette existence, il sentait qu'il était un inconnu pour elle. Peut-être même avait-elle peur de lui... Il pourrait lui dire qu'il ne lui voulait aucun mal. Il pourrait lui parler de Sureino Kuma, lui affirmer qu'il venait de le quitter ce matin même après avoir passé six jours en retraite dans son temple. Si c'était bien Chloé (mais qui d'autre pouvait-elle être ?), alors elle l'écouterait. Et elle serait rassurée.

La navette accosta dans le petit port aménagé à l'intérieur de l'Arche. Les lycéens et Chloé descendirent les premiers et se dirigèrent vers un escalator. S'il se lançait immédiatement à sa poursuite, elle pourrait avoir peur et alerter le service de sécurité. L'Arche était bourrée de caméras. Il était d'ailleurs impensable qu'il n'ait pas déjà été repéré. Mais pour le moment, il circulait librement. Il fit quelques pas au hasard, attendit quelques minutes et prit l'escalier mécanique à son tour. Il emprunta le passage qui menait à la Salle des Constellations. Il était sûr qu'elle était passée par là avec son groupe d'élèves. L'accès donnait sur un long couloir avec des photographies de galaxies et d'étoiles sur ses murs. Il huma l'air et réussit à retrouver le parfum de Chloé. C'était comme un champ de fleurs et d'encens. En fermant les yeux, il pouvait presque sentir l'odeur de sa peau, quand elle était nue contre lui.

Il longea le couloir, n'ayant qu'une idée en tête : la rattraper et lui parler. Lui dire qu'il ne savait plus comment la retrouver, mais que la providence l'avait remise sur sa route. Elle devait l'écouter. Il était sûr que tout pouvait recommencer.

Il ouvrit la porte. La Salle des Constellations baignait dans la pénombre. Seul la coupole renvoyait une lumière bleutée d'étoiles lointaines. Il apercevait la silhouette de Chloé, debout parmi les jeunes lycéens qui avaient les yeux rivés sur l'infini du ciel. Une hôtesse se tenait derrière un comptoir, au centre de la pièce. Elle le regarda un instant sans réagir. Charles-Hubert se dit que c'était le moment où jamais. Il n'avait que quelques pas à faire pour lui parler. Il dérangerait probablement son cours, mais les élèves comprendraient. Il leur dirait qu'il avait quelque chose d'important à dire à leur professeure. Quelque chose d'extrêmement important.

Il approcha, d'un pas décidé. Un jeune garçon l'aperçut. Il écarquilla les yeux. Puis il se mit à crier.

— Il a un couteau !

Il y eut un mouvement de panique. Charles-Hubert hésita, se demandant ce qui se passait. Qui avait un couteau ? Des hommes armés et en tenue militaire entrèrent dans la Salle des Constellations et pointèrent leur fusil sur lui. Il n'avait pas de temps à perdre. S'ils l'arrêtaient, il ne pourrait plus jamais parler à Chloé ni sans doute la revoir. Et il la perdrait pour toujours ; alors, il tendit les mains en avant et l'appela.

Au même instant, il vit un pinceau de lumière sortir du canon d'un fusil, suivi du claquement sec de l'arme à feu. La Salle des Constellations plongea dans le noir complet. Puis il y eut à nouveau la lumière. « C'est fini » dit un militaire.

Charles-Hubert gisait dans une mare de sang. Par chance, la Salle des Constellations était vide. Il n'y avait pas de cours aujourd'hui. C'était l'endroit idéal pour que sa mort n'alerte personne. Reynolds était satisfait, et Lagarde serait fier de lui. Pas un seul témoin !

De Rossi s'était enfermé chez lui, tenant d'une main une bouteille de whisky largement entamée et de l'autre son verre, lequel ne désemplassait jamais. Une année environ s'était écoulée depuis la mort du cobaye ou de Vendôme ; bien malin qui pouvait faire la différence. Comme il s'en doutait, aucun média n'avait couvert l'affaire et personne, sauf peut-être Sureino Kuma, ne pouvait avoir de pensée pour cet être égaré.

De Rossi avait mal vécu l'initiative de Lagarde et Reynolds de se débarrasser de l'homme sans qu'ils daignent le consulter pour avis. Ils n'avaient aucune raison valable pour le supprimer. Il n'avait menacé personne, agressé personne. Ils avaient attendu qu'il se rende dans la Salle des Constellations pour l'abattre comme un chien. Qu'était-il venu faire là ? Reynolds avait dit, sur le ton d'une plaisanterie douteuse, qu'il voulait peut-être faire un pèlerinage sur les lieux de son crime passé. Et ça avait mis de Rossi en rage ; il n'avait jamais pu encaisser Reynolds. Mais sa colère était inutile. On lui rappela qu'il avait échoué dans sa mission d'obtenir du cobaye l'objet du marché initial, et que le ramener dans ce monde avait été sa pire erreur. Il ne pouvait dire le contraire. Non seulement parce que Vendôme avait posé des problèmes au CSA en s'évadant (mettant Klein HS au passage), mais aussi parce qu'une jeune femme du nom de Chloé s'était retrouvée veuve en quelque sorte, et en deuil de son enfant, dans un monde désormais oublié et inaccessible. De ce dernier *détail*, l'équipe du CSA n'en avait cure. Mais de Rossi voyait les choses différemment. Il leur avait fait une promesse dans ce bar, à la sortie du cimetière, et cette promesse, il n'avait pu la tenir. Bien sûr, Charles-Hubert avait compliqué les choses en s'évadant, mais de Rossi aurait dû se douter que son plan ne pouvait se dérouler sans encombre. Tant qu'il était seul, il était en mesure de gérer l'affaire comme bon lui semblait, mais en ramenant le cobaye, il devait composer avec les autres. Et sur ce coup, les autres avaient été aussi imprévisibles que l'avait été Vendôme.

De Rossi et le cobaye avaient en quelque sorte cueilli le « fruit de l'Arbre de Vie », et ce fut un vrai désastre. Vendôme avait sans doute voulu mourir et là était peut-être la raison essentielle de sa tentative d'évasion. Peut-être en avait-il assez de courir d'un monde à l'autre pour essayer de trouver le bonheur à travers quelques instants fugaces. Peut-être avait-il réalisé l'impermanence de toute vie. De Rossi, pour sa part, avait choisi de quitter le CSA. Il n'avait plus rien à faire dans cette équipe. Et, étant donné son âge, il avait pu faire valoir ses droits à la retraite, ce qui était financièrement plus avantageux qu'une démission. Il ne lui restait donc plus qu'à vieillir et mourir seul, dans son appartement avec vue sur l'Océan et ses horizons teintés de rouge. Il se disait que Libræ n'en finissait pas de saigner. C'était déprimant, mais il n'avait guère d'autre choix que de supporter le flux laminaire du temps qui passe. Tant qu'il en aurait la force et l'envie, il pourrait encore se taper du bon temps avec une fille de bordel et une bonne bouteille de « Douze ans d'âge ».

À ce propos, il se dit qu'il reverrait bien la petite Élodie. Elle seule – pensait-il, sans qu'il puisse en donner la raison –, saurait le sortir de ce désenchantement. Il se demanda ce qu'elle avait pu devenir depuis tout ce temps. Au fait, quand était-elle venue la dernière fois ? C'était avant qu'il ne s'immerge pour la Terre, et plus d'une année s'était écoulée depuis. Il

devait ramener Conrad, mais l'avait laissé sur place, s'étant convaincu qu'il valait mieux un homme heureux avec une femme qu'il aime, plutôt qu'un malheureux ayant perdu la boule et dont le couple battait de l'aile. Ce n'était bien sûr pas la bonne raison. Mais fallait-il une bonne raison ?

Par chance, Élodie était disponible et avait été prévenue qu'elle devait le rejoindre un peu avant le dîner pour une « nuit chaude ». C'était la formule de la standardiste virtuelle qui répondait aux clients avec une voix exagérément suave. De Rossi, ravi de revoir la belle, commanda deux pizzas au resto du coin et demanda qu'on les lui livre pour vingt heures. Il commanda aussi du vin rouge et quelques douceurs pour le dessert.

Élodie arriva vers 19H30. Elle était vêtue d'une robe moulante de couleur verte, assortie à ses yeux émeraude. Elle avait les cheveux flamboyants coupés court, à la garçonne, avec des épis dans tous les sens, savamment arrangés. De Rossi préférait en général les cheveux longs, mais l'harmonie du visage d'Élodie était telle qu'elle aurait pu apparaître chauve, que ça n'aurait en rien altéré sa beauté naturelle. Elle lui fit un large sourire en passant la porte d'entrée de l'appartement et jeta négligemment son sac fourre-tout sur le canapé du salon.

— Alors, mon poussin, roucoula-t-elle d'un air enjoué, comment vas-tu depuis la dernière fois ?

De Rossi appréciait moyennement qu'elle l'appelle « mon poussin ». Non pas qu'il n'aimât pas les petits mots doux, mais dans la bouche de la professionnelle, ça sonnait franchement faux. Cependant, il ne sentait pas d'humeur à dissenter sur ce genre de détails. Et il prit la balle au bond.

— Ton poussin est plutôt mal en point. Il se sent vieux et a besoin d'une experte pour lui rappeler qu'il n'a pas que de la moelle mais un véritable os dans son slip.

— En tout cas, pour quelqu'un qui se prétend mal en point, tu n'as pas perdu le sens de la formule. T'as prévu quoi pour la soirée ?

— Des pizzas et du vin pour le dîner. Après, ça dépendra surtout de toi. Ça marche ?

— Ça ira.

Elle se laissa aller sur le canapé et, après s'être déchaussé, remonta et plia ses longues jambes en se plaçant légèrement de côté. De Rossi ouvrit le frigo et vida une bouteille de vin entamée du midi dans un grand verre ballon pour Élodie, en attendant le livreur. Il se servit ensuite une bonne rasade de whisky, sec, et rejoignit la belle sur le canapé.

Elle s'approcha de lui et passa les doigts dans sa chevelure grise impeccablement taillée. Elle allait le décoiffer, mais ça n'avait pas trop d'importance, dans ces circonstances.

— Alors, tu as raccroché les gants ? dit-elle avec sérieux.

— Je vois que les nouvelles vont vite. Comment le sais-tu ?

— Tu oublies que l'Armée constitue une part conséquente de ma clientèle. Et parfois, quand les hommes sont à court de ressources, ils parlent de tout et de rien.

— Et on t'a donc parlé de moi...

— Oh, j'ai demandé un jour à un client ce que tu étais devenu. Ça faisait longtemps que je ne t'avais plus revu.

- Je vois. Et on t’a raconté autre chose, à propos de mon départ ?
 - Pas vraiment, souffla-t-elle en haussant les épaules.
 - Allez, sois sincère ! On t’a dit pourquoi je me suis barré, non ?
 - Non. Mais, pour ne rien te cacher, je sais que tu n’étais pas très apprécié par ta hiérarchie. Ce n’est certainement pas un scoop pour toi ; c’est pour ça que ça ne me gêne pas de te le dire. Mais, en ce qui me concerne, et pour autant que ça t’intéresse, je pense que tu es un chic type.
 - Tu es gentille, mais tu ne sais pas vraiment qui je suis, en dehors d’un vieux gus qui picole et qui a parfois du mal à bander. Et puis, sans vouloir t’offenser, j’ai un peu de mal à prendre au sérieux les louanges d’une professionnelle.
 - Je suis sans doute une pute, mais ça ne m’empêche pas d’avoir des sentiments et d’avoir le droit de les exprimer. Si tu ne me crois pas, c’est ton problème. Mais moi, je sais que tu es réellement un mec bien.
 - Et sur quoi tu te bases, pour sortir ces gentillesses ? Je te paye sans rechigner ? Je ne te flanque pas une raclée quand je ne suis pas content de ta prestation ?
 - Je ne devrais pas te le dire... En fait, j’en sais beaucoup sur toi. Bien plus que je ne devrais en savoir.
 - Ah ouais ? répondit de Rossi qui ne savait trop si ce que lui racontait la jeune femme était sérieux. Tu ne vas quand même pas me dire que certains de mes ex-collègues t’ont fait des confidences pendant leurs pannes sexuelles ? Ou alors... C’était parce que ça les excitait de te parler de moi ?
 - Pas du tout. Tes ex-collègues, comme tu les appelles, ne m’ont rien dit sur toi, en dehors du fait que tu avais quitté l’Armée parce que tu ne t’entendais plus avec tes supérieurs. Et aussi parce que tu avais fait ton temps.
 - Tu connais mes supérieurs ?
 - Je connais bien Lagarde. C’est un bon client. Je n’ai aucun scrupule à en parler, puisqu’il ne s’en cache pas et s’exhibe en public avec des filles. La plupart sont d’ailleurs des professionnelles.
 - Et qu’est-ce qu’il t’a raconté, Lagarde, à mon sujet ?
 - Je vais peut-être te surprendre, mais il ne m’a rien dit sur toi. Et, pour dire les choses comme il convient, il n’avait aucun intérêt à trop se répandre sur ton compte. En fait, ceux qui parlent le plus sont ceux qui en savent le moins...
- De Rossi resta un instant interdit. Le sens de la dernière phrase de la jeune femme le rendait perplexe.
- Que veux-tu dire, exactement ? J’ai peur de ne pas bien comprendre...
- Au moment où Élodie s’apprêtait à répondre, on sonna à la porte. De Rossi se leva comme à regret et ouvrit au livreur du dîner. Il fit porter les pizzas, le vin et le dessert sur la table de la cuisine. Il paya au garçon ce qu’il devait, plus un pourboire. Il revint ensuite s’asseoir près de la professionnelle, sur le canapé. Mais cette fois, la conversation prit une tournure moins tendre.
- Je t’écoute, dit-il en croisant les bras.

— Je veux dire que ceux qui parlent de toi ne sont pas toujours très bien informés. Ils racontent donc n'importe quoi, en bien comme en mal, selon qu'ils t'apprécient ou te détestent. Mais ceux-là ne savent rien, en réalité. Ils ignorent tout de ce que tu faisais.

— Tu m'intrigues... Qu'est-ce que tu sais sur moi, que d'autres ne savent pas ? Et comment l'as-tu appris ?

— J'ai un peu honte de te l'avouer. En fait, ça me rongait depuis pas mal de temps, mais je ne savais vraiment pas comment aborder le sujet avec toi. Je ne pouvais pas t'appeler de ma propre initiative, ça aurait paru suspect. Il fallait donc attendre l'occasion, et elle a tardé à venir...

Élodie laissa sa phrase en suspens, cherchant ses mots. De Rossi sentit que, pour la première fois, elle était mal à l'aise et avait peut-être un peu peur.

— Eh bien ?

— Eh bien... je suis au courant des sarcophages et du reste. Je sais que tu es allé sur Terre pour ramener un type, un certain Conrad ou Vendôme, je n'ai pas réussi à tout comprendre, et que tu l'as laissé là-bas.

Le sang du colonel ne fit qu'un tour en l'entendant évoquer le nom de Conrad. Il se leva d'un bond et fit quelques pas dans la pièce, histoire de se donner le temps d'intégrer la situation. Élodie le suivait du regard. Il se rassit.

— Comment es-tu au courant de cette histoire ? dit-il enfin en la fixant droit dans l'abîme de ses pupilles dilatées.

Elle haussa les épaules, d'un air désolé.

— Je l'ai lue dans le journal du gars qu'on avait arrêté pour le meurtre d'une jeune femme, à l'Arche. J'ai compris que c'était le même homme.

De Rossi tenta de se comprendre comment la jeune femme avait pu être en possession du journal de Conrad. Il fouilla dans sa mémoire. Qu'en avait-il fait ? Il se souvenait l'avoir lu chez lui, dans son appartement, à plusieurs reprises, jusqu'à le connaître par cœur. Il se souvint qu'il l'avait soupçonnée de le lui avoir volé. Mais ce n'était pas le cas ; il avait vérifié. Ce journal aurait dû être détruit par Conrad ! C'était, en tout cas, ce que ce dernier lui avait promis. De Rossi se releva précipitamment, se dirigea sur la table qui lui servait de bureau et fouilla dans les piles de dossiers qu'il avait laissés s'entasser sans avoir jamais pris le temps de les ranger. Comme il s'y attendait, le journal n'y était pas.

— J'ai besoin de comprendre, dit-il avec gravité, en détachant chaque mot. Tu m'as volé ce journal, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête. De Rossi hésita. Il avait une envie folle de la battre jusqu'à ce qu'elle s'écroule. Par chance pour elle, ce n'était pas son style.

— Mais pourquoi ? maugréa-t-il, serrant les dents pour ne pas hurler.

— C'était un ordre de Lagarde.

Il lui jeta un regard torve, ne sachant si elle cherchait à éviter la branlée qu'il s'apprêtait à lui donner, ou si elle disait la vérité.

— Lagarde ? Explique-toi !

— Lagarde savait que tu faisais appel régulièrement à des professionnelles, souffla-t-elle en se détendant. Comme tu le sais, c'est aussi un bon client. Un jour, il m'a

convoqué au CSA, dans son bureau, et m'a dit que la prochaine fois que tu aurais besoin des services d'une prostituée, ce serait moi qui répondrais. Il avait tout organisé pour qu'il en soit ainsi. Je ne t'apprends rien, l'Armée est l'actionnaire principal des services de prostitution en ligne. Il m'a donné l'ordre de te prendre le journal quand je serais chez toi, le plus discrètement possible, puis de le lui remettre.

— Il t'a donné l'ordre ?

— Oui. Qu'est-ce que tu crois ? L'Armée sous-traite parfois ce genre de « mission » à l'agence de prostitution.

De Rossi n'en revenait pas.

— Et quand il te baise, tu lui fais un prix ?

— Quand il me baise, c'est un client comme un autre et il me paye au même tarif que les autres. C'est bon ? Tu veux faire de l'esprit, ou tu veux que je continue ?

Elle avait raison de le prendre sur ce ton. De Rossi admit que cette digression était inutile.

— C'est bon, continue...

— Je me suis donc emparée du journal lorsque tu t'es rendu aux toilettes, au moment où je m'apprêtais à partir. Tu venais de m'accuser de te l'avoir volé et tu t'es précipité sur ton bureau pour vérifier. Je ne savais pas où tu avais mis ce manuscrit. Et pour le coup, tu m'as montré, sans le vouloir, l'endroit où il était caché. Si je l'avais pris plus tôt, tu m'aurais découverte. J'ai eu de la chance. Je l'ai ensuite placé dans mon sac. En principe, je n'étais pas censée le lire ; je ne l'ai du reste pas fait tout de suite. Je l'ai d'abord parcouru, chez moi, en le feuilletant rapidement. J'avais constaté qu'il s'arrêtait à une date, le jeudi 24 août 1972. Ça m'a intriguée, parce que ça ne correspondait à rien sur Li581d, ce genre de date. Je savais que c'était un truc du système terrestre. J'ai trouvé ça bizarre, alors j'ai lu ce qui était écrit pour ce jour. Tu sais, tu étais dans un bus, sur Terre, pour prévenir Conrad que tu le ramènerais ici. Puis ça m'a donné envie de tout lire depuis le début. C'était une histoire passionnante mais tellement folle que je n'arrivais pas à y croire. Cependant, sachant que le général ne m'aurait jamais demandé de prendre des risques pour rien, j'ai scanné chaque page du journal, par principe. Il n'en sait rien, bien entendu. J'ai ensuite attendu que Lagarde me recontacte pour que je lui remette le journal comme prévu. Il était en effet convenu qu'on se retrouverait dans une chambre d'hôtel. Il voulait joindre l'utile à l'agréable... Les mecs, pour ça, c'est vraiment des bêtes. Mais, pour des raisons que j'ignore, Lagarde ne m'a pas rappelée tout de suite. Peut-être était-il occupé ailleurs ? J'en sais rien. Moi, j'avais presque fini par oublier l'existence de ce carnet quand il a fini par me contacter, un soir, presque deux décades plus tard. Quand j'ai voulu prendre le manuscrit et le mettre dans mon sac pour le lui porter, je l'ai à nouveau feuilleté, machinalement. Et là, j'ai cru que les murs de mon appartement allaient s'effondrer. Je n'en croyais pas mes yeux. Non seulement le contenu du jeudi 24 août 1972 avait disparu, mais le journal se poursuivait sur plusieurs années. Comment une telle chose avait-elle pu se produire ? J'étais fascinée... En tout cas, je venais de comprendre l'importance de ce document. Et pourquoi Lagarde y tenait tant...

De Rossi se sentit étrangement fatigué. Il avait besoin de prendre un verre pour faire passer ce qu'il venait d'entendre. Il se servit une pleine rasade de whisky et vida la moitié du contenu dans la gorge, d'un seul trait. L'alcool lui brûla le pharynx et il grimaça de douleur. Il

attendit quelques secondes et reprit place sur le canapé, le dos voûté, les coudes sur les genoux et le front dans ses mains. Élodie l'observait. Ses yeux avaient retrouvé leur couleur émeraude. Le colonel s'efforça de remettre de l'ordre dans ses idées en se massant les tempes. Il était à présent évident que le journal n'avait pas été détruit, puisqu'il avait une suite. Conrad n'avait pas respecté son engagement. Il y avait sans doute une raison à cela. Une chose l'intriguait, cependant. Pourquoi Lagarde avait-il demandé à la jeune femme de subtiliser le carnet ? C'était étrange, parce qu'il aurait pu le lui demander directement. Il interrogea la professionnelle sur ce point.

— Je suppose que Lagarde ne souhaitait pas que tu gardes le journal après ton retour, répondit la jeune femme, haussant les épaules. Il savait sans doute qu'il y aurait une suite, et il ne tenait pas à ce que tu la connaisses.

— Pourquoi cela ?

— Ça, je l'ai découvert en lisant le journal. Sa version allongée.

— Et qu'est-ce que tu as découvert ?

— Il y est clairement mentionné que tu retournes sur Terre retrouver Conrad. Mais la Terre n'est plus vraiment telle qu'elle apparaissait dans la version précédente du journal. C'est une véritable désolation. Et alors, tu écris que tu vas détruire les sarcophages ou feras tout pour qu'on ne les découvre jamais. Manifestement, Lagarde n'y tient pas. Personne n'y tient. Dans cette histoire, tu apparais comme l'empêcheur de tourner en rond. En fait, c'est une histoire assez compliquée. J'avoue ne pas avoir tout saisi. Ce qui est certain, c'est que tu cours un grave danger. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi ils ne t'ont pas mis hors d'état de nuire...

— Dans quel état crois-tu que je sois en ce moment ? Ils ont tout fait pour me mettre sur la touche. Et ils ont réussi. Je ne suis plus bon à rien. En revanche, je pense que tu risques beaucoup en me racontant tout ça. Pourquoi le fais-tu ?

Elle écarta les bras dans un geste d'impuissance, se laissa aller sur le canapé et prit une pose lascive. De Rossi remarqua qu'elle le faisait de façon naturelle, sans jeu de séduction.

— Je ne sais pas pourquoi je fais ça. Peut-être parce que je sens, depuis toujours, que quelque chose ne tourne pas rond en ce monde.

— Et c'est quoi, pour toi, un monde qui tourne rond ?

— Je ne sais pas trop. Peut-être un monde sans soleil rouge. Un monde avec un vrai ciel bleu comme celui où vit Conrad... Le vrai ; pas celui qu'on nous projette dans la Salle des Constellations...

— Mais ce monde a disparu depuis bien plus de trois mille ans ! Tu rêves, ma petite...

— Je n'en suis pas si sûre, justement...

Il l'interrogea du regard.

— Je veux dire que je ne suis pas si certaine de l'existence du monde dans lequel nous vivons. Si j'ai bien compris ce que j'ai lu dans ce carnet, tout ce que nous vivons actuellement n'est qu'une sorte de rêve de divinités.

— Un rêve de divinités ?

— Oui. Des dieux, quoi. Avec des têtes aussi lisses que des œufs.

— Tu veux parler des chrysalides ?

— Non. Il ne s'agit pas de cela. Mais je ne saurais t'expliquer. Tout est dit dans le journal.

— Je vois... Lagarde est donc au courant de tout... Je comprends mieux, à présent, pourquoi il s'est débarrassé de Vendôme. Il n'avait plus de secrets pour lui. Quant à moi, il m'a laissé dans l'ignorance. Pourquoi ?

— Je pense qu'il se méfie de tes intentions.

— Mes intentions ? Mais que sait-il de mes intentions, si je ne les connais pas moi-même ?

— Justement. Il sait que tu es imprévisible. Pour lui, tu es un vrai problème.

— Hmm... Pourquoi, à ton avis, Lagarde t'a-t-il mise sur le coup ? Pourquoi ne m'a-t-il pas demandé, tout simplement, de lui rendre le journal après que je l'ai lu, avant même de me rendre sur Terre ? Je n'y aurais trouvé rien à redire, dès lors qu'il est le patron, et je n'aurais alors rien su de ses modifications ultérieures...

— Je pense que Lagarde voulait que tu croies, en ne retrouvant pas le journal chez toi – pour autant que tu aies repensé à ce manuscrit à ton retour de Terre –, que Conrad l'avait bien détruit. Un journal détruit ne peut exister dans le futur. Mais en réalité, il semble que tu ne te sois même pas préoccupé de ce détail.

— Je comprends... Mais que serait-il arrivé si je m'étais rendu compte de la disparition du journal avant mon départ pour la Terre ?

— Dans ce cas, tu aurais sans doute été dans de sales draps car responsable, à cause de ta négligence, de la disparition d'une pièce essentielle de ta mission. Lagarde devait penser que, dans ces conditions, tu te serais arrangé pour que personne n'en sache rien. Non ?

— Possible, admit de Rossi. Mais j'aurais fait des recherches, et j'aurais fini par tomber sur toi. J'aurais découvert le complot...

— Oui, d'accord... Mais ça n'est pas arrivé. Alors, laissons tomber les conjectures. La situation vraie et actuelle est que tu n'es plus en possession du journal et que tu ne t'en serais probablement jamais rendu compte, si je n'étais pas venue, aujourd'hui, t'en parler... Comptes-tu, à présent, demander des explications à Lagarde ?

— Non. Pour quoi faire ? Pour qu'il se débarrasse de toi ensuite ?

— Je te sais gré de penser à ma sécurité. C'est vrai que je ne donnerais pas cher de ma peau, s'il découvrait que je l'ai trahi. Mais j'imagine que tu ne vas pas rester planté là, dans tes pantoufles, à te saouler jusqu'à la fin de tes jours ?

— Que veux-tu que je fasse d'autre ?

Elle prit son sac et fouilla à l'intérieur. Elle en sortit un support de stockage informatique c12iso13, qu'elle tendit à de Rossi.

— Voici les scans de chaque feuille du journal. Il contient non seulement la première version, celle que tu connais par cœur, mais aussi la version étendue. Prends le temps de tout lire et tu décideras, ensuite, de ce qu'il y a lieu de faire.

Il la regarda avec attention. Puis il réalisa soudainement qu'elle pouvait très bien le mener en bateau. Une fille qui lui vole le manuscrit et qui revient, la bouche en cœur, pour tout lui avouer, sans raison. Tout ça n'était pas très crédible.

— Qui me dit que tu n'es pas en train de me tendre pas un piège, en me donnant ce support ? Qui me dit que tout ça n'est pas un plan foireux de Lagarde ?

— Tu peux penser ce que tu veux, dit-elle en haussant les épaules.

— Comment pourrais-je avoir confiance en toi ?

— Je comprends. Je n'ai pas toujours été clean avec toi, et tu n'es pas obligé de me croire. Mais l'importance de l'enjeu dépasse de loin ce genre de détails. Quand tu auras lu le manuscrit, tu sauras ce qu'il convient de faire.

Sur ces mots elle se leva, mit son sac en bandoulière et se dirigea d'un pas souple et décidé vers la sortie. Elle mit la main sur la poignée et se retourna.

— Dommage, pour les pizzas et le reste. Mais je crois que, pour ce soir, il vaut mieux que je m'en aille. Un jour, peut-être, nous nous reverrons. Ou peut-être pas. Ça dépendra de toi...

Elle ouvrit la porte et disparut dans l'obscurité du palier, laissant le colonel assis, le c12iso13 dans sa main entrouverte. Une pensée traversa son esprit, avec la voix du cobaye : « *Si vous acceptez mon offre – et à cette seule condition –, quelqu'un viendra vous remettre en personne toutes les informations qui vous manquent. C'est à vous et à vous seul que ces informations seront remises. Je ne vous dis ni quand ni comment vous les obtiendrez, mais je vous donne ma parole d'honneur que vous les aurez.* »

De Rossi se fit la réflexion qu'elle aurait peut-être pu rester et dîner avec lui. Et plus encore. Mais il n'avait pas faim. Et pas davantage envie de faire l'amour. Il était trop saoul pour ça.

Il se rendit à la table de son bureau et alluma son ordinateur. Il enficha le support de stockage dans le lecteur et ouvrit le dossier, lequel contenait deux fichiers distincts. L'un était nommé « Journal JC n°1 » et l'autre « Journal JC n°2 ». Il ouvrit le n°1 et chargea la dernière page. La résolution graphique était parfaite. Il reconnut l'écriture de Conrad. Il lut le dernier paragraphe, qu'il aurait pu réciter de mémoire tant il avait imprégné son esprit :

« Je ne sais pas à quoi aura servi ce journal. Il aura servi à cet homme pour me retrouver, manifestement. Mais si cet homme dit vrai, cela signifie que ce journal existe aussi ailleurs. Il est écrit par moi, ici, sur cette Terre, mais aussi ailleurs, sur une autre Terre. Par quelqu'un d'autre qui est moi également. Un autre moi. Auquel cas, je suis peut-être mon avenir tout autant que mon passé. Mais cela ne me dit pas qui je suis au présent. »

Il ferma ensuite la page et ouvrit le fichier « Journal JC n°2 ». Il constata, ainsi que l'avait annoncé Élodie, que la journée du 24 août 1972 avait disparu. Il retrouva le passage précédent :

Mercredi 16 août 1972

Sophie a vu le gynécologue aujourd'hui. Il a confirmé la grossesse. C'était juste une formalité, mais c'était indispensable pour faire le nécessaire auprès des assurances sociales. Et elle avait décidé de prévenir ses parents, aussi. Je ne l'ai jamais noté, mais ses parents ont mal accepté ma présence, dès le début de notre relation. Sans me rejeter totalement, ils ont clairement fait entendre à Sophie qu'ils voyaient d'un mauvais œil le fait que je m'installe chez elle. C'était à l'époque où je ne travaillais pas encore. Sophie en avait un peu souffert,

mais elle avait décidé de passer outre. Moi, je m'en fichais et je n'ai pas changé sur ce point... La mère a accueilli la nouvelle avec joie, mais le père n'a rien dit. Le fait que j'aie trouvé un job n'a en rien modifié son attitude. Sans doute parce qu'il s'agit d'un poste de manutentionnaire. Il aurait préféré pour sa fille quelqu'un de plus ambitieux que moi, avec une vraie qualification.

Puis le journal se poursuivait, sans transition, sur la journée du lundi 11 septembre 1972.

L'écriture de Conrad semblait plus hésitante et, contrairement à la version précédente du journal, comportait plus de ratures. Comme s'il avait dû chercher ses mots, hésiter, revenir parfois sur une idée... La reprendre. Comme si le journal avait été écrit par quelqu'un d'autre, quelqu'un de moins sûr de lui. Mais c'était la même écriture, à n'en pas douter. Peut-être, cette fois, les mots venaient-ils vraiment de lui et n'étaient-ils pas dictés par l'esprit de Vendôme. Peut-être, cette fois, l'histoire n'était-elle pas écrite à l'avance. Et c'était cela qui faisait toute la différence !

Lundi 11 septembre 1972

J'ai retrouvé ce journal ce matin, alors que je m'apprêtais à ranger mes affaires pour quitter l'appartement de Sophie. Je me sens vide et désespéré. J'avais promis à cet homme, ce colonel, de détruire le journal le soir même de notre rencontre. Mais il n'était pas prévu que Sophie meure au même moment. Comme si les deux faits étaient liés. Les gendarmes ont prévenu mon employeur vers dix heures du matin. Ils sont venus me chercher dans leur 4L. Ils n'ont rien voulu me dire, malgré mes questions. Ils m'ont emmené en Avignon, à l'hôpital. J'y ai rencontré un médecin qui m'a appris que Sophie avait eu un grave accident de voiture. Un camion n'avait pas respecté un stop, et elle l'a percuté de plein fouet. Elle roulait à plus de 100km/h et a été tuée sur le coup. Il y avait une note, dans ses affaires personnelles, disant que je devais être prévenu en priorité si elle avait un accident. J'ai bêtement demandé ce qu'il était advenu de l'embryon. Le médecin a simplement répondu qu'il était désolé. J'ai demandé à voir Sophie. Elle était à la morgue, dans un frigo métallique gris semblable à un grand casier à tiroirs qui faisait toute la longueur de la pièce. Elle avait des traces de blessures sur le visage et des caillots de sang séché aux commissures des lèvres et dans les narines.

Cela fait maintenant plus de quinze jours que Sophie est enterrée au cimetière de Sorgues. Le propriétaire de l'appartement a bien voulu que je reste, le temps de m'occuper du déménagement. Après quoi, je devais quitter les lieux. En réalité, ce sont les parents de Sophie qui ont vidé l'appartement. Moi, je ne sais pas m'occuper de ce genre de choses, et je n'y avais rien de vraiment à moi, en dehors de mon sac de sport et ma sacoche. Et je ne savais pas où aller, à part à l'hôtel. Heureusement, Catherine était là. Elle m'a invité à habiter quelque temps chez elle, le temps que je vois les choses venir. Elle avait une chambre libre dans son appartement.

Ma vie ici me semble à présent dénuée de sens. Je ne sais pas qui est aux commandes de cette histoire, si tant est que quelqu'un dirige quelque chose ici-bas. Si c'est le cas, soit il est profondément sadique, soit il ne contrôle pas ses pouvoirs... C'est de la pure démence.

En tout cas, je décide de ne pas brûler ce journal, contrairement à ce que j'avais promis à ce colonel, dans le bus. J'espère, s'il m'a trouvé une fois grâce à mon manuscrit, qu'il me retrouvera une seconde fois. Et cette fois, il faudra qu'il mette un terme à cette folie...

Lundi 16 juin 1980

Je retrouve ce manuscrit par hasard, près de huit ans plus tard. Il était enfoui dans mon sac, dans la cave de l'appartement de Catherine. Je l'avais oublié. Huit ans déjà, depuis la mort de Sophie. Je réalise que si les souvenirs restent intacts, la douleur s'est estompée depuis longtemps. Catherine a su me redonner le goût de vivre. Notre entente amicale du début est devenue assez rapidement une relation amoureuse ou quelque chose qui y ressemble. J'ai laissé la chambre libre qu'elle avait mise à ma disposition pour la rejoindre

dans son lit, un soir d'hiver 1972. Je n'avais pas oublié Sophie, mais j'avais tout autant besoin des bras d'une femme. Et Catherine n'attendait probablement que cet instant. Elle m'a avoué qu'elle avait toujours été amoureuse de moi. Je ne lui ai jamais parlé de mon rêve avec elle.

Catherine m'a non seulement aidé à remonter la pente mais m'a également encouragé à reprendre des études. C'était une idée qui me trottait dans la tête depuis un moment. J'ai commencé par suivre des cours par correspondance au CNED, pour me permettre d'atteindre le niveau d'un examen d'accès à l'université, dans le domaine scientifique. J'ai rapidement constaté que les notions de mathématiques, de physique et de chimie m'étaient familières, alors que je n'avais aucun souvenir de les avoir étudiées auparavant. J'ai passé l'examen avec succès et suivi ensuite les cours à la fac de sciences de Marseille Luminy. Par chance, cette université délivrait un enseignement par correspondance en science des structures de la matière, et j'ai pu ainsi obtenir une maîtrise puis un DEA, sans avoir à quitter mon emploi. J'ai changé de métier, depuis que j'ai obtenu mon diplôme de troisième cycle. Je ne travaille plus à la cartonnerie de Vedène. J'ai réussi à obtenir une bourse pour une thèse. Je gagne de quoi vivre. Catherine et moi allons quitter bientôt son appartement à Sorgues. Nous avons trouvé une villa sympa et pas très chère à Cabriès, au nord de Marseille. J'ai passé depuis longtemps mon permis de conduire et possède un véhicule. Je peux me rendre à la fac tous les jours sans être obligé de prendre les transports en commun. Catherine a eu une mutation à la préfecture des Bouches du Rhône. Je n'ai jamais vraiment su quelle était la nature exacte de son travail. Elle m'a dit occuper un poste de cadre, mais n'en parle pas beaucoup avec moi. Elle dit qu'elle ne veut pas mélanger boulot et vie familiale. Nous ne sommes pas vraiment une famille. Nous n'avons pas d'enfant. Nous sommes à peine un couple. Mais ça nous va ainsi.

Avoir remis la main aujourd'hui sur ce journal me procure un effet bizarre. J'ai l'impression, en le retrouvant, de réaliser que je fais toujours partie d'un plan qui m'échappe. Je ne sais pas qui est Catherine. Et pourtant, je partage sa vie depuis près de huit ans. J'ai l'impression qu'elle est faite de la même substance que moi. Je veux dire qu'elle me paraît sortir d'un rêve, et ne jamais toucher la réalité. C'est difficile à expliquer...

Jeudi 3 juillet 1980

Nous sommes installés à Cabriès depuis une huitaine de jours. J'ai reçu ce matin une lettre du professeur Klein qui est mon directeur de thèse depuis un an. Mon travail consistera à étudier des matériaux d'origine extraterrestre. Au début, j'ai trouvé ça étrange comme sujet de thèse, mais les météorites constituent une véritable énigme pour la science et Klein, dans son courrier, me propose un stage pratique sur un site, en Méditerranée, où existe un véritable gisement découvert récemment. Il précise que le site est sous la protection et le contrôle de l'Armée. Il m'attend pour le début de la semaine prochaine, sur la base aérienne de Solenzara, en Corse. La perspective de travailler en extérieur me ravit. Je crois que j'ai besoin de changer d'air.

Lundi 7 juillet 1980

J'ai apporté mon journal avec moi. Je ne tenais pas à ce que Catherine mette la main dessus (bien qu'elle n'ait pas pour habitude de fouiller dans mes affaires) et je souhaitais également y ajouter quelques notes, au gré des circonstances. La première était la présence de l'Armée sur le site du gisement. Pourquoi était-il sous son contrôle ? Seconde note : J'ai été pris en charge, depuis l'aéroport de Marseille Marignane ce matin, par un officier supérieur. L'homme qui est venu à ma rencontre était exactement le même que celui que j'avais rencontré dans le bus pour Vedène, huit ans plus tôt, et qui m'avait raconté son étrange histoire. Je n'en étais pas sûr mais, quand il s'est présenté sous le nom de Philippe de Rossi, mes derniers doutes sont tombés. Curieusement, il s'est comporté comme s'il ne me connaissait pas ou plutôt, comme s'il me voyait pour la première fois. Pourquoi ? Et que faisait-il ici ? Nous sommes montés à bord d'un Transall vers 10H00 et nous sommes arrivés sur la base militaire de Solenzara environ une heure et demie plus tard.

Nous nous sommes rendus sans tarder dans le quartier des officiers supérieurs. Il y avait là un général – le général Lagarde – qui nous reçut avec une poignée de main franche, et le professeur Klein. Ce dernier était occupé à brancher un rétroprojecteur. À peine daignait-il nous adresser un signe de la main. On nous servit du café et des viennoiseries puis, environ un quart d'heure plus tard, arrivèrent deux experts qui me bouleversèrent au plus haut point. Le premier était un homme, la cinquantaine environ, sensiblement de ma corpulence. Lagarde le présenta comme suit : « Charles-Hubert Vendôme. Il est le responsable du programme Schrödinger ». S'agit-il de mon « double » ? Le nom est le même. Sans me ressembler vraiment, nous pourrions paraître frères, ou de famille proche. La deuxième personne était une jeune femme, nommée Chloé Kurakami, de type eurasien, la trentaine. Une très jolie fille. Lagarde la présenta comme étant l'assistante de Vendôme. Elle avait soutenu sa thèse en juin dernier, mais travaille sur le projet depuis un peu plus d'une année. Sa spécialité est la cosmochimie. Elle est, j'en suis tout à fait certain, la jeune femme qui s'était imposée à mon esprit, au tout début de ma relation avec Sophie. Je ne crois pas aux coïncidences, surtout quand il s'en produit trois dans une même journée. Cependant, je garde mon trouble pour moi. Je ne suis pas inquiet, mais je reste sur mes gardes.

Un autre type nous rejoint un peu plus tard. Il est assez jeune et semble avoir été propulsé dans ce monde par la politique. J'apprends qu'il s'appelle Reynolds, et qu'il est un haut fonctionnaire du Ministère des Armées. Il est détaché pour transmettre au Ministre en personne, sous la forme de rapports circonstanciés, tous les détails concernant ce fameux programme Schrödinger.

Le général Lagarde nous explique que le but de cette réunion est de faire le point sur l'état d'avancement des activités de recherche sur le gisement, et qu'il convient au préalable, afin que tous soient clairement informés de la situation, de faire un bref rappel des conditions dans lesquelles ce programme de recherche a vu le jour et de préciser ensuite les grandes lignes de son déroulement.

On ferme les volets et Klein allume le rétroprojecteur. La première diapo montre un fond marin couvert d'algues, d'anémones et de coraux ainsi que d'éboulis rocheux. Vendôme prend la parole pour expliquer qu'il s'agit du lieu où a été trouvé le gisement de météorites par un certain Simon Pieri, pêcheur de corail de la région de Bonifacio, une petite ville à

l'extrême sud de la Corse. L'emplacement n'est pas très éloigné des côtes ; à seulement deux milles nautiques, et par un peu moins de cent mètres de fond. Le pêcheur, après avoir ramené quelques spécimens de près d'une livre à bord de son bateau et tenté vainement de les vendre sur le marché à quelques touristes de passage, a finalement décidé de prévenir les autorités de la présence d'une grande quantité de métal « brillant » sous un faible amoncellement de roches. Après examen des lieux par des spécialistes en géologie marine, l'État a mandaté l'Armée pour protéger le site et l'interdire à la navigation et à la plongée sous-marine.

La deuxième photo montre clairement une sorte de grosse protubérance, de forme arrondie et régulière, très brillante, au fond de l'eau. La lumière qui l'éclaire est celle de torches électriques équipant des bathyscaphes qui la surplombent. Melle Kurakami, prenant la parole à son tour, précise que les échantillons ramenés par le pêcheur étaient des chondrites carbonées, des météorites, avec présence de fer. Elle ajoute que du matériau organique y est retrouvé en assez grande quantité, et que celui-ci n'a pas pu se développer dans l'eau de mer, car il existe, en abondance, dans les couches très profondes de la sphère. De plus, dit-elle, on retrouve les mêmes structures organiques dans la crypte.

Personne ne semble réagir aux mots « sphère » et « crypte ». Je meurs d'envie de l'interrompre pour en savoir plus, mais je la laisse continuer. Je viens à peine d'arriver et ne tiens pas particulièrement à me faire remarquer d'emblée. Elle fait signe à Klein de poursuivre, et la diapo suivante montre une galerie verticale et circulaire, d'environ deux mètres de diamètre, creusée dans de la matière ferreuse, à l'emplacement de la grosse calotte brillante. Klein, qui s'était contenté jusqu'ici d'actionner le diaporama, nous informe qu'il s'agit là d'un large forage effectué dans l'enveloppe de l'artefact après que des analyses densitométriques ont montré que non seulement celui-ci est sphérique, d'un diamètre extérieur de cinquante-cinq mètres environ, mais aussi qu'il est creux à l'intérieur. La chambre centrale est une crypte parallélépipédique d'environ 25 mètres de long sur 12 mètres de large et 5 mètres de hauteur. Il précise que les murs de cette chambre présentent des aspérités, semblables à des coulées de lave, et dont la composition chimique est identique à celle des astéroïdes repêchés. Seul le sol est lisse. Étrangement, la température, à l'intérieur de la crypte, est très douce, environ 25 degrés Celsius. Des mesures de datation au carbone 14 ont permis d'établir que cet objet sphérique est âgé d'environ 6 millions d'années, c'est-à-dire qu'il est sensiblement contemporain des premiers hominidés.

La quatrième diapo montre des sortes de compartiments vitrés à l'intérieur desquels apparaissent, par transparence, d'innombrables fines coulées de métal refroidies évoquant vaguement de microscopiques tuyaux d'orgue. Les compartiments sont alignés dans la chambre. Klein précise qu'ils mesurent tous deux mètres cinquante de long, sur un mètre de large et autant de profondeur. Vendôme ajoute qu'on est là à l'intérieur de la crypte. Celle-ci n'a pas été noyée par le carottage de l'enveloppe, en raison d'une pression interne de près de dix atmosphères. On ne s'explique pas la présence d'une telle pression à l'intérieur de la crypte. Cependant, on remarque qu'elle est sensiblement égale, en mètres de colonne d'eau, à la profondeur à laquelle se trouve la sphère. Vendôme en déduit que la sphère est probablement munie d'un système de capteurs de pression et que cette dernière s'est ajustée, quand on a commencé à creuser la couche sphérique, afin que la crypte ne soit pas noyée. Mais il avoue qu'il s'agit là d'une simple hypothèse que l'on n'a pas encore pu vérifier.

J'ai donc la réponse, pour ce qui concerne la « sphère » et la « crypte ». Vendôme avait nommé les compartiments « sarcophages » et mentionné qu'il y en a vingt-trois, tous en parfait état. Selon lui – et son avis était, disait-il, partagé par ses proches collaborateurs (Klein et Kurakami, en l'occurrence) –, il s'agit vraisemblablement de cercueils d'un modèle très évolué au plan technologique, où reposent les dépouilles d'entités d'origine indéterminée. Klein suggère qu'on ne peut pas évacuer l'hypothèse qu'il s'agisse d'humanoïdes, d'origine terrestre. Il ajoute que l'avancée technologique constatée peut être expliquée par une théorie selon laquelle la sphère pourrait provenir d'une version parallèle de notre monde, à une époque non encore advenue. En clair, il pense que les êtres enfermés à l'intérieur sont des hommes ayant quitté la Terre par une sorte de by-pass quantique ; un « effet tunnel », depuis le futur. Lagarde, de son côté, fait observer que si cette théorie était validée, alors il serait tout à fait possible que les entités enfermées à l'intérieur des sarcophages ne soient pas vraiment mortes mais simplement en attente d'être réveillées.

Il est impossible d'expliquer la présence de la sphère en ce lieu, reprend le professeur Klein. Si elle était tombée de l'espace, et compte tenu de sa taille et de sa masse, il y aurait eu un cataclysme de grande ampleur qui aurait bouleversé le relief littoral à proximité du choc, et sans doute bien au-delà. Or, rien ne montre le moindre bouleversement géologique consécutif à un impact. Il est donc possible que la sphère se soit posée « en douceur ». Un amerrissage parfaitement contrôlé, en somme. La thèse que le scientifique retient est celle d'une sorte de « vaisseau spatial » venu par effet tunnel, qui se serait échoué à deux milles des côtes du sud de la Corse, par 41°25'23.30" de latitude Nord et 9° 5'27.00" de longitude Est. On n'a aucune idée de la date à laquelle a pu avoir lieu cet amerrissage. Cependant, en raison de la faible couche sédimentaire qui recouvrait la sphère, la date de cet événement ne devait pas excéder une centaine d'années, selon Vendôme. Le fait qu'un objet de cette taille ait pu passer inaperçu était un véritable mystère. La zone littorale était certes déserte en ce lieu, en dehors de quelques pêcheurs, mais cet engin avait forcément dû traverser l'atmosphère terrestre. Il était impossible que personne ne l'ait vu ! Or, aucune archive ne garde la moindre trace d'un événement de ce genre. Klein précise que ceci plaide en faveur de la théorie d'un amerrissage qui s'est produit non pas dans le passé, mais dans un monde parallèle, lequel possède son temps propre, différent du nôtre.

Comme il n'est pas loin de midi, Lagarde propose de faire une pause déjeuner. Il nous invite à nous rendre au mess des officiers, où nous attend un repas frugal. J'en profite pour me rapprocher de Klein et lui demander quel est le but de ma présence ici. Je lui rappelle que je suis censé faire un stage dans le cadre d'une thèse de troisième cycle, mais que ce à quoi je suis confronté me dépasse et me déconcerte. Il me tapote l'épaule et ce qu'il me déclare me sidère : « Votre thèse n'est qu'un détail. Considérez que vous l'avez déjà soutenue, et que vous êtes un chercheur au service de l'Armée. Ce que nous avons découvert ici est d'une importance capitale, vous en conviendrez. Vous collaborerez désormais avec Vendôme et Melle Kurakami ». Je lui fais observer que je vis en couple, et que je dois informer ma compagne de ce changement imprévu de situation. Il me répond : « Votre compagne a été informée. Ne vous en faites pas pour ça. »

Je ne sais que répondre. Me voilà enrôlé dans l'Armée sans qu'on me demande mon avis. Ai-je le choix de refuser, de dire que je laisse tomber, à celui qui est censé être mon directeur de thèse ?

La réunion reprend vers 14H00. Il y est essentiellement question des difficultés de garder secrète l'existence de la sphère auprès du grand public et des moyens que l'on doit déployer pour la protéger des médias. Une autre difficulté est de devoir travailler dans une atmosphère confinée sous dix bars de pression. Des risques de contamination par des organismes inconnus – de type virus ou bactéries –, ne sont, par ailleurs, pas à exclure. Pour le moment, tous ceux qui se sont rendus dans la crypte sont en bonne santé. Mais on manque de recul dans le temps pour garantir avec certitude la sécurité du personnel.

Vers 16H00, Lagarde met fin à la réunion. Deux militaires viennent à ma rencontre et me demandent de les suivre. Je subis une batterie d'examens médicaux (prises de sang, radiographie, électro encéphalogramme et cardiaque, etc...). On ne me donne ni les raisons de ces examens ni leurs résultats.

Lundi 14 juillet 1980

Aujourd'hui, c'est la fête nationale, et les militaires de la base de Solenzara sont de défilé sur le tarmac avec des autorités politiques locales. Catherine m'a téléphoné. Elle semblait inquiète. Ella aussi a subi des examens médicaux complets sans qu'elle en connaisse le motif. On a ensuite perquisitionné notre villa, sans en donner les raisons, sur commission rogatoire. Impossible de s'y opposer. Je lui demande si elle a été informée de ma situation. On lui a simplement dit que j'étais retenu jusqu'à une date indéterminée à la base militaire de Solenzara. Elle me demande si je vais bien et si je sais ce qui se passe. Je suis incapable de la rassurer.

Mardi 22 juillet 1980

J'ai travaillé toute la semaine avec Chloé et Charles-Hubert. Klein, Reynolds et Lagarde avaient quitté la base le soir du 7 juillet, de sorte que je n'ai pu interroger quiconque sur les raisons de ces examens et la perquisition de mon domicile. De Rossi est resté sur Solenzara et y assure l'autorité militaire en l'absence du général. Je n'ai pas eu l'occasion de lui parler. Il est souvent occupé et, le soir, il quitte la base pour aller se saouler dans des discothèques. Je pense qu'il fait tout ce qu'il peut pour m'éviter.

L'autre jour, Chloé m'a demandé à quoi j'occupais mon temps avant de rejoindre la base. Charles-Hubert était présent dans le bureau, quand elle me posait cette question. Je n'ai pas hésité à lui avouer que je me suis réveillé un matin de 1972 sans savoir qui j'étais. Que j'ai appris mon nom et mon âge en découvrant mon passeport. Charles-Hubert semblait ne pas s'intéresser à ce que je racontais et avait le nez dans ses dossiers. Cependant, je suis certain qu'il écoutait sans rien laisser paraître. Alors, j'ai haussé la voix. Quand j'ai ajouté qu'un certain Charles-Hubert Vendôme avait remis à un notaire des instructions pour m'orienter dans ma nouvelle vie, je l'ai vu se redresser, et un voile de crispation a altéré son visage. Chloé a écarquillé les yeux d'incompréhension. Elle s'est tournée vers Charles-

Hubert et l'a interrogé du regard. Ce dernier a haussé les épaules et dit : « Il n'y a pas qu'un âne qui s'appelle Martin ». Il sait que je sais qu'il ment.

J'aime bien Chloé. C'est une fille brillante et très appliquée dans son travail. J'aimerais être son ami, mais il est trop tôt pour le lui dire. Et je ne sais pas non plus comment le lui dire.

Nous sommes descendus dans la crypte, elle et moi. Un hélicoptère nous avait d'abord transportés de Solenzara jusque sur une plateforme aménagée sur la côte, en face de l'endroit où est immergée la sphère, puis nous nous sommes rendus en bateau jusqu'au lieu exact, à l'aplomb. Nous sommes ensuite entrés dans un bathyscaphe, où nous avons dû attendre un long moment que la pression monte jusqu'à dix bars. Ensuite, nous avons plongé jusqu'à l'entrée de la galerie. Là, nous sommes passés par un sas et avons descendu une échelle pour rejoindre la chambre qui était au sec. Nous étions équipés de masques pour pouvoir respirer correctement dans l'atmosphère confinée. Chloé s'est dirigée vers un sarcophage et a posé délicatement la main sur une coulée métallique qui s'enfonçait, par minces filets, à travers les parois vitrées. La substance s'est immédiatement rétractée. « C'est vivant » a précisé Chloé, fascinée. Et elle a ajouté : « On a essayé une fois de faire une biopsie, mais la matière s'est défendue par une puissante décharge électrique. Depuis, on l'analyse par spectrographie. ». J'ai jeté un coup d'œil circulaire. La crypte ressemblait effectivement à une chambre – ou plutôt, à une grotte – creusée à même la roche, avec des coulées de métal sur les murs et de minces stalactites au plafond. Un détail attira mon attention. Je constatai qu'il n'y avait que vingt-et-un sarcophages, et non vingt-trois, comme l'avait affirmé Vendôme. Je n'en dis rien, cependant. Chloé ne pouvait pas l'ignorer. Si elle ne m'en parla pas, c'est qu'il devait y avoir une raison à son silence.

Jeudi 30 juillet 1980

Charles-Hubert profite d'une absence momentanée de Chloé (qui est en déplacement sur le continent) pour venir à ma rencontre. Il me demande de le retrouver pour aller boire un verre dans un bistrot du coin. En théorie, je ne suis pas autorisé à sortir, mais Vendôme est parvenu à m'obtenir un laissez-passer. Dans le bar, il me dit vouloir être franc avec moi. Il ajoute : « Je vais essayer d'être bref. Lorsque vous avez disparu de la circulation, en septembre 1972, votre compagne, Sophie Delplante, a découvert votre journal. Elle l'a remis à son amie, Catherine Vancouver. Or il se trouve que Catherine est une cadre de l'Armée – où elle est plutôt connue par son premier prénom d'Etat Civil : Alice –, avec le grade de capitaine. C'est une collègue du colonel de Rossi, mais Sophie l'ignorait. En fait, Alice alias Catherine fait partie des Services Secrets. Comment mon nom et celui du colonel se trouvaient dans votre journal était bien entendu une énigme pour nous, à l'époque. De même qu'était une énigme le contenu de votre conversation avec de Rossi, dans le bus. Nous avons essayé de vous retrouver, pour en savoir davantage. La gendarmerie était alors en charge du dossier. Il existe d'ailleurs un procès-verbal de disparition, en date du 11 septembre 1972. Puis de Rossi a pris le relais, mais en vain : vous restiez introuvable. Nous avons fini par abandonner. Puis vous êtes réapparu dans le fichier de la fac de sciences de Marseille Luminy, l'année dernière, comme par enchantement. Comment êtes-vous passé inaperçu

auparavant, alors que vous y suiviez des cours depuis plusieurs années, reste un mystère. Le seul point remarquable est que la date où votre dossier est apparu coïncide sensiblement avec la découverte de la sphère. Est-ce un hasard, ou bien y aurait-il une raison qui nous échappe ; c'est ce que nous voudrions savoir. Avez-vous des explications à me donner ? »

Je n'en crois pas mes oreilles. Je suis bouleversé à un point tel que je frôle le malaise. Je finis quand même par articuler : « Vous voulez dire que Sophie Delplante est encore en vie ? ». Il me répond par un hochement de tête. Il ajoute : « Ainsi que votre petite fille. ». Ma petite fille ? Mon enfant ? Je marmonne que tout cela est impossible. J'ai vu le corps de Sophie à la morgue et assisté à son enterrement. Je l'interroge : « Et que faites-vous de Catherine ? Elle est bien ma compagne, n'est-ce pas ! Je n'ai pas rêvé ? ». Il a l'air désolé quand il me répond : « La personne avec qui vous vivez n'est pas Catherine Vancouver. Nous ne savons pas qui elle est, et sans doute ne le sait-elle pas elle-même. C'est probablement un double génétique, un clone. De la même façon que vous êtes mon double génétique. C'est la stricte vérité. Nous avons vérifié. ».

Je l'interromps : « Mais comment est-ce possible ? ». Il hausse les épaules et ajoute : « Nous l'ignorons, mais c'est un fait incontestable. En principe, notre ressemblance devrait être plus frappante. Mais ce n'est pas le cas, et nous ne savons pas pourquoi. Ce qui est certain, c'est que nous ne maîtrisons pas la technologie capable de reproduire un clone. Nous savons simplement que c'est théoriquement possible. La probabilité que nous ayons deux ADN identiques par pur hasard est tellement faible que nous devons l'écarter. Il faut donc en conclure que nous avons été forgés dans la même matrice, mais dans deux mondes différents. C'est l'hypothèse de Klein, en tout cas. Un seul truc me pose souci, dans son hypothèse d'univers parallèles. La théorie exigerait que nous ne nous rencontrions jamais : des parallèles ne se croisent pas. Or, nous sommes pourtant bien là tous les deux, simultanément ! La seule possibilité, selon lui et le professeur Lyon-Ville – que vous ne connaissez pas encore mais qui travaille sur le programme Schrödinger – est que nous nous trouvions, actuellement, dans une sorte d'espace d'incertitudes. En d'autres termes, notre rencontre n'est pas réelle, ou ne l'est pas totalement. Comprenez-vous ? ». Je hoche la tête. « Si vous avez lu mon journal, vous devriez savoir que je comprends. ». Il confirme. « Vous avez raison. D'ailleurs, pour être tout à fait honnête, c'est grâce à votre journal que cette hypothèse de mondes parallèles et d'espace d'incertitudes nous est venue à l'esprit. Nous connaissions évidemment les conséquences des théories de la physique quantique, mais nous ne pensions pas que cela pouvait impacter le monde macroscopique. ».

Je prends sur moi la sensation étrange de perdre une seconde fois Sophie et notre petite fille. J'avais fait le deuil, mais apprendre aujourd'hui qu'elles vivent toutes les deux dans un monde qui m'est inaccessible ravive ma douleur. Je devrais pourtant me réjouir, qu'elles aient en un sens échappé à la mort. Mais ça m'est difficile. Je me force alors à poursuivre la conversation avec Charles-Hubert. La question que je lui pose me brûlait les lèvres depuis un bon moment : « J'ai constaté qu'il n'y a que vingt-et-un sarcophages dans la crypte. Où sont les deux autres ? Les avez-vous ouverts ? ». Vendôme baisse les yeux, plonge son regard au fond de son verre de bière, cherchant ses mots. « Nous avons commencé par en retirer un de la crypte, en raison des conditions physiques très difficiles pour l'étudier. C'était au tout début, après l'ouverture de la galerie. Nous avons fait très attention à

respecter les paliers de décompression. Le sarcophage est resté constamment dans un caisson, parfaitement sec et à une température constante, identique à celle de la crypte. Puis nous avons cherché à comprendre son mécanisme d'ouverture. Le sarcophage paraissait parfaitement étanche en raison des coulées de métal sur les arêtes. Ainsi que vous l'avez constaté, ces objets semblent scellés comme si un métal en fusion avait été versé sur les jointures. Alors, nous avons décidé de l'ouvrir à l'aide d'une disqueuse en diamant. Dès que le disque a touché le métal, un éclair a jailli. Le technicien qui tenait la disqueuse a été carbonisé. Les fusibles avaient sauté, et nous nous sommes retrouvés dans le noir complet. Puis nous avons entendu que quelque chose d'étrange se produisait à l'intérieur du sarcophage ; des mouvements et des bruits de succion. Ce qui est certain, c'est qu'il s'est ouvert. Une forte puanteur s'est répandue dans l'air. Puis une sorte de cri a jailli avec force, nous obligeant à nous boucher les oreilles. Mais ça ne servait à rien. Le cri était à l'intérieur de nous. Nous étions quelques-uns présents dans la salle où était entreposé le sarcophage, dont de Rossi. Il a sorti son revolver de son étui et tiré plusieurs coups en aveugle en direction du sarcophage. Et le cri s'est arrêté. Nous sommes restés un moment abasourdis, puis quelqu'un a rétabli le courant. Le couvercle du sarcophage était levé et, étendue à l'intérieur, nue, se trouvait une créature d'une beauté incroyable, au corps de déesse. Sa peau glabre avait la blancheur de la neige. Un mince filet de sang rouge, semblable au nôtre, perlait sous ses seins. Une balle – une seule – avait touché le cœur. Un détail anatomique surprenant différait cependant de l'apparence humaine : son visage était lisse. Rien qu'un ovale délicat, sans yeux ni nez, ni bouche, ni oreilles. Il y avait aussi autre chose : un évent à la base de la nuque, à l'instar des cétacés. Concernant sa taille, celle-ci était impressionnante puisqu'elle atteignait 2m10 pour un poids de 110 kilos. Très peu de graisse, des longs muscles puissants et une ossature solide. Nous l'avons datée, et son âge est celui de la sphère, c'est-à-dire 6 millions d'années. L'autopsie a montré un cerveau d'un volume supérieur au nôtre – environ 1500 cm³ –, mais structuré de la même façon, à l'exception d'une excroissance de circuits neuronaux qu'on ne retrouve pas chez l'être humain. Cette excroissance est située au niveau du cortex, entre le noyau accumbens et l'hypothalamus. On a d'abord pensé à une tumeur cérébrale, mais, à l'examen, l'agencement neuronal était très ordonné, avec un nombre élevé de connexions synaptiques. On ignore si la créature était née avec ou si cette chose lui avait été implantée par la suite. Nous ne savons pas non plus à quoi cela peut servir. »

Il prend une gorgée de bière, guettant une éventuelle question de ma part, sans doute. Mais je ne dis rien. Pas pour le moment. Je lui fais signe de continuer. Ce qu'il fait. « Nous ne pouvions pas nous arrêter là, bien entendu. Après nous être concertés, nous avons décidé de réitérer l'expérience, qui eut lieu un mois plus tard, et cette fois, en prenant plus de précautions. Nous avons d'abord commencé par passer le sarcophage au scanner. Ça n'a rien donné. Les images ne montraient que des trames métalliques imbriquées de manière apparemment aléatoire. En d'autres termes, aucune structure organique n'a été décelée. Ensuite, nous avons décidé d'ouvrir le sarcophage en utilisant un robot. Nous avons sécurisé le circuit électrique par un groupe électrogène. Des militaires étaient postés à l'extérieur, prêts à intervenir au moindre problème. Le robot a provoqué, comme on pouvait s'y attendre, une décharge électrique et a été grillé aussitôt. Le disjoncteur a sauté, mais le groupe

électrogène s'est mis en route immédiatement. Le sarcophage s'est ouvert, et un cri épouvantable s'est produit comme la première fois. Puis nous avons tous vu la créature se lever. Cette fois, elle était de sexe masculin. Pareille à ces dieux grecs sculptés dans le marbre. Magnifique de puissance et de beauté. Elle mesurait plus de deux mètres. Ses muscles saillaient comme ceux d'un athlète olympique. J'étais posté à cinq mètres d'elle. Elle me scrutait du regard. Son visage était le mien. Et c'était comme si je me voyais dans un miroir, sans en croire mes yeux. Je me découvrais autre tout en sachant que j'étais moi. La créature s'est avancée à ma rencontre. J'ai eu très peur. Je ne parvenais pas à bouger. J'avais aussi très mal aux oreilles, à cause du cri qui venait de l'intérieur et qui se trouvait être celui de cette chose. Puis il y a eu un coup de feu. Et la créature est tombée. Le cri a cessé aussitôt. Je me suis approché lentement et j'ai constaté que son visage était absolument lisse. Pas d'yeux, pas de nez, pas de bouche, pas d'oreilles. Comme le précédent. Rien qu'un ovale avec un menton prognathe. La scène avait été filmée depuis le début. Le film montre clairement que le visage de la créature était lisse depuis sa sortie du sarcophage et que sa tête ne s'est, à aucun moment, métamorphosée. Pourtant, j'ai vu qu'elle me regardait avec mes propres yeux. Et de même, chaque personne présente a pu voir la créature l'observant avec ses propres yeux. Chacun voyait, dans la créature, son propre visage, mais tout cela était illusoire. Le visage a toujours été lisse. Et il a fallu attendre que la créature meure pour que cesse ce mirage multiple. ». Vendôme finit sa bière et fait signe au garçon de café pour se faire resservir. Il me demande si je veux boire, mais je refuse. J'ai du mal à finir mon verre. Je l'interroge : « Qui était présent dans la salle, en dehors de la créature ? ». Il réfléchit quelques secondes et répond : « De Rossi, moi, Klein, Chloé, Lyon-Ville, le technicien qui manœuvrait le robot et le caméraman. En tout, nous étions sept. ». Je demande : « Ce cri dans vos têtes, c'était le cri de la créature, n'est-ce pas ? ». Il confirme : « Oui. Le cri a cessé quand la créature a été tuée. C'était donc son cri. ». Je poursuis sur mon idée : « De même que votre visage était aussi le sien, quand vous vous êtes reconnu en elle ?.. ». Il réfléchit quelques instants à ma proposition. Il répond : « On peut présenter les choses ainsi, en effet. Cela étant, nous avons conservé notre visage après sa mort, alors que le cri avait disparu. Il serait donc impropre de considérer que notre visage était le sien, contrairement au cri. Son vrai visage a toujours été lisse. Nous avons subi une hallucination collective. ».

Vendôme n'a pas tort. Mais je reste convaincu que les choses ne sont pas aussi simples. Je le lui fais savoir : « Il est indéniable que vous retrouvez tous votre visage après sa mort et, de ce point de vue, on ne peut pas dire qu'il n'est pas le vôtre. Cependant, pendant un court instant, c'est-à-dire la durée de vie de la créature, vous n'étiez plus deux entités distinctes. Vous étiez la même personne. Ne peut-on alors supposer que tant que la créature est vivante, votre visage et le visage de tous les témoins sont aussi ceux de la créature ? ». Vendôme fronce les sourcils, l'air de ne pas très bien comprendre où je veux en venir. Il me demande : « Vous suggérez que nos apparences actuelles sont liées à ces créatures ? ». Je lui réponds que cela me semble possible. Que c'est une hypothèse qu'on ne peut pas rejeter d'emblée. Dans un monde d'indétermination, pourquoi ne pas supposer n'être rien de plus qu'un reflet, un rêve. Le rêve d'un dieu, en l'occurrence... Je poursuis : « Ces deux créatures ressemblaient à des dieux grecs, n'est-ce pas ? Et si elles étaient réellement des dieux ? Et si ce monde indéterminé où se rencontrent des mondes parallèles était simplement le monde des

dieux ? ». Il sourit, mais voit bien que je suis sérieux. Alors, il hausse les épaules et me dit : « Pourquoi pas ?... En tout cas, s'ils sont des dieux, ils sont mortels ! ». Je l'interroge : « Vous avez autopsié la créature, je présume. Que donnaient les résultats ? ». Il répond : « Créature de sexe masculin. Une taille de 2m20. 130 kg. Cerveau identique à celui de la femelle. Avec la même excroissance cérébrale. Et, bien sûr, possède aussi un évent à la base de la nuque. ». Je reviens sur la présence de Chloé dans la salle où la créature est sortie du sarcophage : « Comment a-t-elle interprété cette expérience ? » Vendôme me répond que la jeune femme n'a jamais voulu commenter cette épreuve. Elle préfère s'en tenir à l'étude des structures inertes et éviter les théories qui ne peuvent être vérifiées.

Mercredi 12 mai 1982

Je réalise qu'après le récit de Vendôme, je n'ai plus jamais eu l'occasion de poursuivre l'écriture du journal. Ou plutôt, je n'y ai plus pensé. Pourtant, bien des choses se sont passées depuis juillet 1980. J'ai travaillé sans cesse. Je n'ai pratiquement pas pris de vacances. J'ai consacré tout mon temps à la mise en place d'expériences pour l'étude des structures inertes de la sphère et des sarcophages, en compagnie de Chloé. Charles-Hubert supervisait les travaux. Ma relation avec Catherine s'en est naturellement trouvée détériorée. Les contacts téléphoniques étaient rares. Elle n'avait plus été « ennuyée » ; c'était, pour elle, une bonne chose. Nous ne nous sommes revus qu'une seule fois, environ six mois après mon arrivée à Solenzara, pour les fêtes de fin d'année. Nous avions loué un gîte dans l'Alta Roca, la région montagneuse située au nord de Bonifacio, pour une semaine. Mais plus rien n'était pareil entre nous. Je ne lui ai rien dit de ce que m'avait confié Vendôme. J'aurais pu, mais elle n'aurait probablement pas compris cette histoire de double génétique, et encore moins le fait que Sophie soit vivante dans un monde qui n'est pas le nôtre. Elle m'a avoué avoir rencontré un homme avec qui elle entretenait, depuis deux mois, ce qu'elle appelait prudemment une « amitié amoureuse ». Quand elle a repris l'avion pour Marseille, nous savions, l'un comme l'autre, que nous ne nous reverrions plus.

En revanche, Chloé et moi nous sommes rapprochés. Peut-être pourrais-je parler d'une « amitié amoureuse » comme l'avait fait Catherine. Je crois que Vendôme est un peu jaloux. Je suis certain qu'il avait des vues sur Chloé, depuis longtemps. Peut-être même a-t-il essayé de sortir avec elle. Les parents de Chloé vivent dans l'Ardèche. Son père est maître dans un centre zen. Il est japonais, et sa mère est française. Chloé se rend souvent dans sa famille pendant les vacances ou durant certains longs weekends. Une fois, en septembre de l'année dernière, je l'ai accompagnée et j'ai pratiqué la méditation assise, zazen. C'était une belle et profonde expérience. Mais je pense que la présence de Chloé y était pour beaucoup dans mon ressenti.

Un jour, elle et moi avons évoqué le cas des deux créatures, et notamment leurs visages absolument lisses. C'était la première fois qu'elle en parlait avec moi. Elle me conta une vieille légende chinoise qui circule encore dans les milieux du Zen. Il s'agit de la légende de Houn Toun, qui était l'empereur d'une vaste région de Chine qu'on appelait la Terre du Milieu. Il avait une particularité étrange : il ne possédait ni yeux, ni nez, ni oreilles, ni bouche. Il avait deux amis, tous deux empereurs comme lui, mais qui se livraient

régulièrement des guerres extrêmement meurtrières. Houn Toun, grâce à sa sagesse naturelle, réussit un jour à pacifier ses deux amis belliqueux. Ainsi, la paix était revenue dans tout le Pays. Et pour le remercier de les avoir aidés à trouver la paix, ces deux empereurs se concertèrent et décidèrent de lui faire un cadeau : lui ouvrir les portes des sens. Ces deux amis considéraient en effet que la nature était très belle et qu'il était dommage qu'à cause de son « handicap », Houn Toun ne puisse en profiter. Mais dès qu'ils mirent leur projet à exécution, Houn Toun mourut. Nul n'a jamais su pourquoi Houn Toun est mort au moment précis où il a commencé à voir, à entendre, à sentir et à goûter le monde. Mais certains maîtres zen affirment que Houn Toun est la véritable nature profonde et incréée de tous les êtres vivants. Et que la connaissance du monde extérieur est synonyme de naissances et de morts.

Chloé trouvait que cette légende collait parfaitement au cas de ces créatures. Peut-être cette légende reposait-elle sur quelque vérité. Peut-être Houn Toun a-t-il réellement existé, dans un temps reculé, et qu'il était une sorte de dieu, identique aux créatures. Peut-être ces créatures sont-elles notre nature originelle incréée ou « non-née » comme disent les zenistes.

J'aimais bien cette approche de notre nature propre, même si j'avais du mal à en saisir toute la portée. Je lui ai demandé si elle avait un avis sur l'origine de la sphère et sur la nature de ces créatures, en dehors du fait qu'elles puissent être assimilées à des dieux. Elle avait gardé le silence quelques instants et avait répondu : « Je crois que cette sphère est une sorte d'ovocyte et que les sarcophages, au nombre de vingt-trois, sont des équivalents de nos chromosomes. Je n'en ai jamais parlé à Charles-Hubert. Il me croit très rationnelle et pense que les théories, ce n'est pas mon truc. Mais, à mon avis, cet ovocyte a été, en quelque sorte, fécondé dès lors que nous sommes entrés à l'intérieur. Avant que les sarcophages ne s'ouvrent, il n'y a pas de créature. Seulement des réseaux fibreux de cette matière, mi minérale, mi organique, et qui doit posséder des codes aux fonctions identiques à notre ADN. Nos études ne sont pas assez avancées dans ce domaine, mais il est vraisemblable que les structures moléculaires que nous observons s'agencent selon des critères précis qu'il nous faut découvrir ; ces structures sont très probablement encodées comme le sont nos gènes... Quand le sarcophage s'ouvre, la créature se développe. Elle n'est pas totalement achevée. Son corps est absolument parfait, mais son visage est dépourvu d'ouvertures, comme celui de Houn Toun. Quand la créature rencontre un homme, l'homme devient la créature, et réciproquement. Nous n'avons pas d'expérience durable dans ce domaine, à peine quelques secondes, mais si nous pouvions isoler une créature plus longtemps, nous devrions découvrir des choses intéressantes, tant sur nous-mêmes que sur elle. ». Je l'ai d'abord regardée, à la fois surpris et admiratif. Puis j'ai dit : « Ta théorie est très intéressante. Mais si ces créatures sont semblables à Houn Toun, alors elles sont vouées à mourir en s'ouvrant au monde, même si nous ne faisons rien pour ça. Or, d'après ce que j'ai cru comprendre, les créatures ne sont pas mortes en s'ouvrant au monde, mais parce qu'elles ont été tuées. Ce n'est pas pareil ! ». Elle m'a répondu : « Justement, c'est ce qu'il nous faut comprendre de la légende de Houn Toun : sa mort est la nôtre. Ce n'est pas la créature que nous avons tuée ; c'est nous-mêmes. ». J'essayais de comprendre ce qu'elle tentait de me dire. J'en saisissais le sens, intuitivement, mais j'avais un peu de mal à me représenter les choses. Je lui ai proposé : « Tu

devrais en parler à Vendôme. Depuis les deux premiers échecs, on n'ose pas ouvrir un troisième sarcophage. Pourtant, nous pourrions le faire en prenant un certain nombre de précautions, par exemple en l'isolant dans une chambre vitrée, à l'épreuve des balles pour qu'on ne puisse pas tuer la créature, et suffisamment solide pour que cette dernière ne puisse pas la briser et en sortir. ». Chloé a secoué la tête : « Je ne crois pas que retenter l'expérience sous cette forme soit une bonne idée. Je pense que ces créatures souffrent en venant au monde. Le cri qu'elles poussent et qui est aussi à l'intérieur de nous est la preuve objective de leur souffrance. Nous les avons abattues, parce que cette souffrance était insupportable pour nous. Nous avons mal, et nous avons peur. Nous avons tous ressenti ce que les créatures ressentaient. C'est pourquoi je pense qu'elles et nous ne différons pas vraiment. Ce qu'il faut faire, c'est trouver un mode d'ouverture des sarcophages sans violence. À mon avis, c'est la créature qui doit décider d'elle-même de venir au monde. La clé de tout cela doit se trouver à l'intérieur de leur cerveau. ». Je l'ai interrogée : « Tu penses à cette excroissance ? ». Elle m'a répondu qu'elle n'en savait rien, mais que Lyon-Ville et Klein, avec tous leurs chercheurs, se penchaient avec attention sur la structure de cette anomalie. Ils essayaient en particulier de voir s'il n'y avait pas là un moyen de provoquer l'ouverture du sarcophage. Elle pensait que les équipes scientifiques devraient aboutir à un résultat concret rapidement. Restait à savoir si c'était une bonne idée de tenter d'ouvrir à tout prix ces sarcophages. « Sur le plan scientifique, l'intérêt est indéniable, avait-elle ajouté. Mais sur le plan de la sagesse, c'est autre chose. Nous jouons aux apprentis sorciers. Nous avons mis la main sur des forces qui nous échappent. Ce n'est certes pas une bombe atomique, mais c'est peut-être pire encore. »

Mardi 15 février 1983

Klein et Lyon-Ville ont réussi, avec leurs équipes de chercheurs, à comprendre le fonctionnement des excroissances cérébrales des créatures. Il s'agit de microprocesseurs biologiques susceptibles de projeter, dans des aires corticales ciblées, des informations de toute nature. En clair, ces excroissances se substituent aux cinq sens et sont, en outre, capables de renseigner la créature de sa position par rapport à n'importe quel repère. Ce qui explique que les créatures n'aient pas besoin d'yeux pour voir ni d'oreilles pour entendre. De plus, ces excroissances gèrent également mémoire et informations. Et comme chaque information est localisée dans un temps et un espace relatifs à un repère, les créatures peuvent dilater le temps ou encore l'accélérer ou l'inverser et peuvent aussi, par la même occasion, réduire les espaces à des valeurs nulles ou, au contraire, les faire croître indéfiniment. Il leur suffit, pour cela, de changer de repère.

Les équipes de chercheurs ont réussi à créer un appareil capable de reproduire certaines des fonctions de ces excroissances : une sorte d'ordinateur fonctionnant selon une logique dynamique du tiers inclus, et donc très différent d'une machine de Turing. Ils l'ont baptisé « Albert », du prénom d'Einstein. Bien entendu, la taille d'Albert est bien plus imposante que celle des originales. Alors que le diamètre moyen des excroissances cérébrales est de l'ordre d'une quinzaine de millimètres, Albert est un cube de deux mètres de côté et pesant pas loin de deux tonnes. Cependant, Albert possède des caractéristiques très spéciales,

du fait de ses liaisons logiques non booléennes. Il est capable, par exemple, de se localiser à un point très éloigné de la zone où il est positionné, alors même qu'il ne s'est pas déplacé d'un millimètre. Le principe est que si A est distant de B, et si A n'est pas distinct de B, alors A et B sont vides et non bornés. Dit autrement, les masses de A et B sont de type tachyoniques (imaginaires purs), et donc Albert n'est pas, en toute rigueur, un réel. Seules ses apparences énergétiques (A ou B) le sont. Tout cela paraît très théorique, mais quand Klein et Lyon-Ville ont montré les expériences qui attestaient des qualités d'Albert, nous avons dû nous rendre à l'évidence. La connaissance des mécanismes intimes des créatures avait fait un pas de géant.

Mercredi 21 septembre 1983

Restait à résoudre le problème de l'ouverture des sarcophages. L'idée que celle-ci était commandée par la créature via son excroissance avait fait son chemin. Chloé avait évoqué cette possibilité (après qu'elle m'en eut parlé) avec Charles-Hubert, lequel avait alors suggéré d'orienter les recherches dans ce sens. Klein et Lyon-Ville avaient mis leurs équipes sur le coup, et le problème a été résolu depuis peu.

Aujourd'hui, on a voulu tester Albert sur le mécanisme d'ouverture. Le principe est que les coulées qui assurent le scellement étanche des sarcophages peuvent se rétracter naturellement, si l'on modifie leur équilibre chimique. Pour cela, il suffit d'immerger le sarcophage dans un champ magnétique intense et de déplacer ainsi les particules minérales pour créer, par la même occasion, un champ de gradient électrique. Des tests avaient été réalisés en laboratoire sur les restes des deux sarcophages qui avaient été ouverts. Le champ de gradient avait effectivement déséquilibré les structures et les coulées s'étaient rétractées. L'expérience était un succès.

Un sarcophage avait été remonté hier de la crypte et placé à l'intérieur d'un compartiment cubique et totalement hermétique de cinq mètres cinquante de côté. Ce compartiment avait des parois en béton armé de cinquante centimètres d'épaisseur. Albert avait été placé à l'intérieur, à proximité immédiate du sarcophage. Des caméras et des micros, installés à l'intérieur du compartiment aux quatre angles supérieurs, étaient actionnés depuis l'extérieur. Les liaisons entre Albert et les équipes scientifiques se faisaient par l'intermédiaire de câbles qui traversaient les parois en béton.

Nous étions tous là : Lagarde, de Rossi, Vendôme, Klein, Lyon-Ville, Chloé, trois ingénieurs dont j'ignorais le nom, Reynolds et moi-même, autour d'une table de commande, face à un grand écran cathodique de contrôle. Des militaires, armés jusqu'aux dents, se tenaient en retrait. Nous étions dans une grande salle confinée, au cœur de la base terrestre, en face du site où gisait la sphère. La salle était dépourvue de fenêtres et la porte d'entrée, épaisse et métallique, semblable à celle d'un coffre-fort d'une grande banque, était verrouillée de l'intérieur. Un groupe électrogène avait été prévu en secours, en cas de coupure de courant.

Nous avions tous les yeux rivés sur l'écran de contrôle. Klein donna l'ordre à Albert de prendre la direction des opérations d'ouverture du sarcophage. La tension des hommes était palpable.

La résolution des caméras était excellente, jusqu'à ce que le champ magnétique ne perturbe l'image. Lyon-Ville précisa que tout cela était normal et que l'image redeviendrait claire dès que le champ magnétique serait interrompu. Environ un quart d'heure plus tard, en effet, l'intérieur du compartiment fut de nouveau parfaitement visible. Un bruit de succion se fit entendre et nous avons pu observer les filaments de métal se rétracter de l'intérieur du sarcophage, comme prévu. Un liquide bleuté, de la couleur d'un lagon, apparut à travers les parois vitrées. Le couvercle s'ouvrit. Nul éclair ne jaillit, ni le moindre cri. En dehors du bruit de l'ouverture lente, je n'entendais que les battements de mon cœur. Et c'est alors, quelques instants plus tard, que je compris que j'étais assis à l'intérieur du sarcophage.

Je vis les caméras fixées sur moi, au-dessus de ma tête. Albert ronronnait dans un coin de la pièce. Je me suis levé lentement et j'ai posé mon regard sur la partie visible de mon corps glabre. J'étais nu et dégoulinant d'un liquide chaud et visqueux. Je portai les mains sur mon visage lisse. En face de moi, je voyais nettement les personnes autour de la table de commande. Elles étaient toutes immobiles, comme si le temps s'était arrêté. Je reconnus Chloé, ravissante dans sa blouse blanche ; Klein, Lyon-Ville et les trois ingénieurs, l'air soucieux, observant la table de commande ; le colonel de Rossi, le regard stupéfait, la tête tournée vers Vendôme ; Lagarde, les yeux ronds d'incompréhension ; Reynolds, bizarrement impassible, comme s'il ne voyait rien et enfin Vendôme, me regardant bouche bée, n'en croyant pas ses yeux. Lui seul semblait vivant dans ce tableau figé. Je le priai de se rendre dès que possible dans ma chambre et d'écrire dans mon journal, à ma place, tout ce qu'il aurait constaté. Je lui dis que je ne sortirai pas sain et sauf de cette expérience. Après, j'ai senti que mes jambes me lâchaient. Mon corps, infiniment lourd, s'effondra sur lui-même et le courant électrique fut coupé.

Je ne sais plus très bien ce qui s'est passé ensuite. La seule chose que j'avais à l'esprit, quand nous nous sommes tous séparés, c'était de me rendre dans la chambre de Conrad, comme il me l'avait demandé. J'ai trouvé son journal, et j'écris à présent tout cela comme si son histoire m'appartenait. Je m'appelle Charles-Hubert Vendôme. Je suis le chef de projet du programme Schrödinger, mais je ne suis pas certain d'être en mesure de poursuivre les expériences. Nous sommes le 21 septembre 1983. J'ai quarante et un ans. Et je tombe de sommeil.

Jeudi 22 septembre 1983 *Jeudi 15 juillet 2096*

J'ai dû faire un rêve étrange. J'étais cette créature dans le sarcophage, et je demandais à Vendôme de poursuivre le journal à ma place. Je regarde par la fenêtre de ma chambre. La base de Solenzara baigne dans une atmosphère couleur de braise. J'enfile mes vêtements pour me rendre au réfectoire. Je ne sais pas l'heure qu'il est. Ma montre s'est arrêtée. Dehors, le ciel paraît en feu. Il fait une chaleur étouffante et tout semble désert. Les bâtiments qui m'entourent sont en ruine. Des plantes sauvages ont défoncé les trottoirs et les routes. Le tarmac est désert et effondré par endroits. D'où je suis, je ne parviens pas à voir la mer, mais j'entends le bruit des vagues comme s'il était très proche. C'est une sorte de grondement sourd, de plus en plus intense, évoquant l'effondrement d'un barrage sous des eaux tumultueuses. Je m'attends à voir déferler une vague gigantesque sur la base, mais rien

de tel ne se produit. Je me tourne vers l'ouest. Les montagnes de l'intérieur sont masquées par d'épais cumulus gorgés d'orage. Le ciel est tellement bas qu'il semble s'écrouler sous son propre poids. J'ai l'impression que l'accélération de la pesanteur s'est accrue de façon considérable. Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? Je ne comprends pas ce qui se passe.

Dans ce désert apocalyptique, j'aperçois un homme qui vient vers moi. Je le reconnais. Sa silhouette tremble dans l'air saturé de chaleur. C'est le colonel de Rossi. Il avance lentement, mais son pas est sûr. Quant à moi, je suis incapable de bouger.

De Rossi s'arrête juste en face de moi et me regarde. Il est tout proche, mais j'ai pourtant l'impression qu'un vide abyssal nous sépare. Il me dit :

« Bonjour, Vendôme. Il était temps que je vous retrouve... »

Comme il doit voir que je ne comprends pas ce qui se passe, il ajoute :

« Le rêve est terminé. Je viens vous ramener chez vous. Il ne fait pas bon vivre ici. Nous sommes en 2096, et la Terre est un désert de feu. Vous et vos amis dans la crypte devez retourner d'où vous venez. »

Je lui demande d'où nous venons. Mais il me répond que ça n'a aucune espèce d'importance. L'important, c'est de n'être jamais né.

Je retourne dans ma chambre et prends le journal pour écrire tout ceci. Je ne sais pas ce que de Rossi projette. Mais j'ai l'impression que je n'ai plus beaucoup de temps à vivre.

Cette fois, Joseph Conrad, alias Charles-Hubert Vendôme, a retrouvé son visage originel, celui qu'il n'aurait jamais dû perdre. J'ai décidé d'apporter la dernière touche à son journal. Je suis seul dans sa chambre, dans cette base militaire en ruine du sud de la Corse, et le corps de la créature est en train de se décomposer sous mes yeux.

Là où je décide de retourner, aucune exoplanète habitée, ou susceptible de l'être un jour, n'a encore été découverte. Et le soleil brille toujours de tous ses feux. Je fais le vœu de détruire les sarcophages ou de faire mon possible afin que personne ne les retrouve jamais. Les dieux seront définitivement enfouis dans la terre et l'Arbre de Vie sera de nouveau inaccessible aux hommes. L'éternité n'est qu'un désert de désolation. Je plains les dieux d'être immortels.

Nous sommes le jeudi 15 juillet 2096, à 17H30, heure de Paris, dans un monde non encore venu et qui, je l'espère, ne verra jamais le jour.

Colonel Philippe de Rossi

ÉPILOGUE

De Rossi referma le journal que lui avait remis sa jeune collègue, la capitaine Alice Vancouver. Cette dernière l'avait reçu des mains d'une de ses amies, une certaine Sophie Delplante, laquelle l'avait trouvé dans les affaires de l'homme avec qui elle vivait, et qui avait disparu d'une façon mystérieuse. Alice avait dit au colonel qu'elle avait rencontré l'auteur du journal, et que ce dernier lui avait paru d'emblée bizarre. Pourtant, ce journal l'avait bouleversée.

Le colonel pensa que Conrad était dérangé mentalement, pour avoir écrit une histoire pareille. Cependant, il y avait un problème. Le problème était que lui, de Rossi, apparaissait dans son récit. Pire encore, le dernier chapitre, celui datant de 2096, était écrit de sa main. Il était impossible que l'auteur du manuscrit ait pu imiter son écriture et sa signature jusqu'à ce niveau de perfection. Comment le colonel pouvait-il apparaître dans ce journal, dès lors qu'il n'avait jamais rencontré l'auteur et n'en avait, jusqu'alors, jamais entendu parler ? Comment Joseph Conrad savait-il que Lagarde, Klein et les autres, dont Vendôme, travaillaient ensemble ? Il appela Alice pour qu'elle vienne le rejoindre au plus vite dans son bureau. Celle-ci arriva dans les cinq minutes qui suivirent.

— Je pense que ce Conrad est une taupe dans notre équipe, lui dit de Rossi d'emblée. Je ne sais pas qui ça pourrait être, mais s'il nous nomme tous, c'est qu'il sait des choses sur nous et notre activité. Il faut tirer ça au clair.

— Je ne pense pas que Conrad soit quelqu'un de chez nous, répondit placidement Alice. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Il n'avait rien d'un professionnel. J'ignore comment il connaît l'équipe, et je crois que le problème ne se limite pas à ce détail. Je pense qu'il faut prendre au sérieux ce que cet homme raconte, même si son récit paraît relever d'une histoire délirante. J'ai fait mon enquête et je peux vous affirmer que le pêcheur mentionné, Simon Pieri, existe. Sa spécialité est le corail, et il plonge souvent dans les environs de Bonifacio où il réside à l'année. Cet homme n'a jamais tenté de vendre des météorites, comme il est écrit, mais il n'est pas impossible qu'il finisse par en trouver un jour. Nous sommes à peine en 1972. Qui sait ce qu'il pourrait advenir, en 1980 ?

— Vous pensez qu'on devrait envoyer une équipe vérifier les fonds dont les coordonnées Lambert sont mentionnées dans le récit ?

— Je pense que ça vaudrait le coup de demander discrètement à la base aéronavale d'Aspretto, à Ajaccio, d'envoyer quelques plongeurs vérifier ce qu'il en est.

De Rossi observa attentivement la jeune militaire. Il avait déjà remarqué qu'elle était bien foutue. Elle était peut-être un peu rigide, mais il était sûr qu'au lit elle serait capable de se lâcher. Il se dit qu'un de ces quatre, il faudrait qu'il l'invite au resto. Il était bien plus âgé qu'elle, mais il se sentait assez vert pour la faire grimper aux rideaux, s'il parvenait à lui dérider les fesses.

En attendant, il devait prendre en considération sa proposition. C'était une excellente proposition.

— Ok, dit-il. Faites ce qu'il faut.

Le commandant Pierre Lacroix, de la BAN d'Aspretto, appela de Rossi un mois plus tard. Il demanda à rencontrer ce dernier au plus vite. Il préféra ne pas s'étendre davantage au téléphone. Le colonel prit un avion le lendemain et atterrit sur la base de Solenzara, où Lacroix l'attendait. Le commandant lui apprit que l'on avait remonté, de la zone située à 41°25'23.30" de latitude Nord et 9° 5'27.00" de longitude Est, de nombreux échantillons de ce qui semblait être un gisement important de matières minérales et organiques, situé par cent mètres de fond. Les chimistes attachés à la base avaient fait des analyses et avaient conclu que les échantillons rapportés à la surface étaient probablement d'origine extraterrestre. Vu la quantité concentrée en ce même lieu, il y avait de bonnes raisons de penser qu'une grosse météorite avait heurté la Terre à cet endroit précis. Lacroix ajouta qu'en déployant les moyens nécessaires, on pourrait mettre à jour des gros fragments de celle-ci. Conscient de l'importance de la découverte, Lacroix était tout excité. De Rossi se fit un devoir de tempérer les ardeurs du commandant.

— Il est prématuré de mettre en branle tout un arsenal pour rechercher une hypothétique grosse météorite, tout cela à cause de quelques spécimens retrouvés. L'important est avant tout de tenir cette information absolument secrète et de faire en sorte que le site ne puisse, à aucun moment, être visité.

Le commandant acquiesça comme à regret. Il n'avait pas le choix. Il jugea que de Rossi était d'un grade supérieur au sien et qu'il savait certainement ce qu'il faisait.

— Vous allez faire en sorte, continua le colonel, que cette zone devienne la propriété de l'Armée. Montez rapidement un dossier, en prétextant que la position est stratégique, dans le but d'ériger une base militaire, avec bâtiments et piste d'atterrissage, voire un port. Inventez une raison – peu importe laquelle, je vous soutiendrai –, et la zone sera définitivement sous notre contrôle et protection. Mais ne faites en aucun cas la moindre allusion à la présence d'une météorite ou d'un truc dans le genre. Vous me comprenez ?

— Parfaitement, mon colonel.

— Bien. Je retourne dans la capitale tout à l'heure. J'attends votre dossier au plus tard pour la fin du mois.

— Comptez sur moi.

— Autre chose... Il y a un individu, un pêcheur de la région de Bonifacio, dénommé Simon Pieri, qui pourrait être tenté de mettre la main sur le gisement. Puis-je compter sur vos hommes pour que cela n'ait jamais la possibilité de se produire ?

Lacroix demeura un instant interdit, se demandant s'il avait bien entendu et interprété ce qu'avait suggéré le colonel. Mais il n'osa pas lui demander de répéter.

— Ce sera fait, mon colonel.

— Faites ça discrètement. S'il y avait la moindre vague, vous en porteriez l'entière responsabilité. Me fais-je bien comprendre ?

Le commandant se raidit. Il était terrifié.

— Affirmatif, monsieur, réussit-il à articuler.

De retour dans son bureau, de Rossi se demanda si sa décision d'étouffer dans l'œuf le projet Schrödinger était réaliste. Il n'avait jamais entendu parler d'un tel projet, avant qu'il ne

le découvre dans le journal de Conrad. Il savait seulement que ce projet n'était que la conséquence de la découverte de la sphère et de ce qu'elle contenait. Faire en sorte que cette sphère ne soit jamais découverte revenait donc à changer le cours des choses, du moins, les choses telles qu'elles apparaissaient à la lecture du journal. Fallait-il leur accorder du crédit ? Au moins autant qu'il était certain d'être l'auteur de la fin du dernier chapitre du manuscrit de Conrad. Et ce qu'il y avait inscrit était sans ambiguïté : « *Je fais le vœu de détruire les sarcophages ou de faire mon possible afin que personne ne les retrouve jamais.* ». De fait, y avait-il un autre choix possible ? Il décida qu'il agissait dans le bon sens.

Restait à résoudre un problème de taille : au moins deux personnes, en dehors de lui-même, étaient au courant de l'existence du journal : Alice Vancouver et Sophie Delplante. S'il pouvait compter sur la discrétion de la première, il ne pouvait rien garantir de la seconde. Mais, à la réflexion, ce n'était pas si grave. Sophie avait donné l'original du journal à Alice et n'en avait certainement pas fait de copie.

D'autres personnes, cependant, pouvaient contrarier son plan destiné à faire avorter le projet : le commandant Lacroix, de la BAN d'Aspretto – lequel n'avait pas manqué de lui manifester son enthousiasme pour exploiter le filon de météorites –, et les scientifiques qui en avaient analysé la matière. Tant qu'il était aux commandes, il n'avait rien à craindre d'eux. Mais après ? Comment empêcher une fuite à propos de l'existence de matériaux extraterrestres dans les environs de Bonifacio ? C'était impossible. Cette perspective, cependant, n'entama pas sa détermination ni sa confiance. Il s'était juré de faire tout son possible pour que l'on ne retrouve jamais la sphère. En revanche, il ne pouvait gérer l'impossible et n'était pas le maître du destin de la Terre. Son intention ne portait pas sur l'avenir du monde mais uniquement sur le fait de ne pas ouvrir la boîte où le chat de Schrödinger était enfermé. Ça n'allait pas plus loin.

Il prit le journal de Conrad et en arracha les pages une à une. Il les déposa dans la poubelle métallique qui lui servait de corbeille à papier. Il ouvrit la fenêtre pour aérer la pièce et brûla le contenu de la poubelle. Il referma la fenêtre quand il n'en resta plus que des cendres.

Le quotidien « Le Provençal Corse » annonça, dans un encart à la page de Bonifacio, le matin du 17 janvier 1973, que Simon Pieri, pêcheur de corail de son état, avait trouvé la mort lors d'une plongée en bouteille. Sa famille, inquiète de ne pas le voir revenir, avait donné l'alerte. Son bateau fut retrouvé à cinq milles des côtes, au sud-est de Bonifacio, et le corps fut repêché par cinquante mètres de fond. Le médecin légiste conclut à une mort accidentelle, probablement par embolie gazeuse. Simon Pieri était âgé de 42 ans, il était marié et père de deux petites filles de 7 et 10 ans. Le « Provençal Corse » présentait à la famille du défunt ses sincères condoléances.

Quelque temps plus tard, Sophie Delplante demanda à Catherine si elle avait remis le manuscrit de Joseph à ses collègues. Catherine lui avait confirmé qu'elle l'avait fait, mais avait aussitôt précisé que l'espoir de retrouver Conrad était très mince et qu'il valait peut-être mieux pour elle qu'elle l'oublie. Sophie avait hoché la tête, comme si elle s'y attendait.

La jeune femme mit au monde une petite fille qu'elle prénomma Julie. Elle avait totalement oublié qu'une fois, alors qu'elle était enceinte, elle avait été certaine que ce serait un garçon.

Elle ne revit jamais Catherine, alias Alice. Cette dernière avait été mutée à Marseille. Sophie n'avait d'ailleurs aucune raison de chercher à la revoir. Quant au journal de Joseph, il lui était définitivement sorti de l'esprit, comme s'il n'avait jamais existé.

AVIS D'APPEL D'OFFRE PUBLIC

Date d'émission : 17 décembre 1973

Maître d'ouvrage / Maître d'œuvre : Ministère des Armées

Type de marché : Appel d'offre restreint

Objet des travaux : Première Phase : Construction d'une base militaire avec réalisation d'une plateforme sur mer par apport d'enrochement et de béton cyclopéen.

Lieu des travaux : Sud-Ouest du lieu-dit « Stagnolu », sur deux milles nautiques, commune de Bonifacio.

Date limite de réception des candidatures : 7 janvier 1974 à 17H00,

Adresse où devront être envoyées les candidatures : Commandant Pierre Lacroix,
BAN d'ASPETTO, 20090 AJACCIO